MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES

PUBLIÉS

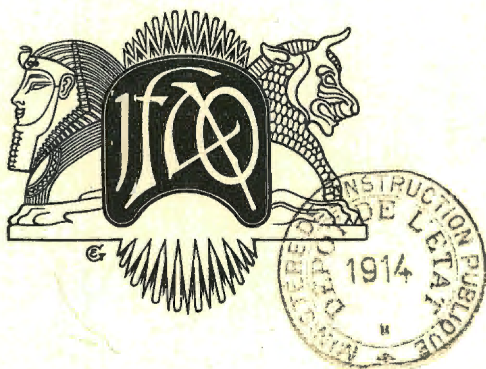
PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

SOUS LA DIRECTION DE M. PIERRE LACAU





LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1914

MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES MEMBRES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

VOYAGE EN SYRIE

PAR

MAX VAN BERCHEM ET EDMOND FATIO

TOME PREMIER

INTRODUCTION.

Le but principal du voyage entrepris par nous dans la Syrie du Nord, au printemps de l'année 1895, était de rassembler des matériaux pour le *Corpus inscriptionum arabicarum*[1]. Par la suite, M. Sobernheim ayant assumé la tâche de publier la partie de ce recueil consacrée à la Syrie du Nord, nous lui avons remis les textes arabes relevés au cours de notre campagne[2]. D'autre part, les inscriptions grecques et araméennes que nous avons copiées en petit nombre ont été publiées pour la plupart sitôt après notre retour[3]. On ne trouvera donc, touchant l'épigraphie, que des notes sommaires dans les pages suivantes; elles sont presque entièrement consacrées à la topographie, à l'archéologie et à l'histoire.

En ce qui concerne la topographie, nos carnets de voyage nous ont fourni le texte d'un itinéraire, illustré par deux cartes et par des croquis de terrain. Exécuté peu après notre retour, ce travail est resté jusqu'ici dans nos portefeuilles, des ouvrages plus pressés n'ayant cessé dès lors de solliciter notre attention. En y mettant aujourd'hui la dernière main, nous croyons qu'il mérite encore de voir le jour. A notre connaissance, aucun travail définitif n'a paru, dans l'intervalle, touchant la topographie de la région que nous



(1) Voir *Recherches*, p. 490 (10) et suiv.

(2) Le premier volume de cette partie (*CIA*, II) a paru en 1909 et renferme les inscriptions de la région de Tripoli; les volumes suivants sont en préparation.

(3) Voir Clermont-Ganneau, *ÉA O*, II, p. 35 et suiv.; de Vogüé, dans *J. Asiatique,* 9e série, VIII, p. 316 et suiv.

avons parcourue[1]; quelque imparfaits qu'ils soient, nos relevés pourront aider à construire un jour la carte de la Syrie du Nord.

Quant à l'archéologie, nous n'avons guère fait, à vrai dire, qu'admirer en passant les constructions et les ruines de tout âge semées sur notre route. Nos notes, nos croquis, nos plans et nos photographies sont plutôt des souvenirs personnels que des matériaux scientifiques. Quelques-uns de ces documents ont déjà vu le jour; d'autres, dépassés par des travaux récents, ne sont plus inédits. Néanmoins, ils n'ont pas perdu tout leur intérêt; en les offrant aux savants et aux explorateurs, nous avons l'espoir d'attirer leur attention sur des monuments condamnés, pour la plupart, à une mort prochaine.

Pour combler une lacune inhérente au programme que nous nous étions imposé, nous avons entrepris des recherches étendues dans les sources historiques. Nous les avons appliquées, notamment, aux forteresses latines et arabes à l'époque des croisades et sous les sultans Mamlouks, en nous attachant surtout à ceux de ces édifices qui n'ont pas encore été étudiés. Aucun plan systématique n'a présidé à la rédaction de ces notes, que nous avons classées dans l'ordre de l'itinéraire. Du moins avons-nous employé ici la méthode dont s'inspirent tous nos travaux antérieurs : comparer les livres aux monuments et les éclairer les uns par les autres.

[1] La carte de R. Kiepert (1900) dans von Oppenheim, *Mittelmeer*, renferme la région explorée par nous; mais elle est au 850000e et l'itinéraire de l'auteur ne coïncide avec le nôtre que pour le tronçon très court de Khān ṭūmān à Alep. La première partie des publications de l'expédition américaine de 1899-1900, consacrée à la topographie, n'a pas encore paru. Les cartes annexées aux volumes de l'expédition de 1904-1905 publiés à ce jour sont dessinées surtout en vue de l'archéologie. La partie topographique de cette campagne est encore inédite; voir plus loin, p. XVI.

On le voit, ce livre n'est qu'une tardive et modeste contribution à l'étude de la Syrie du Nord. Après l'avoir négligé si longtemps, il nous a fallu quelque effort pour l'achever, et pour nous résigner à la forme, inégale et un peu décousue, qui convenait seule à des observations recueillies à la hâte et au hasard de la route. Si nous les livrons néanmoins au public, c'est avec le désir qu'elles ne soient pas perdues pour la science et dans l'espoir qu'elles ne lui seront pas tout à fait inutiles.

M. Pierre Lacau a bien voulu accepter notre travail pour les *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale*, et nous prêter l'appui de ses conseils et de son précieux concours. Il serait trop long de remercier ici tous ceux envers lesquels nous avons une dette de reconnaissance; nous nous sommes fait un devoir et un plaisir de les nommer au cours de ce volume et nous espérons n'en avoir oublié aucun.

Le Caire, février 1914.

Max van Berchem.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE[1].

I.

Auteurs anciens et modernes.

Abū Chāma, *Kitāb al-rauḍatain* (chronique), le Caire 1287-1288 H. (nom de l'auteur. L'éd. de l'Académie est citée par *Hist. or. des crois.*).

Abū Chāma, *al-Dhail ʿala l-rauḍatain* (suite à la dite), ms. ar. Paris 5852 (*Dhail*).

Abu l-faraj (Bar Hebræus), *Chronicon syriacum*, trad. Bruns et Kirsch, Leipzig 1789 (trad. Bruns).

Abu l-faraj, *Taʾrīkh mukhtaṣar al-duwal* (chronique arabe), éd. Salhani, Beyrouth 1890 (éd. Salhani).

Abu l-fidāʾ, *Taʾrīkh* (chronique), Constantinople 1286 H. (nom de l'auteur. L'éd. de l'Académie est citée par *Hist. or. des crois.*).

Abu l-fidāʾ, *Kitāb taqwīm al-buldān* (géographie), éd. Reinaud et de Slane, trad. Reinaud et Guyard, Paris 1840-1883 (*Géographie*, et trad.).

Abu l-maḥāsin, *al-Nujūm al-zāhira* (chronique), éd. Juynboll et Popper, ou mss. de Paris (*Nujūm* et n° du ms., ou par *Hist. or. des crois.*).

Abū l-maḥāsin, *al-Manhal al-ṣāfī* (biographies), mss. ar. Paris 2068-2072 (*Manhal* et n° du ms.).

Abū Yaʿlā ibn al-Qalānisi, *Dhail taʾrīkh Dimachq* (chronique), éd. Amedroz, Leide 1908 (Abū Yaʿlā).

ʿAini, *ʿIqd al-jumān* (chronique), éd. de l'Académie (citée par *Hist. or. des crois.*).

Amadi, *Chronique de Chypre*, éd. R. de Mas Latrie, Paris 1891 (nom de l'auteur).

Anonymes : voir *Dīwān*, *Gesta*, *Gestes*, Lanzone, *Tachrīf*.

Bædeker, *Palästina und Syrien*, éd. allemande 1891 (Bædeker).

Bahāʾ al-dīn ibn Chaddād, *al-Nawādir al-sulṭāniyya* (biographie de Saladin), éd. Schultens, Leide 1755 (Bahāʾ al-dīn. L'éd. de l'Académie est citée par *Hist. or. des crois.*).

Berchem (Max van), *Inscriptions arabes de Syrie*, dans *MIÉ*, tome III, p. 417 et suiv. (titre et pages du tirage à part, sans le nom de l'auteur).

Berchem (Max van), *Notes d'archéologie arabe, Monuments et inscriptions fatimites*, dans *J. Asiatique*, 8e série, tome XVII, 1891 (*Notes d'archéologie*).

[1] Cet index ne renferme que les ouvrages dont les titres sont cités en abrégé dans les notes de ce livre. La forme abrégée figure entre parenthèses, à la suite du titre complet; la formule «nom de l'auteur» signifie que ce nom est cité tout seul. Pour les travaux cartographiques, voir aussi plus loin, p. 22, n. 2.

Berchem (Max van), *Recherches archéologiques en Syrie*, dans *J. Asiatique*, 9e série, tome VI, 1895 (*Recherches*).

Berchem (Max van), *Notes sur les croisades*, dans *J. Asiatique*, 9e série, tome XIX, 1902 (*Notes croisades*. Pour ce mémoire et les deux précédents, on cite la double pagination, celle du *J. Asiatique* et celle du tirage à part entre parenthèses, sans le nom de l'auteur).

Berchem (Max van), *Arabische Inschriften aus Syrien, Mesopotamien und Kleinasien*, gesammelt von Freiherrn Max von Oppenheim, etc., dans *Beiträge zur Assyriologie*, tome VII (*Inschriften Oppenheim* et pages du tirage à part).

Berchem (Max van) : voir aussi Sarre et Herzfeld, et *Matériaux* (ci-dessous, partie II).

Berchem et Strzygowski, *Amida*, *Matériaux* et *Beiträge*, etc., Heidelberg 1910 (*Amida*).

Bongars : voir Sanuto, Tyr, Vitry.

Buckingham, *Travels among the Arab tribes*, etc., Londres 1845 (*Travels*).

Burckhardt, *Reisen in Syrien, Palästina und Sinai*, trad. Gesenius, Weimar 1823 (*Reisen*).

Butler : voir *Publications* (ci-dessous, partie II).

Cassas, *Voyage pittoresque de la Syrie*, Paris 1799 (*Voyage*).

Chāfiʿ, *al-Manāqib min al-sīra al-ẓāhiriyya* (biographie du sultan Baibars), ms. ar. Paris 1707 (*Manāqib*).

Chesney, *The expedition for the survey of the rivers Euphrates and Tigris*, Londres 1850 (*Expedition*).

Clermont-Ganneau, *Archæological researches in Palestine*, Londres 1896-1899 (*Researches*).

Clermont-Ganneau, *Études d'archéologie orientale*, dans *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*, Paris 1895 et suiv. (*É A O*).

Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, Paris 1888 et suiv. (*R A O*).

Corancez (de), *Itinéraire de l'Asie Mineure*, Paris 1816 (*Itinéraire*).

Delaville le Roulx, *Cartulaire général de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, Paris 1894-1906 (Delaville, *Cartulaire*).

Delaville le Roulx, *Les archives de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Malte*, Paris 1883 (Delaville, *Archives*).

Derenbourg, *Vie d'Ousâma*, Paris 1889 (*Ousâma*).

Dimachqi, *Kitāb nukhbat al-dahr* (cosmographie), éd. Fræhn, Pétersbourg 1866; trad. Mehren, Copenhague 1874 (nom de l'auteur, et trad.).

Dīwān al-inchāʾ (manuel de chancellerie), ms. ar. Paris 4439 (*Dīwān*).

Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, Leide 1881 (*Supplément*).

Ducange-Rey, *Les familles d'outre-mer*, Paris 1869 (Ducange, *Familles*).

Dussaud, *Voyage en Syrie* (1895 et 1896), dans *R. archéologique*, Paris 1896 et 1897 (*Voyage 1895* et *Voyage 1896*, et pages des tirages à part).

Enlart, *Manuel d'archéologie française*, Paris 1902-1904 (*Manuel*).

Gesta Francorum, éd. Hagenmeyer, Heidelberg 1890 (titre).

Gestes des Chiprois, éd. Raynaud, Genève 1887 (titre).



Goeje (de), *Bibliotheca geographorum arabicorum*, Leide 1870-1894 (*Bibliotheca*).
Goergens et Röhricht, *Arabische Quellenbeiträge zur Geschichte der Kreuzzüge*, Berlin 1879 (Röhricht, *Quellenbeiträge*).
Guérin, *La Terre Sainte*, etc., Paris 1884 (*Terre Sainte*).
Halil Edhem : voir *Matériaux* (ci-dessous, partie II).
Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen-âge*, Leipzig 1885-1886 (*Commerce*).
Historiens des croisades : voir *Recueil* (ci-dessous, partie II).
Howorth, *History of the Mongols*, Londres 1876-1888 (*Mongols*).
Ibn ʿAbd al-Raḥīm (continuateur d'Ibn Wāṣil), ms. ar. Paris 1703 (nom de l'auteur).
Ibn al-Athīr, *al-Kāmil fī l-ta'rīkh* (chronique générale), éd. Tornberg, Leide 1851-1876 (nom de l'auteur. L'éd. de l'Académie est citée par *Hist. or. des crois.*).
Ibn al-Athīr, *Histoire des Atābeks* (citée par *Hist. or. des crois.*).
Ibn Baṭṭūṭa, *Tuḥfat al-nuẓẓār* (voyages), éd. Defrémery et Sanguinetti, Paris 1874-1879 (nom de l'auteur).
Ibn Chaddād : voir Bahā' al-dīn.
Ibn Chaddād Ḥalabi, *al-Aʿlāq al-khaṭīra* (description de la Syrie du Nord), ms. ar. Acad. Pétersbourg 162 (Ibn Chaddād, *Aʿlāq*).
Ibn Chaddād Ḥalabi, *Barq al-cha'm* (description de la Syrie centrale), ms. ar. Leide 1466 (Ibn Chaddād, *Barq*).
Ibn al-Chiḥna, *al-Durr al-muntakhab fi ta'rīkh Ḥalab* (description de la Syrie du Nord), ms. ar. Gotha 1724, et éd. Beyrouth 1909 (nom de l'auteur et folio du ms., suivi de la page de l'éd. de Beyrouth entre parenthèses).
Ibn al-Furāt, *Ta'rīkh al-duwal* (chronique), trad. Jourdain (extraits du ms. de Vienne), ms. ar. Paris 1596 (nom de l'auteur).
Ibn Iyās, *Ta'rīkh Miṣr* (chronique), Boulaq 1311-1312 H. (nom de l'auteur).
Ibn Jubair, *Riḥla* (voyage), éd. Wright, Leide 1852 (nom de l'auteur).
Ibn Khaldūn, *ʿIbar* (chronique générale), Boulaq 1284 H. (nom de l'auteur).
Ibn Khallikān, *Wafayāt al-aʿyān* (biographies), Boulaq 1299 H., et trad. anglaise de Slane, Paris 1842-1871 (nom de l'auteur, et trad.).
Ibn Wāṣil, *Mufarrij al-kurūb* (chronique), ms. ar. Paris 1702 (nom de l'auteur).
Idrīsi, *Nuzhat al-muchtāq* (géographie), trad. Jaubert, dans *R V M S G*, tomes V et VI (trad. Jaubert, I et II; la trad. Gildemeister, l'éd. Dozy et les mss. de Paris sont cités à part).
ʿImād al-dīn, *al-Fatḥ al-qudsi* (histoire de Saladin), éd. Landberg, Leide 1888 (*Fatḥ*).
Isambert, *Itinéraire de l'Orient, Syrie, Palestine*, etc., éd. 1882-1887 (Isambert).
Kamāl al-dīn ibn al-Adīm, *Ta'rīkh Ḥalab* (histoire d'Alep), éditions diverses (celle de l'Académie est citée par *Hist. or. des crois.*, la trad. de Sacy par Röhricht, *Beiträge*, et la trad. Blochet par *R O L*).
Khalīl Ẓāhiri, *Zubdat kachf al-mamālik* (manuel de chancellerie), éd. Ravaisse, Paris 1894 (Khalīl, *Zubda*).

Kremer (von), *Beiträge zur Geographie des nördlichen Syriens*, dans *Denkschriften der K. Akademie der Wissenschaften in Wien*, phil.-hist. Classe, tome III, Vienne 1852 (*Beiträge*, et pages du tirage à part).
Laborde (de), *Voyage de la Syrie*, Paris 1837 (*Voyage*. Le *Voyage de l'Asie Mineure* est cité *in extenso*).
Lanzone, *Viaggio in Palestina e Soria di Kaid Ba* (texte arabe), Turin 1878 (*Viaggio*).
Lasteyrie (de), *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, Paris 1912 (*Architecture*).
Laurent, *Peregrinatores medii ævi quatuor*, Leipzig 1864 (*Peregrinatores*).
Lehmann-Haupt, *Materialien zur älteren Geschichte Armeniens und Mesopotamiens*, Berlin 1907 (*Materialien*).
Le Strange, *Palestine under the Moslems*, Londres 1890 (*Palestine*).
Littmann : voir *Publications* (ci-dessous, partie II).
Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, Paris 1884 (*Syrie*).
Luynes (de), *Voyage d'exploration à la mer Morte*, Paris 1871-1876 (*Voyage*).
Machéras, *Chronique de Chypre*, éd. et trad. Miller, Paris 1882 (nom de l'auteur, et trad.).
Maqrīzi, *Kitāb... al-khiṭaṭ wal-āthār* (topographie), Boulaq 1270 H. (*Khiṭaṭ*).
Maqrīzi, *Kitāb al-sulūk* (chronique), trad. Quatremère, *Histoire des sultans Mamlouks de l'Égypte*, Paris 1837-1842 (*Sultans Mamlouks*. Le ms. de Paris est cité *Sulūk* et la trad. Blochet par *R O L*).
Mas Latrie (de), *Chronique d'Ernoul et de Bernard le trésorier*, Paris 1871 (*Ernoul*).
Maundrell, *Voyage d'Alep à Jérusalem*, trad. française, Utrecht 1705 (*Voyage*).
Michel le Syrien, Chronique syriaque, trad. Chabot, Paris 1899 et suiv. (Michel. L'éd. Dulaurier est citée par *Hist. arm. des crois.*).
Mujīr al-dīn, *Ta'rīkh al-Quds wal-Khalīl* (topographie de Jérusalem et d'Hébron), le Caire 1283 H.; trad. Sauvaire (résumée), Paris 1876 (nom de l'auteur, et trad.).
Niebuhr, *Reisebeschreibung nach Arabien... dritter Band*, Hamburg 1837, formant le tome III du *Voyage en Arabie* (*Reisebeschreibung*).
Nuwairi, *Nihāyat al-ʿarab* (encyclopédie), ms. ar. Paris 1578 (nom de l'auteur. Ce ms. n'est cité que là où l'on cite aussi le ms. de Leide, 2 *m*).
Ohsson (d'), *Histoire des Mongols*, La Haye 1834-1835 (*Mongols*).
Oppenheim (von), *Vom Mittelmeer zum persischen Golf*, Berlin 1899-1900 (*Mittelmeer*).
Paoli, *Codice diplomatico del ... ordine Gerosolimitano*, Lucca 1733-1737 (*Codice*).
Petermann, *Reisen im Orient*, Leipzig 1865, 2[e] éd. (*Reisen*).
Prentice : voir *Publications* (ci-dessous, partie II).
Reinaud, dans Michaud, *Bibliographie des croisades*, tome II (ou *Histoire des croisades*, tome VII), Paris 1822 (*Bibliographie*).
Reinaud, *Chroniques arabes* ou *Extraits des historiens arabes*, dans Michaud, *Bibliothèque des croisades*, tome IV, Paris 1829 (*Extraits*).

Renan, *Mission de Phénicie*, Paris 1864 (*Mission*).
Rey, *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie*, Paris 1871 (*Étude*).
Rey, *Les colonies franques de Syrie*, Paris 1883 (*Colonies*).
Rey, *Les princes d'Antioche*, dans *R O L*, tome IV, 1896 (*Princes*).
Rey, *Les dignitaires de la principauté d'Antioche*, dans *R O L*, tome VIII, 1901 (*Dignitaires*. Pour ce mémoire et le précédent, on cite la double pagination, celle de *R O L* et celle du tirage à part entre parenthèses).
Rey : voir aussi Ducange, et pour les travaux cartographiques, plus loin, p. 22, n. 2.
Ritter, *Die Erdkunde oder allgemeine vergleichende Geographie*, Berlin 1822-1855 (*Erdkunde*).
Röhricht, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, Innsbruck 1898 (*Geschichte*).
Röhricht, *Geschichte des ersten Kreuzzuges*, Innsbruck 1901 (*Kreuzzug*).
Röhricht, *Regesta regni Hierosolymitani*, Innsbruck 1893 (*Regesta*).
Röhricht, *Beiträge zur Geschichte der Kreuzzüge*, Berlin 1874-1878 (*Beiträge*).
Röhricht, *Der Untergang des Königreichs Jerusalem*, dans *Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, tome XV (*Untergang*).
Röhricht, *Étude sur les derniers temps du royaume de Jérusalem* (citée par *A O L*).
Röhricht : voir aussi Goergens.
Rosen, *L'empereur Basile d'après Yaḥyā d'Antioche* (en russe), Pétersbourg 1883 (Rosen-Yaḥyā) : voir aussi Yaḥyā.
Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien*, Leipzig 1883 (*Reise*).
Saladin, *Manuel d'art musulman*, Paris 1907 (*Manuel*).
Sanuto (Marino), *Liber secretorum fidelium crucis*, dans Bongars, *Orientalis historia*, tome II, Hanoviae 1611 (nom de l'auteur).
Sarre, *Denkmäler persischer Baukunst*, Berlin 1910 (*Denkmäler*).
Sarre et Herzfeld, *Archäologische Reise im Euphrat- und Tigris-Gebiet*, Berlin 1911 (*Reise*).
Schlumberger, *L'épopée byzantine*, Paris 1896-1905 (*Épopée*).
Sibṭ ibn al-Jauzi, *Mir'at al-zamān* (chronique), éd. Jewett, Chicago 1907 (nom de l'auteur. L'éd. de l'Académie est citée par *Hist. or. des crois.*).
Sobernheim : voir *Matériaux* (ci-dessous, partie II).
Strambaldi, *Chronique de Chypre*, éd. R. de Mas Latrie, Paris 1893 (nom de l'auteur).
Suyūṭi, *Kachf al-ṣalṣala ʿan waṣf al-zalzala* (chronique des tremblements de terre), ms. ar. Paris 5929 (nom de l'auteur).
Tachrīf al-ayyām wal-ʿuṣūr bi-sīrat al-sulṭān al-Malik al-Manṣūr (biographie du sultan Qalāwun), ms. ar. Paris 1704 (*Tachrīf*).
Tafel et Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, Vienne 1856-1857 (*Urkunden*).
Tyr (Guillaume de), *Historia*, etc. (nom de l'auteur et éditions diverses, citées par Bongars, par *Hist. occ. des crois.* et par Paulin Paris).

ʿUmari Chihāb al-dīn ibn Faḍlallāh, *al-Taʿrīf bil-muṣtalaḥ al-charīf* (manuel de chancellerie), le Caire 1312 H. (ʿUmari, *Taʿrīf*).
Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du* XI*e au* XVI*e siècle*, Paris 1854-1868 (*Dictionnaire*).
Vitry (Jacques de), *Historia hierosolimitana*, dans Bongars, *Gesta Dei per Francos* ou *Orientalis historia*, tome I, Hanoviae 1611 (nom de l'auteur).
Vogüé (de), *Syrie centrale, Architecture civile et religieuse du* I*er au* VII*e siècle*, Paris 1865-1877 (*Syrie centrale*).
Vogüé (de), *Les églises de la Terre Sainte*, Paris 1860 (*Églises*).
Waddington, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* (dans le tome III du recueil de Le Bas), Paris 1870 (*Inscriptions*).
Walpole, *The Ansayrii and the Assassins, with travels in the further East, in 1850-1851*, Londres 1851 (*Travels*).
Weil, *Geschichte der Chalifen*, Mannheim et Stuttgart 1846-1862 (*Chalifen*).
Wüstenfeld, *Geschichte der Fatimiden-Chalifen*, Göttingen 1881 (*Fatimiden*).
Yaḥyā Antāki, Chronique (suite aux *Annales* d'Eutychius), éd. Cheikho, Beyrouth 1905 et suiv. (Yaḥyā) : voir aussi Rosen.
Yāqūt, *Muʿjam al-buldān* (dictionnaire géographique), éd. Wüstenfeld, Leipzig 1866-1873 (*Muʿjam*).
Yāqūt, *Marāṣid al-iṭṭilāʿ* (abrégé du précédent), Leide 1852-1864 (*Marāṣid*).

II.

Recueils et périodiques.

Archives des Missions scientifiques et littéraires (*A M S L*).
Archives de l'Orient latin (*A O L*).
Bulletin de l'Institut égyptien (*B I É*).
Centenaire de l'École des langues orientales, Paris 1895 (*Centenaire*).
Enzyklopädie des Islām, éd. allemande (*Encyclopédie*).
Journal (*J*).
Journal of the Royal Institute of British architects (*J R I B A*).
Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum (Ire partie : *Égypte*, par Max van Berchem, dans *M M A F*, tome XIX; IIe partie : *Syrie du Nord*, par M. Sobernheim, dans *M I F A O*, tome XXV; IIIe partie : *Asie Mineure*, par Max van Berchem et Halil Edhem, dans *M I F A O*, tome XXIX), Paris et le Caire, 1894 et suiv. (*C I A*, I, II et III).
Mélanges de la Faculté orientale de l'Université de Beyrouth (*M F O B*).
Mémoires de l'Institut égyptien (*M I É*).

Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire (*MIFAO*).
Mémoires de la Mission archéologique française au Caire (*MMAF*).
Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France (*MSNAF*).
Palestine Exploration Fund (*PEF*).
Publications of an American archæological expedition to Syria in 1899-1900. Part II : Butler, *Architecture;* Part III : Prentice, *Greek and Latin inscriptions;* Part IV : Littmann, *Semitic inscriptions.* New-York 1904-1908 (nom de l'auteur, suivi de l'année 1899).
Publications of the Princeton University archæological expeditions to Syria in 1904-1905 and 1909. Division II : Butler, *Ancient architecture in Syria;* Section A : *Southern Syria;* Section B : *Northern Syria.* Leide 1907 et suiv. (Butler, 1904, section A ou B).
Recueil des historiens des croisades publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Lois, Historiens occidentaux, orientaux, grecs, arméniens, Paris 1841 et suiv. (*Hist. des crois., Lois; Hist. occ., or., grecs, arm. des crois.*).
Recueil de voyages et de mémoires publié par la Société de Géographie de Paris (*RVMSG*).
Revue du monde musulman (*RMM*).
Revue de l'Orient latin (*ROL*).
Sitzungsberichte der K. Akademie der Wissenschaften in Wien, phil.-hist. Klasse (*SAWW*).
Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes (*WZKM*).
Zeitschrift (*Z*).
Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft (*ZDMG*).
Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins (*ZDPV*).

PREMIÈRE PARTIE.

LA TOPOGRAPHIE.

CHAPITRE PREMIER.



LEVÉ DE L'ITINÉRAIRE.

Notre itinéraire n'est qu'un lever de route à la montre et à la boussole. En théorie, ce travail est fort simple. Le chemin parcouru se composant d'une suite de tronçons à peu près rectilignes, il s'agit d'en mesurer la longueur, ainsi que l'angle formé par chacun d'eux avec le suivant, autrement dit, les changements de direction. En pratique, le problème est plus compliqué. Voyageant à cheval, il faut apprendre à connaître la vitesse de sa monture, qui varie suivant la nature du terrain, l'heure de la journée, le temps qu'il fait et d'autres circonstances difficiles à déterminer[1]. Il est rare que la route suive une ligne tout à fait droite; il est plus rare encore que les changements de direction soient franchement angulaires. Il importe donc de contrôler les *lignes* et les *angles* du tracé par des *visées* sur des points fixes placés en dehors de la route. Ces visées, qu'il faut recouper aussi souvent que possible, permettront de répartir les erreurs et d'en atténuer l'importance. Enfin, sur un sol accidenté, il est bon d'illustrer, par des *croquis de terrain,* les allures capricieuses du chemin, qui échappent à toute détermination numérique.

Lignes. — Dès notre départ, nous avons pu nous exercer à l'estimation de la vitesse, grâce aux bornes kilométriques de la grande route de Beirūt à Ḥōmṣ. Nous avons déduit tous les arrêts et, pour en diminuer le nombre et réduire les chances d'erreur, nous avons pris l'habitude d'écrire en marche et de noter souvent la vitesse estimée.

Angles. — Quand la route change de direction, l'on ignore le plus souvent s'il s'agit d'un changement réel et durable ou d'un simple détour du chemin. Dès

[1] Sur une route unie, un bon cheval syrien peut faire au pas 8 kilomètres à l'heure. En pratique, ce chiffre tombe entre 5 et 7, suivant les diverses circonstances dont nous avons tenu compte, autant que possible, dans le tracé de la route.



lors, il importe de contrôler la direction en arrière, sur la route parcourue. Pour ces opérations rapides, nous nous sommes servis d'une boussole de poche que nous lisions en marche. Pour les changements importants, ainsi qu'aux arrêts, nous avons employé une boussole dioptrique à double cercle et à viseur, fournie par Secrétan à Paris (place du Pont-Neuf). Fixé à un pied de photographie, cet instrument nous a rendu d'excellents services. A partir du 5 juin, son cercle horizontal s'étant faussé, nous l'avons remplacé par une bonne boussole à viseur, que nous avions pris la précaution d'acheter à Marseille, avant de nous embarquer.

Visées. — Pour contrôler notre route, nous avons visé un grand nombre de points situés, soit sur notre parcours, soit en dehors. Ces tours d'horizon ont été faits avec la boussole Secrétan sur pied fixe, plus tard, avec la boussole de Marseille. Nous en avons fait d'autres avec une alidade à viseur et à niveau, fournie par Bellieni à Nancy. Posé sur une planchette fixe, à côté d'une boussole de poche, cet instrument permet de relever des tours d'horizon plus précis. Avec la seule boussole, chaque visée est sujette à une erreur de l'instrument et à une erreur de lecture. Avec une alidade, la lecture de la boussole étant unique, l'erreur sera constante pour toutes les visées d'un même tour et se découvrira plus facilement; d'autre part, les chances d'erreur de lecture sont réduites au minimum. Ces avantages ne nous sont apparus qu'au moment de la construction de l'itinéraire et nous regrettons de n'avoir pas employé plus souvent une méthode simple et pratique.

Croquis de terrain. — Il faut quelque entraînement et un peu d'optimisme pour se livrer au dessin topographique en cours de marche, au mépris des soucis et de la fatigue d'un voyage rapide. Ici encore, les hasards de la route nous ont bien servis. Durant la première partie du voyage, nous avons parcouru un pays dont le relief, à part la chaîne côtière et quelques accidents volcaniques ou érosifs, ne comporte guère que des plaines et des plateaux vallonnés. C'est sur ce terrain d'essai que nous nous sommes exercés, pour tirer parti plus tard de cet apprentissage, dans la région montagneuse et moins connue comprise entre Alep et Lattakieh. Ici, nous nous sommes partagé le travail : tandis que l'un de nous relevait la route, l'autre, plus habile au crayon, notait rapidement le relief du sol. En comparant nos carnets, il nous parut possible d'en tirer, pour cette partie du tracé, les éléments d'un dessin topographique, il est vrai très rudimentaire. Dès lors, il fallait construire deux cartes : l'une à petite échelle et sans dessin, pour la route entière; l'autre pour l'itinéraire d'Alep à Lattakieh, à plus grande échelle et montrant le relief du terrain.

CHAPITRE II.

CONSTRUCTION DES CARTES.

En exécutant ce travail, nous avons cherché, avant tout, à lui donner un caractère strictement personnel. A part le dessin de la côte, que nous avons relevée sur la carte marine anglaise de Mansell et reportée à la longitude de Paris, ainsi qu'un petit nombre de points voisins de la mer, tels que le Jebel el-aqra', tous les éléments de la construction ont été empruntés à nos carnets de voyage; comme on va le voir, nous avons préféré négliger la détermination astronomique, d'ailleurs un peu flottante, de quelques villes où nous avons passé. Un cartographe expert, M. Slonczewski, collaborateur de Reclus pour sa *Géographie universelle*, a dessiné sous notre direction quotidienne, et nous avons vérifié tant de fois les sources de ce travail que nous sommes certains d'avoir tiré tout le parti possible de nos relevés, sans nous en cacher les erreurs ni les lacunes. Enfin, pour conserver à ceux-ci le caractère d'un *flying survey*, les dessins originaux ont été reproduits par un procédé photomécanique.

Carte au 500.000^e. — La carte 1 a été construite au 250.000^e, puis réduite de moitié par la photographie. Elle se compose de quatre éléments : le *tracé de la route*, les *visées*, les *noms de lieu*, les *altitudes*.

Le *tracé de la route* n'est qu'un graphique du texte de l'itinéraire. Chaque tronçon est relié au suivant par un petit cercle, indiquant un arrêt ou un changement de direction, et correspondant à une cote horaire dans le texte[1].

Ce tracé a été contrôlé au moyen des *visées*, qui sont reportées sur la carte avec une correction unique de + 3° pour la déclinaison magnétique, et marquées par des traits au pointillé[2]. En règle générale, nous avons admis comme

(1) Sur le conseil de M. Brünnow, nous avons, au dernier moment, remplacé, dans le texte de l'itinéraire, les heures de départ réelles par le temps de marche absolu, compté en minutes depuis le premier départ de la journée; cf. plus loin, p. 33 en haut. En supprimant les heures de départ réelles, qui n'ont pas d'intérêt pour le lecteur, nous avons pu supprimer, du même coup, l'indication des arrêts, qui surchargeait le texte et compliquait le calcul du chemin parcouru. Malgré cette modification, la plupart des cercles marqués dans le tracé de la route conservent leur valeur comme indices d'un changement de direction, d'un point de visée, d'une cote d'altitude ou de quelque autre incident de la route, noté dans le texte. Dans la distribution des cercles sur la carte, on découvrira quelques erreurs de détail qui ne modifient pas les résultats généraux de la construction.

(2) Pour ne pas surcharger le tracé de la route, nous avons éliminé quelques visées peu importantes qui figurent néanmoins dans le texte. En outre, les lignes de visée très longues ont été interrompues dans le milieu; avec une règle, il est facile d'en raccorder les deux amorces.

suffisantes les visées dont l'erreur ne dépassait pas 2° à 3° (exceptionnellement 5°). Ces corrections, d'ailleurs peu nombreuses, figurent entre parenthèses dans le texte de l'itinéraire, à la suite de la lecture brute. Ainsi, au point 3.26 du 1er mai, les mots «Pointe de la Marine de Tripoli 126° (124°)» signifient que la visée du château d'el-Qlēʿāt sur cette pointe a donné pour valeur brute 126°, valeur réduite à 124° pour la construction, soit 127° avec la correction magnétique. En cas de divergence entre une visée à la boussole et la même visée à l'alidade, nous avons pris la moyenne entre les deux, ou donné la préférence à la seconde.

Dans les grandes distances, on remarquera l'accord des visées sur le Jebel[1] el-aqraʿ, sur les sommets A et B de l'Amanus et K de l'Anti-Liban[2]. Pour les sommets D, E, F et G du Liban, la concordance est moins décisive. Ces sommets sont très rapprochés les uns des autres et par suite de la direction du voyage, ils se sont présentés tout le temps sous des angles si aigus que nous avons pu les confondre, surtout dans les visées lointaines. Parmi les témoignages favorables à l'exactitude du tracé, nous signalerons encore, d'une part la double visée d'el-Qnēye et de la cote 495 (au nord de Jisr el-chugr) sur Apamée, d'autre part, la quadruple visée de Sējar, de Sqēlebiyye, d'Apamée et d'el-Qnēye sur Abū qubēs. La concordance de ces visées est importante, parce qu'elles se recoupent exactement, à plusieurs semaines d'intervalle, au centre de la boucle formée par l'itinéraire.

A part quelques rares visées dont la correction eût dépassé 5° et pour lesquelles il faut admettre une erreur de lecture ou d'attribution, nous avons négligé trois groupes de visées sur des sommets peu importants et mal déterminés : le premier, dans le Jebel el-nuṣairiyye, entre le Krak et Jisr el-chugr; le deuxième, sur les hauts plateaux à l'est de l'Oronte, entre Apamée et le Chēkh barakāt; le troisième enfin, dans les montagnes voisines de Ḥamā. En ce qui concerne ces dernières, nous avons appris de M. Paul Savoie, alors consul de France à Tripoli, que les ingénieurs français préposés au tracé du chemin de fer d'Alep à Damas

(1) Lire ainsi (au lieu de Djebel) sur la carte 1.

(2) Faute d'une nomenclature précise, nous désignons ces sommets par des lettres. Le sommet A, qui tombe en dehors de la carte, au nord, est un des plus hauts points de l'Amanus, à l'est ou au nord-est d'Ayās; le sommet B, dans la même chaîne, est à l'est de Beilān. Le sommet C, au sud du Jebel el-aqraʿ, est celui qui porte les cotes 1036 sur la carte Blanckenhorn et 1030 sur la carte R. Kiepert-Oppenheim. Les sommets D, E, F et G sont ceux de la partie nord du Liban, à l'est de Tripoli, dont la position et les noms varient d'une carte à l'autre; cf. plus loin, p. 39, n. 2. Le sommet K est un cône isolé et saillant dans la chaîne de l'Anti-Liban, au nord-est de Baalbek, où la carte R. Kiepert-Oppenheim marque plusieurs points au-dessus de 2400 mètres.

avaient constaté, dans le voisinage de ces montagnes ferrugineuses, des troubles graves dans la marche de leurs boussoles. Dès lors, nous avons sacrifié, dans cette région, toutes les visées incertaines qui n'étaient pas indispensables à la construction du tracé.

Sur la route de Tripoli à Alep, on notera notre longitude de Salamiyye, qui représente la moyenne exacte des deux positions assignées précédemment à cette localité, d'un côté par MM. Rey et Moritz, de l'autre par MM. Blanckenhorn et R. Kiepert[1]. Les positions du Krak, de Ḥōmṣ et de Ḥamā correspondent aux déterminations astronomiques de Vignes[2]; celle d'Antioche, à la position couramment adoptée. Seule, la position d'Alep, à 36° 13′ lat. et 34° 52′ long. est de Paris, est à environ 1′ 1/2 au nord et 3′ à l'est de la position moyenne adoptée jusqu'ici, d'après les observations de Niebuhr et de Chesney[3]. Si nous avons maintenu la position résultant de notre itinéraire, tout en nous écartant le moins possible de la position moyenne, c'est pour rester fidèle à la méthode qui nous prescrivait de construire le tracé sur les seules données de nos carnets de voyage. Nous ne prétendons nullement que notre position soit la bonne et nous nous bornons à renvoyer à une note dans le texte de l'itinéraire, à la fin de la journée du 20 mai.

Dans le tracé de la route d'Alep à Lattakieh, les tronçons Antioche—Jisr el-chugr et Babennā—Dibbāch concordent avec ceux de M. Hartmann[4]. La forme du triangle Ṣahyūn—el-Mehēlbe—Lattakieh est sensiblement la même que sur la carte Hartmann et tend à modifier la position relative de ces points sur les cartes Blanckenhorn et R. Kiepert-Oppenheim. Pour les seuls tronçons Chugr el-qadīm—Enkizik et Bābennā—Dibbāch, nos dessins ne concordaient pas exactement avec nos visées; mais ces tronçons sont si courts que les erreurs du tracé ne peuvent être considérables[5].

Les *noms de lieu* portés sur le tracé de la route sont tous empruntés à nos carnets de voyage. On sait combien il est difficile de noter exactement les noms propres, dans un pays peu habité, qu'on traverse à la hâte et où les rares

(1) Voir les *Erläuterungen* de la carte Blanckenhorn, p. 3, et la notice de R. Kiepert, dans von Oppenheim, *Mittelmeer*, II, p. 401.

(2) Voir de Luynes, *Voyage*, II, p. 59.

(3) Voir Niebuhr, *Reisebeschreibung*, III, p. 6; Chesney, *Expedition*, carte 1; Blanckenhorn, *Erläuterungen*, p. 1 et 2; R. Kiepert, dans von Oppenheim, *tom. cit.*, p. 393.

(4) Voir ses cartes *Das Liwa Haleb*, dans *Z. der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, XXIX, 1894, et *Das Liwa el-Ladḳije*, dans *Z D P V*, XIV, 1891.

(5) Voir plusieurs notes de l'itinéraire, aux journées des 7, 8 et 9 juin.

passants de la route font souvent preuve d'une ignorance réelle ou simulée, leur défiance instinctive les poussant à dénaturer leurs propres indications. Absorbé par d'autres travaux et doué d'une oreille peu délicate, nous avons trop négligé cet élément d'information.

Pour combler cette lacune, il ne suffisait pas de compulser les cartes et les relations de voyage, dont la toponymie laisse trop souvent à désirer. Peu de temps après notre retour, nous avons consulté MM. Paul Savoie et Adolphe Geofroy, alors consuls de France à Tripoli et à Lattakieh, M. Guillaume Poche, consul à Alep, enfin M. Martin Hartmann, l'explorateur et l'orientaliste le plus versé dans la toponomastique de la Syrie du Nord. Grâce à l'obligeance qu'ils ont mise à contrôler nos listes, soit sur place, soit à l'aide de documents inédits, nous avons pu rétablir la plupart des noms de lieu, mais sans en garantir la parfaite exactitude. Ils ont été transcrits avec soin, d'après un système dont il paraît inutile de donner la clef; les arabisants le saisiront sans peine et il n'intéresse guère les autres lecteurs. La même transcription a été adoptée pour les deux cartes et pour le texte de l'itinéraire [1]. Faute de place, un petit nombre de noms de localités peu importantes figurant dans ce dernier n'ont pas été reportés sur les cartes.

Enfin, les *altitudes* ont été calculées sur nos observations barométriques, d'après la méthode exposée plus loin.

Carte au 200.000^{e}. — La carte 2 a été construite au 100.000^{e}, puis réduite de moitié par la photographie [2]. Comme la première, elle renferme le *tracé de la route*, les *noms de lieu* et les *altitudes*. Les visées y sont remplacées par un *dessin topographique*, pour lequel les croquis de terrain ont été utilisés avec le plus grand soin. On remarquera, sur la route d'Alep à Ḥārim, la configuration du Chēkh barakāt, dont le sommet conique s'élève à 500 mètres au-dessus de la dépression plate et cultivée qui le touche au sud; sur les bords de celle-ci, des plateaux arides et rocailleux viennent mourir comme sur la rive d'un

(1) Cette transcription *phonétique* cherche à rendre la *prononciation* moderne et courante des noms de lieu. Dans la deuxième partie de ce livre, pour laquelle nous avons utilisé surtout des sources historiques, nous avons employé, pour les noms de personne, une transcription plutôt *graphique*, c'est-à-dire suivant l'*orthographe* de ces noms dans les sources arabes, tout en conservant la transcription phonétique des noms de lieu. De là quelques légères variantes, qu'il est inutile de relever en détail (par exemple, *al* et *el* pour l'article arabe).

(2) Par suite d'un accident survenu aux documents originaux, une partie de cette carte (2 *a*) a dû être exécutée d'après une épreuve photographique vieille de seize ans; MM. Catala en ont tiré le meilleur parti possible.

lac. Cette plaine fertile, dans laquelle aboutissent plusieurs passages de montagne, joue, dans les guerres des croisades, un rôle important que notre dessin contribue à mettre en lumière. Nous signalerons encore la configuration du sol plus à l'ouest, jusqu'à Ḥārim, la région montagneuse et peu connue du Jebel el-qṣēr, au sud-est d'Antioche, enfin l'aspect uniformément tourmenté du Jebel el-nuṣairiyye, entre Bābennā et Dibbāch, où toute une série de crêtes élevées et de profonds ravins d'érosion parallèles se précipitent à l'ouest, vers la plaine de Lattakieh et la mer.

CHAPITRE III.

CALCUL DES ALTITUDES.

A notre retour, nous avons remis nos observations barométriques à M. Kammermann, astronome à l'Observatoire de Genève. Après quelque hésitation, il estima qu'il valait la peine de les réduire en cotes, malgré deux lacunes imputables à notre inexpérience et qui seront signalées tout à l'heure [1]. Si nous avons bonne mémoire, M. Kammermann espérait alors atteindre une approximation de 25 à 30 mètres; on va voir que le résultat de ses calculs dépasse un peu ses prévisions [2]. Le jour où il nous remit son travail, nous le priâmes de rédiger une note sur la méthode qu'il avait employée et sur la valeur générale de nos observations. Peu de jours après, la maladie l'arrêtait brusquement dans sa carrière, puis la mort l'emportait avant que nous ayons pu le revoir.

Pour rendre hommage à la mémoire de ce savant aussi modeste que consciencieux, il ne nous restait qu'à tirer le meilleur parti possible du travail ingrat dont il avait bien voulu se charger. M. Pidoux, astronome à l'Observatoire de Genève, a consenti à classer les calculs de M. Kammermann et à rédiger la note que celui-ci n'avait pas eu le temps d'achever. Qu'il reçoive ici l'expression de notre vive gratitude, ainsi que M. R. H. West, directeur de l'Observatoire du Collège américain de Beyrouth, pour les documents de contrôle qu'il a bien voulu nous communiquer, et M. R. Gautier, directeur de l'Observatoire de Genève.

NOTE SUR LE CALCUL DES ALTITUDES

PAR

MM. KAMMERMANN ET PIDOUX

ASTRONOMES À L'OBSERVATOIRE DE GENÈVE.

Méthode. — Les altitudes ont été déterminées par la méthode des observations simultanées du baromètre et du thermomètre à deux stations, l'une fixe et l'autre nomade.

La station fixe servant de repère est l'Observatoire du Collège américain de Beyrouth, situé à 35 mètres au-dessus du niveau de la mer. Trois fois par jour, on y relève les principaux

[1] Voir plus loin, p. 11, n. 1.

[2] Voir plus loin, p. 22, la conclusion de la note de MM. Kammermann et Pidoux.

éléments météorologiques : à 8 h. 1/2 du matin, à 2 h. et à 8 h. 1/2 du soir. La station possède en outre un barographe et un thermographe Richard, enregistrant la pression et la température d'une façon continue. Cette dernière circonstance a permis de déduire les valeurs de Beyrouth au moment précis des observations faites en voyage; autrement, il eût fallu recourir à une méthode d'interpolation pour toutes les mesures prises en dehors des trois heures réglementaires de Beyrouth.

La station nomade se compose de trois baromètres anéroïdes et d'un thermomètre fronde. Le baromètre principal est un anéroïde de nivellement, instrument de précision fourni par Usteri-Reinacher à Zürich, n° 3753. Les deux autres sont un anéroïde orométrique de Secrétan à Paris (place du Pont-Neuf) et un petit anéroïde d'Artaria à Genève; ces deux derniers instruments étaient destinés à contrôler et à remplacer au besoin l'anéroïde fondamental d'Usteri. Le thermomètre fronde est un Artaria de Genève; un thermomètre fronde Secrétan de Paris n'a été employé qu'exceptionnellement [1].

Étalonnage des anéroïdes. — Les comparaisons faites avant le départ, avec le baromètre normal de Noblet, installé dans la salle méridienne de l'Observatoire de Genève, ont donné les résultats suivants. Les lectures du Noblet sont réduites à 0°; celles de l'Usteri sont corrigées de la pression et de la température, d'après les tables annexées à l'instrument, et celles des deux autres anéroïdes sont restées brutes.

AVRIL 1895.	NOBLET.	USTERI.	SECRÉTAN.	ARTARIA.	CORRECTIONS USTERI.	CORRECTIONS SECRÉTAN.	CORRECTIONS ARTARIA.
	mm	mm	mm	mm	mm	mm	mm
le 2, à 4 h. soir.	716.46	—	716.25	705.40	—	+ 0.21	+ 11.06
le 4, à 4 h. 45 soir.	726.15	727.44	725.95	—	— 1.29	+ 0.20	—
le 4, à 6 h. soir.	726.74	728.14	726.45	717.45	— 1.40	+ 0.29	+ 9.29
le 5, à 11 h. matin.	730.50	731.56	729.77	719.05	— 1.06	+ 0.73	+ 11.45
le 5, à 2 h. 30 soir.	729.22	730.62	728.75	718.20	— 1.40	+ 0.47	+ 11.02
le 5, à 3 h. 30 soir.	728.98	720.25	728.65	717.90	— 1.27	+ 0.33	+ 11.08
				Moyennes...	— 1.20	+ 0.37	+ 10.77

Les comparaisons faites immédiatement avant et après le voyage, avec le baromètre normal de Fortin, installé à l'Observatoire de Beyrouth, ont donné les résultats suivants, les lectures étant réduites comme à Genève.

[1] Il n'a pas été fait d'observations de l'humidité de l'air, soit de la tension de la vapeur d'eau, pour lesquelles il eût fallu un thermomètre fronde à boule mouillée. La correction due à l'humidité, qui est toujours très faible, sera faite une fois pour toutes, d'après une moyenne, et jointe à la correction générale de latitude; cf. plus loin, p. 20.

Avant le voyage.

AVRIL 1895.	FORTIN.	USTERI.	SECRÉTAN.	ARTARIA.	CORRECTIONS USTERI.	CORRECTIONS SECRÉTAN.	CORRECTIONS ARTARIA.
	mm	mm	mm	mm	mm	mm	mm
le 18, à 2 h. 30 soir.	755.1	756.90	757.1	743.5	— 1.80	— 2.00	+ 11.6
le 19, à 8 h. 30 mat.	759.0	759.98	760.6	746.7	— 0.98	— 1.60	+ 12.3
le 22, à 9 h. matin.	753.7	754.43	755.4	742.0	— 0.73	— 1.70	+ 11.7
le 23, à 9 h. 30 mat.	755.2	756.70	746.5	743.5	— 1.50	— 1.30	+ 11.7
				Moyennes...	— 1.25	— 1.65	+ 11.82

Après le voyage.

JUIN 1895	FORTIN.	USTERI.	SECRÉTAN.	ARTARIA.	CORRECTIONS USTERI.	CORRECTIONS SECRÉTAN.	CORRECTIONS ARTARIA.
	mm	mm	mm	mm	mm	mm	mm
le 24, à 9 h. 15 mat.	755.2	756.12	758.3	743.0	— 0.92	— 3.10	+ 12.20

Bien que la comparaison faite après le voyage se réduise à une seule lecture [1], elle montre que la correction fondamentale de l'Usteri est restée constante pendant le voyage; on adoptera donc pour correction unique la valeur moyenne — $1^{mm}.20$. Cette valeur diminue d'autant les indications de la table de correction pour les pressions jointe à l'instrument par le constructeur; voici cette table, avec les corrections diminuées de 1.20.

TABLE I.

PRESSION.	CORRECTION.	PRESSION.	CORRECTION.
780^{mm}	—3.00	725^{mm}	—1.10
775	—2.80	720	—1.00
770	—2.60	715	—0.95
765	—2.40	710	—0.90
760	—2.20	705	—0.85
755	—2.00	700	—0.80
750	—1.80	690	—0.80
745	—1.65	680	—0.80
740	—1.50	670	—0.80
735	—1.35	660	—0.80
730	—1.20	620	—0.80

[1] Nous aurions dû faire plusieurs lectures à notre retour à Beyrouth, puis immédiatement après notre retour à Genève. Ces dernières n'ont eu lieu qu'en 1896 et M. Kammermann a estimé qu'elles étaient trop distantes pour entrer dans ses calculs. — [Note de M. v. B.]

La correction pour la température est fournie par la table suivante, jointe à l'instrument par le constructeur :

TABLE II.

TEMPÉRATURE.	CORRECTION.	TEMPÉRATURE.	CORRECTION.
0°	+ 0.00	16°	+ 0.50
1	+ 0.03	17	+ 0.55
2	+ 0.05	18	+ 0.60
3	+ 0.07	19	+ 0.62
4	+ 0.10	20	+ 0.65
5	+ 0.15	21	+ 0.67
6	+ 0.20	22	+ 0.70
7	+ 0.22	23	+ 0.72
8	+ 0.25	24	+ 0.75
9	+ 0.27	25	+ 0.80
10	+ 0.30	26	+ 0.85
11	+ 0.35	27	+ 0.87
12	+ 0.40	28	+ 0.90
13	+ 0.42	29	+ 0.95
14	+ 0.45	30	+ 1.00
15	+ 0.47		

Ces deux tables serviront à corriger les lectures directes faites à l'anéroïde principal Usteri.

En ce qui concerne les deux autres anéroïdes, on remarquera que la correction du Secrétan a varié de $-1^{mm}.65$ au départ à $-3^{mm}.10$ au retour. On pourrait admettre qu'elle a varié proportionnellement aux temps, mais en examinant les altitudes déjà connues et les résultats fournis par l'Usteri, on voit que tel n'est pas le cas et qu'il vaut mieux adopter pour correction unique la valeur moyenne $-1^{mm}.9$. De même, on adoptera pour correction unique de l'Artaria la valeur moyenne $+12^{mm}$.

Ces deux valeurs serviront à corriger uniformément les lectures directes faites au Secrétan et à l'Artaria, sans tenir compte de la pression ni de la température. Pour ces deux instruments, les différences d'altitude devront donc être calculées par une autre méthode que celle employée pour l'Usteri.

Calcul de la pression et de la température à Beyrouth à l'heure des observations faites en voyage. — Les lectures du baromètre Fortin, faites à Beyrouth aux trois heures réglementaires, ont été réduites à 0° (table III), puis comparées aux indications simultanées du barographe Richard (table IV), dont M. R. H. West a bien voulu nous envoyer le calque; cette comparaison a fourni la correction du Richard pour un moment quelconque (table V). Connaissant cette dernière, on a déduit la valeur de la pression à Beyrouth à l'heure précise des observations faites en voyage (table VI).

La même méthode, appliquée aux lectures du thermomètre, faites à Beyrouth aux trois heures réglementaires (table VII), et aux indications simultanées du thermographe Richard (table VIII), dont nous devons aussi le calque à M. West[1], a fourni la correction du Richard pour un moment quelconque (table IX) et permis de déduire la valeur de la température à Beyrouth à l'heure des observations faites en voyage (table X). Ces calculs figurent dans les tableaux suivants.

TABLE III.

Observations barométriques de Beyrouth réduites à 0°.

1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.	1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.	1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.
	mm	mm	mm		mm	mm	mm		mm	mm	mm
Avril				Mai				Juin			
28	756.4	755.9	757.1	16	752.9	752.6	752.9	3	762.0	760.4	759.5
29	759.1	759.4	758.1	17	757.0	758.6	759.3	4	758.7	757.2	756.0
30	751.9	754.1	756.7	18	760.5	760.3	760.4	5	756.0	758.3!	755.4
Mai				19	759.3	759.1	759.2	6	755.5	754.4	754.7
1	754.4	753.1	753.9	20	758.8	758.8	758.6	7	753.8	753.8	753.5
2	754.3	755.6	756.4	21	759.5	759.6	759.6	8	754.2	753.7	753.1
3	758.4	759.1	760.4	22	759.6	758.8	758.1	9	753.5	753.5	753.8
4	762.2	763.4	764.7	23	758.5	758.6	758.3	10	755.3	756.0	755.9
5	765.0	763.2	762.5	24	758.6	758.5	758.5	11	755.9	755.8	756.0
6	761.9	760.5	759.9	25	758.7	758.1	758.3	12	757.2	757.4	756.6
7	759.2	758.2	757.2	26	758.9	758.8	758.5	13	756.1	750.6!	755.6
8	755.3	753.5	751.6	27	758.6	758.0	757.6	14	757.7	757.5	757.5
9	754.1	754.6	755.7	28	756.1	755.9	755.2	15	756.4	757.0	756.1
10	758.0	759.1	760.1	29	755.0	754.9	754.1	16	756.7	756.4	755.8
11	761.6	762.5	762.2	30	754.9	755.1	755.3	17	755.7	755.5	755.5
12	762.6	762.0	760.9	31	756.6	755.9	756.4	18	755.6	756.0	756.0
13	760.3	759.0	759.0	Juin				19	756.4	757.0	757.5
14	758.5	758.0	758.0	1	757.0	757.4	758.1	20	758.7	759.3	759.1
15	755.1	755.1	754.5	2	759.6	760.2	761.2				

[1] En nous envoyant ces documents, M. West nous écrivait que des lectures d'anéroïde faites en voyage ne méritent guère ce luxe de corrections, d'autant moins, ajoutait-il, que d'après son expérience personnelle, la variation diurne est plus forte à l'intérieur de la Syrie que sur la côte. Nous avons cru devoir, néanmoins, reproduire en détail les calculs consciencieux de M. Kammermann; aussi bien, les observations barométriques de maint explorateur en Syrie pèchent plutôt par l'excès contraire. — [Note de M. v. B.]

TABLE IV.

Lectures directes faites au relevé du barographe Richard de Beyrouth.

1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.	1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.	1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.
Avril	mm	mm	mm	Mai	mm	mm	mm	Juin	mm	mm	mm
28	759.0	759.1	759.9	16	755.6	755.3	755.7	3	764.8	763.8	762.6
29	761.5	761.9	760.5	17	759.9	761.0	762.5	4	761.4	760.0	758.9
30	755.0	757.0	759.6	18	763.4	763.4	763.7	5	759.1	758.5!	758.2
Mai				19	762.7	762.5	762.8	6	758.3	757.6	757.7
1	757.0	756.0	756.6	20	761.1	761.1	760.7	7	757.0	756.4	756.3
2	757.1	758.0	759.3	21	761.5	761.8	761.7	8	757.0	756.1	756.1
3	761.5	762.0	763.0	22	761.4	761.1	760.4	9	756.5	755.8	756.8
4	764.9	766.3	767.4	23	760.9	760.6	760.8	10	758.1	758.9	758.5
5	767.9	766.4	765.4	24	761.1	760.7	760.6	11	758.6	758.5	758.7
6	764.5	763.2	762.7	25	761.3	760.4	760.9	12	760.0	759.7	759.6
7	762.0	761.2	759.2	26	761.4	761.0	761.1	13	758.8	757.3!	758.5
8	757.9	755.9	753.8	27	760.6	760.3	759.8	14	760.3	759.7	760.2
9	756.3	757.1	758.3	28	758.9	758.5	757.3	15	759.4	758.9	759.2
10	760.8	761.3	762.6	29	757.2	756.9	756.4	16	759.3	759.0	759.0
11	764.1	764.7	765.4	30	757.5	757.6	757.8	17	758.2	758.2	757.6
12	765.6	764.7	763.9	31	759.3	758.3	758.9	18	758.1	758.1	758.2
13	762.6	762.1	761.6	Juin				19	759.1	759.2	759.9
14	761.4	760.8	760.7	1	759.7	759.9	760.7	20	761.1	761.3	761.5
15	757.9	757.9	757.2	2	762.3	762.8	764.0				

TABLE V.

Corrections à apporter aux lectures directes du barographe Richard de Beyrouth.

1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.	1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.	1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.
Avril	mm	mm	mm	Mai	mm	mm	mm	Juin	mm	mm	mm
28	−2.6	−3.2	−2.8	16	−2.7	−2.7	−2.8	3	−2.8	−3.4	−3.1
29	−2.4	−2.5	−2.4	17	−2.9	−2.4	−3.2	4	−2.7	−2.8	−2.9
30	−3.1	−2.9	−2.9	18	−2.9	−3.1	−3.3	5	−3.1	−0.2[1]	−2.8
Mai				19	−3.4	−3.4	**−3.6**	6	−2.8	−3.2	−3.0
1	−2.6	−2.9	−2.7	20	−2.3	−2.3	−2.1	7	−3.2	−2.6	−2.8
2	−2.8	−2.4	−2.9	21	−2.0	−2.2	−2.1	8	−2.8	−2.4	−3.0
3	−3.1	−2.9	−2.6	22	**−1.8**	−2.3	−2.3	9	−3.0	−2.3	−3.0
4	−2.7	−2.9	−2.7	23	−2.4	−2.0	−2.5	10	−2.8	−2.9	−2.6
5	−2.9	−3.2	−2.9	24	−2.5	−2.2	−2.1	11	−2.7	−2.7	−2.7
6	−2.6	−2.7	−2.8	25	−2.6	−2.3	−2.6	12	−2.8	−2.3	−3.0
7	−2.8	−3.0	−2.0	26	−2.5	−2.2	−2.6	13	−2.7	−6.7[1]	−2.9
8	−2.6	−2.4	−2.2	27	−2.0	−2.3	−2.2	14	−2.6	−2.2	−2.7
9	−2.2	−2.5	−2.6	28	−2.8	−2.6	−2.1	15	−3.0	−2.9	−3.1
10	−2.8	−2.2	−2.5	29	−2.2	−2.0	−2.3	16	−2.6	−2.6	−3.2
11	−2.5	−2.2	−3.2	30	−2.6	−2.5	−2.5	17	−2.5	−2.7	−2.1
12	−3.0	−2.7	−3.0	31	−2.7	−2.4	−2.5	18	−2.5	−2.1	−2.2
13	−2.3	−3.1	−2.6	Juin				19	−2.7	−2.2	−2.4
14	−2.9	−2.8	−2.7	1	−2.7	−2.5	−2.6	20	−2.4	−2.0	−2.4
15	−2.8	−2.8	−2.7	2	−2.7	−2.6	−2.8				

[1] Erreur dans la lecture du baromètre à mercure.

TABLE VI.

Lectures des observations barométriques de Beyrouth faites sur le relevé du barographe de Richard.

Date 1895.	Lecture directe.	Lecture corrigée.	Date 1895.	Lecture directe.	Lecture corrigée.	Date 1895.	Lecture directe.	Lecture corrigée.
	mm	mm		mm	mm		mm	mm
Avril.			Mai.			Juin.		
25 à 9 h. matin.	761.5	758.8	10 à 8 h. m.	760.8	758.0	2 à 8 h. 15 m.	762.2	759.5
26 7 h. 15 m.	759.0	756.3	11 3 h. s.	764.6	762.0	2 10 h. m.	762.6	759.9
26 8 h. 45 soir.	759.6	756.9	12 6 h. 30 m.	764.9	762.0	2 9 h. 30 s.	764.3	761.5
27 7 h. 30 m.	759.3	756.6	12 9 h. s.	763.7	760.7	3 7 h. m.	764.5	761.7
27 8 h. 30 s.	760.2	757.5	14 7 h. m.	760.7	757.8	4 3 h. s.	759.6	756.8
28 5 h. 45 m.	758.9	756.3	14 9 h. 15 s.	760.9	758.2	5 7 h. m.	758.7	755.7
28 9 h. 50 m.	759.3	756.6	15 6 h. m.	757.9	755.1	5 7 h. 50 m.	758.9	755.9
28 10 h. 30 m.	759.4	756.6	15 5 h. s.	757.9	755.1	5 8 h. 50 m.	759.1	756.0
28 9 h. 45 s.	760.1	757.3	15 9 h. s.	756.9	754.2	5 4 h. s.	757.9	755.0
29 7 h. m.	761.5	759.1	16 6 h. m.	755.2	752.5	5 9 h. 30 s.	758.7	755.9
29 9 h. 20 s.	760.0	757.6	16 10 h. m.	755.7	753.0	6 7 h. m.	758.0	755.2
30 7 h. m.	754.4	751.4	16 10 h. 40 m.	755.5	752.8	6 9 h. 25 m.	758.2	755.3
30 7 h. 45 s.	759.3	756.4	16 2 h. s.	755.3	752.6	6 10 h. 15 m.	758.1	755.1
Mai.			16 10 h. s.	757.3	754.5	6 10 h. 50 m.	757.9	754.9
1 6 h. 15 m.	756.4	753.7	17 8 h. m.	759.8	756.9	6 4 h. s.	757.2	754.1
1 10 h. s.	755.7	753.0	17 3 h. s.	761.2	758.6	6 6 h. 15 s.	757.0	753.9
2 7 h. 15 m.	756.6	753.8	17 7 h. s.	761.9	758.9	7 5 h. m.	757.2	754.0
2 10 h. m.	757.5	754.8	18 5 h. 30 m.	763.2	760.3	7 10 h. 40 m.	757.9	754.9
2 1 h. 30 s.	757.9	755.4	18 midi.	763.5	760.4	7 3 h. s.	756.3	753.6
2 5 h. 45 s.	758.1	755.5	18 9 h. 30 s.	763.5	760.2	7 8 h. s.	756.3	753.5
2 8 h. 50 s.	759.3	756.4	19 6 h. 30 m.	762.7	759.3	8 6 h. m.	756.4	753.6
3 10 h. m.	761.6	758.6	19 3 h. s.	762.4	759.0	8 9 h. 40 m.	757.0	754.3
3 6 h. s.	761.8	759.1	19 10 h. s.	762.2	758.6	8 8 h. s.	756.1	753.1
3 6 h. s.	761.8	759.1	20 7 h. 30 m.	761.6	759.4	9 5 h. m.	755.5	752.5
3 8 h. 30 s.	763.0	760.4	20 9 h. s.	760.8	758.7	9 9 h. 20 m.	756.7	753.8
4 8 h. 30 m.	764.9	762.2	21 6 h. m.	761.0	759.0	9 4 h. s.	755.6	753.0
4 4 h. s.	766.4	763.6	25 10 h. s.	761.1	758.5	9 9 h. s.	757.1	754.1
4 10 h. s.	767.3	764.6	28 8 h. m.	758.8	756.0	10 5 h. 30 m.	757.2	754.4
5 9 h. 30 m.	767.8	764.8	28 9 h. s.	757.5	755.4	10 3 h. s.	758.7	755.8
5 2 h. 5 s.	766.4	763.2	29 7 h. m.	757.0	754.8	10 8 h. 30 s.	758.5	755.9
5 4 h. 30 s.	765.7	762.6	29 10 h. 20 s.	756.4	754.1	11 6 h. m.	758.5	755.8
5 5 h. 30 s.	765.4	762.4	30 2 h. 50 s.	757.4	754.9	11 2 h. s.	758.5	755.8
5 8 h. 45 s.	765.4	762.5	30 5 h. 30 s.	757.3	754.8	14 7 h. m.	760.3	757.7
6 8 h. 20 m.	764.4	761.8	31 5 h. m.	758.1	755.4	15 5 h. 15 m.	759.1	756.1
6 10 h. 45 m.	764.7	762.0	31 9 h. 15 m.	759.1	756.5	15 10 h. m.	759.5	756.5
6 10 h. s.	762.9	760.1	31 9 h. s.	759.0	756.5	15 midi.	759.3	756.4
7 9 h. 30 s.	759.2	756.4	Juin.			15 5 h. s.	758.4	755.4
8 6 h. s.	753.9	751.6	1 4 h. 45 m.	758.9	756.2	15 9 h. 30 s.	759.0	755.9
9 5 h. 50 m.	756.3	754.1	1 10 h. m.	759.6	757.0	16 6 h. 30 m.	759.0	756.3
9 9 h. 45 s.	758.8	756.2	1 3 h. s.	759.9	757.4	17 6 h. 30 m.	758.6	756.0
10 5 h. 30 m.	759.7	756.9	1 9 h. s.	761.0	758.4	20 7 h. m.	760.9	758.5
10 7 h. 30 m.	760.6	757.8	2 6 h. m.	761.5	758.8	20 7 h. 25 m.	761.0	758.6

TABLE VII.

Observations thermométriques faites à Beyrouth.

1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.	1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.	1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.
	°	°	°		°	°	°		°	°	°
Avril				Mai				Juin			
28	18.1	19.1	17.6	16	23.8	27.0	24.8	3	21.7	23.2	21.2
29	18.4	19.2	16.6	17	20.7	22.7	17.9	4	23.4	25.3	24.0
30	20.4	22.0	18.8	18	20.3	21.3	18.3	5	24.7	25.4	22.8
Mai				19	20.4	21.9	19.1	6	23.9	26.4	21.9
1	20.7	21.6	17.4	20	20.3	23.0	19.2	7	23.6	25.6	21.7
2	17.9	19.0	16.6	21	22.3	24.1	20.8	8	23.4	25.8	22.1
3	18.6	20.3	17.3	22	22.7	24.3	21.2	9	25.4	26.1	22.1
4	17.4	19.1	16.5	23	22.7	24.5	24.1	10	24.7	27.1	22.6
5	17.6	19.1	18.0	24	22.3	25.7	23.8	11	24.5	26.8	21.9
6	18.6	21.2	19.1	25	21.6	23.6	20.4	12	24.4	26.6	22.7
7	20.2	21.9	19.5	26	24.1	25.4	22.7	13	25.5	33.2	24.4
8	22.1	22.8	20.4	27	23.9	27.6	22.8	14	25.6	26.7	22.5
9	20.7	22.1	18.9	28	26.3	26.8	23.1	15	24.3	25.2	22.6
10	20.6	21.7	18.7	29	26.2	27.5	24.5	16	25.1	26.3	22.4
11	19.9	20.6	17.4	30	24.9	26.2	21.8	17	23.9	25.9	24.8
12	19.2	20.4	17.0	31	22.9	25.7	22.1	18	24.0	24.6	24.6
13	19.0	19.9	17.0	Juin				19	24.7	25.8	22.3
14	19.2	20.3	20.3	1	19.3	24.6	20.8	20	25.1	27.3	22.7
15	19.6	20.6	23.5	2	22.3	23.4	22.8				

TABLE VIII.

Lectures directes faites au relevé du thermographe Richard de Beyrouth.

1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.	1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.	1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.
	°	°	°		°	°	°		°	°	°
Avril				Mai				Juin			
28	15.5!	18.6	17.0	16	23.5	26.3	24.1	3	21.8	22.6	21.4
29	17.2	18.8	16.9	17	20.5	21.5	17.8	4	23.0	24.5	23.6
30	18.7	21.4	18.9	18	19.6	20.6	17.5	5	24.3	24.6	22.3
Mai				19	19.7	21.1	19.2	6	23.5	25.1	21.4
1	20.1	20.7	17.6	20	19.1	22.3	19.6	7	23.2	24.7	21.1
2	17.5	17.9	16.9	21	22.2	23.3	20.6	8	24.7!	25.3	21.7
3	18.2	19.6	17.4	22	22.3	23.3	21.1	9	24.5	25.2	21.4
4	17.0	18.6	16.4	23	22.4	24.1	20.9!	10	23.6	25.9	22.2
5	17.9	18.7	17.9	24	22.5	25.1	20.7!	11	23.5	24.9	21.7
6	18.3	19.7	18.6	25	21.4	23.5	20.4	12	23.4	25.3	21.8
7	19.5	20.8	19.4	26	23.4	24.7	22.4	13	25.4	33.5	23.9
8	21.5	22.5	20.0	27	23.4	26.5	22.9	14	24.6	25.7	21.7
9	20.3	21.4	18.4	28	25.9	26.1	23.1	15	23.7	25.2	21.8
10	19.9	20.6	18.1	29	25.7	26.4	24.2	16	24.2	25.9	21.8
11	19.0	19.7	17.2	30	24.7	25.9	21.4	17	23.8	25.3	21.8!
12	18.5	19.7	16.7	31	22.7	24.8	21.7	18	24.0	24.5	21.4!
13	18.4	19.3	16.9	Juin				19	24.0	25.7	21.8
14	18.1	19.6	17.7!	1	19.9	23.0	20.4	20	24.9	26.4	22.6
15	19.0	20.5	22.4	2	21.9	23.0	20.2!				

TABLE IX.

Corrections à apporter aux lectures directes du thermographe Richard de Beyrouth[1].

1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.	1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.	1895.	8 h. 30 a.	2 h. p.	8 h. 30 p.
	°	°	°		°	°	°		°	°	°
Avril				Mai				Juin			
28	+2.6!	+0.5	+0.6	16	+0.3	+0.7	+0.7	3	−0.1	+0.6	−0.2
29	+1.2	+0.4	−0.3	17	+0.2	+1.2	+0.1	4	+0.4	+0.8	+0.4
30	+1.7	+0.6	−0.1	18	+0.7	+0.7	+0.8	5	+0.4	+0.8	+0.5
Mai				19	+0.7	+0.8	−0.1	6	+0.4	+1.3	+0.5
1	+0.6	+0.9	−0.2	20	+1.2	+0.7	−0.4	7	+0.4	+0.9	+0.6
2	+0.4	+1.1	−0.3	21	+0.1	+0.8	+0.2	8	−1.3!	+0.5	+0.4
3	+0.4	+0.7	−0.1	22	+0.4	+1.0	+0.1	9	+0.9	+0.9	+0.7
4	+0.4	+0.5	+0.1	23	+0.3	+0.4	+3.2!	10	+1.1	+1.2	+0.4
5	−0.3	+0.4	+0.1	24	−0.2	+0.6	+3.1!	11	+1.0	+1.9	+0.2
6	+0.3	+1.5	+0.5	25	+0.2	+0.1	0.0	12	+1.0	+1.3	+0.9
7	+0.7	+1.1	+0.1	26	+0.7	+0.7	+0.3	13	+0.1	−0.3	+0.5
8	+0.6	+0.3	+0.4	27	+0.5	+1.1	−0.1	14	+1.0	+1.0	+0.8
9	+0.4	+0.7	+0.5	28	+0.4	+0.7	0.0	15	+0.6	0.0	+0.8
10	+0.7	+1.1	+0.6	29	+0.5	+1.1	+0.3	16	+0.9	+0.4	+0.6
11	+0.9	+0.9	+0.2	30	+0.2	+0.3	+0.4	17	+0.1	+0.6	+3.0!
12	+0.7	+0.7	+0.3	31	+0.2	+0.9	+0.4	18	0.0	+0.1	+3.2!
13	+0.6	+0.6	+0.1	Juin				19	+0.7	+0.1	+0.5
14	+1.1	+0.7	+2.6!	1	−0.6	+1.6	+0.4	20	+0.2	+0.9	+0.1
15	+0.6	+0.1	+1.1	2	+0.4	+0.4	+2.6!				

TABLE X.

Lectures des observations thermométriques de Beyrouth faites sur le relevé du thermographe de Richard.

DATE 1895.	LECTURE DIRECTE.	LECTURE CORRIGÉE.	DATE 1895.	LECTURE DIRECTE.	LECTURE CORRIGÉE.	DATE 1895.	LECTURE DIRECTE.	LECTURE CORRIGÉE.
	°	°		°	°		°	°
Avril			Avril.			Mai.		
25 à 9 h. matin.	15.4	16.0	28 à 9 h. 45 s.	17.0	17.5	2 à 7 h. 15 m.	17.2	17.6
26 7 h. 15 m.	15.4	16.0	29 7 h. m.	17.0	18.0	2 10 h. m.	18.0	18.7
26 8 h. 45 soir.	15.0	15.3	29 9 h. 20 s.	16.4	16.0	2 1 h. 30 s.	17.3	18.3
27 7 h. 30 m.	16.7	17.3	30 7 h. m.	17.4	18.1	2 5 h. 45 s.	17.7	18.3
27 8 h. 30 s.	16.1	16.4	30 7 h. 45 s.	19.0	19.0	2 8 h. 50 s.	16.6	16.3
28 5 h. 45 m.	14.6	15.4	Mai			3 10 h. m.	18.9	19.5
28 9 h. 50 m.	17.7	18.5	1 6 h. 15 m.	19.6	20.2	3 6 h. s.	18.3	18.7
28 10 h. 30 m.	18.2	19.0	1 10 h. s.	17.5	17.3	3 6 h. s.	18.3	18.7

(1) Les 28 avril, 14, 23 et 24 mai, 2, 8, 17 et 18 juin, les observations directes de la température sont faussées pour une cause quelconque. Les corrections à apporter aux lectures du thermographe seront prises sur les observations voisines et analogues.

TABLE X (*suite*).

DATE 1895.	LECTURE DIRECTE.	LECTURE CORRIGÉE.	DATE 1895.	LECTURE DIRECTE.	LECTURE CORRIGÉE.	DATE 1895.	LECTURE DIRECTE.	LECTURE CORRIGÉE.
	°	°		°	°		°	°
Mai.			Mai			Juin		
3 à 8 h. 30 s.	17.4	17.3	17 à 7 h. s.	18.5	18.8	5 à 4 h. s.	25.3	26.0
4 8 h. 30 m.	17.0	17.4	18 5 h. 30 m.	15.7	16.4	5 9 h. 30 s.	21.9	22.4
4 4 h. s.	18.4	18.8	18 midi.	20.8	21.5	6 7 h. m.	22.3	22.7
4 10 h. s.	16.4	16.5	18 9 h. 30 s.	17.4	18.2	6 9 h. 25 m.	24.1	24.8
5 9 h. 30 m.	18.0	17.9	19 6 h. 30 m.	18.8	19.5	6 10 h. 15 m.	24.6	25.4
5 2 h. 5 s.	18.7	19.1	19 3 h. s.	21.2	22.0	6 10 h. 50 m.	24.5	25.3
5 4 h. 30 s.	18.5	18.8	19 10 h. s.	18.1	18.0	6 4 h. s.	24.9	25.8
5 5 h. 30 s.	18.4	18.7	20 7 h. 30 m.	20.3	21.3	6 6 h. 15 s.	22.8	23.5
5 8 h. 45 s.	17.8	17.9	20 9 h. s.	18.9	18.6	7 5 h. m.	19.9	20.3
6 8 h. 20 m.	18.3	18.6	21 6 h. m.	19.0	19.1	7 10 h. 40 m.	23.8	24.6
6 10 h. 45 m.	18.9	19.7	25 10 h. s.	20.5	20.5	7 3 h. s.	24.4	25.2
6 10 h. s.	18.4	18.9	28 8 h. m.	25.4	25.8	7 8 h. s.	21.2	21.8
7 9 h. 30 s.	19.8	19.9	28 9 h. s.	22.8	22.8	8 6 h. m.	20.6	21.1
8 6 h. s.	21.0	21.4	29 7 h. m.	23.1	23.6	8 9 h. 40 m.	24.6	25.1
9 5 h. 50 m.	18.4	18.8	29 10 h. 20 s.	18.7	19.1	8 8 h. s.	21.7	22.1
9 9 h. 45 s.	18.3	18.8	30 2 h. 50 s.	25.6	25.9	9 5 h. m.	21.2	22.0
10 5 h. 30 m.	17.0	17.7	30 5 h. 30 s.	23.9	24.3	9 9 h. 20 m.	24.4	25.3
10 7 h. 30 m.	18.9	19.6	31 5 h. m.	21.2	21.4	9 4 h. s.	24.9	25.7
10 à 8 h. m.	19.9	20.6	31 9 h. 15 m.	23.3	23.8	9 9 h. s.	21.4	22.1
11 3 h. s.	19.7	20.6	31 9 h. s.	21.7	22.1	10 5 h. 30 m.	21.0	22.0
12 6 h. 30 m.	17.4	17.9	Juin			10 3 h. s.	25.5	26.6
12 9 h. s.	16.7	17.0	1 4 h. 45 m.	20.2	20.2	10 8 h. 30 s.	22.2	22.6
14 7 h. m.	16.0	17.0	1 10 h. m.	22.6	23.0	11 6 h. m.	20.4	21.4
14 9 h. 15 s.	16.9	17.5	1 3 h. s.	23.2	24.2	11 2 h. s.	24.9	26.0
15 6 h. m.	17.2	17.8	1 9 h. s.	20.4	20.8	14 7 h. m.	23.8	24.8
15 5 h. s.	20.5	21.1	2 6 h. m.	20.0	20.4	15 5 h. 15 m.	21.3	22.0
15 9 h. s.	22.5	23.2	2 à 8 h. 15 m.	21.8	22.2	15 10 h. m.	23.8	24.4
16 6 h. m.	20.3	20.6	2 10 h. m.	22.4	22.8	15 midi.	24.7	25.3
16 10 h. m.	24.0	24.5	2 9 h. 30 s.	19.9	20.0	15 5 h. s.	24.1	24.6
16 10 h. 40 m.	23.7	24.2	3 7 h. m.	20.9	20.8	15 9 h. 30 s.	21.7	22.5
16 2 h. s.	26.3	27.0	4 3 h. s.	24.6	25.4	16 6 h. 30 m.	22.5	23.3
16 10 h. s.	21.7	22.4	5 7 h. m.	23.2	23.6	17 6 h. 30 m.	22.0	22.2
17 8 h. m.	20.3	20.5	5 7 h. 50 m.	23.8	24.2	20 7 h. m.	24.2	24.7
17 3 h. s.	21.4	22.4	5 8 h. 50 m.	24.3	24.8	20 7 h. 25 m.	24.6	25.1

Calcul des altitudes par l'Usteri. — Appelons H la valeur de la pression à Beyrouth et t celle de la température au même lieu, toutes deux au moment de chaque observation faite en voyage et corrigées l'une et l'autre suivant les tables VI et X. Appelons H′ la valeur de la pression fournie par l'Usteri, corrigée suivant les tables I et II, et t' la température extérieure au moment de l'observation. La différence $H - H'$, qui représente des millimètres de pression de mercure, doit être traduite en mètres. Appelons C la valeur en mètres d'un millimètre de pression de mercure; cette valeur C n'est pas constante, car elle est fonction de la température et de la pression elle-même. Prenons pour température la moyenne entre Beyrouth et la station donnée du voyage, soit $\frac{t+t'}{2}$; prenons pour pression la moyenne $\frac{H+H'}{2}$. Avec ces deux valeurs, la table XI, jointe à l'instrument par le constructeur, donne la série des valeurs de C; on va voir qu'elles ne s'écartent guère de 11 mètres.

TABLE XI.

$\frac{H+H'}{2}$ → / $\frac{t+t'}{2}$	720mm	722mm	724mm	726mm	728mm	730mm	732mm	734mm	736mm	738mm	740mm
°	m	m	m	m	m	m	m	m	m	m	m
13	11.45	11.39	11.34	11.29	11.24	11.19	11.14	11.10	11.06	11.02	10.98
14	11.49	11.43	11.38	11.33	11.28	11.23	11.18	11.14	11.10	11.06	11.02
15	11.53	11.47	11.42	11.37	11.32	11.27	11.22	11.18	11.14	11.10	11.06
16	11.57	11.51	11.46	11.41	11.36	11.31	11.26	11.22	11.18	11.14	11.10
17	11.61	11.55	11.50	11.45	11.40	11.35	11.30	11.26	11.22	11.18	11.14
18	11.65	11.59	11.54	11.49	11.44	11.39	11.34	11.30	11.26	11.22	11.18
19	11.69	11.63	11.58	11.53	11.48	11.43	11.38	11.34	11.30	11.26	11.22
20	11.73	11.67	11.62	11.57	11.52	11.47	11.42	11.38	11.33	11.29	11.25
21	11.77	11.71	11.66	11.61	11.56	11.51	11.46	11.41	11.37	11.33	11.29
22	11.81	11.75	11.70	11.65	11.60	11.55	11.50	11.45	11.41	11.37	11.33
23	11.85	11.79	11.74	11.69	11.64	11.59	11.54	11.49	11.45	11.41	11.37
24	11.89	11.83	11.78	11.73	11.68	11.63	11.58	11.53	11.49	11.45	11.41
25	11.93	11.87	11.81	11.76	11.71	11.66	11.61	11.56	11.52	11.48	11.44
26	11.97	11.91	11.85	11.80	11.75	11.70	11.65	11.60	11.56	11.52	11.48
27	12.01	11.95	11.89	11.84	11.79	11.74	11.69	11.64	11.60	11.56	11.52
28	12.05	11.99	11.93	11.88	11.83	11.78	11.73	11.68	11.64	11.60	11.56
29	12.09	12.03	11.97	11.92	11.87	11.82	11.77	11.72	11.68	11.64	11.60
30	12.13	12.07	12.01	11.96	11.91	11.86	11.81	11.76	11.72	11.68	11.64

TABLE XI (*suite*).

$\frac{H+H'}{2}$ → / $\frac{t+t'}{2}$	742mm	744mm	746mm	748mm	750mm	752mm	754mm	756mm	758mm	760mm
°	m	m	m	m	m	m	m	m	m	m
13	10.94	10.90	10.86	10.82	10.79	10.75	10.71	10.67	10.63	10.60
14	10.98	10.94	10.90	10.86	10.83	10.79	10.75	10.71	10.67	10.64
15	11.02	10.98	10.94	10.90	10.87	10.83	10.79	10.75	10.71	10.68
16	11.06	11.02	10.98	10.94	10.91	10.87	10.83	10.79	10.75	10.72
17	11.10	11.06	11.02	10.98	10.95	10.91	10.87	10.83	10.79	10.76
18	11.14	11.10	11.06	11.02	10.99	10.95	10.91	10.87	10.83	10.80
19	11.18	11.14	11.10	11.06	11.03	10.99	10.95	10.91	10.87	10.84
20	11.21	11.17	11.13	11.09	11.06	11.02	10.98	10.94	10.91	10.88
21	11.25	11.21	11.17	11.13	11.10	11.06	11.02	10.98	10.95	10.92
22	11.29	11.25	11.21	11.17	11.14	11.10	11.06	11.02	10.99	10.96
23	11.33	11.29	11.25	11.21	11.18	11.14	11.10	11.06	11.03	11.00
24	11.37	11.33	11.29	11.25	11.22	11.18	11.14	11.10	11.07	11.04
25	11.40	11.36	11.32	11.28	11.25	11.21	11.17	11.13	11.10	11.07
26	11.44	11.40	11.36	11.32	11.29	11.25	11.21	11.17	11.14	11.11
27	11.48	11.44	11.40	11.36	11.33	11.29	11.25	11.21	11.18	11.15
28	11.52	11.48	11.44	11.40	11.37	11.33	11.29	11.25	11.22	11.19
29	11.56	11.52	11.48	11.44	11.41	11.37	11.33	11.29	11.26	11.23
30	11.60	11.56	11.52	11.48	11.44	11.40	11.36	11.32	11.29	11.26

Pour trouver la différence en mètres entre Beyrouth et la station donnée, il ne reste qu'à faire le produit de $H - H'$ par la valeur correspondante de C; l'altitude au-dessus de la mer s'obtient en ajoutant les 35 mètres de la cote de l'Observatoire de Beyrouth.

Calcul des altitudes par le Secrétan et l'Artaria. — Pour ces deux anéroïdes, les hauteurs ont été calculées au moyen de la méthode et des tables de M. Angot, publiées dans les *Annales du Bureau central météorologique de France* (année 1878, t. I, p. C. 13) et reproduites dans les *Tables météorologiques internationales* (introduction, p. A. 53). Pour trouver les corrections dues à l'humidité et à la latitude, prenons comme différence des lectures barométriques du voyage avec Beyrouth la valeur moyenne $H_0 - H = 37^{mm}$; pour température, la valeur moyenne $\theta = 21°$; pour la tension de la vapeur d'eau contenue dans l'air, la valeur moyenne $\varphi = 11^{mm}$; enfin pour la latitude, $\lambda = 33°$. La valeur $\varphi = 11^{mm}$ n'est pas arbitraire; elle résulte de la température moyenne 21°, jointe aux valeurs de la fraction de saturation fournies par l'Observatoire de Beyrouth, valeurs dont la moyenne est 72 o/o.

Avec ces données et en suivant la notation des tables, on a $M_2 = 51.5$ et $\beta = 5.6$, d'où pour l'humidité $\varepsilon_1 = 0.29$, et pour la latitude $\varepsilon_2 = 0.05$, soit ensemble 0.34, correction à *ajouter* à la valeur de M_2, et cela pour toutes les stations. Après quoi, les tables de M. Angot fournissent la différence $H_0 - H$ directement.

Pour comparer cette méthode à celle employée pour l'anéroïde principal Usteri, prenons pour exemple le plus haut point du voyage, soit le sommet du Chēkh barakāt, et appliquons la méthode Angot à la lecture de l'Usteri faite en ce point le 1er juin 1895 à 10 h. du matin. Cette observation donne les valeurs $H_0 = 757^{mm}.0$ et $H = 683^{mm}.3$, d'où $H_0 - H = 73^{mm}.7$, enfin $\theta = 20°$. Les tables d'Angot donnent $M_2 = 108.0$, soit avec la correction $+ 0.34$, $M_2 = 108.34$. Pour cette valeur de M_2, les tables donnent $Z = 882$ mètres, auxquels il faut ajouter 35 mètres, soit l'altitude de l'Observatoire de Beyrouth. Ainsi, la lecture de l'Usteri réduite au moyen des tables d'Angot donne une altitude de 917 mètres au-dessus de la mer; le même calcul fait avec les données ordinaires de l'Usteri donne une altitude de 900 mètres, soit une différence de 17 mètres pour le point le plus élevé du voyage.

Tableau récapitulatif des mesures d'altitude. — Pour trouver les altitudes portées dans l'itinéraire, on a pris d'abord la moyenne arithmétique des valeurs fournies par le Secrétan et l'Artaria, et l'on a obtenu ainsi les nombres $\frac{S+A}{2}$. Ensuite, on a donné aux valeurs fournies par l'Usteri *un poids double de cette moyenne,* en sorte que les altitudes définitives résultent de la combinaison $(2U + \frac{S+A}{2}) : 3$, ou bien $(4U + S + A) : 6$ (cf. p. 21, n. 2). Voici l'explication de la table XII, qui résume toutes ces opérations :

La colonne 1 donne la date et l'heure (heure locale de Beyrouth) et la colonne 2, le lieu des observations en voyage.

Les colonnes 3 et 4 donnent les lectures de l'Usteri corrigées de la pression (col. 3) et de la température (col. 4), d'après les tables I et II ci-dessus, p. 11 et 12 [1].

La colonne 5 donne les valeurs H du baromètre de Beyrouth pour l'instant des observations, suivant la table VI.

[1] On n'a pas reproduit les lectures directes de l'Usteri, auxquelles il eût fallu ajouter celles de la température de l'instrument; on retrouvera les unes et les autres au moyen des tables I et II. — [Note de M. v. B.]

TABLE XII.

Récapitulation des mesures

DATE.	LOCALITÉ.	USTERI CORRIGÉ — PRESSION.	USTERI CORRIGÉ — TEMPÉRATURE.	H	H′	H-H′	$\frac{H+H'}{2}$	t	t'	$\frac{t+t'}{2}$	C	C×[H-H′]	C×[H-H′]+35
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14
		mm	mm	mm	mm	mm	mm	o	o	o	m	m	m
Avril													
25 à 9 h. matin.	Beirūt, *Hôtel allemand.*	759.70	760.34	758.8	760.3	— 1.5	760	16.0	19.0	17	10.76	— 16	19
26 7 h. 15 m.	» »	757.80	758.41	756.3	758.4	— 2.1	757	16.0	17.2	17	10.81	— 23	12
26 8 h. 45 soir.	Jebeil, *campement.*	756.10	756.76	756.9	756.8	+ 0.1	757	15.3	16.0	16	10.77	+ 1	36
27 7 h. 30 m.	» »	756.53	757.14	756.6	757.1	— 0.5	757	17.3	18.5	18	10.85	— 5	30
27 8 h. 30 s.	el-Batrūn, »	758.98	759.66	757.5	759.7	— 2.2	759	16.4	18.0	17	10.77	— 24	11
28 5 h. 45 m.	» »	757.90	758.42	756.3	758.4	— 2.1	757	15.4	14.5	15	10.73	— 23	12
28 9 h. 50 m.	Col de Mār eliyās, *sommet.*	740.43	741.16	756.6	741.2	+ 15.4	749	18.5	19.0	19	11.04	+ 170	205
28 10 h. 30 m.	» » *pied nord.*	758.40	759.15	756.6	759.1	— 2.5	758	19.0	(20.0)	19	10.87	— 27	8
28 9 h. 45 s.	Tripoli, *campement.*	752.67	753.32	757.3	753.3	+ 4.0	755	17.5	14.0	16	10.81	+ 43	78
29 7 h. m.	» »	753.80	754.30	759.1	754.3	+ 4.8	757	18.0	14.5	16	10.77	+ 52	87
29 9 h. 20 s.	» »	754.36	755.01	757.6	755.0	+ 2.6	756	16.0	16.0	16	10.79	+ 28	63
30 7 h. m.	» »	747.56	748.11	751.4	748.1	+ 3.3	750	18.1	18.0	18	10.99	+ 36	71
30 7 h. 45 s.	» »	751.21	751.96	756.4	752.0	+ 4.4	754	19.0	20.0	19	10.95	+ 48	83
Mai													
1 6 h. 15 m.	» »	749.04	749.74	753.7	749.7	+ 4.0	752	20.2	20.5	20	11.02	+ 44	79
1 10 h. s.	Tell kalakh, *campement.*	733.88	734.60	753.0	734.6	18.4	744	17.3	16.8	17	11.06	204	239
2 7 h. 15 m.	» »	734.27	734.87	753.8	734.9	18.9	744	17.6	16.2	17	11.06	209	244
2 10 h. m.	Plaine de la Boquée.	732.95	733.58	754.8	733.6	21.2	744	18.7	(17.0)	18	11.10	235	270
2 1 h. 30 s.	Krak, *entrée du château.*	701.02	701.69	755.4	701.7	53.7	728	18.3	14.0	16	11.36	610	645
2 5 h. 45 s.	» *sommet du château.*	696.02	696.47	755.5	696.5	59.0	726	18.3	10.0	14	11.33	668	703
2 8 h. 50 s.	» *campement.*	711.69	712.15	756.4	712.2	44.2	734	16.3	11.0	14	11.14	492	527
3 10 h. m.	» »	714.85	715.28	758.6	715.3	43.3	737	19.5	(14.0)	17	11.20	485	520
3 6 h. s.	» *sommet du château.*	701.23	701.73	759.1	701.7	57.4	730	18.7	12.0	15	11.27	647	682
3 6 h. s.	» *entrée du château.*	705.45	705.95	759.1	705.9	53.2	732	18.7	12.0	15	11.22	597	632
3 8 h. 30 s.	» *campement.*	715.51	716.00	760.4	716.0	44.4	738	17.3	12.0	15	11.10	493	528
4 8 h. 30 m.	» »	716.82	717.26	762.2	717.3	44.9	740	17.4	11.7	15	11.06	497	532
4 4 h. s.	» *sommet du château.*	705.45	705.88	763.6	705.9	57.7	735	18.8	10.0	14	11.12	642	677
4 10 h. s.	» *campement.*	720.99	721.39	764.6	721.4	43.2	743	16.5	10.0	13	10.92	472	507
5 9 h. 30 m.	» *sommet du château.*	707.52	708.14	764.8	708.1	56.7	736	17.9	(11.0)	14	11.10	629	664
5 2 h. 5 s.	Jisr el-ʿarīḍa.	741.86	742.71	763.2	742.7	20.5	753	19.1	20.0	20	11.00	226	261
5 4 h. 30 s.	Route de Ḥömṣ.	718.45	719.20	762.6	719.2	43.4	741	18.8	18.0	18	11.16	484	519
5 5 h. 30 s.	Route de Ḥömṣ.	718.10	718.80	762.4	718.8	43.6	741	18.7	17.0	18	11.16	487	522
5 8 h. 45 s.	Khirbet el-tīn, *campement.*	718.77	719.30	762.5	719.3	43.2	741	17.9	10.5	14	11.00	475	510
6 8 h. 20 m.	» »	718.34	718.81	761.8	718.8	43.0	741	18.6	14.0	16	11.08	476	511
6 10 h. 45 m.	Lac de Ḥömṣ, *tour de la digue.*	721.67	722.37	762.0	722.4	39.6	742	19.7	20.0	20	11.21	444	479
6 10 h. s.	Ḥömṣ, *campement.*	721.11	721.76	760.1	721.8	38.3	741	18.9	(16.0)	17	11.12	426	461
7 9 h. 30 s.	» »	718.95	719.63	756.4	719.6	36.8	738	19.9	16.5	18	11.22	413	448
8 6 h. s.	ʿIzz el-dīn, *campement.*	717.35	717.85	751.6	717.9	33.7	735	21.4	17.0	19	11.32	381	416
9 5 h. 50 m.	» »	719.59	720.09	754.1	720.1	34.0	737	18.8	14.0	16	11.16	379	414
9 9 h. 45 s.	Salamiyye, »	717.63	718.33	756.2	718.3	37.9	737	18.8	16.5	18	11.24	426	461
10 5 h. 30 m.	» »	718.89	719.44	756.9	719.4	37.5	738	17.7	14.0	16	11.14	418	453
10 7 h. 30 m.	Chumaimis, *sommet du château.*	710.43	711.00	757.8	711.0	46.8	734	19.6	15.0	17	11.26	527	562
10 8 h. m.	» *pied de la colline.*	718.90	719.55	758.0	719.5	38.5	739	20.6	(17.5)	19	11.24	433	468
11 3 h. s.	Ḥamā, *campement.*	739.42	740.14	762.0	740.1	21.9	751	20.6	23.0	22	11.12	244	279
12 6 h. 30 m.	» »	741.30	741.91	762.0	741.9	20.1	752	17.9	(14.0)	16	10.87	218	253
12 9 h. s.	» »	739.83	740.48	760.7	740.5	20.2	751	17.0	15.5	16	10.89	220	255
14 7 h. m.	» »	736.85	737.35	757.8	737.4	20.4	748	17.0	15.0	16	10.94	223	258
14 9 h. 15 s.	Sējar, »	741.40	742.10	758.2	742.1	16.1	750	17.5	15.5	16	10.91	176	211
15 6 h. m.	» »	741.50	742.00	755.1	742.0	13.1	749	17.8	14.5	16	10.92	143	178
15 5 h. s.	Apamée, *sommet du château.*	738.40	739.25	755.1	739.2	15.9	747	21.1	23.0	22	11.19	178	213
15 9 h. s.	» *campement.*	737.78	738.58	754.2	738.6	15.6	746	23.2	16.5	20	11.13	174	209
16 6 h. m.	» »	737.15	737.95	752.5	738.0	14.5	745	20.6	16.5	19	11.12	161	196
16 10 h. m.	Termalā, *plateau sud.*	722.04	722.77	753.0	722.8	30.2	738	24.5	19.5	22	11.37	343	378
16 10 h. 40 m.	» » *nord.*	715.50	716.30	752.8	716.3	36.5	735	24.2	(21.0)	23	11.47	419	454
16 2 h. s.	Ḥsārīn.	705.94	706.79	752.6	706.8	45.8	730	27.0	(22.0)	24	11.63	533	568
16 10 h. s.	el-Bāra, *campement.*	700.90	701.65	754.5	701.6	52.9	728	22.4	17.0	20	11.52	609	644
17 8 h. m.	» »	700.57	701.32	756.9	701.3	55.6	729	20.5	(18.0)	19	11.46	637	672
17 3 h. s.	» »	—	—	758.6	—	—	—	22.4	—	(20)	—	—	—
17 7 h. s.	» »	701.16	701.73	758.9	701.7	57.2	730	18.8	13.0	16	11.31	647	682
18 5 h. 30 m.	» »	703.85	704.30	760.3	704.3	56.0	732	16.4	10.5	13	11.14	624	659
18 midi.	Serjilla, *niveau moyen.*	707.42	708.07	760.4	708.1	52.3	734	21.5	19.0	20	11.38	595	630
18 9 h. 30 s.	Maʿarrat el nuʿmān, *campement.*	716.88	717.50	760.2	717.5	42.7	739	18.2	13.0	16	11.12	475	510
19 6 h. 30 m.	» »	716.23	716.78	759.3	716.8	42.5	738	19.5	16.5	18	11.22	477	512

TABLE XII.

Récapitulation des mesures d'altitude.

t'	$\frac{t+t'}{2}$	C	C×[H-H']	C×[H-H']+35	H'S	H-H'	H'A	H-H'	M_2 S	M_2 A	S	A	$\frac{S+A}{2}$	$\left(\frac{S+A}{2}\right)+35$	$\frac{1}{3}\left[2U+\frac{S+A}{2}\right]$	COTES DE L'ITINÉRAIRE	OBSERVATIONS.
10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	
o	o	m	m	m	mm	mm	mm	mm			m	m	m	m	m	m	
19.0	17	10.76	— 16	19	758.9	— 0.1	760	— 1	—	—	— 1	— 10	— 6	29	22	18 (1)	(1) Cote un peu trop forte.
17.2	17	10.81	— 23	12	756.9	— 0.3	759	— 3	—	—	— 3	— 33	— 18	17	14		
16.0	16	10.77	+ 1	36	756.0	+ 0.9	757	0	—	—	+ 10	0	+ 5	40	37	36 (2)	(2) Cote un peu trop forte.
18.5	18	10.85	— 5	30	755.1	+ 1.5	757	0	—	—	+ 16	0	+ 8	43	34		
18.0	17	10.77	— 24	11	759.3	— 1.8	761	— 4	—	—	— 20	— 44	— 32	3	8	12	
14.5	15	10.73	— 23	12	756.2	+ 0.1	758.5	— 2	—	—	+ 1	— 22	— 11	24	16		
19.0	19	11.04	+ 170	205	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	205*	210 (3)	(3) Cote combinée avec celle du 20 juin.
(20.0)	19	10.87	— 27	8	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	8*	8 (4)	(4) Cf. la cote du 20 juin, prise un peu plus haut.
14.0	16	10.81	+ 43	78	751.8	+ 5.5	754.5	+ 3	7.1	4.0	+ 60	+ 34	+ 47	82	79		
14.5	16	10.77	+ 52	87	751.8	+ 7.3	755	+ 4	9.7	5.4	+ 82	+ 46	+ 64	99	91		
16.0	16	10.79	+ 28	63	753.3	+ 4.3	755.5	+ 2	5.5	2.6	+ 47	+ 22	+ 34	69	65		
18.0	18	10.99	+ 36	71	745.7	+ 5.7	749	+ 2	7.6	2.8	+ 64	+ 24	+ 44	79	74	78 (5)	(5) Cote à quelques mètres au-dessus des tours du château.
20.0	19	10.95	+ 48	83	751.7	+ 4.7	753.5	+ 3	6.3	4.0	+ 53	+ 34	+ 43	78	81		
20.5	20	11.02	+ 44	79	748.6	+ 5.1	751	+ 3	7.1	4.0	+ 61	+ 34	+ 48	83	80		
16.8	17	11.06	204	239	733.5	19.5	737.5	16	26.5	21.8	223	183	203	238	239	242	
16.2	17	11.06	209	244	731.9	21.9	738.5	15	30.0	20.4	252	173	212	247	245		
(17.0)	18	11.10	235	270	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	270*	270	
14.0	16	11.36	610	645	699.4	56.0	706	49	80.0	69.5	652	569	610	645	645	640 (6)	(6) Cote combinée avec celle du 3 mai.
10.0	14	11.33	668	703	694.1	61.4	701	55	88.5	78.6	714	636	675	710	705	685 (7)	(7) Cote combinée avec celles des 3, 4 et 5 mai.
11.0	14	11.14	492	527	709.5	46.9	714.5	42	66.0	58.3	538	477	507	542	532	531 (8)	(8) Cote combinée avec celles des 3 et 4 mai.
(14.0)	17	11.20	485	520	712.1	46.5	717.5	41	65.2	57.5	545	474	509	544	528		
12.0	15	11.27	647	682	699.5	59.6	707	52	85.5	73.7	696	600	648	683	682	685	
12.0	15	11.22	597	632	703.4	55.7	709	50	79.2	70.4	644	575	609	644	636	640	
12.0	15	11.10	493	528	712.8	47.6	718	42	66.5	59.0	543	484	513	548	535	531	
11.7	15	11.06	497	532	713.8	48.4	719.5	43	68.1	59.8	557	490	523	558	541		
10.0	14	11.12	642	677	702.7	60.9	709	55	86.8	77.5	701	628	664	699	684	685	
10.0	13	10.92	472	507	716.8	47.8	721.5	43	66.2	60.0	537	489	513	548	521	531	
(11.0)	14	11.10	629	664	706.8	58.0	711.5	53	82.4	74.7	667	607	637	672	667	685	
20.0	20	11.00	226	261	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	261*	261	
18.0	18	11.16	484	519	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	519*	519	
17.0	18	11.16	487	522	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	522*	522	
10.5	14	11.00	475	510	715.9	46.6	721	42	65.3	58.2	532	476	504	539	520	520	
14.0	16	11.08	476	511	715.3	46.5	721	41	66.0	57.0	542	470	506	541	521		
20.0	20	11.21	444	479	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	479*	479	
(16.0)	17	11.12	426	461	719.5	40.6	727	33	56.4	45.5	467	378	423	458	460	453	
16.5	18	11.22	413	448	717.4	39.0	725	31	54.5	42.8	453	358	406	441	446		
17.0	19	11.32	381	416	714.6	37.0	723	29	51.4	40.0	429	336	382	417	416	417	
14.0	16	11.16	379	414	716.9	37.2	724.5	30	52.0	41.5	430	345	388	423	417		
16.5	18	11.24	426	461	716.5	39.7	723	33	55.5	46.0	460	384	422	457	460	459	
14.0	16	11.14	418	453	715.9	41.0	723	34	57.4	47.7	473	395	434	469	458		
15.0	17	11.26	527	562	707.9	49.9	717	41	70.3	57.5	578	475	527	562	562	562	
(17.5)	19	11.24	433	468	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	468*	468	
23.0	22	11.12	244	279	739.1	22.9	740.5	22	31.0	29.7	264	254	259	294	284		
(14.0)	16	10.87	218	253	738.8	23.2	742	20	31.3	27.0	260	226	243	278	261		
15.5	16	10.89	220	255	738.1	22.6	741	20	30.6	27.0	255	226	240	275	262	269	
15.0	16	10.94	223	258	733.9	23.9	737	21	32.5	28.5	270	238	254	289	268		
15.5	16	10.91	176	211	740.3	17.9	743	15	24.0	20.2	201	169	185	220	214	200	
14.5	16	10.92	143	178	738.9	16.2	742	13	21.9	17.6	183	148	165	200	185		
23.0	22	11.19	178	213	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	213*	213 (9)	(9) Cote trop faible; cf. l'itinéraire.
16.5	20	11.13	174	209	736.5	17.7	739.5	15	24.0	20.3	203	172	187	222	213	208	
16.5	19	11.12	161	196	734.6	17.9	738.5	14	24.3	18.9	202	160	181	216	203		
19.5	22	11.37	343	378	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	378*	378	
(21.0)	23	11.47	419	454	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	454*	454	
(22.0)	24	11.63	533	568	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	568*	568	
17.0	20	11.52	609	644	699.3	55.2	705	50	79.0	71.0	653	589	621	656	648		
(18.0)	19	11.46	637	672	697.9	59.0	704.5	52	84.8	73.7	701	605	653	688	677		
—	(20)	—	—	—	698.8	59.8	704.5	52	85.4	73.7	704	611	657	692	692**	672 (10)	(10) Pour le calcul de la moyenne, la cote extrême 692**, qui résulte d'une observation incomplète, a été préalablement réduite à 681, chiffre qui représente la moyenne entre cette cote et les quatre autres.
13.0	16	11.31	647	682	698.9	60.0	705.5	53	85.9	75.1	698	615	656	691	685		
10.5	13	11.14	624	659	700.3	60.0	706	54	85.9	76.5	690	618	654	689	669		
19.0	20	11.38	595	630	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	630*	630	
13.0	16	11.12	475	510	715.8	44.4	720	40	62.1	56.2	511	463	487	522	514	516	
16.5	18	11.22	477	512	713.9	45.4	719	40	63.5	56.2	525	467	496	531	518		

Récapitulation des mesures d'altitude (*suite*).

DATE.	LOCALITÉ.	USTERI CORRIGÉ PRESSION.	TEMPÉRATURE.	H	H'	H-H'	$\frac{H+H'}{2}$	t	t'	$\frac{t+t'}{2}$	C	C×[H-H']	C×[H-H']+35	H'S	H-H'
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
		mm	mm	mm	mm	mm	mm	o	o	o	m	m	m	mm	mm
Mai															
19 à 3 h. soir.	Ruwēḥa, *niveau moyen.*	711.00	711.75	759.0	711.8	47.2	735	22.0	24.5	23	11.47	541	576	—	—
19 10 h. s.	Sermīn, *campement.*	727.16	727.84	758.6	727.8	30.8	743	18.0	9.5	14	10.96	338	373	725.4	33.2
20 7 h. 30 matin.	» »	726.92	727.62	759.4	727.6	31.8	743	21.3	20.0	21	11.23	357	392	724.8	33.6
20 9 h. s.	Khān ṭūmān, *campement.*	732.10	732.70	758.7	732.7	26.0	746	18.6	18.0	18	11.06	288	323	730.9	27.8
21 6 h. m.	» »	733.55	734.16	759.0	734.2	24.8	747	19.1	16.0	18	11.04	274	309	730.9	28.1
25 10 h. s.	Alep, »	728.65	729.35	758.5	729.3	29.2	744	20.5	22.0	21	11.21	327	362	727.8	30.7
28 8 h. m.	» »	727.42	728.27	756.0	728.3	27.7	742	25.8	27.0	26	11.44	317	352	725.9	30.1
28 9 h. s.	» »	725.98	726.78	755.4	726.8	28.6	741	22.8	20.0	21	11.27	322	357	724.9	30.5
29 7 h. m.	» »	725.90	726.62	754.8	726.6	28.2	741	23.6	24.0	24	11.39	321	356	723.8	31.0
29 10 h. 20 s.	» »	724.75	725.61	754.1	725.6	28.5	740	19.1	23.5	21	11.29	322	357	724.1	30.0
30 2 h. 50 s.	» »	723.45	725.72	754.9	725.7	29.2	740	25.9	32.5	29	11.60	339	374	—	—
30 5 h. 30 s.	Kefr basīm, »	715.39	716.52	754.8	716.5	38.3	736	24.3	28.0	26	11.56	443	478	716.9	37.9
31 5 h. m.	» »	716.53	717.18	755.4	717.2	38.2	736	21.4	18.0	20	11.33	433	468	714.8	40.6
31 9 h. 15 m.	Qal'at sim'ān, *plateau est.*	708.10	708.85	756.5	708.9	47.6	733	23.8	21.5	23	11.52	548	583	—	—
31 9 h. s.	» *campement.*	709.68	710.43	756.5	710.4	46.1	733	22.1	17.5	20	11.40	526	561	709.5	47.0
Juin															
1 4 h. 45 m.	» »	709.50	710.11	756.2	710.1	46.1	733	20.2	(11.0)	16	11.24	518	553	707.9	48.3
1 10 h. m.	Chēkh barakāt, *sommet.*	682.57	683.31	757.0	683.3	73.7	720	23.0	18.0	20	11.73	865	900	683.5	73.5
1 3 h. s.	» »	683.13	683.80	757.4	683.8	73.6	721	24.2	19.5	22	11.78	867	902	682.4	75.0
1 9 h. s.	Dānā, *campement.*	724.76	725.51	758.4	725.5	32.9	742	20.8	17.0	19	11.18	368	403	723.4	35.0
2 6 h. m.	» »	725.28	725.89	758.8	725.9	32.9	742	20.4	16.5	18	11.14	367	402	723.4	35.4
2 8 h. 15 m.	Sarmedā, *niveau moyen.*	726.84	727.51	759.5	727.5	32.0	743	22.2	(19.0)	21	11.23	359	394	—	—
2 10 h. m.	Dēḥes, *plateau est.*	707.75	708.45	759.9	708.4	51.5	734	22.8	(16.0)	19	11.34	584	619	—	—
2 9 h. 30 s.	Ḥārim, *campement.*	751.31	752.03	761.5	752.0	9.5	757	20.0	19.0	19	10.89	103	138	750.7	10.8
3 7 h. m.	» »	751.87	752.57	761.7	752.6	9.1	757	20.8	20.5	21	10.96	100	135	750.8	10.9
4 3 h. s.	Antioche, »	748.47	749.50	756.8	749.5	7.3	753	25.4	27.0	26	11.23	82	117	751.6	5.2
5 7 h. m.	» »	748.86	749.53	755.7	749.5	6.2	753	23.6	19.5	22	11.08	69	104	749.0	6.7
5 7 h. 50 m.	Col 1, *au sud d'Antioche.*	724.30	725.02	755.9	725.0	30.9	740	24.2	25.0	25	11.44	353	388	—	—
5 8 h. 50 m.	Col 2, »	715.00	715.85	756.0	715.9	40.1	736	24.8	25.0	25	11.52	462	497	—	—
5 4 h. s.	Qal'at el-zau, *tour du château.*	723.34	724.34	755.0	724.3	30.7	740	26.0	28.0	27	11.52	354	389	726.5	28.5
5 9 h. 30 s.	Frenjār, *campement.*	715.29	716.15	755.9	716.2	39.7	736	22.4	21.0	22	11.41	453	488	717.6	38.3
6 7 h. m.	» »	715.34	716.24	755.2	716.2	39.0	736	22.7	26.0	24	11.49	448	483	716.9	38.3
6 9 h. 25 m.	Kefr 'ābid.	720.84	721.74	755.3	721.7	33.6	738	24.8	28.0	26	11.52	387	422	—	—
6 10 h. 15 m.	Col, *au sud d'el-Seferiyye.*	708.80	709.90	755.1	709.9	45.2	732	25.4	(26.0)	26	11.65	527	562	—	—
6 10 h. 50 m.	Qarbyās, *sous le village.*	702.27	703.37	754.9	703.4	51.5	729	25.3	28.5	27	11.76	606	641	—	—
6 4 h. s.	'Ain el-kebīre.	714.38	715.45	754.1	715.4	38.7	735	25.8	26.5	26	11.58	448	483	717.6	36.5
6 6 h. 15 s.	el-Qnēye, *campement.*	721.92	722.87	753.9	722.9	31.0	738	23.5	23.0	23	11.41	354	389	724.5	29.4
7 5 h. m.	» »	722.43	723.13	754.0	723.1	30.9	739	20.3	21.0	21	11.31	349	384	722.6	31.4
7 10 h. 40 m.	Col, *au sud-est de Chugr.*	713.66	714.76	754.9	714.8	40.1	735	24.6	(22.0)	23	11.47	460	495	—	—
7 3 h. s.	Jisr el-chugr, *pont.*	740.90	742.05	753.6	742.1	11.5	748	25.2	30.0	28	11.40	131	166	744.8	8.8
7 8 h. s.	Enkizīk, *campement.*	703.93	704.80	753.5	704.8	48.7	729	21.8	18.5	20	11.50	560	595	705.3	48.2
8 6 h. m.	» »	704.35	705.06	753.6	705.1	48.5	729	21.1	20.5	21	11.53	559	594	704.4	49.2
8 9 h. 40 m.	Col de Bdāmā.	709.05	710.00	754.3	710.0	44.3	732	25.1	(20.0)	23	11.54	511	546	—	—
8 8 h. s.	Khān abū 'alī, *campement.*	743.31	744.31	753.1	744.3	8.8	749	22.1	20.0	21	11.12	98	133	745.9	7.2
9 5 h. m.	» »	744.28	744.90	752.5	744.9	7.6	749	22.0	14.0	18	11.00	84	119	743.9	8.6
9 9 h. 20 m.	Bābennā, *sous le village.*	727.85	728.80	753.8	728.8	25.0	741	25.3	(22.0)	24	11.39	285	320	—	—
9 4 h. s.	Ṣahyūn, *sommet du château.*	716.83	717.96	753.0	718.0	35.0	735	25.7	(24.0)	25	11.54	404	439	—	—
9 9 h. s.	Chīr el-qāq, *campement.*	722.98	723.85	754.1	723.8	30.3	739	22.1	(21.0)	22	11.35	344	379	—	—
10 5 h. 30 m.	» »	723.64	724.16	754.4	724.2	30.2	739	22.0	20.0	21	11.31	342	377	723.7	30.7
10 3 h. et 4 h. s.	el-Mehēlbe, *sommet du château.*	691.66	692.33	755.8	692.3	63.5	724	26.6	23.0	25	11.81	750	785	—	—
10 8 h. 30 s.	Dibbāch, *campement.*	717.92	718.63	755.9	718.6	37.3	737	22.6	20.0	21	11.35	423	458	718.8	37.1
11 6 h. m.	» »	717.67	718.35	755.8	718.4	37.4	737	21.4	19.2	20	11.31	423	458	717.4	38.4
11 2 h. s.	Bēt sūhīn, *sous le village.*	738.86	739.81	755.8	739.8	16.0	748	26.0	(28.0)	27	11.36	182	217	—	—
14 7 h. m.	Lattakieh, *campement.*	756.10	756.90	757.7	756.9	+ 0.8	757	24.8	24.0	24	11.08	+ 9	44	757.5	+ 0.2
15 5 h. 15 m.	Jebele, »	755.20	755.97	756.1	756.0	+ 0.1	756	22.0	22.0	22	11.02	+ 1	36	756.8	— 0.7
15 10 h. m.	Bāniyās, *au-dessus de la ville.*	755.80	756.66	756.5	756.7	— 0.2	757	24.4	(24.0)	24	11.08	— 2	33	—	—
15 midi.	el-Marqab, *cour du château.*	726.45	727.32	756.4	727.3	+ 29.1	742	25.3	23.0	24	11.37	+ 331	366	—	—
15 5 h. s.	» »	725.85	726.72	755.4	726.7	+ 28.7	741	24.6	23.0	24	11.39	+ 327	362	727.6	+ 27.8
15 9 h. 30 s.	Burj el-ṣabī, *campement.*	756.77	757.64	755.9	757.6	— 1.7	757	22.5	22.0	22	11.00	— 19	16	758.7	— 2.8
16 6 h. 30 m.	» »	756.88	757.68	756.3	757.7	— 1.4	757	23.3	(21.0)	22	11.00	— 15	20	758.4	— 2.1
17 6 h. 30 m.	Tortose, »	—	—	756.0	—	—	—	22.2	22.0	22	—	—	—	757.3	— 1.3
20 7 h. m.	Col de Mār eliyās, *pied nord.*	758.16	759.01	758.5	759.0	— 0.5	759	24.7	(22.0)	23	11.01	— 6	29	—	—
20 7 h. 25 m.	» » *sommet.*	741.68	742.53	758.6	742.5	+ 16.1	751	25.1	(22.0)	24	11.20	+ 180	215	—	—

TABLE XII.

ON DES MESURES D'ALTITUDE (*suite*).

C	C×[H-H']	C×[H-H']+35	H' S	H-H'	H' A	H-H'	M_2 S	M_2 A	S	A	$\frac{S+A}{2}$	$\left(\frac{S+A}{2}\right)+35$	$\frac{1}{3}\left[2U+\frac{S+A}{2}\right]$	CÔTES DE L'ITINÉRAIRE	OBSERVATIONS.
12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	
m	m	m	mm	mm	mm	mm			m	m	m	m	m	m	
.47	541	576	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	576*	576	
.96	338	373	725.4	33.2	730	29	45.8	40.2	376	332	354	389	378	386 (1)	(1) Cote inscrite par erreur 383 sur la carte 1; cf. l'itinéraire.
.23	357	392	724.8	33.6	729	29	46.2	40.2	390	340	365	400	395		
.06	288	323	730.9	27.8	734	25	38.1	34.0	320	285	302	337	328	322	
.04	274	309	730.9	28.1	734.5	24	38.5	32.7	323	274	298	333	317		
.21	327	362	727.8	30.7	730	28	42.3	38.4	352	325	338	373	366	361 (2)	(2) La cote extrême 374*, résultant d'une observation moins complète, a été négligée dans le calcul de la cote moyenne 361. La même méthode que pour el-Bāra donnerait pour moyenne 362.
.44	317	352	725.9	30.1	730	26	41.5	35.6	357	307	332	367	357		
.27	322	357	724.9	30.5	728.5	27	42.0	37.2	355	315	335	370	361		
.39	321	356	723.8	31.0	728.5	26	42.9	35.7	366	306	336	371	361		
.29	322	357	724.1	30.0	728	26	41.5	35.7	350	308	329	364	359		
1.60	339	374	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	374*		
1.56	443	478	716.9	37.9	720	35	53.0	48.6	452	415	434	469	475	474	
1.33	433	468	714.8	40.6	719.5	36	56.7	50.0	474	420	447	482	473		
1.52	548	583	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	583*	583	
1.40	526	561	709.5	47.0	715	42	66.1	58.6	550	490	520	555	559	557	
1.24	518	553	707.9	48.3	714	42	68.5	58.6	561	483	522	557	554		
1.73	865	900	683.5	73.5	690.5	67	107.3	97.0	875	795	835	870	890	897	
1.78	867	902	682.4	75.0	—	—	110.0	—	903	(820)	873	908	904		
1.18	368	403	723.4	35.0	728	30	48.2	41.0	403	344	373	408	405	406	
1.14	367	402	723.4	35.4	728	31	48.8	42.5	407	355	381	416	407		
1.23	359	394	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	394*	394	
1.34	584	619	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	619*	619	
0.89	103	138	750.7	10.8	753	8	14.5	10.5	124	90	107	142	139	138	
0.96	100	135	750.8	10.9	753.5	8	14.6	10.5	125	90	108	143	138		
1.23	82	117	751.6	5.2	752.5	4	6.9	5.2	60	46	53	88	107	105	
1.08	69	104	749.0	6.7	751	5	8.9	6.7	77	57	67	102	103		
1.44	353	388	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	388*	388	
1.52	462	497	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	497*	497	
1.52	354	389	726.5	28.5	729.5	26	39.3	35.6	340	307	324	359	379	379	
1.41	453	488	717.6	38.3	717	39	53.5	54.1	451	456	453	488	488	485	
1.49	448	483	716.9	38.3	718	37	53.5	51.6	454	439	442	477	481		
1.52	387	422	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	422*	422	
1.65	527	562	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	562*	562	
1.76	606	641	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	641*	641	
1.58	448	483	717.6	36.5	718	36	51.1	50.2	437	429	433	468	478	478	
1.41	354	389	724.5	29.4	724.5	29	40.5	40.0	345	340	343	378	385	386	
1.31	349	384	722.6	31.4	724	30	43.6	41.5	363	350	356	391	386		
1.47	460	495	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	495*	495	
1.40	131	166	744.8	8.8	743	11	11.8	14.7	105	130	118	153	162	162	
1.50	560	595	705.3	48.2	708	46	68.3	64.8	568	540	554	589	593	595	
1.53	559	594	704.4	49.2	707	47	69.7	66.6	581	555	568	603	597		
1.54	511	546	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	546*	546	
11.12	98	133	745.9	7.2	745	8	9.6	10.8	83	93	88	123	130	127	
11.00	84	119	743.9	8.6	743.7	9	11.5	12.2	97	103	100	135	124		
11.39	285	320	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	320*	320	
11.54	404	439	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	439*	439	
11.35	344	379	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	379*	378	
11.31	342	377	723.7	30.7	725	29	42.3	40.0	352	338	345	380	378		
11.81	750	785	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	785*	785	
11.35	423	458	718.8	37.1	720	36	51.6	50.0	434	420	427	462	459	460	
11.31	423	458	717.4	38.4	719.5	36	53.4	50.0	447	420	433	468	461		
11.36	182	217	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	217*	217	
11.08	+ 9	44	757.5	+ 0.2	756	+ 2	—	—	+ 2	+ 22	+ 12	47	45	45 (3)	(3) Cote trop forte.
11.02	+ 1	36	756.8	− 0.7	756	0	—	—	− 8	0	− 4	31	34	34 (4)	(4) Cote un peu trop forte.
11.08	− 2	33	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	33*	33	
11.37	+ 331	366	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	366*	362	
11.39	+ 327	362	727.6	+ 27.8	729	+ 26	38.2	35.6	+ 327	+ 305	+ 316	351	358		
11.00	− 19	16	758.7	− 2.8	756	0	− 3.8	—	− 31	0	− 16	19	17	18	
11.00	− 15	20	758.4	− 2.1	757.5	− 1	− 2.8	—	− 23	− 11	− 17	18	19		
—	—	—	757.3	− 1.3	756	0	—	—	− 13	0	− 7*	28	28**	28	
11.01	− 6	29	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	29*	29 (5)	(5) Cf. la cote du 28 avril, prise un peu plus bas.
11.20	+ 180	215	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	215*	210 (6)	(6) Cote combinée avec celle du 28 avril.

La colonne 6 donne les valeurs H' de l'Usteri, c'est-à-dire les chiffres de la colonne 4 arrondis au dixième de millimètre.

La colonne 7 donne la différence de ces valeurs dans le sens H — H'.

La colonne 8 donne les valeurs $\frac{H+H'}{2}$, arrondies au millimètre, qui serviront à la détermination de C.

La colonne 9 donne les valeurs t de la température à Beyrouth, suivant la table X, et la colonne 10, la température t' au lieu des observations. Quelques chiffres de cette colonne, qui n'ont pas été lus sur place, ont été fixés approximativement et mis entre parenthèses.

La colonne 11 donne les valeurs $\frac{t+t'}{2}$, qui serviront aussi à la détermination de C.

La colonne 12 donne les valeurs de C, soit l'équivalent en mètres du millimètre de mercure, d'après la table XI.

La colonne 13 donne le produit $C \times (H - H')$, soit l'altitude du lieu de l'observation au-dessus de Beyrouth.

La colonne 14, dont les chiffres s'obtiennent en ajoutant 35 à ceux de la colonne 13, donne les altitudes au-dessus du niveau de la mer, calculées par l'Usteri.

Les colonnes suivantes, qui concernent le Secrétan et l'Artaria, s'expliquent ainsi :

La colonne 15 donne les valeurs H' tirées du Secrétan, c'est-à-dire les lectures de cet instrument corrigées de $-1^{mm}.9$.

La colonne 16 donne les différences H — H' pour le Secrétan.

La colonne 17 donne les valeurs H' tirées de l'Artaria, c'est-à-dire les lectures de cet instrument corrigées de $+12^{mm}$ [1].

La colonne 18 donne les différences H — H' pour l'Artaria, arrondies au millimètre.

Les colonnes 19 et 20 donnent, pour le Secrétan et pour l'Artaria, les valeurs de M_2 d'après les tables d'Angot.

Les colonnes 21 et 22 donnent les altitudes au-dessus de Beyrouth, par le Secrétan et par l'Artaria.

La colonne 23 donne les valeurs $\frac{S+A}{2}$, soit la moyenne arithmétique des deux colonnes précédentes.

La colonne 24, dont les chiffres s'obtiennent en ajoutant 35 à ceux de la précédente, donne les altitudes au-dessus du niveau de la mer par la combinaison du Secrétan avec l'Artaria.

La colonne 25 donne les altitudes combinées suivant la formule $\left(2\,U + \frac{S+A}{2}\right) : 3$ [2].

Enfin la colonne 26 donne les moyennes pour les lieux où il a été fait deux ou plusieurs observations consécutives; ce sont les chiffres de cette colonne qui ont été portés dans le texte et sur les deux cartes de l'itinéraire.

[1] On n'a pas reproduit les lectures directes de ces deux instruments; on retrouvera celles du Secrétan en ajoutant 1.9 à tous les nombres de la colonne 15 et celles de l'Artaria en retranchant 12 à tous ceux de la colonne 17. — [Note de M. v. B.]

[2] M. Kammermann avait d'abord adopté la formule $\left(4\,U + \frac{S+A}{2}\right) : 5$, donnant à l'Usteri un poids quadruple de la moyenne des deux autres instruments. Il eut encore le temps de nous dire que ses calculs de contrôle l'amenaient à réduire le poids de l'Usteri et de nous indiquer la nouvelle formule, d'après laquelle nous avons refait les derniers calculs. Les chiffres marqués d'un astérisque ont été obtenus par l'Usteri seul et ceux marqués de deux astérisques, par le Secrétan et l'Artaria seuls. — [Note de M. v. B.]

Degré de précision des altitudes. — Les écarts entre les diverses cotes pour un même lieu permettent d'apprécier la valeur des résultats et le degré de confiance qu'on peut leur accorder. Par exemple :

Sommet du château du Krak : 705, 682, 684, 667 [1];

Ḥamā : 284, 261, 262, 268;

el-Bāra : 648, 677, 685, 669 [1];

Alep : 366, 357, 361, 361, 359.

Si l'on compare ainsi les nombres de chaque série, on verra qu'en attribuant aux altitudes une incertitude de 10 mètres, on reste dans les limites de la vraisemblance.

(Fin de la note de MM. Kammermann et Pidoux).

Comparaison des altitudes. — Pour contrôler d'autre part nos altitudes, nous les avons comparées avec celles qui ont été données, pour les mêmes lieux, par d'autres explorateurs. Les résultats de ce travail considérable sont peu concluants, pour les raisons que voici. D'abord, la provenance des cotes portées sur les cartes reste incertaine, quand les auteurs de ces cartes ne disent pas si ces cotes ont été calculées sur leurs propres observations, ou s'ils les empruntent à d'autres sources. Au surplus, dans le premier cas, la méthode employée n'est pas toujours exposée clairement; dans le deuxième, on constate parfois un écart inexplicable entre la cote inscrite sur une carte et celle qui figure dans la source citée. Ensuite, on précise rarement les points de station, qui varient pour un même lieu, surtout dans la montagne. Enfin, il faut tenir compte des fautes d'impression, fréquentes dans les chiffres, soit dans le texte des relations de voyage et des notices accompagnant les cartes, soit dans la reproduction lithographique de ces dernières. Ce travail comparatif ne pourra se faire avec fruit que lorsque tous les explorateurs et cartographes emploieront une méthode uniforme dans leurs observations et leurs calculs, ou du moins lorsqu'ils donneront à ce sujet des explications précises, en indiquant exactement leurs points de station. Voici toutefois quelques comparaisons intéressantes [2].

[1] Observations faites durant une forte perturbation atmosphérique.

[2] Dans les notes qui suivent, la première cote indiquée est celle de notre itinéraire (texte et cartes). Les sources consultées pour ce travail sont citées *in extenso* la première fois, autant que possible (voir aussi, dans notre introduction, la liste des principaux ouvrages consultés); celles que nous n'avons pu nous procurer sont citées de seconde main, par un simple nom propre, et nous n'en garantissons pas l'exactitude. Le nom de Rey-Thuillier désigne la *Carte du Nord de la Syrie* du baron Rey (dressée par Thuillier), qu'accompagne sa *Notice* de 1885; sa *Carte de la montagne des Ansariés*, à laquelle se rapporte son *Essai géographique* de 1873, n'est citée (carte Ansariés) que lorsqu'elle n'est pas d'accord avec la première; la carte annexée à sa *Reconnaissance* de 1866 ne porte pas de cotes.

Tripoli (à 15 ou 20 mètres au-dessus du château) 78. — Mansell (carte marine anglaise) donne 197 pieds = 60 mètres (pour le château?).

Tell kalakh (entrée ouest du village) 242. — Czernik (*Ergänzungen zu Petermanns Mitteilungen*, n° 44, 1875, p. 8) donne 230 mètres pour le col de Meschte Hölpe (?), près de Tell kalakh.

el-Bqē'a (bord ouest de la Boquée, à 10 ou 20 mètres au-dessus du niveau moyen de cette petite plaine) 270. — Blanckenhorn (*Karte von Nord-Syrien*, sur la carte et dans le texte des *Erläuterungen* annexé à la carte, p. 8) donne 251 pour le bord ouest lui-même (W-Rand). La cote de Drake (*Unexplored Syria*, I, p. 260) 1055 pieds = 322 mètres est beaucoup trop haute, s'il s'agit de la *plaine* de la Boquée.

Château du Krak (sommet de la plus haute tour) 685 [1]. — Blanckenhorn (carte et texte, p. 8) donne *la même cote pour le même point de station* (Spitze des höchsten Thurms). Rey (*Reconnaissance de la montagne des Ansariés*, p. 36; *Essai géographique sur le Nord de la Syrie*, p. 10; *Notice sur la carte de Syrie*, p. 15 et 26) *donne aussi la même cote*, sans préciser le point de station. En outre, dans les deux premières sources citées, cette cote paraît résulter des observations de l'auteur, alors que dans la troisième, elle figure sous le nom de Vignes. Or ce dernier (dans de Luynes, *Voyage*, II, p. 59) donne 678 mètres pour le pied de l'église (du château), au niveau du terre-plein intérieur de la forteresse. La cote 685 de Rey (ou Vignes?) se rapporterait donc aussi à la plus haute tour, ou du moins à un point élevé des remparts. Malgré cette lacune dans la source Rey, la *triple* coïncidence de la cote 685 est remarquable. Les cotes 585 sur la carte Rey-Thuillier et 478 sur la carte de Luynes (*op. cit.*, itinéraire de Vignes, à la fin du volume des planches) sont sans doute des fautes d'impression pour 685 et 678. La cote de Mansell, 2412 pieds = 735 mètres, est alors trop forte, à moins qu'elle ne se rapporte à un sommet dominant le château.

Jisr el-'arīḍa 261. — Cette cote confirme celle de la Boquée (250 à 260), car la route de Ḥömṣ en ce point est à peu près au niveau de la plaine de ce nom (peut-être un peu au-dessus). Les cotes de Czernik pour le Jisr el-aswad (carte 180; texte, *loc. cit.*, 190; cf. Blanckenhorn, texte, p. 8) sont alors trop faibles, si le Jisr el-aswad, comme l'indique la carte Blanckenhorn, est tout près et un peu au-dessus du Jisr el-'arīḍa.

Faîte de la route (entre la Boquée et Ḥömṣ) 519 et 522. — Ces cotes représentent à peu près la moyenne entre Blanckenhorn 510 (carte et texte, p. 8),

[1] Cette cote n'a pas été inscrite sur la carte 1, faute de place.

Vogt 510, Drake (*loc. cit.*) 1705 pieds = 520 mètres, Diener 530, Rey-Thuillier 545. Les cotes de Czernik (carte 480; texte, *loc. cit.*, 470; cf. Blanckenhorn, *loc. cit.*) sont donc trop faibles, et cette conclusion est confirmée par la cote moyenne 1512 pieds = 461 mètres, donnée par Post (dans *PEF, Quarterly*, 1891, p. 40) pour le village de Ḥadēde, qui est sensiblement plus bas que le faîte de la route (voir notre itinéraire du 5 mai, aux points 3.15 et suivants).

Khirbet el-tīn (entrée ouest du village) 520. — Rey-Thuillier donne 515, aussi pour le village, à ce qu'il semble. Les cotes 470 et 480 de Czernik, citées ci-dessus, sont rapportées par lui au faîte de la route et à ce village.

Digue du lac de Ḥōmṣ (sommet de la tour) 479, soit environ 470 pour la digue même, c'est-à-dire à peu près la moyenne entre Czernik 430 (carte) et Rey-Thuillier 492.

Ḥōmṣ (place du séraï) 453. — Bien que prise dans le bas de la ville, cette cote est faible en regard de Vogt 480, Blanckenhorn 482 et 486 (carte et texte, p. 10), H. Kiepert 490 (*Carte des provinces de l'Empire ottoman*, 1884), R. Kiepert 490 (carte dans von Oppenheim, *Mittelmeer*, 1900), Diener 500, Torcy et Renaud 515 (dans Rey, *Notice*, p. 27), Post 518 (*loc. cit.*, cote moyenne 1698 pieds) et Drake 527 (*loc. cit.*, 1730 pieds). Mais une partie de ces cotes se rapportent peut-être à la citadelle, qui domine la ville d'assez haut et que désignent, d'autre part, les cotes Vignes 494 (de Luynes, *loc. cit.*, et Rey-Thuillier) et Blanckenhorn 503 (carte et texte, *loc. cit.*). La seule cote de Ḥōmṣ plus faible que la nôtre est celle de Czernik (texte, *loc. cit.*, 400, carte 420 pour le pont de l'Oronte; sa cote 460, citée par Blanckenhorn, figure sur sa carte à plusieurs kilomètres à l'est de la ville).

Salamiyye 459. — Blanckenhorn (carte et texte, p. 12) donne 460, d'accord avec nous. Rey (*Reconnaissance*) donne 484; sa cote 384 (*Essai, Notice* et les deux cartes) paraît être une faute d'impression pour 484 (ou *vice versa*).

Chumaimis (sommet du cône) 562. — Drake (*loc. cit.* : Shemmamit; cf. II, p. 164) donne 1695 pieds = 517 mètres, cote certainement trop faible, si Salamiyye est à 460.

Ḥamā (à 4 ou 5 mètres au-dessus de l'Oronte) 269. — Bien que prise dans le bas de la ville, cette cote, comme celle de Ḥōmṣ, est faible, comparée à Blanckenhorn et Vignes 290 (toutes deux pour le niveau de l'Oronte; la cote 300 dans l'itinéraire de Vignes, cité plus haut, paraît se rapporter au campement). Les cotes Rey 296 (*Essai* et *Notice*), 298 (carte Rey-Thuillier), 340 (carte Ansariés) et 484 (*sic ! Reconnaissance*), et Drake 303 (995 pieds) sont-elles prises à l'Oronte ou dans la ville? La cote 300 portée sur la carte

R. Kiepert-Oppenheim, bien qu'un peu forte, semble-t-il, est préférable à la cote 340 de H. Kiepert (1884).

Sējar (à 8 ou 10 mètres au-dessus de l'Oronte) 200. — Les cotes Rey-Thuillier 191, Torcy et Renaud 194 (dans Rey, *Notice*) et Blanckenhorn 212 (carte et texte, p. 10) se rapportent au niveau de l'Oronte.

Apamée (à quelques mètres au-dessous du plateau des ruines antiques) 208 (cf. l'itinéraire du 15 mai, au point 3.40). — La cote Rey-Thuillier 210 paraît se rapporter au plateau des ruines, comme Blanckenhorn 253 (texte, p. 12).

Qalʿat el-mudīq (sommet de la forteresse médiévale) 213. — Cette cote est trop faible, comparée à la précédente (cf. plus loin, p. 54, n. 2) et aux cotes Rochfort-Scott 231, Rey-Thuillier 255, et Blanckenhorn 274 (texte, p. 12). Quant à la cote 230 de Rey (carte Ansariés) et H. Kiepert (1884), on ne voit pas si elle se rapporte au plateau d'Apamée ou à la forteresse.

Plateau d'el-Bāra. — Les cotes portées dans cette partie de l'itinéraire sont pour la plupart inédites, les cartes de Vogüé (*Syrie centrale*) et H. Kiepert-Sachau (*Reise in Syrien*) ne donnant pas d'altitudes, et la carte de l'expédition américaine de 1899 n'ayant pas encore paru (mai 1913).

Maʿarrat el-nuʿmān (niveau moyen de la ville) 516. — La seule cote comparable est Drake 520 (1705 pieds). Des deux cotes de Rey, 337 (*Reconnaissance* et *Essai*) et 580 (carte Rey-Thuillier et *Notice*, d'après Torcy et Renaud), la première est évidemment trop faible et la seconde, reportée sur la carte R. Kiepert-Oppenheim, est trop forte, comparée à Drake et à nous, ainsi qu'aux cotes de Sermīn, qui ne peut être à 200 mètres au-dessous de Maʿarrat el-nuʿmān.

Sermīn (niveau moyen de la ville) 386 [1]. — Rey donne 384 (carte Rey-Thuillier et *Notice*, d'après Torcy et Renaud) et 394 (*Reconnaissance* et *Essai*); les cotes (380) de la carte R. Kiepert-Oppenheim et (394) de la carte Blanckenhorn paraissent empruntées à Rey.

Khān ṭūmān (au-dessus du village) 322, soit environ 300 à 310 pour le niveau moyen du village. — Les cartes Blanckenhorn et R. Kiepert-Oppenheim donnent (305), sans indiquer leur source.

Alep (jardins au bord du Quwēq, à l'ouest de la ville) 361. — Blanckenhorn (carte et texte, p. 12) donne 367 pour ces mêmes jardins, mais au nord de la ville. Autres cotes comparables, mais sans indication du point de station : Drake 364 (1195 pieds); Czernik 380; Rey 384 (carte Rey-Thuillier et *Notice*, d'après

[1] Et non 383, chiffre inscrit sur la carte 1, par suite d'une légère erreur dans nos premiers calculs; cf. plus haut, table XII, colonne des observations.

Torcy) et 386,5 (*Reconnaissance* et *Essai*); Hartmann 395 (*Karte des Liwa Haleb*, 1884). La cote 420 de Socin (Baedeker, éd. 1891, p. 406) paraît trop forte, à moins qu'elle ne se rapporte à la citadelle.

Kefr basīm (bas du village) 474. — La cote Hartmann 510 paraît trop forte. En revanche, sa cote Fefertīn 575 concorde avec notre cote 583 à l'est de Qal'at sim'ān; voir l'itinéraire du 31 mai, aux points 2.16 et 3.08.

Chēkh barakāt (sur le toit en terrasse du mausolée, au sommet de la montagne) 897. — La cote 839 de la carte Rey-Thuillier, reportée sur les cartes Blanckenhorn et Hartmann, ne figure pas dans la *Notice* de Rey; la cote (900) de la carte R. Kiepert-Oppenheim paraît plus près de la vérité.

Dānā (niveau du village) 406. — Les cotes 330 des cartes Rey-Thuillier et Blanckenhorn et (350) de la carte R. Kiepert-Oppenheim sont évidemment trop faibles, car il est invraisemblable qu'un point du haut plateau séparant les vallées du Quwēq et du Nahr 'afrīn soit à un niveau plus bas qu'Alep. D'ailleurs, notre cote Dānā 406 est appuyée par celle de Sarmedā 394, ces deux villages étant situés dans la même plaine, à peu près horizontale.

Ḥārim (au niveau le plus bas du bourg) 138. — Les cotes (102) des cartes Rey-Thuillier et Blanckenhorn, et (110) de la carte R. Kiepert-Oppenheim paraissent faibles, quand on les compare aux cotes du Jisr el-ḥadīd (Hartmann 90, Rey-Thuillier et Czernik 95, Blanckenhorn 99, R. Kiepert-Oppenheim 100). En effet, bien que la déclivité du sol soit faible entre Ḥārim et le Pont-de-fer, la dénivellation entre ces deux points ne peut guère être inférieure à 20 ou 30 mètres, au minimum.

Antioche (au-dessus de la ville) 105, soit au plus 80 pour le niveau de l'Oronte. — Cette cote concorde avec Blanckenhorn 73 (Oronte 71, texte, p. 11), Hartmann 83, Czernik 84, etc.

Col de la cote 388. — Les cotes Hartmann 397 et Blanckenhorn 405 (texte, p. 9) paraissent se rapporter au même point[1].

Col de la cote 497. — La cote Blanckenhorn 515 (carte et texte, p. 9) paraît se rapporter au même point.

[1] D'après une note de notre carnet de voyage, ce col est à 10 ou 20 mètres au-dessous du niveau de la citadelle, point culminant de l'enceinte d'Antioche, qui serait alors à un peu plus de 400 mètres. Cette estimation, faite au juger depuis le col (cf. plus loin, p. 74, n. 2), représente à peu près la moyenne entre Blanckenhorn 560 et Chesney 243. Toutefois, nous croyons nous souvenir que la citadelle n'est pas tout à fait au sommet de l'enceinte; dès lors la cote 560, qui se rapporte à ce sommet (texte, p. 9 : *höchster Theil der Ringmauer Justinians*), est certainement plus près de la vérité que la cote 243 (celle-ci, que nous ne retrouvons pas dans l'ouvrage de Chesney, est citée d'après Blanckenhorn).

Frenjār (niveau du village) 485. — Hartmann donne 497.

Kefr 'ābid (niveau approximatif du village) 422. — Hartmann 429.

Qarbyās (à environ 25 mètres sous le village) 641. — Hartmann 654.

Jisr el-chugr (à l'entrée du pont, à 2 ou 3 mètres au-dessus de l'Oronte) 162. — Blanckenhorn (carte et texte, p. 11) donne 134 pour l'Oronte, Rey 151 (*Notice*, d'après Torcy et Renaud), Hartmann 162. La cote 101 de Rey (*Reconnaissance*, *Essai* et les deux cartes) est en tout cas trop faible, comparée aux cotes 90 à 100 du Jisr el-ḥadīd, qui est bien loin dans le nord et au delà des rapides de Derkūch. Même la cote Blanckenhorn paraît faible en regard de ses deux cotes 193 dans les marais de l'Oronte, au sud de Jisr el-chugr (carte et texte, p. 11).

Col de Bdāmā (faîte) 546. — Blanckenhorn (carte et texte, p. 9) donne 541, probablement au même point. Beaucoup trop faible est la cote 407 (carte Rey-Thuillier et *Notice*) pour le col et pour le village de Bdāmā.

Ṣahyūn (sommet du donjon) 439 et Chīr el-qāq (village) 378. — Ces cotes concordent assez bien avec Hartmann 348 (*Das Liwa el-Ladkīje*, 1881, carte et texte, dans *ZDPV*, XIV, p. 177) pour le fond du ravin entre le village et le château.

Qal'at el-mehēlbe[1] (sommet du donjon) 785. — La cote 920 (carte Rey-Thuillier et *Notice*, p. 16 et 26) paraît beaucoup trop forte. La carte Mansell porte, au sud-ouest de ce château (appelé Castle ruins), une cote 765 (2510 pieds) qui se rapporte soit au château, soit au Welī el-arba'īn (voir l'itinéraire, à la fin de la journée du 10 juin).

Dibbāch (bas du village) 460. — Hartmann (texte, p. 179) donne 430 pour le village (387 (?) sur sa carte).

Château de Margat (cour intérieure) 362. — Blanckenhorn (carte et texte, p. 8) donne 375 pour le même point, cote qui concorde avec Rey 397 (*Notice*, p. 16) au sommet du donjon, dominant d'au moins 20 mètres le terre-plein du château. C'est par erreur, sans doute, que dans cette même *Notice*, p. 26, il emprunte à Mansell une cote 365, alors que la carte Rey-Thuillier reproduit la vraie cote de Mansell, 283 (930 pieds); en tout cas, cette dernière est beaucoup trop faible, ainsi que l'a fait observer Blanckenhorn (texte, p. 8 et 15).

Les notes qu'on vient de lire accusent, entre nos cotes et celles de Blanckenhorn, le seul explorateur qui indique exactement ses points de station, un écart

[1] Lire ainsi (au lieu de muhēlbe) sur les deux cartes; voir *Inscriptions de Syrie*, p. 75, n. 1. La cote 785 n'a pas été inscrite sur la carte 1, faute de place.

moyen de 15 mètres, les nôtres étant plus faibles dans la majorité des cas, surtout dans la vallée de l'Oronte. Avec les cotes Hartmann, pour autant qu'on peut en fixer le point de station, l'écart moyen est un peu plus faible, et presque toujours en moins[1]. Quant aux cotes Rey, leur multiplicité rend impossible toute évaluation d'écart moyen.

En résumé, l'écart moyen de 15 mètres ressortant de la comparaison de nos cotes avec celles de nos devanciers, si l'on tient compte du caractère approximatif de ces comparaisons, est du même ordre de grandeur que l'incertitude de 10 mètres déduite par MM. Kammermann et Pidoux (ci-dessus, p. 22) de nos observations répétées en un même lieu.

[1] En revanche, nos cotes au bord de la mer sont plutôt fortes; tel est le cas, du moins, pour celles de Beirūt, Jebeil, Jebele et Lattakieh, d'après les souvenirs que nous avons de nos points de station par rapport au rivage.

CHAPITRE IV.

NOTES MÉTÉOROLOGIQUES.

Pour donner quelque valeur à ces notes quotidiennes, qui n'ont d'ailleurs aucune prétention scientifique, nous les réunissons en un chapitre. Les dates permettent de retrouver plus loin, dans l'itinéraire, la région à laquelle se rapporte chaque note.

Avril 25. Variable; ciel couvert et pluie.

26. Beau et chaud, un peu incertain; pluie le soir à Jebeil.

27. Beau et très chaud; nuages de pluie le soir à el-Batrūn.

28. Beau et chaud, un peu lourd; faible pluie le soir à Tripoli.

29. Même temps sans pluie.

30. Chaud et lourd; vent du sud (*khamsīn*) tout le jour.

Mai 1er. Chaud, lourd et couvert, avec un peu de vent du sud; fraîche brise d'ouest le soir à Tell kalakh.

2. Dès le matin, fort vent d'ouest-sud-ouest, qui tourne en tempête l'après-midi à el-Ḥöṣn; pluie froide depuis 6 heures du soir, pluie et tempête toute la nuit.

3. Vent violent et froid, avec orage vers 6 heures du matin; la pluie cesse à 10 heures du matin, mais le vent ne baisse un peu que vers le soir, pour se relever bientôt. Violent orage dans la nuit; éclairs, tonnerre et pluie torrentielle.

4. Dans la matinée, vent violent et averses; l'après-midi, le temps s'éclaircit et le vent baisse, puis il tombe durant la nuit.

5. Calme et beau, froid le matin.

6. Même temps; soleil chaud, air léger, brise d'ouest.

7-13. Beau et chaud; brise régulière d'ouest, légère dans la matinée, plus forte l'après-midi. Cette brise vivifiante, qui tempère l'ardeur du soleil, provient d'une différence de température, donc de pression atmosphérique, entre la mer et la chaîne côtière d'une part, de l'autre la plaine de l'Oronte et le désert, qui s'échauffent dès le matin sous les rayons du soleil[1].

[1] Cf. Lammens, *Promenades dans l'Amanus*, p. 28.

14. Beau et chaud, un peu lourd l'après-midi; le soir, couvert à l'ouest, sur le Jebel el-nuṣairiyye.

15. Dès le matin, couvert et lourd; vers le soir, gros nuages sans pluie.

16. Beau et chaud, un peu lourd, puis couvert l'après-midi; pluie depuis 5 heures, pluie et vent d'ouest toute la nuit.

17. Le matin, vent et pluie intermittente; l'après-midi, vent sans pluie.

18-29. Beau et chaud, air léger; l'après-midi, brise régulière d'ouest. Dès Khān ṭūmān et durant tout le séjour d'Alep, la température s'élève et la chaleur est accablante l'après-midi, malgré la brise d'ouest, qui ne nous apporte plus la fraîcheur de la mer et de la chaîne côtière; la brise tombe le soir et les nuits restent chaudes. On nous dit que la température s'est élevée brusquement le jour de notre arrivée; il reste que la ville d'Alep, assise au fond d'une large dépression et entourée de collines desséchées, doit être une des plus chaudes de la Syrie.

30. Beau et chaud; bon vent d'ouest, qui fraîchit le soir sur le plateau.

31. Même temps, avec température très fraîche dès le soir et vent violent toute la nuit.

Juin 1er. Beau; frais vent d'ouest, soufflant très fort au sommet du Chēkh barakāt.

2. Beau et frais le matin, et vent plus faible; l'après-midi, nuages et quelques gouttes de pluie. Temps frais sur le plateau de Dēḥes; belle soirée à Ḥārim.

3. Beau et chaud; léger vent d'ouest.

4. Beau, très calme.

5. Même temps, un peu lourd; chaud le soir à Frenjār, malgré l'altitude (cote 485).

6. Même temps; le vent d'ouest se lève à 3 heures et souffle toute la nuit.

7-11. Beau et chaud; brise d'ouest fraîche et humide l'après-midi (calme et un peu lourd le 9, brise faible le 11).

12-13. Beau, très chaud et calme (chaleur exceptionnelle à Beirūt le 13; cf. ci-dessus, p. 16, les tables VII et VIII).

14-21. Beau, moins chaud; dès le matin, fraîche ou forte brise d'ouest (l'après-midi du 15, gros nuages sans pluie, au-dessus d'el-Marqab; calme et chaud l'après-midi du 20).

22-25. Beau et très chaud; brise d'ouest.

En résumé, du 25 avril au 4 mai, nous avons traversé la fin de la période équinoxiale : temps variable, tantôt chaud et lourd, tantôt à la pluie, avec une violente tempête du 2 au 4 à el-Ḥōṣn. L'été est apparu dès le 5 au matin et, à part de légers troubles atmosphériques et une demi-tempête du 16 au 17 mai à el-Bāra, il ne nous a plus quittés jusqu'à la fin du voyage. Le régime estival de la Syrie du Nord, aux mois de mai et de juin, comporte des séries de jours beaux et chauds, avec brise d'ouest, séparées par un jour plus chaud ou du moins plus lourd, parfois couvert, durant lequel la brise fait place à une forte tension électrique.

CHAPITRE V.

ITINÉRAIRE.

Ce qui suit n'est que le commentaire des deux cartes, la partie descriptive étant réduite au minimum; voir plus haut, p. 3 et suiv. Les chiffres placés dans la colonne à gauche expriment, en heures et en minutes, le temps de marche absolu depuis le premier départ de la journée; voir p. 3, n. 1. Les chiffres de la vitesse expriment les kilomètres à l'heure; pour les visées, voir p. 3 et suiv. Les observations et les calculs qui ont fourni les altitudes figurent à la table XII, p. 20-21. Les notes météorologiques journalières sont réunies au chapitre IV.

Tout ce qui concerne l'archéologie a été réservé pour la deuxième partie, à laquelle on renvoie ici par le signe (A).

DU NAHR EL-KELB À JEBEIL (26 AVRIL).

De Beirūt en voiture par la route de Jebeil, jusqu'au Nahr el-kelb, où commence l'itinéraire.

00 Départ à cheval du pont moderne, sur le Nahr el-kelb (A). Direction N sur la route de Jebeil, qui longe la mer, à 200 mètres environ du rivage. Plantations de mûriers et de figuiers; bouquets de pins et de caroubiers.

15 Direction NNE; la route monte en pente douce.

35 Sarbā, gros village au sud de la baie de Jūni; beau coup d'œil sur la baie et sur les montagnes qui l'encadrent.

40 Direction ENE; la route descend et rejoint la mer.

1.00 Jūni, bourg et port à l'angle sud-est de la baie du même nom. Les maisons, neuves pour la plupart, ont un aspect florissant; la grande rue est très animée.

Le port de Jūni, situé dans le gouvernement privilégié du Liban, et mieux abrité que celui de Beirūt, dispute le transit local à ce dernier, dont les droits élevés découragent le petit commerce. Le tabac est ici moins cher qu'à Beirūt; des bateaux marchands, ancrés dans la baie, attendent leur cargaison de soie.

1.05 Direction N; petit pont sur un ravin desséché.

1.14 Direction NNO et embranchement de la route qui monte à Gazīr; le village illustré par Renan se cache dans la montagne, au nord-est.

1.20 Nahr el-mʿāmeltēn, ruisseau qui se jette dans la mer, à l'angle nord-est de la baie de Jūni; la route l'enjambe sur un pont moderne. A moins de 50 mètres en amont s'élèvent les ruines du pont romain (A).

1.25 Direction O; la route suit en corniche le côté nord de la baie de Jūni. Ici, la montagne se précipite dans la mer; c'est une chute de rochers nus, étrangement déchiquetés et rongés par les flots.

1.30 Direction NO; à gauche s'élèvent les ruines d'une tour carrée, dominant la mer sur un promontoire rocheux qui ferme au nord la baie de Jūni.

1.35 La route quitte la mer, s'élève et traverse en écharpe ce promontoire, planté d'oliviers; puis elle se rapproche du rivage.

1.50 Ṭabarjā, village et petit port. Direction NNE, puis N, le long de la mer; la côte se fait plus sauvage et moins cultivée.

2.00 Vieux puits au bord de la route.

2.04 Pont sur un ruisseau, puis village d'el-Bawār.

2.15 et 2.19 Deux ponts sur deux ravins à sec.

2.20 Hameau.

2.25 La route atteint le Nahr ibrahīm, dont les alluvions l'ont envahie récemment; on la répare et l'on y construit un pont en fer. Nous passons la rivière sur le vieux pont de pierre, en amont du premier (A). Direction NNO, puis bientôt N; belle vue sur la baie de Jebeil.

2.50 Khān ḥālāt, village à 500 mètres à l'est, sur les premières pentes du Liban.

3.00 Bēt el-būmi, village à 400 mètres à l'est.

3.03 el-Duwēr, village à 500 mètres à l'est.

3.05 Pont sur un ruisseau.

3.07 A 200 mètres à l'ouest de la route, sur un rocher dominant la mer, s'élève une belle tour en ruine, le Burj muḥēch (A).

3.12 La route traverse, sur un pont moderne à deux arches, la gorge romantique du Nahr el-fīdār.

3.34 Elle passe un ruisseau à sec, sur un beau pont à une arche en plein cintre, ancienne et réparée.

3.37 Arrivée à Jebeil, sur la place à l'entrée du bazar, à l'est de la vieille ville (A).

3.45 Halte au campement (cote 36, un peu forte), à 200 mètres au nord du front nord de l'enceinte antique, sur une falaise dominant la mer. Marche rapide[1].

[1] Voici la valeur approchée des épithètes employées pour estimer la vitesse de marche moyenne de la journée : *très rapide* (plus de 7 kilomètres à l'heure); *rapide* (de 6 à 7); *moyenne* (environ 6); *lente* (de 5 à 6); *très lente* (moins de 5).

DE JEBEIL À EL-BATRŪN (27 AVRIL).

00 Départ de la place à l'entrée du bazar. Direction NNO.

05 Pont sur un ruisseau à sec, à environ 600 mètres du rivage.

14 Pont à une arche en plein cintre, sur un ruisseau à sec, à environ 800 mètres du rivage. Direction NO; belle vue en arrière sur Jebeil. La route s'éloigne du pied du Liban, et laissant à droite des collines basses et arides qui montent vers ʿAmchīt, elle traverse des plants d'oliviers, de mûriers et de figuiers, des champs de blé, d'orge et de concombres; puis la côte, de moins en moins fertile, devient presque déserte.

38 Pont sur un ruisseau à sec. Direction N.

46 Pont neuf à trois arches sur un grand ruisseau à sec, à environ 300 mètres du rivage. A l'est, des collines arides; au nord du pont, un khān au bord de la route.

1.06, 1.10, 1.36 et 1.39 Petits ponts sur quatre ruisseaux à sec.

1.46 Double pont sur le Nahr el-madfūn.

2.05 Fdaʿūs (ou Fadʿūs), village, et petit pont sur un ruisseau à sec.

2.11 Pont sur un ruisseau à sec.

2.28 Halte au campement (cote 12), près du rivage, à 1 kilomètre au sud d'el-Batrūn. Marche rapide.

Nous campons à distance de la ville, où régnait alors la petite vérole. D'une tournée rapide aux abords et à l'intérieur d'el-Batrūn, nous ne rapportons rien à signaler. Le petit port abrite quelques caboteurs; les environs sont fertiles, couverts de jardins, de plants de tabac et d'oliviers. Ici s'arrête la route carrossable que nous suivons depuis Beirūt.

D'EL-BATRŪN À TRIPOLI (28 AVRIL).

00 Départ du campement. Direction N (fig. 1).

07 Direction NNE, à travers les jardins, en laissant el-Batrūn à gauche. Kubbā, village à environ 3 kilomètres au nord, sur les pentes méridionales de la montagne aride qui forme le promontoire du Rās el-chaqʿa. Au sud de ce village s'élève une petite église en ruine, avec une abside orientée. Le chemin pierreux traverse un terrain plat et s'éloigne de la mer; à 500 mètres à l'est, les premières pentes du Liban, plantées d'oliviers.

30 Le chemin s'engage, à travers des plants de mûriers, dans la gorge du Nahr el-jōz, à 2 kilomètres à l'est de Kubbā. Direction E N E; vitesse 5 1/2.

44 Pont antique en ruine; traces de route et d'aqueduc.

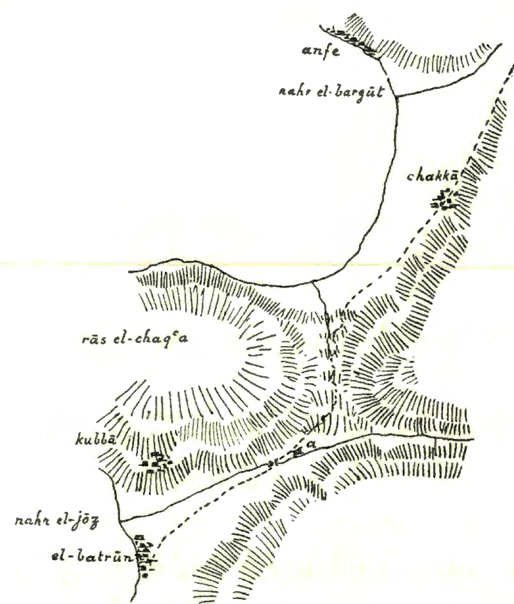


Fig. 1. — Croquis du terrain entre el-Batrūn et Anfe.

47 Le chemin traverse le Nahr el-jōz, où coule un peu d'eau, sur un pont arabe en dos d'âne, avec double parapet, porté sur une arche en tiers point (A), puis il remonte la rive droite (nord).

50 Arrivée au petit château d'el-Musailiḥa (*a*, fig. 1), planté sur un gros rocher calcaire, au milieu de la vallée, entre le chemin et la rivière (A). Direction E; vitesse 4 à 5, toujours sur la rive droite, au bord d'un plant de beaux mûriers.

55 Direction N E; le chemin quitte le thalweg et s'élève sur le flanc nord de la vallée, par une montée raide et pierreuse (fig. 1). Une large cime neigeuse se montre à l'est, au fond de la vallée.

1.18 Col de Mār eliyās ou saint Élie (cote 210), creusé entre le Rās el-chaqʿa et les premiers contreforts du Liban. Du sommet, la vue est admirable : en arrière, la vallée verte du Nahr el-jōz fuit au sud-ouest vers el-Batrūn et la mer, enserrant la rivière et le château d'el-Musailiḥa; en avant s'étend la baie d'Anfe, fermée au nord par un nouveau promontoire qui nous cache Tripoli (fig. 2). A gauche, le plateau du Rās el-chaqʿa; à droite, les croupes tourmentées du Liban. Au sommet du col s'élève une bicoque déserte, khān ou corps de garde.

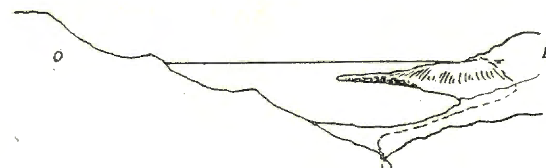


Fig. 2. — Vue sur Anfe, prise du col de Mār eliyās.

Du col : el-Batrūn 124°; château d'el-Musailiḥa 127° 1/2; Anfe 343° 1/2; khān au pied nord du col 349°.

Direction N N E; descente raide en zigzags, et marche lente, par moments dans le lit pierreux d'un ruisseau, ou sur des roches polies par les eaux (fig. 3).

1.54 Arrivée au pied du col, à environ 200 mètres du rivage (cote 8). Direction N E; vitesse 6. Depuis ici, le chemin devient meilleur et traverse un terrain plat et fertile, en s'éloignant peu à peu de la mer.

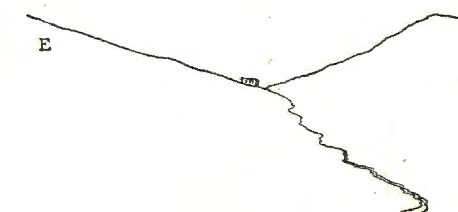


Fig. 3. — Versant nord du col de Mār eliyās.

2.14 Nous sommes à environ 600 mètres du rivage et à 800 mètres des premières collines du Liban.

2.20 Chakkā, village à maisons neuves, au milieu d'une plaine cultivée. Un peu plus loin, le chemin traverse un étroit ruisseau [1], puis il s'élève en pente douce, sur un terrain plus aride.

2.52 Il atteint le pied d'une colline qui se prolonge à l'ouest jusqu'au village d'Anfe (fig. 1), puis traverse un étroit ravin presque à sec, le Nahr el-bargūt [2], au milieu d'un paysage aride et désert.

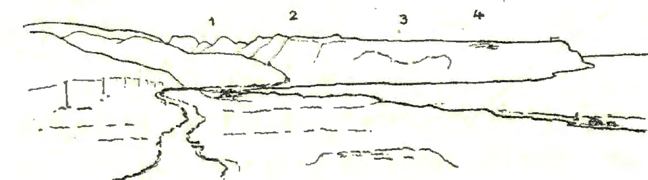


Fig. 4. — Vue du Rās el-chaqʿa, prise du Nahr el-bargūt.
1. Col de Mār eliyās et village de Chakkā.
2. Direction d'el-Batrūn.
3. Jebel nūriyye (?).
4. Couvent (Mār simʿān?).

D'un sycomore près du Nahr el-bargūt : Anfe 55°; extrémité du Rās el-chaqʿa 122°; col de Mār eliyās en arrière 146° 1/2 (fig. 4).

Direction N N E; vitesse 4 1/2, par une montée raide sur un chemin pierreux.

2.57 Hameau à 200 mètres à l'est; le sol est couvert de grosses pierres qui ne laissent pousser qu'une maigre végétation.

3.11 Petit col, puis descente au milieu des pierres. A gauche, belle vue sur la

(1) La *Carte du Liban* du capitaine Gelis (1862) indique deux ruisseaux anonymes près de Chakkā. En revanche, nous n'avons aucun souvenir de l'important «Nahr el-Asfour» que cette carte dessine plus au sud, entre Chakkā et le col de Mār eliyās. En dépit de sa belle apparence, la *Carte du Liban* est passablement fantaisiste en ce qui concerne le dessin topographique de la région où nous avons pu la contrôler.

(2) Ou «rivière de la Puce»; ce nom ne figure pas sur la carte 1.

mer, bordée par un bois d'oliviers qui s'allonge entre Anfe et el-Qalmūn; en avant, la Marine de Tripoli; à droite, les pentes abruptes et rocheuses du Liban, formant comme un mur jusque vers Abū ḥalqa. Un peu plus loin, le chemin passe auprès de ruines informes.

3.37 Direction N; descente raide, dans les pierres.

3.47 Direction NNE, droit sur la Marine de Tripoli.

4.02 Pont sur un ruisseau, au fond d'un ravin aride et encaissé, puis entrée à el-Qalmūn[1]. Ce village musulman, dans un site riant près de la mer, est entouré de beaux jardins en fleurs, où poussent à profusion mûriers, oliviers, figuiers, grenadiers, citronniers et orangers; c'est comme une oasis au milieu d'un désert de pierres. Direction NE; le chemin, même dans le village, n'est qu'un lit de gros cailloux.

4.12 A la sortie des jardins, il suit le rivage et devient meilleur. Direction ENE; vitesse 6 1/2.

4.27 Direction NE; le chemin, quittant le rivage, s'élève sur le flanc d'une falaise abrupte. A l'est, sur une haute colline, le couvent de Dēr mār yaʿqūb (Belment).

4.47 Le chemin descend vers la mer et s'infléchissant à l'est, passe à Abū ḥalqa, poste de douane à l'entrée d'un pont, sur un ravin qui forme la limite entre le gouvernement du Liban et le sandjak de Tripoli. Après le pont, direction plus au nord, sur une large grève de sable.

5.02 Beaux plants d'oliviers, puis faubourg de Tripoli.

5.17 Entrée dans la ville (A).

5.27 Halte au campement (cote 78), sur un plateau dominant la ville, à quelques minutes au sud-est et un peu au-dessus du château. Marche lente, par suite des détours et des accidents du chemin.

Du campement, une vue admirable embrasse le château, la ville, toute blanche dans sa ceinture d'arbres verts, la Marine (A) et la mer à l'ouest, le ravin du Nahr qadīcha au nord, les larges pentes et les sommets neigeux du Liban vers l'est.

DE TRIPOLI À TELL KALAKH (1er MAI).

00 Départ de Tripoli, devant le bureau de la Compagnie des diligences, à l'extrémité nord de la ville, soit à un quart d'heure au nord du

[1] D'après les heures de notre itinéraire, el-Qalmūn devrait être plus près de Tripoli; nous avons reproduit ici, comme pour toute la côte, le dessin de la carte marine anglaise.

campement. Direction 315°; vitesse 7, sur l'excellente route de Ḥamā, que bordent de beaux bois d'oliviers.

10 Direction 310°.

20 Direction 290°.

22 el-Bedawi, nom d'une mosquée à gauche de la route, bel édifice anépigraphe, de l'époque des sultans Mamlouks; la cour de la mosquée est ornée d'un bassin rempli de grosses carpes frétillantes[1]. A partir d'ici, les cultures se font plus rares.

31 Direction 300°. Le rivage est à 500 mètres à gauche; à 500 mètres à droite naissent les premières pentes du Liban, arides et rocheuses.

36 La route s'élève sur un tertre (cote 129 de la carte Mansell).

39 D'ici : pointe de Tortose 0°; pointe de la Marine de Tripoli 95°; route en avant 285°. Descente; vitesse 7. A droite, au pied du Liban, le village de Dēr ʿammār.

49 Au bas de la descente, la route fait un coude à l'est, puis rejoint la mer. Direction 308°; les montagnes s'éloignent à droite.

1.06 el-Minye, village entouré de jardins, dans une plaine inclinée vers la mer, à 1500 mètres et 230°. Dans la même direction, à environ 25 kilomètres, s'élève le sommet E[2] de la carte 1, la dernière cime neigeuse du Liban vers le nord, à partir de laquelle il s'abaisse brusquement vers le Jebel ʿakkār (sommet D). La route s'éloigne de la mer et monte en pente douce.

1.21 Pont moderne sur un ruisseau.

1.32 La route cesse de monter et traverse un plateau qui domine la mer.

1.44 Sur le plateau, à droite, l'emplacement présumé de l'antique Orthosie, marquée sur les cartes; à gauche, sur un tertre, les ruines d'une tour.

Du tertre : pointe de Tortose 5° (6°); pointe de la Marine de Tripoli 112°; sommet E 220°.

Descente rapide dans le vallon du Nahr el-bārid.

[1] Cet exemple de la survivance d'un de ces anciens cultes ichthyiques si fréquents sur la côte phénicienne a été signalé par un grand nombre de voyageurs; voir Renan, *Mission*, p. 130; cf. S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, II, p. 33; III, p. 43 et suiv. Une antique divinité se cache sans doute sous ce chaikh Bedawi; cf. Clermont-Ganneau, *La Palestine inconnue*, p. 50 et suiv.

[2] Ce sommet répond au Ẓahr el-qaṭīb de la carte marine anglaise (Mansell) et de la *Carte du Liban* (Gelis), alors que sur la carte arabe de la Syrie (Beyrouth 1889) et sur la carte R. Kiepert-Oppenheim, le même nom est donné au sommet G de notre itinéraire; cf. plus haut p. 4, n. 2. Nous transcrivons ici ce nom d'après la carte arabe (ظهر القطيب), sans tenir compte des variantes d'orthographe des autres cartes.

1.49 Pont à trois arches sur la rivière de ce nom; sur la rive nord, un khān au bord de la route, qui se rapproche du rivage.

2.02 Khān ʿabde, café près d'un pont sur un ruisseau.

2.06 Pont sur un ruisseau; ici, un chemin neuf bifurque à droite, dans la direction de ʿArqā. Direction 320°.

2.22 Direction 350°, toujours près du rivage; le Liban l'éloigne dans l'est. Au delà et au-dessus d'une série de contreforts coupés de ravins, la ligne de faîte s'abaisse régulièrement depuis le Jebel ʿakkār (sommet D) jusqu'au col par où nous allons franchir la chaîne côtière, sur la route de Ḥōmṣ.

2.43 Pont rompu sur le Nahr ʿarqā, que nous passons à gué; sur la rive nord, un khān au bord de la route. Quittant le rivage, celle-ci s'engage dans une vaste plaine, couverte de céréales et inclinée en pente très douce vers la mer; le pied des montagnes est à 5 ou 6 kilomètres à l'est. Direction 325°, sur l'angle sud-est du château d'el-Qlēʿat.

3.02 Tell à gauche de la route, qui fait un coude à droite [1].

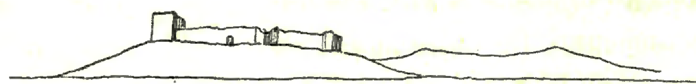


Fig. 5. — Château d'el-Qlēʿat et Jebel el-nuṣairiyye, vus du sud.

3.13 Quittant la route et prenant à gauche un sentier à travers champs, nous marchons droit sur el-Qlēʿat, vers le nord (fig. 5).

3.26 Arrivée au château (A).

Du sommet de la tour nord-ouest (à environ 100 mètres au nord-ouest de l'angle visé plus haut du point 2.43) : pointe de la Marine de Tripoli 126° (124°); tertre du point 1.44, près d'Orthosie, 143° (138°); sommet E 198° (199°); Chēkh ʿayyāch et route en avant 301°; Tell kerri 309°; tour du château de Ṣafithā 339° (338°).

A travers champs, sur Chēkh ʿayyāch, puis oblique à droite, pour rejoindre la route [2].

3.48 De la route : el-Qlēʿat 103°. Direction 335°; vitesse 6 1/2.

[1] Sur la carte 1, nous avons construit la route en ligne droite du point 2.43 au point 3.13, sans tenir compte des légers accidents que l'itinéraire signale entre ces deux points.

[2] Dans le calcul du temps de marche absolu, nous avons déduit, outre l'arrêt au château d'el-Qlēʿat, 16 minutes pour le détour et le temps perdu dans la recherche de la route.

3.58 Pont moderne à trois arches sur le Nahr ḥita (?) ou Nahr ʿakkār des cartes, qui coule ici vers le nord-ouest. Direction 320°.

4.15 Tell à gauche de la route, peut-être le Tell kerri visé d'el-Qleʿat. Direction 308° (plutôt 305°), sur Chēkh ʿayyāch.

4.41 Chēkh ʿayyāch, village à gauche de la route, avec un weli ou tombeau à coupole blanche, entouré de quelques maisons. Jusqu'ici, nous avons monté en pente très douce, au milieu d'une plaine sans arbre, mais fertile, bien arrosée et piquée de villages et de tells : éminences naturelles ou débris de villes antiques?

4.50 La route atteint le bord du vallon du Nahr el-kebīr et descend vers cette rivière. Direction 296° à 300°. Les premières pentes du Liban ne sont plus qu'à 500 mètres à l'est.

5.00 Direction 340°, dans le fond du vallon, à travers un plant de vieux mûriers.

5.06 Un pont à double pente, appelé *el-jisr el-jedīd* «le pont neuf», traverse la rivière sur une arche en tiers-point (fig. 6). L'appareil du pont est moderne, mais son profil médiéval paraît trahir une fondation plus ancienne. La route monte en écharpe sur la rive droite; vitesse 6 à 6 1/2.

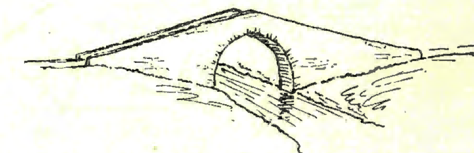


Fig. 6. — Pont sur le Nahr el-kebīr.

5.20 Direction 305°.

5.35 Tell el-jāmūs, village à 1500 mètres à l'ouest, sur un tell; el-Chaʿra (ou Ichchāri), village au delà, dans la même direction. Nous montons doucement, dans un vallon qui se resserre peu à peu; même direction, avec de légers détours.

6.08 Direction 290°; le vallon s'étrangle entre des pentes arides et rocheuses, piquées de bouquets de chênes, puis la route rejoint un ruisseau qui coule vers l'ouest, au fond du ravin.

6.30 Direction 255°, en remontant ce cours d'eau.

6.35 La route passe un petit col, incline à l'est-sud-est et entre dans un nouveau vallon, qu'arrose un ruisseau, à peu près parallèle au premier.

6.45 Quittant la route, qui poursuit vers l'est-sud-est, nous traversons ce cours d'eau et, par un sentier raide et pierreux, nous montons à ʿAin ballūṭ, village bâti sur le flanc sud du vallon. C'est ici que nous comptions rencontrer le qāʾimmaqām du district d'el-Ḥōṣn, qui réside au markaz, grand bâtiment neuf au-dessus du village; mais ce fonctionnaire

est en tournée à el-Ḥöṣn, où nous le verrons demain. Nous poursuivons à l'est, en descendant vers la route[1].

7.15 Halte au campement (cote 242), au bord de la route et à l'entrée ouest du village de Tell kalakh. Marche rapide.

DE TELL KALAKH À QAL'AT EL-ḤÖṢN (2 MAI).

00 Départ du campement. Direction 315°; vitesse 5, par un mauvais sentier qui monte et traverse un plateau très ondulé, où les cultures alternent avec des roches arides à fleur de sol.

39 Arrivés au bord de ce plateau, nous apercevons le château du Krak à 0° (fig. 7); en cherchant à l'atteindre par la montagne, nous nous

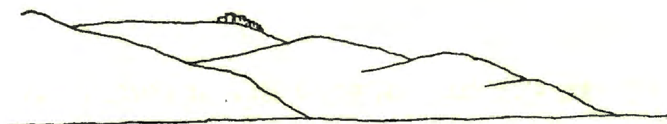


Fig. 7. — Château du Krak, vu du sud.

égarons et revenons sur nos pas[2] pour descendre dans la plaine de la Boquée, qui s'étend au-dessous de nous, à notre droite. Ce nom, tiré par les croisés de l'arabe *al-buqaiʿa* ou *el-bqēʿa* «la petite dépression», désigne une cuvette ovale creusée dans la montagne, à mi-chemin entre la côte et la vallée de l'Oronte. Son grand axe nord-sud mesure environ 10 kilomètres; son petit axe est-ouest n'a que 5 kilomètres. Le fond en est formé par un sol plat et fertile, où les cultures et les pâtures alternent avec les marécages. On n'y voit ni arbre, ni village; quelques hameaux chétifs s'abritent sur ses bords, au pied des pentes qui l'entourent et que couvrent des pierres, de maigres champs et de rares bouquets de chênes. La plaine est piquée de campements de bédouins, cultivateurs demi-nomades, qui poussent leur charrue et paissent leurs bestiaux.

Depuis le départ, nous traversons un vol de sauterelles, jeunes mais déjà

(1) Dans le calcul du temps de marche absolu, nous avons déduit 40 minutes pour le détour de ʿAin ballūṭ.

(2) Dans le calcul du temps de marche absolu, nous avons déduit 20 minutes pour ce détour, qui ne figure pas sur la carte 1.

grandes, d'un ton brun jaune, aux ailes allongées; poussées par un vent d'ouest, elles s'abattent sur le sol et par moments, le ciel en est légèrement obscurci.

49 Arrivée dans la Boquée. Direction N, le long de son bord occidental.

1.09 Cote 270, à 10 ou 20 mètres au-dessus de la Boquée. Direction NNE.

1.29 Laissant la Boquée à droite, nous montons par un sentier raide et mauvais. Direction N N O; vitesse 3 à 4. Le sentier traverse un épaulement, descend dans un ravin, puis remonte et débouche sur un plateau d'où l'on découvre soudain le château du Krak, perché sur un sommet arrondi (fig. 8). Le coup d'œil est superbe : en arrière et à droite, les

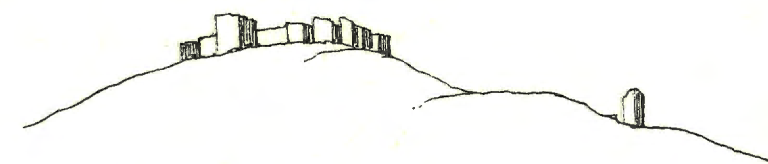


Fig. 8. — Château du Krak et minaret de la Mosquée, vus du plateau A (fig. 9).

pentes escarpées de la montagne, dominant la Boquée; au delà, la vallée de l'Oronte, le lac de Ḥömṣ, le Liban et l'Anti-Liban; à gauche en avant, la silhouette fantastique du château, qu'effleurent de gros nuages poussés par un vent violent d'ouest.

2.19 Halte à el-Ḥöṣn, village bâti en terrasse, à l'abri du château; il comprend trois parties distinctes. L'une en A (fig. 9), à l'est et bien au-dessous du château; l'autre en B, plus élevée, mais encore au-dessous du château, forme le quartier principal, avec la grande Mosquée (A); la troisième est en C, à l'intérieur de la forteresse (entrée, cote 640). Le nom du village est tiré de celui du château, Qalʿat el-ḥöṣn[1], le Ḥiṣn el-akrād du moyen âge arabe, le Krak des croisés (A).

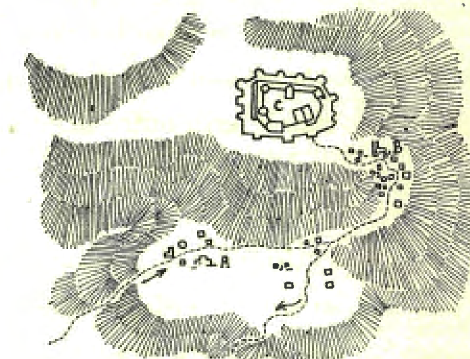


Fig. 9. — Croquis des abords d'el-Ḥöṣn et du Krak.

Une foire, qui avait attiré les habitants du voisinage, prêtait à ce paysage grandiose une note de gaieté pittoresque. Le qāʾimmaqām du district

(1) Lire ainsi sur la carte 1 (au lieu de höṣn).

d'el-Ḥöṣn (sandjak de Tripoli), qui résidait alors dans le château, nous réservait un accueil hospitalier; pendant trois jours, nous avons pu, grâce à lui, vaquer librement à nos travaux.

Nous campons sur le plateau A (fig. 9), près de quelques mausolées en ruine (cote 531). Marche très lente, en terrain accidenté.

Les visées ont été faites au sommet de la plus haute tour (cote 685)[1]. Un premier tour d'horizon (fig. 10, 11 et 12) a été pris le 2 mai, à 6 h. du soir, par un temps brumeux et un vent de tempête; un deuxième tour, pris le 5 mai, à 10 h. du matin, par un temps clair et calme, a donné les mêmes résultats : Marmarītā, village chrétien, au delà d'un vallon, à 4 ou 5 kilomètres, 48° 1/2; couvent de Mār jirjis, un peu plus près et plus bas, dans le même vallon, 62° 1/2; château de Ṣāfīthā 64° 1/2; Tripoli (?) 125°; sommet F du Liban 158°; Tell kalakh (?) 154° (158°); sommet K de l'Anti-Liban 203° 1/2; sommet H, soit un tell au sud du lac de Ḥömṣ (peut-être le Tell nabī mindū des cartes) 218° 1/2; extrémité sud du lac 229° (autres visées négligées).

DE QALʿAT EL-ḤÖṢN À KHIRBET EL-TĪN (5 MAI).

00 Départ du campement et descente rapide dans le ravin, par un mauvais sentier. Direction SSE; vitesse 6.

27 Arrivés en bas, nous suivons le bord de la Boquée. Direction SSO; vitesse 6 1/2.

42 Direction S.

1.00 Nous laissons à droite notre itinéraire du 2 mai.

1.10 D'un arbre isolé au bord de la Boquée : château du Krak 2°; tas de pierres blanches sur le bord sud-oriental de la Boquée (au point 2.35 de la suite de l'itinéraire) 223° (224°); Ḥadēde (la plus haute maison du village) 241° (242°); tell à l'est de Ḥadēde (au point 3.50 de la suite de l'itinéraire) 254°.

Direction 190°; vitesse 6. Le chemin se gâte et les marécages nous obligent à quelques détours.

1.35 Une colline ombragée de beaux chênes s'élève à gauche, comme un îlot dans la Boquée; nous en suivons toujours le bord, en inclinant un

[1] Cette cote n'a pas été inscrite sur la carte 1, faute de place.

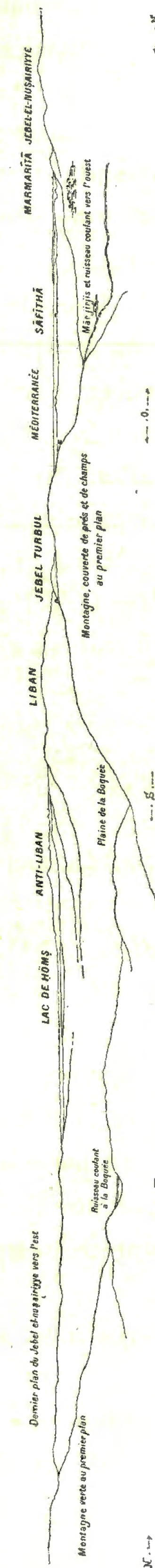


Fig. 10. — Tour d'horizon pris du sommet de la plus haute tour du château du Krak.

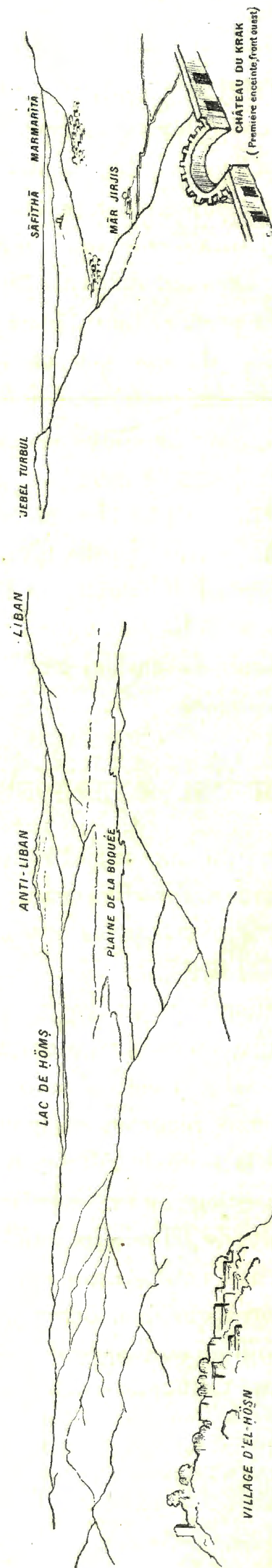


Fig. 11. — Vue vers l'est et le sud, prise du sommet du Krak.

Fig. 12. — Vue vers le nord-ouest, prise du sommet du Krak.

peu à l'est, tandis qu'à l'ouest, les pentes se font moins abruptes à l'approche du col où passe la route.

1.52 Nous la rejoignons au Jisr el-ʿarīḍa (cote 261), pont moderne à quatre arches, sur le Nahr el-ʿarīḍa; cette rivière sort de la Boquée et coule vers le sud-ouest, pour former, avec quelques affluents, le Nahr el-kebīr. Direction 260°, après un léger coude au sud; vitesse 6 1/2.

2.20 Direction 266°; la route, toujours excellente, monte en pente douce en s'approchant du bord oriental de la Boquée.

2.30 Jisr el-qamar, pont sur le Nahr el-qamar, ruisseau coulant au nord-ouest; bouquet de beaux chênes à droite de la route.

2.35 Du pied des collines bordant la Boquée, près du tas de pierres blanches (visé plus haut du point 1.10) : château du Krak 26°; arbre du point 1.10 ci-dessus 45° (44°); route en arrière 86°; route en avant ENE, avec quelques courbes. Depuis ici, la route monte plus fort; vitesse 6.

3.15 Ḥadēde, village et relai de la diligence; les maisons sont bâties en basalte noir, dont le sol est couvert depuis Tell kalakh jusqu'à Ḥōmṣ.

3.20 D'ici : château du Krak 44°. La route atteint un plateau large et dénudé qui s'abaisse en pente douce vers le sud-est; depuis ici, elle monte et descend alternativement, tout en s'élevant encore un peu.

3.50 D'ici : château du Krak 54°. A droite de la route, le tell visé plus haut du point 1.10. Direction 275°.

4.00 el-Wēbede, village à 1500 mètres au nord; Qizlākhir, village à 1500 mètres au sud-est.

4.20 La route atteint un point découvert (cote 519). Khirbet el-ḥammām, village à 2 kilomètres au nord-ouest; Blaqse, village à 3 ou 4 kilomètres au nord.

4.30 Sunūn, village à 2 kilomètres au sud-est. Direction 274°.

4.50 Direction 265°.

5.15 Direction 270°.

5.20 D'un nouveau point découvert (cote 522) : sommet F ou G du Liban 137°; sommet H 172°[1]; sommet K de l'Anti-Liban 186° 1/2. Direction 290°; descente en pente douce.

5.35 Nouveau point découvert et vue sur la ville et l'extrémité nord du lac de

[1] Construite par erreur à 177° (180° avec la correction magnétique). La position du sommet H, résultant du recoupement de cette visée avec celle du Krak, doit donc être reportée un peu au NO, soit au Tell nabī mindū de la carte Blanckenhorn; cf. ci-dessus, p. 44 (visées du Krak).

Ḥōmṣ, les montagnes à l'est de la vallée de l'Oronte, l'Anti-Liban et le Liban; d'ici, la route descend en pente douce jusqu'à l'Oronte.

5.40 Halte au campement (cote 520), à gauche de la route et à l'entrée du village de Khirbet el-tīn. Marche moyenne.

D'un point élevé, à 1 kilomètre à l'ouest-nord-ouest du campement, visées à l'alidade sur planchette : direction du Krak (invisible) 70° (72°); sommet G du Liban 140° (138°); bord sud-ouest du lac de Ḥōmṣ 166°; sommet H 172°[1]; sommet K de l'Anti-Liban 189° (187°); bord nord-est du lac 235°; citadelle de Ḥōmṣ 280° (278°; autres visées négligées).

DE KHIRBET EL-TĪN À ḤŌMṢ (6 MAI).

Du campement : citadelle de Ḥōmṣ 280°.

00 Quittant la route, nous prenons à l'est à travers champs; descente en pente douce. Direction 260°; vitesse 6 1/2.

20 Danḥa, village. Direction 235°.

35 Nous doublons par le nord une mare d'eau bourbeuse; le sol, de plus en plus aride, est couvert de gros blocs de basalte noir.

1.05 Nous atteignons l'extrémité nord-ouest du lac de Ḥōmṣ. La rive nord-est est endiguée par un long barrage en maçonnerie, de quelques mètres de hauteur, d'où l'eau s'échappe en bouillonnant, par plusieurs brèches; cette construction renferme divers appareils, probablement d'époques différentes. A l'extrémité nord-ouest de la digue, près du rivage, s'élève une tour carrée en ruine, appelée el-Burj (A).

Du sommet de la tour (cote 479, à quelques mètres au-dessus de la digue) : point des visées à l'alidade faites la veille au soir, près de Khirbet el-tīn, 55° (60°); angle sud-ouest du lac 108°; sommet F du Liban 129° (128°); angle sud-est du lac 135°; point saillant dans la Coelé-Syrie (Qamwat el-hörmül?) 149°; sommet K de l'Anti-Liban 178° 1/2; Qaṭṭīne, village à 3 kilomètres, 210°; direction de la digue 213°; el-Mbārkiyye, village à 4 kilomètres, 230°; Tell el-chōr, village à 2 kilomètres, 265°; citadelle de Ḥōmṣ 303° (autres visées négligées).

Direction 265°, sur Tell el-chōr, en descendant à travers un terrain coupé; vitesse 7.

[1] Voir la note précédente.

1.19 Pont sur un des bras de l'Oronte; le chemin remonte en pente douce dans la même direction.

1.24 Tell el-chōr; plusieurs maisons de ce village, bâties en pisé, ont un toit en forme de ruche d'abeilles. C'est la première fois que nous observons ce dispositif caractéristique des villages de la vallée de l'Oronte moyen; nous le retrouverons souvent, jusque près d'Alep.

Du village : citadelle de Ḥōmṣ 308°. Direction sur ce point, avec une légère courbe à l'est. Le sol, plat et fertile, est couvert de superbes champs de blé, d'orge et de lin; des troupeaux de vaches et de moutons errent dans la campagne. Cette belle plaine ressemble à celles de l'Égypte, mais sans leurs bouquets d'arbres. Les cultures s'étendent au loin dans l'est, où la ligne basse des plateaux désertiques bornent l'horizon vers Palmyre.

2.39 Arrivés au faubourg méridional de Ḥōmṣ, nous inclinons à gauche, laissant la citadelle à main droite (A).

2.49 Halte sur la place du sérai, près du nouvel hôtel du gouvernement. Marche rapide.

Nous campons tout près de là, dans la cour de la maison de M. Bambino, consul de France (cote 453).

DE ḤŌMṢ À ʿIZZ EL-DĪN (8 MAI).

00 Départ devant le mausolée de Khālid (A), situé dans le faubourg nord de la ville. Direction NNE.

10 D'un point découvert : sommet F du Liban 128°; sommet K de l'Anti-Liban 169°. Direction 315°[1]; vitesse 6 1/2, sur un bon chemin plat, à travers une vaste plaine de blé, sans aucun arbre.

35 Dēr baʿalbe, village à gauche du chemin.

55 D'ici : citadelle de Ḥōmṣ 125°. Direction 320°.

1.45 D'ici : citadelle de Ḥōmṣ 130°. Au loin dans l'est, la ligne basse et allongée du Jebel chōmeriyye; au nord-est, celle du Jebel el-aʿlā; au nord, celle, plus haute et plus rapprochée, du Jebel el-arbaʿīn.

2.00 el-Muchrife, village en avant à 310°, dans une faible dépression.

[1] Construite à 295°, pour l'accorder avec les deux visées suivantes sur la citadelle de Ḥōmṣ. Sur la carte 1, il y a de légères erreurs dans les tronçons du tracé de Ḥōmṣ à el-Muchrife, où les petits cercles ne correspondent pas exactement aux heures de l'itinéraire; ces détails sont sans importance pour le tracé général.

2.15 el-Jābiriyye, village à 2 ou 3 kilomètres à l'est.

2.30 Chēkh aḥmed, village à 6 ou 8 kilomètres à l'est. Le chemin descend en pente très douce, traverse une dépression du sol et remonte au village chrétien d'el-Muchrife.

2.42 Halte à côté de la petite église, au centre d'un vieux camp retranché (A). Les huttes du village, massées vers l'angle nord-ouest de ce camp rectangulaire, sont bâties en pisé et en forme de ruche d'abeilles.

De l'église (ou d'un point voisin) : sommet F du Liban 128°; sommet K de l'Anti-Liban 160° (161°); Chumaimis 326° (autres visées négligées).

Direction 350°, droit sur ʿUyūn ḥusēn, toujours dans la plaine fertile et cultivée; vitesse 6.

3.07 Le chemin se cache dans un pli de terrain qui se creuse en une combe tournée vers le nord.

3.19 ʿUyūn ḥusēn, village avec des huttes en forme de ruche et quelques arbres au fond de la combe, où coule un peu d'eau; le chemin poursuit dans ce vallon.

3.57 Direction 320°; le chemin monte en écharpe sur le flanc est du vallon, qui se perd dans le nord, puis il descend dans une nouvelle combe, dirigée vers le nord-ouest.

4.17 Arrivé au fond, il remonte sur le flanc nord-est; le sol est moins fertile et les champs sont plus maigres et plus clairsemés.

4.37 Le chemin passe un petit col, d'où l'on découvre les montagnes autour de Ḥamā, puis il descend en pente douce. Direction 310°.

4.57 Halte au campement (cote 417), dans un vallon vert, qu'arrose un ruisseau coulant vers l'Oronte. Marche rapide.

A quelques minutes au nord-ouest, sur le flanc du vallon, s'élève le hameau de ʿIzz el-dīn (A). Il est habité par des paysans demi-nomades, qui logent leur bétail dans les huttes et campent à l'entour; ils cultivent quelques champs et payent un impôt. Leur chef, le chaikh Ḥasan, nous reçoit sous sa tente, au milieu de sa famille et de son troupeau.

DE ʿIZZ EL-DĪN À SALAMIYYE (9 MAI).

00 Départ du campement en montant à travers un plateau, où nous errons à la recherche d'un chemin tracé. Direction NE; vitesse 6.

28 D'un point découvert au sommet de ce plateau : Chumaimis 322° (autres visées négligées). Direction 300°.

38 Première vue de Salamiyye, à 300°, au milieu d'une vaste plaine cultivée.

58 De la lisière nord-est du plateau (fig. 13) : sommet K de l'Anti-Liban 155° (157°); Salamiyye 300°; Chumaimis 330° (332°). Descente en pente douce vers la plaine. Direction 300°; vitesse 7[1].

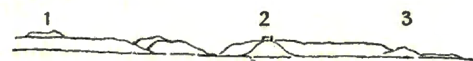


Fig. 13. — Vue vers le nord, prise du point 0.58.
1. Jebel el-a'lā.
2. Chumaimis.
3. Maqām el-khiḍr.

1.08 el-Mazraʿa, groupe de tombeaux creusés dans le roc (*Felsengräber* de la carte Blanckenhorn).

1.13 Cessant de descendre, le chemin traverse un ruisseau qui coule vers le nord, s'engage dans les cultures de la plaine et poursuit en ligne droite sur Salamiyye.

2.03 Entrée du bourg.

2.08 Halte au campement (cote 459), dans la cour de la citadelle, soit au niveau général du bourg (A), qui s'élève sur un terrain plat. Marche rapide.

DE SALAMIYYE À ḤAMĀ (10 MAI).

00 Départ de la citadelle. Direction NO; vitesse 6.

05 De la sortie du bourg : Maqām el-khiḍr 30°; Chumaimis 50°; Tell ʿada, village à 5 ou 6 kilomètres, 320°[2]. Laissant à droite la colline qui porte les ruines du Maqām el-khiḍr ou chapelle de Saint-George (A), nous marchons sur Chumaimis.

50 Montée raide et pierreuse sur le flanc du cône d'éruption qui sert d'assiette à cette forteresse (A). Du plus haut point de ses ruines (cote 562), visées à la boussole et à l'alidade sur planchette : Jalfa (ou Tell derre; cf. plus loin, au point 1.48), village à 5 ou 6 kilomètres, 95°; Salamiyye 230°; Maqām el-khiḍr 267° (autres visées négligées).

53 Départ du pied de la colline (cote 468), à environ 300 mètres, soit 3 minutes à l'ouest du point 0.50 (l'ascension au château de Chumaimis étant déduite de l'itinéraire). Direction 110°. A gauche, une montagne isolée en deçà du Jebel el-arbaʿīn; à droite, les premiers massifs du Jebel el-aʿlā.

[1] Cette dernière indication, qui ne figure pas dans nos notes, a été ajoutée pour justifier la longueur du tronçon ʿIzz el-dīn-Salamiyye; sur la position de Salamiyye, voir plus haut, p. 5.

[2] C'est le Tell ʿadā (Theleda) que la carte publiée dans Butler, 1904, section B, part 1, place au nord de Salamiyye.

1.13 Direction 80°, sur la route de Salamiyye à Ḥamā, entre un affluent de l'Oronte à gauche et les premières pentes du Jebel el-aʿlā à droite; elle est à peu près carrossable, et bordée par les poteaux du télégraphe.

1.23 Direction 60°; la route, en long ruban droit, passe auprès de quelques tombeaux creusés dans le roc, et s'éloigne peu à peu du Jebel el-aʿlā.

1.38 Hameau à 200 mètres à gauche, sur l'affluent de l'Oronte.

1.48 Tell à gauche de la route; Tell derre, village à 1 kilomètre au sud-ouest, avec des huttes en ruche d'abeilles. A droite, le Jebel el-aʿlā s'éloigne de plus en plus. Direction 49°.

2.08 Direction 45°.

2.28 Direction 62°.

2.41 Direction 35°. A droite, les premières pentes du Jebel el-aʿlā sont à 5 ou 6 kilomètres; à gauche, le sol plat s'étend en faibles ondulations jusqu'à l'Oronte.

2.49 Direction 65° et courte descente.

2.53 Tell à droite de la route; à gauche, Kāfāt, village avec des huttes en ruche d'abeilles, assis sur l'autre bord du cours d'eau (cf. ci-dessus, point 1.13), qui coule ici près de la route. Direction 35°; montée et petit col.

3.03 Direction 25° et descente.

3.08 Smēkh, village à 2 kilomètres à droite.

3.13 Direction 45°, à travers un large plateau. Nous croisons un char à quatre roues, monté par des Circassiens en bonnets de fourrure; c'est le seul véhicule que nous ayons rencontré entre Ḥömṣ et Alep.

3.53 D'un point découvert à la suite d'une montée en pente douce (cote 361 de la carte Blanckenhorn) : Ḥamā 70°; Seraiḥīn, village à environ 8 kilomètres, 103°; tell du point 2.53 en arrière 225° 1/2; direction de Salamiyye 234°; Smēkh 245° (autres visées négligées). On voit d'ici la vallée de l'Oronte à 4 ou 5 kilomètres au sud-ouest; même direction et descente.

4.08 Direction 65°, toujours en descendant, dans un vallon vert et bien arrosé, orienté du nord-est au sud-ouest, vers l'Oronte.

4.18 Fond du vallon, puis montée sur l'autre côte.

4.27 Du haut de cette côte, nous découvrons Ḥamā à 80° et 6 kilomètres : une large tache blanche, tapie au fond de la vallée, dans une ceinture de jardins verts. Coup d'œil charmant, au sortir des steppes de Salamiyye, qui fait songer à Damas vue du Jebel Qāsiyūn, mais sans le cadre grandiose que fait à Damas la plaine de la Gūṭa bordée par

l'Anti-Liban; depuis Tripoli, nous n'avons rien vu d'aussi frais. La route descend jusqu'à la ville.

4.55 Entrée dans les jardins fleuris.

5.05 Nous atteignons le faubourg bâti sur la rive droite de l'Oronte. Passant à côté du mausolée d'Abu l-fidā' (A), nous traversons le fleuve sur l'un de ses vieux ponts de pierre, puis nous tournons à gauche, devant la mosquée de Nūr al-dīn (A).

5.20 Halte au campement (cote 269), près du centre de la ville (A), au bord et à 4 ou 5 mètres au-dessus de l'Oronte, dans un beau jardin voisin de la maison de M. Bambino, consul de France. Marche moyenne.

DE ḤAMĀ À SĒJAR (14 MAI).

00 Départ du campement; passant devant la grande Mosquée (A), nous sortons de la ville à l'ouest, en montant.

10 Direction 30°; vitesse 6, sur un plateau légèrement ondulé, couvert de champs fertiles; à part quelques beaux noyers à el-Bāra, nous ne verrons presque plus un seul arbre jusqu'aux jardins d'Alep.

20 D'ici : sommet E (ou F) du Liban 147°; sommet K de l'Anti-Liban 173° (autres visées négligées). Direction 56°.

25 Direction 50°.

1.00 el-Chīḥa, village à 800 mètres à gauche, dans une belle plaine de blé.

1.05 Direction en arrière 230°.

1.50 Descente dans le vallon du Nahr el-sārūt.

2.00 Pont ancien sur cette rivière, qui coule à l'Oronte, vers le nord-est, puis montée sur la rive gauche.

2.10 Puits à droite du chemin.

2.25 Direction 40°.

2.37 Puits à gauche.

2.40 Direction 35°.

3.00 Mḥarda, gros village à deux kilomètres au nord-est; au bord du plateau, le chemin descend en pente douce vers l'Oronte, en inclinant au nord.

3.09 Direction 10° et descente plus rapide, puis direction 0°.

3.15 Du pied du plateau, direction 350°, sur un gros promontoire qui le prolonge au nord-est, formant l'assiette du château de Sējar. Doublant à l'ouest ses flancs escarpés, nous passons sous les murs de cette forteresse, qui nous domine de très haut, assise sur le roc.

3.35 Halte au campement (cote 200), dans le bas village de Sējar, sur la rive gauche et à 10 ou 15 mètres au-dessus de l'Oronte, au pied de l'entrée du château (A); celle-ci s'ouvre au nord, au bout du promontoire allongé qui porte la forteresse et le haut village. Marche moyenne.

Du sommet du donjon, le plus haut point du château, à son extrémité sud : Welī el-chaʿrāni, mausolée à coupole au nord-nord-ouest d'Apamée, 36°; Abū qubēs 98°; el-Ḥamīdiyye 115° (autres visées négligées).

DE SĒJAR À QALʿAT EL-MUDĪQ (15 MAI).

00 Départ du pont sur l'Oronte, à 5 minutes au nord du château, à 2 ou 3 minutes au nord du campement. Direction 45°; vitesse 6. Quittant l'Oronte, qui dessine une courbe vers l'ouest, le chemin s'engage dans une vaste plaine au sol noir et fertile, couverte de blés superbes et piquée de tells, de villages et de campements de bédouins. A l'ouest, la vue s'arrête sur la ligne régulière du Jebel el-nuṣairiyye, dont le profil, à distance, rappelle celui du Jura vu du lac de Genève. Au nord, les collines d'Apamée forment les premiers contreforts du Jebel el-bāra; à l'est, la plaine s'étend à perte de vue, légèrement ondulée.

30 Direction 54°.

50 Tell yellakh[1], colline artificielle (?) à 600 mètres à droite.

1.23 Nebī yūnus, weli à coupole blanche, à droite du chemin. Direction 55°.

1.40 Direction 30°.

1.58 Au pied d'une large colline (dessinée sur la carte Blanckenhorn), le chemin monte en pente douce, en inclinant à l'ouest, et traverse des champs d'orge et de blé dont les plus hauts épis caressent la tête de nos chevaux; à ces cultures se mêlent plusieurs variétés de gros chardons arborescents.

2.05 Du haut de la montée : château de Sējar 227°. Direction 65°, à travers un plateau fertile.

2.23 Débris de colonnes à gauche du chemin.

2.40 Le plateau s'abaisse à l'ouest, vers l'Oronte invisible, comme un glacis gigantesque.

(1) Prononciation locale de جلّخ, peut-être Tell mellakh ملّخ; voir *Notes croisades*, p. 396 (12).

2.45 Sqēlebiyye, gros village perché sur un tertre, d'aspect riche et prospère, habité par des chrétiens orthodoxes. Le chaikh nous ouvre sa demeure hospitalière et nous accompagnera jusqu'à Qal'at el-mudīq, avec plusieurs de ses parents, pour nous fournir un guide vers el-Bāra. Sa maison, qui respire l'aisance, est entourée de huttes formant les communs de son domaine; le tout est enclos d'un haut mur de terre battue, couronné d'une sorte de frise en claire-voie, souvenir décoratif d'un crénelage.

De la terrasse de cette maison : el-Khandaq, village au pied du Jebel el-nuṣairiyye, sur la rive gauche de l'Oronte, 54°; 'Ain el-kurūm, village au sud du précédent, 98°; Abū qubēs 158°; el-Ḥamīdiyye 163°; sommet D (?) du Liban 170° (167° 1/2)[1]; Qal'at el-mudīq 358° (une visée négligée; Sējar est invisible).

Direction 358°; montée en pente douce, dans les blés, sur le flanc de la colline, qui plonge à l'ouest, vers les marais de l'Oronte.

3.40 Halte au campement (cote 208)[2], à quelques minutes au sud et au-dessous du village et du château de Qal'at el-mudīq (A). Marche moyenne.

A l'ouest se creuse la vallée large et profonde de l'Oronte, dont les marais nous envoient de nombreux moustiques; au delà s'allonge la chaîne du Jebel el-nuṣairiyye. Au nord, la vue est bornée par la haute colline qui porte le village et la forteresse[3]; au nord-est, le regard s'arrête sur le plateau des ruines d'Apamée (A), qui nous domine encore de quelques mètres.

DE QAL'AT EL-MUDĪQ À EL-BĀRA (16 MAI).

00 Départ du campement. Direction 345°. Traversant en ligne oblique les ruines d'Apamée, qui couvrent un plateau désert, à l'est et un peu au-dessous de Qal'at el-mudīq, nous sortons par la porte nord de l'enceinte antique (A).

10 De cette porte, soit à 1 kilomètre au nord-est de Qal'at el-mudīq : Welī el-cha'rāni 31°; 'Ain el-kurūm 122°; Qal'at el-mudīq (largeur angulaire des murs de la forteresse) 135°-147°; Abū qubēs 160° (161° 1/2); direction de la rue nord-sud d'Apamée, suivant le grand axe du champ de ruines, 178° 1/2; Kefr enbūde, village à environ 8 kilomètres, 269°[1]; Welī el-jūḥi, petit mausolée à coupole sur un mamelon boisé, 335°; arbre solitaire et bien apparent, à 4 ou 5 kilomètres, 348° 1/2 (autres visées négligées).

Direction 330°; vitesse 6, suivant le bord sud-est des premiers contreforts du Jebel el-bāra; à droite s'étend une plaine cultivée et parsemée de campements, qui s'avance au nord et pénètre en triangle dans la montagne (voir la carte Blanckenhorn).

55 L'arbre isolé du point 0.10 est à 2 kilomètres à gauche, sur une colline aride.

1.05 Sur une colline à gauche du chemin, un hameau composé de huttes informes et de grottes souterraines. A 400 mètres à droite, un tell artificiel (?). Direction 280°.

1.15 Direction 320°; la plaine se resserre vers le nord et se transforme en un étroit vallon dont nous gravissons le flanc ouest.

1.35 La plaine finit en pointe et le chemin monte en pente douce sur des collines arides; à gauche, des carrières de pierre.

1.46 Plateau désert, couvert de pierres et de maigres cultures (cote 378)[2].

A l'ouest, il s'appuie à une chaîne de montagnes courant vers el-Bāra; au nord, il s'étend aussi loin que la vue; à l'est, il s'incline vers la plaine. Nous voici dans la région des hauts plateaux et des ruines antiques de la Syrie du Nord, qui contraste avec la plaine cultivée, semée de villages en pisé. L'aspect en est si frappant qu'il reste à jamais gravé dans le souvenir; nous n'en sortirons qu'à Ma'arrat el-nu'mān, puis à Sermīn, pour y rentrer à l'ouest d'Alep[3].

De la cote 378 : arbre isolé du point 0.10 en arrière 119° (118°); hameau du point 1.05 en arrière 134°; Qal'at el-mudīq 142°; Sqēlebiyye 154°; Welī el-jūḥi 354° (autres visées négligées). Direction 310°.

(1) Correction pour le sommet D ou Jebel 'akkār. Mais à une pareille distance, nous n'avons guère pu viser qu'un sommet neigeux, soit E, F ou G; la correction serait alors environ 165°.

(2) La cote 208 paraît un peu faible, comparée aux observations d'autres voyageurs; voir plus haut, p. 25. A plus forte raison, la cote 213 pour le plus haut point de la forteresse doit être trop basse, car d'après nos souvenirs, ce point dépassait d'au moins 20 mètres le niveau du campement. Entre les deux, nous donnons la préférence à la cote 208 du campement, calculée sur deux observations complètes, à plusieurs heures de distance, alors que la cote 213 de la forteresse résulte d'*une* observation, faite avec un seul baromètre; aussi n'a-t-elle pas été reportée sur la carte 1.

(3) Nous avons négligé de prendre un tour d'horizon au sommet du château de Qal'at el-mudīq, où nous n'avons fait qu'une rapide observation barométrique; cette lacune est comblée par le tour d'horizon pris de la porte nord d'Apamée, au point 0.10 du 16 mai (p. 55 en haut).

(1) Sur la carte 1, ce village est placé un peu trop au sud.

(2) Cette cote, qui est placée un peu trop au nord sur la carte 1, se rapporte au *deuxième* petit cercle au *sud* de Termalā.

(3) Cf. plus loin, p. 65.

1.56 Direction 340°.

2.11 Termalā, ruines antiques à droite du chemin, sur une colline basse. Ces ruines étendues n'offrent guère que des blocs de pierre épars sur le sol; seul, l'arc en plein cintre d'une maison est encore debout. Même direction et montée en pente douce.

2.21 Du sommet de la montée (cote 454) : Welī el-jūḥi 13°. Direction 350°.

2.41 A droite du chemin, une colline pierreuse, portant un grand arbre; à gauche, un petit lac; Welī el-jūḥi, à 2 kilomètres, 35°. Direction 324°; descente en pente douce, à travers des champs pierreux.

3.21 D'ici : Welī el-jūḥi 112° (111°); direction en arrière 144°; direction en avant 315°. Au bord d'un vallon profond (marqué sur la carte Blanckenhorn), qu'arrose un ruisseau coulant vers le sud-est, le chemin s'encaisse en inclinant vers le nord (environ 325°), traverse le ruisseau, puis remonte sur la rive gauche, par une pente raide et pierreuse, en inclinant vers l'est (environ 320°).

3.46 Il débouche sur un plateau découvert, dominant celui que nous avons quitté tout à l'heure; la vue s'étend au loin dans l'est, sur la plaine de Maʿarrat el-nuʿmān, piquée de gros villages. Welī el-jūḥi 123°; arbre du point 0.10 en arrière 140°; petit lac du point 2.41 en arrière 142°; direction de Qalʿat el-mudīq 146°.

3.51 Ḥsārīn, beau village entouré de jardins et de plants d'oliviers, sur le penchant nord du plateau. Le chaikh nous fait bon accueil et nous nomme plusieurs villages de la plaine : Maʿarrat ḥörmül, à 8 kilomètres, 194°; Kfar sijine, à 10 kilomètres, 214°; Jibāle, Maʿarrat maʿtir et Maʿarrat zēta, à 5, 6 et 8 kilomètres, tous trois à 219°.

Direction 10°. Inclinant au nord-nord-ouest, pour éviter un nouveau vallon, le Wādī el-jamal, plus large que le précédent, le chemin monte en pente douce.

3.56 Cote 568, un peu au-dessus de Ḥsārīn[1].

4.06 Ruines antiques dans un bois d'oliviers, à droite du chemin. Des collines bornent la vue au nord et cachent la direction.

4.19 Du sommet d'un petit col apparaissent les ruines de Btirsā, dans un vallon en avant, à 345°; le chemin traverse un plateau désert.

4.31 Btirsā en avant à 342°; sur la hauteur à droite, un groupe de ruines importantes à 285°; à gauche, un village à 22°.

[1] Sur la carte 1, cette cote devrait être placée immédiatement au *nord* de ce village. Pour la route de Ḥsārīn à Lādikh, cf. la carte publiée dans Butler et Prentice, 1904, section B, part 3.

4.41 Ruines insignifiantes à droite du chemin; depuis ici, il descend en pente douce, dans un vallon désert courant vers le nord, sorte de défilé que bordent deux parois de rochers déchiquetés. L'étrange impression d'angoisse décrite par M. Sachau[1] nous revient à la mémoire à l'entrée de ce coupe-gorge (fig. 14).



Fig. 14. — Champ de ruines d'el-Kefr.

1. Btirsā.
2. Mijdleyyā.
3. Tour ruinée.
4. Abreuvoir.
5. Villa Dēr sobāt.
6. el-Kefr.
7. Mausolée.
8. Mausolée.
9. Église.
10. Tombeau creusé dans le roc.
11. Citadelle.
12. Village d'el-Bāra.

5.26 Le défilé s'ouvre à côté des ruines de Btirsā (A). Direction NNO.

5.36 Ruines de Mijdleyyā[2] (A). Direction NNE.

5.56 Halte au campement (cote 672), à environ 300 mètres au sud-ouest et un peu au-dessus du village d'el-Bāra (fig. 14), à l'est et au niveau des ruines d'el-Kefr (A). Marche moyenne.

D'EL-BĀRA À MAʿARRAT EL-NUʿMĀN (18 MAI).

00 Départ du campement. Direction SE; vitesse 6, à travers un large plateau désert où le chemin, à peine tracé, serpente entre les pierres, sans direction précise.

55 De Khirbet ḥās, champ de ruines étendues (A), sur un point un peu dominant de ce plateau : Nebī ayyūb (?), sommet à environ 16 kilomètres,

[1] Dans *Reise*, p. 85.

[2] Ce nom paraît dériver de la racine *jdl* (cf. Magdala), mais son orthographe varie beaucoup. Après enquête, nous adoptons la forme مجدليّا, Mijdleyyā (au lieu de Mudjleyyā sur la carte 1).

35° 1/2 [1]; village, à 10 ou 12 kilomètres, 111°; Welī el-jūḥi 131°; sommet E du Liban 162° (161°, ou 160° pour le sommet F); Kfar nbūl, village à 5 kilomètres, 164° 1/2; Rubēʿa, ruines à 2 kilomètres, 330° (autres visées négligées). Au nord-ouest, le village d'el-Bāra et les ruines qui l'entourent sont cachés dans une dépression; au sud-ouest, on distingue au loin la chaîne du Jebel el-nuṣairiyye; au sud, les montagnes de Ḥamā, et au delà, dans la brume, la ligne basse du Jebel el-aʿlā, vers Salamiyye. Direction 330°, à travers le plateau.

1.15 De Rubēʿa, champ de ruines [2] plus restreint que le précédent : Baʿūda, ruines à l'est (ou nord-est) d'el-Bāra, 30° [3]; Nebī ayyūb 45° (42°) [4]; Khirbet ḥās (largeur angulaire des ruines) 145°-153°; Serjilla (largeur angulaire) 342°-350°. Direction sur Serjilla.

1.36 Serjilla (cote 630, au niveau moyen), champ de ruines (A) aussi vaste que Khirbet ḥās, au fond et sur les flancs d'une large dépression. Direction ESE, dans un vallon désert et pierreux qui descend vers la plaine de Maʿarrat el-nuʿmān [5]. Peu à peu, le vallon s'élargit et le plateau s'incline par une pente uniforme vers l'est-sud-est.

2.41 Dēr dūrīn, ruines peu importantes, sur le chemin. A 500 mètres au sud s'élève le village, avec un grand édifice pareil à un couvent; nous remontons un peu.

2.45 D'un point découvert : Serjilla en arrière 67°; groupe de ruines (Rubēʿa?) 72°; mamelon dans la plaine, un peu au sud de Maʿarrat el-nuʿmān, 242° (autres visées négligées).

2.51 D'ici : minaret de Maʿarrat el-nuʿmān, enfin visible, 264° [6]. Direction sur cette ville, au sud du minaret, et descente en pente douce.

3.21 Halte au campement (cote 516), au bord d'un étang, à l'entrée sud et au niveau général de Maʿarrat el-nuʿmān (A). Marche moyenne.

(1) Cf. les visées du point suivant 1.15 et des points 1.32 et 3.17 du 6 juin, 3.05 et 5.40 du 7.

(2) Sur les antiquités de Rubēʿa, voir Butler, 1899, p. 102 à 112, et 239.

(3) Sur la carte 1, ces ruines sont placées un peu trop au sud.

(4) Voir la note 1 ci-dessus.

(5) Cette ville est cachée par des collines; sur la carte 1, la direction a été construite à 247°, complémentaire de la visée 67° en arrière, faite un peu plus loin, du point 2.45, sur Serjilla.

(6) Cette visée n'est pas en désaccord avec la direction 247°, signalée dans la note précédente. En effet, depuis Serjilla, nous avons marché vers le sud de Maʿarrat el-nuʿmān, alors que le minaret s'élève dans le quartier nord; pour cette ville, vue à environ 3 kilomètres de distance, une largeur angulaire de 20° n'a rien d'excessif.

DE MAʿARRAT EL-NUʿMĀN À SERMĪN (19 MAI).

00 Départ du campement, par le chemin d'Alep, en laissant la ville à gauche. Direction NE; vitesse 6 1/2.

10 Direction 342°, à travers une plaine cultivée qui s'étend au loin dans l'est et le nord, et que borne, à l'ouest, le pied du haut plateau.

35 D'ici : Dāna 35° (31°); village, à environ 3 kilomètres, 60°; citadelle de Maʿarrat el-nuʿmān (au nord-ouest de la ville) 138°; Ruwēḥa (?) 355° (352°). Direction 322°.

42 Quittant le chemin d'Alep, qui poursuit dans la plaine, vers le nord-est, nous prenons à travers champs, droit sur Dāna. Direction 50°; vitesse 6. Le sentier traverse une dépression (Wadi Djorf de la carte Blanckenhorn?), puis attaque le flanc du plateau.

1.10 Dāna, gros village sur le bord oriental du plateau, au milieu d'un vaste champ de ruines; les maisons, bâties en matériaux antiques, cachent de nombreux fragments de sculpture. Direction N, à travers le village.

1.20 Au nord du village, à droite du chemin, s'élève un beau mausolée pyramidal, isolé dans un champ (A). De ce point : minaret de Maʿarrat el-nuʿmān 170°. Direction 350°; vitesse 5 1/2 et montée en pente douce, à travers des champs et des plants d'oliviers.

1.30 A droite du chemin, sur une colline aride, s'élève un édifice antique, le Qaṣr el-banāt (A). Jerāde, groupe de ruines à 3 kilomètres, 300°. Le chemin, de plus en plus mauvais, traverse un plateau couvert de pierres et de gros rochers à fleur de sol; il s'abaisse au passage d'une légère dépression du terrain, qui forme, plus à l'est, une combe fuyant vers la plaine, puis il remonte dans la même direction.

2.05 D'un point découvert : sommet A de l'Amanus 11° [1]; village sur le flanc du Jebel rīḥā, au sud de la ville de ce nom, 63°; sommet F du Liban 161° (158°); Maʿarrat el-nuʿmān 172°; village (?) 205°; Ruwēḥa 315° (318°); Chēkh barakāt 346° 1/2 (autres visées négligées). Descente en pente douce sur Ruwēḥa.

2.15 Halte à Ruwēḥa (cote 576, au niveau des basiliques), vaste champ de ruines (A), sur un plateau découvert [2]. Direction NNE.

(1) Première visée sur ce sommet important, placé en dehors de la carte 1; cf. plus haut, p. 4, n. 2.

(2) D'après notre horaire, le tronçon du point 2.05 à Ruwēḥa a été construit un peu trop long, alors que le suivant jusqu'à Kefr baṭṭikh a été construit un peu trop court. Il y aurait donc lieu,

2.25 Au bord du plateau de Ruwēḥa, la vue se découvre au nord (fig. 15) : largeur angulaire de deux groupes de montagnes à l'horizon, 11°-14° et 21°-24°; villages dans la plaine, à environ 8, 15, 12 et 7

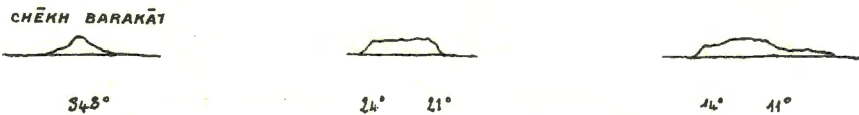


Fig. 15. — Vue du point 2.25 vers le nord.

kilomètres, 302°, 312°, 331° et 336°; Chēkh barakāt 348°; Sermīn 352°. Direction sur Sermīn; vitesse 5 et descente en pente douce, à travers pierres et champs, avec quelques détours.

3.30 Kefr baṭṭīkh, village au milieu d'une plaine unie et fertile. Direction N; vitesse 6 1/2.

3.50 Lādīkh, village dans la plaine. Direction 0°.

4.45 Près d'un tell et d'une mare au bord du chemin : Ruwēḥa 170°; Kefr baṭṭīkh (?) 197°; Lādīkh (?) 200°[1]; Sermīn 343°. Direction 325° (340°)[2]. Bientôt le chemin rejoint à droite la ligne du télégraphe de Maʿarrat el-nuʿmān à Sermīn.

5.05 Nērab, hameau. Direction 350°.

5.35 Halte au campement (cote 386)[3], à l'entrée sud et au niveau général de la ville de Sermīn (A). Marche rapide.

sur la carte 1, de reporter à un bon kilomètre au sud-ouest et l'emplacement de Ruwēḥa, avec la cote 576, et le point 2.25 au nord de Ruwēḥa, avec les villages visés de ce point; cette erreur limitée ne modifie pas le tracé général de l'itinéraire.

(1) Ces deux visées en arrière sont un peu trop fortes et se rapportent peut-être à deux autres villages; ou bien elles prouvent que depuis Lādīkh nous avons marché au N N O et que le point 4.45 doit être placé plus à l'ouest; voir la note suivante.

(2) Cette correction considérable, mais qui ne porte que sur un faible parcours, résulte de l'ensemble des autres données. La visée 325° peut être une erreur de lecture; elle est d'autant plus suspecte que la ligne du télégraphe, suivie peu après, devait se diriger à peu près vers le nord. D'autre part, elle est admissible pour un faible parcours si l'on place Ruwēḥa plus au sud-ouest (voir l'avant-dernière note) et le point 4.45 plus à l'ouest (voir la dernière note). En résumé, dans le tracé de la route entre Ruwēḥa et Sermīn, nous soupçonnons quelques erreurs de détails imputables à l'absence d'une direction fixe, mais qui ne peuvent influer sérieusement sur la position de Sermīn, fixée par les visées du 20 mai.

(3) Au lieu de 383, chiffre inscrit sur la carte 1, par suite d'une légère erreur, découverte au dernier moment, dans les calculs de la table XII; cf. plus haut, p. 25, n. 1.

DE SERMĪN À KHĀN ṬŪMĀN (20 MAI).

De la coupole du Nebī nūḥ (mausolée de Noé), petite mosquée au sud-ouest de la grande Mosquée (A) et au bord ouest de la ville de Sermīn (fig. 16) : Bennīch, village à environ 6 kilomètres (largeur angulaire), 3°-7°; sommet A de l'Amanus 15°; Jebel mūsā (?), à l'ouest d'Antioche,

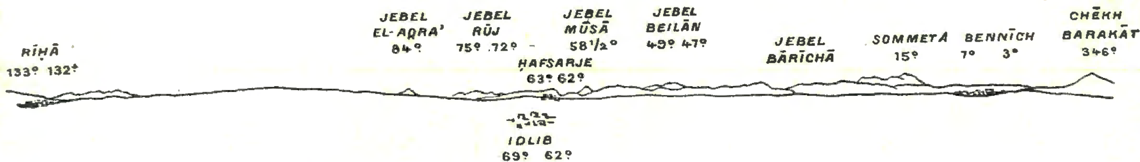


Fig. 16. — Panorama de Sermīn, vers le nord et l'ouest.

58° 1/2; Ḥafsarje, village à environ 15 kilomètres, 62°-63°; Idlib, ville à environ 6 kilomètres[1], 62°-69°; Jebel el-aqraʿ 84°[2]; Rīḥā, ville à environ 15 kilomètres[3], 132°-133°; Ruwēḥa 171° (172°); Nērab 174°[4]; Chēkh barakāt 346° (autres visées négligées).

00 Départ du campement, en laissant la ville à gauche. Direction 300°; vitesse 6 1/2, au milieu d'une immense plaine de blé, sans aucun

(1) Quelques cartes placent Idlib plus loin de Sermīn (H. Kiepert-Sachau 9 kilomètres, Rey 10, Blanckenhorn 12). Nous avons réduit cette distance à 6, d'après notre estimation, confirmée par la largeur angulaire d'Iblib vue de Sermīn, largeur égale à 7° pour une petite ville. Nous constatons après coup que la dernière carte générale de cette région (R. Kiepert-Oppenheim, 1899) place Idlib à moins de 7 kilomètres de Sermīn, d'accord avec nous.

(2) Première visée sur ce sommet important; cf. plus haut, p. 4.

(3) Sur la carte 1, construite au retour du voyage, nous avons évalué cette distance à 12 kilomètres, sans doute d'après nos souvenirs, car nos carnets ne renferment pas d'indication précise à ce sujet. Aujourd'hui, nous voudrions placer Rīḥā à 15 kilomètres de Sermīn, c'est-à-dire sous le mot *rīḥā* de notre carte 1, au point de recoupement des trois visées Sermīn—Rīḥā, Khān ṭūmān—Rīḥā (20 mai) et Chēkh barakāt—Jebel rīḥā (1er juin). Il est vrai que ces trois visées se recoupent sous un angle très aigu; leur coïncidence exacte pourrait donc être fortuite, d'autant plus que la dernière, faite à une grande distance, porte sur le Jebel rīḥā, plutôt que sur la ville même de Rīḥā, qui n'était peut-être pas visible depuis le Chēkh barakāt. Mais voici un autre motif de reporter Rīḥā à 15 kilomètres de Sermīn : cette distance représente exactement la moyenne des estimations précédentes (H. Kiepert-Sachau 12, R. Kiepert-Oppenheim 14, Rey 17, Blanckenhorn 18).

(4) La complémentaire de la visée Nērab-Sermīn 350° (le 19 mai, au point 5.05) serait ici 170°; cet écart de 4° s'explique par le fait que le Nebī nūḥ est à l'*ouest* de Sermīn, alors que nous y sommes arrivés la veille par le *sud-est*. Le minaret de la grande Mosquée de Sermīn, auquel nous n'avons pu monter, ferait une excellente station trigonométrique.

arbre, jalonnée par les poteaux du télégraphe de Sermīn à Alep (dirigés ici à 312°).

1.35 D'ici : Sermīn en arrière (largeur angulaire visible) 120°-121°.

1.45 Ṣalḥiyye, village dont les huttes en pisé ont la forme de ruche (fig. 17), comme tous les villages suivants jusqu'à Khān ṭūmān.

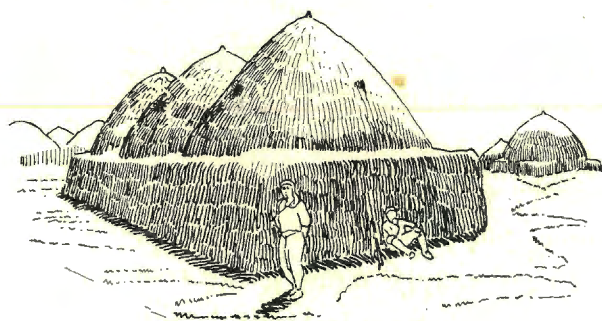


Fig. 17. — Huttes à Ṣalḥiyye.

De l'entrée du village : Tell ḥadye, village, et droit derrière, la coupole du Nebī ʿīs[1], sur une colline isolée dans la plaine, 284°; Jūbb qās, Ksēbiyye et Maʿāra, trois villages à 4, 9 et 4 kilomètres, 298°, 313° et 340°. Direction 298°.

2.15 De l'entrée du village de Jūbb qās : Sermīn en arrière 119°-120°; Ksēbiyye 318°. Direction 310°.

2.25 D'ici : Khān ṭūmān en avant à 310°, au pied d'une colline.

3.10 Nous laissons Ksēbiyye à 1 kilomètre à gauche, sur une colline basse; Tell ḥadye 215°.

3.20 D'ici : Jūbb qās en arrière 127°; Khān ṭūmān en avant 313° (310°). Direction 315°, sur Zirbe.

4.20 Du village de Zirbe : Ksēbiyye 128°; Barqūm, Bernā et Zētān, trois villages peu distants, 160°, 208° et 213°; Khān ṭūmān 315° (309°[2]; autres visées négligées). Direction sur Khān ṭūmān, toujours au milieu de la plaine de blé que nous traversons depuis Sermīn.

[1] Nous écrivons ainsi (au lieu de ʿīṣ sur la carte 1, et H. Kiepert-Sachau) d'après Blanckenhorn, R. Kiepert-Oppenheim et Littmann, 1899, p. 190 (Nebī ʿĪs et il-ʿĪs); cf. cependant Yāqūt, *Muʿjam*, III, p. 753, *s. v.* العيص.

[2] Cette forte correction résulte des autres données de l'itinéraire. Plusieurs visées de cette région sont peu satisfaisantes; ainsi, nous avons dû négliger celles des points 3.10, 3.20 et 4.20 sur le Nebī ʿīs et le Chēkh barakāt.

6.30 Arrivée à Khān ṭūmān, village étendu, mais d'aspect un peu misérable; ses huttes en forme de ruche[1] se serrent au pied d'une colline qui borde la plaine et qui s'élève en pente douce vers le nord-est, pareille à un gigantesque glacis. Depuis 10 minutes environ, nous suivons la rive droite du Quwēq, la rivière d'Alep, qui va se perdre dans les marais au sud du Nebī ʿīs. Passant devant le khān (A) qui donne son nom au village, nous montons en suivant la rue principale.

6.35 Halte au campement (cote 322)[2], au nord-est et à environ 10 mètres au-dessus du village. Marche moyenne, plutôt rapide[3].

Bornée au nord par le penchant de la colline, la vue s'étend sur les montagnes à l'ouest, jusqu'à la chaîne côtière; au sud, elle embrasse la plaine immense jusqu'au Jebel rīḥā; à l'est et presque à nos pieds, le Quwēq s'échappe d'une gorge romantique.

Du campement, visées à la boussole sur pied fixe et à l'alidade sur planchette (fig. 18) : sommet A de l'Amanus 35°; Chēkh barakāt 47°; Jebel

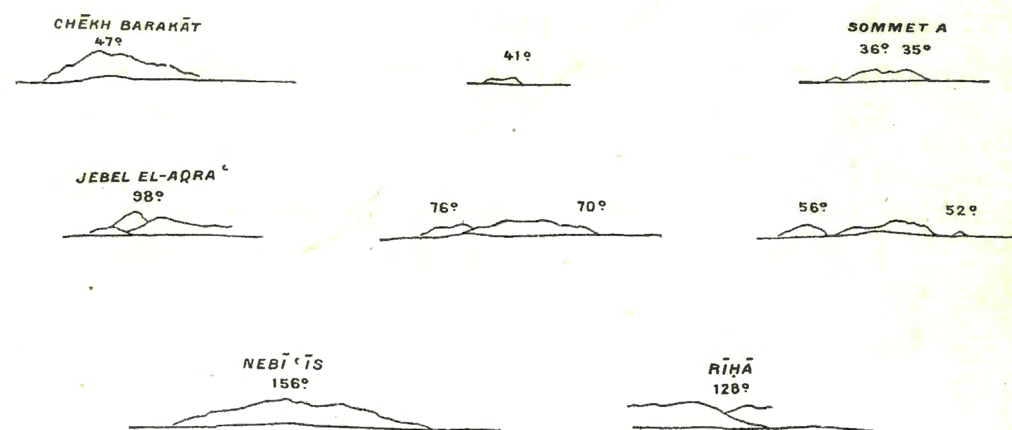


Fig. 18. — Panorama de Khān ṭūmān, du nord-ouest au sud-ouest.

el-aqraʿ 98°; Rīḥā et extrémité nord du Jebel rīḥā 128°; Nebī ʿīs 156° (autres visées négligées, notamment sur des groupes de montagnes mal déterminés, à l'ouest).

[1] Voir dans Sachau, *Reise*, pl. XIX et p. 104, une vue du village et la description de ses maisons.

[2] Sur la carte 1, cette cote devrait être placée au nord-est du village (au lieu du sud).

[3] De fait, nous avons marché très vite durant tout le jour, sur un chemin plat et rectiligne, sans pierres ni accidents de terrain; notre carnet de voyage note expressément : vitesse 7 et au delà, et nous croyons ne pas nous être trompé dans nos notes horaires du 20 mai, car durant cette

DE KHĀN ṬŪMĀN À ALEP (21 MAI).

00 Départ du campement. Direction 290°; vitesse 5 1/2, sur un chemin pierreux, en montant la colline.

45 Direction 330°; vitesse 6 1/2, toujours en montant.

55 Du haut de la montée on aperçoit Alep en bas dans la plaine, à environ 8 kilomètres et 317°. Quelques minutes de descente rapide, puis le chemin, toujours pierreux, s'engage dans une plaine cultivée, bientôt après dans de riants jardins, plantés d'oliviers, de pistachiers et de grenadiers.

2.05 Entrée des faubourgs d'Alep, au bord du Quwēq serpentant dans les jardins fleuris, à l'ombre des arbres fruitiers, des noyers et des peupliers.

2.20 Halte au campement (cote 361), dans un jardin, à côté du pont qui traverse le Quwēq à l'ouest d'Alep, devant le Bāb anṭākiyye (porte d'Antioche), soit au plus bas niveau de la ville (A). Marche moyenne.

Du sommet du minaret de la citadelle (fig. 19), par un temps brumeux,

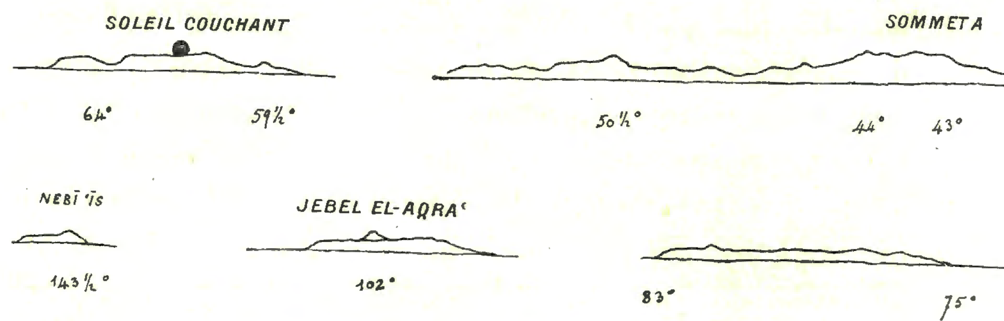


Fig. 19. — Panorama de la citadelle d'Alep, vers le nord et l'ouest.

le 29 mai à 7 h. du soir, au coucher du soleil : sommet A de l'Amanus 43°; soleil couchant, environ 62°; Chēkh barakāt 72° 1/2; Jebel el-aqraʿ 102°; Rīḥā 128° (129°); Nebī ʿīs 143° 1/2 (145°; visées négligées sur les montagnes au nord d'Antioche).

journée nous n'avons guère fait halte qu'à Ṣalḥiyye. Si nous avons réduit l'étape à un peu plus de 6 kilomètres à l'heure, c'est pour ne pas rejeter davantage au nord-est notre position d'Alep; voir p. 5. D'autre part, nous n'avons pu repousser vers le sud-ouest la position de Sermīn, fixée par plusieurs visées et concordant en longitude avec H. Kiepert-Sachau, Blanckenhorn et R. Kiepert-Oppenheim, en latitude avec Rey, Blanckenhorn et R. Kiepert-Oppenheim. Malgré cette réduction, notre distance de Sermīn à Alep (53 kilomètres) reste supérieure aux estimations précédentes (Rey 45, Blanckenhorn 46, R. Kiepert-Oppenheim 47, H. Kiepert-Sachau 51). Nous signalons ce petit problème à l'attention des explorateurs.

D'ALEP À KEFR BASĪM (30 MAI)[1].

00 Départ du campement. Direction NO; vitesse 6 1/2 et montée en pente douce, au milieu d'une plaine aride.

48 D'ici : citadelle d'Alep 234°. Direction 54°.

1.05 De Beleramūn, village dans une plaine cultivée, dominant Alep : citadelle d'Alep 235°. Direction 60° environ; descente en pente douce.

1.42 Maʿarra, village au fond d'une dépression fertile, couverte de champs d'orge et de courges, et bordée de collines pierreuses, premiers contreforts du haut plateau. Direction 35°, sur une colline couronnée d'une ruine.

1.53 Direction 75°[2]; peu à peu, les collines se resserrent, dessinant comme un golfe dans la plaine cultivée.

2.18 Quittant la plaine, le chemin s'engage en montant sur le plateau des ruines antiques. Comme dans la région d'el-Bāra, la nature du sol et l'aspect du pays changent brusquement. Après la plaine sans bornes, c'est la même suite de terrasses, de collines et de ravines ondoyantes, sans direction générale, arides et rocheuses, couvertes de pierres ou de maigres cultures, semées de villes et de villages en ruine; même atmosphère transparente et même silence de mort, doublant l'acuité des sens préparés sans cesse à quelque surprise; même air étrange, mêmes paysages presque lunaires, dégageant une impression de rêve[3]. De temps à autre, une dépression plus profonde, remplie d'un sol fertile, aux bords découpés comme ceux d'un lac de montagne.

2.23 Yāqit, village sur la colline, à 5 minutes à gauche. Montée rapide; vitesse 5 1/2.

2.33 Halte au campement (cote 474), à l'entrée est du village de Kefr basīm. Bornée au sud et à l'ouest par des collines et par les maisons du village, la vue s'étend assez loin vers l'est et le nord. Marche moyenne.

Du point marqué par la cote, à quelques pas au nord-est du village : Ḥrītān, ʿAnadān et Ḥayyān, trois villages à 5 ou 6, 2 ou 3, et 5 kilomètres, 282°, 300° et 312°.

[1] Depuis ici, voir aussi la carte 2.

[2] D'ici à Banastūr, la route a été construite à 70°, pour l'accorder avec les autres données de l'itinéraire; d'ailleurs, en ce terrain coupé et sans horizon, il n'était guère possible de relever toujours la direction précise.

[3] Cf. plus haut, p. 55.

DE KEFR BASĪM À QAL'AT SIM'ĀN (31 MAI).

00 Départ du campement. Direction environ 75°[1]; vitesse 6, à travers un plateau rocheux, légèrement accidenté, semé de maigres cultures. Le chemin, de plus en plus mauvais, fait quelques détours, puis descend dans un étroit vallon.

1.36 Banastūr, site antique marqué par une tour en ruine sur une colline, à 5 minutes à gauche. Direction N N O.

1.46 Direction plus à l'ouest, puis à 70°[2], en remontant un nouveau vallon.

2.16 Fāfertīn[3], village bâti au milieu de ruines antiques étendues, mais assez mal conservées : murs de maison et linteaux de porte ombragés de quelques figuiers. A la sortie du village (ouest), au bord de la route à droite (nord), s'élève une petite église en ruine (A). Le chemin monte en pente douce.

2.31 Au bord de la route à droite, une maison antique, assez grande et bien conservée (A). Quelques mètres plus loin, le chemin cesse de monter et s'engage sur un vaste plateau désert, duquel émerge au sud-ouest le cône puissant du Chēkh barakāt. Direction 110°.

2.43 Quelques ruines au bord de la route à gauche. Direction peu à peu à l'ouest, puis au nord-ouest; le chemin devient meilleur.

3.08 Quittant le plateau, nous descendons dans un étroit ravin, dont les bords encadrent une belle vue sur l'Amanus et la vallée du Nahr 'afrīn (cote 583)[4].

3.23 Soudain surgissent à gauche les ruines de Qal'at sim'ān, couvrant une terrasse déserte; le coup d'œil est saisissant.

3.28 Halte au campement (cote 557), à l'ombre de la grande basilique tétraptère (A). Marche moyenne.

Du campement : sommet A de l'Amanus 33° (35°); sommet B (au nord du col de Beilān) 67°; col de Beilān 72°; Jebel el-aqra' 115°; ruines au

(1) Voir la note avant-dernière.

(2) Construite à 65°; cf. les notes précédentes. Pour la route de Banastūr à Dēḥes, cf. la carte publiée dans Butler et Prentice, 1904, section B, part 4.

(3) Lire ainsi sur la carte 1 (au lieu de Fāfertin).

(4) Cette cote a été prise après 20 mètres de descente environ; le plateau à l'ouest de Fāfertīn, qui marque le plus haut point de la route entre Alep et Qal'at sim'ān, est donc à environ 600 mètres au-dessus de la mer.

sud-ouest de Refādi 123°; Chēkh barakāt 161° 1/2 (158°); à l'ouest, au premier plan, la vallée large et profonde du Nahr 'afrīn (fig. 20).

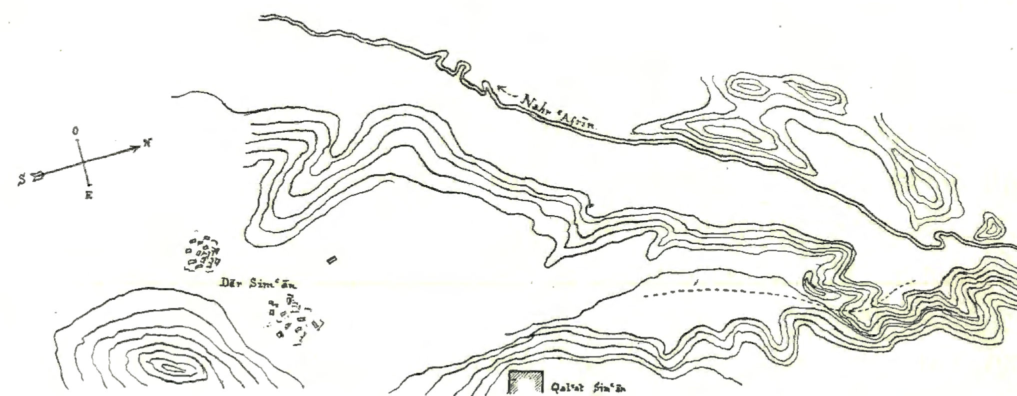


Fig. 20. — Croquis du terrain de la vallée du Nahr 'afrīn, pris du point 3.28.

DE QAL'AT SIM'ĀN À DĀNĀ (1er JUIN).

00 Départ du campement et descente rapide sur le flanc de la terrasse qui porte la basilique. Direction S O, avec quelques détours; vitesse 4 à 5.

30 De Dēr sim'ān, village installé dans un vaste champ de ruines (A), sur un plateau ondulé, à environ 50 mètres au-dessous de Qal'at sim'ān : ruines au sud-ouest de Refādi 106°[1]; Refādi (largeur angulaire) 140°-150°; Chēkh barakāt 166°; Qal'at sim'ān 310°. Direction sur le Chēkh; vitesse 5 1/2, à travers un plateau pierreux, légèrement ondulé, qui monte en pente douce vers l'ouest et le sud, et que borde à l'est un long contrefort du Chēkh barakāt.

55 Refādi, groupe de ruines étendues, à 1 kilomètre à l'ouest[2].

1.00 Khatūra, groupe de tombeaux (A), dans un étroit vallon au pied du Chēkh barakāt. Même direction générale; vitesse 3 à 4 et montée plus raide, en lacets dans les rochers et les éboulis; vers le milieu de la montée, une terrasse partage le flanc nord de la montagne en deux étages.

1.55 Halte au sommet, sur un plateau que couvrent les ruines d'un très beau sanctuaire antique (A). Cet ancien volcan, dont le cône puissant et décharné domine tout le pays, porte le nom d'un saint révéré; son

(1) A moins d'une erreur de lecture, ces ruines ne peuvent être les mêmes que celles visées de de Qal'at sim'ān (31 mai, point 3.28); au surplus, toute cette région est couverte de ruines.

(2) Sur les antiquités de Refādi, voir DE VOGÜÉ, *Syrie centrale*, p. 126 et pl. 110 et suiv.; WADDINGTON, *Inscriptions*, p. 624 et suiv. Cette localité, que nous n'avons pas eu le temps de visiter, nous a paru inhabitée.

mausolée à coupole blanche s'élève au nord du sanctuaire antique et son culte se rattache sans doute à ce sanctuaire.

De la coupole du mausolée (cote 897), visées à la boussole sur pied fixe et à l'alidade sur planchette : Refādi (largeur angulaire) 5°-8°; sommet A de l'Amanus 31° 1/2; col de Beilān 64°[1]; lac d'Antioche (largeur angulaire) 74°-84°; Jebel el-aqraʿ 113°; Sarmedā 137°; Dānā 143°; Ḥezri 145°; Idlib (?) et pied du Jebel rīḥā 157°; Turmanīn 166° (165°); citadelle d'Alep 252°[2]; Qalʿat simʿān 340° (338°); ligne de chute du plateau sur la vallée du Nahr ʿafrīn, au nord de Qalʿat simʿān (voir la carte 2), 342°; Dēr simʿān (largeur angulaire) 342°-347° (autres visées négligées).

Direction S S O; vitesse 3 à 4 et descente abrupte sur le flanc sud-ouest, par un très mauvais chemin en lacets.

2.55 Arrivée au pied du cône, sur le bord d'une plaine cultivée, qu'entourent des collines arides. Direction S S E; vitesse 6, à travers champs, sur un terrain plat et uni.

3.25 Dēr turmanīn, groupe de ruines au bord du plateau, sur la rive orientale de la plaine (A). Direction moyenne 130°, en suivant les bords capricieux de la plaine. Sur la rive opposée s'élève le village de Tell aʿde, qui joue un rôle au moyen âge[3].

3.50 Turmanīn, gros village de construction moderne, au milieu de quelques ruines, au bord de la plaine et sur la route d'Alep à Antioche. Direction 110°, à travers champs.

4.25 Halte au campement (cote 406), à l'entrée nord-est du village de Dānā (A). Marche très lente.

Du campement : Turmanīn (largeur angulaire) 289°-293°; Ḥezri, et au delà, Tell aʿde 313°; cône du Chēkh barakāt (diamètre angulaire à sa base) 313°-335°; sommet du cône 324° (323° 1/2).

DE DĀNĀ À ḤĀRIM (2 JUIN).

00 Départ du campement. Direction 130°; vitesse 6, dans la plaine bien cultivée.

(1) Visée réduite à 61° 1/2 pour le sommet B; cf. plus haut, au point 3.28 du 31 mai, p. 66 en bas.

(2) Cf. la visée complémentaire, au point 2.20 du 21 mai, p. 64 en bas.

(3) Voir *Notes croisades*, p. 395 (11). Peut-être faut-il placer ici le couvent de Teleda, où vécut saint Siméon dans sa jeunesse; voir Lietzmann, *Das Leben des hl. Symeon Stylites*, p. 239. En effet, la carte de Butler, 1904, section B, part 4, marque un Dêr Tell ʿAdeh, à côté de Tell ʿAdeh.

18 Tell aqabrīn, village et ruines à 2 kilomètres au sud-est; d'autres groupes de ruines s'étagent sur les collines qui bordent la plaine.

28 A droite du chemin, un tell (artificiel) couvert de ruines informes; par derrière, au pied des collines au nord-ouest, les ruines de Bāb el-hawā.

58 Sarmedā, gros village d'aspect florissant, sur le bord de la plaine. Il y a de nombreux débris antiques dans les murs des maisons, et à quelques minutes au nord-est du village s'élèvent les deux hautes colonnes d'un monument funéraire[1]. Nous trouvons, non sans peine, un guide pour nous conduire à Dēḥes. Direction 80°; vitesse 5 1/2, toujours dans la plaine, qui forme ici un golfe entouré de collines.

1.10 Cote 394[2].

1.21 Quittant la plaine, le chemin s'engage en montant dans un étroit vallon désert où reparaissent tous les caractères du haut plateau, après l'oasis que nous traversions depuis le pied du Chēkh barakāt. Direction entre 90° et 100°; vitesse 5 à peine.

1.36 Khirbet farfūt, ruines à 300 mètres à droite, sur la hauteur; Barkhēkhā, ruines à 2 kilomètres au nord-ouest, sur une colline plus haute.

2.03 Kefr diryān, village entouré de figuiers, d'oliviers et de plants de tabac, au milieu de ruines étendues, mais peu importantes; la maison antique la mieux conservée est au sud du village. Direction O et montée en pente douce.

2.08 Le chemin atteint le pied d'une côte escarpée qui court du nord au sud, puis il l'attaque en écharpe, par une montée très raide. Direction N O, avec quelques lacets; vitesse 4.

2.40 Du haut de la côte, on découvre à l'est les collines de Sarmedā et de Turmanīn, à l'ouest et beaucoup plus loin, la vallée de l'Oronte et l'Amanus. Devant nous, au premier plan, s'étend un plateau désert et ondulé, parsemé de groupes de ruines : Chakkūḥ, à 2 kilomètres au nord-ouest; Dēḥes, à 1500 mètres à l'ouest; Bāb ʿayyān, à 300 mètres au sud-sud-ouest. Direction O, à travers le plateau; vitesse environ 5 et descente en pente douce. Cote 619[3].

(1) Voir de Vogüé, *Syrie centrale*, p. 117 et pl. 93; Waddington, *Inscriptions*, p. 615; Butler, 1899, p. 59 et suiv.; Prentice, 1899, p. 94 et suiv. Sarmedā joue encore un rôle à l'époque des croisades; voir plus loin, au chapitre du château de Margat, une longue note sur Renaud Mansuer.

(2) Sur les deux cartes, cette cote devrait être placée un peu à l'ouest de Sarmedā; mais ce village doit être à la même altitude, car le sol est plat aux environs.

(3) Sur les deux cartes, cette cote devrait être placée un peu plus à l'est de Dēḥes; d'après nos

3.00 Dēḥes, vaste champ de ruines (A), ombragées d'oliviers et entourées de maigres cultures. Direction S et descente en pente douce, au milieu d'oliviers et de rochers. A 3 ou 4 kilomètres au sud, le gros village de Bārīchā couronne une haute colline qui domine le plateau.

3.10 Fontaine au bord du chemin. Direction O S O, au fond d'un étroit vallon.

3.20 el-Dēr, ruines à quelques minutes à droite, sur la hauteur.

3.25 Direction S O, toujours en descendant le vallon; devant nous apparaît Qalb lauze, sur la crête d'une montagne escarpée.

4.10 Le vallon débouche dans une dépression étroite et profonde, creusée du nord au sud entre le Jebel bārīchā et le Jebel el-aʿlā. Nous voulions visiter la belle église de Qalb lauze[1]; mais les cartes, fort insuffisantes pour toute cette région, nous avaient caché les difficultés de la route. Qalb lauze nous domine au sommet d'une côte d'au moins 200 mètres de hauteur, dont les escarpements semblent impraticables à nos montures; c'est à regret que, congédiant notre guide de Sarmedā, nous décidons de marcher par le plus court sur Ḥārim, où nous attend notre bagage. Direction 40°, à travers la plaine cultivée; vitesse 6 à peine.

4.30 Ḥattān, village à gauche du chemin, au pied de la falaise escarpée. D'ici, un sentier grimpe à Kerkbīze, sur la crête du plateau, mais il est trop tard pour nous y aventurer. Direction 0°, le long de la lisière ouest de la dépression, qui n'a guère ici qu'un kilomètre de largeur.

4.50 A l'extrémité nord de la dépression s'ouvrent deux vallons; laissant le premier à gauche, nous poursuivons par le deuxième au nord, en montant en pente douce.

5.05 Au sommet d'un petit col, la vue se découvre soudain vers le nord, sur la vallée basse du Nahr ʿafrīn, séparée de nous par plusieurs terrasses du plateau. Direction N N O; vitesse 5, par une descente raide et pierreuse.

5.20 Craignant de dépasser Ḥārim, nous profitons d'une coupée dans la montagne pour tourner à l'ouest. Direction 80° environ.

notes, elle a été prise à 5 ou 6 mètres au-dessous du haut de la côte (point 2. 40). Les ruines le Dēḥes, que nous avons atteintes en 20 minutes, par une descente en pente douce, doivent être une altitude moyenne de 600 mètres.

[1] Voir de Vogüé, *Syrie centrale*, p. 135 et pl. 122 et suiv.; Butler, 1899, p. 221 et suiv. ce nom a été oublié dans l'index du volume de Butler).

5.30 Rejoignant le vallon laissé à gauche au point 4.50, nous nous engageons dans un ravin à sec, par un sentier pierreux qui suit les traces d'une ancienne route pavée de dalles et taillée dans le roc. Direction 60°, puis peu à peu à l'ouest et au sud-ouest, jusqu'à 115°. Le ravin devient une gorge profonde et sauvage, qui s'abaisse rapidement vers Ḥārim et dont les flancs s'écartent pour encadrer un paysage admirable : la plaine et le lac d'Antioche, bordés par la ligne lointaine de l'Amanus et noyés dans l'or du soleil couchant (fig. 21).

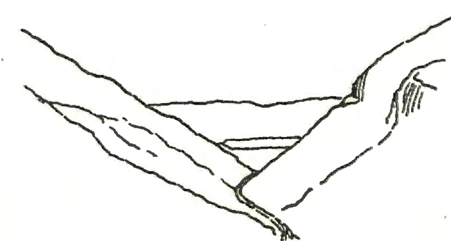


Fig. 21. — Le lac d'Antioche et l'Amanus vus du point 5.30.

6.20 Direction sur le Jebel el-aqraʿ, à 116° (118°).

6.50 Près d'une belle source d'eau claire, le chemin débouche brusquement dans la plaine. Direction droit au sud, sur les premières maisons de Ḥārim. Ce gros bourg s'appuie au pied de la montagne qui le domine à l'est; après l'avoir traversé dans toute sa longueur, nous passons sous les murs du château, dont les ruines couronnent un gros tertre commandant le bourg au sud (A).

7.00 Halte au campement (cote 138), au niveau le plus bas du bourg, à quelques minutes au sud-ouest et au-dessous du château, dans de beaux jardins arrosés par les eaux de la montagne. Marche lente.

Du sommet du château (fig. 22) : sommet A de l'Amanus 8°; sommet B (au nord du col de Beilān) 32°; col de Beilān 44° (45°); lac d'Antioche (largeur angulaire) 55°-62°[1]; extrémité nord du Jebel el-qṣēr et direction approximative de Jisr el-ḥadīd 74°; Jebel mūsā, à l'ouest d'Antioche, et direction approximative de cette ville, cachée par le Jebel el-qṣēr, 90° 1/2; Jebel el-aqraʿ 117° (autres visées négligées).

De ce point élevé, la vue s'étend au nord sur le bourg, à l'est sur les

[1] Sur la carte Blanckenhorn, la largeur angulaire du lac d'Antioche, vu de Ḥārim, est d'environ 22°-68°; sur les cartes Hartmann (*Das Liwa Haleb*) et R. Kiepert-Oppenheim, elle est plus faible et se rapproche de la nôtre. Il ne faut pas oublier que ce lac est un vaste marécage, dont les limites, surtout au nord, varient beaucoup suivant les saisons; notre largeur est celle du miroir d'eau, éclairé par le couchant du 2 juin. Dans notre panorama (fig. 22), nous en avons placé l'extrémité nord vers 35°.

pentes escarpées du Jebel el-aʿlā, au sud sur les collines qui dominent la rive droite de l'Oronte, à l'ouest enfin sur la plaine immense, bordée à l'horizon par le lac d'Antioche et les hauts sommets de l'Amanus.

DE ḤĀRIM À ANTIOCHE (3 JUIN).

0.00 Départ du campement. Direction 90° (avec un petit crochet au sud, 5 minutes après); vitesse 7, d'abord dans les jardins, puis au milieu d'une vaste plaine, fertile et bien cultivée, coupée de canaux d'irrigation et qui s'abaisse, en pente très douce, vers l'Oronte à l'ouest.

50[1] Direction 80° environ. A gauche, des collines basses et cultivées, détachées du haut plateau, viennent mourir à nos pieds; en avant et à droite, la chaîne côtière grandit à l'horizon et la plaine fertile, un peu marécageuse, s'incline vers le fleuve et vers le lac d'Antioche, qui nous envoie des nuées de taons, de mouches et de moustiques.

1.10 Direction 55°.

2.00 Le chemin rejoint la rive droite de l'Oronte, roulant des flots lents et bourbeux entre deux berges peu élevées, dont la coupe verticale met à nu la terre noire et fertile.

2.20 A Jisr el-ḥadīd, il traverse l'Oronte (direction O S O) sur un grand pont en pierre (A); à l'extrémité du pont, sur la rive gauche, s'élève un poste militaire ou douanier, entouré de quelques maisons.

2.25 Direction 75°, sur l'extrémité nord du Jebel el-qṣēr; la plaine, toujours cultivée, paraît moins fertile que sur l'autre rive.

3.20 Le chemin traverse un petit ruisseau coulant au nord.

3.27 Il atteint le pied du Jebel el-qṣēr, qu'il suivra jusqu'à Antioche. De ce point (visé à 74° depuis le château de Ḥārim) : sommet B (au nord du col de Beilān) 0°; Chēkh barakāt 270° (271°); sommet A de l'Amanus 345° (348°). Direction 90° environ.

3.32 Fontaine au bord du chemin.

3.47 Ēlīje, hameau près d'un aqueduc amenant l'eau de la montagne à un moulin dans la plaine, à quelques minutes au nord du chemin. Direction peu à peu au sud-ouest, suivant le pied du Jebel el-qṣēr. Ses flancs deviennent de plus en plus escarpés, tandis qu'au nord-ouest,

(1) Sur la carte 1, il y a ici deux petits cercles, très rapprochés l'un de l'autre; le point 0.50 tombant sur le second (ouest), il faut supprimer le premier (est).

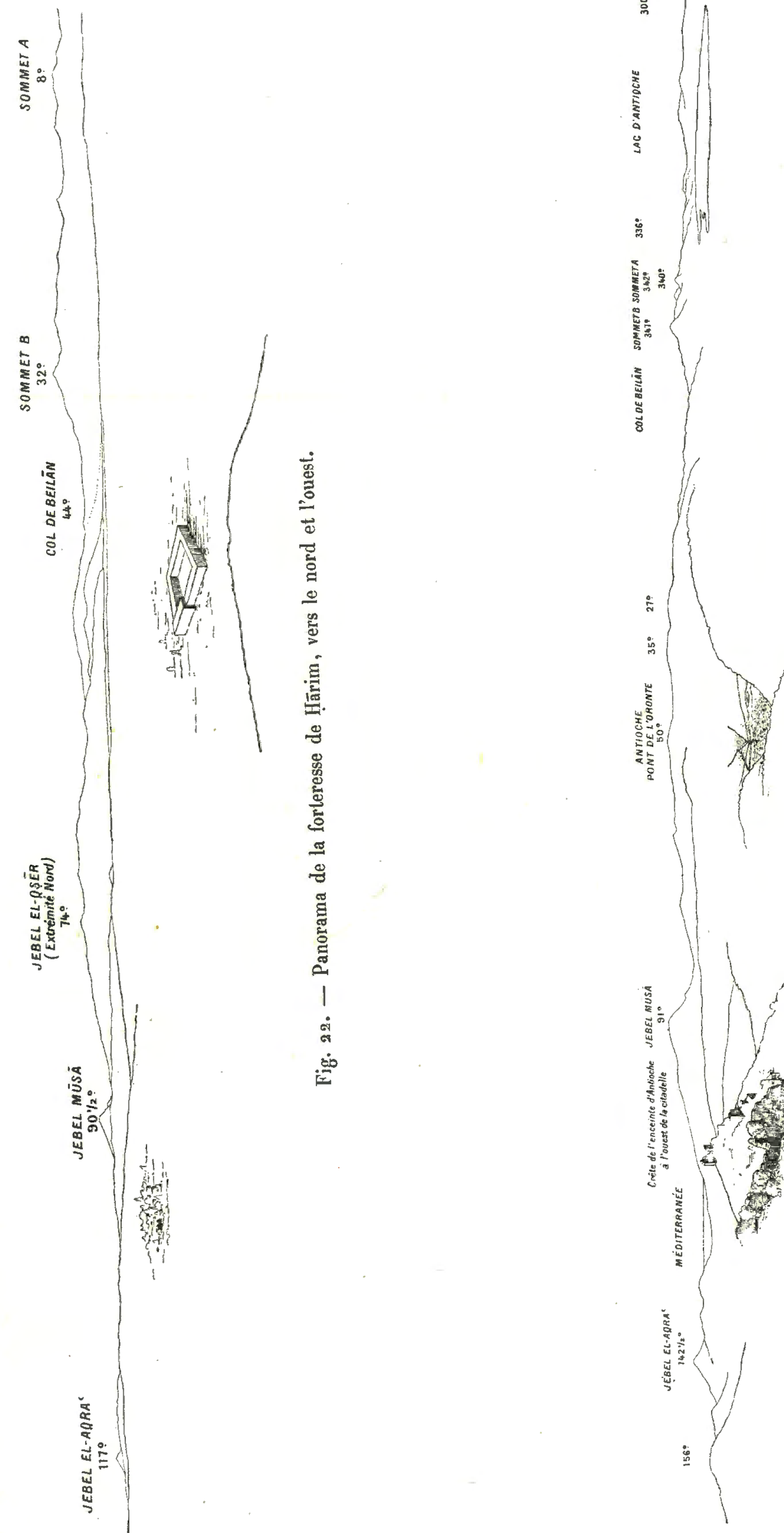


Fig. 22. — Panorama de la forteresse de Ḥārim, vers le nord et l'ouest.

Fig. 23. — Panorama de la citadelle d'Antioche, vers l'est, le nord et l'ouest.

les pentes de l'Amanus se rapprochent : nous entrons dans la majestueuse vallée d'Antioche.

4.42 Lisière des jardins d'Antioche, arrosés par des cours d'eau claire et plantés de beaux arbres fruitiers.

5.12 Entrée, puis traversée de la ville.

5.27 Halte au campement (cote 105), sur un tertre au sud-ouest et à environ 15 mètres au-dessus de la ville (20 à 30 mètres au-dessus de l'Oronte), près de l'enceinte antique (A). Marche très rapide.

De la citadelle en ruine[1], près du sommet de l'enceinte antique (fig. 23) : Jebel mūsā 91°; Jebel el-aqraʿ 142° 1/2; lac d'Antioche (largeur angulaire) 300°-336°; sommet A de l'Amanus 342° (343°); sommet B (au nord du col de Beilān) 347° (autres visées négligées, notamment sur plusieurs sommets mal déterminés de la chaîne côtière).

D'ANTIOCHE À FRENJĀR (5 JUIN).

00 Départ du campement. Direction S E, sans point fixe; vitesse 4, par une montée très raide, non loin du front sud de l'enceinte antique, dans une ravine escarpée.

32 Col de la cote 388, à environ 20 mètres au-dessous du niveau de la citadelle, point culminant de l'enceinte d'Antioche[2]. Au nord, la vue s'étend sur l'enceinte et la ville, l'Oronte, la plaine et l'Amanus; de tous les autres côtés, elle est bornée par la montagne. Direction E S E; descente dans un ravin qu'arrose un ruisseau coulant vers l'ouest à l'Oronte (Nahr el-fuwar de la carte Blanckenhorn).

47 Traversée du ruisseau, puis montée sur la rive droite. Direction S E, par une pente rocailleuse où poussent quelques arbres, pour la plupart des conifères.

1.07 L'Amanus et la plaine paraissent en arrière, par-dessus le col de la cote 338; la montée s'adoucit et le chemin s'engage dans une gorge étroite, entre deux parois de rochers.

1.27 Col de la cote 497. Bornée au nord par les rochers, la vue s'étend, au

[1] Plus exactement : d'un point très élevé de l'enceinte antique, un peu au sud-ouest et au-dessous de la citadelle, à plus d'un kilomètre à vol d'oiseau à l'est du campement. Sur la carte 1, ce point est marqué d'une étoile au-dessus de la cote 388. Nous avons oublié d'en relever l'altitude, que nous estimons à environ 400 mètres; cf. p. 26, n. 1, et ci-dessous, au point 0.32 du 5 juin.

[2] Voir la note précédente et p. 26, n. 1.

sud et à l'est, sur les montagnes vertes et riantes du Jebel el-qṣēr, jusqu'à la ligne lointaine et bleue du Jebel el-aʿlā, à l'est de l'Oronte. Laissant à main gauche le chemin d'Antioche à Jisr el-chugr, que jalonnent les poteaux du télégraphe, nous suivons la crête d'un plateau qui s'abaisse en pente douce vers le sud. A quelque distance à l'ouest, il se précipite vers la vallée de l'Oronte; de l'autre côté, plusieurs vallons, naissant sous nos pas, fuient vers le sud-est. Direction 185° à 190°, avec de légers détours; vitesse 6.

2.17 D'un petit col : col de la cote 497 en arrière 8°.

2.27 D'un autre col, nous découvrons le beau vallon du Nahr el-bāwerde, et sur un rocher qui le domine au sud, les tours du château de Qalʿat el-zau, à 198°; la descente devient plus raide (fig. 24).

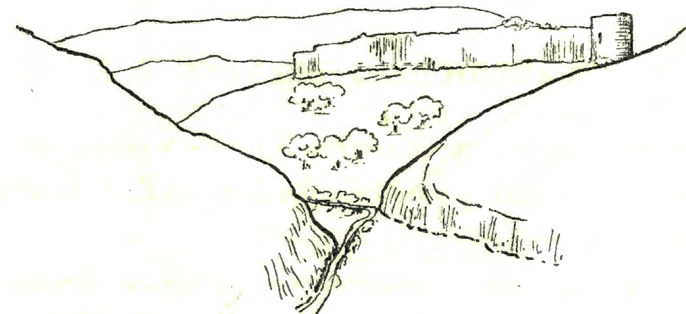


Fig. 24. — Qalʿat el-zau, vue du point 2.27 (au fond à gauche, les lignes du Jebel el-qṣēr et du Jebel el-aʿlā).

2.37 Nous passons à côté de Qalʿat qṣēr[1], village au milieu de champs maigres et d'oliviers, dans un vallon tourné vers le sud[2].

2.50 Le vallon débouche dans celui du Nahr el-bāwerde, qui coule ici vers l'est, entre deux parois de rochers. Traversant ce dernier ruisseau sur un pont (fig. 25), nous remontons en lacets sur le flanc droit du vallon, puis nous entrons dans la Qalʿat el-zau, le château d'el-Quṣair du moyen âge, le Cursat des croisés (A).

2.57 Halte sur le terre-plein boisé de la forteresse, près d'une belle source

[1] Lire ainsi (au lieu de qsēr) sur la carte 2 *a*.

[2] La position de ce village correspond à peu près à celle de Ṣōflar sur la carte Hartmann; d'après le ẓaptiyye (gendarme) qui nous accompagnait depuis Antioche et qui paraissait bien connaître le pays, le village de Ṣōflar est à l'ouest de Qalʿat qṣēr; la comparaison de l'itinéraire de M. Hartmann avec le nôtre semble lui donner raison. Suivant lui, le nom turc de Qalʿat qṣēr est Turkmen qaleh et l'on y parle cette langue, comme à Antioche, alors qu'à Frenjār on parle l'arabe.

qui jaillit d'une grotte de rochers, à côté de la tour de l'angle ouest de l'enceinte. Assis sur un gros tertre rocheux qu'entourent le Nahr el-bāwerde et ses affluents, le château de Qalʿat el-zau est dominé de tous les côtés par des montagnes (fig. 25). A environ 800 mètres à l'ouest, sur une colline plus haute, s'élève la coupole blanche du Welī chēkh ʿalī, d'où l'on voit très bien l'enceinte ruinée de la forteresse, avec ses deux tours au premier plan (fig. 26).

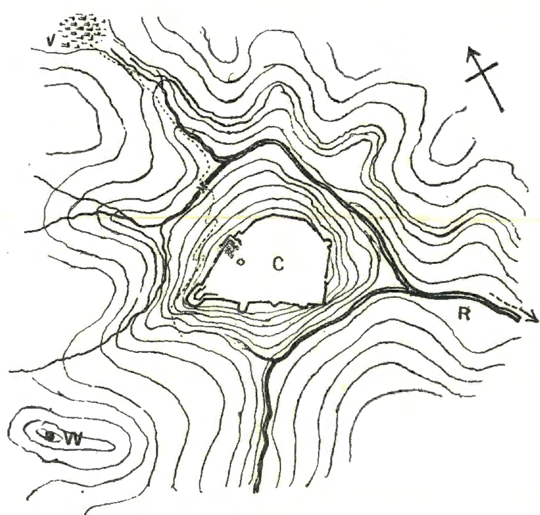
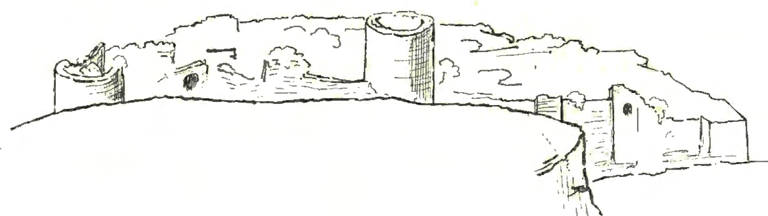


Fig. 25. — Croquis du terrain des abords de Qalʿat el-zau.
C. La forteresse. V. Qalʿat qṣēr.
R. Nahr el-bāwerde. W. Welī chēkh ʿalī.

Du sommet de la tour de l'angle ouest (cote 379, à mi-hauteur de la tour) : sommet A de l'Amanus 346° (347°); sommet B (au nord du col de Beilān) 351° 1/2 (353°; autres visées négligées)[1].

Descendant par le même sentier et repassant le pont du point 2.50, nous tournons à droite et suivons la rive gauche du Nahr el-bāwerde, sous


Fig. 26. — Qalʿat el-zau (front sud-ouest), vue depuis le Welī chēkh ʿalī.

les fronts nord et nord-est de la forteresse. Direction générale 260°; vitesse 5 1/2, sur un délicieux chemin, perdu dans les rochers et les lauriers-roses en fleurs.

3.07 Un vallon, qui défend la forteresse au sud-est, débouche dans le Nahr el-bāwerde. Direction 315° (320°), toujours en suivant ce dernier.

3.22 Pont en ruine sur le ruisseau et montée en écharpe sur la rive droite.

[1] C'est ici que le cercle de notre boussole Secrétan s'est faussé; voir plus haut, p. 2.

3.27 Direction 285°, en s'éloignant du ruisseau, par un étroit vallon.

3.37 Rejoignant le Nahr el-bāwerde près d'un moulin et d'un petit affluent venu du nord, nous retrouvons le chemin d'Antioche à Jisr el-chugr et les poteaux du télégraphe. Direction 250°.

3.42 Quittant le Nahr el-bāwerde, qui fuit à l'est vers l'Oronte, nous tournons au sud, pour remonter un de ses nombreux affluents. Direction 185°, dans un vallon très vert, un peu boisé.

3.57 Le vallon se bifurque : laissant à gauche un ruisseau dont le thalweg remonte à environ 230°, nous suivons l'autre sur sa rive gauche, à environ 200°; el-Zau, village dans les arbres, sur la hauteur, à 1 kilomètre à l'ouest.

4.02 Traversant le ruisseau, nous montons en écharpe sur sa rive droite, par une pente raide. Direction 225°.

4.12 Le sentier rejoint la crête qui sépare les deux vallons, la dépasse un peu à l'est et continue de monter, en pente plus douce. La vue embrasse une suite de vallons verts et riants, orientés dans tous les sens, arrosés par des cours d'eau claire et fraîche et séparés par des montagnes semées de champs, de villages cossus et de bouquets d'arbres. Avec de gras pâturages et des forêts profondes, ce pays ressemblerait aux monts préalpins, entre Berne et Lucerne. A tout autre moment, cette Suisse en miniature nous eût paru bien chauve; mais nos yeux, fatigués des plateaux déserts et des plaines monotones, ne se lassent pas de l'admirer. Un grand nombre de villages sont en vue : Bārya, à 2 kilomètres à l'ouest; Babatrūn, à 5 kilomètres à l'est; el-Fātkiyye et el-Sūriyye au nord, sur la rive gauche du Nahr el-bāwerde[1].

4.37 Mazraʿat el-turkmān, village à 2 ou 3 kilomètres à l'est.

4.42 Vers le couchant, une petite nuée blanche s'irise des couleurs de l'arc-en-ciel; cependant la journée a été belle et à cette heure (6 h. 45 m. du soir), la pleine lune se lève au sud-est, dans un ciel sans nuage. Frenjār[2] paraît en avant, sur le penchant de la montagne.

4.47 Halte au campement (cote 485), à l'entrée nord du village, dans des jardins et des plants d'oliviers, d'amandiers, de grenadiers et d'abricotiers. Au nord et à l'est, la vue s'étend au loin sur le Jebel el-qṣēr, la vallée de l'Oronte et la ligne droite du Jebel el-aʿlā. Marche lente, grâce aux détours et aux accidents du chemin.

[1] Sur nos cartes, ces deux derniers villages devraient être placés un peu plus au nord-ouest.
[2] Lire ainsi sur les deux cartes (au lieu de Frendjār).

D'un point découvert, à 5 minutes à l'ouest du village et à l'ouest-sud-ouest du campement, visées à la boussole sur pied fixe et à l'alidade sur planchette : sommet B (au nord du col de Beilān) 0°; el-Sūriyye, village chrétien à 8 ou 9 kilomètres, 6° 1/2; el-Fātkiyye, village musulman à la même distance environ, 15°[1]; el-Zau, village à 5 ou 6 kilomètres, 39°; Bārya, gros village à 4 ou 5 kilomètres, 55°; Miskhānō, gros village musulman à 3 kilomètres, 103°[2]; Jebel el-aqraʿ 114°; Mazraʿat el-turkmān, village à 3 kilomètres, 320°; bord oriental du lac d'Antioche 335°; sommet A de l'Amanus 352° (351°; autres visées négligées).

DE FRENJĀR À EL-QNĒYE (6 JUIN).

00 Départ du campement; direction S S E, à travers le village.

05 Direction 185°, sur el-Seferiyye, village à 4 kilomètres et à peu près à la même altitude que Frenjār; vitesse 5 et descente dans les champs et les plants d'oliviers.

14 Kefr ʿābid, hameau à 200 mètres à l'ouest, sur le ruisseau qui coule au fond du vallon (cote 422 sur notre route, au droit de ce hameau). Remontant en pente douce, nous rejoignons bientôt la ligne du télégraphe d'Antioche à Jisr el-chugr, qui passe à l'est et au-dessous de Frenjār. Au bout du vallon, plusieurs ruisseaux rayonnent en éventail; nous en traversons un sur un vieux pont, et poursuivons notre montée par une pente plus raide, sur les traces d'une route ancienne, pavée de cailloux roulés.

50 el-Seferiyye, beau village à mi-côte. Direction 144°, toujours en montant.

1.00 Col de la cote 562. Au sud s'ouvre un nouveau vallon, qui fuit vers l'est, et au delà, vers le sud-ouest, se dressent des collines plus hautes. Direction environ 180° et descente au fond du vallon; après le passage du ruisseau, qui coule à l'Oronte, un chemin bifurque à droite, avec la ligne du télégraphe, et monte à 165°, au hameau de Tchifliq qarbyās. Poursuivant au sud, nous montons en écharpe une pente qui s'incline à l'est et d'où la vue s'étend au delà de l'Oronte.

1.32 Nous rejoignons la ligne du télégraphe à la cote 641, sous un gros figuier, à environ 200 mètres à l'est et 25 mètres au-dessous du

(1) Voir la note avant-dernière.

(2) Sur les deux cartes, ce village doit être reporté à environ 500 mètres au nord.

village de Qarbyās. La vue porte au loin vers l'est et le sud : Jebel el-aqraʿ 100°; sommet saillant sur le Jebel el-bāra 215°[1]. Direction 200°, sur un bouquet d'arbres à 2 ou 3 kilomètres en avant. Le chemin suit une crête étroite qui s'abaisse vers le sud; à l'ouest s'ouvre une vallée tournée aussi vers le sud; à l'est, la montagne descend vers l'Oronte. Nos montures foulent un sol moins fertile qu'aux environs de Frenjār; fait d'une sorte de marne ou d'argile crayeuse, raviné de toutes parts, il nourrit quelques pins aux rameaux tordus, derniers débris de ces forêts qui couvraient les montagnes d'Antioche et que l'incurie des hommes a laissé détruire par les orages, les incendies et la pâture du bétail.

1.47 el-Ferferiyye, village à 2 ou 3 kilomètres à l'ouest, sur l'autre flanc de la vallée.

1.52 Passant auprès du bouquet d'arbres visé du point 1.32 ci-dessus, le chemin quitte la crête et descend en écharpe sur son flanc est, dans la même direction. Point 2.25 en avant : 216°.

2.07 Fond d'un large vallon vert, tourné vers l'est.

2.12 ʿAin el-kebīre, source d'eau claire près d'un bouquet de peupliers (cote 478). Direction E S E, suivant la ligne du télégraphe, et belle vue sur le haut plateau à l'est de l'Oronte (Jebel el-aʿlā et Jebel rīḥā).

2.25 D'ici : Qarbyās 30°; bouquet d'arbres du point 1.52 en arrière 36°. Direction 215°, d'abord en remontant une pente raide inclinée au nord, puis sur un étroit plateau. Nous laissons à main droite un vallon dirigé vers le sud; ses bords escarpés encadrent les montagnes qui dominent Chugr el-qadīm au nord.

2.37 D'un petit col, à environ 50 mètres au-dessus de ʿAin el-kebīre, la vue embrasse de nouveau le Jebel el-aʿlā. On y distingue nettement deux

(1) Peut-être le Nebī ayyūb; cf. plus loin, p. 80, n. 4. La position du Nebī ayyūb, sur la carte 1, a été fixée d'après les visées des points 0.55 du 18 mai (p. 57 en bas) et 3.05 du 7 juin (p. 82), sans tenir compte des visées peu concordantes des points 1.15 du 18 mai, 1.32 et 3.17 du 6 juin et 5.40 du 7 juin. Il n'est pas certain qu'elles s'adressent toutes au même sommet, car la carte Blanckenhorn en marque plusieurs dans la région peu connue qui s'étend au nord-ouest d'el-Bāra. Si tel est bien le cas, il faut corriger celle-ci à 211°, pour l'accorder avec celles qui nous ont servi à fixer le Nebī ayyūb. Quant à ce nom, il ne figure pas dans nos carnets de voyage et nous l'avons emprunté aux cartes H. Kiepert-Sachau et Blanckenhorn. En résumé, tout ce groupe de visées a peu de valeur et si nous ne les avons pas entièrement supprimées, c'est qu'il est possible, en tenant compte des circonstances, de les ramener à un seul point et d'en déduire qu'il y a, dans cette région montagneuse, un sommet plus important que les autres; telle est aussi notre impression.

plans superposés : le premier, marqué par une ligne basse au-dessus du fleuve invisible; le deuxième, par une ligne plus pâle en arrière. Le pays que nous traversons est si coupé, les aspects en changent avec une telle rapidité qu'il est malaisé de les noter au passage. Direction 240°, puis plus au sud jusqu'à environ 200°, en suivant le fond d'un nouveau vallon.

2.47 el-Ya'qūbiyye, village à 2 ou 3 kilomètres en avant, 188°.

2.57 Le vallon débouche dans un autre plus large, ombragé d'oliviers, qui fuit vers l'est-nord-est; nous le traversons pour en remonter l'autre flanc. Direction E.

3.07 Direction S, à mi-côte d'une pente tournée vers l'est, au milieu de riants bois d'oliviers; dépassant le grand bâtiment en pierre du couvent latin, nous traversons le village chrétien d'el-Qnēye.

3.17 Halte au campement (cote 386), au sud du village, dans un site charmant. Marche lente.

Bornée à l'ouest par la montagne, au nord par les maisons en terrasse du village, la vue s'étend à l'est au delà de l'Oronte, qui coule invisible dans une gorge étroite et profonde; au sud, elle embrasse la vallée de ce fleuve jusque vers Apamée, prenant en écharpe le Jebel el-nuṣairiyye, dont les plans successifs, vus en raccourci, débordent comme en un décor de théâtre. Toutes les pentes au sud et à l'ouest, couvertes d'une vraie forêt d'oliviers, sont noyées dans l'ombre du couchant, qui dore les plateaux déserts à l'est de l'Oronte. On nous dit qu'en remuant les champs autour du village, on met à nu des restes de mosaïques anciennes.

Du campement : Nebī yūnus, sommet pointu du Jebel el-nuṣairiyye, 165°[1]; Abū qubēs 181° (179°); extrémité sud du Jebel el-bāra au nord d'Apamée, donnant la direction de Qal'at el-mudīq, 186° (185°)[2]; Bichlamūn, village au pied du Jebel el-bāra, 200°[3]; sommet saillant sur le Jebel el-bāra 215°[4]; Kfer dubbīn, village à 3 ou 4 kilomètres, sur une terrasse de la rive gauche (ouest)[5] de l'Oronte

[1] Cf. plus loin, p. 89, n. 7, la visée de Ṣahyūn sur ce sommet (au point 4.20 du 9 juin).

[2] Sur ces deux visées importantes, voir plus haut, p. 4.

[3] Mischlamīn de la carte Blanckenhorn; cf. les visées des points 3.05 et 5.40 du 7 juin.

[4] Peut-être le Nebī ayyūb, mais corrigé à 209°; cf. plus haut, p. 79, n. 1.

[5] Et non de la rive droite, comme sur la carte Hartmann, *Das Liwa Haleb;* du moins d'après une note de notre carnet, car nous n'avons pas vu l'Oronte à el-Qnēye.

(largeur angulaire), 275°-279°. On nous montre, à environ 10 kilomètres à l'est-sud-est, sur le plateau à l'est de l'Oronte, les ruines de Bēt lāyā, et celles du couvent (?) de Maryamīn[1], à environ 8 kilomètres et 266°; on nous signale aussi, à 2 ou 3 heures à l'est de Derkūch[2], une ruine appelée Qal'at el-ḥōṣn, avec des restes de grand appareil, et dans la même région, la ruine de Khirbet tūrīn, un château des croisés, d'après un des pères du couvent d'el-Qnēye. Nous jetons un regard d'envie sur cette *terra incognita,* qui s'étend devant nous jusque vers Idlib et Riḥā, et dont l'exploration serait si précieuse pour l'histoire des croisades.

D'EL-QNĒYE À ENKIZĪK (7 JUIN).

00 Départ du campement. Direction droit au sud; vitesse 6, par un chemin qui descend en pente douce, en suivant le pied oriental de la montagne; elle forme comme un mur à l'ouest, tandis qu'à l'est, des champs descendent vers l'Oronte, toujours invisible.

1.10 Au-dessus du confluent invisible de l'Oronte et du Nahr el-abyaḍ, nous tournons à l'ouest pour remonter cette rivière, qui coule à notre gauche, en larges lacets. Suivant les sinuosités de la rive gauche (nord), le chemin s'engage dans un vallon profondément encaissé. Direction générale OSO; vitesse 4 1/2.

1.40 Bekfalā, hameau sur la rive droite (sud). Le vallon prend l'aspect d'une gorge sauvage et romantique, bordée par deux parois de rochers à pic, au pied desquels la rivière coule en grondant, cachée sous d'épais buissons de lauriers-roses. Ce site grandiose nous donnerait l'illusion d'un paysage alpestre, si la lumière et la végétation de l'Orient n'y mêlaient une note adoucie, plus chaude et comme alanguie, qui semble évoquer le souvenir d'un culte d'Adonis. Escaladant les rochers de la rive gauche, le sentier plonge sur un abîme où mugit le torrent; puis la gorge s'élargit vers l'ouest.

2.25 Soudain paraît en avant le double château de Qal'at el-chugr wa-bekās (A), assis sur un gros rocher dominant la rivière au sud, au milieu d'un cirque de montagnes formé par la vallée; par-dessus pointe la cime du Jebel el-aqra', à 68° 1/2 (69° 1/2). Après une descente courte et

[1] Sur cette localité, voir *Notes croisades,* p. 406 (22) et suiv.

[2] Petite ville sur l'Oronte, au nord-est d'el-Qnēye.

rapide, le chemin, doublant par le nord le rocher qui sert d'assiette au château, traverse la rivière sur un pont de pierre en ruine (A), puis tournant au sud, attaque le flanc droit de la vallée (cf. fig. 150).

2.40 Chugr el-qadīm, gros village en terrasse (A), à mi-côte, à 5 minutes à l'ouest du château, dont un ravin le sépare. Direction générale S; vitesse 4 1/2, par une montée très raide, sur les traces d'une ancienne route, pavée de cailloux roulés.

2.50 Fontaine à droite du chemin.

3.00 Du sommet de la montée (cote 495), la vue embrasse au nord un beau panorama de montagnes, dominées par la pointe du Jebel el-aqraʿ.

3.05 Sur l'autre bord du col, nous revoyons la vallée de l'Oronte, depuis la petite ville de Jisr el-chugr, qui s'étend à nos pieds dans sa ceinture d'oliviers, jusqu'au delà d'Apamée : à droite, les plans successifs du Jebel el-nuṣairiyye; à gauche, les hauts plateaux d'el-Bāra et de Riḥā; Qalʿat el-mudīq 190°; Nebī ayyūb 234° 1/2 [1]; Bichlamūn 239° [2]. Direction générale SSE, d'abord par une descente très raide en lacets, puis en ligne droite, suivant une pente plus douce.

4.10 Entrée du bourg de Jisr el-chugr (A).

4.15 Arrivés au bord de l'Oronte (cote 162), à l'entrée du pont (A), nous congédions le ẓaptiyye qui nous a très bien guidés depuis Antioche, par des chemins difficiles et peu fréquentés. Direction 98° à 100°; vitesse 6, à travers la ville, puis au milieu d'oliviers et de maigres champs, en montant en pente douce vers les premiers contreforts du Jebel el-nuṣairiyye.

4.30 Le chemin atteint le pied de la montagne et l'attaque de front, par une montée très raide, dans les rochers. Même direction; vitesse 4.

5.05 Au sommet de la côte, il s'engage sur un plateau ondulé, en partie aride, en partie cultivé et boisé. Jebel el-aqraʿ 65° (61° 1/2). Même direction; vitesse 6.

5.20 Bṭībāt [3], village à 1 kilomètre au sud, sur le bord ouest du plateau. Nous attaquons une nouvelle côte, aussi raide que la première, et couronnée par de plus hauts sommets. Direction 70° (environ 80°) [4]; vitesse 4 à 4 1/2. A droite en avant s'ouvre une vallée pittoresque, tournée vers le nord-nord-est. Passant auprès d'une belle source, nous traversons le village d'Enkizīk. Serrées contre le flanc de la montagne, ses maisons blanches encadrent un tableau d'une exquise beauté, à cette heure où la lune, se levant dans un ciel sans nuage, mêle aux feux du couchant son étrange lumière vert pâle. Une fraîche brise d'ouest, chargée de vapeurs et de senteurs marines, nous inonde au sortir de la lourde atmosphère de la vallée de l'Oronte, et, baignant la montagne, la couvre d'une verdure qui fait oublier l'aridité des hauts plateaux de l'intérieur. En quelque point que le voyageur, venant de l'est, traverse la chaîne côtière, il y retrouve ces ruisseaux clairs, ces pâturages presque gras et ces restes de forêts qu'une administration plus prévoyante n'aurait pas de peine à reboiser. Les habitants du village, chrétiens orthodoxes, nous font un accueil empressé.

5.40 Halte au campement (cote 595), à l'ouest et dans la partie la plus haute du village. Marche lente.

D'un sommet à environ 500 mètres à l'ouest et plus de 60 mètres au-dessus du village, et d'où l'on embrasse un vaste panorama de montagnes (fig. 27), visées à la boussole sur pied fixe et à l'alidade sur planchette : Jebel el-aqraʿ 56° 1/2 (58°); sommet C, au sud du précédent, 70° [1]; Bdāmā, village à 8 kilomètres (largeur angulaire), 89°-91°; Nebī ayyūb(?) 244° (247°) [2]; Bichlamūn 258° (261°) [3]; Kfer dubbīn 321° (322°) [4]; point saillant sur le Jebel el-aʿlā, entre Ḥārim

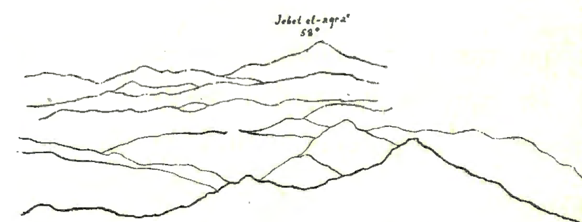


Fig. 27. — Jebel el-nuṣairiyye et Jebel el-aqraʿ, vus d'Enkizīk.

[1] Cf. les visées sur ce sommet, des points 0.55 et 1.15 du 18 mai, 1.32 et 3.17 du 6 juin et 5.40 du 7 juin, et p. 79, n. 1.

[2] Voir plus haut, p. 80, n. 3.

[3] Lire ainsi (au lieu de Bṭībāṭ) sur la carte 1.

[4] Cette correction très forte, mais qui porte sur un tronçon trop court pour modifier sensiblement le tracé de la route, est exigée par la position d'Enkizīk, telle qu'elle résulte des visées. Elle serait supprimée en bonne partie si l'on repoussait un peu au sud, vers Bṭībāt, la flèche de l'arc décrit par la route entre Jisr el-chugr et Enkizīk. En effet, dans un terrain aussi accidenté, nous avons estimé peut-être trop bas la vitesse, par crainte d'allonger le tracé de la route. Dans ce cas, nous avons dû traverser le plateau de Bṭībāt un peu plus au sud que ne l'indique notre itinéraire, et nous diriger de là sur Enkizīk à environ 70°; cf. plus haut, p. 5.

[1] Cf. plus loin, p. 89, la visée de Ṣahyūn sur ce sommet (au point 4.20 du 9 juin).

[2] Sur cette visée, voir plus haut, p. 79, n. 1, et 82, n. 1.

[3] Autre visée sur ce village, du campement d'Enkizīk, 260°; cf. plus haut, p. 80, n. 3.

[4] Autre visée sur ce village (?), du campement d'Enkizīk, 329°; cf. plus haut, p. 80, n. 5.

et Qalb lauze (?), 325° 1/2; sommet A de l'Amanus 352°; sommet B (au nord du col de Beilān) 358° (autres visées négligées, notamment sur les montagnes au nord d'Antioche et sur quelques villages que nous n'avons pu déterminer).

D'ENKIZĪK À KHĀN ABŪ ʿALĪ (8 JUIN).

00 Départ du campement. Direction NNO, puis NO; vitesse 4 1/2, par un chemin pierreux, qui suit le bord de la montagne.

27 Direction sur le Jebel el-aqraʿ, contre une côte de rochers abrupts à main gauche.

37 Traversant un petit col, le chemin s'engage dans la vallée du Nahr el-labchūn (?), dont il suit le flanc sud. Direction 100°.

1.02 Direction 120° et descente en pente douce vers la rivière, qui coule du sud-ouest au nord-est, au milieu de lauriers-roses. Le chemin devient meilleur; vitesse 5.

1.20 Quittant le chemin, nous traversons la rivière, pour visiter, sur l'autre rive, quelques tombeaux taillés dans le roc (A).

1.35 Nous rejoignons le chemin à un quart d'heure en avant du point où nous l'avons laissé [1]. Direction 130°. Le haut de la vallée forme une cuvette dont le fond, couvert de cultures, est entouré de collines riantes. Bdāmā, gros village à 2 kilomètres à l'ouest, sur le penchant d'une colline.

1.55 Au bout de la vallée, le chemin traverse la rivière, ici simple ruisseau descendu des collines au sud, puis il attaque une montée raide et pierreuse. Même direction; vitesse 4 1/2.

2.15 Du sommet du col (cote 546) : Jebel el-aqraʿ 48°.

Le col de Bdāmā, point culminant de la route de Jisr el-chugr à Lattakieh, est sur la ligne de partage des eaux de la vallée de l'Oronte et de la Méditerranée. Sa faible altitude en fait un passage important de la chaîne côtière, connu dès l'antiquité, comme l'attestent les tombeaux taillés dans le roc au nord-est du village de Bdāmā. Il est permis de croire que ce passage n'est pas étranger à la fondation de Laodicée (Lattakieh), de même que le col de la Boquée a dû déterminer la position de Tripoli, la coupée de l'Oronte, celle d'Antioche et le col de Beilān, celle d'Alexandrette.

[1] Ce détour, qui ne figure pas sur les cartes, a été déduit pour le calcul du temps de marche absolu.

Même direction. Le chemin traverse un épaulement de terre marneuse, planté de maigres bouquets d'arbres, qui s'abaisse doucement en avant, puis se creuse en une vallée dirigée au sud-ouest et arrosée par le Nahr el-zarqā, un affluent du Nahr el-kebīr.

2.50 Bēt el-dagle, pauvre hameau à droite du chemin, qui est ici pierreux, comme au sortir d'Enkizīk. Descente très raide, puis en pente plus douce, en suivant la rive droite de la rivière, encaissée entre des montagnes vertes et boisées. Sur le versant gauche, les villages d'Arḍ el-waṭa et de Kinsibbā; plus haut en arrière, celui de ʿAin el-qanṭara.

3.05 ʿAin el-bēḍā, hameau sur le chemin; à 2 kilomètres au nord-ouest, le village de ʿAin el-ḥaur, caché par la montagne.

3.20 Direction 100°, toujours en suivant la rivière; depuis le col jusqu'ici, la marne et l'argile affleurent le sol.

3.37 Un ruisseau descendant du nord, dans un vallon, se jette ici dans la rivière, sous le village de ʿAin el-zarqā, qui s'élève sur une colline, à peu de distance au sud (Chân ez-Zarga de la carte Blanckenhorn). Ces nombreux noms en *ʿain* « source » trahissent l'abondance des eaux vives dans cette région; nous avons déjà montré les causes météorologiques de ce phénomène, général sur le versant ouest de la chaîne côtière. Partout murmurent des ruisseaux d'eau limpide et fraîche, abrités du soleil par de profonds ravins et d'épais buissons de lauriers-roses, de platanes et d'autres essences, tandis qu'au-dessus, les montagnes se couvrent de véritables forêts de pins et de chênes.

Direction générale 130°, toujours sur la rive droite du Nahr el-zarqā, qui creuse une gorge étroite à nos pieds; sur la rive opposée, un hameau dépendant du village de ʿAin el-zarqā. Le chemin remonte et plonge sur l'abîme où gronde la rivière, dans un paysage romantique.

4.04 Une vallée venant du sud-est débouche ici dans celle du Nahr el-zarqā [1]; elle abrite plusieurs villages et aussi, nous dit-on, les ruines de Qalʿat el-ʿēdō, une forteresse des croisés [2].

4.19 La gorge dresse ici deux parois de rochers verticales, ne laissant entre elles qu'une fente, large de quelques mètres. Un vieux pont de pierre à une arche, jeté d'un bord à l'autre, enjambe l'abîme, au fond

[1] Notre carnet de voyage l'appelle Nahr el-qārūra (el-kārūra de la carte Hartmann, *Das Liwa el-Ladkije*).

[2] Le seul explorateur qui l'ait visitée est M. Hartmann; voir *Das Liwa el-Ladkije*, carte et itinéraire, dans *Z D P V*, XIV, p. 172.

duquel la rivière gronde sur des roches polies par ses eaux; c'est le Jisr chuqq el-ʿajūz[1]. Après une descente rapide, le chemin traverse ce pont et suit la rive gauche du torrent, qui gronde invisible à nos pieds.

4.29 Mezzīn, village à 1 kilomètre au sud-ouest, sur la hauteur.

4.37 Khān ibrahīm agā (Chân Brumaha de la carte Blanckenhorn), maison sur le chemin, adossée à la montagne et cachée dans les arbres.

4.41 Passant la rivière à gué, dans les rochers, les platanes et les lauriers-roses, nous longeons la rive droite. Direction 115° à 120°, suivant les contours de la rivière.

4.49 Une vallée venant du sud-est débouche ici dans celle du Nahr el-zarqā. Direction 130°; vitesse 4, sur un chemin pierreux et inégal.

5.19 Wādi el-chīkhān, village à moins d'un kilomètre au sud-est, caché par la montagne; nous passons deux fois la rivière à gué.

5.29 Khān el-jōz, deux maisons sur le chemin, dans les platanes et les noyers. Ici, la vallée du Nahr el-zarqā se réunit à celle du Nahr el-kebīr, qui descend du nord, puis les deux rivières coulent ensemble au sud-sud-ouest, resserrées entre de belles collines boisées. Direction 140°, sur la rive gauche du Nahr el-kebīr; la vallée s'élargit peu à peu entre des montagnes vertes, aux formes plus arrondies.

5.55 Ruines d'un aqueduc en blocage au bord du chemin; suivant le ẓaptiyye qui nous guide, cet aqueduc allait à Lattakieh.

5.59 Halte au campement (cote 127), dans un site pittoresque, à côté de Khān abū ʿalī, hameau sous les arbres, au bord de la rivière, dont l'eau fraîche est parfaitement limpide. Marche très lente[2].

DE KHĀN ABŪ ʿALĪ À CHIR EL-QĀQ (9 JUIN).

00 Départ du campement. Direction 145°, puis 140°; vitesse 4 1/2, suivant la rive gauche du Nahr el-kebīr.

30 D'après le ẓaptiyye qui nous guide, une ville s'élevait autrefois en ce point; nous n'en voyons aucune trace.

[1] Ce nom trop pittoresque défie la traduction; celle de Maundrell (*Voyage*, p. 9 : la femme de Sheck) est sans doute à l'usage des gens du monde. Dans son *Itinéraire*, p. 45, de Corancez signale le pont sans en donner le nom.

[2] La lenteur de l'allure à ce jour (moyenne 4 1/2), qu'expliquent les détours et le mauvais état du chemin, ressort de nos notes de voyage et de nos visées sur le Jebel el-aqraʿ; cf. plus loin, p. 88, n. 1.

35 A gauche, le vallon du Nahr kfarye, descendant de l'est.

40 A droite du chemin, sur la rive gauche, Tell el-gāb, monticule couronné par une tour en ruine d'aspect médiéval, que protège un avant-mur; non loin de la tour, Khān el-qurchiyye, maison sur le chemin (A). A plus d'un kilomètre au sud-est s'élève une haute colline, que couronne un mausolée, le Welī chēkh el-qlēʿa el-ḥakīm[1]; el-Zuwēk, village avec une tour, sur la montagne au nord-ouest.

55 Nous passons deux fois la rivière à gué.

1.00 Khān el-baqqūdō, maison sur le chemin[2], à côté d'un petit affluent venu de l'est.

1.03 Quittant la vallée du Nahr el-kebīr, nous en attaquons le flanc gauche, par un chemin qui monte en écharpe. Direction S.

1.05 D'ici : Khān abū ʿalī et Khān el-jōz en arrière 320°. L'étroit sentier s'engage dans un chaos de collines marneuses, profondément ravinées et couvertes de maigres buissons d'essences résineuses. Montée raide, vitesse 4.

1.25 Chūfāne, hameau à peu de distance à l'ouest.

1.42 D'un petit col, d'où l'on domine cette région étrangement tourmentée et au delà, par échappées, la vallée du Nahr el-kebīr : Jebel el-aqraʿ 14° (11°)[3]. Descente raide et pierreuse au fond d'un ravin, puis montée tout aussi raide.

2.00 Bābennā paraît en face, au delà d'un nouveau ravin plus profond que le premier, et qu'arrosent deux petits affluents du Nahr el-kebīr; descente escarpée.

2.25 Passage à gué des deux ruisseaux, puis montée tout aussi escarpée, par un sentier détestable et non sans danger pour les montures, qui n'avancent qu'avec peine; vitesse 3 à 4.

2.50 Bābennā, gros village à cheval sur une crête élevée, et résidence du qāʾimmaqām du district de Ṣahyūn[4]. D'ici la vue embrasse la plongée des montagnes fuyant vers Lattakieh, et par delà, la ligne bleu sombre de la mer. Habités par des Nuṣairis, la plupart des villages de cette région s'étagent

[1] Ce nom semble faire allusion à une petite forteresse (*qulaiʿa* = *qlēʿa*), peut-être la tour du Tell el-gāb.

[2] Marquée «khān» sur la carte 2 *a*.

[3] Sur cette correction, voir la deuxième note qui suit.

[4] D'après Cuinet, *Syrie, Liban et Palestine*, p. 175 (qui écrit Bâb-Anah); cf. Hartmann, *tom. cit.*, p. 210 et suiv., d'après le *Sālnāmeh*.

sur des pentes couvertes de mûriers, d'oliviers et de cultures soignées, sinon très luxuriantes; leur air d'aisance et de propreté, qui contraste avec l'aspect maussade et négligé de maint village de la plaine de l'Oronte, nous fait songer aux villages maronites du Liban. Quant aux indigènes, ils nous rappellent plutôt les Druzes du Ḥaurān; la race est belle, à la fois forte et fine, douce et fière, mais sans cet air de noblesse et ces allures un peu hautaines qui font du Druze montagnard le type achevé du grand seigneur. Farouches à première vue, ils se rapprochent et répondent poliment à nos questions; mais ils restent très réservés à l'égard de leurs welis, ces tombeaux, couverts d'une coupole blanchie à la chaux, qui couronnent, sous l'abri d'un bois sacré, tous les sommets de leurs montagnes, et auxquels ils semblent vouer une vénération mystérieuse.

D'un point à l'ouest et à environ 20 mètres au-dessous du village (cote 320) : Jebel el-aqraʿ 14° (11°)[(1)]; Lattakieh 116°. Direction SO, sur la route neuve de Bābennā à Lattakieh[(2)]. Après quelques minutes, nous la quittons pour suivre un sentier. Direction 180°; vitesse 4 et descente rapide, au flanc d'un vallon profond.

3.05 Au fond du vallon, le sentier traverse un ruisseau à sec et remonte sur l'autre versant. Direction générale 200°.

3.25 Ichtabgō el-muslimīn, hameau (musulman) sur le chemin.

3.35 Ichtabgō el-naṣāra, hameau (chrétien) sur le chemin, qui traverse ensuite un petit vallon. Direction plus au sud.

3.50 Zankūfe, village haut perché, sur le flanc sud, et entouré de plusieurs

(1) Cette correction, identique à celle du point 1.42 ci-dessus, résulte de la visée Ṣahyūn — Jebel el-aqraʿ 11° (au point 4.20 ci-dessous), prise comme juste. En effet, plusieurs indices nous ont conduit à placer ces trois points sur une même ligne, construite à 11° sur l'Aqraʿ. A première vue, il eût été plus logique de corriger la *seule* visée de Ṣahyūn (de 11° à 14°); mais il eût fallu repousser Chūfāne et Bābennā à l'est, c'est-à-dire réduire encore le tronçon Bdāmā — Tell el-gāb, construit au minimum de 4 1/2 à l'heure; voir plus haut, p. 86, n. 2. De toute façon, l'erreur ne peut être bien forte. D'ailleurs, notre tracé général est confirmé soit par l'itinéraire de M. Dussaud (*Voyage 1895*, p. 34 : *sept heures* de Bābennā à Bdāmā, exactement comme ici), soit par la carte Hartmann, où la position relative des points principaux est à peu près la même qu'ici. D'autre part, notre distance de Ṣahyūn à Lattakieh est confirmée par les mêmes sources; nous avons dit (plus haut, p. 5) que les cartes Blanckenhorn et R. Kiepert-Oppenheim placent Ṣahyūn trop près de Lattakieh.

(2) Cette route n'était probablement pas achevée; elle ne figure pas sur la carte Hartmann (1881), qui marque, en revanche, la route de Lattakieh à Jisr el-chugr, route dont nous n'avons vu aucune trace en 1895.

autres villages[(1)]. Nous traversons le premier en montant, pour déboucher sur un plateau découvert, où nous trouvons le préfet du district de Ṣahyūn, Aḥmed Bey Mukhtār, de Beyrouth; il nous fait un aimable accueil et nous invite à poursuivre avec lui jusqu'à Ṣahyūn. Direction SE, à travers le plateau, sur les créneaux de la forteresse, qui semblent sortir du sol devant nous.

4.20 Laissant à gauche le village d'el-Tūn[(2)], à droite celui de Chīr el-qāq[(3)], nous atteignons la lisière sud-est du plateau, d'où nous découvrons soudain, dans toute sa grandeur, l'assiette de Ṣahyūn. A nos pieds s'ouvre un ravin profond, dont les deux bords, taillés presque à pic dans le roc, forment une gigantesque brèche dans la montagne; sur le bord opposé une langue de rocher, coupée de l'autre côté par un nouveau ravin, porte une masse fantastique : ce sont les ruines du Saone des croisés (A). Nous en touchons presque les murailles, mais une heure de marche pénible nous en sépare encore. Un étroit sentier en lacets nous conduit en une demi-heure au fond du ravin, où nous laissons nos montures; encore une demi-heure de rude montée et nous voici enfin au pied des murs (cf. fig. 158).

Le soir, nous rejoignons le campement (cote 378), à quelques pas à l'ouest du village de Chīr el-qāq. Marche très lente[(4)].

Du sommet du donjon de Ṣahyūn (cote 439), visées à la boussole sur pied fixe : Jebel el-aqraʿ 11°[(5)]; sommet C, au sud du précédent, 17°[(6)]; Chīr el-qāq 95°; direction du grand axe du château 105°; Lattakieh 107° 1/2; Tfīl 116° 1/2; Jebele (minaret de la mosquée de sīdi Ibrahīm ibn Edhem) 152° 1/2; Welī el-arbaʿīn, sommet pointu couronné d'un tombeau à coupole blanche, au sud de Dibbāch, 188°; Chēkh el-bawēdir, autre tombeau à coupole, 226° 1/2; Nebī yūnus 277°[(7)] (autres visées négligées, notamment sur quelques villages mal reconnus).

(1) Les noms de ces villages figurent sur la carte 2 *a*.

(2) Ou Eltun (turc التون ?); nous n'avons pas trouvé ce nom ailleurs.

(3) Lire ainsi sur les cartes (au lieu d'el-qaq).

(4) L'extrême lenteur de la marche à ce jour (moyenne 3 1/2) s'explique par les détours et les accidents du terrain.

(5) Sur cette visée, voir plus haut, p. 88, n. 1 (au point 2.50).

(6) Cf. plus haut, p. 83, n. 1 (au point 5.40 du 7 juin).

(7) Cf. plus haut, p. 80, n. 1 (au point 3.17 du 6 juin). La position du Nebī yūnus résultant de ces deux visées, qui se recoupent presque à angle droit, correspond à celle de la carte Hartmann, *Das Liwa el-Ladkīje*.

DE CHĪR EL-QĀQ À DIBBĀCH (10 JUIN).

00 Départ du campement. Direction 120°; vitesse 4 1/2, en descendant sur la lisière du ravin de Ṣahyūn.

25 Donjon du château en arrière 299°.

35 Nous laissons le beau village de Tfīl sur une éminence, à gauche (est) du chemin; Ḥabbēt, village en avant à gauche, 210°. Direction S; le sentier descend rapidement au fond du ravin de Ṣahyūn (Wādi ḥabbēt de la carte Hartmann) et remonte sur le flanc sud, en inclinant au sud-est, vers Ḥabbēt.

1.15 De Ḥabbēt[1], village sur une crête : Tfīl 10°[2]; Bṭirnis 150°[3]; Chēkh ṣāliḥ sittēniyye, tombeau sur une haute colline, 216°; Kīmīn, et au delà, les deux villages de Sittēniyye, garbāniyye (ouest) et charqāniyye (est), 220°; ʿAin el-tīne, village en deux parties, 270° et 276°; Chēkh el-bawēdir 276°. Direction SE, sur Kīmīn, et descente rapide dans un nouveau ravin (Wādi kīmīn de la carte Hartmann).

1.30 Traversant en amont de leur confluent les deux ruisseaux de ce ravin, le chemin remonte sur le flanc sud. Direction S, puis SE.

1.40 Kīmīn à 400 mètres à l'est, sur une crête entre les deux ruisseaux.

2.00 D'ici : Tfīl 19°; Ḥabbēt 22°; Lattakieh 95°; Welī el-arbaʿīn 215°; Chēkh ṣāliḥ sittēniyye 241°; Chēkh el-bawēdir 305°; château de Ṣahyūn 344°; à l'ouest du chemin, sur une colline, un weli à coupole blanche. Direction S et SSE, avec des détours, sur un terrain très accidenté, coupé de petits ravins.

2.25 Près d'une source ombragée d'arbres : Welī el-arbaʿīn 212°; Dibbāch 215°; Qalʿat el-mehēlbe[4] 229°. Direction SE et descente.

2.45 Bēt jabrō, village sur la lisière nord d'un ravin large et profond (Nahr dschabrō de la carte Hartmann). Laissant à gauche le chemin qui conduit à el-Muzēriaʿ, village à un kilomètre à l'est, nous descendons dans le ravin par une pente rapide.

3.05 Au fond du ravin, nous passons le Jisr el-tsār, un étroit pont de pierre à une arche, jeté sur le torrent qui gronde sous nos pieds, puis nous

[1] Lire ainsi (au lieu de bet) sur la carte 1.

[2] Cette visée n'est pas la complémentaire de celle du point 0.35 sur Ḥabbēt, parce que ce dernier point est à l'*ouest* de Tfīl.

[3] Sur les cartes, ce village devrait être placé un peu plus à l'ouest.

[4] Lire ainsi (au lieu de muhēlbe) sur les deux cartes; voir *Inscriptions de Syrie*, p. 75, n. 1.

montons sur le flanc sud, par un chemin très raide et pierreux, qui suit un affluent du Nahr jabrō.

3.30 Halte à Dibbāch, gros village au flanc du ravin, ombragé d'oliviers et adossé à la montage conique dont le sommet est couronné par le château d'el-Mehēlbe. Marche très lente.

EXCURSION À QALʿAT EL-MEHĒLBE (10 JUIN).

00 Départ de Dibbāch. Direction E, puis SE, sur un sentier pierreux qui monte en contournant la montagne par le nord.

30 ʿAin jendel, hameau sur le flanc est de la montagne (A). Direction S, toujours en montant.

45 ʿAin el-tīne, source ombragée d'un saule et maison déserte (A), au sud-est du cône qui sert d'assiette à la forteresse, à quelques pas du col où passe le chemin de Dibbāch à el-Kardāḥa (carte Hartmann). Une dernière ascension, par le flanc sud de ce cône, nous amène à la porte du château (A). Le soir, nous rentrons au campement (cote 460), à quelques pas au sud-ouest et au-dessous du village de Dibbāch.

Du sommet du donjon de Qalʿat el-mehēlbe (cote 785)[1], visées à la boussole sur pied fixe : château de Ṣahyūn 14°; Tfīl 34°; Chēkh ṣāliḥ sittēniyye 44°; Lattakieh 86°; Welī el-arbaʿīn, coupole blanche sur un sommet pointu dominant notre point de station, à plus d'un kilomètre, 148°.

DE DIBBĀCH À LATTAKIEH (11 JUIN).

00 Départ du campement. Direction générale O, avec quelques détours; vitesse 4. Traversant le bas du village, puis l'affluent du point 3.05 (10 juin), nous descendons en pente douce sur le flanc sud du Nahr jabrō.

30 Welī chēkh yūnus, tombeau à coupole blanche, ombragé d'un épais bouquet d'arbres, à 2 minutes au nord et au-dessous du village de Dibchō (A). En nous voyant travailler au tombeau de leur saint, les habitants de ce village, peu rassurés sur nos intentions, s'assemblent d'un air menaçant; mais dès qu'ils ont compris le but de notre visite

[1] Cette cote ne figure pas sur la carte 1, faute de place.

à un sanctuaire dont ils nous avaient tout d'abord nié l'existence, ils s'adoucissent au point de témoigner d'un réel intérêt pour nos recherches[1].

Direction ONO, puis O, toujours en descendant en pente douce sur le flanc sud du Nahr jabrō.

50 Yarte, village à droite et au-dessous du chemin. Direction O et OSO.

1.15 La montagne qui nous domine à gauche s'abaisse à partir d'ici, découvrant vers le sud-ouest les derniers contreforts du Jebel el-nuṣairiyye, et au delà, la ligne plate de la côte entre Lattakieh et Jebele, bordée par la mer bleue; de tous côtés, des villages piquent les flancs des ravins[2]. Nous descendons plus fort et peu à peu, le terrain pierreux fait place à un sol meuble et fertile, couvert de champs cultivés. Même direction générale; vitesse 5.

1.44 D'un bouquet de beaux chênes au nord et au-dessous du village de Bēt sūhīn (cote 217) : Lattakieh 85°; Welī el-arbaʿīn (?) 255° (262°); au nord, le massif puissant du Jebel el-aqraʿ, dont le sommet, caché dans les nuages, échappe à notre boussole.

Direction 100°; vitesse 5 1/2 et descente en pente douce, sur des collines de moins en moins hautes, bien cultivées, mais vierges de tout arbre. Ce paysage doux et monotone, dans un air plus lourd, contraste avec la grandeur sauvage du Jebel el-nuṣairiyye.

2.09 Direction 125°, droit sur Bsīkha, village à 1 ou 2 kilomètres en avant[3].

2.14 Direction 90°, sur le promontoire au sud de Lattakieh. Le chemin descend et se rapproche du Nahr jabrō, qui s'appelle ici Nahr el-ṣnōbar.

2.39 Passant à gué cette rivière, qui coule, peu abondante, entre deux lignes de collines basses, nous en suivons la rive droite. Direction plus au sud, peu à peu jusqu'à 110°.

3.14 Quittant la rivière, le chemin monte en écharpe sur la rive droite. Direction 75°; rivière en aval 120°; en amont 290°.

[1] Nous notons en passant cette preuve de la finesse et de l'aménité des Nuṣairis, libres de méfiance. En Palestine et dans la Damascène, en pareille circonstance, nous avons failli parfois éprouver de sérieux embarras; mais il serait injuste de juger sur quelques cas isolés, qui peuvent tenir à des circonstances fortuites. En règle générale, le paysan syrien, bien que fier et réservé, vous fera bon accueil; au besoin, il vous aidera dès qu'il aura compris le but de vos recherches, surtout quand il s'agit de simples relevés, car la chasse aux antiquités peut éveiller sa cupidité.

[2] Plusieurs de ces villages figurent sur les cartes.

[3] Ce village est marqué, mais sans nom, sur la carte 2 *a*.

3.19 Du sommet de la berge, sous un bouquet d'arbres, où la vue s'étend en avant sur une plaine bien cultivée, qui descend vers la mer en pente très douce : Lattakieh 73°; village près de la côte (el-Ṣnōbar?) 125°.

3.40 Traversant une petite combe, simple ondulation du sol, nous laissons deux hameaux à 1 et 2 kilomètres à droite.

3.44 Sarcophage antique à droite du chemin.

3.49 Fedyō, village à 1 kilomètre à droite.

3.54 Plantations d'oliviers, de figuiers et de mûriers à droite.

4.05 Nous passons près d'un weli caché dans un bouquet de chênes, à gauche du chemin; à côté, le hameau d'el-Mīdi (?), dans un petit vallon dirigé vers la mer.

4.44 Le chemin rejoint la rive gauche du Nahr el-kebīr, coulant entre deux basses berges de terre noire et fertile, et traverse un pont à plusieurs arches, suivant une ligne brisée. Direction 90° dès l'autre rive, à travers la plaine unie et cultivée, le long de la ligne télégraphique de Jisr el-chugr à Lattakieh.

5.24 Nous atteignons le pied des dunes qui nous cachent encore Lattakieh. Direction N; montée et entrée dans la ville.

5.39 Traversée du centre de la ville (A).

5.54 Halte au campement (cote 45, trop forte), dans un champ planté d'oliviers, à quelques minutes au nord de la ville et à l'est du rivage. Marche lente.

Du campement : Jebel el-aqraʿ 340° (338°).

DE LATTAKIEH À JEBELE (14 JUIN).

00 Départ du campement. Direction S, à travers la ville, puis ESE; vitesse 6. Traversant le Nahr el-kebīr à gué, en aval du pont de pierre (voir le point 4.44 du 11 juin), nous suivons la ligne du télégraphe, à quelque distance du rivage. Direction SE, puis graduellement au sud. Le chemin longe les dunes du côté de la terre, sur un sol sableux, et traverse plusieurs petits cours d'eau; la mer se rapproche de la montagne et la plaine côtière se rétrécit peu à peu.

4.05 Halte à côté de la mosquée de sīdi Ibrahīm ibn Edhem, à l'entrée nord de la ville de Jebele (A). Marche moyenne.

Le soir, nous campons sur une falaise au-dessus de la mer, à l'ouest de la ville (cote 35, trop forte).

DE JEBELE AU BURĴ EL-ṢABĪ (15 JUIN).

00 Départ du campement en contournant la ville à l'est[1]. Direction S; vitesse 6, suivant la ligne du télégraphe, à environ 1 kilomètre de la mer, qui se brise sur des falaises rongées par les flots.

30 Traversée du Nahr burgul, sur un pont de pierre en ruine, à deux grandes arches[2].

40 Quittant la ligne du télégraphe, nous nous rapprochons de la mer.

55 Un petit tell au bord de la mer, entre deux criques, semble indiquer l'emplacement d'une ville ancienne; la côte forme ici une série d'étroits mouillages, creusés entre des promontoires rocheux et pouvant abriter des barques. Sukāt, village circassien à 1 kilomètre à l'est-sud-est de ce tell.

1.10 Pont sur un ruisseau[3].

1.40 Entrée d'un village[4].

1.45 A la sortie de ce village, nous traversons, sur un vieux pont à deux arches, le Nahr el-sinn, qui forme une crique profonde près de son embouchure. Sur sa rive gauche (sud), à l'extrémité d'un promontoire, le Rās beldi el-melek, se voient les ruines d'un petit château appelé Beldi el-melek, le Belde du moyen âge (Paltos)[5]. A partir d'ici, la côte forme une plage sablonneuse.

2.30 et 2.40 Nous traversons deux ruisseaux sur deux ponts en ruine (Nahr ḥuraiṣūn et Nahr dschōbar des cartes Hartmann et Blanckenhorn). Au fond de la baie que nous côtoyons dort la bourgade de Bāniyās, au pied du puissant cône d'éruption que couronnent les ruines de la forteresse d'el-Marqab; c'est ici le plus beau point de vue de la côte entre Lattakieh et Tripoli (fig. 28).

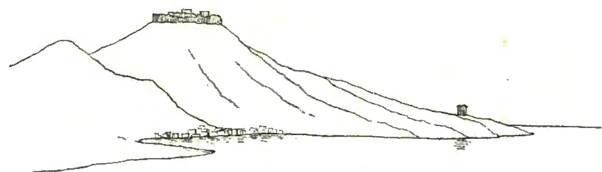


Fig. 28. — Bāniyās, château d'el-Marqab et Burj el-ṣabī, vus du nord.

[1] Il a été tenu compte de ce détour dans le calcul du temps de marche absolu.

[2] Sur la carte 1, cette petite rivière est placée trop près de Jebele; son nom paraît mal fixé (voir les cartes Hartmann et Blanckenhorn) et nous croyons avoir oublié de le noter sur place.

[3] Les cartes Hartmann et Blanckenhorn marquent ici deux ruisseaux ou rivières, aux noms incertains.

[4] Le Kariet ʿArab el-Melek de la carte Blanckenhorn (ʿarab el-mulk de la carte Hartmann); nous avons oublié d'en relever le nom sur place.

[5] Ce nom a été omis sur la carte 1. Pressés d'atteindre el-Marqab, nous n'avons pas visité cette ruine, qui a été signalée par le baron Rey (*Étude*, p. 20). M. le colonel Camille Favre, qui l'a relevée en 1875 et qui possède un croquis inédit de son plan, veut bien nous écrire que dès cette époque, il ne restait du château que la trace sur le sol.

3.20 Halte à Bāniyās (A), dans la maison du qāʾimmaqām, puis départ pour le château d'el-Marqab. Quittant la côte, nous remontons la rive d'un ruisseau (Valaniabach de la carte Blanckenhorn). Direction S E (cote 33, à quelques mètres au-dessus de Bāniyās), puis S; vitesse 4 à 5. Nous gravissons les flancs de l'ancien volcan dont la lave a formé le promontoire au sud de Bāniyās; ce cône de basalte, aux formes larges et majestueuses, fait une vaste tache brun foncé sur le gris blanc des terrains calcaires ou crayeux du Jebel el-nuṣairiyye.

4.05 el-Marqab, grand village aux maisons blanches, éparses dans les oliviers, sur un épaulement de la montagne (A). Puis le chemin recommence à monter, en écharpe sur le flanc nord du cône supérieur, dont le sommet sert d'assiette aux vastes ruines du château d'el-Marqab, le Margat des croisés (A). Passant au pied de la tour à l'angle nord-ouest de l'enceinte, nous longeons le fossé jusqu'à la porte, percée vers le milieu du front ouest (cf. fig. 171).

4.20 Entrée au château et halte dans la cour intérieure, à côté de la porte de la chapelle (cote 362).

Direction 83°, sur le Burj el-ṣabī, une tour en ruine près du rivage; vitesse 4. Le sentier descend le flanc ouest de la montagne, en vue de la mer, sur un sol raviné, où les coulées de lave alternent avec une terre crayeuse.

5.10 Halte au campement (cote 18), sur une falaise plantée d'oliviers, sous le Burj el-ṣabī (A), près d'une crique découpée dans les rochers, probablement l'ancien port de Margat (A). Marche moyenne jusqu'à Bāniyās, puis lente.

Du sommet de la tour : château d'el-Marqab (largeur angulaire) 311°-322°[1].

[1] Cette visée et celle du point 4.20 à 83° devraient être complémentaires; l'écart inexplicable de 50° doit être attribué à une erreur de lecture. Sur la carte 1, nous avons adopté la visée 83°, parce que toutes les cartes marquent le Burj à l'*ouest* du château; or, avec la correction magnétique, la visée 83° donne à peu près l'ouest. Il est vrai que la double visée 311°-322° a plus de chance d'être exacte que la simple visée 83°; mais il faudrait admettre une erreur sur les cartes, notamment sur la carte marine anglaise, où le dessin de la côte et la position du château d'el-Marqab doivent être fidèles.

DU BURJ EL-ṢABĪ À TORTOSE (16 JUIN).

oo Départ du campement. Direction SO, puis graduellement au sud; vitesse 6. Le chemin, large et battu, traverse le Nahr el-bās[1] et se tient à quelque distance du rivage, découpé par des criques et des promontoires rocheux. Sur une largeur de plusieurs kilomètres, le terrain volcanique descend jusqu'à la mer, formant une suite de collines dénudées, d'un ton brun foncé, que domine la double silhouette du château d'el-Marqab et du Burj el-ṣabī (fig. 29). Après un nouveau ruisseau

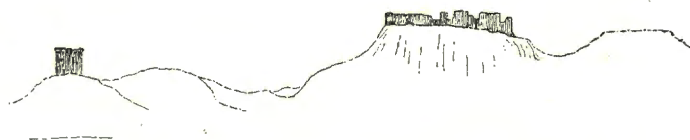


Fig. 29. — Château d'el-Marqab et Burj el-ṣabī, vus du sud.

(Wādi ʿain el-frāri des cartes Hartmann et Blanckenhorn), cette sorte de défilé s'élargit et les montagnes s'éloignent dans l'est, laissant entre elles et la côte une plaine de quelques kilomètres de largeur; sur les hauteurs à l'est, plusieurs villages dans des plants d'oliviers.

.5o el-Kharāb, hameau à demi ruiné et khān au bord du chemin, marquant l'emplacement de Maraqiyye, la Maraclée des croisés[2].

.35 Traversée du Nahr maraqiyye (ou marqiyye), forte rivière qui coule dans des buissons de lauriers-roses.

.15 el-Bsīre, hameau à droite du chemin (Bṣīre de la carte arabe de Beyrouth, Tell Busire de la carte Blanckenhorn), sur un promontoire (Ras el-Hassan de la carte Mansell).

.2o Traversée du Nahr ḥusein, forte rivière bordée de lauriers-roses et de pousses de platanes. Même direction, toujours sur la plage.

.2o Halte à l'entrée de Tortose, près du front nord de l'enceinte de la ville (A). Marche moyenne.

Le soir, nous campons au sud de la ville et de Notre-Dame (A), non loin du …vage (cote 28, trop forte).

(1) Nous avons noté *bās*, mais les cartes écrivent *baus*, *bōs* et *bōz*, avec ou sans article (carte arabe … Beyrouth, 1889 : نَهْر بَوْس).

(2) D'après Dussaud, *Voyage 1895*, p. 22 et suiv.

DE TORTOSE À KHĀN ʿABDE (17 JUIN).

oo Départ du campement. Direction SSE; vitesse 6. Nous suivons la côte, à moins d'un kilomètre du rivage; devant nous, dans la brume lointaine, les sommets neigeux E, F et G du Liban.

33 Le chemin traverse le Nahr gamqe[1] et s'éloigne peu à peu de la mer.

1.o8 Halte à l'entrée nord des ruines de ʿAmrīt, pour visiter le stade et le Maʿbad (A), puis traversée des ruines en zigzags et arrêts successifs aux rochers taillés, aux Magāzil (A) et au Burj el-bezzāq (A)[2].

1.28 Départ de l'extrémité sud des ruines. Direction S. Yaḥmūr, le Chastel Rouge des croisés, grosse tour carrée à 5 kilomètres à l'est, dans la plaine; Burj mīʿār, tour en ruine sur une colline, au sud-sud-est de Yaḥmūr.

2.18 el-Ḥiche, hameau sur le chemin, qui se rapproche de la mer.

3.o6 De l'entrée du village d'el-Manṭār, sur un tertre dominant la mer à gauche (est) du chemin : Tortose (église Notre-Dame) 18° 1/2; île de Ruwād 31° 1/2; sommet E du Liban 200° (199°); Tell qizil 220°; château d'el-ʿArīme 264°; village du même nom 271°; château de Ṣāfīthā 293°; Burj mīʿār 312°; Yaḥmūr 333° 1/2. Même direction, en suivant la plage; vitesse 6 à 6 1/2.

4.o1 Village à gauche du chemin.

4.16 Nous traversons sur la plage une forte rivière, le Nahr el-abrach.

4.51 Quittant la plage, nous laissons à gauche Chēkh jābir, un village bédouin. Direction SE.

5.16 Traversée du Nahr el-kebīr sur un grand pont, à 2 ou 3 kilomètres du rivage. Direction S.

6.o6 Traversée du Nahr ʿakkār sur un vieux pont, à moins de 1 kilomètre du rivage. Même direction.

6.36 Nous laissons le château d'el-Qlēʿāt à 2 ou 3 kilomètres dans l'est.

7.o6 Au pont du Nahr ʿarqā, nous rejoignons la route carrossable de Tripoli à Ḥōmṣ (cf. le point 2.43 du 1er mai, ci-dessus, p. 4o).

7.51 Halte au campement au bord de la route, à côté de Khān ʿabde. Marche moyenne, plutôt rapide.

(1) Les cartes Mansell, Renan et Blanckenhorn donnent ce nom avec des variantes et avec ou sans article; la carte arabe écrit نهر غمقى, peut-être pour غمقى. Le nom de Nahr el-gābi (carte 1), qui nous a été fourni par notre dragoman, nous paraît suspect.

(2) Pour le calcul du temps de marche absolu, nous avons compté 2o minutes d'une extrémité à l'autre des ruines de ʿAmrīt, qui ont environ 2 kilomètres de longueur nord-sud.

DE KHĀN ʿABDE À TRIPOLI (18 JUIN).

Voir l'itinéraire du 1[er] mai (en remontant depuis le point 2.02).

DE TRIPOLI À CHAKKĀ (19 JUIN).

Voir l'itinéraire du 28 avril (en remontant jusqu'au point 2.20).

DE CHAKKĀ À JEBEIL (20 JUIN).

00 Départ du campement à côté du village.
25 Halte au pied du col de Mār eliyās (cote 210).
30 Cote 29, un peu plus haut que le point 1.54 du 28 avril (cote 8).
1.00 Sommet du col; visées et observations reportées à l'itinéraire du 28 avril.
1.25 Arrivée au château d'el-Musailiḥa (A). Pour la suite jusqu'à Jebeil, voir l'itinéraire du 28 avril (en remontant du point 0.50) et celui du 27.

DE JEBEIL À BEIRŪT (21 JUIN).

Voir l'itinéraire du 26 avril. Retour à cheval du Nahr el-kelb à Beirūt (A).

DEUXIÈME PARTIE.

L'ARCHÉOLOGIE.

PONT DU NAHR EL-KELB.

A quelques hectomètres en amont du pont moderne, qui traverse le fleuve du Chien au bord de la mer, un vieux pont en relie les deux rives au milieu du défilé sauvage que le torrent a creusé dans les rochers de la côte (pl. I à droite en haut, et fig. 30). Son tablier en dos d'âne repose sur trois arches légèrement brisées; celle du centre est plus large et plus haute que les deux autres. Dans la face ouest (aval) de ce pont, près de la rive gauche (sud), est encastrée une inscription moderne qu'on attribue à l'émir druze Bachīr[(1)].

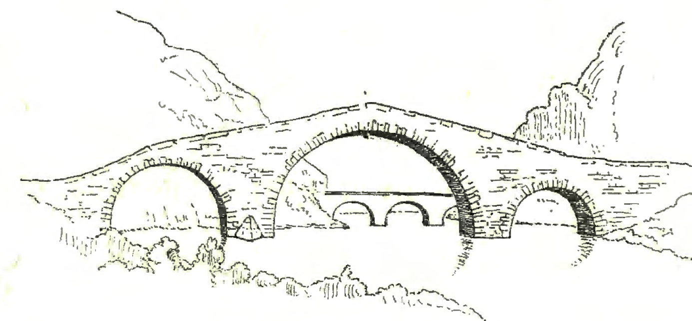


Fig. 30. — Pont du Nahr el-kelb, vu d'amont.

Si le vieux pont actuel ne date que du début du XIX[e] siècle, il est certain que sa fondation est beaucoup plus ancienne. Sans remonter aux Assyriens, aux Égyptiens et aux Romains, dont le passage fréquent au fleuve du Chien est attesté par les stèles célèbres qui bordent ses deux rives, on peut en retrouver la trace au moyen âge. A quelques pas en aval du pont, sur la rive gauche et au bord de la route antique, on voit une grande inscription arabe sculptée dans le rocher. Ce texte inédit[(2)], qui mesure près de 5 mètres de longueur sur 1 m. 50 cent. de hauteur, renferme cinq lignes en grands caractères arrondis,

[(1)] Voir Bædeker, p. 292 en haut, probablement d'après Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 529, ou de Laborde, *Voyage*, p. 41. Ce texte mériterait d'être contrôlé; la date 1224 = 1828-29, donnée par Bædeker, ne peut être exacte, l'année 1224 de l'hégire correspondant aux années 1809-10 de notre ère, alors que c'est l'année 1244 qui répond aux années 1828-29. On trouvera deux vues de ce pont dans de Laborde, *op. cit.*, pl. XXXIII, et Lortet, *Syrie*, p. 656.

[(2)] Signalé par Palmer, dans *PEF, Quarterly*, 1871, p. 118, peut-être déjà par Maundrell, *Voyage*, p. 60, qui l'attribue à un émir Faccardine (Fakhr al-dīn). On en trouve un croquis sommaire dans de Laborde, *op. cit.*, pl. XXXI, n° 14, où les seuls détails visibles sont les trois cartouches signalés plus loin. D'après Bædeker, p. 291 en bas, une inscription du sultan ottoman Salīm I[er], relatant

l'un style superbe, mais déplorablement frustes. Nous en avons déchiffré une par-ie sur place et depuis lors, M. Brünnow en a pris un estampage qui nous a permis le compléter, sur quelques points, notre lecture directe. Les deux premières ignes, les seules qui soient entièrement lisibles, mais non sans peine, relatent a construction du pont par l'émir Saif al-dīn Abu l-ʿazāʾim Aidumuch (ou Itmich) Najāchi (ou Bajāsi), maréchal des armées et chef des émirs du sultan Mamlouk Malik Ẓāhir Barqūq[1]. Ces deux lignes sont coupées par trois grands cartouches circulaires. L'un, au centre, renferme les noms et titres du sultan Barqūq; les leux autres, aux deux extrémités, sont aux armes de l'émir. La date (l. 5), qui lébute par le mois de muḥarram, a disparu dans une cassure du rocher; mais on peut la rétablir approximativement. Le sultan Barqūq a régné de 784 (1382) à 801 (1399), avec une courte interruption, et l'émir Aidumuch paraît avoir rempli durant presque tout le règne de Barqūq les deux charges signalées dans l'inscription; celle-ci a donc été gravée et le pont a été réparé dans l'une des lernières années du xive siècle[2].

Mais on peut remonter encore un demi-siècle en arrière. L'*Histoire de Beyrouth*, écrite au xve siècle par un notable de cette ville, fournit à ce sujet un document dont nous demandons à traduire les principaux passages, parce qu'on y trouve les détails très curieux sur les méthodes techniques employées par les ingénieurs arabes du moyen âge dans la construction des ponts. Ce témoignage d'un auteur bien informé nous paraît d'autant plus précieux que dans ce pays aux traditions séculaires, les ingénieurs des sultans Mamlouks avaient sans doute hérité leurs méthodes de l'antiquité[3].

a construction du pont, est sculptée sur le rocher en ce point; ce renseignement paraît emprunté à Ritter, *loc. cit.* (d'après de Wildenbruch), ou à de Laborde, *loc. cit.* Nous n'avons aucun souvenir de e texte, soit qu'il nous ait échappé, soit qu'il ait entièrement disparu, soit enfin que les auteurs ités aient attribué à Salīm l'inscription plus ancienne dont nous allons donner une analyse.

(1) Voici ce passage de l'inscription, dont une édition critique paraîtra dans le *Corpus* :

امر بعمارة هذا الجسر المبارك المقرّ الأشرف العالى المولوى المالكى المخدومى السيفى أبو العزائم ا[يتمـ]ش

(ا[يدمـ]ش؟) النجاشى (البجاسى؟) الظاهرى اتابك العسا(كر) الإسلاميّة ورأس نوبة النوّاب الأمرآء الجمداريّة

الملكيّة الظاهريّة...

Sur l'émir et sur les charges qui lui sont attribuées ici, voir *C I A*, I, index aux mots *Aitmich*, *tâbak* et *ra's;* cf. plus loin (Marine de Tripoli).

(2) L'inscription nomme encore (l. 4) un émir Bahādur, qui semble figurer ici en qualité de directeur des travaux. Il porte un titre de fonction dont la lecture permettra peut-être de fixer l'identité de ce personnage et de serrer ainsi la date d'un peu plus près.

(3) Voir Ṣāliḥ ibn Yaḥyā, éd. Cheikho, Beyrouth 1902, p. 145, avec la note 1.

Voici la copie de la réponse écrite par Nāṣir al-dīn al-Ḥusain à un décret adressé à lui par le gouverneur de Damas[1] : « J'ai reçu le décret auguste qui renferme l'ordre de rebâtir le pont du Nahr al-dāmūr, coulant entre Sidon et Beyrouth.... L'émir Sanjar al-Chujāʿi avait donné l'ordre à al-Dimyāṭi, qui fut nommé gouverneur de Sidon et de Beyrouth sitôt après la prise de ces villes par le sultan Malik Achraf Khalīl, de construire un pont sur cette rivière; car l'émir Sanjar avait éprouvé de la peine à la traverser pour se rendre à Beyrouth[2]. Après qu'al-Dimyāṭi l'eut bâti, le pont resta debout durant deux années; au cours de la troisième, il fut emporté par une crue de la rivière. Dès lors, il a été en ruine jusqu'au temps de feu l'émir Tankiz[3], qui le fit rebâtir; mais dès avant la fin de l'hiver, il fut emporté par les crues torrentielles, qui entraînèrent une partie de ses pierres jusque dans la mer. En ces deux circonstances, la chute du pont, du côté sud, eut pour cause la faiblesse des fondations. En effet, sur cette rive, l'eau de la rivière avait empêché les constructeurs de les asseoir profondément sur le roc, comme ils l'avaient fait sur la rive nord. Il en résulte qu'il est indispensable de détourner l'eau, durant les travaux, au moyen de grands caissons. Il faudra les construire de manière à ce qu'ils dépassent le niveau de la rivière, les enduire de goudron, comme les bateaux, puis les vider d'eau et creuser à l'intérieur, jusqu'au rocher, pour y asseoir un fondement solide, fait de gros blocs de pierres et d'assises bien liaisonnées[4], et noyé dans du mortier de chaux, exempt de terre... (Suivent quelques détails sur la répartition des charges financières; l'auteur de la lettre met le gouverneur en garde contre l'abus des corvées et fait appel à son équité, puis il ajoute :) Qu'il me soit permis d'informer Votre Excellence qu'il existe à Tripoli un ingénieur qui connaît bien notre province[5]; il se nomme Abū Bakr ibn al-Baṣīṣ, de Baalbek. *C'est lui qui a rebâti (ʿammara) le pont du Nahr el-kelb* et il est, d'autre part, l'auteur de travaux importants dans la région de Tripoli. Si Votre Excellence le juge bon, nous le ferons venir pour lui confier ce travail..... »

Cette curieuse lettre, écrite dans le courant de l'année 1344, établit que le pont du Nahr el-kelb avait été rebâti, vers 1340, par un ingénieur originaire

(1) Ce Ḥusain était émir du district libanais d'al-Garb, au sud de Beyrouth. Cette ville, ainsi que Sidon, faisait partie de la grande province de Damas; voir ʿUmari, *Taʿrīf*, p. 179. Le gouverneur de Damas était alors l'émir Tuquzdimur. Le décret, qui a été vu par l'auteur, mais que le P. Cheikho n'a pas retrouvé dans son manuscrit autographe, était daté de muḥarram 745 (mai-juin 1344).

(2) Les villes de Sidon et de Beyrouth furent enlevées aux Francs par le sultan Khalīl en djumādā II et rajab 690 (juin et juillet 1291). L'émir Sanjar, qui dirigea ces opérations, venait d'être nommé gouverneur de Damas; voir Maqrīzī, *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 126, 129, 131; Röhricht, *Geschichte*, p. 1025.

(3) Il s'agit du célèbre émir de ce nom, qui fut, durant 28 ans, le gouverneur tout-puissant de Damas et presque le rival du sultan Muḥammad. A la fin de l'année 740 (juin 1340), ce dernier le fit arrêter, puis mettre à mort; voir Ibn Iyās, I, p. 171 et suiv.; Weil, *Chalifen*, IV, p. 380 et suiv.

(4) Les mots وعمد وروابط (p. 146, l. 1) pourraient se traduire, dans un sens plus spécial, par « et de fûts de colonne placés en parpaing ». Sur ce procédé d'appareillage, si fréquent dans les monuments arabes, voir plus loin, aux chapitres de Jebeil, de Chaizar, d'Alep, etc.

(5) Les mots *al-aʿmāl al-sāḥiliyya* désignaient alors la région côtière, formant un district de la province de Damas, avec Gazza pour chef-lieu; voir *C I A*, I, p. 219 en bas. Toutefois, d'après ʿUmari, *loc. cit.*, Beyrouth et Sidon appartenaient alors, avec Baalbek, à un autre district de cette province; on peut croire que l'auteur applique ici ce terme, dans un sens un peu plus large, à la côte syrienne en général, au nord et au sud de Beyrouth.

Baalbek et domicilié à Tripoli. Il est permis de croire que le pont de 1340, mme celui de la fin du XIVe siècle, s'élevait sur l'emplacement même du vieux nt actuel, refait au début du XIXe siècle, et peut-être au début du XVIe. Les nstructeurs du moyen âge avaient d'excellentes raisons, que notre outillage oderne nous fait trop perdre de vue, pour ne pas déplacer leurs ponts, à oins d'une impérieuse nécessité. Le choix de ces emplacements était dicté par s faits topographiques assez peu variables, tels que le tracé des routes, la ture des rives et les allures du courant[1]. Il y avait aussi des motifs d'ordre ligieux ou astrologique[2]. Enfin il y avait, tout simplement, le désir d'utiliser restes d'un pont détruit pour y asseoir le nouvel édifice. En étudiant avec in le vieux pont actuel, il se peut donc qu'on y retrouve des vestiges de l'un s ponts du XIVe siècle, ou même d'un pont antérieur à cette époque.

Si nous nous sommes étendu sur ce modeste monument, c'est qu'on a trop gligé l'étude des ponts arabes en Orient. A part quelques travaux récents, on ne a guère signalés, jusqu'ici, que pour faire ressortir, bien à tort, semble-t-il, défauts de leur construction, comparée à celle des ponts antiques. Si l'anti-ité nous a légué quelques chefs-d'œuvre dans ce genre, il est permis de oire qu'en dehors des grands centres et des routes de première classe, les Ro-ins ont construit des ponts plus modestes. C'est précisément parce que ceux-n'existent plus qu'il importe d'étudier, avant qu'ils aient disparu à leur tour, nombreux ponts arabes dont les constructeurs se sont inspiré, très proba-ment, de traditions fort anciennes[3].

PONT DU NAHR EL-MʿĀMELTĒN.

A quelques pas en amont du pont moderne, qui traverse ce ruisseau près du age de la mer, s'élève un vieux pont en ruine (pl. I à gauche). Son tablier, i a disparu, reposait sur une arche unique, en plein cintre ou légèrement isée, dont les voussoirs sont en grand appareil, ainsi que le revêtement des ux piles qui reçoivent la retombée de cette arche, sur l'une et l'autre rive[4].

[1] Voir *Amida*, p. 34.
[2] Voir SARRE et HERZFELD, *Reise*, I, p. 8. Les curieux bas-reliefs astrologiques du pont arabe de irat ibn ʿUmar, signalés par plusieurs explorateurs, ont été publiés récemment par PREUSSER, *dmesopotamische Baudenkmäler*, p. 27 et pl. 40, mais sans commentaire; nous en préparons dès gtemps une étude détaillée.
[3] Cf. *J. des savants*, 1906, p. 416, n. 1, et les sources citées.
[4] La vue d'en bas est prise d'aval en amont; la vue d'en haut, prise d'amont en aval, montre au d le pont moderne et, sous l'arche de ce pont, les récifs du rivage.

Ce pont passe pour romain[1]. Cette attribution, dont on abuse volontiers, peut être exacte dans le cas particulier, car ce monument offre certains caractères des ponts antiques, tels que le grand appareil, le profil et les larges voussoirs de l'arche; encore ces indices paraissent-ils trop vagues pour appuyer un jugement définitif. Il est certain que ce pont ne ressemble guère à la plupart des ponts arabes de la Syrie; mais s'il a gardé de l'antiquité ses fondations, et peut-être son profil général, son appareil offre des irrégularités et trahit d'évidentes reprises. Ainsi, la face est renferme, dans l'une et l'autre pile, quelques blocs à bossages dont la taille diffère beaucoup de celle de leurs voisins et qui semblent provenir des murs d'une construction médiévale. D'autre part, le nom purement arabe de la rivière trahit son importance au moyen âge, en tant que limite de deux circonscriptions[2]; dès lors, le pont qui reliait ses deux rives doit avoir été très fréquenté, par conséquent restauré, plusieurs fois sans doute, depuis l'époque romaine. Son air antique, il ne le doit peut-être qu'à sa faible longueur, qui lui a permis, mieux qu'à ses voisins de la côte phénicienne, de résister à la poussée des crues de la rivière.

PONT DU NAHR IBRAHĪM.

Ce pont (fig. 31) relie les deux rives du Nahr ibrahīm, à quelques pas en amont du pont moderne en fer que nous avons vu construire en 1895[3]. Comme celui du Nahr el-kelb, il repose sur trois arches légèrement brisées, dont la centrale, plus large et plus haute que les deux autres, donne au tablier la forme d'un toit à double pente. La flèche en est si forte qu'on l'a revêtu de marches en pierre, sur lesquelles nos chevaux n'avançaient qu'en glissant[4].

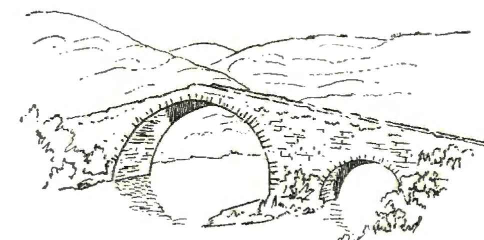


Fig. 31. — Pont du Nahr ibrahīm, vu d'aval.

L'analogie de ce pont avec celui du Nahr el-kelb permet de lui attribuer une origine assez récente. Un fait qui confirme cette induction, c'est qu'au

[1] Voir RITTER, *tom. cit.*, p. 547, et les sources citées; RENAN, *Mission*, p. 327; LORTET, *Syrie*, p. 637; Isambert, p. 594a; Bædeker, p. 359, etc.
[2] Ce nom signifie «la rivière des deux districts ou provinces»; voir *Notes croisades*, p. 398 (14).
[3] Cf. plus haut, p. 34, au point 2.25.
[4] Voir plus loin (Chaizar et Alep), d'autres exemples de tabliers munis de marches en pierre.

de Baalbek et domicilié à Tripoli. Il est permis de croire que le pont de 1340, comme celui de la fin du XIVe siècle, s'élevait sur l'emplacement même du vieux pont actuel, refait au début du XIXe siècle, et peut-être au début du XVIe. Les constructeurs du moyen âge avaient d'excellentes raisons, que notre outillage moderne nous fait trop perdre de vue, pour ne pas déplacer leurs ponts, à moins d'une impérieuse nécessité. Le choix de ces emplacements était dicté par des faits topographiques assez peu variables, tels que le tracé des routes, la nature des rives et les allures du courant[1]. Il y avait aussi des motifs d'ordre religieux ou astrologique[2]. Enfin il y avait, tout simplement, le désir d'utiliser les restes d'un pont détruit pour y asseoir le nouvel édifice. En étudiant avec soin le vieux pont actuel, il se peut donc qu'on y retrouve des vestiges de l'un des ponts du XIVe siècle, ou même d'un pont antérieur à cette époque.

Si nous nous sommes étendu sur ce modeste monument, c'est qu'on a trop négligé l'étude des ponts arabes en Orient. A part quelques travaux récents, on ne les a guère signalés, jusqu'ici, que pour faire ressortir, bien à tort, semble-t-il, les défauts de leur construction, comparée à celle des ponts antiques. Si l'antiquité nous a légué quelques chefs-d'œuvre dans ce genre, il est permis de croire qu'en dehors des grands centres et des routes de première classe, les Romains ont construit des ponts plus modestes. C'est précisément parce que ceux-ci n'existent plus qu'il importe d'étudier, avant qu'ils aient disparu à leur tour, ces nombreux ponts arabes dont les constructeurs se sont inspiré, très probablement, de traditions fort anciennes[3].

PONT DU NAHR EL-MʿĀMELTĒN.

A quelques pas en amont du pont moderne, qui traverse ce ruisseau près du rivage de la mer, s'élève un vieux pont en ruine (pl. I à gauche). Son tablier, qui a disparu, reposait sur une arche unique, en plein cintre ou légèrement brisée, dont les voussoirs sont en grand appareil, ainsi que le revêtement des deux piles qui reçoivent la retombée de cette arche, sur l'une et l'autre rive[4].

(1) Voir *Amida*, p. 34.

(2) Voir Sarre et Herzfeld, *Reise*, I, p. 8. Les curieux bas-reliefs astrologiques du pont arabe de Jazīrat ibn ʿUmar, signalés par plusieurs explorateurs, ont été publiés récemment par Preusser, *Nordmesopotamische Baudenkmäler*, p. 27 et pl. 40, mais sans commentaire; nous en préparons dès longtemps une étude détaillée.

(3) Cf. *J. des savants*, 1906, p. 416, n. 1, et les sources citées.

(4) La vue d'en bas est prise d'aval en amont; la vue d'en haut, prise d'amont en aval, montre au fond le pont moderne et, sous l'arche de ce pont, les récifs du rivage.

Ce pont passe pour romain[1]. Cette attribution, dont on abuse volontiers, peut être exacte dans le cas particulier, car ce monument offre certains caractères des ponts antiques, tels que le grand appareil, le profil et les larges voussoirs de l'arche; encore ces indices paraissent-ils trop vagues pour appuyer un jugement définitif. Il est certain que ce pont ne ressemble guère à la plupart des ponts arabes de la Syrie; mais s'il a gardé de l'antiquité ses fondations, et peut-être son profil général, son appareil offre des irrégularités et trahit d'évidentes reprises. Ainsi, la face est renferme, dans l'une et l'autre pile, quelques blocs à bossages dont la taille diffère beaucoup de celle de leurs voisins et qui semblent provenir des murs d'une construction médiévale. D'autre part, le nom purement arabe de la rivière trahit son importance au moyen âge, en tant que limite de deux circonscriptions[2]; dès lors, le pont qui reliait ses deux rives doit avoir été très fréquenté, par conséquent restauré, plusieurs fois sans doute, depuis l'époque romaine. Son air antique, il ne le doit peut-être qu'à sa faible longueur, qui lui a permis, mieux qu'à ses voisins de la côte phénicienne, de résister à la poussée des crues de la rivière.

PONT DU NAHR IBRAHĪM.

Ce pont (fig. 31) relie les deux rives du Nahr ibrahīm, à quelques pas en amont du pont moderne en fer que nous avons vu construire en 1895[3]. Comme celui du Nahr el-kelb, il repose sur trois arches légèrement brisées, dont la centrale, plus large et plus haute que les deux autres, donne au tablier la forme d'un toit à double pente. La flèche en est si forte qu'on l'a revêtu de marches en pierre, sur lesquelles nos chevaux n'avançaient qu'en glissant[4].

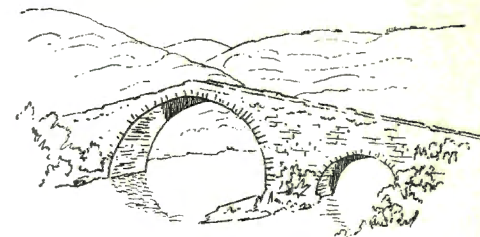


Fig. 31. — Pont du Nahr ibrahīm, vu d'aval.

L'analogie de ce pont avec celui du Nahr el-kelb permet de lui attribuer une origine assez récente. Un fait qui confirme cette induction, c'est qu'au

(1) Voir Ritter, *tom. cit.*, p. 547, et les sources citées; Renan, *Mission*, p. 327; Lortet, *Syrie*, p. 637; Isambert, p. 594a; Bædeker, p. 359, etc.

(2) Ce nom signifie « la rivière des deux districts ou provinces »; voir *Notes croisades*, p. 398 (14).

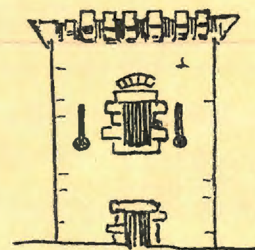
(3) Cf. plus haut, p. 34, au point 2.25.

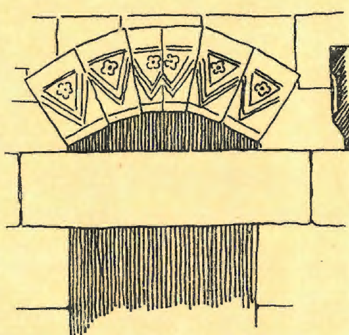
(4) Voir plus loin (Chaizar et Alep), d'autres exemples de tabliers munis de marches en pierre.

témoignage de plusieurs voyageurs du XIXe siècle, le pont qui traversait ici la rivière reposait sur une arche unique à grande portée [1].

BURJ MUḤĒCH.

Cette tour s'élève au bord d'une falaise, à environ dix mètres au-dessus du niveau de la mer. Signalée par les guides et par la plupart des voyageurs [2], elle ne paraît pas avoir été décrite jusqu'ici. De forme carrée et trapue, et bâtie en moyen appareil, elle est conservée jusqu'à la hauteur des mâchicoulis, dont quelques consoles font encore saillie sur le nu du mur, à environ 9 mètres au-dessus du sol (fig. 32). Au pied de sa face est s'ouvre une porte basse dont le linteau droit est formé d'un gros bloc monolithe. Au-dessus de la porte est percée une fenêtre carrée, que flanquent deux archères. Le linteau de la fenêtre est soulagé par un arc de décharge dont les claveaux sont sculptés de chevrons à rosette (fig. 33). Ce décor du XIIe siècle offre une analogie frappante avec celui de l'archivolte de la face est du baptistère de l'église de Jebeil [3]. Les claveaux proviennent peut-être de ce monument latin, peu distant de la tour. La face ouest, vers la mer, est éventrée et laisse voir, à l'intérieur, deux étages couverts en voûtes d'arête.


Fig. 32. — Burj muḥēch, face est.


Fig. 33. — Burj muḥēch, détail de la fenêtre.

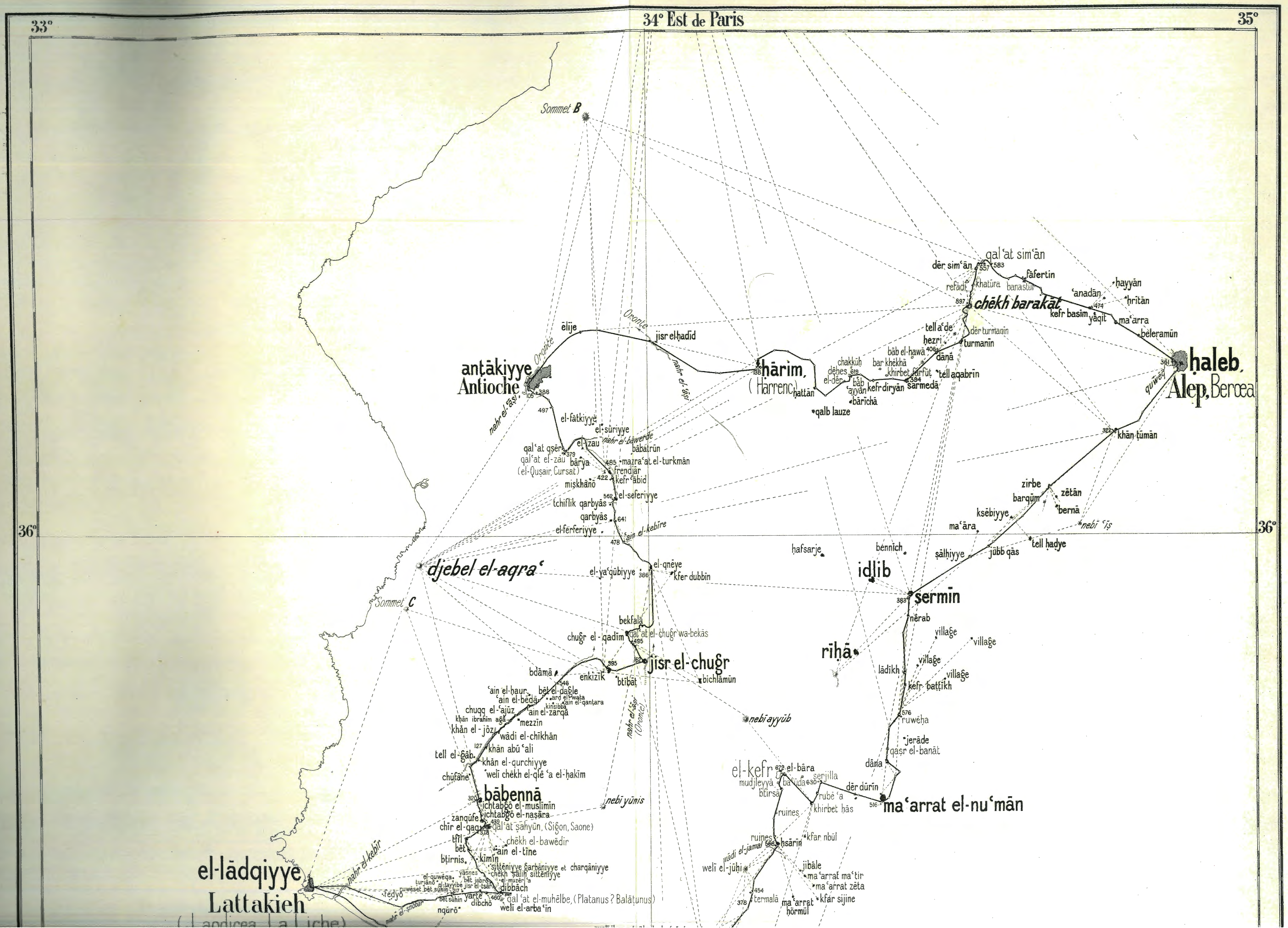
Tous ces caractères trahissent l'époque des croisades. Le Burj muḥēch et la tour de Ṭabarjā, qui dominent le rivage sur deux promontoires et se voient l'une de l'autre, devaient faire partie d'un cordon de postes destinés à garder la route, à surveiller la mer et à transmettre des signaux [4].

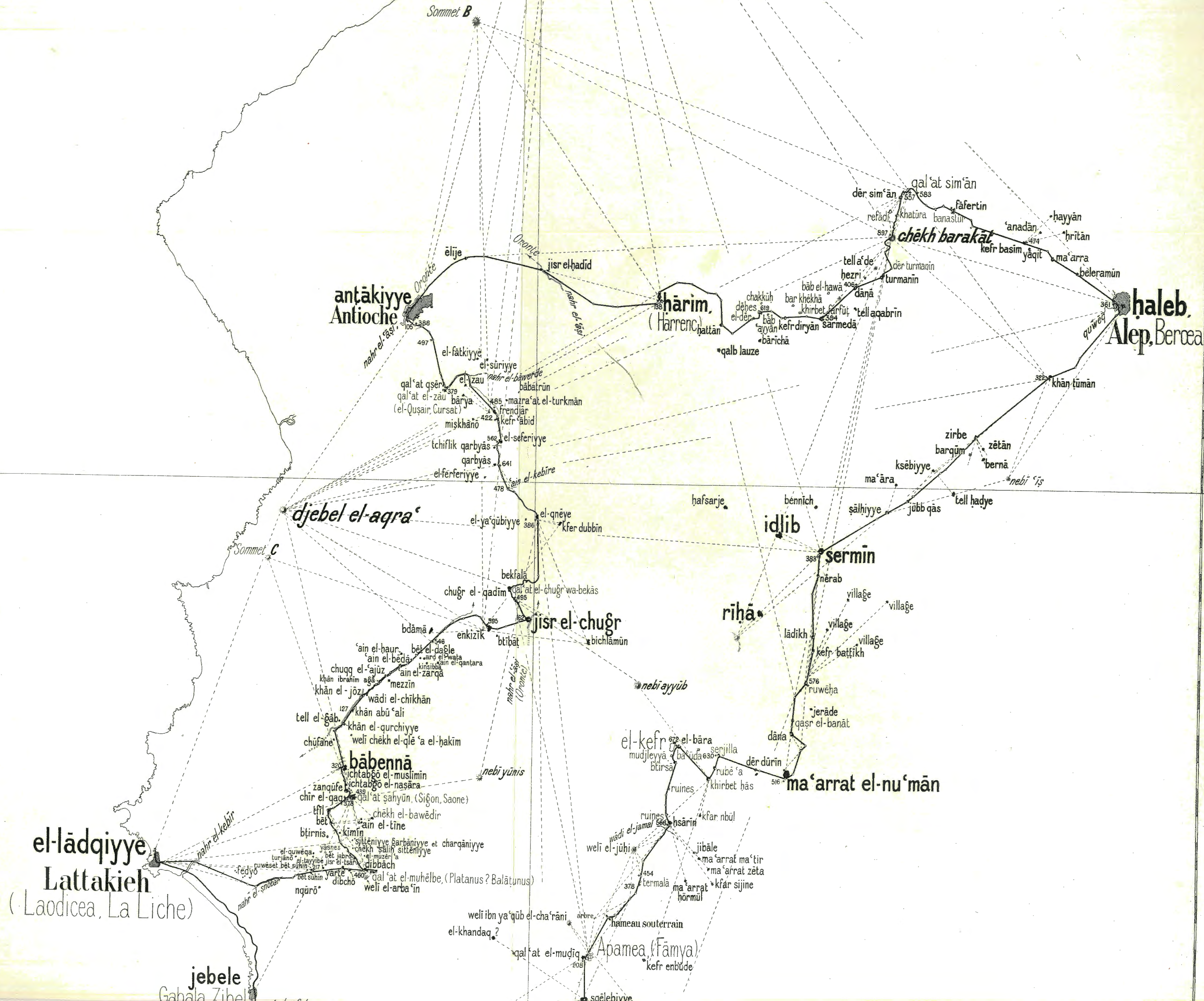
[1] Voir, par exemple, Buckingham, *Travels*, p. 452; Ritter, *tom. cit.*, p. 553; Isambert, p. 594^b^. Mais dès 1884, Lortet, *Syrie*, p. 643, signale ici «un pont sarrasin, élevé, étroit, à trois arches ogivales»; c'est bien celui que nous avons dessiné. Le pont à une arche a été vu par Maundrell dès la fin du XVIIe siècle; voir son *Voyage*, p. 57.

[2] Renan, *Mission*, p. 222, l'appelle la tour de l'Écho; l'explication de ce nom est donnée par Burckhardt, *Reisen*, p. 298, cité par Ritter, *tom. cit.*, p. 570.

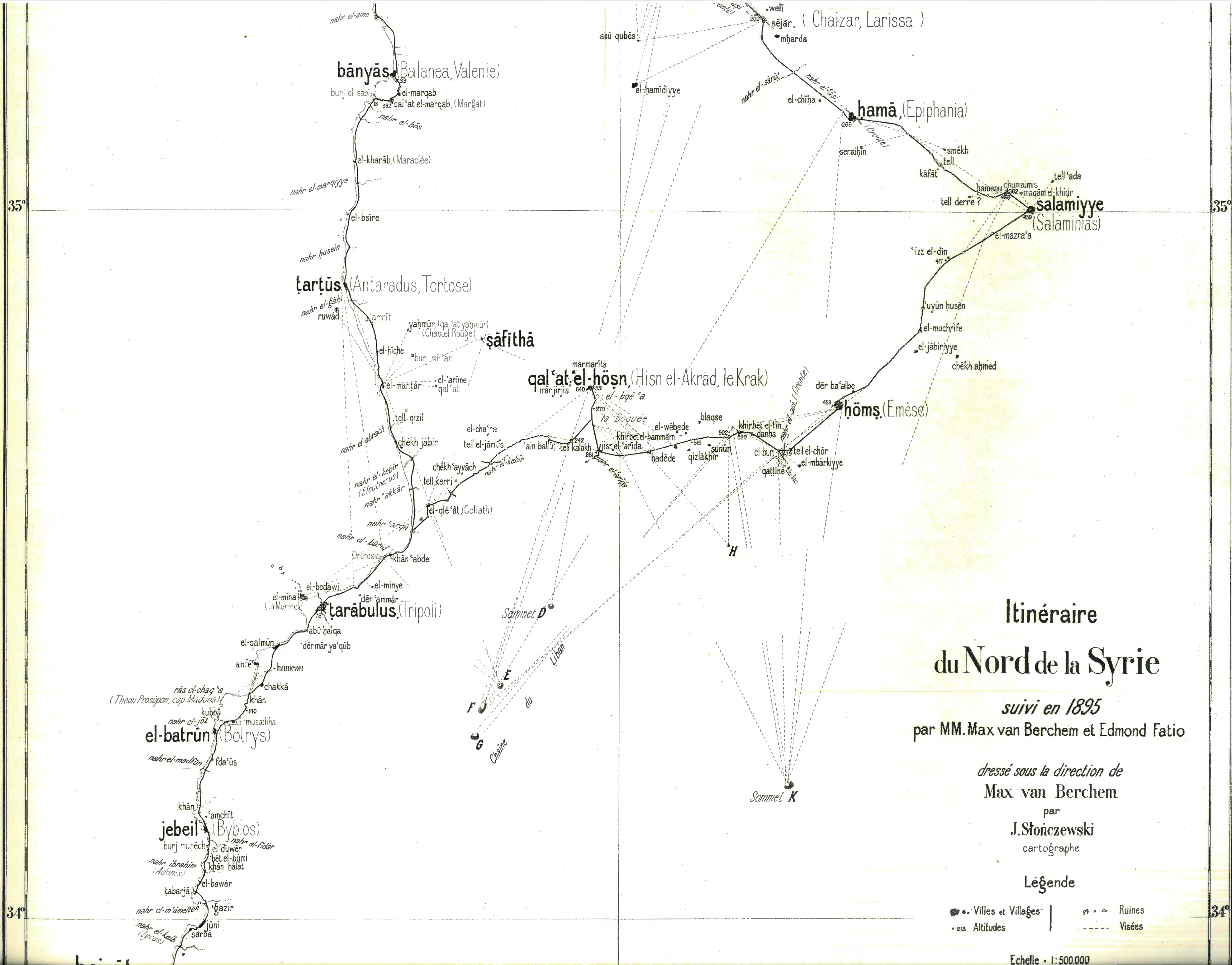
[3] Voir plus loin (Jebeil, église) et pl. V en haut; de Vogüé, *Églises*, pl. XXVIII, 4.

[4] Le Burj muḥēch appartiendrait ainsi au groupe des «tours-postes isolées» décrites par le baron Rey dans son *Étude*, p. 101 et suiv. La tradition qui attribue ces tours à l'impératrice Hélène se trouve dans Ritter, *tom. cit.*, p. 549, d'après Maundrell, qui la donne dans des termes assez vagues.

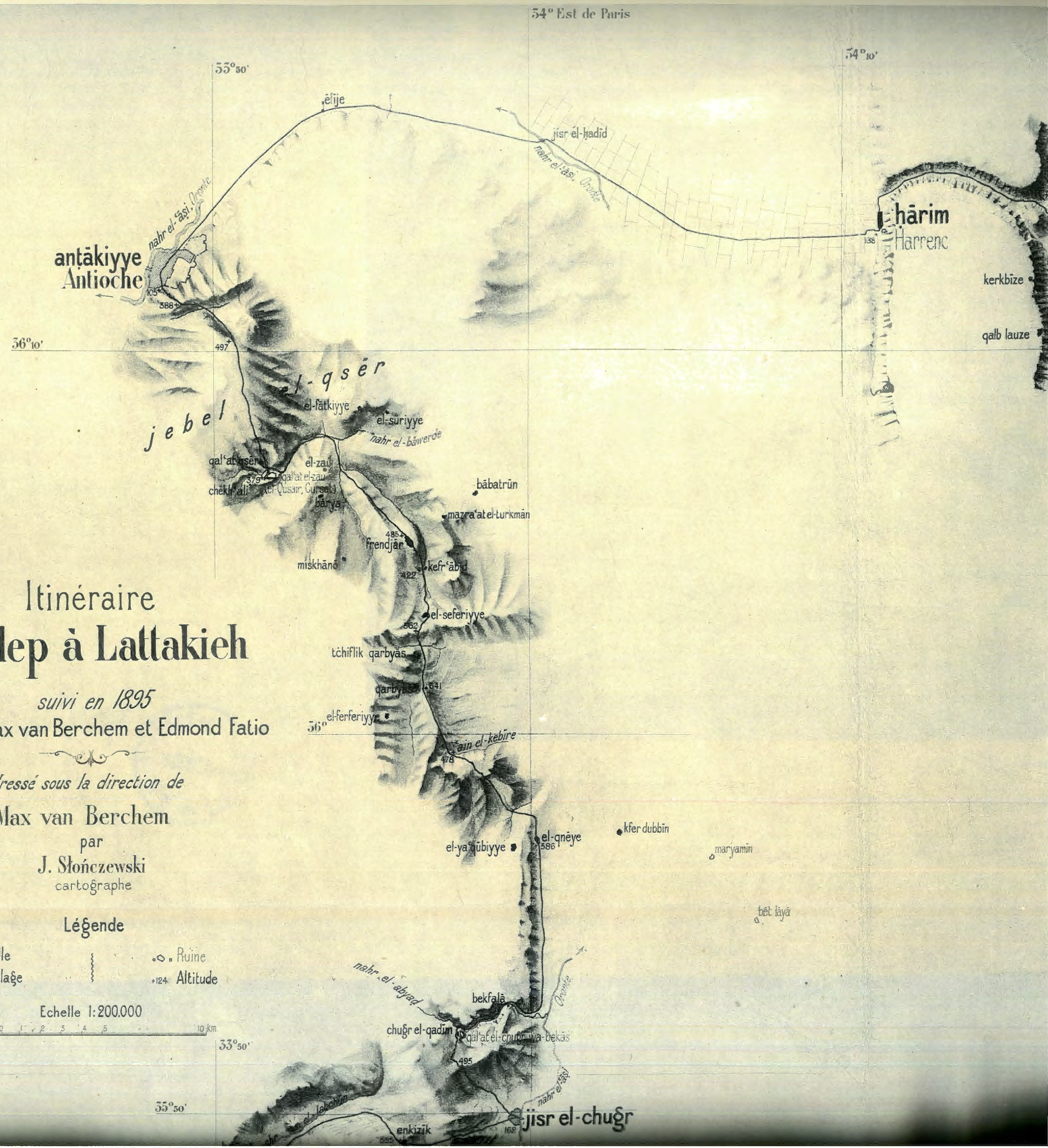

33°
34° Est de Paris
35°
36°
36°
Sommet B
Sommet C
qal'at sim'ān
dēr sim'ān
fāfertin
chēkh barakāt
kefr basim
yāqit
ma'arra
bēleramūn
ḥayyān
ḥrītān
'anadān
tell a'de
hezri
turmanīn
dēr turmanīn
bāb el-hawā
dānā
tell aqabrīn
sarmedā
kefr diryān
bārichā
qalb lauze
ḥārim,
(Harrenc)
ḥattān
ḥaleb,
Alep, Berœa
quwēq
khān tūmān
zirbe
barqūm
zētān
bernā
nebī 'īs
tell ḥadye
ksēbiyye
ma'āra
jūbb qās
ṣālḥiyye
bennīch
ḥafsarje
idlib
sermīn
nērab
village
rīḥā
lādikh
kefr baṭṭīkh
ruwēḥa
jerāde
qaṣr el-banāt
dāna
dēr dūrīn
ma'arrat el-nu'mān
el-kefr
el-bāra
serjilla
rubē'a
khirbet ḥās
ruines
ḥsārīn
kfar nbūl
jibāle
ma'arrat ma'tir
ma'arrat zēta
kfar sijine
ma'arrat ḥormūl
termalā
weli el-jūhi
wādi el-jamal
Oronte
ēlije
jisr el-ḥadīd
nahr el-'āṣī
antākiyye
Antioche
el-fatkiyye
el-sūriyye
nahr el-bāwerde
bābalrūn
qal'at qsēr
el-izau
qal'at el-zāu
bārya
(el-Quṣair, Cursat)
mazra'at el-turkmān
frendjār
miskhānō
kefr 'ābid
el-seferiyye
tchiflik qarbyās
qarbyās
el-ferferiyye
'ain el-kebīre
el-qnēye
kfer dubbīn
el-ya'qūbiyye
djebel el-aqra'
bekfalā
chuġr el-qadīm
qal'at el-chuġr wa-bekās
jisr el-chuġr
bichlāmūn
enkizik
btibāt
bdāmā
nebī ayyūb
nahr el-'āṣī (Oronte)
'ain el-ḥaur
bēt el-dagle
'ain el-bēdā
chuqq el-'ajūz
'ain el-zarqā
khān ibrahīm aġā
mezzīn
khān el-jōz
wādi el-chīkhān
khān abū 'ali
tell el-ġāb
khān el-qurchiyye
weli chēkh el-qlē'a el-ḥakīm
chūfāne
bābennā
ichtabġō el-muslimīn
ichtabġō el-naṣāra
zanqūfe
chir el-qaq
qal'at ṣahyūn, (Siġon, Saone)
nebī yūnis
chēkh el-bawēdir
'ain el-tine
btirnis
kimīn
sittēniyye
charqāniyye
el-lādqiyye
Lattakieh
nahr el-kebīr
fēdyō
qal'at el-muhēlbe, (Platanus? Balātunus)
dibbāch
weli el-arba'īn
ngūrō
dibchō
yarte

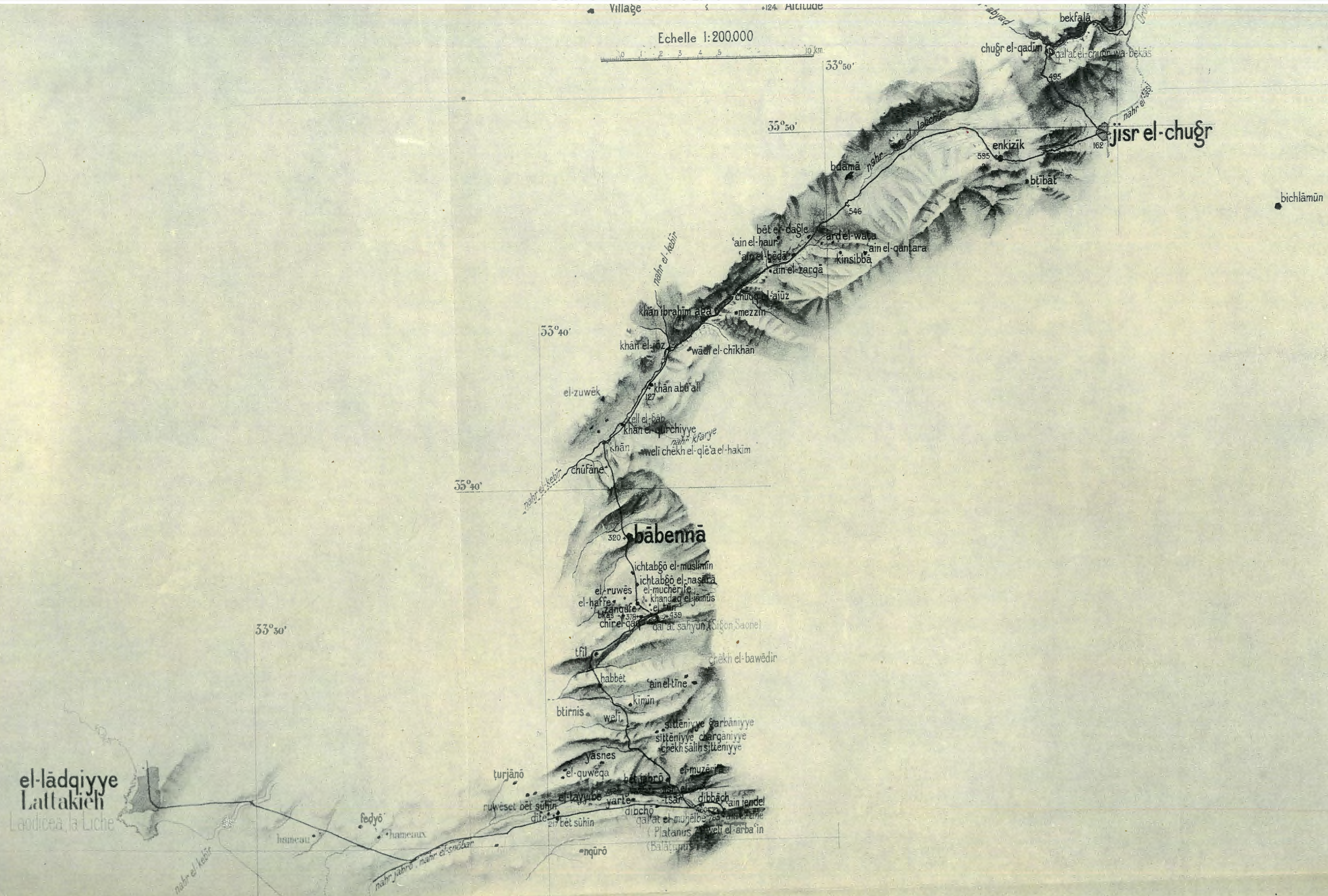


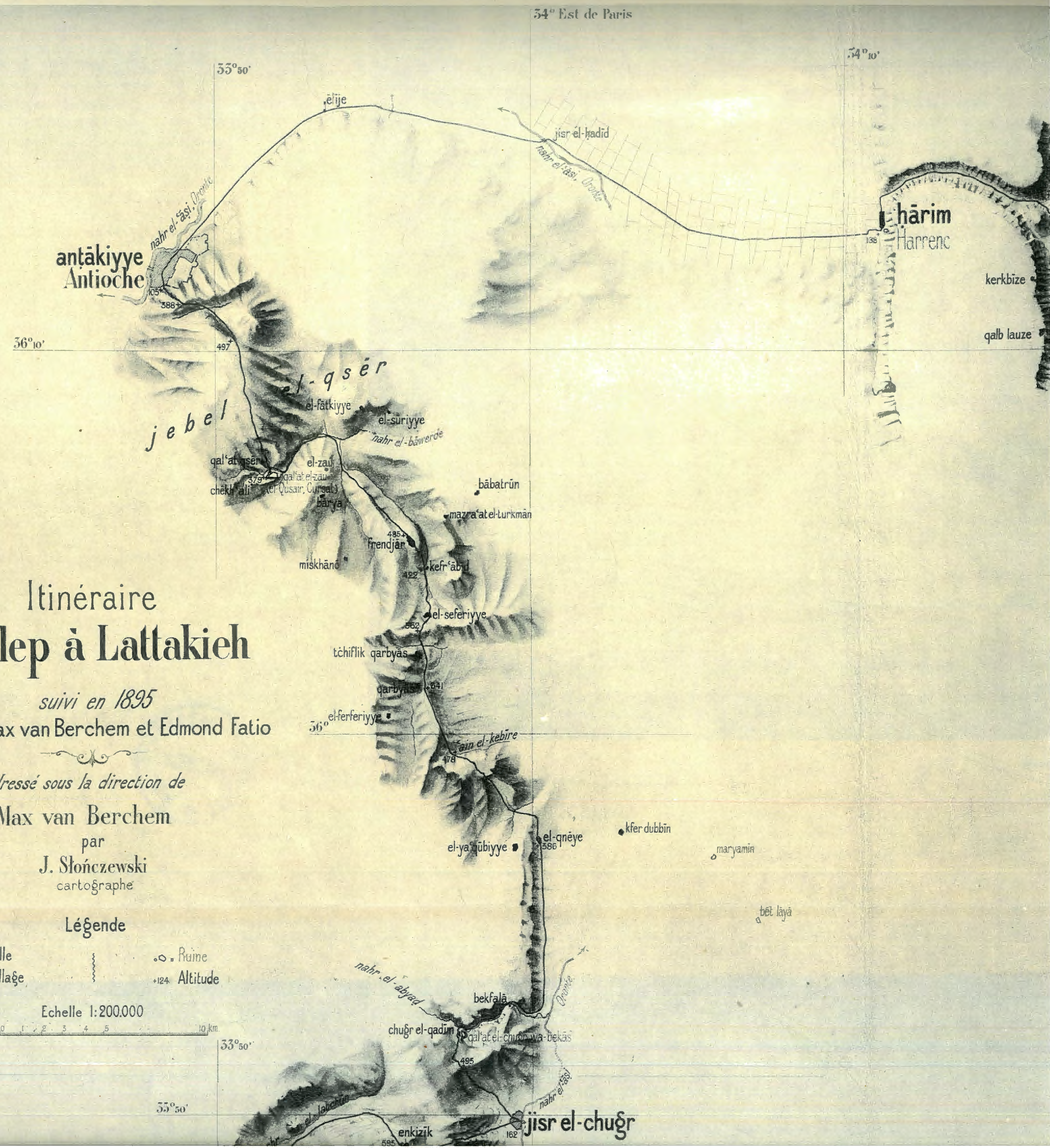
35°
36°
36°
Sommet B
Sommet C
qal'at sim'ān
dēr sim'ān
fāfertin
chēkh barakāt
haleb.
Alep, Berœa
antākiyye
Antioche
Oronte
ēlije
jisr el-hadīd
nahr el-'āsi
hārim.
(Harrenc)
hattān
qalb lauze
el-fātkiyye
el-sūriyye
bābatrūn
qal'at qsēr
qal'at el-zau
(el-Qusair, Cursat)
mazra'at el-turkmān
frendjār
kefr 'ābid
miskhānō
el-seferiyye
tchiflik qarbyās
qarbyās
elferferiyye
djebel el-aqra'
el-ya'qūbiyye
el-qnēye
kfer dubbīn
bekfalā
chugr el-qadīm
jisr el-chugr
bichlāmūn
bdāmā
enkizik
btibāt
nebi ayyūb
ain el-haur
chuqq el-'ajūz
khān el-jōz
wādi el-chīkhān
tell el-gāb
khān abū 'ali
khān el-qurchiyye
chūfāne
bābennā
ichtabgō el-muslimin
ichtabgō el-nasāra
qal'at sahyūn, (Sigon, Saone)
zanqūfe
chir el-qaq
chēkh el-bawēdir
tīl
bēt
btirnis
kīmīn
ain el-tine
dibbāch
qal'at el-muhēlbe, (Platanus ? Balātunus)
weli el-arba'in
dibchō
nqūrō
el-lādqiyye
Lattakieh
(Laodicea, La Liche)
nahr el-kebīr
nahr el-snōbar
fedyō
jebele
Gabala, Zibel
nahr burgul
nebi yūnis
el-kefr
el-bāra
serjilla
rubē'a
khirbet hās
ruines
dēr dūrīn
ma'arrat el-nu'mān
hsārīn
kfar nbūl
weli el-jūhi
wādi el-jamal
jibāle
ma'arrat ma'tir
ma'arrat zēta
kfar sijine
ma'arrat hōrmūl
termalā
weli ibn ya'qūb el-cha'rāni
hameau souterrain
el-khandaq ?
qal'at el-mudīq
Apamea (Fāmya)
kefr enbūde
sqēlebiyye
idlib
sermīn
nērab
rīhā
lādikh
kefr battīkh
ruwēha
jerāde
qasr el-banāt
dāra
village
hafsarje
bennich
sālhiyye
jubb qās
tell hadye
ma'āra
ksēbiyye
zirbe
barqūm
zētān
bernā
nebi 'īs
khān tūmān
quwēq
'anadān
hayyān
hrītān
kefr basim
yāqit
ma'arra
bēleramūn
tell a'de
hezri
turmanin
dēr turmanin
dānā
bāb el-hawā
bar khēkhā
khirbet farfūt
tell aqabrīn
sarmedā
kefr diryān
bārichā
chakkūh
dēhes
el-dēr
bāb
'ayyān



Itinéraire
du Nord de la Syrie
suivi en 1895
par MM. Max van Berchem et Edmond Fatio
dressé sous la direction de
Max van Berchem
par
J. Słończewski
cartographe
Légende
Villes et Villages
213 Altitudes
Ruines
Visées
Echelle - 1:500.000
35°
34°
bānyās (Balanea, Valenie)
el-marqab
qal'at el-marqab (Margat)
el-kharāb (Maraclée)
el-bsīre
ṭarṭūs (Antaradus, Tortose)
ruwād
ṣāfīthā
qal'at el-ḥösn (Hiṣn el-Akrād, le Krak)
ṭarābulus (Tripoli)
el-batrūn (Botrys)
jebeil (Byblos)
hamā (Epiphania)
salamiyye (Salaminias)
ḥöms (Emèse)
sējar (Chaizar, Larissa)
Sommet D
Sommet K
Chaîne du Liban


54° Est de Paris
54°10'
33°50'
36°10'
36°
ēlije
jisr el-ḥadīd
nahr el-ʿāṣi, Oronte
antākiyye
Antioche
ḥārim
Harrenc
kerkbīze
qalb lauze
jebel el-qsēr
el-fātkiyye
el-sūriyye
nahr el-bāwerde
qal'at el-qsēr
el-zau
chēkh ʿali
bābatrūn
mazraʿat el-turkmān
ḥārya
frendjār
miskhānō
kefr-ʿābid
el-seferiyye
tchiflik qarbyās
qarbyās
el-ferferiyye
ʿain el-kebīre
el-qnēye
el-yaʿqūbiyye
kfer dubbīn
maryamīn
bēt lāyā
nahr el-abyaḍ
bekfalā
chugr el-qadīm
qalʿat el-chugr wa-bekās
jisr el-chugr
enkizik
Oronte
Itinéraire
d'Alep à Lattakieh
suivi en 1895
par MM. Max van Berchem et Edmond Fatio
dressé sous la direction de
Max van Berchem
par
J. Słończewski
cartographe
Légende
Ville
Village
Ruine
Altitude
Echelle 1:200.000
10 km


Village
Altitude
Echelle 1:200.000
bekfalā
chuġr el-qadīm
qal'at el-chuġr wa-bekās
jisr el-chuġr
enkizik
btībāt
bichlāmūn
bdāmā
bēt el-dağle
'ain el-haur
ard el-waṭa
'ain el-qanṭara
kinsibbā
'ain el-zarqā
chuqq el-'ajūz
mezzīn
khān ibrahīm āġā
khān el-jōz
wādī el-chīkhān
el-zuwēk
khān abū 'alī
khān
weli chekh el-qlē'a el-hakīm
chūfāne
bābennā
ichtabġō el-muslimīn
ichtabġō el-naṣārā
el-ruwēs
el-haffe
qal'at sahyūn
chekh el-bawēdir
tfīl
habbēt
'ain el-tīne
kimīn
btirnis
welī
sittēniyye ġarbāniyye
sittēniyye charqāniyye
chekh ṣālih sittēniyye
yasnes
turjānō
el-quwēqa
el-muzēra
bēt jabrō
ruwēset bēt sūhīn
el-tayyibe
yarte
dibbāch
'ain jendel
dipchō
qal'at el-muhēlbe
(Platanus)
welī el-arba'īn
bēt sūhīn
nqūrō
el-lādqiyye
Lattakieh
Laodicea, la Liche
fedyō
hameaux
hameau
nahr el-kebīr
nahr jabrō, nahr el-ṣnōbar



Itinéraire
d'Alep à Lattakieh
suivi en 1895
par MM. Max van Berchem et Edmond Fatio
dressé sous la direction de
Max van Berchem
par
J. Słończewski
cartographe
Légende
Ville
Village
Ruine
Altitude
Echelle 1:200.000
34° Est de Paris
33°50'
34°10'
36°10'
36°
ēlije
jisr el-hadīd
nahr el-'āsi, Oronte
antākiyye
Antioche
hārim
Harrenc
kerkbīze
qalb lauze
jebel el-qsēr
el-fātkiyye
el-sūriyye
nahr el-bāwerde
qal'at qsēr
el-zau
chekh 'ali
bārya
bābatrūn
mazra'at el-turkmān
frendjār
miskhānō
kefr 'abid
el-seferiyye
tchiflik qarbyās
qarbyās
el-ferferiyye
'ain el-kebīre
el-ya'qūbiyye
el-qnēye
kfer dubbīn
maryamin
bēt lāyā
nahr el-abyad
bekfalā
chugr el-qadīm
qal'at el-chugr wa-bekās
Oronte
nahr el-'āsi
jisr el-chugr
enkizik

JEBEIL.

La vue générale (pl. II en haut), prise d'un point de la côte à dix minutes au nord de Jebeil, montre la ville, son enceinte et son château, dominés par les pentes du Liban. La côte est formée tantôt par une plage étroite, tantôt par des falaises rocheuses que prolongent, dans la mer, des récifs sur lesquels blanchit l'écume des flots.

Voici quelques notes sur l'enceinte, le château, l'église et les inscriptions de Jebeil.

A. L'ENCEINTE.

L'enceinte de Jebeil forme un quadrilatère irrégulier adossé à la mer. Le front nord est plus ou moins conservé sur toute sa longueur; il comprend un mur simple, renforcé par des tours barlongues dont l'appareil médiocre paraît avoir été retouché à plusieurs reprises. Le front est, à moitié détruit, est envahi par les maisons de la ville; le front sud a disparu. Quant au front ouest, il n'est plus formé que par le rivage et par le port.

A l'angle nord-est de cette enceinte s'élève un saillant carré, construit en grand appareil, mais plus qu'à-moitié démoli (pl. III en haut)[1]. Les brèches en sont bouchées par des blocs plus petits ou de simples moellons, dans les joints desquels ont poussé des plantes pariétaires. La maison arabe qui s'est installée sur lui, aux dépens de ses matériaux, avec son jardinet ombragé d'un figuier, lui donne un air misérable et pittoresque. Dans la face ouest, qu'on voit ici, le grand appareil primitif est piqué de fûts de colonne ou de simples tambours, engagés dans la maçonnerie et formant une légère saillie sur le nu de la muraille; nous y reviendrons tout à l'heure. Deux motifs décorent deux blocs de l'appareil primitif, vers le milieu de cette face. Le premier, sculpté en assez haut relief, comprend un petit arc en plein cintre, inscrivant une conque (?) et retombant sur deux colonnettes, avec base et chapiteau. Renan y a vu une *cella* phénicienne, de style bybliote[2]. Bien que notre photographie soit trop réduite pour montrer, même à la loupe, tous les détails de ce motif, nous avons peine à souscrire à cette opinion. Les monuments de Diarbekr et d'autres villes de l'Orient sont couverts de niches à colonnettes, analogues à celle de Jebeil, placées un peu au hasard dans les murs et dont le style trahit l'époque byzantine ou même le moyen âge, car plusieurs d'entre elles portent des inscriptions arabes. Quant au second motif, une roue festonnée et flanquée de deux rosettes, qui est

[1] Ce saillant est marqué sur le plan de Rey, *Étude*, pl. XXI; cf. Renan, *Mission*, atlas, pl. XIX.
[2] Voir *Mission*, p. 156.

sculpté sur un bloc immédiatement au-dessous du premier, il est franchement arabe, de style et d'exécution. Bien arabe, aussi, ce parti décoratif qui consiste à disperser quelques détails pittoresques et hétérogènes sur la façade irrégulière d'un saillant d'enceinte, à la façon d'un tapis de Perse; arabe enfin, comme on va voir, l'emploi des fûts de colonne dans la maçonnerie.

Du côté de la mer, on voit encore les débris des tours qui gardaient le port, assises sur des rochers battus par les flots. L'une d'elles, à l'entrée nord de la passe, ne montre plus qu'un massif de maçonnerie informe, piqué de fragments de marbres antiques; c'est la «Tour ruinée» du plan Rey, qu'on voit au milieu de notre photographie (pl. II en bas). Au premier plan de la même vue, des fûts de colonne gisent épars sur les récifs qui ferment le port.

En décrivant les restes de l'enceinte de Jebeil, Renan a fait justice de l'opinion qui lui attribuait une haute antiquité, parce qu'elle renferme des fûts de colonnes antiques[(1)]. Il a montré que ces fûts, empruntés à des monuments dès longtemps en ruine, ont été brisés par les constructeurs du moyen âge, qui les ont placés en parpaing, pour liaisonner leurs murs de défense, sans prévoir qu'ils en hâteraient la ruine en provoquant des fissures dans la maçonnerie.

Ce procédé, si répandu dans les constructions médiévales de la Syrie, Renan l'attribue surtout aux croisés. Mais les monuments militaires dont l'origine franque est certaine n'en trahissent guère l'emploi. Sans parler des grandes forteresses latines de l'intérieur, où l'absence de fûts en parpaing dans les murs pourrait s'expliquer par l'absence de monuments antiques à exploiter dans leur voisinage, on n'en trouve, Renan l'observe lui-même, ni au château de Jebeil, ni dans les murs de Tortose, dont l'origine latine ne peut faire aucun doute. En revanche, les constructions militaires arabes en offrent de nombreux exemples, et dès avant les croisades, non seulement dans des ouvrages dressés à la hâte, mais jusque dans les travaux les plus soignés; nous nous bornons à citer les enceintes et les citadelles du Caire, de Jérusalem, de Boṣrā, de Damas, de Salamiyye, de Sējar (Chaizar) et d'Alep, ou encore, à l'extrême limite du théâtre des guerres saintes, la grande enceinte de Diarbekr. Ce procédé était si familier aux constructeurs arabes qu'ils en ont tiré un parti décoratif en faisant saillir, sur le nu de leurs murailles, des têtes de faux tambours de colonne, sculptées parfois d'ornements délicats[(2)].

(1) Voir *Mission*, p. 159 et suiv. et 547; cette opinion se reflète dans Ritter, *tom. cit.*, p. 576.

(2) Ainsi au Caire, en Syrie et à Konia (Asie Mineure). Tous les exemples signalés ici sont illustrés par des photographies de notre collection, sauf celui de Konia; nous l'empruntons à de Laborde, *Voyage de l'Asie Mineure*, pl. LXIV, l'enceinte de cette ville ayant entièrement disparu, ainsi que nous venons de le constater *de visu* (novembre 1913).

En attribuant aux croisés et à eux seuls l'emploi des fûts en parpaing, on oublie trop que l'histoire du moyen âge en Syrie ne s'arrête pas à la chute des établissements latins. Sans parler de Saladin, dont les circonstances firent, en Syrie du moins, un démolisseur plus encore qu'un constructeur, les grands sultans Mamlouks ont réparé la plupart des ouvrages militaires enlevés par eux aux croisés; d'autre part, nous savons que les Baibars, les Qalāwun, les Khalīl et les Muḥammad ont beaucoup et fortement bâti. Détail à noter à ce propos : jusqu'au milieu du xve siècle, les soucis stratégiques des sultans Mamlouks se sont concentrés sur les défenses côtières, exposées à un retour offensif des chrétiens de Chypre et d'Europe; or les fûts en parpaing, réels ou simulés, abondaient et abondent encore à Alexandrie, à Ascalon, à Césarée, à Tyr, à Sidon, à Jebeil, à Tripoli.

Pour en revenir au saillant de l'angle nord-est, les fûts en parpaing de son grand appareil sont une preuve de plus de son origine arabe; d'ailleurs un examen attentif y révèle, sous l'aspect trompeur de ces grands blocs, des fantaisies d'appareillage qu'on surprend rarement dans les constructions des croisés. Il ne faut pas s'étonner que les parties les plus anciennes de cette enceinte, en mettant à part, bien entendu, les débris antiques qu'elle renferme, ne datent que de l'époque arabe qui suit les croisades. En 1190, à l'approche de l'empereur Barberousse, Saladin fit raser les murailles de Jebeil et d'un grand nombre d'autres places du littoral[(1)]. Quelques années plus tard, Gui de Giblet reprit possession de cette ville[(2)]; mais quand Wilbrand d'Oldenbourg y passe en 1212, il note que ses murailles ont été détruites par les Sarrasins et que le château seul a résisté à leurs efforts[(3)]. On ne voit pas qu'elles aient été rebâties jusqu'à la reprise de Jebeil par le sultan Baibars, en 1266 ou 1267, puis par le sultan Khalīl en 1291[(4)]. A cette époque, la place appartenait encore aux Giblet[(5)]; or, au xiiie siècle, les grands ordres militaires étaient seuls assez riches pour

(1) Voir ʿImād al-dīn, *Fatḥ*, p. 265 au milieu, cité par Abū Chāma, II, p. 157 au milieu; *Hist. or. des crois.*, IV, p. 462; Goergens et Röhricht, *Quellenbeiträge*, I, p. 141 en haut; Röhricht, *Geschichte*, p. 520, citant aussi les sources latines; Rey, *Étude*, p. 218. On sait que Saladin avait repris Jebeil en 1187. L'enceinte est signalée, dès 1047, par Nāṣiri Khosrau, trad. Schefer, p. 43.

(2) Voir Rey, *loc. cit.*; Ducange-Rey, *Familles*, p. 322.

(3) Dans Laurent, *Peregrinatores*, p. 167 : «Hec est civitas parva, *habens turrim* (le château) *quandam amplam et munitissimam, unicum sue defensionis solacium*, in qua Sarraceni, cum ipsam avellere laborarent, multos sudores... perdiderunt, *qui tamen omnem* (*munitionem*) *ipsius civitatis destruxerunt*».

(4) Voir Rey, *Étude*, p. 219; Röhricht, *Geschichte*, p. 937 et 1026, n. 1. Après la conquête de Khalīl, Jebeil devint un district de la province de Tripoli dans le royaume des Mamlouks; voir ʿUmari, *Taʿrīf*, p. 182.

(5) Voir Ducange-Rey, *Familles*, p. 324.

entreprendre des travaux importants. Si l'on veut trouver des restes certains des croisés à Jebeil, il faut aller au château, puis à l'église.

B. LE CHÂTEAU.

Il s'élève à l'angle sud-est de l'enceinte de la ville, à laquelle il servait de réduit[1]. Renan, qui l'a étudié et décrit avec beaucoup de soin, avoue qu'il a cru d'abord à son origine phénicienne; mais frappé par ses nombreux caractères médiévaux, il se décide franchement à l'attribuer aux croisés, en expliquant par des remplois la présence de matériaux antiques dans ses murs[2]. Après lui, le baron Rey a défendu la même thèse et fixé la construction à la première moitié du XIIe siècle[3]. Les notes sommaires que nous avons prises sur place confirment l'opinion de ces deux savants, partagée depuis par M. Dussaud, qui l'appuie sur d'excellentes observations[4].

Notre photographie (pl. III en bas), prise du nord-est, montre l'enceinte extérieure, défendue par son fossé et ses tours d'angle, et fortement commandée par le donjon, qui s'élève au centre du terre-plein de l'enceinte. Si l'on compare cette vue aux dessins et aux descriptions de Renan et du baron Rey, on verra que l'état du château ne s'est guère modifié depuis 1860. Malgré la première apparence, il ne peut être que l'œuvre des croisés. Le grand appareil n'est nullement un caractère propre à l'antiquité; ici d'ailleurs, il trahit des négligences fréquentes dans les constructions médiévales. Par endroits, ainsi au donjon et sur la tour de l'angle nord-ouest, on voit des marques de tâcheron latines (fig. 34); ailleurs on distingue, dans la taille des parements, ces stries diagonales qu'on a signalées comme un invariable critère de la construction des croisés[5]. Seule la porte extérieure du château, percée dans la face nord, à côté de la tour de l'angle nord-ouest, est de style purement arabe; le profil aigu de son arc brisé et la forme de ses claveaux ne laissent aucun doute à cet égard (fig. 35). D'ailleurs,



Fig. 34. — Marques latines au château de Jebeil. A. Tour nord-ouest. B. Donjon.

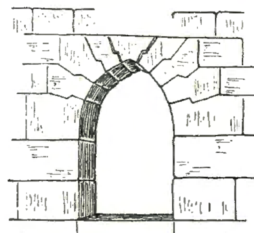


Fig. 35. — Porte du château de Jebeil.

[1] Voir les plans de Rey et de Renan.
[2] Voir *Mission*, p. 164 et suiv.; atlas, pl. XXV.
[3] Voir *Étude*, p. 116 et suiv., et 219, l. 4 (lire ici XIIe, au lieu de XIIIe).
[4] Voir son *Voyage 1895*, p. 9 et suiv.
[5] Voir Clermont-Ganneau, *R A O*, I, p. 276; *Researches*, I, p. 38 et suiv.; II, p. 115, etc.

les gros blocs de pierre, à parements lisses, qui l'encadrent ont une couleur claire et montrent des joints serrés et des arêtes aiguës qui tranchent avec la surface plus sombre et très fruste des murs d'alentour[1].

Avec le donjon, l'on retrouve l'époque latine. Sa forme carrée, ses proportions, l'appareillage de ses murs, dont les parements sont mieux conservés que ceux de l'enceinte extérieure, tout fait songer aux ouvrages des croisés dont l'attribution au XIIe siècle ne saurait faire aucun doute; les bossages, bien qu'à forte saillie et à parements ravalés, ressemblent assez à ceux du château de Ṣahyūn (Saone) et des parties les plus anciennes du Krak[2]. On entre au donjon par une porte rectangulaire, de deux mètres de hauteur, dont les montants ne comprennent que deux assises et dont le linteau se compose d'un épais monolithe, soulagé par un arc de décharge à trois claveaux (pl. IV à gauche, et fig. 36). En comparant cette porte avec une de celles du château de Ṣahyūn (pl. LXII à droite, et fig. 160), on sera frappé de leur analogie. A Jebeil, les grandes dimensions des blocs des premières assises s'expliquent peut-être par le remploi de matériaux antiques, alors que les parties en petit appareil, au-dessus de la porte, datent d'une reprise arabe ou turque; mais la construction de ces deux portes obéit aux mêmes principes et s'inspire des mêmes procédés. Or la porte de Ṣahyūn, avec ses marques de tâcheron latines, date de la première moitié du XIIe siècle[3].

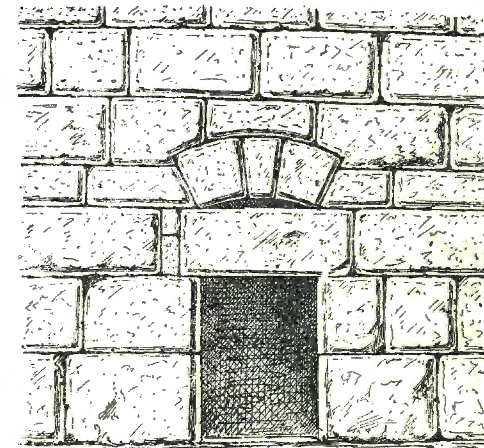


Fig. 36. — Porte du donjon de Jebeil (restituée).

Le rez-de-chaussée du donjon est voûté en berceau; les tours d'angle de l'enceinte extérieure le sont en arêtes ou en berceau brisé; nous n'avons vu nulle part de ces voûtes nervées qui trahissent, en Syrie, les constructions latines du XIIIe siècle. L'escalier ménagé dans le mur du donjon (plans de Renan et du baron Rey) est couvert d'un berceau rampant, comme l'escalier souterrain du château de Ṣubaiba en Galilée (XIIe siècle), ou comme celui du Bāb el-naṣr au

[1] Cette porte se voit à droite de notre photographie (pl. III en bas). Dans son *Étude*, p. 117, le baron Rey a déjà suggéré qu'elle est plus récente que le château.
[2] Voir plus loin, p. 153, 158, 272 et 282.
[3] Voir plus loin, p. 272. M. Dussaud (*loc. cit.*) a déjà comparé la porte de Jebeil avec une autre porte de Ṣahyūn, qui n'est qu'une réplique de celle reproduite par nous.

Caire (XIe siècle). L'attribution du baron Rey, confirmée par tous ces détails, l'est encore par un texte que nous avons déjà cité. Wilbrand d'Oldenbourg, qui visita Jebeil en 1212, observe que les Sarrasins[1] en ont détruit les défenses, mais que le château a résisté à leurs efforts[2]. Ce château, dont il vante la grandeur et la force, c'est en grande partie celui qui existe encore; car il est inadmissible, pour des raisons de style, qu'il ait été entièrement rebâti, soit au XIIIe siècle par les seigneurs de Giblet, soit plus tard par les sultans Mamlouks ou ottomans.

C. L'ÉGLISE.

L'église de Saint-Jean (Mār yoḥannā) s'élève au milieu de la ville, en vue de la mer (pl. I à droite en bas). Le plan et le style de ce monument trahissent le début du XIIe siècle[3]; mais il a subi de nombreuses retouches qui en ont altéré l'aspect primitif. Le plan (fig. 37) en est fort simple. La nef, voûtée en berceau brisé, se termine par une abside semi-circulaire; les bas côtés, dont les travées portent des voûtes d'arêtes, aboutissent à deux absides plus petites que celle de la nef; les trois absides sont voûtées en cul-de-four. Les piliers carrés qui séparent la nef des bas côtés et portent la retombée des arcs ont une mouluration très simple, qui nous a rappelé celle de l'église d'Abū gōch, près de Jérusalem. Les colonnes engagées dans ces piliers ont des bases et des chapiteaux d'un style plus développé (fig. 38 et 39).

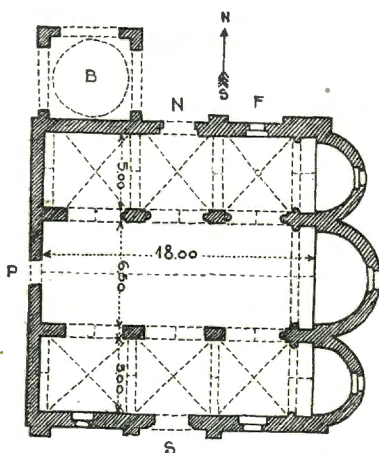
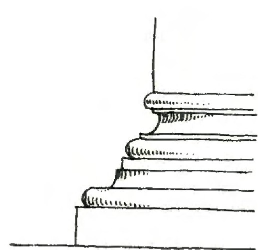


Fig. 37. — Plan de l'église de Jebeil.


Fig. 38. — Base de colonne.

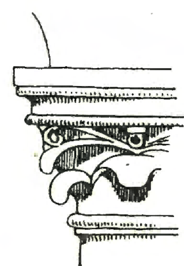
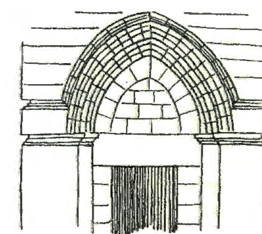

Fig. 39. — Chapiteau.


Fig. 40. — Marques à l'église de Jebeil.

A l'extérieur, des contreforts raidissent les faces nord et sud, au droit des arcs doubleaux des bas côtés; quelques signes (fig. 40) sont gravés sur le

(1) C'est-à-dire Saladin; cf. plus haut, p. 107.
(2) Voir plus haut, p. 107, n. 3; cf. Renan, *Mission*, p. 172, n. 1; Rey, *Étude*, p. 120 et suiv.
(3) Voir de Vogüé, *Églises*, p. 374.

contrefort de l'angle sud-ouest. Au milieu de chacune de ces faces s'ouvre une porte dont l'arc en tiers-point est mouluré dans le style du XIIe siècle; à la porte sud S (fig. 41 et 42), le profil de ces moulures est plus riche qu'à la porte nord N (pl. V en haut, à gauche). Au-dessus s'ouvrent des fenêtres fort simples (pl. I à droite en bas), en partie défigurées par des réfections modernes (pl. V en haut). Celle qui s'ouvre dans la troisième travée du bas côté nord, en F du plan (fig. 37), a conservé son profil original et ses colonnettes cantonnées (pl. V en bas).


Fig. 41. — Église de Jebeil, porte S.

A l'est, on voit saillir au chevet le demi-cercle des trois absides, couronnées par une corniche à modillons (pl. I à droite en bas). Les trois fenêtres plus larges percées dans l'axe de ces absides ont été murées et deux d'entre elles ont perdu leurs colonnettes. On remarquera encore, sur notre photographie, la faible élévation de la nef au-dessus des bas côtés: trait caractéristique des églises d'Orient[1].

Outre les réfections que nous avons déjà signalées, les parements extérieurs de l'église trahissent de nombreuses retouches; ainsi, ces fûts de colonne engagés dans la face sud, suivant un procédé plutôt arabe que latin[2]. Mais l'altération la plus considérable s'observe du côté de la mer, où l'église, d'après une tradition locale, s'étendait autrefois plus loin qu'aujourd'hui[3]. Ce fait est confirmé par l'examen de la façade ouest actuelle (pl. V en bas, à droite), qui ne saurait appartenir à la construction primitive. Elle est formée d'un grand mur nu, percé d'une porte moderne P et de quelques baies sans caractère, dans lequel on a rapporté des fragments d'architecture et de sculpture qui paraissent provenir de la façade primitive.

Fig. 42. — Porte S, détail des moulures.

En revanche, nous avons retrouvé tout à fait intact le charmant baptistère B (pl. IV à droite, et V). Cet édicule s'appuie contre le côté nord de l'église, à son

(1) Voir de Vogüé, *Églises*, p. 179; Enlart, *L'architecture gothique en Chypre, passim*.
(2) Voir plus haut, p. 106 et suiv.; cf. plus loin, p. 122, 168, 179 et suiv., 184, 190 et suiv., 209, 231, etc.
(3) Voir Guérin, *Terre Sainte*, II, p. 96. Un prêtre maronite a dit à ce voyageur que l'église a été raccourcie de plusieurs mètres du côté ouest, il y a environ cent ans, c'est-à-dire vers la fin du XVIIIe siècle; cf. la note suivante.

extrémité ouest[1]. Ses trois faces libres sont couronnées par une corniche à modillons, au-dessus de laquelle s'élève une petite coupole. Sous la corniche s'ouvrent trois arcs en tiers-point, aux archivoltes richement décorées de billettes, de dents de scie, de canaux et de chevrons à rosette[2].

D. INSCRIPTIONS.

Nous avons noté, sans les copier, trois petites inscriptions grecques. La première est gravée sur une pierre à l'intérieur de la tour de l'angle nord-ouest de l'enceinte extérieure du château; la seconde est dans le mur de la maison du curé Joseph Sofer et la troisième, dans l'escalier de la maison de son frère[3].

Au-dessus du linteau de la porte N de l'église Saint-Jean, à gauche du baptistère (pl. V en haut), est encastrée une plaque de marbre, portant une inscription syriaque de quatre lignes, datée de l'année 1776[4].



Fig. 43.
Jebeil, fragment coufique.

Dans la maison de Tannūs Ṭawīli, à dix minutes à l'est de la ville, se trouve une pierre tombale, portant une épitaphe de dix lignes serrées, en coufique ancien, à petits caractères. Elle est très fruste et le nom du défunt et la date (l. 4) sont à peu près illisibles; le style des caractères accuse le IIIe ou le IVe siècle de l'hégire[5].

Chez le curé Joseph Sofer, nous avons relevé un petit fragment en coufique décoratif, qui remonte, d'après son style, au Ve ou au début du VIe siècle de l'hégire (fig. 43). Bien qu'il n'offre aucun sens, nous

[1] C'est-à-dire au droit de la première travée à partir de la façade ouest actuelle (pl. IV à droite, V en bas et fig. 37), alors que le plan de Vogüé l'adosse à la deuxième travée. On pourrait en conclure que l'église a été raccourcie récemment; toutefois, en comparant avec soin tous les documents que nous avons sous les yeux, nous croyons plutôt que la tradition rapportée par Guérin (voir la note précédente) est exacte et que le plan de Vogüé donne une restitution idéale de la première travée. Notre plan, bien imparfait, fournit d'autres variantes à celui-là : ainsi, dans la proportion des nefs, dans la travée contiguë aux absides, dans le chevet, dont la forme circulaire (et non polygonale) est attestée par notre photographie (pl. I à droite en bas). Malgré les mutilations qu'elle a subies, l'église de Jebeil mériterait un relevé définitif.

[2] Pour des décors analogues, dans les églises françaises du XIIe siècle, voir DE LASTEYRIE, *Architecture*, chap. XVII et *passim*; ENLART, *Manuel*, I, p. 347 et suiv., etc.

[3] La première paraît être celle publiée dans RENAN, *Mission*, p. 172; les deux autres ont été données depuis par DUSSAUD, *op. cit.*, p. 4.

[4] D'après notre carnet de voyage; de l'année 1770, suivant PETERMANN, *Reisen*, I, p. 330. Ce texte (signalé par erreur comme une inscription coufique dans *PEF, Quarterly*, 1875, p. 226) se rapporte peut-être à la restauration de la façade ouest; voir plus haut, p. 111, n. 3.

[5] Trouvée dans un puits, à côté d'une mosquée, dans le ravin au sud de la ville, cette inscription a déjà été signalée par RENAN, *Mission*, p. 183.

reproduisons ici un débris, peut-être unique, de cette période fatimide qui pré-

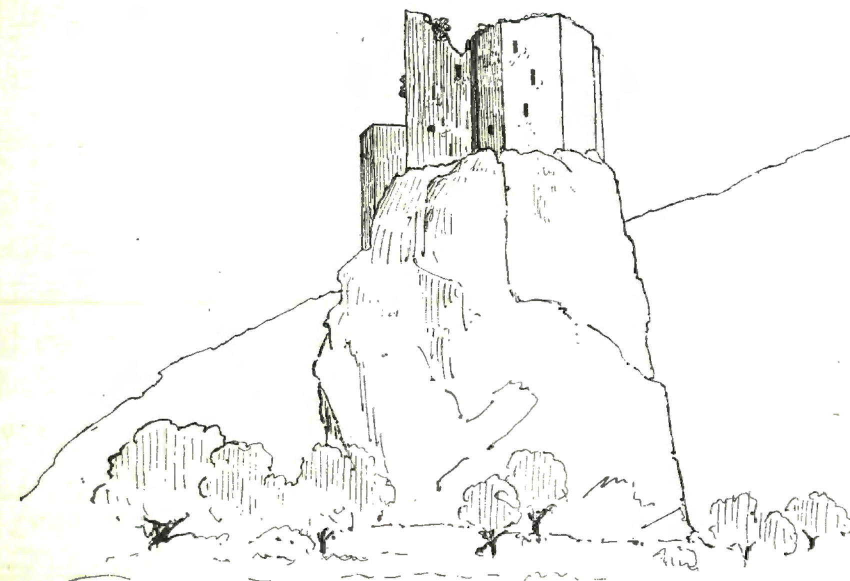


Fig. 44. — Château d'el-Musailiḥa, vu de l'est.

céda la conquête franque et que personnifient les Banū ʿAmmār, émirs de Tripoli. Les monuments de cette culture brillante, mais un peu fragile, que vantent les chroniqueurs arabes, ont entièrement disparu dans les guerres des croisades.

EL-MUSAILIḤA.

Dans la vallée du Nahr el-jōz, entre ce ruisseau et le chemin d'el-Batrūn à Tri-

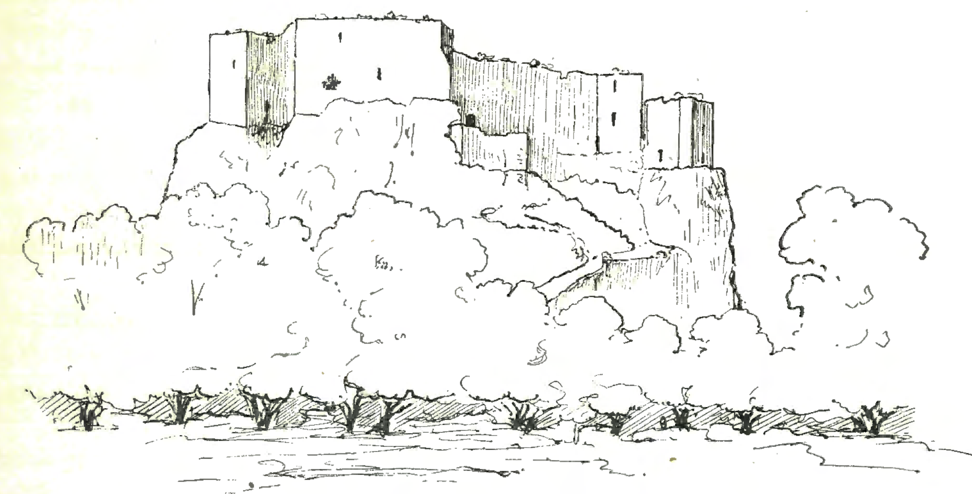


Fig. 45. — Le même, vu du nord.

poli, se dresse un roc étroit et allongé, dont les parois s'élèvent presque à pic au milieu d'un beau plant de mûriers (pl. VI et VII, fig. 1, 44 et 45). Commandant

le thalweg et dominé à son tour, mais de loin, par les montagnes qui ferment la vallée au sud et au nord, ce rocher sert d'assiette à un petit château dont les

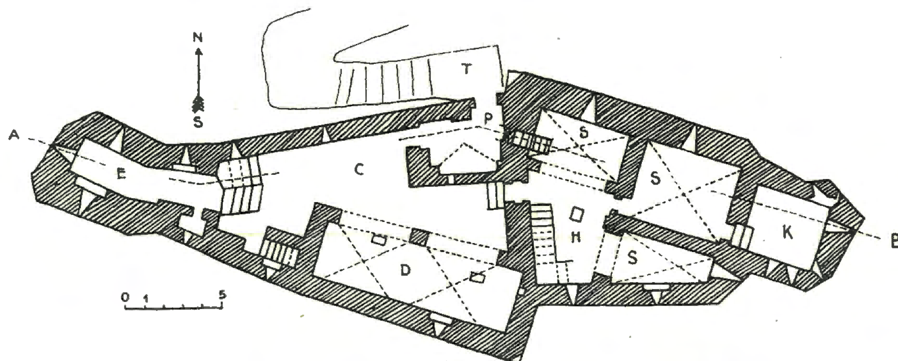


Fig. 46. — Plan du château d'el-Musailiḥa au rez-de-chaussée.

murs en épousent la forme irrégulière, au point qu'il serait impossible d'en faire le tour à leur pied.

Cette construction d'une étrange hardiesse est bien conservée jusqu'au niveau du crénelage, qui a disparu. Les murs, bien qu'en petit appareil, sont dressés avec soin; mais leur revêtement trahit des retouches. La courtine du front sud dépasse encore d'environ deux mètres celle du front nord; peut-être la dépassait-elle dès l'origine, le côté sud étant commandé par une montagne plus haute et plus rapprochée qu'au nord.

On accède au château sur le flanc nord du rocher, par les lacets d'un étroit sentier dont l'âpre montée s'aide de marches taillées dans le roc, sous le commandement immédiat de la courtine (pl. VI à gauche, et VII en bas). Ces marches aboutissent, en T du plan (fig. 46), à une petite terrasse en maçonnerie, au fond de laquelle s'ouvre une porte basse, à cintre surbaissé (fig. 49). Elle donne accès, par un passage coudé et voûté P, dans une étroite cour C, de forme triangulaire, que borde au sud un bâtiment D à deux travées, voûtées en arêtes et reposant sur des souterrains voûtés, magasins ou citernes (fig. 48). Dans la tour de l'angle ouest (pl. VI à gauche, VII et fig. 50) s'ouvre une chambre de tir E, percée d'archères[1]. La partie est de la forteresse

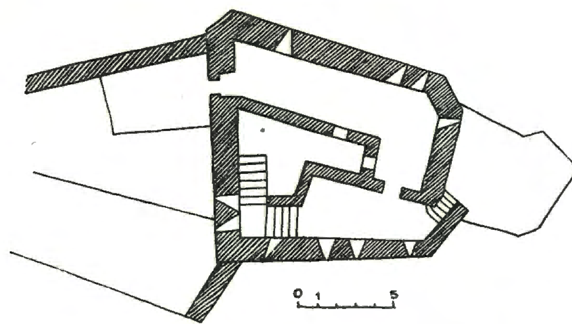


Fig. 47. — Plan partiel au premier étage.

[1] Une de ces archères (fig. 50, à gauche), munie d'un trou rond pour bouche à feu, paraît avoir été transformée ou percée après coup.

est plus élevée que l'autre et forme un réduit mieux fortifié; elle renferme des salles S S S, voûtées en arêtes et groupées autour d'une courette H. A l'extrême

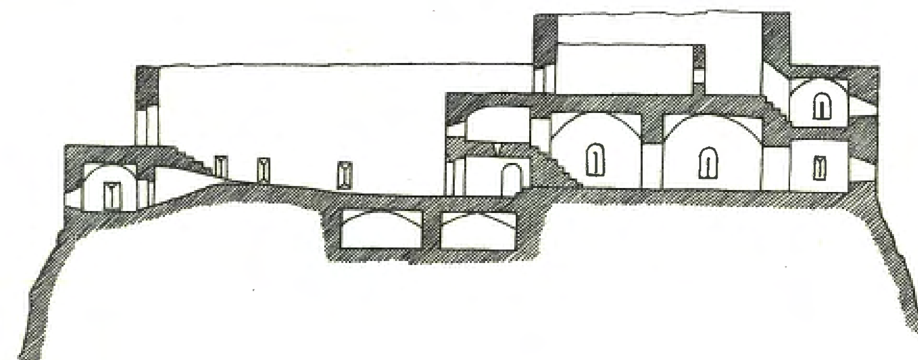


Fig. 48. — Coupe sur A B du plan (fig. 46).

pointe orientale du château, une tour carrée K s'avance en éperon (pl. VI à droite en bas, VII, fig. 44 et 45). De la courette H, un escalier conduit à l'étage

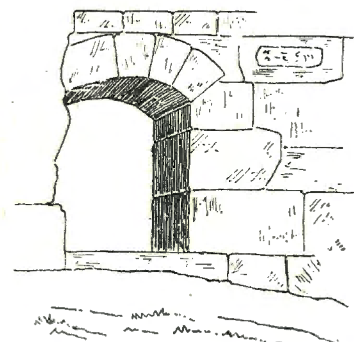


Fig. 49. — Porte d'entrée.

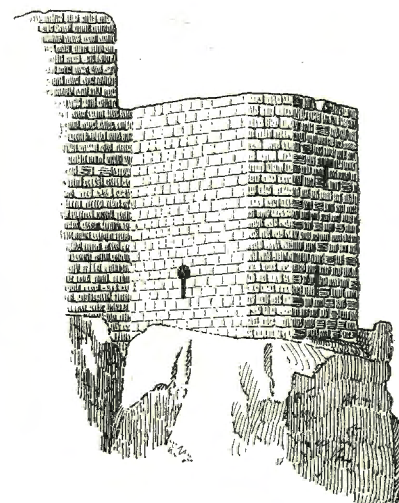


Fig. 50. — Tour de l'angle ouest.

supérieur (pl. VII, fig. 47 et 48); toutes les chambres des deux étages de ce réduit sont munies d'archères.

Cette miniature de forteresse remonte au moyen âge; est-elle l'œuvre des Arabes ou des Francs? Elle porte un nom arabe[1] et ressemble, toutes proportions gardées, aux châteaux arabes, tels que Maṣyāf et Chaizar, plutôt qu'aux forteresses latines. Mais la simplicité de ses aménagements et l'absence de toute

[1] Le mot *musailiḥa*, diminutif de *maslaḥa* «poste fortifié», paraît inconnu aux dictionnaires.

inscription[1], comme de tout motif d'architecture ou de sculpture marqué au coin d'un style, nous interdisent de formuler à son égard une opinion précise. On ne trouve même pas, dans les sources des croisades[2], la trace certaine de son existence au moyen âge. Si l'importance stratégique de ce passage remonte au VIe siècle de notre ère[3], il est vraisemblable qu'on a fortifié, dès cette époque, un rocher placé là tout exprès pour commander le défilé; mais on ne peut tirer de ce fait aucune induction sur la date du château actuel. Tout ce que nous osons en dire, c'est qu'il peut remonter au XIIIe siècle et que les réparations qu'il a subies n'en ont altéré ni le caractère homogène, ni la silhouette originale.

TRIPOLI.

Les deux journées que nous avons passées à Tripoli ont été consacrées aux inscriptions arabes de cette ville et nous n'avons pu faire qu'un examen superficiel de ses monuments, dont l'étude exigerait un temps beaucoup plus long. Nous nous bornerons à des notes sommaires sur quelques édifices de l'époque latine et sur les altérations que leur a fait subir la conquête musulmane à la fin du XIIIe siècle; puis nous étudierons un monument de pur style arabe.

A. LA VILLE.

Au lendemain de notre voyage, nous relevions le caractère italien des rues et des monuments de Tripoli, et nous en cherchions la cause dans l'influence que les riches cités de l'Italie ont exercée, durant les croisades, sur les villes maritimes de la Syrie[4]. Il est vrai que la Tripoli des croisés s'élevait sur le site de la ville antique, c'est-à-dire à la Marine et dans les jardins qui l'entourent (fig. 58)[5]; or, la Marine n'est plus qu'une bourgade arabe, où l'on cherche en vain des témoins des croisades. Mais dès l'époque latine, un faubourg important avait grandi autour du château de Raymond de Saint-Gilles, sur l'emplacement de la ville actuelle

[1] Une courte inscription arabe, datée de l'année 1865 de notre ère, est encastrée dans la face ouest du pont qui traverse le Nahr el-jōz sous le château (pl. VI à droite en haut). Ce petit texte, que nous n'avons pas copié, se rapporte sans doute au pont, et non au château.

[2] Des sources citées dans *Notes croisades*, p. 449 (65), on ne peut rien tirer de précis.

[3] Voir Renan, *Mission*, p. 148; cf. Walpole, *Travels*, III, p. 33 et suiv.

[4] Voir *Recherches*, p. 491 (11).

[5] Voir *Notes croisades*, p. 452 (68); *CIA*, II, p. 37 et suiv. Ce fait explique pourquoi les descriptions de l'assiette de Tripoli antérieures à la fin du XIIIe siècle s'appliquent à la Marine, et non à la ville actuelle. Ainsi, au milieu du XIIe siècle et en pleine époque latine, Idrīsi pouvait dire avec raison (trad. Jaubert, I, p. 356) : «Tripoli est une ville considérable, bien fortifiée..... *que la mer entoure de trois côtés*».

(pl. VIII en bas). A la fin du XIIIe siècle, ce faubourg hérita de la ville basse, ruinée par la conquête de Qalāwun et condamnée dès lors à n'être plus que l'échelle de la nouvelle cité. Or, les rapports commerciaux entre l'Italie et la côte syrienne ne cessèrent point à la chute des établissements latins; les traités conclus

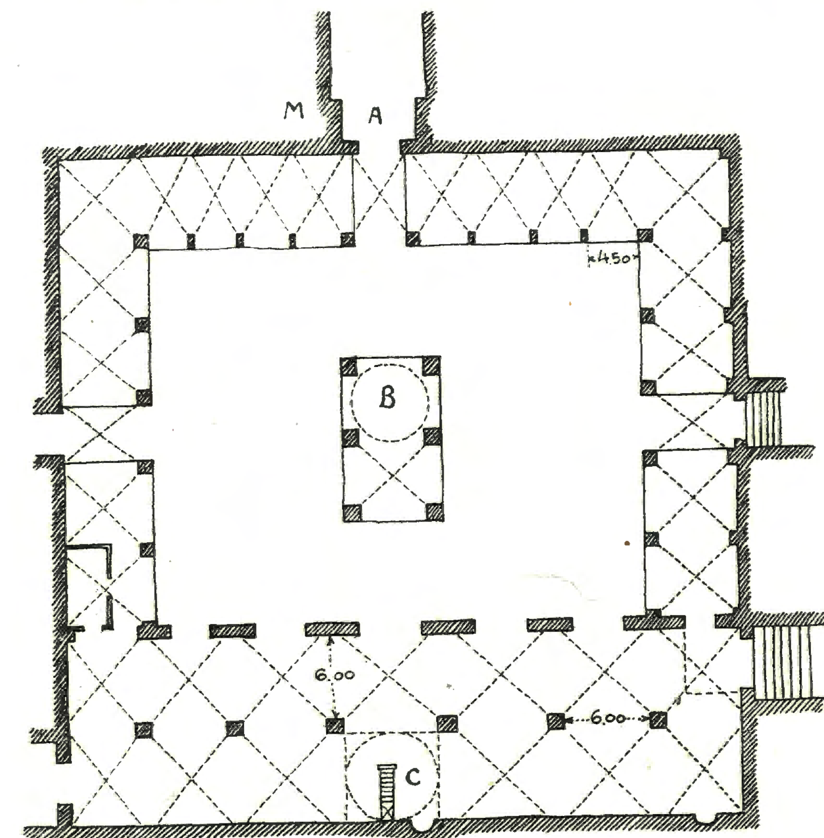


Fig. 51. — Plan de la grande Mosquée de Tripoli.

par les républiques italiennes avec les sultans Mamlouks, et les relations des voyageurs et des pèlerins jusqu'à la fin du moyen âge sont là pour l'attester.

Puisqu'une partie de la Tripoli des croisés occupait le site de la ville actuelle, on ne s'étonnera pas d'y retrouver quelques débris intéressants de la domination latine. Le château de Saint-Gilles (pl. VIII en bas, à gauche), dont l'origine est peut-être antérieure aux croisades, paraît avoir été rebâti, du moins fortement remanié depuis la conquête musulmane[1]. Passant au pied de ses murs, dans lesquels nous n'avons pu pénétrer, nous nous arrêterons un instant à la grande Mosquée.

Cet édifice (fig. 51)[2], qui s'élève dans le centre de la ville, offre à première vue tous les caractères d'une construction arabe. Il est bâti sur le plan classique

[1] Voir Sibṭ ibn al-Jauzi, dans *Hist. or. des crois.*, III, p. 528; Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, IIb, p. 281; Nuwairi, cité dans *CIA*, II, p. 94, n. 2.

[2] Ce plan sommaire offre de légères variantes à celui publié dans *CIA*, II, p. 50, fig. 7.

des grandes Mosquées, qui comporte quatre portiques, bordant les côtés d'une vaste cour rectangulaire. Ces portiques sont voûtés en arêtes et s'ouvrent sur la cour par des arcs en tiers-point, retombant sur de gros piliers carrés (pl. X à droite en haut). Du côté sud s'ouvre le sanctuaire, composé d'une double suite de travées, au fond duquel s'abritent la niche de qibla et la chaire, sous une coupole C. Au centre de la cour s'élève un édicule à deux travées dont la partie nord, voûtée en coupole, renferme le bassin aux ablutions B[1]. L'aspect général de l'édifice est froid et sans élégance, et ses lignes écrasées sont soulignées par le badigeon blanc qui couvre tous les murs. Sur la face nord, à l'extérieur, s'élève un gros minaret carré M, dont les faces sont percées de fenêtres doubles, encadrées par des colonnettes; le tout est couronné par un clocheton moderne[2].

L'entrée principale est en A, dans le milieu du côté nord (pl. IX à gauche). Un arc en tiers-point, de style arabe, donne accès à un porche voûté en arêtes, au fond duquel s'ouvre une porte dont le caractère hétérogène soulève un curieux problème. Son archivolte en tiers-point est sculptée de deux rangées de dents de scie, encadrées par une moulure qui retombe sur de minces colonnettes à chapiteau gothique. Cette archivolte, de style latin[3], encadre une porte dont l'origine arabe se trahit à ses montants, prolongés par un arc en tiers-point, à son linteau monolithe, reposant sur deux consoles et soutenant un tympan qu'aveugle une maçonnerie grossière, sur laquelle est peint un ornement de l'époque ottomane. L'inscription arabe sculptée sur le linteau attribue la construction de la Mosquée au sultan Khalīl, qui la fit élever en 1294, soit cinq ans après la prise de Tripoli par son père, le sultan Qalāwun[4]. Les parties latines de cette porte sont peut-être les restes *in situ* de la cathédrale de Saint-Jean, qui, d'après la tradition locale, fut transformée en Mosquée par les conquérants musulmans[5]. Il se peut aussi que ces parties, provenant de Saint-Jean ou d'une autre église,

(1) La travée sud de cet édicule ne porte pas la coupole marquée sur le plan Sobernheim, ainsi que le prouve notre photographie (pl. X à droite en haut).

(2) Voir le dessin publié dans Thiersch, *Pharos*, p. 108, fig. 99, d'après une petite photographie faite par nous en 1895.

(3) Voir un détail de ce décor dans *CIA*, II, pl. V en haut. Les dents de scie sont peut-être arabes, mais la moulure extérieure et les colonnettes à chapiteau ne peuvent être que latines et paraissent remonter au xiiie siècle.

(4) Voir *CIA*, II, n° 20. Les autres inscriptions de la Mosquée datent du xive et du xve siècle.

(5) Voir Guérin, *Terre Sainte*, II, p. 88; *CIA*, II, p. 51. Dans ce cas, le minaret pourrait être un ancien clocher; à ce titre, il mérite une exploration minutieuse. C'est à lui que le marquis de Vogüé paraît faire allusion quand il signale à Tripoli «un minaret qui, par la disposition de ses étages, la forme de ses fenêtres et l'arrangement de ses clochetons, semblait être un clocher chrétien»; voir *Églises*, p. 375.

aient été apportées ici par le constructeur, en souvenir de ses victoires sur les Francs, comme ce portail d'une église latine de Saint-Jean-d'Acre, enlevé en 1291 par le conquérant de cette ville, ce même sultan Khalīl, et que son frère le sultan Muḥammad fit dresser à l'entrée de sa madrasa du Caire[1]. Ce problème ne pourrait être résolu que par une nouvelle exploration, doublée d'une enquête sur l'emplacement de la cathédrale de Saint-Jean.

Dans une ruelle entre la grande Mosquée et le Nahr qadīcha s'élève un bain arabe. Son constructeur, l'émir ʿIzz al-dīn Aibek Mauṣili, fut gouverneur de Tripoli et mourut dans cette ville en 1298; il est enterré dans un mausolée adjacent au bain[2]. Cet édifice s'ouvre sur la rue par un porche dont l'arc en tiers-point (fig. 52) est un travail arabe ou latin[3]. Sur le sommet de cet arc est sculpté le motif suivant : au centre, dans un médaillon circulaire, un ornement en relief, très fruste, peut-être un emblème; à gauche et à droite, une coquille de pèlerin; au-dessus, en belles majuscules médiévales, l'inscription SCS IACOBUS.

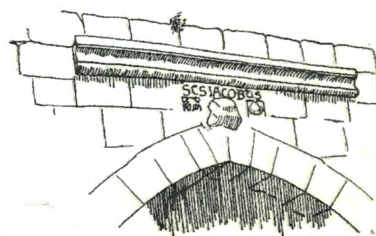


Fig. 52.
Tripoli, détail d'un porche latin.

Ce motif, de pur style latin, est surmonté par un fragment de corniche dont le profil accuse aussi l'origine latine. Au fond du porche s'ouvre une porte dont le linteau est sculpté d'un agneau pascal, flanqué de rosettes et surmonté de l'inscription ECCE AGN. DEI. Nous avons supposé que ces fragments proviennent de l'hospice que les actes de l'époque des croisades signalent dans le faubourg de Tripoli; que cet établissement, désigné ici par les coquilles, était placé sous le vocable de saint Jacques; enfin, qu'il pourrait être en rapport avec le nom de *Mons peregrinorum*, ou mont Pèlerin, donné par les auteurs du moyen âge à la colline qui porte la ville actuelle de Tripoli[4]. Ici comme à la grande Mosquée, c'est à une exploration complète de montrer si l'édifice arabe, dont le but d'utilité publique rappellerait de loin celui de l'hospice Saint-Jacques, renferme des restes importants de cet édifice, ou si les fragments que nous venons d'y signaler sont de simples hors-d'œuvre, échappés aux ravages de la conquête musulmane.

(1) Voir *CIA*, I, p. 154; *Amida*, p. 140. Sur le rôle talismanique des portes et des trophées de victoire placés aux portes, voir nos observations dans Sarre et Herzfeld, *Reise*, I, p. 38.

(2) Voir *CIA*, II, p. 44, 84 et n° 37; de là le nom vulgaire de ce bain : Ḥammām ʿizz el-dīn.

(3) Sur la photographie publiée dans *CIA*, II, pl. IX à gauche en haut, la taille des claveaux et le joint médian au sommet de l'arc trahissent plutôt la main-d'œuvre latine.

(4) Voir *Notes croisades*, p. 453 (69); cf. Guérin, *loc. cit.* L'agneau figure sur quelques monnaies du comté de Tripoli; voir Schlumberger, *Numismatique de l'Orient latin*, pl. IV, n° 8.

Au milieu des jardins qui bordent la ville au sud-ouest s'élève le Jāmiʿ ṭailān. Ce nom vulgaire est la métathèse du nom de l'émir Ṭaināl, un gouverneur de Tripoli sous le sultan Muḥammad, qui bâtit cet édifice en 1336, sur la foi des auteurs arabes, corroborés par les longues inscriptions qu'on lit sur ses murs [1].

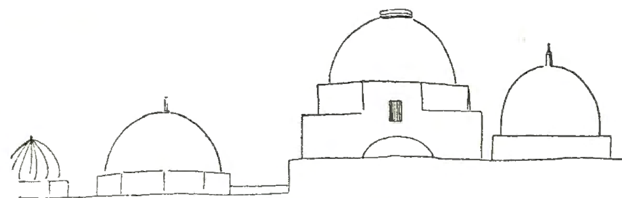


Fig. 53. — Tripoli, coupoles du Jāmiʿ ṭailān.

A première vue, l'aspect extérieur de l'édifice, notamment le profil de ses coupoles (fig. 53) [2], trahit le plus pur style arabe. Mais suivant la tradition, il s'élève sur l'emplacement d'une église ruinée par la conquête musulmane de 1289. Cette opinion paraît confirmée par la forme insolite du plan de l'édifice (fig. 54) [3]. Il se compose de deux parties distinctes : au nord, une mosquée, dont la nef centrale comprend deux travées T et T′, voûtées en coupole; au sud, un mausolée C à coupole sur tambour octogone, flanqué d'un minaret M et d'une salle funéraire S, qui renferme des tombeaux. Les deux travées de la mosquée sont bordées par des arcs formerets A et A′, bizarrement appareillés, qui retombent sur des colonnes à chapiteau corinthien de basse époque (pl. IX à droite). Arcs, colonnes et chapiteaux appartiennent peut-être à l'église primitive, comme à la Mosquée el-Aqṣā de Jérusalem, à la Ḥalawiyye d'Alep et dans mainte autre mosquée syrienne. Si ces éléments sont restés *in situ*, ils déterminent la nef et les bas côtés de cette église, dont

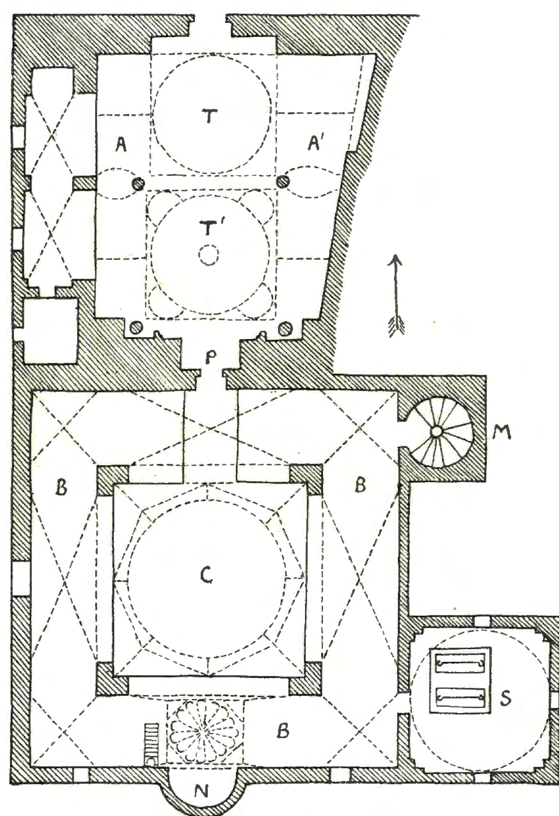


Fig. 54. — Plan du Jāmiʿ ṭailān à Tripoli.

[1] Voir *CIA*, II, p. 86, nᵒˢ 39 et suiv.

[2] Cf. de Laborde, *Voyage*, pl. XV en bas.

[3] Bien qu'un peu plus complet que celui publié dans *CIA*, II, fig. 9, ce croquis sommaire ne saurait prétendre à une rigoureuse exactitude.

le chevet aurait fait place au mausolée musulman [1]. Dans ce dernier, la base carrée de la coupole, limitée par quatre piliers d'angle, est entourée d'une sorte de bas côté B B B, dont se détache au sud une grande niche de qibla N, précédée d'une coupolette en côtes de melon. Ici encore, on retrouverait peut-être des restes de l'église primitive.

De la mosquée, on pénètre dans le mausolée par un portail monumental P, conçu dans le plus pur style arabe du xivᵉ siècle, comme le pavement en mosaïque de marbre de la mosquée (pl. IX à droite). Ce magnifique décor, peut-

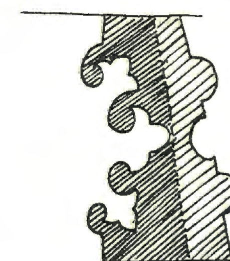


Fig. 55. — Tripoli, détail d'un claveau.

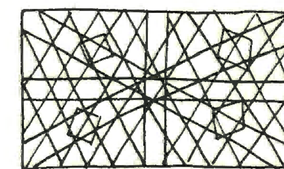


Fig. 56. — Tripoli, décor géométrique.

être le plus beau spécimen de l'art arabe à Tripoli, fait songer au Caire plutôt qu'à Damas. Aussi bien, Tripoli dépendait alors de l'Égypte, et au point de vue commercial, la côte phénicienne était, à certains égards, plus rapprochée de la vallée du Nil que de l'intérieur de la Syrie.

C'est encore aux croisés que la tradition rattache un monument signalé dans la plupart des relations de voyage aux siècles derniers : nous voulons parler de l'aqueduc en pierre qui enjambe le Nahr qadīcha, à moins de deux kilomètres en amont du château, et qui alimente encore la ville de Tripoli. D'accord avec la tradition, le nom populaire de cette œuvre d'art, *qanāṭir al-brins* «les arches (ou le pont) du Prince», en attribue la construction à l'un des seigneurs latins de Tripoli. Il est bâti en petit appareil et en blocage, et repose sur des piles épaisses, reliées par trois arches en tiers-point [2].

[1] Dans ce cas, le chevet regardait le sud, comme à la Mosquée el-Aqṣā, dont les arcs et les chapiteaux ressemblent à ceux-ci. Suivant M. Herzfeld, les pénétrations elliptiques figurées sur notre plan trahissent une origine byzantine et l'édifice est une combinaison de la basilique avec le plan central. D'après une note de l'un de nous, les colonnes et les chapiteaux sont antiques, mais dépareillés, et l'un de ceux-ci est placé la tête en bas. Encore un problème à résoudre sur place.

[2] La maçonnerie est couverte de plantes pariétaires et nous n'y avons trouvé ni inscription, ni cet écusson à la croix de Lorraine (ou de Jérusalem) signalé par quelques voyageurs; voir Maundrell, *Voyage*, p. 43; Shaw, *Voyages*, éd. la Haye 1743, II, p. 11; Pococke, *Beschreibung des Morgenlandes*, éd. Erlangen 1771, II, p. 148, etc. En amont de l'aqueduc se voit un vieux pont arabe anépigraphe.

A côté de ces monuments hybrides, l'architecture arabe est représentée par un grand nombre de mosquées, de madrasas et de maisons privées qui trahissent, en dépit de leur délabrement, les meilleures traditions de l'époque des sultans Mamlouks[(1)]. L'archéologue qui en tentera l'exploration méthodique y récoltera une ample moisson de détails pittoresques et de motifs d'architecture ou de décoration d'un goût sûr et raffiné (fig. 55 à 57)[(2)]. Pour le guider dans ses recherches, il aura l'excellent recueil où M. Sobernheim a publié et commenté, à la lumière des sources historiques, toutes les inscriptions arabes de Tripoli.

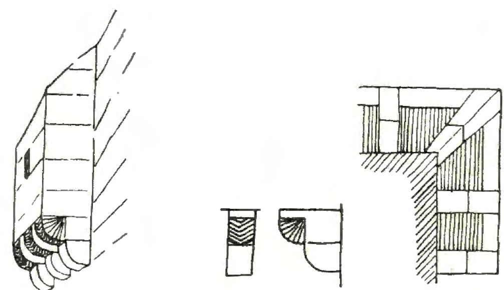


Fig. 57. — Détail d'une bretèche au château de Tripoli.

B. LA MARINE.

Bien que la Marine s'élève sur l'emplacement de la ville antique et latine, le seul monument qu'elle ait gardé à peu près intact ne remonte pas au delà de la fin du XIVe siècle. Nous voulons parler de cette construction massive, appelée *Burj el-sbāʿ* ou la tour des Lions, qui s'élève sur le rivage, les pieds dans la mer, entre le bourg d'el-Mīnā et l'embouchure du Nahr qadīcha (fig. 58, n° 5).

Elle forme un gros cube à base barlongue, dont les quatre faces sont tournées à peu près vers les points cardinaux (pl. VIII en haut). Le parement extérieur, en moyen appareil, se compose de blocs à larges refends et à bossages peu saillants, et de quelques fûts de colonne, antiques ou imités, placés en parpaing dans la maçonnerie et faisant une saillie légère sur le nu du mur. La tour est conservée jusqu'au niveau de quelques consoles dont la répartition semble indiquer qu'elles portaient, non une ligne continue de mâchicoulis, mais des bretèches régnant au-dessus des ouvertures. Cette disposition s'observe, notamment, sur la face ouest, dans laquelle s'ouvre l'entrée. Une porte basse, dont le linteau droit est fait d'un épais monolithe, est percée au fond d'une haute baie,

(1) Sur l'histoire administrative de Tripoli sous les Mamlouks, voir *CIA*, I, p. 213 et suiv.; II, p. 44 et suiv., et les sources citées.

(2) La figure 55 montre un claveau d'arc ou de linteau de couleur foncée, dont les bords festonnés s'emboîtent dans des claveaux de couleur claire. Ce décor, très usité à l'époque des Mamlouks, n'est qu'un placage recouvrant les vrais joints des claveaux, qui sont droits et normaux à la courbe de l'arc; voir NIEMANN, *Die seldjukischen Bauwerke in Ajasoluk*, dans *Forschungen in Ephesos*, I, p. 120, fig. 44. La figure 57 montre une bretèche du type décrit plus loin, p. 145 et 209.

qu'encadrent deux montants et un arc en tiers-point, appareillés en claveaux alternativement blancs et noirs[(1)]. Fermé par une clé commune aux deux demi-courbes, cet arc est entouré d'une moulure à faible relief, qui s'amortit en demi-cercle un peu au-dessus du seuil de la porte; il est surmonté d'un cadre à billettes, aujourd'hui vide[(2)]. Autour de la porte s'ouvrent quelques archères et au premier étage, des fenêtres rectangulaires. L'intérieur est voûté et sert aujourd'hui d'entrepôt pour les marchandises maritimes.

Tous ces détails trahissent l'œuvre d'un architecte arabe de l'époque des sultans Mamlouks[(3)]. Avant de connaître les textes qu'on va lire, nous inclinions à placer la construction de la tour des Lions aux environs de l'année 1400 de notre ère. En effet, son architecture et sa décoration rappellent encore le style puissant des sultans de la famille de Qalāwun, tout en faisant pressentir les lignes élégantes, mais plus maigres, des monuments de Qāyt-bāy. Or, suivant deux biographes arabes, l'émir Aidumuch (ou Itmich) Najāchi (ou Bajāsi), l'un des grands officiers du sultan Barqūq, bâtit à Tripoli, sur le bord de la mer, une tour de défense contre les aggressions des chrétiens; cette tour, il la pourvut d'armes en abondance et fit des fondations pour son entretien[(4)]. Ces auteurs ne donnent pas la date exacte de la construction, qui doit avoir eu lieu sous le

(1) Ces couleurs sont naturelles à la pierre, comme dans les monuments de l'Italie et de l'Auvergne. Ce parti décoratif, qui n'est qu'une mosaïque à grande échelle, a été souvent pratiqué par les Arabes, qui désignent les constructions de ce genre par le terme *ablaq* «bigarré».

(2) D'après la tradition locale, ce cadre renfermait deux lions sculptés, qui ont donné à la tour son nom populaire. Burckhardt, cité plus loin, p. 128, a supposé que ces lions figuraient les armoiries de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, et cru reconnaître cette tour sur un sceau de plomb qu'on lui a montré à Tripoli. Cette double attribution ne saurait être exacte. La tour des Lions, on va le voir, est une construction purement arabe, postérieure d'un siècle à la chute de la domination latine. Si des lions figuraient dans ce cadre, c'étaient des armoiries musulmanes, comme ces lions sculptés sur les tours du Krak, où Burckhardt voit aussi les armoiries du comte de Toulouse, mais qui sont l'emblème des sultans Baibars et Barakat-khān, dont les noms se lisent dans les inscriptions voisines; voir plus loin, p. 148, n. 5. D'ailleurs, le comte de Toulouse étant mort avant la prise de Tripoli, il paraît inutile de chercher ses armoiries sur un monument quelconque de la ville basse, ce monument fût-il authentiquement latin. Quant à la tour du sceau de plomb, elle se voit sur un grand nombre de monnaies du comté de Tripoli; voir SCHLUMBERGER, *Numismastique de l'Orient latin*, pl. IV. Elle représente probablement le château du mont Pèlerin, la forteresse actuelle, qui fut le berceau du comté.

(3) Cf. plus loin, p. 124 et 128, le témoignage de M. Savoie et celui de Buckingham.

(4) Abu l-maḥāsin, *Manhal*, Paris 2069, f° 33 v° : وعمر بطرابلس بُرْجًا على ساحل البحر المِلْح لِأجل المرابطين ووضع فيه جملة مستكثرة من السلاح ووقف عليه أوقافًا.

Sakhāwi, *Ḍauʿ*, Leide 871, p. 736 : وهو صاحب البرج الّذى بطرابلس على ساحل البحر.

règne de Barqūq, c'est-à-dire entre les années 1382 et 1399. La grande inscription de l'émir Aidumuch, auprès du pont du Nahr el-kelb, dont la date a disparu, porte un cartouche au nom de Barqūq[1]. Il est probable que ces deux constructions font partie d'un même système de défense contre les pirateries des Chypriotes. La Marine de Tripoli, précisément, avait été mise à sac, peu d'années auparavant, en 1367, par le roi Pierre Ier et ses galères[2]. D'ailleurs, l'émir Aidumuch ne joue qu'un rôle effacé avant l'avènement de Barqūq, et il mourut en 1400, l'année qui suivit la mort de son maître.

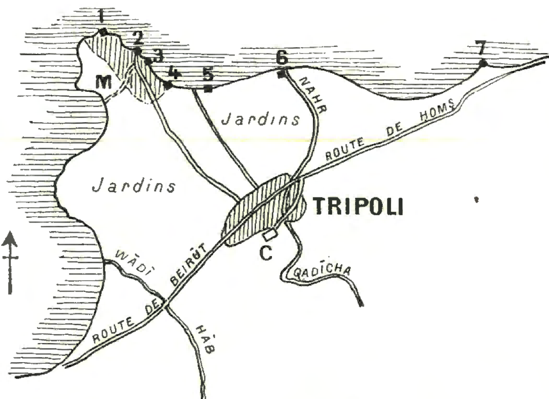


Fig. 58. — Plan croquis de la Marine de Tripoli.

1. Burj el-megārbe.
2. » el-bunt (du pont).
3. » el-chēkh ʿaffān ou el-dīwān.
4. » el-tekiyye.
5. Burj el-sbāʿ.
6. » rās el-nahr.
7. » el-ʿades.
M. Traces d'un ancien mur.
C. Château de Saint-Gilles.

Mais la tour des Lions est anépigraphe et malgré le témoignage du style, il n'est pas prouvé que ce soit la tour de l'émir Aidumuch. En effet, jusqu'au milieu du XIXe siècle, plusieurs tours s'élevaient sur le rivage, depuis la pointe de la Marine jusqu'au delà de l'embouchure du Nahr qadīcha. Un petit croquis (fig. 58), que nous devons à l'obligeance de M. Paul Savoie, alors consul de France à Tripoli, donne l'emplacement et les noms vulgaires de ces constructions. Voici ce qu'il nous écrivait à ce sujet, le 4 septembre 1897[3] :

«En ce qui concerne les tours disposées au bord de la mer pour défendre la rade de Tripoli, toutes mes recherches pour savoir à quelle époque et par qui elles ont été construites sont restées infructueuses..... *Je crois que ces tours ont dû être bâties après la reprise de Tripoli par les musulmans sur les croisés.....* Elles l'ont été avec des matériaux plus anciens, enlevés à d'autres monuments. Certaines pierres sont taillées en bossage, d'autres non. *Comme beaucoup de constructions sarrasines, elles ont de nombreux morceaux de colonnes en granit encastrés dans le mur pour mieux le lier.....* Enfin l'architecture de la porte et le miḥrāb

(1) Voir plus haut, p. 100.

(2) Voir Machéras, p. 144; trad. p. 115 et suiv.; Strambaldi, p. 84; Amadi, p. 417. Attaque de Jebeil et sac d'el-Batrūn par les Chypriotes en 1369; mêmes auteurs, p. 160, trad. p. 164; p. 116; p. 427. Sur les attaques de Tripoli par les Chypriotes jusqu'au début du XVe siècle, d'après les sources arabes, voir Weil, *Chalifen*, IV, p. 523 et 539; V, p. 124, n. 2.

(3) Nous sommes heureux de rappeler ici la mémoire de l'homme aimable, de l'érudit modeste auquel nous devons ces détails rétrospectifs; c'est nous qui soulignons les passages en italique.

(à l'intérieur) prouvent, sans aucun doute, que ce sont là des constructions arabes et musulmanes. Ces tours sont au nombre de sept[1]..... On me dit que des vieillards auraient encore vu des garnisons dans ces tours.... La mieux conservée est la tour des Lions, dont vous avez pris la photographie....; *peut-être* y avait-il des lions sculptés dans l'inscription qui se trouvait au-dessus de la porte et dont il ne reste que la place[2].»

En 1895, la tour des Lions était la seule qui fût assez bien conservée pour autoriser, à défaut d'un texte épigraphique, une attribution par le style; toutes les autres étaient détruites ou n'avaient plus que leurs fondations, et nous n'avons pas eu le loisir d'examiner ces débris. Pour suppléer à ces lacunes, nous avons fait, dans les sources arabes et dans les relations de voyage, de longues recherches au cours desquelles nous avons découvert les textes cités plus haut. Les autres résultats de cette patiente enquête sont plutôt négatifs; pour qu'ils ne soient pas entièrement perdus, nous les résumons ici, en soulignant quelques détails intéressants.

Les auteurs du XVe siècle ne nous ont fourni aucun témoignage sur les tours de la Marine de Tripoli[3]. La plus ancienne mention paraît remonter à l'année 1508 : «Vidimus primo portum civitatis, frequentibus vallatum turribus[4]».

La suivante, qui date de 1533, parle de huit ou dix tours : «Es sind auch am Meer bey dieser (Stadt) auff eine halbe teutsche Meil acht oder zehen Schlösser, doch nit gross, alle von Türckschen Herren bewonet[5]».

La suivante parle pour la première fois, en 1566, de la *torre del amor* et de

(1) M. Savoie reproduit ici les noms qui figurent dans son dessin, puis il observe que le nombre sept (et non six) est appuyé par ce vers médiocre d'une poésie populaire sur les villes syriennes : طرابلس شام سبع أبراج على المينا «Tripoli de Syrie : sept tours sur le rivage».

(2) La fin de cette lettre traite de l'emplacement successif des villes de Tripoli. Ces considérations seraient fort intéressantes pour l'archéologue qui tenterait l'exploration du sol; mais leur examen ne saurait trouver place ici. Nous renonçons aussi à publier les notes que nous avons recueillies sur la topographie de Tripoli depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XIVe siècle; cf. *CIA*, II, p. 38 et suiv. Disons seulement que dès 1340, ʿUmari (*Masālik*, Paris 5867-8) signale à Tripoli, au bord de la mer, une tour qu'il appelle برج الحصاص; c'est peut-être «la tour de Tripoli» que d'après Machéras, p. 102, trad. p. 105, et Strambaldi, p. 76, les Chypriotes attaquèrent en 1366, une année avant l'affaire rappelée ci-dessus, p. 124, n. 2; cf. Amadi, p. 416.

(3) Nous avons consulté sans succès Ibn al-Wardi, Khalīl Ẓāhiri et le *Dīwān al-inchā'* de Paris; en outre, parmi les voyageurs qui parlent de Tripoli, Schiltberger, G. de Lannoy, N. de Caumont, B. de la Brocquière, S. von Gumpenberg, Tucher, Fabri, B. von Breidenbach, Harff et Varthema.

(4) Voir Baumgarten, éd. 1594, p. 129. Nous n'avons rien trouvé dans les relations subséquentes de Thenaud, B. de Salignac, Possot, Belon et d'Aramon.

(5) Voir Ecklin von Arow, dans *Reyssbuch*, éd. 1584, f° 401 v°. Nous n'avons rien trouvé dans Müntzer von Babenberg ni dans Helfferich.

la légende qui s'y rattache. Puis elle ajoute, un peu plus loin : «An dem Port.. auff der rechten (Seiten) hat es etliche Castell oder Thurn, nicht sonders vest, daselbst ist auch die Doana... [1] ».

La suivante, en 1573, est plus détaillée : «Ausen vor Tripoli an den Gestatten des Möhres herumb, ersahen wir im Land 5 Castella stehn, welche sich grossen



Fig. 59. — Marine de Tripoli, d'après Zuallart.

und hohen starcken Thürn vergleichen, deren je einer vom andern eines Büchsenschuss weit ist, die seind mit etlichen wenigen Ianitscharen besetzet, damit sie die Schiff im Hafen... und das Zolhauss, die Doga genannt, vor Ueberfall... bewaren [2]. »

La suivante, en 1586, renferme quelques détails nouveaux : «Intorno alla detta Marina sono sette torri grosse per conservarla da fuste e corsali... (suit l'histoire de la *torre del amor*)... Di lungo al detto mare, parimente ne gli edifitÿ delle dette torri, si veggono assai capitelli, pilastri, e pezzi di colonne... [3]. » La gravure publiée par cet auteur et que nous reproduisons ici (fig. 59) montre les tours alignées près du rivage de la Marine; la plus grande, celle qui porte un drapeau, représente probablement la tour des Lions.

La suivante, en 1588, rappelle l'histoire de la tour d'amour, puis elle ajoute : «Une longue pointe de la planure... s'advance fort en la mer, ayant à son

[1] Voir Fürer von Haimendorf, éd. 1646, p. 294 et suiv.
[2] Voir Rauwolff, éd. 1582, p. 21, avec d'autres détails curieux sur Tripoli.
[3] Voir Zuallart, éd. 1587, p. 323 et 332, avec une curieuse description de la ville.

extrémité une forte tour carrée, qui deffend son entrée, à demy quart de lieue de laquelle y en a une autre semblable joignant la douanne du port... Outre ces deux tours s'en voyent encore cinq autres le long du port, lesquelles sont fabriquées de mesme forme que les précédentes, et assez distantes l'une de l'autre... [1]. »

Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, les descriptions se succèdent sans apporter aucun fait nouveau; il paraît d'autant plus inutile de les citer ici que leurs auteurs semblent parfois se copier les uns les autres. Elles se bornent à signaler à la Marine six ou sept tours reliées par des murailles et garnies de canons, pour repousser les attaques des corsaires chrétiens, et servant, en cas d'alerte, de signaux à feu [2].

Niebuhr, le premier des explorateurs scientifiques, nous renseigne en ces mots sur l'état des tours en 1776 : «Hier stehen auch, in einer ziemlichen Entfernung von einander, sieben Thürme, die vermuthlich so viele Castelle vorstellen sollen; sie sind aber alle in einem schlechten Zustande [3] ». A cette époque, on le voit, ces constructions commençaient à tomber en ruine; dès lors, on peut suivre leur déclin jusqu'à nos jours.

En 1784 : «Du temps des Francs (*sic*), cette rade était défendue par des tours, dont on compte encore sept subsistantes, depuis l'embouchure de la rivière jusqu'à la Marine. La construction en est solide; mais elles ne servent plus à nicher que des oiseaux de proie [4] ».

En 1806 : «Der Strand von el Mina ist ganz eben, und man sieht daselbst in einiger Entfernung sechs starke viereckige Thürme, in deren Mauern Säulenenden eingemauert sind....... Wir besahen etliche von den sechs Thürmen..., welche sich von den Kreuzfahrern (*sic*) herschreiben sollen. Sie sind

[1] Voir de Villamont, éd. 1609, livre III, p. 175 et 179, avec quelques détails curieux sur Tripoli. L'auteur attribue les tours du port à l'impératrice Hélène, tradition à rapprocher de celle qui concerne le Burj muḥēch, plus haut, p. 104, n. 4. Parmi les autres relations du XVIe siècle, nous avons consulté sans succès Bräuning, Adrichrom et Cotovicus, dont la gravure de Tripoli paraît inspirée de celle de Zuallart. Nous n'avons pu consulter ni Krafft, ni Bueseck, qui passèrent tous les deux à Tripoli, d'après Röhricht et Meissner, *Deutsche Pilgerreisen*, p. 460 et 540.
[2] Voir les relations du R. P. Philippe (1629), éd. 1652, p. 69; de Monconys (1647), éd. 1665 (dans Varthema, éd. Schefer, p. 9, n. 2); Thévenot (1658), éd. 1727, II, p. 701; d'Arvieux (1660), éd. 1735, II, p. 383; von Troilo (1667), éd. 1676, p. 42; Le Bruyn (1682), éd. 1725, III, p. 282; Maundrell (1697), *Voyage*, p. 52; Lucas (1700), éd. 1714, I, p. 153; Korte (1738), éd. 1776, II, p. 8; Pococke (1738), éd. 1771, II, p. 146, etc. Nous n'avons rien trouvé dans les relations de Scheidt, della Valle, Roger, Tavernier, Doubdan, La Roque, Shaw, Hasselquist et Mariti.
[3] Voir Niebuhr, *Reisebeschreibung*, III, p. 91.
[4] Voir Volney, *Voyage*, éd. 1787, II, p. 156.

viereckigt, auf jeder Ecke mit einem etwas herausstehenden halbrunden Thurme, nicht sehr hoch, aber breit. In den Mauern sind viele Enden von Granitsäulen eingemauert..... Ueber einer Thür war ein schöner Block von Granit eingemauert.... An einer Thüre war der Bogen von schwarzen Trapp- und weisslichten Kalksteinen gemacht... ein Stein um den anderen. Dies ist bekanntlich der vormalige Geschmack der Genueser[1]. Ein Thurm diente einst zu einer Kirche, und in einem ist ein Ziehbrunnen schlechten Wassers befindlich[2]. »

Encore en 1806 : « Von El Myna nordwärts zur Mündung des Kadischa läuft eine Reihe von sechs Thürmen, die ohngefähr zehn Minuten weit auseinander stehen, und offenbar zum Schutze des Hafens angelegt sind. Rund um diese Thürme, an der Küste und im Meere, liegen eine grosse Menge Säulen von grauem Granit... viele anderen sind als Verzierungen in die Mauern der Thürme hineingebaut[3]. » Suivent les noms[4], qui coïncident en partie avec ceux de M. Savoie, entre autres Burj el-sbāʿ, la tour des Lions. Suivant Burckhardt, ce nom lui vient des lions qui, suivant la tradition locale, étaient sculptés autrefois au-dessus de sa porte. Ces lions auraient été les armoiries de Raymond de Saint-Gilles et la tour figurée sur un sceau de Tripoli serait la tour des Lions; nous avons déjà réfuté ces deux attributions[5].

En 1816 : « Along the beach... from the town of the harbour to the outlet of the river into the sea, are several square towers; one of them, called... the tower of the lion, being very large. They are all, apparently, of Mohammedan construction. Fragments of the shafts of broken pillars have been regularly worked into the masonry endwise... These towers are now, however, mostly in ruins[6]. » Il y a trois faits nouveaux à relever dans cette description : pour la première fois, un voyageur attribue aux musulmans la construction des tours de Tripoli; la tour des Lions était la plus importante; enfin, la plupart étaient

[1] Cette description paraît s'appliquer à la tour des Lions; cf. plus haut, p. 123. La comparaison avec les monuments de Gênes est assez heureuse (cf. la cathédrale de San Lorenzo), mais ce rapprochement n'implique pas que la tour ait une origine italienne.

[2] Voir SEETZEN, *Reisen*, éd. 1854, I, p. 219 et suiv.

[3] Voir BURCKHARDT, *Reisen*, p. 275 et suiv.

[4] Voici ces six noms, d'est en ouest : Burj rās el-nahr, el-tekiyye, el-sbāʿ, el-qanāṭir, el-dīwān, el-megārbe; cf. plus haut, p. 124 et fig. 58.

[5] Voir plus haut, p. 123, n. 2. Ce passage de Burckhardt prouve du moins que les lions n'existaient plus à son époque.

[6] Voir BUCKINGHAM, *Travels*, p. 465. Dans sa *Bibliotheca geographica Palæstinæ*, p. 356, Röhricht signale dans la relation de Carne (1821) une vue d'un château près de Tripoli (tour des Lions ? ?); il n'y a rien à signaler dans DE LABORDE (1827), *Voyage*, p. 29.

en ruine à l'époque où l'auteur les vit, car il est évident qu'il parle en témoin oculaire.

A partir du second tiers du XIXe siècle, les relations de voyage se multiplient au point de devenir fastidieuses et n'apportent, jusque vers 1860, aucun fait nouveau. On y voit les tours de la Marine disparaître peu à peu, rongées par les flots ou sacrifiées à des constructions nouvelles. Voici quelques documents pour illustrer cette dernière phase de leur existence.

C'est d'abord (fig. 60) le calque sommaire d'une photographie de la pointe de la Marine, qui remonte aux environs de l'année 1860[1]. Au bord de la mer s'élève une construction massive et carrée dont les créneaux arabes (*charārīf*)

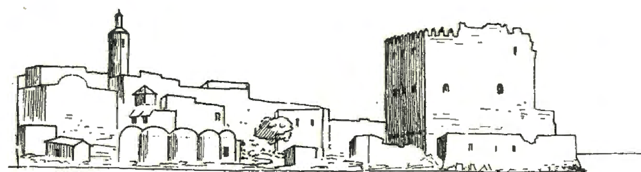


Fig. 60. — Pointe de la Marine de Tripoli, vers 1860.

et les fûts de colonne en parpaing décèlent, à première vue, l'origine post-latine. Cet ouvrage, qui paraît situé à l'extrême pointe de la Marine, doit être la « tour des Magrébins » de la liste Burckhardt et du croquis Savoie. Si nos souvenirs sont exacts, il n'en restait aucune trace en 1895; mais elle existait encore vers 1880, d'après cette description : « D'el-Mīnā à l'embouchure du Nahr qadīcha... se voit une rangée de six grandes tours ruinées, destinées à la défense du port. Dans leur voisinage se trouvent de nombreux débris de colonnes de granit vert de provenance égyptienne..... encastrées dans les murailles. Dans le faubourg même... : Burj el-megārbe et Burj el-chēkh ʿaffān, *réduit à un seul pan de mur, prêt à tomber*. En dehors..... Burj el-qanāṭir et Burj el-sbāʿ, *la mieux conservée*. Le portail est formé d'une arcade ogivale construite en pierres alternativement blanches et noires. Elle est ainsi nommée, parce que, au-dessus de la porte, on voyait encore, au commencement de ce siècle, deux lions grossièrement figurés. Enfin, plus au nord, près de l'embouchure du Nahr qadīcha, la dernière tour porte le nom de Burj rās el-nahr[2]. »

[1] Cette photographie, que nous avons vue dans la bibliothèque de Charles Schefer, était signée V. de Ch. Il n'est pas question des tours de la Marine dans les quelques pages que Renan (*Mission*, p. 120 et suiv.) consacre à Tripoli.

[2] Voir Isambert, p. 664b. Ce passage provient peut-être de l'édition de 1861, que nous n'avons pas sous les yeux; sur les lions, voir p. 123, n. 2, 125 et 128.

Vers la même époque, un voyageur[1] signale et nomme les six tours; mais le peu qu'il en dit est tiré de Burckhardt et d'Isambert. Nous préférons citer la description détaillée d'un bon archéologue[2] : «Non loin de l'embouchure du Nahr qadīcha est une vieille tour, depuis longtemps abandonnée et appelée Burj rās el-nahr. . . A 1200 mètres plus à l'ouest, une seconde tour se présente aux regards; battue d'un côté par les vagues, elle avait jadis trois étages. On l'appelle Burj el-sbāʿ, parce qu'on avait sculpté au-dessus de sa porte d'entrée deux lions qui actuellement ont disparu. . . Cette porte, de forme ogivale, a été construite avec des pierres. . . alternativement blanches et noires. Les fûts d'un grand nombre de colonnes de granit gris ont été engagés transversalement dans l'épaisseur des murs de la tour. Quatre autres tours s'élèvent *ou plutôt s'élevaient* plus à l'ouest, de distance en distance, le long du rivage; aujourd'hui à moitié renversées, elles avaient été bâties, comme la précédente, pour protéger la côte contre les incursions des pirates. Beaucoup de fûts de colonnes antiques, la plupart en granit gris, avaient été encastrés. . . dans la maçonnerie.»

Quelques années plus tard, on signale encore les restes de ces tours, et celle des Lions comme la mieux conservée[3]. En 1895, nous avons vu dans le bourg les derniers débris de l'une d'elles.

Nous résumons les conclusions de cette longue enquête. De toutes les tours de la Marine, celle des Lions était la plus considérable. Elle a frappé la plupart des auteurs qui ont pu voir encore les autres debout, et c'est la seule qui se soit presque entièrement conservée jusqu'à nos jours. Le style de son architecture accusant la fin du xivᵉ siècle, il est permis d'y voir la tour dont les chroniques arabes attribuent la construction à l'émir Aidumuch, sous le règne du sultan Barqūq. Quant aux lions sculptés autrefois au-dessus de sa porte et auxquels on attribuait son nom populaire, leur existence n'est pas prouvée, puisque aucun des voyageurs qui les signalent ne les a vus. S'ils ont réellement existé, ils ressemblaient sans doute à ceux qui décorent encore un grand nombre de monuments arabes en Égypte, en Syrie, en Asie Mineure et en Mésopotamie. Ces figures représentent tantôt des armoiries, tantôt des emblèmes dont le sens exact n'a pas encore été déterminé. Le style purement arabe de la tour des Lions exclut toute attribution de ces figures aux princes français de Tripoli, à moins que le constructeur arabe ne les eût empruntées à un monument latin, ce qu'il est désormais inutile de rechercher.

[1] Voir Lortet, *Syrie*, p. 57.
[2] Voir Guérin, *Terre Sainte*, II, p. 86.
[3] Voir Bædeker, p. 356.

EL-QLĒʿĀT.

Cette petite forteresse est assise sur une colline basse qui commande au loin la plaine maritime (fig. 61). Son plan (fig. 62) forme un carré dont les côtés ont environ 65 mètres de longueur. Les quatre fronts étaient protégés par un



Fig. 61. — Château d'el-Qlēʿāt, vu du sud-ouest.

fossé F, taillé en partie dans le roc, de 8 à 10 mètres de largeur, sur 1 m. 50 cent. de profondeur; bien que comblé et détruit en partie, ce fossé est encore visible, notamment sur les fronts nord-est et nord-ouest. A chaque angle s'élevait une tour carrée; celle de l'angle ouest en T est seule conservée jusque vers son sommet, mais elle paraît avoir été restaurée, peut-être pour servir de tour à signaux, et dans son état actuel, elle est privée de crénelage (fig. 61, à gauche). Le milieu de chaque front est défendu par un faible saillant barlong. A part la tour déjà nommée, tous les saillants et toutes les courtines sont dérasés à mi-hauteur.

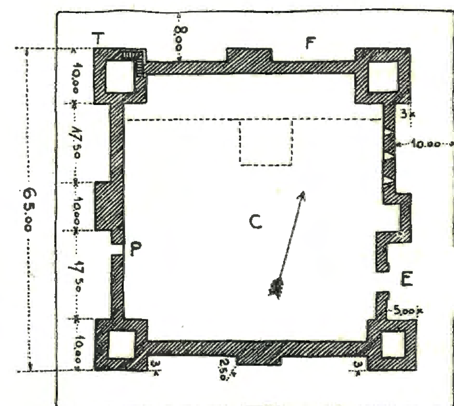


Fig. 62. — Plan du château d'el-Qlēʿāt.

L'entrée principale E s'ouvre dans le front nord-est, dans une courtine en retrait sur la normale; cette disposition a pour but de renforcer la défense de l'accès, par un flanquement plus profond des deux saillants qui l'avoisinent. La porte, en arc brisé, est doublée d'une deuxième porte, de construction plus moderne. Vis-à-vis, dans le front sud-ouest, s'ouvre une poterne P, étroite et basse (fig. 61, au milieu). A l'intérieur s'étend une cour spacieuse C, dont la partie nord-ouest est occupée par des magasins et des citernes en sous-sol[1].

L'appareil des murs, très disparate, renferme, dans le plus beau désordre,

[1] Lors de notre passage, cette cour abritait les bestiaux et les misérables gourbis des bédouins à demi sédentaires qui cultivent la plaine à l'entour.

de grandes pierres à refends et à bossages, mêlées à des blocs à parements lisses, de dimensions variées. Nous n'avons pas eu le temps d'étudier en détail les aménagements intérieurs, qui nous ont paru délabrés et sans grand intérêt.

A quelle époque remonte la construction de cet ouvrage? Il est signalé dans quelques sources médiévales, tant arabes que latines, mais nous n'y avons rien trouvé sur ses origines[1]. Certaines parties de l'édifice actuel, ainsi les blocs à bossages et la porte d'entrée E, peuvent être attribuées aux croisés. En l'absence de tout document épigraphique[2], on ne peut rien avancer de certain. Il semble que la forteresse a été détruite et restaurée, peut-être à plusieurs reprises.

Les sources historiques, on va le voir, confirment cette observation tirée d'un examen superficiel des murailles. A vrai dire, elles nous renseignent assez mal sur un ouvrage qui n'a joué qu'un rôle effacé dans l'histoire, parce qu'il ne commande pas un point stratégique très important. D'ailleurs, le nom qu'il porte n'est pas fait pour faciliter les recherches. En Syrie, plusieurs châteaux de second ordre sont désignés par le terme générique de *qal'a* «forteresse», ou *qulai'a* «petite forteresse, fortin». Dans le cas particulier, il est vrai, ce nom est au pluriel : *al-qulai'āt* «les fortins»[3]. Mais cette forme ne supprime pas toutes les chances de malentendu dans les textes arabes, encore moins dans les transcriptions latines : *Colée* et variantes pour le singulier, *Coliat* et variantes pour le pluriel[4]. Une autre cause d'erreur est dans le caractère générique de ce nom, les arabisants peu familiarisés avec la topographie syrienne l'ayant pris pour un simple nom commun désignant plusieurs fortins anonymes[5].

Une localité du nom de Coliat(h) figure parmi les donations faites par le comte de Tripoli à l'Hôpital, le 8 février 1128; il est vrai qu'elle y est désignée

[1] Ni dans Ibn Chaddād Ḥalabi, ni dans Yāqūt, ni dans Nuwairi, ni dans les autres auteurs qui donnent, à l'occasion, quelques détails sur l'origine des châteaux de Syrie.

[2] Nous n'y avons relevé ni inscription, ni signe lapidaire.

[3] Cette forme trahit-elle l'existence, à l'origine, de plusieurs ouvrages séparés? L'assiette du château, formée par une colline basse et d'un profil uniforme, est peu favorable à cette hypothèse. Le pluriel n'a peut-être d'autre but que de servir à distinguer ce château de ceux qui portent le même nom au singulier.

[4] La variante *Goliath* (ou *Goliad*), dans la lettre de l'évêque Simon, citée plus loin, p. 134, n. 2, paraît être, à première vue, une étymologie populaire sur le nom du célèbre géant biblique. Toutefois, si on la rapproche de la forme *Gouliat* des *Annales* (cf. plus loin, p. 134, n. 2), on verra plutôt, dans l'une et l'autre, le reflet d'une prononciation locale du *qāf* arabe en *g* occlusif, très répandue dans les campagnes syriennes.

[5] Sur ces deux sources d'erreur, voir *Notes croisades*, p. 442 (58) et suiv.

comme un village (*villa*), non comme une forteresse[1]. En 1153, on la retrouve parmi les possessions confirmées par le pape à l'Hôpital[2].

Dans ces deux sources, le contexte montre qu'il s'agit ici d'el-Qlē'āt; encore n'en sommes-nous pas tout à fait certain. A deux heures au nord du bourg de 'Akkār, dont les ruines médiévales sont bien connues[3], s'élève un village double, appelé Qubai'āt[4]. Or, dans l'itinéraire de Thomson, ce nom figure sous la forme *Qulai'āt;* en outre, détail curieux, les habitants se donnèrent au voyageur américain pour des descendants des Francs, indice que leur village a joué quelque rôle à l'époque des croisades[5]. Si l'on rapproche cette observation des termes de l'acte de 1128 (*villam Coliath*) et du fait qu'à el-Qlē'āt, il n'y a ni village, ni ruines apparentes en dehors de la forteresse, on est tenté de supposer que cette «*villa* Coliath» était le vieux *village*, aujourd'hui ruiné, de Qulai'āt (ou Qubai'āt) du Liban, entre 'Akkār et la Boquée, plutôt que la *forteresse* d'el-Qlē'āt. Quoi qu'il en soit, celle-ci ne pouvait être une place très importante à cette époque, puisqu'il n'en est pas question dans le récit des guerres de Saladin.

En 604 (1207-1208), au cours d'une campagne en Syrie, le sultan Malik 'Ādil Abū Bakr campe auprès du lac de Ḥōmṣ, où il reçoit des contingents de ses pays mésopotamiens. Puis il pénètre sur le territoire de Tripoli, où il assiège une localité (*mauḍi'*) appelée al-Qulai'āt; il s'en empare par traité, en renvoie le maître (*ṣāḥib*) et, après y avoir butiné bêtes et munitions, il la détruit et marche sur Tripoli[6].

Le contexte prouve à l'évidence qu'il s'agit ici d'el-Qlē'āt, et non de la Qulai'āt

[1] Voir Paoli, *Codice*, I, p. 11, n° xi; Delaville, *Cartulaire*, I, p. 76 (... donamus Deo et Hospitali Iherosolomitano... villam Coliath cum omnibus pertinentiis suis...); cf. Rey, *Colonies*, p. 365; Röhricht, *Regesta*, p. 29, n° 118.

[2] Voir Delaville, *tom. cit.*, p. 167 (... Tripoli, Monte Peregrino, Arci, Coliato, Rafania...); cf. Röhricht, *Regesta*, addit. p. 18, n° 280b; *Z D P V*, X, p. 257, et les sources citées.

[3] Voir Dussaud, *Voyage 1896*, p. 2 et suiv.; *C I A*, II, p. 2 et suiv.

[4] Ce nom est écrit *Koubayat* et *Vieux Koubayat* sur la carte Gelis, *Kubajat* et *Alt Kubajat* sur la carte Blanckenhorn, *Koubaiyat* dans l'itinéraire de M. Dussaud (*op. cit.*, p. 4), qui y a passé en venant de 'Akkār. Nous écrivons *Qubai'āt*, parce que la carte de Beyrouth, où les noms sont écrits en arabe, marque un village de قبيعات au sud-ouest de 'Akkār, correspondant au *Kourâayat* de la carte Gelis. Nous n'avons pas à rechercher si tous ces noms désignent une seule et même localité, ou plusieurs villages mal déterminés aux environs de 'Akkār.

[5] Voir Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 816 et suiv., qui écrit *Kulaiât* et *Alt Kulaiât*. L'existence d'un *vieux* Qubai'āt (ou Qulai'āt), dont les ruines en basalte sont signalées par Thomson, conduit à la même conclusion.

[6] Voir Ibn al-Athīr, XII, p. 181; *Hist. or. des crois.*, IIa, p. 106, où l'éditeur propose en note une identification malheureuse avec la Colée = el-Qulai'a des Assassins.

de Thomson. Campant au lac de Ḥöms, le sultan veut marcher sur Tripoli : quelle route va-t-il prendre? Assurément, celle du col et de la plaine où passe aujourd'hui la chaussée française, et non les âpres chemins de la montagne. Or, le château d'el-Qlēʿāt commande cette chaussée. Le chroniqueur, il est vrai, emploie ici un terme vague (*mauḍiʿ*) qui peut désigner une ville ou un village, aussi bien qu'une forteresse. Mais les détails de son récit prouvent qu'il s'agit bien d'une place forte et que cette place gênait la marche du sultan sur Tripoli; or, el-Qlēʿāt répond à merveille à ces conditions.

Si l'on en veut une autre preuve, on la trouvera dans Wilbrand d'Oldenbourg. En 1212, quatre ou cinq ans après le raid de Malik ʿĀdil, le voyageur allemand, se rendant de Tripoli à Tortose, passe à «Culicath, un château détruit par les Sarrasins». Puis laissant à main droite le Krak des Hospitaliers (Qalʿat el-ḥöṣn) et Casteblans des Templiers (Ṣāfīthā), il poursuit au nord vers Tortose. Tous les détails de sa description, remarquablement exacts, prouvent à l'évidence qu'il s'agit ici d'el-Qlēʿāt[1]. Et si Wilbrand, excellent observateur, note en 1212 que cette place a été détruite par les Arabes, on peut croire que c'est celle que Malik ʿĀdil avait démantelée quatre ans plus tôt, au dire d'Ibn al-Athīr.

En chaʿbān 664 (mai-juin 1266), le sultan Baibars, au cours d'une campagne en Syrie, détacha vers la côte de Tripoli un corps d'armée qui s'empara de trois places fortes : al-Qulaiʿāt, Ḥalbā et ʿArqā[2]. Ici encore, il s'agit certainement d'el-Qlēʿāt. Les sites de Ḥalbā et de ʿArqā sont exactement connus[3]; ces deux places formaient avec la première un triangle stratégique défendant Tripoli contre une attaque du nord (Tortose) ou du nord-est (Ḥöms). Leur chute était le prélude indispensable à celle de Tripoli, et le sort commun qu'elles subirent alors est tout à fait conforme à la topographie.

(1) Voir Laurent, *Peregrinatores*, p. 169; cf. *Z D P V*, X, p. 257, n. 10. Au lieu de *Culicath*, il faut lire *Culieath*, pour *Culeiath*, transcription rigoureuse de l'arabe *Qulaiʿāt*. Est-ce le même nom qui se cache dans le *Quelleyes* des *Lignages*, *Hist. des crois.*, *Lois*, II, p. 466, l. 14, le pluriel arabe étant rendu par un pluriel français?

(2) Voir Abu l-fidā', IV, p. 3; *Hist. or. des crois.*, I, p. 151; IIª, p. 222 (ʿAini); Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, Iᵇ, p. 27; Nuwairi, fº 71 vº (le 4 chaʿbān); *Annales*, dans *A O L*, IIᵇ, p. 452 (le Gouliat); Simon, cité par Röhricht, *Geschichte*, p. 929, n. 5, et dans *A O L*, IIª, p. 382, n. 70 (Goliad ou Goliath). Voici le texte inédit de Nuwairi : ونزلوا على حصن القُلَيْعات فتسلّموه فى رابع شهر رمضان بالأمان وهدموه وعادت العسكر فنزل الأمير سيف الدين قلاون بالقرب من القُلَيْعات. La campagne eut lieu dans les mêmes conditions que celle de Malik ʿĀdil : l'armée de Baibars venait de Ḥöms et marchait sur Tripoli. Ibn al-Furāt raconte ces deux affaires et signale la prise de plusieurs châteaux, sans les nommer; voir Reinaud, *Bibliographie*, p. 767 et 780.

(3) Voir Dussaud, *Voyage 1896*, p. 1 et suiv.; *C I A*, II, p. 2.

Un peu plus tard, al-Qulaiʿāt et ses dépendances figurent, parmi les possessions du sultan Qalāwun, dans les traités qu'il conclut avec les Templiers en 681 (1282) et avec les Francs en 682 (1283)[1].

Dès lors, al-Qulaiʿāt semble disparaître de l'histoire[2]. Il ne faut pas s'en étonner. Après la chute définitive des établissements latins, alors que les grandes forteresses, telles que le Krak, gardent une certaine importance, comme places militaires et chefs-lieux de district, les petits châteaux, débris d'un régime féodal systématiquement détruit par les Baibars et les Qalāwun, ne pouvaient plus jouer aucun rôle dans l'organisation politique et militaire du royaume centralisé des Mamlouks.

Ainsi, le château d'el-Qlēʿāt apparaît pour la première fois au xiiᵉ siècle, semble-t-il, comme une possession de l'Hôpital; encore n'est-il pas tout à fait certain que les textes cités s'appliquent à cette place. Au début du xiiiᵉ siècle, el-Qlēʿāt est pris et détruit par Malik ʿĀdil; quatre ans plus tard, le château n'était pas encore restauré. En 1266, Baibars le reprend définitivement aux Francs et après Qalāwun, il tombe dans l'oubli. Ces maigres documents ne permettent ni de découvrir l'origine, ni de retracer l'histoire de la construction. Par son plan carré et la disposition régulière de ses saillants, elle se rattache aux plus anciens châteaux arabes et latins de la Syrie[3]; mais ce caractère ne fournit pas, à lui seul, la preuve d'une origine reculée. Le grand appareil à bossages remonte peut-être au xiiᵉ siècle, comme à Jebeil, alors que l'appareil à parements lisses date plutôt du xiiiᵉ, après le passage de Malik ʿĀdil; nous n'insistons pas sur de simples hypothèses.

ḤÖṢN EL-AKRĀD.

A. LA FORTERESSE (LE KRAK OU QALʿAT EL-ḤÖṢN).

Des forteresses latines de la Syrie, le Krak des Chevaliers est, sinon la plus vaste, du moins la plus considérable, sous le rapport du développement des défenses, du choix des matériaux, du style de l'architecture et de la décoration; c'est aussi la mieux conservée. Quand le baron Rey en entreprit l'étude, elle

(1) Voir *Tachrīf*, fºˢ 40 vº et 74 vº, et dans *Sultans Mamlouks*, IIª, p. 178, 180, 222 et 226; Röhricht, *Regesta*, p. 377 et suiv., nºˢ 1447 et 1450.

(2) Nous n'en trouvons la trace ni dans les manuels de chancellerie égyptiens des xivᵉ et xvᵉ siècles, ni dans la chronique d'Ibn Iyās.

(3) Voir plus loin, p. 169 et fig. 93.

était presque intacte [1]. Dès lors, le village installé dans son enceinte s'est agrandi aux dépens de ses courtines, dont le couronnement a disparu presque partout (fig. 63). Malgré ces mutilations nouvelles, le Krak est encore le joyau de l'architecture militaire des croisés, et l'un des plus beaux vestiges du moyen âge féodal. Au retour de notre voyage, nous appelions de nos vœux l'exploration complète de ses ruines, en vue d'une étude définitive du monument et de son histoire [2].

Hélas! cette étude reste à faire, et peut-être sera-t-il bientôt trop tard pour l'entreprendre. Parmi tant de voyageurs qui parcourent chaque année la Terre

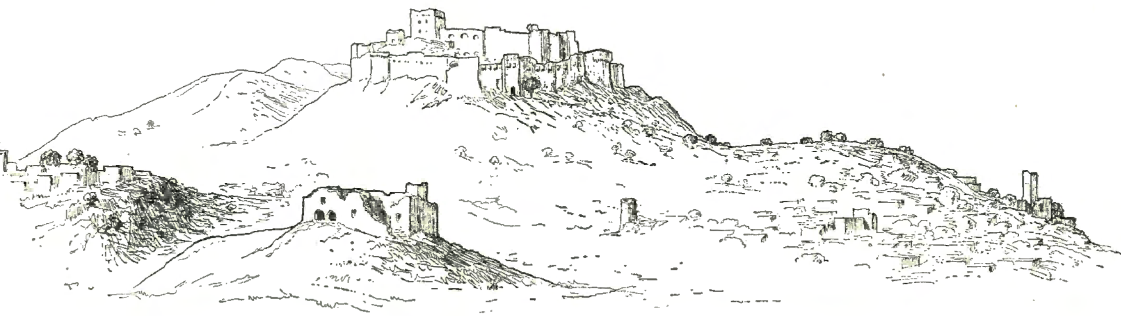


Fig. 63. — Vue générale du château du Krak et du village d'el-Ḥöṣn, prise de l'est.

sainte, aucun n'a-t-il été tenté par une tâche aussi belle et relativement aisée? Un architecte ou un archéologue, aidé d'un photographe et d'un arpenteur, et protégé par le gouvernement ottoman, qui ne saurait prendre ombrage de l'exploration d'un monument dès longtemps déclassé au point de vue militaire, y suffirait en quelques semaines, tout au plus en quelques mois. L'accès et le séjour du Krak n'offrent aucune difficulté sérieuse. Il ne s'agit pas, bien entendu, de l'étudier en vue d'une restauration intégrale, projet presque chimérique, puisqu'il exigerait, avec de lourds sacrifices, l'expropriation de tout un village. A tout le moins, sans y pratiquer les fouilles et les sondages indispensables pour une exploration méthodique, on pourrait en faire des relevés plus exacts et plus complets que ceux que nous possédons à ce jour, et prendre des mesures pour arrêter les progrès de la ruine.

[1] Voir Rey, *Étude*, p. 39 et suiv., pl. IV à VII (relevés, description et aperçu historique); *Colonies*, p. 126 et suiv. (résumé de l'ouvrage précédent). Les descriptions plus anciennes, résumées dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 835 et suiv., n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif. Les meilleures sont celles de Burckhardt (cité plus loin, p. 148, n. 5, et 151, n. 1) et de Robinson (*Neuere biblische Forschungen*, Berlin 1857, p. 734 et suiv.); Buckingham (*Travels*, p. 503) attribue la forteresse entière aux Arabes (purely Saracenic).

[2] Voir *Recherches*, p. 493 (13) et suiv.

Relevés et description. — Hanté par un projet que nous n'avons pu réaliser, nous avons cherché, jusqu'ici sans succès, à y rallier de plus jeunes et de plus capables que nous. Les dessins et les photographies que nous reproduisons ici n'ont d'autre intérêt que de montrer l'état de la forteresse en 1895 et de poser quelques problèmes à ses futurs explorateurs [1].

Vue générale (pl. XI en haut). — Cette photographie [2] est prise du haut du village, au nord et en contre-bas de la forteresse. Elle montre le développement

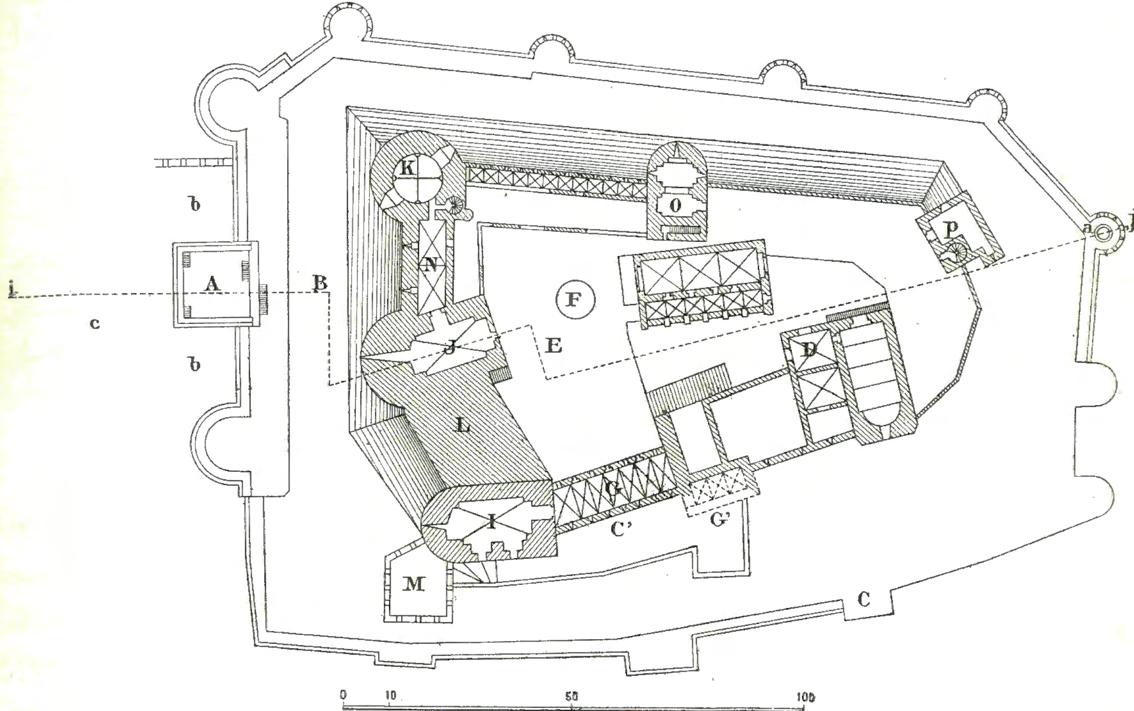


Fig. 64. — Plan du château du Krak, d'après Rey.

nord-est, nord et nord-ouest de la première enceinte : à l'extrême gauche, le gros saillant carré au milieu du front est, puis le saillant C, dans lequel s'ouvre l'entrée (Rey, p. 47 et pl. VII), puis les trois tours rondes du front nord, dont la dernière à droite est la tour du Moulin a (Rey, p. 43 et pl. VII), enfin, à l'extrême droite, la première tour du front ouest. Au-dessus, on voit une partie de la deuxième enceinte : à gauche, le chevet de la chapelle; à droite, le haut ouvrage P, décrit plus loin (p. 153).

[1] Dans les pages suivantes, on se borne à un commentaire de ces documents et à quelques conclusions générales. Les lettres désignant les diverses parties de la forteresse correspondent à celles du plan de Rey, *Étude*, pl. IV, reproduit ici, fig. 64 (le front nord se trouve à droite).

[2] Publiée dans *C I A*, II, pl. IV en haut.

Vue générale (pl. XI en bas). — Cette photographie[1] est prise d'une colline qui domine la forteresse au sud-ouest. Elle montre le développement ouest et sud des deux enceintes : de gauche à droite au plan inférieur, les quatre tours du front ouest, puis les trois tours du front sud, dont la centrale est le gros saillant carré A (Rey, p. 44 et pl. IV à VI); au plan supérieur, les tours P, O, K, J et I, décrites plus loin. A droite en bas, on voit l'aqueduc qui traverse le fossé devant le saillant A (Rey, p. 46 et pl. V).

En comparant cette vue avec celle de Rey (pl. V), reproduction fidèle d'une photographie de l'auteur, on se rendra compte des progrès de la destruction sur les fronts ouest et sud de la première enceinte, ainsi qu'aux grosses tours sud de la deuxième, entre les années 1859 et 1895; nous y reviendrons plus loin, à propos du saillant A et de la tour K.

Vue rapprochée de l'angle sud-ouest (pl. XII en haut). — C'est ici qu'apparaissent le plus clairement les méfaits récents des constructeurs indigènes. Tout un petit quartier s'est niché dans le couronnement de la première enceinte, depuis une tour du front ouest, à gauche de notre photographie, jusqu'au saillant A du front sud, à droite. Ici se dresse une grande maison carrée, percée de fenêtres; elle renferme une salle de réception, qu'éclaire au sud une sorte de loggia à colonnes, de style libanais[2].

Pour illustrer les progrès du mal, nous reproduisons d'une part (pl. XIII) une photographie de M. le baron Rey (1859), montrant le front sud de la première enceinte, d'autre part (pl. XIV), d'après nos relevés (1895), deux détails de ce front, pris à la tour de l'angle sud-ouest (en haut) et au saillant A (en bas). Dans ces deux ouvrages, la galerie de pierre et le parapet crénelé, presque intacts en 1859, ont fait place à des murs en moellons concassés, pour la construction desquels on s'est borné, sans doute, à exploiter les blocs du couronnement primitif. Ces murs reposent aujourd'hui sur les consoles qui portaient l'encorbellement de la galerie et que les constructeurs modernes ont heureusement respectées pour la plupart.

Ces documents soulèvent un problème auquel se rattachent les deux inscriptions

(1) Publiée dans *C I A*, II, pl. IV en bas, et dans Enlart, *Manuel*, II, fig. 259.

(2) C'est dans cette salle que nous avons été reçus par l'aimable qā'immaqām du district d'el-Ḥōṣn (cf. plus haut, p. 44). Nous ignorons la date de cette récente mutilation; elle n'est signalée ni par Burton et Drake, *Syria* (1871), II, p. 153, ni par Conder, dans *P E F, Quarterly*, 1881, p. 175. Une photographie prise à peu près du même point, par M. le baron d'Oppenheim en 1899, montre que cette partie de la première enceinte n'avait pas changé depuis notre visite.

arabes sculptées, l'une sur la tour sud-ouest, par le sultan Baibars en 1271, l'autre sur le saillant A, par le sultan Qalāwun en 1285. Ce problème peut être formulé dans les questions suivantes : Ces deux ouvrages ont-ils été rebâtis tout entiers par les deux princes dont les noms y sont inscrits? S'ils ne l'ont été qu'en partie, peut-on suivre, sur les parements, la ligne marquant cette reprise arabe sur la maçonnerie latine? Ou enfin, Baibars et Qalāwun se sont-ils bornés à inscrire leurs noms, peut-être à la suite de réparations insignifiantes, sur des ouvrages qu'on peut considérer comme entièrement latins?

Examinons d'abord le texte des deux inscriptions, du point de vue spécial auquel nous nous plaçons ici, celui de l'étendue des restaurations matérielles effectuées par les deux sultans. L'inscription de la tour sud-ouest (Sobernheim, n° 5) déclare que «le sultan Malik Ẓāhir Baibars et son fils Malik Sa'īd... [1] ont ordonné la restauration de ce *ḥiṣn* béni, le mardi 25 cha'bān 669 (8 avril 1271)». Le mot *ḥiṣn* désigne un ouvrage militaire complet, plutôt qu'une tour faisant partie d'un ensemble. Il vise donc la forteresse entière, dont le nom arabe, Ḥiṣn al-akrād, renferme précisément ce mot, et l'inscription se rapporte à l'ensemble des travaux ordonnés par Baibars à la suite de la reprise du Krak[2]. Or, on va voir que son effort principal a dû porter sur le front est, et non sur le front sud. Si l'inscription a été sculptée sur cette tour, c'est qu'elle y était bien en vue, grâce au niveau élevé du terrain extérieur, où M. le baron Rey (p. 46) a cru reconnaître (en c de son plan) les restes d'un ouvrage avancé.

C'est en des termes identiques, à part quelques détails sans importance ici, que sont rédigées deux autres inscriptions de Baibars, sculptées l'une au-dessus de l'entrée de la forteresse[3], l'autre (Sobernheim, n° 6) sur une tour ronde de la première enceinte, placée à l'est du saillant A (fig. 64 et pl. XIII, à droite). Ici encore, le mot *ḥiṣn* désigne la forteresse entière, et non la seule entrée, ou cette seule tour, que la photographie de M. le baron Rey (notre pl. XIII) montre à peu près dans le même état que la tour sud-ouest, et sans traces apparentes de reprise.

Au reste, il est inutile de chercher, dans le texte des inscriptions de Baibars, des précisions sur l'étendue des réparations exécutées par ses ordres. Ainsi que

(1) Nous sautons ici quelques titres sans importance pour l'archéologie.

(2) Sur ces travaux et les visites d'inspection du sultan, voir Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, I^b, p. 85, 87, 100 et 103; Abu l-fidā', IV, p. 7; *Hist. or. des crois.*, I, p. 154; II^a, p. 238 et 245 ('Aini); Ibn Chaddād et Nuwairi, dans *C I A*, II, p. 18 à 21, et *Inschriften Oppenheim*, p. 15; Röhricht, *Geschichte*, p. 955, 958 et 961. A part Maqrīzi, p. 103, qui montre le sultan travaillant lui-même dans la place et dans le fossé, ces textes ne donnent aucun détail topographique.

(3) Voir plus loin, p. 147 en haut.

l'observe M. Sobernheim, ces inscriptions *sont datées toutes les trois du jour même de la prise du Krak par Baibars;* elles ont donc «pour but évident de rappeler le souvenir de cette conquête mémorable, et non la date des restaurations[1]». On peut aller plus loin et se demander si, dans ces trois textes, la date ne doit pas être entièrement détachée de l'ordre de restauration, et prise pour un complément circonstanciel de la victoire de Baibars, dont l'idée est contenue virtuellement dans les titres de victoire que ces textes lui confèrent. Cette curieuse observation se rattache à un problème que nous avons déjà soulevé : celui des origines magiques de l'épigraphie arabe. Nous y reviendrons ailleurs[2], nous bornant ici à conclure qu'au point de vue de l'archéologie, il n'y a rien de précis à tirer des inscriptions de Baibars.

Quant à celle du saillant A (Sobernheim, n° 7), elle nous apprend que «ce *burj* d'heureux augure a été restauré sous le règne du sultan Malik Manṣūr Qalāwun..... [3]» et que «sa construction a eu lieu en l'année 684 (1285)[4]». Le mot *burj* désigne une tour dans l'enceinte d'une ville ou d'une forteresse. Il s'applique aussi à un ouvrage complet, mais plutôt à une tour isolée qu'à un vaste ensemble tel que le Krak[5]. Il semble donc qu'il vise le saillant A lui-même, à l'exclusion du reste de la forteresse; en outre, l'inscription précise que la date se rapporte à la restauration de ce saillant. Sur ces deux points, elle est plus explicite que les trois textes de Baibars. Mais il serait imprudent de conclure que Qalāwun a rebâti le saillant de fond en comble; on sait, en effet, par un grand nombre d'exemples, que les termes de construction usités dans l'épigraphie arabe n'ont pas une valeur technique précise[6].

On le voit, ni l'inscription de Baibars ni celle de Qalāwun ne répondent

[1] Voir *CIA*, II, p. 18. Sur des cas analogues de métathèse dans le sens d'une date épigraphique, voir *CIA*, I, p. 252 et *passim*.

[2] Voir plus loin, p. 186 et 216.

[3] Suivent quelques titres et eulogies.

[4] C'est-à-dire l'année même de la prise de Balāṭunus et de Margat par Qalāwun; voir plus loin, p. 287, 302 et suiv. Ce rapprochement n'est peut-être pas fortuit et semble confirmer ce que nous venons de dire sur le rôle de la magie dans l'épigraphie arabe.

Ḥiṣn al-akrād figure, avec ses dépendances, parmi les possessions de Qalāwun dans les traités conclus par lui avec les Templiers en 681 (1282), avec les Francs en 682 (1283) et avec Léon III d'Arménie et la princesse de Tyr en 684 (1285); voir *Tachrīf*, f[os] 40 v°, 74 v°, 591 v° et 212 r°, et dans *Sultans Mamlouks*, II[a], p. 168 à 180 et 205 à 226; Röhricht, *Regesta*, p. 377 et suiv., n[os] 1447, 1450, 1457 et 1458.

[5] Ainsi aux tours de la Marine de Tripoli; voir plus haut, p. 122 et suiv.

[6] Cette observation s'applique, en particulier, au terme *'imāra*, qui figure ici devant la date; voir *CIA*, I, p. 99, n. 1, 651, n. 4, et *passim*.

clairement aux questions posées plus haut; mais nous pouvons interroger le monument lui-même, puis la chronique.

Si l'on examine à la loupe l'appareil de la tour sud-ouest et de l'ouvrage A, on verra qu'il ne diffère pas sensiblement de celui des autres saillants et des courtines de la première enceinte. Celle-ci trahit, en plusieurs points, d'importantes reprises, marquées par un parement en petit appareil ou en moellons grossiers; ainsi, dans la courtine, au nord de la tour sud-ouest et entre cette tour et le saillant A (pl. XII en haut). Mais on n'en voit aucune trace dans le parement de ces deux ouvrages. S'ils étaient l'œuvre des sultans Mamlouks, il faudrait leur attribuer, en bonne logique, les meilleures parties de la première enceinte, alors qu'un examen général de la forteresse conduit, au contraire, à voir dans ces parties l'œuvre des Hospitaliers, et dans les reprises, celle des sultans Mamlouks ou ottomans.

A la loupe, on voit encore que les deux inscriptions ont été sculptées *après la pose,* non sur des plaques ou des bandeaux préparés à cet effet, mais sur des blocs pareils aux autres et qu'on a relancés dans le parement; bien plus, il semble qu'elles ont été gravées à même les blocs de l'appareil primitif[1]. Or, en général, les inscriptions sculptées sur des monuments tout à fait neufs sont *composées dans le parement,* c'est-à-dire qu'elles sont conçues et exécutées comme un des éléments de l'ensemble architectural, au lieu de se borner, comme ici, à un simple hors-d'œuvre. Bien que cette règle souffre des exceptions, elle semble indiquer que l'inscription de Baibars a été sculptée en surcharge sur un parement plus ancien, par conséquent d'origine latine.

Enfin, quelques chroniqueurs nous ont laissé le récit de la prise du château par Baibars en 1271. Bien qu'il soit téméraire de chercher à situer sur le terrain tous les détails de ces récits, on peut croire que l'effort principal de l'agresseur a porté sur le front est, précisément celui des quatre où les deux enceintes révèlent les reprises les plus importantes[2]. Mais s'il est peu probable que Baibars

[1] A part les fauves de Baibars, sur la tour sud-ouest, qui sont sculptés *en relief* et dans deux blocs dont le joint horizontal supérieur offre un léger décrochement; ils ont donc été rapportés dans le parement.

[2] Voir Ibn Chaddād et Nuwairi, dans *CIA*, II, p. 16 et suiv., et *Inschriften Oppenheim*, p. 14. Autant qu'on peut en juger par la traduction Jourdain, p. 71, et dans Rey, *Étude*, p. 66, Ibn al-Furāt suit la même source que Nuwairi et ne donne presque aucun détail nouveau.

Voici les principales phases du siège, d'après Ibn Chaddād, qui en fut presque le témoin oculaire (alors que Nuwairi et Ibn al-Furāt écrivent environ un demi-siècle et un siècle plus tard) : 1° ouverture d'une brèche dans l'enceinte extérieure; 2° prise de la première barbacane (*bāchūra*); 3° prise de la deuxième barbacane; 4° prise de la troisième et retraite des assiégés dans le donjon

ait dû rebâtir de fond en comble les deux tours rondes qui portent son nom, il est encore plus invraisemblable que Qalāwun ait été appelé à refaire tout le saillant A quelques années plus tard, alors que les auteurs arabes ne signalent, dans ce court espace de temps, aucun événement de nature à justifier un travail aussi considérable.

D'autre part, il ne semble pas que les deux ouvrages aient été rebâtis par ces sultans à partir du niveau des inscriptions; en effet, leur parement ne montre en aucun point la trace d'une ligne de reprise entre deux mains-d'œuvre distinctes. Il faut réserver toutefois la galerie des mâchicoulis en pierre et son couronnement crénelé (pl. XIII), aujourd'hui détruits (pl. XII), parce qu'il se peut qu'une reprise de ce genre soit masquée par les consoles de l'encorbellement.

En décrivant le saillant A, M. le baron Rey (p. 45) dit que «toute la partie supérieure et le couronnement de cet ouvrage paraissent avoir été refaits après la prise du château par Baibars, qui a fait graver sur les murs des trois tours défendant cette partie de la première enceinte des inscriptions relatant leur restauration par ses ordres». En passant sur la petite erreur qui attribue à Baibars

(*qulla*); 5° reddition du donjon. — Sur *bāchūra* «barbacane», voir plus loin, p. 213, n. 7, et 302 et n. 7; cf. *J. Asiatique*, 8e série, XII, p. 464; XVII, p. 448; *ZDPV*, *MuN*, 1903, p. 44; *CIA*, I, p. 86, n. 3; CASANOVA, *Citadelle du Caire*, dans *MMAFC*, VI, p. 741; SARRE et HERZFELD, *Reise*, I, p. 35, n. 3, et les sources citées. — Sur *qulla* «donjon», voir *CIA*, II, p. 20, n. 3, et 21, n. 1; CASANOVA, *op. cit.*, p. 742.

La seule entrée du Krak étant percée dans le front est, à travers le saillant C, c'est ici qu'on doit chercher la première *bāchūra* du chroniqueur arabe. La brèche qui permit de s'en emparer aurait été pratiquée dans la courtine contiguë au saillant C au nord, dont l'appareil débraillé, en petits moellons, dépare la forteresse, et qui est défendue par des bretèches beaucoup plus grossières, ainsi qu'en témoignent une photographie de M. le baron Rey et sa planche VII, où cette reprise a été marquée dans la gravure. La deuxième *bāchūra* serait en B du passage coudé décrit par Rey, fig. 12 et p. 47, et ici même, plus loin, p. 149. La troisième serait en E de la même figure, à l'entrée de la deuxième enceinte. Il se peut aussi que l'une des *bāchūra* du chroniqueur arabe soit l'ouvrage M, qui paraît être «cette *barbacane* faite au temps de frère Nicole Lorne»; voir plus loin, p. 151. Enfin la *qulla*, dans laquelle se réfugièrent les défenseurs aux abois, ne peut être que le réduit supérieur de la deuxième enceinte, probablement les grosses tours I et J, avec la puissante courtine L. En effet, ce mot arabe, qui signifie «cime, sommet», mais qu'on trouve aussi dans le sens de «tour», s'applique à merveille au réduit d'une forteresse, ménagé dans sa partie la plus élevée.

A la rigueur, on pourrait chercher la brèche pratiquée par Baibars dans ce gros saillant carré qui est au sud du saillant C, et dont l'angle sud-est est entièrement démoli, d'après une photographie de M. le baron Rey. La première *bāchūra* du chroniqueur arabe serait alors en A de la fig. 12 de Rey, p. 47. Cette hypothèse est moins plausible que la première, car il serait peu vraisemblable que cette brèche n'eût pas été réparée depuis le XIIIe siècle. Quoi qu'il en soit de ces détails, le récit d'Ibn Chaddād semble bien prouver que l'attaque eut lieu par le front est, et non par le front sud.

l'inscription de Qalāwun, nous ne retiendrons que ce fait : l'opinion de l'auteur s'appuie sur le témoignage des inscriptions, témoignage bien fragile, ainsi qu'on vient de le voir; c'est donc à la galerie elle-même qu'il faut demander la solution de ce petit problème.

En Europe, les galeries de mâchicoulis et les bretèches, appareillées en pierre de taille et permanentes, ont remplacé peu à peu, durant le cours du moyen âge, les hourdages, assemblés en charpente et mobiles[1]. Bien qu'on y trouve, dès le XIIIe siècle, des types intermédiaires, tels que celui du donjon de Coucy, où des consoles de pierre, fixées dans le mur, portaient des hourds de bois mobiles, la véritable galerie de pierre, avec mâchicoulis et parapet crénelé, n'est guère de règle avant le XIVe siècle[2]. Mais alors, le parapet crénelé qui couronne l'ouvrage, tour ou courtine, est reporté, d'habitude, droit au-dessus de la galerie des mâchicoulis; il fait donc saillie, avec elle, sur le nu du mur inférieur de l'ouvrage. Au Krak, au contraire, le parapet crénelé prolongeait, dans la perpendiculaire, le mur inférieur de l'ouvrage, et le porte à faux de la galerie s'amortissait par un glacis en pierre d'appareil. Le profil caractéristique engendré par ce dispositif s'observe, il est vrai, dans un grand nombre de châteaux français, mais surtout vers la fin du moyen âge; en outre, le rachat du porte à faux y est confié, le plus souvent, à un petit toit en charpente[3]. En Syrie, au contraire, dans ce pays pauvre en bois de construction, les architectes se sont ingéniés de bonne heure à le remplacer par la pierre de taille[4].

Si donc il était prouvé que les Francs de Syrie ont employé, dès le XIIe ou le XIIIe siècle, peut-être à l'école des constructeurs indigènes, la galerie de mâchicoulis en pierre, permanente et continue, avec glacis en pierre d'appareil, il serait permis de leur attribuer celle de la tour A du Krak; mais tel n'est pas le cas. Le seul exemple à nous connu d'un dispositif identique, dans un château

[1] Voir VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire*, articles *hourd*, *mâchicoulis*, etc.

[2] Voir ENLART, *Manuel*, II, p. 474. Je dois à l'érudition et à l'obligeance de M. Enlart une partie des observations, relatives aux monuments français, qu'on trouvera dans les notes suivantes.

[3] Par exemple, à Foix, à Pierrefonds, à Rambures, à Ussé, à Vitré, etc. Ce n'est pas que la France du moyen âge n'ait connu et pratiqué souvent le glacis en pierre d'appareil, pour couvrir des clochers (le Cannet, Var), des porches (Norrey, Calvados), des chapelles (cathédrale de Chartres), etc. Mais nous n'y trouvons pas d'exemple d'un dispositif identique à celui de la tour A du Krak. Celui qui s'en rapproche le plus est aux tours de défense du pont de Valentré, à Çahors (1308). Leurs galeries de mâchicoulis, qui sont plutôt de larges bretèches, ont un glacis d'appareil analogue à celui du Krak; mais leurs consoles, au lieu de porter un linteau en plate-bande, sont reliées par de petits arcs, qui donnent à l'ensemble un aspect beaucoup plus élégant.

[4] Voir DE VOGÜÉ, *Syrie centrale*, I, p. 6 et *passim*; *Églises*, p. 179 et *passim*; ENLART, *loc. cit.*; cf. plus loin (Notre-Dame de Tortose).

latin de Syrie, est à la forteresse de Kerak de Moab (fig. 65). Mais il se voit à la tour dite de Baibars, parce qu'elle a été construite ou reconstruite par ce sultan, ainsi que l'indique une inscription à son nom et à ses armes, placée à un niveau inférieur à celui de cette galerie [(1)].

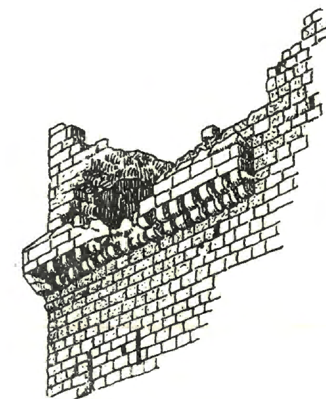


Fig. 65. — Galerie de pierre au château de Kerak de Moab.

Ce rapprochement nous conduit déjà à attribuer à Baibars ou à Qalāwun, plutôt qu'aux Hospitaliers, la galerie de la tour A du Krak. Mais ce n'est pas tout. Voici (fig. 66) une autre galerie de mâchicoulis en pierre, identique, dans ses moindres détails, à celle du Krak : mêmes consoles épaisses et trapues, composées de deux quarts de rond en encorbellement l'un sur l'autre; même appareillage de la ceinture, posée en plate-bande sur les consoles et percée des mêmes petites meurtrières, dont le sommet vient mordre dans le bloc de l'assise supérieure; même glacis d'appareil, amortissant la saillie de la ceinture; même parapet crénelé prolongeant, en perpendiculaire, le mur inférieur de l'ouvrage [(2)]. L'analogie va jusqu'à l'arête engendrée par l'intersection des plans de la ceinture et du glacis : ici comme au Krak, cette arête est dressée dans le corps d'une assise, et non suivant un joint, ce qui lui donnait plus de résistance à l'attaque et aux intempéries. Or, cet exemple est pris à la porte Orientale (*Bāb el-charqi*) de

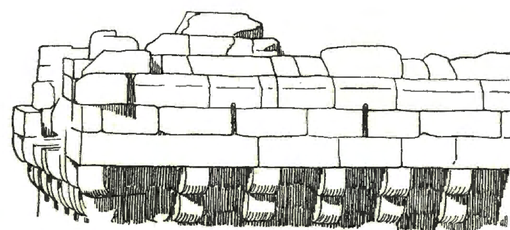


Fig. 66. — Galerie de pierre à l'enceinte de Damas.

(1) La figure 65 donne un détail d'une photographie de M. Mauss, reproduite dans de Luynes, *Voyage*, II, pl. 13; l'inscription de Baibars a été publiée par Sauvaire, *ibidem*, II, p. 199. Dans son *Manuel*, II, p. 476, M. Enlart dit ceci : «En Syrie, dès le xiiie siècle, des mâchicoulis entièrement en pierre et portés sur linteaux apparaissent au Krak des Chevaliers, et dès la fin du xiie, au château de Kerak (de Moab)». Si, comme il semble, ces derniers mots visent la tour de Baibars, on voit que la date indiquée est trop haute de près d'un siècle. On attribue l'ensemble des ruines de Kerak au xiie siècle, parce que cette forteresse fut reprise aux Francs par Saladin et ne rentra plus en leur possession. Mais on oublie que Kerak, poste avancé sur la route du pèlerinage, fut une des principales places fortes du royaume des Mamlouks et que ces sultans ont dû y faire des réparations importantes. Bien que nous ne l'ayons pas visitée, une étude sommaire des documents publiés par le duc de Luynes et de ceux, encore inédits, que nous devons à l'obligeance de M. le baron Rey nous a convaincu que les parties les mieux conservées de ces ruines sont l'œuvre des Mamlouks et qu'il doit rester peu de chose de la forteresse de Payen et de Renaud de Châtillon.

(2) Ici, le parapet a disparu, mais on en voit des traces suffisantes pour le rétablir idéalement.

l'enceinte de Damas, où les Francs n'ont jamais pénétré; son origine arabe est donc certaine [(1)].

A quelle époque remonte ce travail? Sans doute au xiiie siècle et voici pourquoi. Les tours et les courtines arabes ont conservé un grand nombre de bretèches en pierre offrant le même profil que les galeries du Krak, de Kerak et de Damas : consoles à deux ou trois quarts de rond; ceinture étroite, percée d'une meurtrière unique et raccordée au mur de l'ouvrage par un glacis de pierre [(2)]. Quand ces bretèches sont disposées en série, sur le front d'une courtine ou d'une large tour (fig. 67), elles se comportent à la façon d'une galerie de

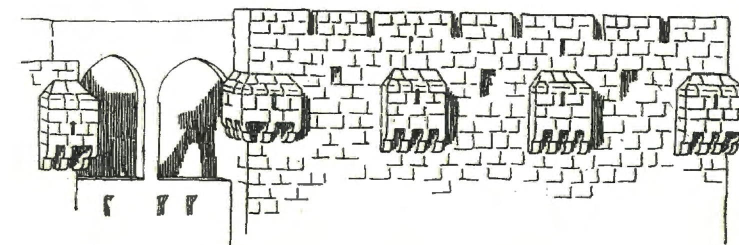


Fig. 67. — Ligne de bretèches à la citadelle de Damas.

pierre discontinue, dont l'effet défensif doit être à peu près le même que celui d'une galerie continue, puisque chaque bretèche peut croiser son feu, au pied du mur, avec celui de ses deux voisines. Il est même à présumer que ce dispositif est un perfectionnement de la galerie continue, puisque, pour un même effet défensif, le constructeur fait une économie de travail et de matériaux et diminue la charge vers le sommet du mur.

Or, au témoignage des inscriptions qui les entourent, la plupart des bretèches arabes de ce type datent du xiiie siècle, et plus précisément de la deuxième moitié de ce siècle [(3)]. Sans doute, on en trouve de plus récentes, mais elles se distinguent des premières par la recherche de certains détails et l'introduction de

(1) La figure 66 reproduit un détail d'une photographie que nous devons à l'obligeance de M. le baron Rey; d'après son aspect, elle doit avoir été faite vers l'année 1860. Nous n'avons pas souvenir de ce hourdage, qui avait peut-être disparu quand nous travaillions à Damas il y a vingt ans.

(2) Ainsi aux citadelles de Jérusalem, de Damas (fig. 67) et d'Alep. Ici comme dans les galeries continues, la ceinture repose en plate-bande sur les consoles. Les petites arcatures qui se voient dans un grand nombre de mâchicoulis français semblent inconnues en Syrie, du moins à cette époque. Les bretèches du xiiie siècle, en Europe (Aigues-Mortes, Wisby, etc.), n'ont pas le même profil que celles de Syrie.

(3) Celles de la citadelle de Damas peuvent être attribuées à Baibars, dont le nom figure plusieurs fois sur les murs de cet édifice. Celles de la citadelle d'Alep remontent probablement au sultan Khalīl, à la fin du xiiie siècle; voir plus loin, p. 214, n. 7 de la page 213.

motifs décoratifs[1]. D'autre part, les châteaux francs de Syrie en offrent peu d'exemples bien conservés; encore est-il permis de les attribuer à des restaurations arabes. Ainsi, les bretèches de la tour de l'Éperon, au château de Margat, qui sont du type que nous venons de décrire, datent des restaurations du sultan Qalāwun, et précisément de cette année 1285 qui figure dans l'inscription de ce sultan sur le saillant A du Krak[2].

Nous résumons les conclusions de cette longue étude. Il se peut que la galerie de mâchicoulis du front sud de la première enceinte du Krak remonte aux Hospitaliers, ainsi que la ligne de bretèches, également en pierre, qui défend les fronts ouest et nord de cette enceinte[3]; en effet, ces bretèches sont beaucoup mieux exécutées que celles du front est, signalées plus haut. Dans ce cas, les ingénieurs latins de Syrie, en avance sur ceux d'Europe, se sont probablement inspirés de méthodes syriennes, chrétiennes ou musulmanes; peut-être même ont-ils employé, pour ce travail, une main-d'œuvre orientale. Mais il se peut aussi que bretèches et galerie de mâchicoulis soient l'œuvre des sultans Baibars et Qalāwun et marquent une restauration complète du couronnement de cette enceinte, entreprise par Baibars et achevée sous Qalāwun. C'est à cette dernière hypothèse que nous nous arrêterons provisoirement, d'accord avec le baron Rey, mais en l'appuyant sur des analogies qui permettent d'attribuer la plupart des bretèches et des galeries syriennes de ce type à la deuxième moitié du XIIIe siècle, et de les rattacher aux noms des grands sultans de la dynastie circassienne, Baibars, Qalāwun et Khalīl, ces trois adversaires acharnés des derniers établissements latins de Syrie.

On peut en conclure enfin que les inscriptions au nom des deux premiers, dont nous avons, provisoirement, révoqué en doute le témoignage, ont, après tout, une réelle valeur *archéologique*, en ce sens qu'elles ont été placées sur des ouvrages réparés ou modifiés par ces princes et, à ce qu'il semble, *à un niveau un peu inférieur à celui des reprises* (cf. plus loin, p. 187, n. 5).

L'entrée de la forteresse (pl. XII en bas). — On sait déjà que l'unique entrée s'ouvre dans le saillant C du front est de la première enceinte. La grande

(1) Voir plus haut, p. 122 et fig. 57, et plus loin, p. 209 et fig. 127.

(2) Voir plus loin, p. 307, et *Inscriptions de Syrie*, p. 71.

(3) Les deux tours du front nord (cf. plus haut, p. 137, et Rey, pl. IV) sont pareilles à celles des fronts sud et ouest, mais mieux conservées. La plus voisine de la tour du Moulin avait gardé, en 1895, sa galerie de pierre (pl. XI en haut, au milieu), dernier débris complet de ce curieux système de défense que le baron Rey vit encore sur le front sud.

inscription sculptée au-dessus de la porte (Sobernheim, n° 4) est rédigée à peu près dans les mêmes termes que celles des deux tours rondes du front sud; comme celles-ci, elle commémore «la restauration de ce *ḥiṣn* béni, par l'ordre du sultan Baibars..... en 1271». Le mot *ḥiṣn* désignant la forteresse entière, on ne saurait conclure de ce texte à l'origine arabe du saillant C. Les observations suivantes sont plutôt en faveur de son origine latine.

Une photographie du baron Rey montre le saillant tout entier jusqu'à son couronnement, moins le parapet crénelé, qui a disparu. A part quelques reprises au niveau et au-dessus des bretèches qui défendent l'entrée, l'appareil de cet ouvrage, en belles pierres de taille, est uniforme, et semblable à celui des parties latines du XIIIe siècle au Krak. L'absence de bossages n'est pas la preuve d'une main-d'œuvre arabe, puisque ces parties en sont dépourvues, alors qu'on en trouve dans un grand nombre de forteresses purement arabes. Examinée à la loupe, l'inscription semble avoir été sculptée à même les pierres du parement primitif. Cette observation s'étend aux deux lions qui flanquent la seconde ligne: leur relief ne fait pas saillie sur le nu du mur, comme à la tour sud-ouest, et leurs champs sont creusés en retrait sur ce nu; il semble donc que le lapicide se soit borné à sculpter ces deux figures sur deux blocs du parement primitif, sans prendre la peine d'en relancer deux nouveaux, comme à la tour sud-ouest.

L'encadrement de la porte se compose de deux piédroits portant un double arc brisé, le supérieur servant d'arc de décharge. Nous ne voyons dans ce dispositif aucun indice spécifique d'une origine arabe. Les portes des châteaux latins de Syrie se rattachent à deux types principaux. Tantôt, comme à Jebeil (donjon) et à Ṣahyūn, elles sont rectangulaires et fermées par un épais linteau droit soulagé par un arc de décharge (fig. 36 et 160); tantôt, comme à Ṣubaiba et à Margat, elles sont du même type que celle du Krak[1]. Reste un indice : au Krak, la clef des deux arcs est commune aux deux demi-courbes. On a voulu voir dans ce procédé d'appareillage la preuve d'une origine arabe[2]. Cette opinion nous paraît trop absolue. Il se peut que le joint médian au sommet d'un arc brisé soit

(1) A Ṣubaiba, le sommet de la porte est détruit, mais on voit encore la retombée de l'arc brisé sur les piédroits. Nous en avons déjà signalé l'origine latine; voir *J. Asiatique*, 8e série, XII, p. 448. A Margat, il y a un double arc brisé, comme au Krak; voir plus loin, p. 294, et pl. LXVII à gauche. Cet arc a été retouché, il est vrai, mais le saillant de l'entrée trahit la main-d'œuvre latine et rien ne prouve que la disposition primitive fût très différente de celle qu'on voit aujourd'hui. L'absence de moulures est la règle dans l'un et l'autre type.

(2) Ainsi Clermont-Ganneau, *R A O*, I, p. 398; *Researches*, I, p. 2; II, p. 116.

l'indice d'une main-d'œuvre latine; du moins n'avons-nous pas souvenir d'avoir observé ce dispositif dans un arc brisé d'origine reconnue arabe. En revanche, les constructeurs latins et occidentaux ont employé l'un et l'autre procédé. Sans sortir du Krak, on y voit plusieurs clefs qu'on ne saurait attribuer aux Arabes [1]. Et si l'on gardait quelque doute sur leur origine latine, on trouverait de nombreux exemples d'arc brisé à clef commune dans les monuments gothiques de la France, en dehors de toute influence orientale.

La porte devait être précédée d'un pont-levis traversant le fossé; si nos souvenirs sont fidèles, il n'en reste aucune trace [2]. Aujourd'hui, l'on accède au seuil par un simple escalier de quelques marches. Cette disposition fut sans doute adoptée sous les sultans Mamlouks, alors que le Krak n'était plus guère qu'une vaste caserne, comme en témoigne l'inscription, relative à la paye des soldats, que le sultan Chaʿbān fit graver en 1345, au-dessous de celle de Baibars (Sobernheim, n° 8 *a*). Mais il ne suit pas de là que les Mamlouks aient refait le saillant lui-même. On a vu que d'après le récit d'Ibn Chaddād, les assiégeants ont ouvert une brèche dont nous avons cherché les traces dans la courtine immédiatement au nord du saillant C [3]. Dès lors, ce saillant serait la « première *bāchūra* » du chroniqueur arabe; il a donc dû être pris de revers et l'on comprend que sa façade extérieure ait échappé à la sape des mineurs arabes.

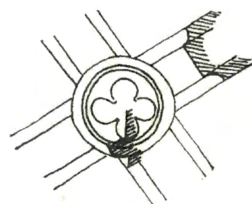


Fig. 68. — Château du Krak, clef de voûte de l'entrée.

Quant aux deux lions qui flanquent l'inscription de Baibars, ils appartiennent bien à ce sultan, comme ceux qui décorent les deux tours rondes du front sud [4]. Il faut renoncer définitivement à les attribuer à un seigneur latin de Syrie [5].

La porte d'entrée, dont les vantaux de bois, revêtus de feuilles de métal, sont probablement arabes, donne accès à un vestibule voûté en ogives dont les nervures et la clef de voûte proclament l'origine latine (fig. 68).

[1] Ainsi pl. XV à gauche. Autres exemples de clefs latines à Tortose; voir pl. LXX en bas et LXXIII en haut.

[2] Le baron Rey n'en dit rien dans sa description détaillée de l'entrée, p. 46 et suiv.

[3] Voir plus haut, p. 142, n. 2 à p. 141.

[4] Sur les fauves de Baibars et le sens probable de cet emblème, voir *Amida*, p. 79, n. 1, 80, n. 4, 100, n. 2, et les sources citées dans *CIA*, I, p. 523, n. 1. Un nouvel exemple de l'emblème de Baibars, provenant du château de ʿAkkār, non loin du Krak, et d'un style très intéressant, a été publié par Sobernheim, dans *CIA*, II, p. 5, fig. 1.

[5] Ainsi au comte de Toulouse; voir Burckhardt, *Reisen*, p. 265; cf. ci-dessus, p. 123, n. 2.

La rampe d'accès (pl. XV à droite). — Cet ouvrage (Rey, p. 47 et fig. 12) est un des plus curieux vestiges de l'architecture latine en Syrie. Notre vue, prise au point où la rampe fait un angle vif, montre à droite le lacet descendant vers le saillant C de l'entrée, jusqu'aux environs du point A du croquis Rey, et à gauche, le lacet montant vers l'entrée E de la deuxième enceinte. Le paysan qu'éclaire le jour tombant entre les voûtes se trouve exactement au point B du croquis Rey. Il est encadré par la porte D de ce croquis, dont l'arc retombe à gauche sur la base de la grosse tour I de la deuxième enceinte. Le jour qui vient frapper le mur au-dessus de sa tête, au fond de la galerie, pénètre, du terre-plein de la deuxième enceinte, à travers la porte E. Au-dessus et en avant de la porte D se voient les deux arcs diagonaux marqués sur le croquis Rey, en avant de B. Le superbe appareil de ces arcs et de la base en talus de la tour I trahit une origine latine.

Avant d'aborder, par la galerie montante, le terre-plein de la deuxième enceinte, nous en ferons le tour extérieur, en commençant par l'angle sud-est.

La tour I et l'ouvrage M (pl. XVI). — Ces deux vues sont prises du chemin de ronde de la première enceinte, en avant du fossé B. A gauche, la tour I se dégage du puissant glacis qui soutient la courtine L (Rey, pl. IV, fig. 12 et 16). A droite, l'ouvrage pentagonal M, appuyé contre ce glacis, montre ses faces sud et sud-ouest. Placé en hors-d'œuvre entre les deux enceintes, cet ouvrage frappe encore par sa couleur et par son appareil. La pierre est un calcaire plus blanc que celui des parties voisines, et possédant les tons du marbre. Les blocs du revêtement sont à refends et à bossages; ces derniers sont chanfreinés et leur large surface, au lieu d'être taillée à la rustique, est soigneusement parée à la boucharde (fig. 69). A la base de la face sud-ouest est percée une poterne, aujourd'hui murée, qui débouchait dans le fossé B; son bel arc brisé est fermé par un joint vertical. Au-dessus, à mi-hauteur de la tour, deux fauves, couchés et affrontés, sont sculptés en ronde bosse; on voit encore leurs pattes, leur corps et leur crinière; mais les deux têtes ont disparu. L'ouvrage est intact jusqu'à son crénelage, qui paraît admirablement conservé.

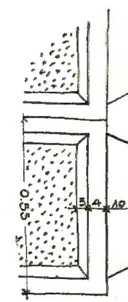


Fig. 69. — Château du Krak, appareil de l'ouvrage M.

Quelle est l'origine de cette curieuse construction? Les particularités de son appareil et sa position par rapport à l'enceinte prouvent qu'elle n'est pas contemporaine de celle-ci. Est-ce un ouvrage plus ancien ou une adjonction plus récente?

A première vue, certains caractères semblent témoigner en faveur d'une origine antique ou byzantine : la belle qualité des matériaux, la régularité de l'appareil, les deux fauves sculptés au-dessus de la poterne, qui rappellent certains lions antiques de l'Asie Mineure[1]. A l'examen, ces indices perdent leur valeur. Nous ne savons rien de précis sur la fortification militaire, antique, byzantine ou arabe pré-latine, en Syrie. A la loupe, on voit que les lions ont été sculptés après la pose, dans plusieurs blocs du parement; or, ce procédé paraît plus conforme aux méthodes du moyen âge qu'à celles de l'antiquité. Enfin, il est peu vraisemblable que l'ouvrage le plus ancien de la forteresse soit le mieux conservé de tous.

Si l'on pense que l'ouvrage M, sans être une construction antique, est antérieur au front sud de la deuxième enceinte, on ne peut guère l'attribuer qu'au XIIe siècle. Son appareil à bossages rappelle, précisément, celui des parties les plus anciennes de la forteresse actuelle, à savoir la chapelle et la courtine adjacente (pl. X à gauche en haut), qui remontent à cette époque, ainsi qu'on va le voir. Mais un examen plus attentif révèle des différences sensibles entre les bossages réguliers, à surface lisse, de l'ouvrage M et ceux des parties anciennes de la deuxième enceinte.

Ainsi rien ne prouve que l'ouvrage M soit antérieur au front contre lequel il s'appuie; en revanche, on peut invoquer, en faveur de son origine plus récente, un indice précis. En examinant à la loupe la ligne d'intersection de cet ouvrage avec le talus de la courtine L (pl. X à gauche en bas), on verra que le parement du talus passe derrière celui de l'ouvrage. Cette observation[2] prouve que l'ouvrage M a été adossé après coup au talus. Tel est l'avis du baron Rey (p. 53), qui pense que l'ouvrage M a été ajouté à l'enceinte, pour prendre en écharpe à l'ouest le fossé B et couvrir au nord la rampe d'accès à la forteresse (fig. 12). Mais nous ne croyons pas qu'on puisse l'attribuer aux musulmans. Son aspect général, qui ne rappelle guère l'architecture militaire des sultans Mamlouks, l'appareillage de l'arc de la poterne, avec son joint vertical médian, le style des deux lions, bien différents des fauves de Baibars et de l'époque ottomane, sont autant d'indices d'une origine latine[3].

Ainsi, l'ouvrage M aurait été construit par les Hospitaliers eux-mêmes, mais

(1) Ainsi ce lion reproduit dans Humann et Puchstein, *Reisen in Kleinasien*, p. 33, fig. 4; toutefois, M. Herzfeld nous met en garde contre ce rapprochement un peu superficiel.

(2) Nous découvrons qu'elle a été déjà notée par Renan, *Mission*, p. 113 en bas.

(3) A ce sujet, M. le baron Rey nous écrivait le 5 septembre 1912 : «J'ai pu constater que la poterne s'ouvrant sur le fossé était munie d'une herse, ce que je considère comme la preuve certaine d'une

après le front sud de la deuxième enceinte, c'est-à-dire vers le milieu du XIIIe siècle, peut-être, plus précisément, en prévision de l'attaque de la forteresse par Baibars, soit entre les années 1260 et 1270.

Cette conclusion pourrait être confirmée par une inscription française, gravée en belles onciales du XIIIe siècle, sur un bloc de pierre conservé dans la forteresse. Copié par Burckhardt en 1812, estampé en 1899 par le baron d'Oppenheim, ce texte se rapporte à la construction d'une barbacane «au temps de Frère Nichole Lorne»[1]. Or, par sa forme et par sa position sur la rampe d'accès de la forteresse, l'ouvrage avancé M répond bien à ce que les ingénieurs français du moyen âge appelaient une barbacane, et les constructeurs arabes une *bāchūra*[2]. D'autre part, le frère Nichole Lorne de l'inscription ne peut être que ce Nicolas Lorgne qui remplit plusieurs charges importantes de l'Ordre, entre les années 1260 et 1284[3]. Or, c'est en 1271 que le Krak fut pris aux Hospitaliers par le sultan Baibars; on voit combien le rapprochement est tentant.

La conclusion s'imposerait s'il était prouvé que l'inscription a été trouvée en un point quelconque de l'ouvrage M; une enquête à ce sujet paraît désormais

origine occidentale, n'ayant jamais trouvé trace de ce genre de clôture dans les forteresses arabes que j'ai étudiées». Robinson (*loc. cit.*) attribuait déjà l'ouvrage M aux croisés.

Sur les lions en laiton doré qui décoraient le château du Temple à Saint-Jean-d'Acre, voir *Gestes des Chiprois*, p. 253 en haut; *Hist. arm. des crois.*, II, p. 814 en bas; *Amadi*, p. 224; Rey, *Topographie de la ville d'Acre*, dans *MSNAF*, XXXIX (1878), p. 139; Röhricht, *Geschichte*, p. 1023, n. 3. Sur ceux de Tortose, au palais des Templiers (?) voir de Salle, dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 865 en haut.

(1) Voir Burckhardt, *Reisen*, p. 267 et pl. I, n° 8 (copie défectueuse); von Oppenheim et Lucas, *Griechische und lateinische Inschriften*, p. 68 et pl. I, n° 1 (fac-similé d'un estampage); Clermont-Ganneau, *RAO*, VII, p. 235. Voici ce texte, avec les corrections de M. Clermont-Ganneau : «Au tens de fre(re) Nichole Lorne fu fete ceste barbacane».

(2) Cf. plus haut, p. 142, n. 2 à p. 141, et plus loin, p. 213, n. 7, et 302, n. 7.

(3) Voir les passages cités dans les ouvrages suivants : Delaville, *Cartulaire*, IV, p. 536; Röhricht, *Regesta*, p. 449, et addit. p. 119; *Geschichte*, p. 1062; *Zusätze und Verbesserungen zu Ducange*, p. 5, 7 et 8, notes 33, 127 et 218. De plusieurs de ces passages (rectifiant Ducange, *Familles*, p. 395 et 894, et *Gestes des Chiprois*, p. 208 et 217), il ressort que Nicolas Lorgne fut grand maître de 1278 à 1284. Ce n'est pas à ce titre que son nom figure dans l'inscription, puisque le Krak fut pris à l'Hôpital dès l'année 1271. C'est probablement comme maréchal de l'Ordre, charge qu'il remplit depuis l'année 1263, que Lorgne fit faire la barbacane. A ce propos, M. le baron Rey nous écrivait le 17 septembre 1912 : «Quant à l'ouvrage M, il me semble difficile de n'y pas reconnaître la barbacane de N. Lorgne, pour deux raisons : 1° c'est le seul ouvrage de la forteresse auquel on puisse donner ce nom; 2° il est évidemment postérieur au reste du château et a tout l'air d'une addition faite, après coup, dans les dernières années de la domination française.... C'est surtout pendant qu'il était maréchal de l'Ordre que N. Lorgne dut résider souvent au Krak et c'est à ce temps que je suis porté à attribuer la construction de la barbacane».

inutile, puisque la pierre qui la porte n'était déjà plus *in situ* quand Burckhardt la découvrit en 1812[1].

Les tours J et K (pl. XVII à gauche). — Prise à peu près du même point, sous un autre angle, cette vue montre les deux tours J et K (Rey, p. 54, fig. 15 et suiv.). Comparée à celle du baron Rey (fig. 15)[2], notre photographie prouve que les progrès de la ruine se réduisent ici à la chute du parapet crénelé de la tour J, et de quelques nouvelles assises de blocs au sommet de la tour K; nous y reviendrons tout à l'heure[3].

La même planche (à droite) montre ces deux tours prises de l'angle sud-ouest de la première enceinte, se dégageant du glacis qui plonge dans le fossé B; rongée par l'eau, la base du revêtement de ce glacis s'est effondrée, mettant à nu le blocage intérieur. Nous reproduisons (pl. XVIII) une photographie du baron Rey, prise à peu près du même point. En comparant ces deux documents, on verra qu'entre les années 1859 et 1895, il est tombé trois assises de la tour J (à droite au second plan), environ deux assises de la tour K et deux à trois assises de la courtine ouest, à gauche de cette tour.

L'intérieur de la tour K sera décrit plus loin; nous poursuivons notre promenade autour de la deuxième enceinte.

Le front ouest de la deuxième enceinte (pl. XIX). — La vue à gauche, prise de l'angle sud-ouest de la première enceinte, montre le développement du front ouest de la deuxième enceinte, avec la tour K, à droite au premier plan, puis la courtine jusqu'à la tour O, enfin une partie de l'ouvrage P, décrit plus loin. La vue à droite montre le même front, pris en sens inverse, avec la tour O au premier plan et la tour K à droite au fond. Comparées avec une autre du baron

(1) Nous retrouvons dans nos carnets de voyage la copie des deux premières lignes de ce texte, dont la fin nous a échappé (fig. 70). Notre copie (1895) est précédée de ces mots : «Inscription gravée sur un bloc encastré dans le côté intérieur de la courtine de l'enceinte extérieure, près d'une tour, vers le nord-est; caractères de dix centimètres de haut.» Ainsi ce bloc était alors bien loin de l'ouvrage M, et il semble avoir été transporté dès lors, puisqu'en 1899, le baron d'Oppenheim l'a retrouvé à l'entrée d'une des maisons du village.

Fig. 70.
Fragment d'une inscription française.

(2) Cette figure est une réduction très fidèle de la photographie originale, dont une épreuve est sous nos yeux.

(3) Une photographie de la tour K, prise de ce côté par le baron d'Oppenheim en 1899, n'y accuse pas de nouvelle mutilation importante.

Rey, ces photographies prouvent que le front ouest n'a guère changé d'aspect entre les années 1859 et 1895.

L'ouvrage P (pl. XX). — La vue à gauche montre les faces sud-ouest et nord-ouest de cet ouvrage (Rey, p. 56 et fig. 18); celle à droite en montre la face nord-est, avec le retrait (Rey, pl. IV et ci-dessus, fig. 64) dans lequel s'ouvre la poterne (Rey, p. 57 et fig. 19). A celle-ci succède à gauche la courtine du front nord, qui va rejoindre le chevet de la chapelle, en formant deux angles obtus (ci-dessus, fig. 64). A part une ou deux assises détachées du sommet du front sud-ouest, l'ouvrage P n'a guère changé d'aspect entre les années 1859 et 1895.

En comparant tous les documents que nous avons sous les yeux, nous croyons que l'ouvrage P, ainsi que les fronts nord et est de la deuxième enceinte, avec la chapelle et son chevet, appartiennent à une phase plus ancienne que les formidables défenses des fronts sud et ouest. Voici les indices sur lesquels s'appuie cette observation, très importante pour l'histoire du Krak.

Par son plan et son appareil, l'ouvrage P diffère beaucoup de ceux que nous avons étudiés jusqu'ici. Sa forme est rectangulaire; or, en règle générale, les saillants carrés sont plus anciens que les tours rondes. Voici un indice plus précis : si l'on examine à la loupe la ligne d'intersection formée par la petite face sud-ouest de l'ouvrage P (pl. XX à gauche, vers le bord de droite) avec le glacis de la courtine du front ouest, on verra que le parement de cette face passe derrière celui du glacis; on peut en conclure que ce dernier a été adossé après coup contre l'ouvrage P. D'autre part l'appareil de ces deux parties n'est pas le même. Les blocs du glacis sont à parements lisses, comme tous ceux des fronts sud et ouest[1], alors que ceux de l'ouvrage P sont à refends et à faibles bossages, parés à la boucharde. Or, cet appareil caractéristique se retrouve dans les autres faces de l'ouvrage P, puis dans la courtine qui le prolonge à l'est (pl. XX à droite) jusqu'à la chapelle, dans la face ouest de celle-ci (pl. XXI en bas), dans son chevet, enfin dans la courtine au sud de ce chevet (pl. X à gauche en haut), jusque près de l'entrée, peut-être jusqu'à la tour I. Enfin, du grand glacis qui renforce les fronts sud et ouest de la deuxième enceinte, on ne voit aucune trace contre la face nord-est de l'ouvrage P (pl. XX à droite), où la courtine reprend telle que nous l'avons décrite, haute et droite, apparemment fort mince (ci-dessus, fig. 64) et sans les dispositifs compliqués qui donnent tant de puissance aux fronts sud et ouest.

(1) A part l'ouvrage M, qui est un hors-d'œuvre; voir plus haut, p. 149 et suiv.

Or, si la chapelle remonte au XIIe siècle, comme on le verra tout à l'heure, il faut bien rattacher à la même époque toute la section de courtine que nous venons de décrire, y compris l'ouvrage P. D'ailleurs, plusieurs forteresses syriennes du XIIe siècle, tant arabes que latines, offrent un appareil à bossages qui rappelle beaucoup celui de ces parties du Krak[1].

Il est vrai que cet appareil ne couvre pas l'ouvrage P tout entier. Dans sa large face sud-ouest (pl. XX à gauche), il ne règne que jusqu'au sommet des arêtes et dans le fond de ces trois mâchicoulis dont l'architecture militaire de la Syrie n'offre pas d'autre exemple[2]. Les arcs brisés de ces mâchicoulis, ainsi que le mur au-dessus, avec ses deux rangées d'arcs de décharge, sont en blocs plus petits, à parements lisses. Cette construction pourrait être contemporaine des parties à bossages, l'appareillage compliqué de tous ces arcs justifiant l'emploi de matériaux plus maniables que les grands blocs des arêtes. Mais ici, la taille et les négligences de l'appareil nous semblent trahir une origine arabe plutôt que latine[3]. On ne peut guère attribuer ce travail qu'à Baibars ou à Qalāwun, puisque après eux, le Krak n'a subi ni siège, ni, semble-t-il, aucun dégât de nature à expliquer une reprise aussi importante. Dès lors, on se demande si l'attaque de Baibars n'a pas porté aussi sur ce côté, où le sultan pouvait faire battre l'ouvrage P depuis la montagne voisine qui lui fait face au sud-ouest, et si l'une des *bāchūra* du chroniqueur Ibn Chaddād, dans son récit de la prise du Krak, ne serait pas cet ouvrage avec sa poterne[4].

De retour à la galerie de l'entrée, nous en poursuivons l'ascension, pour déboucher, par la porte E (Rey, fig. 12), sur le terre-plein de la deuxième enceinte.

[1] Ainsi la forteresse arabe de Chaizar, la forteresse latine de Ṣahyūn (plus loin, p. 179 et 185, 272 et suiv.) et au Caire, les parties de la citadelle et de l'enceinte (Burj el-ẓafar) qui remontent à Saladin; voir *Notes d'archéologie*, p. 469 (63). Ce genre de parements à larges refends, à bossages de faible relief et un peu irréguliers, n'est pas rare en France, notamment dans le Midi, au XIIe et au début du XIIIe siècle; ainsi à la tour de l'entrée du château de Beaucaire, au palais épiscopal de Fréjus, aux remparts d'Aigues-Mortes et de Carcassonne, etc.

[2] Le baron Rey (p. 56) a déjà signalé l'analogie qu'offrent ces mâchicoulis avec ceux du château des Papes à Avignon; cf. *Archives de la Commission des monuments historiques* (ancienne série), planches. Ces derniers remontent au XIVe siècle, mais il en existe encore en France qui datent du XIIe; voir Enlart, *Manuel*, II, p. 475. Variantes diverses du même dispositif aux Andelys (Château-Gaillard), au château de Cruas (Ardèche), à Carcassonne (remparts), à Toulouse (Jacobins), etc.

[3] M. Enlart veut bien nous dire qu'à son avis, les trois arcs de décharge de la rangée supérieure ne sauraient être attribués aux croisés, du moins à une main-d'œuvre occidentale, à cause de la saillie qu'ils font sur le nu du mur.

[4] Voir plus haut, p. 141, n. 2.

La tour J (pl. XV à gauche). — Notre photographie, prise à l'entrée du terre-plein, montre la face intérieure de cette tour. Ses grands blocs à parements lisses, dressés avec soin, prouvent une fois de plus qu'en Syrie, l'antiquité n'a pas eu le monopole du bel appareil. La baie de la porte d'entrée est couronnée par un arc brisé, aux claveaux puissants, fermés par une clef. Aux deux étages s'ouvrent trois grandes fenêtres à meneau, dont le style élégant et mâle trahit le début du XIIIe siècle (Rey, p. 54). Le parapet crénelé de la tour a disparu, comme sur sa face antérieure.

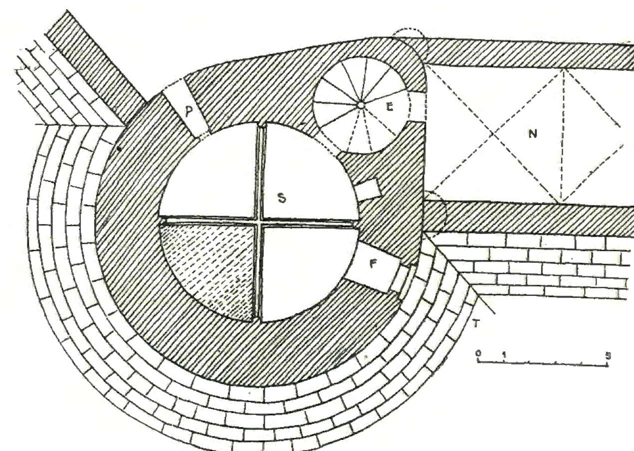


Fig. 71. — Plan de la tour K au premier étage.

L'intérieur de la tour K. — Cette tour (Rey, fig. 16 et p. 55) renferme, à son étage supérieur, une belle salle ronde, voûtée sur nervures (fig. 71). On y accède par le logis N, assis sur la courtine du front sud et qui comprenait deux

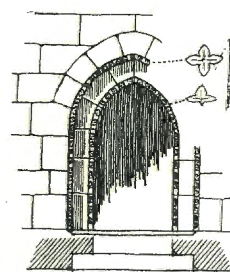


Fig. 72. — Fenêtre F.

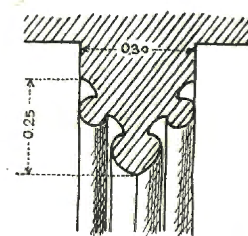


Fig. 73. — Nervure.

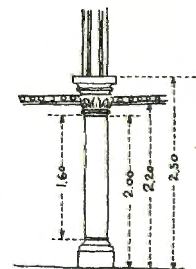


Fig. 74. — Colonne et cordon de fleurons.

étages à double travée, voûtés sur arêtes[1]. En montant l'escalier à vis E, qui conduit à la plate-forme, on pénètre dans la salle S, qu'éclairait une large fenêtre F, ouverte sur le talus T[2]. Elle est encadrée par un double arc brisé, décoré de deux bandeaux de fleurons délicats (fig. 72). Vis-à-vis, une porte P s'ouvrait sur la courtine du front ouest. Les nervures de la voûte, au profil élégant (fig. 73), retombent sur quatre colonnes engagées dans le mur (fig. 74). Un

[1] On en voit les restes sur la planche XVII à gauche, entre les tours J et K; ce logis était déjà ruiné en 1859.

[2] On la voit sur la même planche, à gauche des restes du logis N; la baie en est presque entièrement murée.

cordon de fleurons (fig. 74) fait le tour de la salle au niveau des chapiteaux

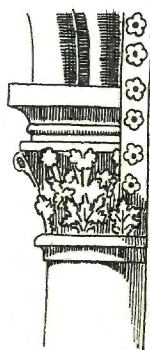


Fig. 75. — Chapiteau.

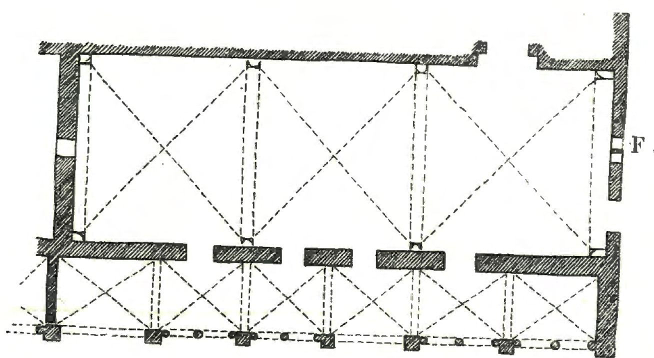


Fig. 76. — Plan de la grand'salle.

de ces colonnes, dont les corbeilles sont sculptées d'un feuillage touffu (fig. 75). Tout cet ensemble est du meilleur style français de la première moitié du XIIIe siècle.

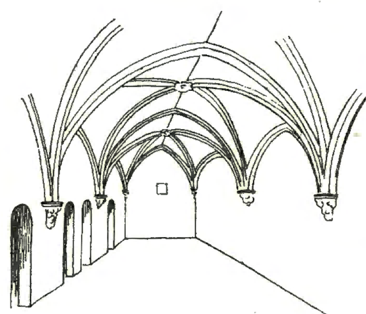


Fig. 77. — Voûtes de la grand'salle.

La grand'salle (pl. XXI en haut). — Cette élégante construction s'élève au milieu du terre-plein de la deuxième enceinte. Notre photographie en montre la face est, dans laquelle s'ouvrent les baies du cloître qui borde la salle de ce côté (Rey, p. 50). Comparée à celle du baron Rey (fig. 13), elle accuse le même état de conservation qu'en 1859[1]. Notre plan sommaire (fig. 76) montre les sept[2] travées du cloître et les trois travées de la grand'salle. Celles-ci sont voûtées sur de belles nervures (fig. 77), au profil compliqué (fig. 78), qui retombent sur des consoles sculptées d'un feuillage touffu (fig. 79 et 80). Dans la face nord s'ouvre une fenêtre double F, décorée d'une arcature trilobée (fig. 81). Le style de ce beau monument accuse une époque un peu plus avancée que celui de la salle de la tour K.

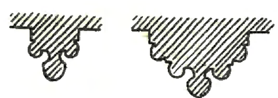


Fig. 78. — Coupe des nervures.

[1] A part la chute d'une colonnette dans le meneau d'une fenêtre; notre photographie (au milieu) montre encore la dernière colonnette.

[2] Le baron Rey en compte six (p. 50 et pl. IV; cf. notre fig. 64), et ce chiffre est aussi celui qui ressort de notre croquis original. Mais sa coupe de la forteresse (pl. VI) en montre sept, et l'on en voit aussi sept sur notre photographie (pl. XXI en haut), qui n'est pas complète à gauche. La symétrie en exigerait six, huit, ou neuf, suivant qu'on l'établit par rapport à l'extérieur, ou aux trois travées de la grand'salle. Nous en avons fixé le nombre à sept, en supposant que la septième déborde la grand'salle au sud; ce détail demande à être vérifié sur place.

La chapelle. — Au nord-est de la grand'salle s'élève la chapelle ou église du

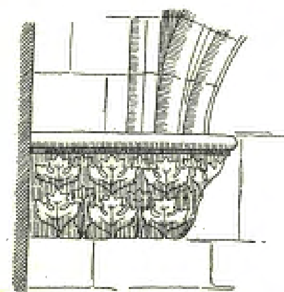


Fig. 79. — Console d'angle.

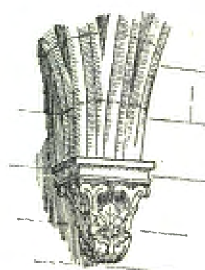


Fig. 80. — Cul-de-lampe.

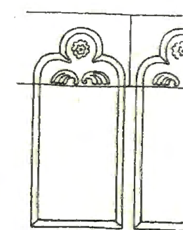


Fig. 81. — Fenêtre double F.

château, dont le chevet, on l'a vu, est pris dans la courtine de la deuxième

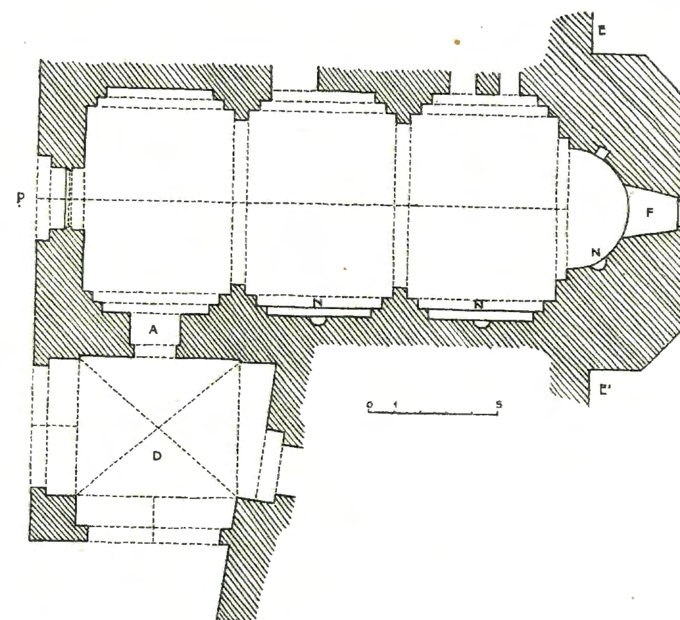


Fig. 82. — Le Krak, plan de la chapelle du château.

enceinte. Son plan (fig. 82) comporte une nef unique, à trois travées voûtées en berceau brisé[1]. Les arcs doubleaux et formerets reposent sur des piliers à section rectangulaire, dont les arêtes sont légèrement chanfreinées (fig. 83). La corniche qui porte la naissance des voûtes est décorée d'une mouluration très sobre (fig. 84). Une fenêtre rectangulaire, dont les arêtes sont aussi chanfreinées, est percée dans la voûte de la nef (fig. 85). Au fond de la dernière travée s'ouvre une abside en cul-de-four, éclairée par une fenêtre F, en arc brisé et profondé-

[1] C'est par erreur que le plan Rey (pl. IV et notre fig. 64) montre quatre travées avant l'abside.

ment ébrasée; l'épaisseur insolite de la maçonnerie en ce point s'explique par le fait que le chevet de l'église fait partie de la deuxième enceinte, dont notre plan

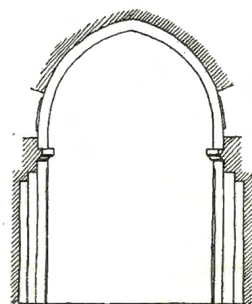


Fig. 83. — Coupe transversale.

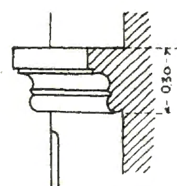


Fig. 84. — Corniche de la voûte.

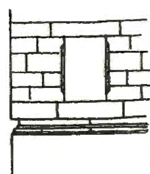


Fig. 85. — Fenêtre.

(fig. 82) montre les amorces en E et E'. Dans le mur sud de l'abside et de deux des travées sont ménagées trois petites niches N N N, qui paraissent être des niches de qibla, établies pour la prière musulmane, quand la chapelle fut convertie en mosquée, après la prise de la forteresse par le sultan Baibars.

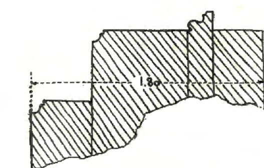


Fig. 86.
Portail P, plan d'un jambage.

Notre vue (pl. XXI en bas) montre la petite face occidentale, depuis le terre-plein de la deuxième enceinte. Au rez-de-chaussée s'ouvre un portail en arc brisé P (fig. 82), à clef de voûte et dont la mouluration, sobre et distinguée (fig. 86), rappelle celle de la corniche à l'intérieur (fig. 84). On ne voit plus que le sommet de cet arc, le portail étant presque entièrement masqué par un escalier adossé après coup à la façade. La fenêtre qui s'ouvre au-dessus donne du jour à la nef haute. L'appareil de cette face se compose des mêmes blocs, à refends et à faibles bossages, que nous avons signalés dans le chevet et dans les parties adjacentes de la courtine, jusqu'à l'ouvrage P, parties qui nous ont paru dater encore du XIIe siècle[1]. Le plan de la chapelle et tous les détails de son architecture intérieure confirment cette estimation[2].

Contre la face sud de la première travée s'appuie un porche D (fig. 82). Ouvert à l'ouest et au sud par deux grands arcs brisés, il est voûté en arêtes et communique avec l'église par une porte A. Notre photographie (pl. XXI en bas) montre, à droite en bas, la face ouest de ce porche, avec son arc, aujourd'hui muré. Les claveaux de l'arc et les blocs d'assise au-dessus sont à parements lisses et semblent trahir une date plus récente que celle de la chapelle; nous croyons

[1] Voir plus haut, p. 153 et suiv.
[2] Le baron Rey (p. 48) attribue aussi la chapelle à la fin du XIIe siècle.

toutefois que la construction de ce porche remonte encore à l'époque des croisés. En effet, plusieurs de ses pierres montrent des stries diagonales, indice d'une taille latine[1]. D'autres portent des marques de tâcheron (fig. 87) qui n'ont, il est vrai, rien de spécifiquement latin. En revanche, l'arc de la face ouest (pl. XXI en bas, à droite) est fermé par un joint vertical médian, indice d'une main-d'œuvre latine, et le profil de l'arc de la face sud rappelle, avec plus de richesse et de beauté, celui de l'arc central du pont de Lydda, qui provient d'une église latine de cette ville[2].

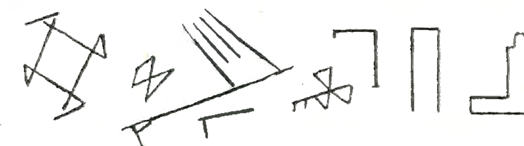


Fig. 87. — Porche D, marques de tâcheron.

Quant à l'escalier adossé après coup au portail de la chapelle (pl. XXI en bas), le baron Rey (p. 49) lui attribue aussi une origine française. Bien que la taille de ses claveaux ne soit pas la même qu'aux arcs du porche D, nous croyons avec lui que cet ouvrage est antérieur à la conquête musulmane. En effet, sa rampe repose sur un berceau brisé, contrebuté par un demi-berceau, suivant un dispositif très fréquent dans les escaliers français du moyen âge[3]. Celui du Krak a peut-être été construit à la veille du siège de Baibars, pour le service du chemin de ronde de la deuxième enceinte.

Aperçu historique et conclusions. — Pour donner quelque valeur à nos documents, nous songions à réunir ici toutes les sources historiques sur le Krak; mais ce travail nous eût entraîné trop loin. D'ailleurs, sans les relevés complets du château, les textes resteraient en partie lettre morte; nous nous bornerons donc à quelques observations générales.

L'histoire de la forteresse a dû comprendre au moins quatre phases principales.

La première, qui s'étend de l'origine à la conquête latine, est assez obscure. Suivant quelques auteurs arabes, la forteresse existait déjà, sous le nom de Ḥiṣn al-safḥ ou château de la Pente, quand un émir arabe de Ḥöms y installa, en l'année 1031 de notre ère, une colonie militaire de Kurdes, chargés de surveiller

[1] Voir Clermont-Ganneau, *R A O*, I, p. 276; *Researches*, I, p. 38 et suiv.; II, p. 115, etc.
[2] Voir Clermont-Ganneau, *R A O*, I, p. 262 et suiv.; *Researches*, II, p. 110 et suiv., et dans *J. Asiatique*, 8e série, X, p. 509 et suiv.
[3] Ainsi à l'intérieur des remparts d'Aigues-Mortes et de Carcassonne, à l'Officialité de Meaux et à la grange aux dîmes de Provins (XIIIe siècle); dans la cour du château de Villendrault (Gironde, XIVe siècle), etc.

la route de Tripoli[1]. Ces auteurs sont muets sur l'origine même d'un château qui, sans doute, n'eut pas d'emblée l'importance qu'il prit plus tard. Il est d'autant plus oiseux de nous y arrêter ici que la forteresse actuelle, on l'a vu, ne semble pas avoir conservé de restes importants de cet âge reculé. Nous nommerons cette phase la période *pré-latine,* sans rechercher si l'époque arabe y fut précédée, comme à Ṣahyūn, d'une époque byzantine.

La deuxième phase, ou période *féodale,* s'étend de la conquête latine à la cession du Krak à l'Hôpital, c'est-à-dire de 1110[2] à 1142[3].

La troisième phase, qu'on pourrait appeler la période *hospitalière,* va jusqu'à la prise de la forteresse par le sultan Baibars en 1271[4]. Enfin, la période *turque* comprend l'histoire du château sous les sultans Mamlouks et ottomans.

Il est certain que la forteresse n'est pas l'œuvre de ces souverains. Sans parler de son architecture, les inscriptions arabes qu'elle renferme prouvent à l'évidence, on l'a vu, que leur rôle s'est borné à de simples restaurations. Dans le royaume centralisé des Mamlouks, dont les confins militaires touchaient au Taurus et à l'Euphrate, une forteresse destinée à protéger le littoral phénicien du côté de l'Oronte n'avait plus de valeur stratégique. Si le Krak n'est pas tombé en ruine dès la fin du XIIIe siècle, comme d'autres forteresses latines, c'est que par sa masse énorme et par sa position, cette place eût repris son importance le jour d'une attaque de l'Europe ou de Chypre contre Tortose et Tripoli. Tant que cette éventualité fut à craindre, les sultans d'Égypte veillèrent à la conservation du Krak, devenu caserne et chef-lieu d'un district de la province de Tripoli[5]. La conquête ottomane et l'invention de la poudre, en lui ôtant sa dernière raison d'être, lui ont été plus fatales que les mangonneaux de Baibars.

(1) Voir les sources citées dans *Notes croisades*, p. 447 (63), et *C I A*, II, p. 14 et suiv. (le passage d'Ibn al-Furāt se trouve aussi dans la traduction Jourdain, p. 70).

(2) La date 503 (1109-10) est donnée par Abū Yaʿlā, p. 167, et par quelques autres chroniqueurs arabes, cités dans Kugler, *Boemund und Tankred*, p. 75, n. 37, Derenbourg, dans *Centenaire*, p. 76, n. 5, et *C I A*, II, p. 15, n. 3; cf. Rey, *Colonies*, p. 129. La date «vers 1125» proposée dans Rey, *Étude*, p. 59, d'après Ibn al-Furāt, doit être abandonnée, puisque ce chroniqueur (p. 71) donne aussi l'année 503.

(3) L'acte original est de 1142, celui de 1145 n'en est qu'un duplicata; voir Delaville, *Cartulaire*, I, p. 117 et 130; *Archives*, p. 76; Röhricht, *Regesta*, p. 53, n° 212; Paoli, *Codice*, I, p. 24 en haut; Rey, *Étude*, p. 59 et 266; Hagenmeyer, dans *Gesta Francorum*, p. 420, n. 36.

(4) Voir les sources citées dans Rey, *Étude*, p. 65 et suiv., *C I A*, II, p. 17 et suiv., *Inscriptions de Syrie*, p. 65, *Inschriften Oppenheim*, p. 14, Reinaud, *Extraits*, p. 525, Röhricht, *Geschichte*, p. 955, et dans *A O L*, IIa, p. 398.

(5) Jusqu'à la prise de Tripoli par Qalāwun en 1289, le Krak fut le chef-lieu de la province; voir ʿUmari, *Taʿrīf*, p. 182; Abu l-fidā', *Géographie*, p. 259; trad. IIb, p. 37 (où l'on a confondu

Si la forteresse tout entière, ou peu s'en faut, est l'œuvre des croisés, peut-on préciser davantage? L'importance capitale du Krak, au point de vue militaire, n'apparaît ni durant sa courte époque féodale, ni dans les premières années de sa période hospitalière. Il est donc permis de croire que ce fut le vieux château des Kurdes, peut-être agrandi par les châtelains du comté ou de l'Ordre, qui contempla la déroute de Nūr al-dīn Maḥmūd en 1163[1].

Il est vrai que le Krak paraît avoir gravement souffert d'un tremblement de terre qui ravagea la Syrie en 1157[2]. Mais il souffrit davantage, semble-t-il, d'un nouveau sisme, survenu quelques années plus tard, en 1170[3]. A la suite de ces cataclysmes, qui eurent un grand retentissement en Orient, l'Hôpital dut sans doute entreprendre des travaux importants au Krak. Ils étaient assez avancés en 1188 pour que le château pût tenir tête à Saladin, qui tenta vainement de s'en rendre maître[4].

Est-il permis d'attribuer à cette époque la forteresse actuelle? Oui, croyons-nous, mais en partie seulement. On l'a vu, la chapelle et les remparts qui l'avoisinent semblent bien remonter au XIIe siècle. Mais cet âge paraît décidément trop reculé pour les gigantesques travaux des fronts sud et ouest des deux enceintes. Or, dans les années 1201 et 1202, de nouveaux sismes ravagèrent

la conquête des croisés avec celle de Baibars); *Dīwān*, f° 94 r°. C'est le gouverneur du Krak qui fut nommé gouverneur de Tripoli reconquise, mais il résida quelque temps encore au Krak; voir *C I A*, II, p. 10 et 44; cf. plus loin, p. 303, n. 4. Dès lors, le Krak ne forme plus qu'un district de la province; voir ʿUmari, *loc. cit.;* Khalīl, *Zubda*, p. 48; *Dīwān*, f°s 94 r°, 152 r° et 243 r°.

(1) Voir Rey, *Étude*, p. 60 en bas; Reinaud, *Extraits*, p. 109 et suiv.; Röhricht, *Geschichte*, p. 317, et les sources citées; cf. Ibn al-Furāt, p. 71; Michel, III, p. 324, etc.

(2) Voir Ibn al-Athīr, XI, p. 144; Ibn Khaldūn, V, p. 242 en bas; Abu l-fidā', III, p. 32; *Hist. or. des crois.*, I, p. 31 et 503; Ibn al-Jauzi et Ibn al-Furāt, cités tous deux par de Kremer, *Ueber die grossen Seuchen des Orients* (ex *S A W W*, XCVI), p. 60; Abu l-faraj, trad. Bruns, p. 355, et dans Michel, III, p. 316; éd. Salhani, p. 362; Suyūṭi, f° 12 r°; Derenbourg, *Ousâma*, p. 276; Röhricht, *Geschichte*, p. 290, n. 6. D'autres auteurs signalent aussi des dégâts considérables dans cette région, sans nommer expressément le Krak; voir Kamāl al-dīn, dans Röhricht, *Beiträge*, I, p. 319, et *R O L*, III, p. 529; Sibṭ ibn al-Jauzi, p. 140; Abū Chāma, I, p. 104 et suiv.; *Hist. or. des crois.*, IV, p. 84; Reinaud, *Extraits*, p. 106.

(3) Voir Abū Chāma, I, p. 184; *Hist. or. des crois.*, IV, p. 154; Sibṭ ibn al-Jauzi, p. 174. Ces auteurs prétendent, peut-être avec l'exagération habituelle aux récits de destruction, que «pas un mur n'en resta debout»; cf. Röhricht, *Geschichte*, p. 348; Hagenmeyer, *loc. cit.* D'autres chroniqueurs signalent des dégâts dans cette région, sans nommer le Krak; voir Ibn al-Athīr, XI, p. 233; Abu l-fidā', III, p. 51; *Hist. or. des crois.*, I, p. 40 et 572; Kamāl al-dīn, dans *R O L*, III, p. 549; Suyūṭi, f° 13 v°.

(4) Voir les sources citées dans Rey, *Étude*, p. 62, Reinaud, *Extraits*, p. 225, Röhricht, *Geschichte*, p. 475, Lane-Poole, *Saladin*, p. 246, etc.; cf. Ibn al-Furāt, p. 71.

la Syrie centrale et septentrionale[1]. Le baron Rey (p. 60) suppose que ce fut «à la suite de ce tremblement de terre que le Krak dut être reconstruit à peu près entièrement et tel que nous le voyons aujourd'hui».

Cette conclusion paraît un peu trop absolue, puisque la chapelle, au moins, de l'avis de l'auteur lui-même, date encore du XIIe siècle. Avec la chapelle, nous attribuons à ce siècle une grande partie des fronts est et nord de la deuxième enceinte, soit qu'ils aient été épargnés par le fléau, soit qu'étant mieux défendus par l'escarpement du terrain d'approche, on n'ait pas jugé nécessaire de les transformer et qu'on se soit borné à les remettre en état. En revanche, nous sommes d'accord avec le baron Rey pour n'attribuer qu'au début du XIIIe siècle les grands travaux des fronts sud et ouest, où le terrain d'approche est beaucoup plus favorable à l'attaque. Bien plus, nous ne voyons pas d'objection sérieuse à rajeunir un peu la date de ces ouvrages. L'attaque infructueuse que Malik ʿĀdil Abū Bakr tenta contre le Krak en 1207[2] montre qu'à ce moment, les travaux étaient assez avancés pour mettre la forteresse à l'abri d'une surprise, et même, à ce qu'il semble, d'un siège en règle; mais on ne saurait en conclure qu'ils fussent entièrement achevés. Un peu plus tard, en 1215, on voit le grand maître de l'Hôpital résider au Krak, ou du moins souscrire un acte *in castro Crati*[3]. Trois ans après, André II, roi de Hongrie, assigne des revenus pour l'entretien de la forteresse, où les Hospitaliers l'avaient accueilli en hôte royal; les termes employés par le donateur prouvent qu'à cette époque, le Krak était à l'apogée de sa gloire et de sa puissance[4]. Aussi bien, l'empereur Frédéric II

[1] Plusieurs chroniques signalent, en 597, des sismes qui renversèrent toutes les forteresses du littoral, et en 598, de nouvelles secousses qui détruisirent, notamment, le Krak; voir Sibṭ ibn al-Jauzi, p. 308 et 331; Abū Chāma, *Dhail*, fos 18 vo et 29 ro; Suyūṭi, fo 14 ro. Ibn al-Athīr (XII, p. 112) et Abu l-fidā' (III, p. 106; cf. *Hist. or. des crois.*, I, p. 79; IIa, p. 90) décrivent les sismes de 597, sans nommer le Krak. ʿAbd al-Laṭīf (trad. de Sacy, p. 414 et suiv.) ne raconte que ceux de 598, mais en grand détail; sans parler du Krak, il nomme plusieurs villes et châteaux situés dans son voisinage; cf. Ibn al-Furāt, dans de Kremer, *op. cit.*, p. 66.

[2] Voir les sources citées dans Rey, *Étude*, p. 62, Reinaud, *Bibliographie*, p. 343, Röhricht, *Geschichte*, p. 697, n. 2, etc.

[3] Voir Delaville, *Cartulaire*, II, p. 169; Paoli, *Codice*, I, p. 108; Röhricht, *Regesta*, p. 236, no 874; Rey, *Étude*, p. 255.

[4] Voir Delaville, *Cartulaire*, II, p. 238; Paoli, *Codice*, I, p. 111 : «... ad partes Tripolitanas transeuntes, vidimus castellum Crati magno labore et sumptu, tanquam terre clavem christiane retineri; et quia ibi benigne et magnifice... ab ejusdem castri castellano... et aliis fratribus... recepti fuimus, constituimus prædicto castro........»; cf. Röhricht, *Regesta*, p. 243, no 908; *Geschichte*, p. 728. Même impression pour l'année 1233, quand le Krak sert de lieu de ralliement pour une expédition contre Ḥamā; voir *Hist. occ. des crois.*, II, p. 104; Rey, *Étude*, p. 65.

ayant exclu l'Hôpital, et le Krak en particulier, du traité de paix qu'il conclut en 1229 avec les musulmans[1], il était prudent de poursuivre les travaux de défense. De fait, le style de quelques parties, ainsi la grand'salle, peut-être aussi les belles chambres de la tour K, semble trahir une époque un peu plus basse, environ le milieu du XIIIe siècle. Ici, nous touchons à la limite, car c'est vers 1250 que commence, au témoignage des actes et des chroniques, la triste déchéance qui devait aboutir à la catastrophe de 1271. Mais l'ouvrage M et l'escalier adossé à l'entrée de la chapelle[2] semblent prouver que les Hospitaliers ont veillé aux défenses du Krak jusqu'à la veille de l'heure fatale.

B. LE VILLAGE (EL-ḤÖṢN).

L'édifice principal du village B (fig. 9) est la grande Mosquée, qui s'élève dans la Ḥārat el-serāye ou quartier du Château. Elle a pris la place d'une église dont on retrouve la trace dans les sources latines[3] et qui fut convertie en mosquée par le sultan Baibars[4].

Le plan irrégulier de cet édifice et de ses annexes (fig. 88) trahit les restaurations successives qu'il a subies après la conquête musulmane[5]. On remarquera, notamment, la forme bizarre du sanctuaire et l'excentricité de la niche de qibla N, creusée dans son mur méridional. L'appareil des voûtes du sanctuaire et la moulure d'un contrefort de la face ouest, dans la cour, nous ont paru trahir une main-d'œuvre latine. Le minaret M, construction massive et carrée, marque peut-être la place de l'ancien clocher; mais il a été entièrement rebâti au début du XIVe siècle[6].

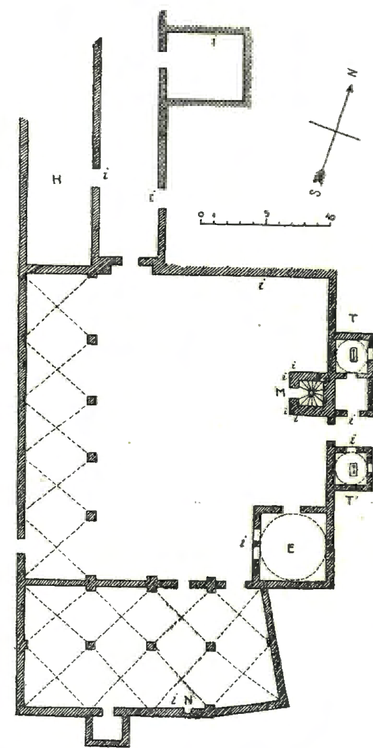


Fig. 88. — Plan de la grande Mosquée d'el-Ḥöṣn.

Le village renferme deux autres mosquées. L'une, située sous la grande

[1] Voir Röhricht, *Geschichte*, p. 785.

[2] Voir plus haut, p. 150 en bas et 159.

[3] Voir Delaville, *Cartulaire*, II, p. 662, où cette église figure en 1247, sous le nom de Notre-Dame du bourg, à côté de l'église ou chapelle du château, décrite plus haut, p. 157 et suiv.

[4] D'après Ibn Kathīr, cité par ʿAini, dans *Hist. or. des crois.*, IIa, p. 238; cf. *CIA*, II, p. 25. Cette Mosquée est appelée vulgairement *dāhiri*, du surnom du sultan Baibars (Dāhir = Ẓāhir).

[5] Cf. le plan et les inscriptions publiées dans *CIA*, *loc. cit.* et fig. 2.

[6] Voir *CIA*, *loc. cit.* et fig. 3.

Mosquée, était en ruine en 1895; l'autre, un modeste édifice à minaret, s'élève dans la Ḥārat el-turkmān ou quartier des Turcomans, au sud du village.

A l'est et en contre-bas de la forteresse s'étend un cimetière marqué par quelques mausolées arabes en ruine. Un de ces monuments, qui est un peu mieux conservé que les autres, renferme une salle funéraire voûtée en coupole; sa construction remonte à la fin du XIIIe siècle [1].

DIGUE ET TOUR DU LAC DE ḤÖMṢ.

Quand nous les vîmes en 1895, ces monuments n'avaient subi aucun changement appréciable depuis les dernières descriptions qu'on en a données [2]. La base de la tour, qui repose sur la digue, est en moellons reliés par un ciment très dur. Au-dessus règne un petit appareil, d'aspect plus moderne, qui paraît dater de l'époque arabe. C'est au milieu de cet appareil que s'ouvre, dans la face est de la tour, la petite fenêtre dont le linteau est formé d'une pierre couchée portant une inscription grecque [3].

ḤÖMṢ.

La ville de Ḥömṣ occupe la rive droite de l'Oronte, au milieu d'une plaine fertile, mais monotone. Son aspect un peu maussade, elle le doit sans doute à ses jardins trop rares et à ses maisons, bâties en terre et en moellons de basalte noir. Mais les murs en sont remplis de débris antiques : inscriptions grecques, fragments de colonnes et de sarcophages, motifs décoratifs divers, sculptés dans cette lave dont le grain grossier leur donne un aspect fruste et provincial [4].

Les monuments de l'époque arabe y sont peu considérables. La ville était entourée d'une enceinte qui a presque entièrement disparu; seuls les noms des

(1) Voir *C I A*, *loc. cit.* et n° 9.

(2) Voir surtout SACHAU, *Reise*, p. 61 et pl. VII.

(3) Voir DE KREMER, *Mittelsyrien und Damascus*, p. 224; WADDINGTON, *Inscriptions*, p. 591, n° 2570 *e*; Conder, dans *P E F*, *Quarterly*, 1881, p. 173; cf. SACHAU, *loc. cit.* Notre copie est identique à celle donnée par de Kremer; on y trouve, notamment, la même forme des deux noms propres ΙΑΔΛΑΙΟϹ ΙΑΔΛΕΟΥ (Conder ΙΑΔΛΑΙΟϹ ΙΑΛΛΕΟΥ). Cette coïncidence est d'autant plus frappante qu'en copiant ce texte, nous ignorions qu'il fût déjà publié. Dès lors, nous nous demandons s'il ne faut pas supprimer la correction de Waddington Ἰαδ[δ]αῖος Ἰαδ[δ]έου, les deux *lambda* représentant peut-être une prononciation locale de ces noms.

(4) Le mausolée romain, en *opus reticulatum*, dont Butler, 1899, p. 49, a reproduit le dernier débris et que le baron d'Oppenheim a photographié la même année, est plus complet dans CASSAS, *Voyage*, pl. 21 à 23, et DE LABORDE, *Voyage*, pl. 5 en bas; cf. les auteurs cités dans RITTER, *Erdkunde*, XVII, p. 1013. Ce monument est déjà signalé par Belon, cité dans la note suivante.

portes ont survécu, marquant l'emplacement qu'elles occupaient autrefois. En avant des restes du Bāb el-masdūd, percé dans le front sud et flanqué de deux saillants carrés, nous vîmes encore, gisant sur le sol, une inscription arabe au nom du sultan ayyoubide Malik Manṣūr Ibrahīm et datée de l'année 641 (1244). Non loin de là, vers l'angle sud-est de la ville, se dresse un tertre qui portait la citadelle et qui paraît être artificiel, comme ceux des citadelles d'autres villes syriennes; celle de Ḥömṣ existait encore, en partie du moins, au début du XIXe siècle [1]. En 1895, il n'en restait que quelques pans de murs et, sur le front nord, une tour en ruine, portant une inscription arabe au nom du sultan ayyoubide Malik Mujāhid Chirkūh et datée de l'année 594 (1198) [2].

La grande Mosquée s'élève au centre de la ville, sur l'emplacement d'une

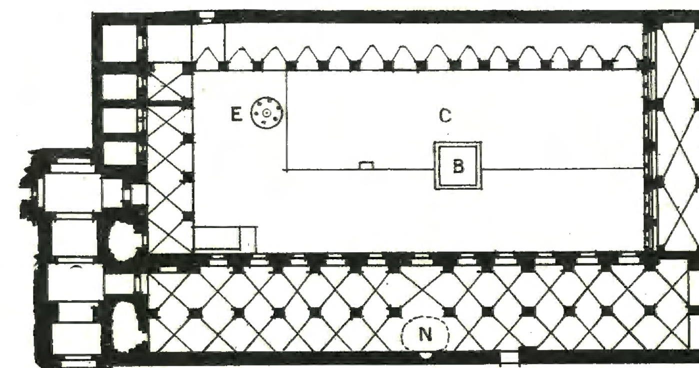


Fig. 89. — Plan de la grande Mosquée de Ḥömṣ.

église de Saint-Jean, et peut-être d'un temple, car elle renferme des colonnes et divers fragments antiques [3]. C'est un vaste édifice, bâti sur plan rectangulaire (fig. 89) et comportant une cour centrale C, bordée de portiques sur piliers. Son grand axe est dirigé de l'ouest à l'est. Le sanctuaire, qui en occupe le

(1) Dans DE LABORDE, *loc. cit.*, on voit, à gauche du mausolée romain et à l'arrière-plan, le glacis en tronc de pyramide qui revêtait les pentes du tertre et qui portait la courtine et les tours de la citadelle; plus à gauche, le Bāb el-masdūd, signalé plus haut, devant lequel s'étend un cimetière arabe; cf. RITTER, *loc. cit.* En 1547, Belon vit encore debout la citadelle et l'enceinte de la ville; voir *Observations*, éd. 1588, p. 345 (cité aussi dans D'ARAMON, *Voyage*, éd. Schefer, p. 110, n. 4).

(2) Sur la citadelle et l'enceinte de la ville à cette époque, voir Ibn Jubair, p. 259. Cette tour se voit, avec deux autres, dans SACHAU, *Reise*, pl. VIII (p. 62). Les inscriptions arabes de Ḥömṣ seront publiées par M. Sobernheim, dans un prochain volume de *C I A*, II.

(3) Waddington (*Inscriptions*, p. 590 en bas) propose de placer ici le fameux temple du soleil, que Conder (*tom. cit.*, p. 175) cherche à la citadelle. La première hypothèse paraît plus plausible, quand on songe à la *continuité topique*, à travers tous les changements de culte, des grands sanctuaires dans nombre de villes syriennes, mésopotamiennes et anatoliennes.

côté sud, a une double rangée de travées; une petite coupole s'élève devant la niche de qibla N. La cour renferme un bassin aux ablutions B et un édicule E sur colonnes, du type des *khazna*[1] et abritant une fontaine[2].

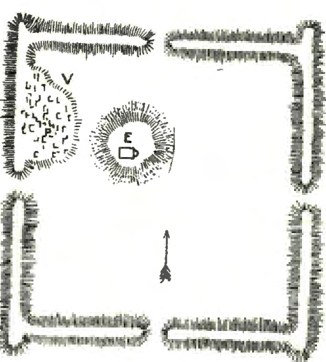


Fig. 91. — Castrum d'el-Muchrife.

La ville renferme un grand nombre d'autres sanctuaires, n'offrant pour la plupart qu'un intérêt local. Nous avons remarqué un minaret carré, de style ancien, portant une inscription coufique datée vers l'année 980 de notre ère[3], et un mausolée à coupole, dans le jardin du couvent des derviches Maulawiyye, près du séraï, à l'ouest de la ville; l'entrée de ce monument est flanquée de pilastres imitant le style grec[4]. Quant au mausolée de Khālid ibn al-Walīd, bâti dans un faubourg au nord de la ville, son intérêt principal réside dans les inscriptions arabes qu'il renferme et dont M. Sobernheim donnera l'édition complète[5].

EL-MUCHRIFE.

Ce village (fig. 91, en V) occupe l'angle nord-ouest d'un vaste camp retranché, bâti sur plan carré. Les débris de son rempart (*vallum*), en terre ou en briques crues, forment un talus d'environ 15 mètres de hauteur, sur quatre fronts d'environ 350 mètres de longueur. Au milieu de chaque front, une percée dans le talus marque la place d'une porte, et l'on distingue encore, mais plus vaguement, les restes de quatre tours placées aux angles du camp. Cet ouvrage était sans doute un *castrum* du *limes* romain ou byzantin de la Chalcidène méridionale[6].

(1) Voir plus loin, p. 174.

(2) Notre plan n'est qu'un croquis sommaire, car nous n'avons pu pénétrer dans le sanctuaire; depuis lors, MM. Sobernheim et Herzfeld ont fait un relevé plus complet de la grande Mosquée. Dans son état actuel, elle ne paraît pas très ancienne et répond mal à la description qu'en donne un indigène chrétien, dans un petit manuscrit de la bibliothèque Schefer (Paris 5936). D'après une tradition que nous avons recueillie à Ḥōmṣ, elle aurait été rebâtie à la suite d'un incendie, à une époque incertaine.

(3) Ce minaret est tronqué du sommet, d'où son nom vulgaire *al-ma'dana al-maktūma;* cf. le *güdük minäre*, à Siwas, dans *CIA*, III, p. 39.

(4) C'est aussi à la Maulawiyye, si nos souvenirs sont exacts, que nous avons croqué les détails reproduits fig. 90.

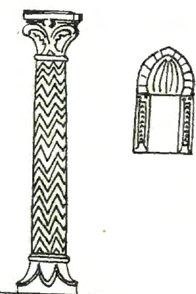


Fig. 90. — Ḥōmṣ.

(5) Cf. *Inscriptions de Syrie*, p. 54 et suiv.; *Inschriften Oppenheim*, p. 4 et suiv.

(6) C'est aussi l'avis de Burton, qui signale d'autres camps en ruine dans cette partie du *limes* syrien; voir *Syria*, II, p. 163.

Peut-être joua-t-il encore un rôle au XIIIe et au XIVe siècles, au cours des batailles que les sultans Mamlouks livrèrent, dans cette région, aux armées des sultans mongols de la Perse[1].



Fig. 92. — Tête archaïque.

Dans une des maisons du village, nous avons trouvé, gisant sur le sol, une tête de statue archaïque, sculptée dans un bloc de basalte (fig. 92). M. Clermont-Ganneau, qui l'a décrite sommairement d'après notre croquis, y reconnaît, à l'aide de quelques rapprochements ingénieux, «un spécimen de la vieille sculpture syrienne, apparentée aux arts primitifs de la Chaldée et de l'Assyrie»[2].

Une église E, dont nous n'avons gardé aucun souvenir précis, s'élève sur un tertre à l'est du village, vers le centre du camp (fig. 91).

ʿIZZ EL-DĪN.

Ce hameau renferme plusieurs maisons de pierre en ruine. L'une d'elles a conservé sa porte, faite d'un seul bloc de pierre, décorée de panneaux sculptés et tournant sur des gonds en pierre, comme aux maisons antiques du Ḥaurān et de la Syrie du Nord (pl. XXIV à droite en bas)[3].

A l'est du hameau, au milieu d'un cimetière qui renferme quelques épitaphes arabes modernes, s'élève un petit sanctuaire à coupole blanche. Il abrite le tombeau du chaikh ʿIzz al-dīn, le saint qui prête son nom au village et dont le culte, rapproché des ruines voisines, trahit l'existence d'une ancienne localité.

SALAMIYYE.

Ce gros bourg s'étend dans une plaine fertile, mais monotone, que borne à l'est le vague horizon de la steppe syrienne, au nord-ouest, la ligne du Jebel el-aʿlā, courant vers Ḥamā, à l'ouest, les sommets lointains de la vallée de l'Oronte. Salamiyye est administrée par un qāʾimmaqām, dépendant du mutaṣarrif de Ḥamā, et un fil télégraphique la relie à cette ville.

Le bourg se compose de huttes en pisé, bâties en forme de ruche, et de

(1) Ainsi la bataille de 699 (1300), racontée en détail par Maqrīzi (*Sultans Mamlouks*, II^b, p. 146 et suiv.), nous paraît, d'après le contexte, avoir été livrée dans les environs d'el-Muchrife.

(2) Voir Clermont-Ganneau, *RAO*, II, p. 26.

(3) A notre retour, cette photographie a été classée sous le nom de Chumaimis, mais nous croyons bien nous souvenir qu'elle a été faite à ʿIzz el-dīn.

maisons en basalte, dont les matériaux proviennent des ruines de la ville antique. Partout on découvre des débris de murs, de portes, de linteaux, de sculptures et d'inscriptions, les uns encore en place ou gisant sur le sol, les autres remployés dans les constructions du moyen âge ou dans les maisons modernes; il ne reste aucun édifice intact de l'époque pré-islamique [1].

Ces fragments, pour la plupart d'un style avancé, attestent que Salamias florissait à l'époque chrétienne. Dans la suite, vers la fin du IIIe siècle de l'hégire, Salamiyye fut là résidence discrète des premiers chefs de la secte naissante des Ismaïliens [2]; puis elle déchut lentement, à mesure que la culture arabe abandonnait les confins du désert. Au milieu du XIXe siècle, elle était inhabitée et livrée aux bédouins; un peu plus tard, ces nomades furent chassés par une colonie d'Ismaïliens, venus du Jebel el-nuṣairiyye [3].

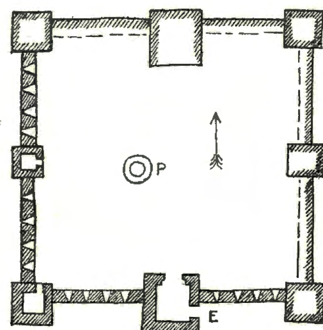


Fig. 93. — Citadelle de Salamiyye.

On le voit, il ne faut pas être surpris de ne trouver à Salamiyye que des monuments arabes de second ordre. C'est d'abord la citadelle, qui s'élève près du centre de la petite ville. Elle est bâtie en pierre, sur plan carré (fig. 93), et se compose d'une courtine à parapet crénelé, renforcée par huit saillants carrés, quatre aux angles et quatre au milieu des fronts; ces derniers mesurent environ 150 mètres de longueur. Le revêtement de la courtine, en moyen appareil, est piqué de fûts de colonne en parpaing. Les saillants sont en grand appareil et leurs parements renferment, outre des fûts de colonne, les uns véritables, les autres simulés, un grand nombre de débris de sculpture pré-islamique et d'inscriptions grecques. Cet assemblage disparate et pittoresque apparaît surtout dans la face antérieure du saillant central du front sud (pl. X à droite en bas) [4]. C'est dans

(1) Les inscriptions grecques et les fragments antiques relevés par nous ont été publiés dès lors; voir Butler, 1899, p. 297 et suiv.; Prentice, 1899, p. 236 et suiv.

(2) Voir DE GOEJE, *Mémoire sur les Carmathes*, 2e éd., p. 14; DUSSAUD, *Histoire des Noṣairîs*, p. 26.

(3) Voir RITTER, *Erdkunde*, XVII, p. 1049; Hartmann, dans *Z D P V*, XXII, p. 161 et suiv.; Littmann, 1899, p. 178. En 1895, le chef de cette colonie était l'émir Isma'īl Muḥammad, un jeune homme qui nous accueillit avec une parfaite courtoisie et nous accompagna jusqu'à Chumaimis. Autant qu'il nous en souvient, il se rattachait à la famille de ʿAbdallāh ibn Maimūn, ou du moins à la secte des premiers Ismaïliens; mais nos rapports furent trop courts pour nous permettre d'aborder la question délicate de ses croyances et de ses traditions religieuses. Dans *Syrie, Liban et Palestine*, p. 454, Cuinet donne le nom de Druzes aux habitants de Salamiyye.

(4) Cf. Butler, 1899, p. 297.

une face latérale de ce saillant qu'est ménagée l'entrée E, suivant une disposition fréquente dans l'architecture militaire arabe [1]. A l'intérieur s'ouvre une vaste cour, qui sert de place de campement et de marché. Au milieu de la cour est creusé un puits P; l'angle sud-ouest est occupé par le bureau du qāïmmaqām [2]. A part deux fragments coufiques remployés dans les murs [3], la citadelle ne renferme pas d'inscription arabe et le style bigarré de ses matériaux ne permet guère de lui assigner une date précise. Sa main-d'œuvre, à coup sûr, est entièrement arabe. Par son plan, elle se rattache à un groupe de petites forteresses syriennes dont el-Qlēʿat nous a fourni un bon exemple. Elle paraît remonter à une époque relativement ancienne, car ni durant les croisades, ni plus tard, Salamiyye ne joue un rôle assez important pour justifier une pareille construction, et l'on n'y trouve aucun des caractères distinctifs de l'architecture des sultans Mamlouks. D'autre part, si l'on compare son plan avec celui du *castrum* d'el-Muchrife, on sera frappé de leur analogie. La citadelle de Salamiyye s'élèverait-elle sur l'emplacement d'un camp ou d'un fortin, marquant ici le *limes* romain ou byzantin? Cette hypothèse n'a rien d'invraisemblable, puisque l'importance de l'antique Salamias est attestée par plusieurs sources et par un grand nombre de débris antiques [4]. Aussi bien, le plan carré de plusieurs fortins arabes ou latins du moyen âge en Syrie, munis de saillants aux angles et au centre des fronts, pourrait bien se rattacher directement à un modèle antique [5].

Au sud et dans le voisinage de la citadelle s'élève un beau bain public, de construction arabe. Cet établissement presque luxueux, qu'on s'étonne de trouver aux confins du désert, est un souvenir de l'époque lointaine où Salamiyye rivalisait, pour le confort, avec les plus grandes villes de l'Orient. L'inscription coufique encastrée à gauche de la porte d'entrée ne fournit aucun indice sur l'âge de l'édifice, car elle n'est pas datée et, selon toute apparence, elle provient d'un autre monument [6]. L'intérieur offre le plan habituel des thermes arabes;

(1) Voir *Notes d'archéologie*, p. 448 (42) et suiv.; SARRE et HERZFELD, *Reise*, I, p. 35 et n. 3; cf. plus loin, p. 180, 208 et 230.

(2) Dès lors, on a bâti dans la cour une grande construction carrée.

(3) Publiés par Littmann, 1899, p. 170 et suiv.

(4) Voir RITTER, *loc. cit.*; WADDINGTON, *Inscriptions*, p. 610; PRENTICE, *loc. cit.*, et Littmann, 1899, p. 169 (d'après Gelzer).

(5) Ainsi el-Anderīn et Sṭabl ʿantar, au nord de Salamiyye, du VIe siècle de notre ère (Butler, 1904, section B, pl. VIII et IX), Qṣēr el-ḥallābāt, dans le Ḥaurān méridional, des IIIe et VIe siècles (Butler, 1904, section A, p. 71 et suiv.), et les *castra* du *limes* moabite et ammonite (BRÜNNOW et DOMASZEWSKI, *Provincia Arabia*, *passim*); cf. plus haut, p. 135 et fig. 62, et plus loin, p. 199 et fig. 122.

(6) Voir Hartmann, dans *Z D P V*, XXIV, p. 49 et suiv.; Littmann, 1899, p. 173 et suiv.; *Inschriften Oppenheim*, p. 32 et suiv.

les salles de bain se groupent autour d'un *hall* élevé, voûté en coupole et meublé de divans. Sous la coupole, un médaillon, ménagé dans le mur, encadre un tableau figurant un cerf, ou une gazelle, assailli par un fauve (fig. 94); les deux animaux sont peints en bleu sur fond rouge. Cet exemple, fort curieux au point de vue technique, d'un motif qui figure déjà sur les bas-reliefs de la Chaldée et de l'Assyrie et qui traverse tout le moyen âge arabe, de l'Alhambra jusqu'en Perse, est probablement *in situ;* dès lors, son style, qui nous a paru antérieur à l'époque des croisades, pourrait aider à fixer la date du bain de Salamiyye. Aussi bien, ce monument mériterait d'être relevé avec soin, puis comparé aux thermes antiques, d'un type régional bien caractérisé, découverts récemment dans plusieurs parties de la Syrie [1].


Fig. 94. Motif au bain de Salamiyye.

Plus au sud s'élève une construction ruinée, bâtie sur plan carré et voûtée en coupole, suivant le type des mausolées musulmans. D'après l'inscription coufique gravée au-dessus de sa porte, ce sanctuaire abrite le tombeau révéré d'un personnage qu'on n'a pas encore retrouvé dans l'histoire, et il a été restauré en 481 (1088) par un petit dynaste à tendances alides [2]. Il s'agit apparemment d'un sanctuaire ismaïlien, supposition que confirme le nom vulgaire de l'édifice : Jāmiᶜ ismaᶜīl. D'ailleurs, c'est aujourd'hui la Mosquée du village; or, nous avons dit qu'il est habité par une colonie d'Ismaïliens.

Comme les monuments arabes, les inscriptions arabes de Salamiyye remontent, pour la plupart, aux premiers siècles de l'hégire. Ce fait anormal trahit la décadence précoce d'une ville jadis florissante, mais qui, sise à l'orée du désert, fut exposée de bonne heure aux incursions des tribus nomades. Tel fut, plus au nord, le sort de Qinnasrīn, la Chalcis antique, plus au sud et un peu plus tard, celui des principales cités du Ḥaurān. La déchéance, au cours du moyen âge, de ces villes de l'ancien *limes,* à l'est de la route actuelle du pèlerinage musulman, marque le recul progressif de la culture arabe sur la civilisation gréco-romaine [3].

(1) Ainsi à Rḥeibe et à ᶜAbde, dans l'Edom, à Qṣēr ᶜamra, dans le Moab, et à Ḥammām el-ṣarakh, dans le Ḥaurān méridional; voir Jaussen, *ᶜAbdeh* (ex *R. biblique,* 1904), p. 20 et suiv.; Musil, *Arabia petræa,* II^{b}, p. 73 et suiv., 95 et suiv., et dans *S A W W,* CXLIV, n° 7, fig. 12 et planche à la fin, et les premières planches du *Ḳuṣejr ᶜAmra* publié par l'Académie de Vienne; Butler, 1904, section A, p. 77 et suiv.

(2) Voir Hartmann, Littmann et van Berchem, *loc. cit.*

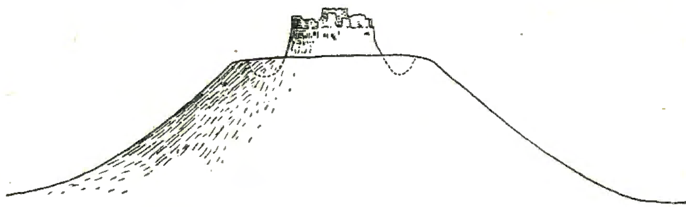
(3) Sous les sultans Mamlouks, Salamiyye n'est déjà plus qu'une bourgade. Au xive siècle et au début du xve, elle dépend du district de Ḥōmṣ, qui relève de la province de Damas; voir ᶜUmari, *Taᶜrīf*, p. 179 en bas; *Dīwān*, f° 89 v° (qui la dit encore fortifiée). Un peu plus tard, elle dépend de la province de Ḥamā; voir Khalīl, *Zubda*, p. 49 en haut.

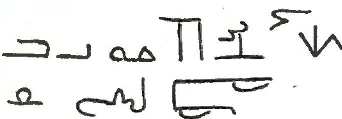
A trois ou quatre kilomètres à l'ouest de Salamiyye, sur la route de Ḥamā et au bord d'un ruisseau, s'élève un vieux moulin dans lequel M. Martin Hartmann nous avait signalé quelques inscriptions énigmatiques. A l'intérieur de cette masure, nous avons trouvé deux colonnes dont les fûts, composés de plusieurs tambours rapportés, portent un chapiteau corinthien en basalte, de style grossier et de basse époque. Sur deux autres fûts, noircis et à demi enfouis dans le sol, nous avons découvert, à la lueur d'une bougie, quelques graffites en grec, en estranghélo (?) et en coufique, passablement frustes et disposés sans ordre apparent [1].

A la même distance de Salamiyye, vers le nord-ouest, s'élève un petit cône aride et pierreux, probablement d'origine volcanique, dont le sommet porte les ruines d'une chapelle dédiée à el-Khiḍr, le mystérieux saint oriental apparenté à notre saint Georges. A l'intérieur, on voit des colonnes torses et la niche d'une qibla, tournée vers le sud. Cette ruine offre un beau point de vue. Au nord-ouest s'étend le Jebel el-aᶜlā, au delà duquel on nous signale de nombreuses ruines antiques, explorées depuis par l'expédition américaine [2].

CHUMAIMIS.

Les ruines de cette forteresse couronnent un cône volcanique aplati, composé d'une roche calcaire que recouvre, vers le sommet, une épaisse coulée de lave noire. La partie supérieure de cette calotte a été décapée en forme d'anneau, de manière à isoler une vaste plate-forme circulaire, entourée d'un fossé large et profond (fig. 96). Cette plate-forme


Fig. 96. — Profil du château de Chumaimis.


Fig. 95. — Inscriptions et graffites dans un moulin.

(1) Sur l'un d'eux, nous avons copié les noms propres Aḥmad et ᶜAlī, en coufique, suivis de quelques caractères grecs (fig. 95 en haut); sur l'autre fût, un graffite illisible en coufique, ou des marques de tâcheron (fig. 95 en bas). Enfin, sur la base d'une des colonnes, enfouie dans le sol, nous avons aperçu de vagues dessins géométriques, caractères ou fantaisies décoratives.

(2) Voir Butler et Prentice, 1904, section B, part 1. A el-Muchrife, l'on nous avait signalé des tombeaux et des inscriptions dans le village de Sabbūra, à trois ou quatre heures au nord-est de Salamiyye; ce site paraît être encore inconnu.

servait d'assiette à la forteresse, dont les murs tombaient à pic sur l'escarpe du fossé. La tranche de cette escarpe montre à nu le lit de lave placé entre le terrain calcaire et les fondations de l'édifice. De ce dernier, il ne reste que quelques pans de murs et de tours carrées en petit appareil. La partie la moins ravagée de son enceinte est celle où se trouvait la porte d'entrée; c'est une haute baie en plein cintre, percée dans le front sud et flanquée de deux saillants carrés, à faible relief. Ses piédroits sont sculptés grossièrement; c'est le seul morceau décoratif que nous ayons trouvé dans la forteresse.

Quelle origine faut-il attribuer à ce curieux monument? Il ne saurait être l'œuvre des croisés, dont le domaine ne s'est jamais étendu jusqu'ici. D'ailleurs, son aspect général, la forme de ses saillants, les détails de son appareil, tout paraît trahir la main-d'œuvre arabe [1]. Il se peut que sa fondation remonte à une époque reculée; mais nous n'y avons relevé ni inscription, ni débris antique, et ce qui reste de ses murs ne saurait être antérieur au moyen âge [2].

Ce témoignage des pierres est confirmé par l'histoire. La forteresse existait dès le XIIe siècle, car elle fut détruite par les tremblements de terre de l'année 1157 [3]. Ainsi, quand les chroniques prétendent qu'elle fut bâtie par Malik Mujāhid Chirkūh, sultan ayyoubide de Ḥōmṣ, en l'année 628 (1231), elles entendent parler d'une reconstruction, non d'une fondation; c'est à cette époque que nous sommes tenté d'attribuer les restes actuels de Chumaimis. En 645 (1247-48), Malik Achraf Mūsā, le petit-fils de Chirkūh, livra Chumaimis à Malik Ṣāliḥ Ayyūb, sultan ayyoubide d'Égypte, qui possédait alors Damas. Un peu plus tard, elle fut ruinée par les Mongols, puis restaurée, vers 659 (1261), par le sultan Baibars [4]. Chumaimis figure, avec Salamiyye, parmi les possessions du sultan Qalāwun, dans le traité qu'il conclut avec les Francs en 682 (1283) [5].

(1) Parmi les châteaux arabes auxquels on pourrait le comparer, nous nommerons Maṣyāf, dans le Jebel el-nuṣairiyye, la résidence principale des Assassins de Syrie, et Chamdīn, dans la haute Mésopotamie (d'après les photographies de MM. Dussaud, Fossey, Sobernheim et von Oppenheim).

(2) Burton (*Syria*, II, p. 165) estime que la plus grande partie de l'édifice appartient à la première époque arabe (early Saracenic). Il y signale des parties romaines et des débris d'un état plus ancien, sans donner aucun détail à ce sujet. Dans sa gravure (p. 164), le cône volcanique paraît plus escarpé qu'il ne l'est en réalité. Le baron Rey note la faible saillie des flanquements de ce château, qu'il compare à celui d'Alep; voir *Reconnaissance*, p. 18, et dans *AMSL*, 2e série, III, p. 346.

(3) Voir les sources citées plus haut, p. 161, n. 2, surtout Kamāl al-dīn et Ibn al-Jauzi.

(4) Voir Ibn al-Athīr, XII, p. 329 en bas (lire شميميس); Abu l-fidā', III, p. 152 (faisant commencer la construction en 627) et 184; *Hist. or. des crois.*, I, p. 106 et 125; Kamāl al-dīn, dans *ROL*, V, p. 97 en bas (ces deux auteurs cités aussi par Quatremère, dans *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 248); Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, Ia, p. 141.

(5) Voir *Tachrīf*, f° 75 v°; *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 180 et 226; Röhricht, *Regesta*, p. 379, n° 1450.

Au XIVe siècle, elle fait partie, toujours avec Salamiyye, d'une des marches (*ṣafaqāt*) de la province de Damas, la plus importante, en Syrie, du royaume des Mamlouks [1]. Au XVe siècle, alors que Salamiyye relève de la province de Ḥamā [2], Chumaimis ne figure plus dans les recueils de chancellerie égyptiens; dès cette époque, sans doute, cette forteresse est en train de disparaître.

ḤAMĀ.

Ḥamā, la plus pittoresque des villes syriennes du Nord, forme, comme Damas, une véritable oasis au milieu des plaines monotones et dénudées qui l'entourent. Les plus beaux arbres de Syrie, noyers, peupliers, figuiers, grenadiers, abricotiers, ombragent ses jardins fleuris, peuplés de rossignols. Ses maisons de pierre jaune, couvertes de terrasses à coupole, disparaissent à moitié dans la

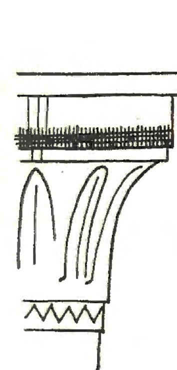


Fig. 97.

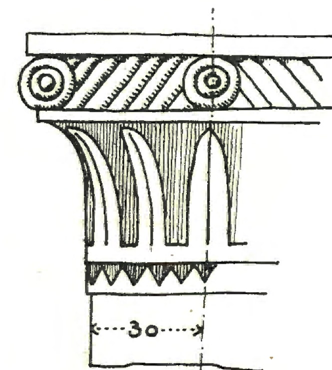


Fig. 98.

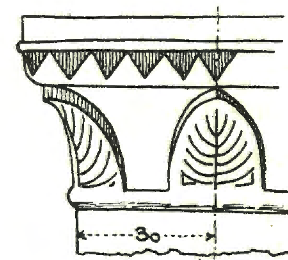


Fig. 99.

Ḥamā, chapiteaux antiques de style oriental.

verdure. Le quartier principal, qui renferme la grande Mosquée et les bazars, et où s'élevait la citadelle, borde la rive gauche de l'Oronte; il est relié à celui de la rive droite par plusieurs ponts de pierre (pl. XXII en haut). Au bord du fleuve grincent jour et nuit les célèbres roues à eau (pl. XXIV à droite en haut); leur plainte éternelle, tantôt grave et tantôt aiguë, tantôt douce et tantôt sauvage, mêle sa note étrange à ce tableau teinté d'une vague mélancolie, comme en tous ces bourgs d'Orient qui dorment sur un passé disparu [3].

Dans la ville, les ruines antiques apparentes sont peu considérables. Quelques chapiteaux, encastrés dans le mur d'une maison (fig. 97 à 99), montrent ce

(1) Voir ʿUmari, *Taʿrīf*, p. 179 en bas.

(2) Voir plus haut, p. 170, n. 3.

(3) Sur le grand pont en pierre de l'Oronte au XIIe siècle, voir Ibn Jubair, p. 258; sur les roues hydrauliques au XIVe, Ibn Baṭṭūṭa, I, p. 141; cf. Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 1031 et suiv.

style bâtard de la Syrie pré-hellénique, croisé d'Égypte et de Mésopotamie; ils appartiennent sans doute à la Hamāt antique, ainsi que ces inscriptions hittites qu'on a découvertes tout près de là. Un autre chapiteau (fig. 100), qui repose dans la grande Mosquée, paraît provenir de l'Épiphanie séleucide, ou plutôt romaine[1].

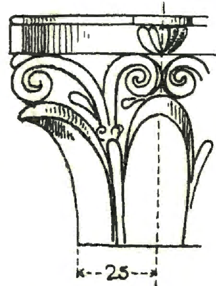


Fig. 100. Chapiteau gréco-romain.

En revanche, c'est à l'époque chrétienne que se rattachent ces belles colonnes, à chapiteau byzantin, qui portent l'édicule octogone E (fig. 101) de la qubbat al-khazna, vers l'angle sud-ouest de la cour de la grande Mosquée (pl. XXIII à gauche). Ce curieux monument ressemble beaucoup à celui de la grande Mosquée de Damas (pl. XXIII à droite). L'un et l'autre comportent une sorte de chambre haute, en forme de prisme octogone, recouverte d'une calotte ovoïde et reposant sur huit colonnes à chapiteau corinthien. A Damas, ces derniers sont d'un style plus classique et ils portent un petit entablement, décoré d'une rangée d'oves, qui provient sans doute, comme les chapiteaux, d'un édifice antique.

Quelle est l'origine de ces curieux monuments? Les auteurs arabes qui signalent celui de la grande Mosquée de Damas l'appellent *bait al-māl* «le trésor», mot auquel on a substitué plus tard, dans le même sens, celui de *khazna*[2]; mais ils ne tirent aucune conséquence d'un fait isolé qu'ils se sont bornés à noter sur place. Pour nous, qui pouvons comparer les édicules de Damas et de Ḥamā, nous savons encore qu'un monument pareil s'élève dans la cour de la grande Mosquée de Ḥōmṣ[3]. Si l'on songe qu'on n'en a pas signalé d'analogue, semble-t-il, dans les autres pays musulmans, on sera tenté de voir, dans la qubbat al-khazna, une tradition syrienne. Cette hypothèse est confirmée par un curieux passage du géographe Iṣṭakhri : «En Adharbaijān[4], on dépose le trésor dans la grande Mosquée, *suivant la coutume syrienne*. En Syrie, en effet, on place les trésors dans les Mosquées, en un édicule appelé *bait māl*, couvert d'une toiture en plomb, fermé par une porte en fer[5] et reposant sur neuf (lire *huit*) colonnes[6]».

Puisqu'il s'agit d'une coutume syrienne, ne pourrait-on pas la rattacher à

(1) La cour de la grande Mosquée renferme d'autres colonnes et chapiteaux antiques; nous ne les avons pas relevés.

(2) Voir Muqaddasi, ʿAlī Harawi et Ibn Jubair, dans Le Strange, *Palestine*, p. 227, 240 et 246.

(3) Voir plus haut, p. 166 en haut.

(4) Grande province du nord-ouest de la Perse.

(5) A Damas, en effet, la toiture est en plomb, et la porte est bien en fer, ou du moins fortement armée de fer (pl. XXIII à droite).

(6) Voir de Goeje, *Bibliotheca*, I, p. 184 en haut; cf. *RMM*, X, p. 498.

quelque tradition locale antique? On sait que les grandes Mosquées de Damas, de Ḥōmṣ et de Ḥamā s'élèvent sur l'emplacement de trois églises, peut-être aussi de trois temples païens. Est-ce par hasard que ces trois «trésors» sont placés dans la cour de la grande Mosquée, et tous les trois dans sa partie occidentale? Est-ce par hasard que dans ces deux dernières villes, peut-être aussi à Damas, l'édicule du trésor abrite une fontaine[1]? On sait qu'un grand nombre de coutumes antiques se sont islamisées tant bien que mal et qu'en Syrie, les traditions locales ont résisté, peut-être plus qu'ailleurs, aux révolutions politiques et religieuses.

Nous dirons peu de chose des monuments musulmans de Ḥamā; depuis notre passage, ils ont été relevés par MM. Sobernheim et Herzfeld, pour faire l'objet d'une étude complète dans le *Corpus inscriptionum arabicarum*. De la citadelle, qui dominait la ville au nord-ouest, il ne reste que la butte qui lui servait d'assiette; elle n'offre plus aucun vestige de construction[2]. Les édifices religieux sont assez nombreux; plusieurs sont intéressants, ou par leur architecture, ou par les inscriptions arabes qu'ils renferment.

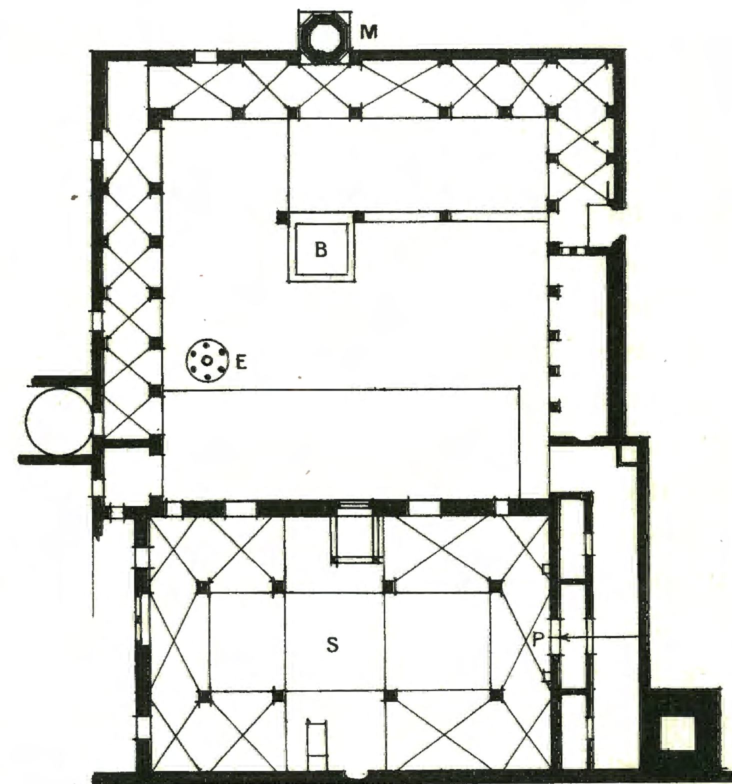


Fig. 101. — Plan de la grande Mosquée de Ḥamā.

Le plus important est la grande Mosquée, qui s'élève sur la rive gauche de l'Oronte, au milieu du quartier populeux des bazars. Elle est bâtie sur plan rectangulaire et son grand axe est dirigé du nord au sud (fig. 101). Sa cour est bordée par des portiques dont les voûtes d'arêtes

(1) On n'en voit pas ici (pl. XXIII à droite); mais il y en avait peut-être une à l'origine.

(2) En 1629, le R. P. Philippe vit encore les restes de la citadelle et de l'enceinte; voir *Voyage d'Orient*, éd. 1652, p. 68.

retombent, comme à Tripoli, sur de gros piliers carrés, dépourvus de moulures. Au milieu se trouve le bassin aux ablutions B, près duquel se dressent, au nord, quelques colonnes antiques isolées, et au sud-ouest, l'édicule du trésor E, décrit plus haut. Le sanctuaire S, qui borde la cour au sud, est couvert en partie par des voûtes d'arêtes, en partie par un toit en charpente; la porte P, aujourd'hui murée, qui s'ouvrait dans sa face orientale, est un reste de l'époque chrétienne. Au milieu de la face nord s'élève un gracieux minaret octogone M, dont la galerie, suivant la mode syrienne, s'abrite sous un toit léger à forte saillie; le style de son architecture et de sa décoration paraît trahir le xve siècle.

Sur la même rive et plus près du fleuve, on voit une vieille mosquée bâtie par Nūr al-dīn Maḥmūd, le maître de Saladin. Elle renferme quelques restes précieux du temps de son fondateur; ainsi de superbes inscriptions à son nom, datées des années 558 et 559 (1163 et 1164). De cette époque, Ḥamā conserve un souvenir plus modeste, mais curieux pour son histoire : c'est une inscription gravée sur le mur d'une petite mosquée, au sud de la citadelle, et suivant laquelle cet édifice a été rebâti par Nūr al-dīn en 552 (1157), «après avoir été renversé par le tremblement de terre de Ḥamā (*al-zalzala al-ḥamāwiyya*)». Nous avons déjà parlé de ce terrible sisme, dont le centre occupa la région de Ḥamā; nous y reviendrons tout à l'heure [1]. C'est encore au xiie siècle qu'appartiennent les restes d'une mosquée et d'une maison bâties par un émir du premier prince ayyoubide de Ḥamā, suivant deux inscriptions datées de 584 (1188) [2].

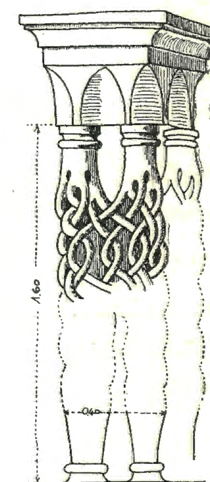
Sur la rive droite, au bord de l'Oronte et en aval de la ville, s'élève le mausolée du célèbre historien géographe Abu l-fidā' Isma'īl, sultan de Ḥamā, mort en 1331 de notre ère; sa petite coupole est doublée d'un haut minaret carré (pl. XXII en bas). Tout auprès, bâtie par le même prince, une mosquée baigne ses murs dans les eaux du fleuve; c'est le Jāmi' al-ḥayāyā, la «mosquée des Serpents [3]». Ce nom lui vient d'un faisceau de colonnettes qui sert de

(1) Voir plus haut, p. 161 et 172, et plus loin, p. 184 et 192. La plupart des sources arabes, ainsi qu'Abu l-faraj, trad. Bruns, p. 355 (Michel, III, p. 315), et G. de Tyr, l. XX, ch. 18 (*Hist. occ. des crois.*, I, p. 972), signalent Ḥamā parmi les localités les plus éprouvées. D'accord avec notre inscription, Ibn al-Furāt appelle ce sisme «le tremblement de terre de Ḥamā»; voir DE KREMER, *Ueber die grossen Seuchen des Orients* (ex *S A W W*, XCVI), p. 60 et 65; cf. DERENBOURG, *Ousâma*, p. 14 et 276.

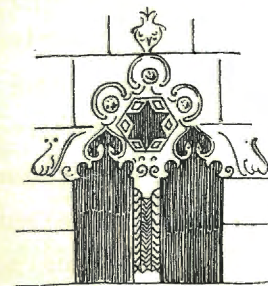
(2) Voir *Inschriften Oppenheim*, n° 26, p. 22 et suiv. Ces curieux débris se voient au sud de la mosquée de Nūr al-dīn, près de la rive de l'Oronte.

(3) Sur ces deux monuments, voir de Mülinen et Seybold, dans *Z D M G*, LXII, p. 657 et suiv., et LXIII, p. 331, en attendant la publication des relevés de MM. Sobernheim et Herzfeld.

trumeau à une fenêtre à double baie, ouverte dans le mur du sanctuaire, du côté de l'Oronte. Les fûts en sont sculptés à façon d'une tresse dont les cordons entrelacés paraissent autant de serpents (fig. 102).


Fig. 102.— Ḥamā, motif à la mosquée d'Abu l-fidā'.

Quel est le sens de ce curieux motif, dont le faire habile rappelle certains morceaux de nos sculpteurs gothiques de basse époque? Peut-être n'y faut-il voir qu'une fantaisie décorative, dont l'analogie avec des reptiles enlacés a valu à la mosquée son nom vulgaire. Nous croyons plutôt que l'artiste a voulu représenter de vrais serpents et qu'il s'agit d'un talisman contre la morsure de ces reptiles [1]. Dans ce cas, le sanctuaire et son nom vulgaire sont probablement antérieurs à la construction d'Abu l-fidā'.


Fig. 103.— Ḥamā, fenêtre.

Ḥamā renferme plusieurs maisons arabes qui recèlent maint délicat motif d'architecture ou de décoration (fig. 103). La plus remarquable est une grande villa, au milieu d'un jardin, sur la rive gauche de l'Oronte; sa construction nous a paru dater du xviie siècle. Cette demeure est digne des plus beaux hôtels de Damas; mais certains détails y font déjà pressentir l'architecture civile d'Alep.

CHAIZAR (SĒJAR).

Sējar, la Cesara ou Sisara des sources grecques et latines [2], le Chaizar des auteurs arabes, se compose, comme Ḥōṣn el-akrād, de deux parties distinctes : la forteresse, qui renferme un village, souvenir de la ville haute médiévale, et un

(1) Voir *C I A*, I, p. 488. Depuis notre étude sur les crabes du phare d'Alexandrie, nous avons réuni un grand nombre de documents sur les talismans et les thèmes astrologiques arabes, à propos des bas-reliefs astrologiques du pont de Jazīrat ibn 'Umar, en Mésopotamie.

Un talisman «anti-serpent», sous la forme de reptiles sculptés sur les chapiteaux de deux colonnes, se voyait dans une mosquée de Jérusalem, d'après Mujir al-dīn, p. 114 en haut et 398; trad. p. 31 et 165.

(2) Nous négligeons tout ce qui concerne Cesara et Larissa; voir RITTER, *Erdkunde*, XVII, p. 1089 et suiv.; DERENBOURG, *Ousâma*, p. 7. Burckhardt, auquel nous devons la description la plus ancienne (1812) de la forteresse, y signale (*Reisen*, p. 245 et suiv.; cf. RITTER, *loc. cit.*) de nombreux débris de sculpture antique : colonnes, chapiteaux doriques et corinthiens, et un beau sarcophage de marbre. Thomson (1846) ne parle pas de ces restes, du moins dans RITTER, *loc. cit.* En 1879, Sachau (*Reise*, p. 69) y vit encore des débris de colonnes et un chapiteau corinthien. Comme à Apamée, la ville antique s'étendait probablement dans la plaine, sous la protection de l'acropole, devenue la forteresse médiévale; mais les débris signalés plus haut ne suffiraient pas, à eux seuls,

pauvre hameau près du pont de l'Oronte, au nord et en contre-bas du château, marquant l'emplacement de l'ancien faubourg ou ville basse [1].

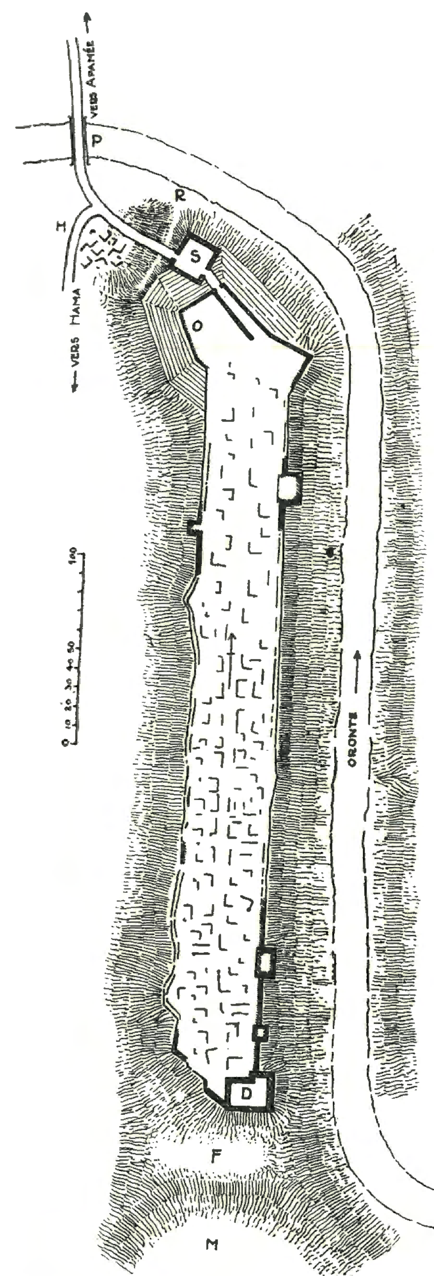


Fig. 104. — Plan du château de Chaizar.

A. LE CHÂTEAU (CHAIZAR).

Relevés et description. — Ce château couronne une étroite et longue arête de rocher, dirigée du sud au nord et que sa forme étirée (fig. 104) a fait baptiser du nom de « crête de coq » [2]. A l'est, l'Oronte coule dans une gorge profondément encaissée, dont les bords escarpés montrent à fleur de sol le rocher dénudé (pl. XXIV à gauche en bas); ce défilé s'ouvre au nord dans la plaine, un peu avant le pont de l'Oronte P. A l'est, au nord et à l'ouest, la forteresse domine le fleuve et la plaine par des escarpements à pic, de 40 à 50 mètres de hauteur; seul, le grand plateau qui règne à l'est du fleuve la commande peut-être de quelques mètres, mais à distance. Au sud, où son assiette se prolonge par une montagne M, on l'a isolée en taillant dans le roc un large et profond fossé F (fig. 104 et 105), au-dessus duquel on a placé le donjon ou réduit D, décrit plus loin.

A part ses deux extrémités, qui sont assez bien conservées, la forteresse entière est dans un état de ruine avancé. Du hameau H, on y accède en franchissant, sur un pont de pierre, un étroit et profond ravin R, tourné vers l'Oronte. Ce pont, qui a remplacé le pont-levis du moyen âge, est porté sur

à prouver l'existence de cette ville, car ils pourraient provenir des ruines d'Apamée, à 25 kilomètres seulement au nord de Sējar.

[1] Sur la topographie actuelle de Sējar, comparée aux sources médiévales, voir *Notes croisades*, p. 400 (16) et suiv.

[2] En arabe *'urf al-dīk;* voir Dimachqi, p. 205; trad. p. 279 en haut.

deux étages d'arches brisées (pl. XXV à droite). La pente rapide du tablier est rachetée par des marches de pierre, appareillées en gros pavés et bordées par un parapet à moitié démoli (pl. XXVI en bas).

L'entrée s'ouvre dans un saillant carré S, construit en gros blocs à refends et à bossages, alternant avec des fûts de colonne en parpaing. Au fond d'une baie inscrite dans un arc brisé s'ouvre une porte à linteau droit; au-dessus de cet arc, une longue inscription arabe est sculptée dans les pierres du parement. Un peu plus haut s'ouvrent deux archères et une fenêtre carrée. L'étage supérieur est percé d'une autre fenêtre carrée, au-dessus de laquelle on voit encore deux consoles d'une bretèche qui défendait l'entrée; la tour est dérasée au niveau de ces consoles.

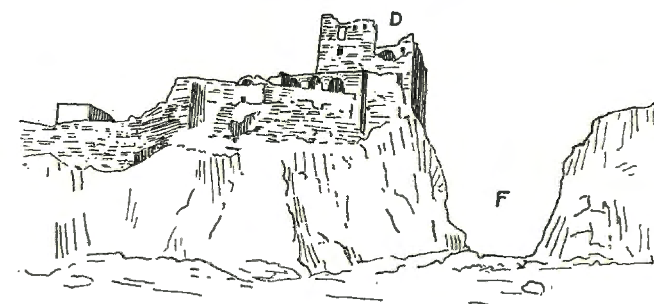


Fig. 105. — Pointe sud de Chaizar, vue de l'ouest.

A droite se dresse un massif ouvrage O, dont le couronnement est démoli. La base de cet ouvrage s'élargit en un puissant glacis, dont un des côtés vient envelopper le saillant S (pl. XXVI en bas). L'arête nord-ouest de ce glacis, trop aiguë, a été rabattue en pan coupé, pour parer aux effets du tir et de la sape; ouvrage et glacis sont en blocs d'appareil à parements lisses.

Par un passage voûté sous le saillant S et le glacis, on débouche sur le terre-plein de la forteresse, dont la plus grande partie est occupée par le village (pl. XXIV à gauche en haut). Les murs de ses maisons, faites de blocs d'appareil réduits en moellons, ont été bâtis sans doute aux dépens des deux fronts principaux de l'enceinte, dont il ne reste plus que quelques pans de murs et de saillants carrés, assis sur le rocher.

Une ruelle, traversant le village dans toute sa longueur, aboutit à l'extrémité sud de la forteresse, où se dresse le donjon D. Placé vers le côté le plus faible de la défense et chargé du rôle de réduit, cet ouvrage a été construit avec un soin particulier (pl. XXV à gauche, et XXVI en haut). Comme ceux du saillant S, ses murs sont revêtus de blocs à refends et à bossages, mais l'appareil en est

plus grand et mieux fini. Les nombreux fûts de colonne placés en parpaing dans l'épaisseur des murs avaient pour but de liaisonner le parement à la maçon-

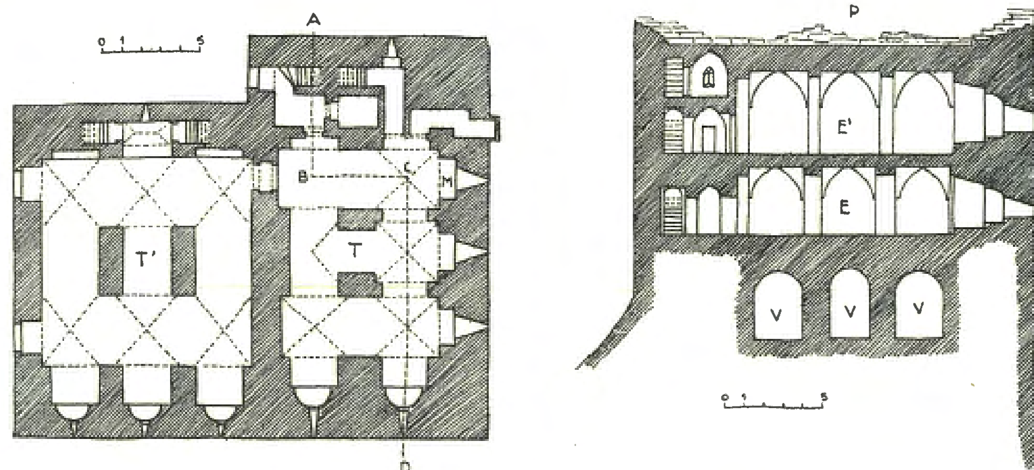


Fig. 106. — Plan du donjon D à l'étage E′ (fig. 107). Fig. 107. — Coupe sur A B C D du plan (fig. 106).

nerie intérieure, ainsi qu'on le voit clairement aux bords de la large brèche ouverte à l'angle sud-ouest (pl. XXV à gauche).

Le plan rectangulaire du donjon (fig. 106) forme sur le front nord une légère saillie, dans le flanc de laquelle s'ouvre l'entrée E (fig. 108 et 109). C'est à dessein qu'on a placé cette entrée dans un angle rentrant, exposé au tir croisé des étages supérieurs (pl. XXVI en haut) et qu'on ne pouvait atteindre qu'en longeant, sous le feu de ces étages, le front nord du réduit; ce dispositif est fréquent dans l'architecture militaire arabe[1].

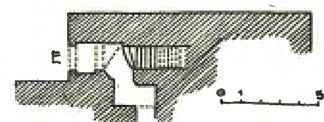


Fig. 108. — Plan de l'entrée.

La porte, dont l'arc brisé est fermé par une clef, donne accès à l'étage E (fig. 107), sous lequel s'étendent des chambres voûtées V, V, V, citernes ou magasins, qui ne prennent pas jour à l'extérieur[2]. De la porte, un escalier à berceau rampant, ménagé dans le saillant du front nord, conduit à l'étage E′, puis, par deux volées, à la plate-forme P (fig. 109 et 110).

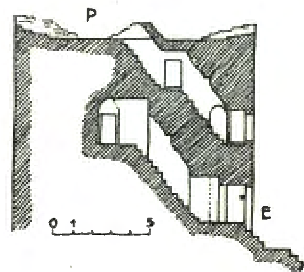


Fig. 109. — Coupe sur l'escalier.

Le premier étage E (fig. 107) renferme deux grandes chambres de tir T et T′ (fig. 106), communiquant par une seule porte. Leurs voûtes d'arêtes retombent sur de gros piliers à section barlongue et leurs murs sont percés de

[1] Voir plus haut, p. 169 en haut, et plus loin, p. 208 et 230.
[2] L'entrée en était fermée et nous n'avons pu y pénétrer.

quelques baies d'éclairage, la plupart à linteau droit (pl. XXVI en haut, et fig. 111), et d'une série de meurtrières dont les embrasures offrent des formes curieuses (fig. 112 à 114). Ces chambres sont revêtues de beaux blocs de grès jaune, tirés, nous dit-on, des montagnes à l'ouest, car ici le sol est calcaire; les voûtes sont en moellons et en blocage.

Fig. 110. — Plan du palier supérieur de l'étage E′ (fig. 107).

Le deuxième étage E′ (fig. 106 et 107) renferme des dispositifs analogues à ceux du premier. Au-dessus s'étend la plate-forme P (fig. 107 et 109), dont le crénelage et le parapet ont disparu (pl. XXV et XXVI)[1]. D'ici, le regard plonge au nord sur le village (pl. XXIV à gauche en haut), à l'est sur la gorge sauvage de l'Oronte (pl. XXIV à gauche en bas); au nord et à l'ouest, par delà la plaine immense, il court jusqu'à la ligne bleuâtre du Jebel el-nuṣairiyye.

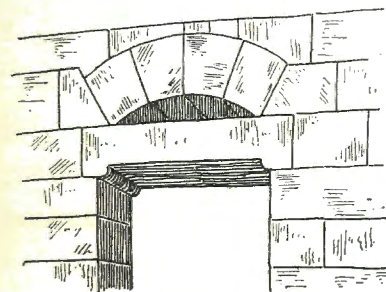


Fig. 111. — Donjon D, détail d'une baie.

A quelle époque attribuer la construction de cette forteresse, ou du moins de ses parties les mieux conservées, c'est-à-dire des ouvrages S, O et D? Avant de répondre à cette question, nous résumerons l'histoire de Chaizar au moyen âge.

Aperçu historique. — Le château de Chaizar, dont la fondation, comme celle de la ville, remonte probablement à l'antiquité, appartenait aux Byzantins

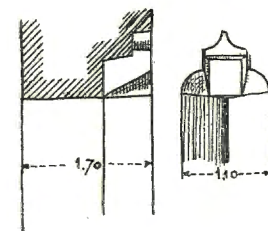


Fig. 112. — Détail et coupe de la meurtrière M (fig. 106).

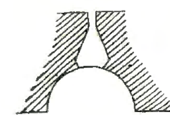


Fig. 113. — Meurtrière.



Fig. 114. — Meurtrière.

lorsqu'il tomba, vers l'année 1081 au plus tard, au pouvoir d'une famille de seigneurs arabes, les Banū Munqidh[2]. En 1157, un tremblement de terre d'une

[1] Cette plate-forme, qui domine d'environ 50 mètres le fond du fossé F et d'environ 80 mètres le niveau de l'Oronte, pourrait n'être que le sol d'un dernier étage portant le couronnement primitif; l'état de dégradation des parties supérieures de l'ouvrage ne nous a pas permis d'en juger.
[2] Voir Derenbourg, *Ousâma*, p. 14 et 24, et les sources citées; Abū Ya'lā, p. 113 et *passim*.

rare violence renversa la forteresse et mit fin au règne de ces dynastes. Les Francs, puis les Assassins, cherchèrent à s'y établir, mais Nūr al-dīn les en délogea, la répara et la remit à un gouverneur, Majd al-dīn Abū Bakr ibn al-Dāya [1]. En 1170, elle fut ruinée par un nouveau sisme, qui ravagea la Syrie centrale et septentrionale et donna lieu à d'importants travaux dans les forteresses de Nūr al-dīn [2]. Abū Bakr mourut la même année [3] et Chaizar passa à son frère Chams al-dīn ʿAlī; c'est à lui qu'elle appartenait lorsqu'en 1174, à la mort de Nūr al-dīn, Saladin intervint dans la succession de son fils Ismaʿīl pour s'emparer de la Syrie du Nord [4]. Un troisième frère, Sābiq al-dīn ʿUthmān, fut seigneur de Chaizar, comme vassal de Saladin [5], puis de ses successeurs [6]. Elle appartint ensuite à ses descendants, sous la suzeraineté des Ayyoubides d'Alep, successeurs de Saladin : d'abord à son fils ʿIzz al-dīn Masʿūd, puis à son petit-fils Chihāb al-dīn Yūsuf. C'est à ce dernier que le sultan d'Alep Malik ʿAzīz Muḥammad, son suzerain, enleva Chaizar en 630 (1233), pour le punir de lui avoir manqué [7]. En 1260, Malik Nāṣir Yūsuf, le successeur de Muḥammad, s'enfuit d'Alep devant les Mongols, qui s'avançaient vers l'Égypte, détruisant ou démantelant ses forteresses. Chaizar eut à souffrir de leur passage, puisqu'elle figure dans la liste des places fortes syriennes que le sultan Baibars,

[1] Voir Derenbourg, *Ousâma*, p. 276 à 282, et les sources citées.

[2] Voir les sources citées plus loin, p. 184, n. 3.

[3] Voir Kamāl al-dīn, dans *ROL*, III, p. 549; Bahā' al-dīn, dans *Hist. or. des crois.*, III, p. 50.

[4] Kamāl al-dīn (dans *ROL*, III, p. 561 en bas) dit que Chaizar était alors aux mains des lieutenants de Chams al-dīn et de ses frères; mais Ibn Wāṣil, f° 60 r°-v°, spécifie qu'elle appartenait au premier et attribue d'autres fiefs à ses frères. G. de Tyr (l. XXI, ch. 6 et 8, *Hist. occ. des crois.*, I, p. 1013 et 1017) nomme Chaizar parmi les villes prises par Saladin à Ismaʿīl.

[5] Voir Abu l-fidā', III, p. 160; *Hist. or. des crois.*, I, p. 109. Les passages des chroniques signalant Sābiq al-dīn ʿUthmān comme vassal de Saladin à Chaizar sont très nombreux; voir les index des *Hist. or. des crois.*, I, III et IV, et Röhricht, *Geschichte*, à partir de p. 476.

[6] D'après Bahā' al-dīn (éd. Schultens, p. 274; *Hist. or. des crois.*, III, p. 365), Sābiq al-dīn aurait, à la mort de Saladin, prêté serment à Malik Afḍal ʿAlī, sultan de Damas. Mais suivant Kamāl al-dīn (dans *ROL*, IV, p. 204), Chaizar appartint à Malik Ẓāhir Gāzī, sultan d'Alep, dès son avènement; cette dernière opinion nous paraît plus vraisemblable. Dans Kamāl al-dīn (*tom. cit.*, p. 210), Sābiq al-dīn figure encore comme seigneur de Chaizar en 592 (1197).

[7] Voir Kamāl al-dīn, dans *ROL*, V, p. 83 et suiv. (l'auteur dit expressément que Chaizar relevait d'Alep); cf. X, p. 264, n. 1; Abu l-fidā', III, p. 160 (*Hist. or. des crois.*, I, p. 109), avec un résumé de l'histoire des Ibn al-Dāya à Chaizar. On retrouve Chihāb al-dīn comme prince de Chaizar en 634 (1236-37), mais il n'est pas certain qu'il y résidât alors. Quatre ans plus tard, la place est occupée par une armée alepine; voir Kamāl al-dīn, dans *ROL*, V, p. 93; VI, p. 3 et 10.

monté sur le trône d'Égypte après la déroute des Mongols, fit restaurer vers l'année 1261 [1].

Sous le sultan Qalāwun, Chaizar appartint durant une année, de 1280 à 1281, à l'émir rebelle Sunqur al-achqar, qui venait de se faire proclamer sultan à Damas [2]. Dès lors, elle ne cessa de faire partie du royaume des Mamlouks [3], où elle relevait de la province d'Alep [4]. La lente destruction de la forteresse, qui se poursuit de nos jours et en fera bientôt disparaître les derniers vestiges, a peut-être commencé dès avant la conquête ottomane [5].

Conclusions. — Un premier fait se dégage de ce rapide exposé : c'est qu'à aucun moment Chaizar n'appartint aux croisés. Ils tentèrent plusieurs fois de s'en emparer, et s'ils réussirent, à l'occasion, à faire main basse sur le faubourg, il ne paraît pas qu'ils aient jamais pénétré dans le château [6]. De fait, aucune partie de sa construction ne peut leur être attribuée; l'examen des ouvrages conservés trahit clairement la main-d'œuvre arabe. Nous n'en voulons pour preuve que le plan général de l'enceinte, avec sa mince courtine et ses tours carrées, à faible saillie, l'appareil de la tour S et du donjon D, piqué de fûts

[1] Le sultan visita Chaizar à plusieurs reprises; voir Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, Iᵃ, p. 141; Iᵇ, p. 55 et 100; ʿAini, dans *Hist. or. des crois.*, IIᵃ, p. 245; Röhricht, *Geschichte*, p. 915 et 944.

[2] Voir Ibn ʿAbd al-Raḥīm, f° 189 r°; Nuwairi, f° 108 r°-v°; Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, IIᵃ, p. 21 et 30; Abu l-maḥāsin, *Manhal*, Paris 2070, f°ˢ 111 v° et suiv.; Weil, *Chalifen*, IV, p. 118 à 121.

[3] Ainsi, Chaizar et ses dépendances figurent parmi les possessions de Qalāwun dans les traités conclus par lui avec les Francs en 682 (1283) et avec Léon III d'Arménie en 684 (1285); voir *Tachrīf*, f°ˢ 75 r° et 192 r°, et dans *Sultans Mamlouks*, p. 168, 180, 205 et 226; Röhricht, *Regesta*, p. 378 et suiv., n°ˢ 1450 et 1457 (résumé).

[4] Au xivᵉ siècle, Abu l-fidā' (*Géographie*, p. 263; trad. IIᵇ, p. 39) et Dimachqi (p. 205; trad. p. 279) décrivent brièvement la forteresse, et ʿUmari (*Taʿrīf*, p. 181) compte Chaizar parmi les places fortes de la province d'Alep. Au xvᵉ siècle, Khalīl (*Zubda*, p. 50) signale encore le puissant château de Saijar (premier exemple de la forme moderne de ce nom), et le *Dīwān* (f° 240 v°) y place un gouverneur dépendant d'Alep. Les inscriptions arabes publiées par Littmann (1899, p. 210 et suiv.) mentionnent, sous le sultan Barsbāy, c'est-à-dire à l'époque des recueils précités, le gouverneur de Chaizar et le gouverneur général de la province d'Alep; elles sont ainsi en parfait accord avec le témoignage de ces sources.

[5] Ni Chaizar ni Chumaimis (cf. plus haut, p. 173) ne figurent dans la liste des places fortes visitées par le sultan Qāyt-bāy, au cours du voyage d'inspection qu'il fit dans le nord de la Syrie en 1477, en prévision de la conquête ottomane; voir Lanzone, *Viaggio*, p. 24 et suiv. Au reste, il suffit de parcourir, dans la chronique de Mujīr al-dīn, les annales du règne de Qāyt-bāy pour voir que les provinces syriennes du royaume des Mamlouks étaient alors en pleine décadence.

[6] Voir le récit de ces tentatives dans Derenbourg, *Ousâma*, premiers chapitres, et Röhricht, *Geschichte*, *passim* (index); la plus connue est le siège infructueux de Chaizar par les forces alliées du prince d'Antioche et de l'empereur Jean Comnène, en 1138.

de colonne en parpaing[1], l'aménagement intérieur de ce donjon et l'uniformité de ses défenses, en regard des dispositions compliquées que nous avons observées au Krak, enfin l'absence de tout élément stylisé, architecture ou décor, de caractère occidental.

Si la forteresse est entièrement arabe, est-il permis d'en attribuer les restes aux Banū Munqidh, chassés en 1157? Les débris de l'architecture militaire arabe antérieurs au milieu du XII[e] siècle sont extrêmement rares, parce que la plupart des forteresses et des enceintes furent rebâties durant les croisades; nous ne pouvons donc invoquer, en faveur de cette hypothèse, aucun indice positif. En revanche, en voici trois qui lui sont peu favorables : nous n'avons retrouvé à Chaizar aucun vestige épigraphique de cette époque reculée; puis il n'est pas vraisemblable que le château de ces petits seigneurs comportât un ouvrage aussi important que le donjon D; enfin, le sisme de 1157 paraît avoir plus qu'ébranlé, positivement démoli la forteresse[2].

Nūr al-dīn la rebâtit après ce désastre et la restaura de nouveau, semble-t-il, après le sisme de 1170[3]. Pour retrouver un épisode de son histoire, il faut descendre jusqu'à la campagne du sultan Muḥammad, en 1233. Suivant le récit de Kamāl al-dīn, le sultan s'apprêtait à en faire le siège; il avait fait mettre en position deux batteries quand Yūsuf ibn al-Dāya rendit la place, sans coup férir, semble-t-il, du moins avant qu'elle n'eût été gravement endommagée. Reste le passage des Mongols et la restauration, vers 1261, de la forteresse par le sultan Baibars, travaux sur l'importance et la nature desquels les sources ne donnent aucun détail.

(1) Cf. plus haut, p. 106 et suiv., 122 et 168, et plus loin, p. 190, 209 et 231.

(2) D'après les sources (cf. DERENBOURG, *Ousâma*, p. 277), les seigneurs étaient réunis, pour une fête de famille, dans le château, qui s'écroula sur leurs têtes et les fit tous périr. Ce château, c'est-à-dire la demeure des châtelains, s'élevait sans doute au point culminant du terre-plein, soit sur l'emplacement du donjon D. La forteresse fut ruinée; son enceinte et toutes les constructions qu'elle renfermait s'effondrèrent.

(3) Voici quelques sources relatives aux deux sismes et aux deux restaurations de Nūr al-dīn à Chaizar : Abū Ya'lā, p. 335 à 344; Kamāl al-dīn, dans RÖHRICHT, *Beiträge*, I, p. 319 (et 332), et *ROL*, III, p. 529 (et 549); Abū Chāma, I, p. 104 à 110, et 184; Ibn al-Athīr, XI, p. 144, 233 et 267; Abu l-fidā', III, p. 32 et 58; *Hist. or. des crois.*, I, p. 31, 44, 506, 572 et 606; II[b], p. 196 à 200, et 309; III, p. 508 et suiv. (Abu l-maḥāsin); IV, p. 84 et 92 à 95; Ibn al-Jauzi et Ibn al-Furāt, cités par DE KREMER, *loc. cit.*; Sibṭ ibn al-Jauzi, p. 140; Abu l-faraj, trad. Bruns, p. 355, et dans Michel, III, p. 315; éd. Salhani, p. 362; Ibn Khaldūn, V, p. 243; Suyūṭi, f° 12 r°; G. de Tyr, l. XX, ch. 18 (*Hist. occ. des crois.*, I, p. 972); DERENBOURG, *Ousâma*, p. 282; RÖHRICHT, *Geschichte*, p. 290, n. 6; cf. plus haut, p. 161, 172 et 176, et plus loin, p. 192. Chaizar ne paraît pas avoir été atteinte par les sismes de la fin du XII[e] siècle.

Ainsi, d'après les chroniques, les restes actuels de la forteresse pourraient être attribués soit à Nūr al-dīn vers 1160 (et 1170), soit à Baibars un siècle plus tard. Or, l'étude de ces restes nous a révélé au moins deux étapes successives : la première, à laquelle appartiendraient le saillant S et le donjon D, caractérisée surtout par ces blocs à refends et à bossages qui, dans les châteaux latins, nous ont paru dater de la fin du XII[e] siècle[1]; la seconde, représentée par l'ouvrage O et son puissant glacis (pl. XXVI en bas), dont l'appareil paraît remonter au XIII[e] siècle. S'il fallait conclure ici, nous proposerions, bien qu'avec prudence, d'attribuer le saillant S et le donjon D à Nūr al-dīn et l'ouvrage O à Baibars; mais il reste à faire intervenir les textes épigraphiques, pour la discussion desquels nous n'avons fait que déblayer le terrain.

L'inscription sculptée au-dessus de l'entrée, sur la face nord du saillant S, attribue cet ouvrage au sultan Qalāwun, le 10 juillet 1290, cinq mois avant sa mort. Malgré les grandes dimensions et la belle apparence de ce texte, il ne paraît pas avoir, pour l'histoire de la forteresse, l'importance à laquelle il a l'air de prétendre. Le terme arabe qui désigne ici la construction s'emploie pour un travail quelconque; peut-être s'agit-il de simples reprises, dont on voit des traces sur le saillant S, surtout autour de l'entrée. Il semble bien qu'aucun événement, sous le règne de Qalāwun, ne justifie, peu d'années après les travaux de Baibars, des réparations importantes à la forteresse. Il est vrai qu'elle appartint quelque temps à l'émir rebelle Sunqur al-achqar; mais le sultan la lui reprit sans coup férir[2]. Voici comment on pourrait expliquer le rôle de Qalāwun : l'année précédente, il avait repris aux Francs Tripoli, Beyrouth et d'autres points de la côte. Ces opérations, qui provoquèrent des mouvements de troupes dans la Syrie du Nord[3], avaient peut-être attiré l'attention du sultan sur une forteresse dont le rôle se bornait alors à celui d'une place de garnison. Il se peut aussi que l'inscription se rapporte à l'ouvrage O; mais il nous paraît plus vraisemblable d'attribuer cet ouvrage au règne de Baibars, alors que Chaizar, en face des Mongols, pouvait jouer encore un rôle stratégique. En résumé, l'inscription de Qalāwun ne modifie pas les hypothèses que nous avons émises sur l'origine du saillant S et de l'ouvrage O.

Quant au donjon D, il porte aussi, sur sa face nord, une longue inscription, qui l'attribue au sultan Malik 'Azīz Muḥammad, le 29 août 1233 (pl. XXVII en haut). Or, c'est précisément en 1233, on l'a vu, que Muḥammad reprit Chaizar

(1) Voir plus haut, p. 109, 153, 154 et 158; cf. plus loin, p. 209, n. 2, 272 et 282.

(2) Voir les sources citées plus haut, p. 183, n. 2.

(3) Voir MAQRĪZI, *Sultans Mamlouks*, II[a], p. 102 et suiv.

à Yūsuf ibn al-Dāya [1]. Ce texte inédit est important pour l'histoire, parce qu'il confirme, une fois de plus, l'admirable précision des chroniques arabes. Sa valeur archéologique ne serait pas moindre, si l'on pouvait en conclure que Muḥammad a rebâti le donjon D tout entier; or, ici reparaissent les scrupules qui nous ont arrêté au saillant S. Le lapicide emploie le même terme vague, applicable à une simple reprise aussi bien qu'à une reconstruction ou à une fondation; d'ailleurs, la forteresse ayant été, on l'a vu, livrée sans coup férir, il n'est pas vraisemblable que le sultan d'Alep ait eu à rebâtir le donjon de fond en comble.

L'examen des matériaux de l'inscription semble confirmer ces réserves. Malgré l'illusion produite par la large moulure qui l'encadre, il paraît, à la loupe, que ce texte a été sculpté *après la pose,* à même les blocs d'un parement primitif dont on se serait borné à ravaler les bossages. Les dernières lignes sont gravées hors cadre, et plus grossièrement, sur quelques blocs dont on n'a pas même pris la peine de faire sauter tout le bossage. Si cette partie du donjon avait été bâtie alors, l'inscription, semble-t-il, serait *composée dans le parement,* au lieu d'offrir les signes d'une simple surcharge.

On voit avec quelle prudence il convient de tirer parti, *au point de vue archéologique,* des inscriptions arabes gravées sur les monuments dont l'origine plus haute est attestée par d'autres témoignages. Or, tel est le cas pour la plupart des forteresses, que des circonstances impérieuses obligeaient à remanier sans cesse, pour suivre les progrès de la poliorcétique.

Cette observation, nous l'avons déjà faite et nous aurons l'occasion d'y revenir [2]. Elle soulève un problème que nous nous bornons à signaler en passant, parce qu'il dépasse les limites de cette étude. Nous avons montré ailleurs, dans l'épigraphie arabe, certains caractères qu'on peut interpréter comme des souvenirs, plus ou moins conscients, d'une époque où les inscriptions avaient un caractère nettement magique [3]. A ce propos, on peut se demander si les termes de construction, dans l'épigraphie arabe, ne sont pas ambigus à dessein, ces textes ayant pour but de commémorer moins un travail matériel qu'une *prise de possession,* c'est-à-dire, en dernière analyse, d'assurer au titulaire la jouissance non disputée d'une place conquise ou d'un monument quelconque placé sous son

[1] Voir plus haut, p. 182. Cette inscription et celle du saillant S ont été signalées déjà par Burckhardt, *Reisen,* p. 247, et Sachau, *Reise,* p. 69.

[2] Voir *Amida,* p. 22; cf. plus haut, p. 139 et suiv., et plus loin, p. 213 et suiv.

[3] Voir *Amida,* p. 73 et *passim;* Sarre et Herzfeld, *Reise,* I, p. 36. Nous y reviendrons en étudiant, à l'aide de documents nouveaux, les inscriptions et les bas-reliefs astrologiques du pont de Jazīrat ibn ʿUmar sur le Tigre (xiie siècle).

égide [1]. Quoi qu'il en soit, la présence, sur un monument arabe, d'une inscription précise et authentique ne constitue pas, à elle seule, un *certificat d'origine,* puisqu'il est permis de n'y voir qu'un *titre de propriété.* Dès lors, pour revenir au donjon D, c'est dans la construction même qu'il faut chercher la preuve de cette origine.

L'appareil à faibles bossages, nous l'avons dit, est fréquent dans les forteresses syriennes du xiie siècle; mais on le retrouve au xiiie, du moins chez les musulmans : ainsi, à Damas, à Boṣrā, à ʿAjlūn. En outre, l'aménagement intérieur du donjon D rappelle celui de quelques ouvrages arabes qu'il est difficile de faire remonter au delà du xiiie siècle [2].

En résumé, le saillant S peut remonter à l'époque de Nūr al-dīn [3], malgré l'inscription plus récente qui le décore, et l'ouvrage anépigraphe O paraît dater du règne de Baibars. Quant au donjon D, il peut aussi remonter à l'époque de Nūr al-dīn [4], l'inscription plus récente qui le décore n'ayant pas une valeur *archéologique* absolue. Toutefois, les caractères de la construction, rapprochés de ce texte, indiquent plutôt qu'il a été rebâti par le sultan Muḥammad, peut-être à partir du niveau de l'inscription [5].

B. LE VILLAGE (SĒJAR).

La plus grande partie du village actuel de Sējar s'abrite dans les ruines de la forteresse, dont l'enceinte lui sert de carrière. C'est tout ce qui reste de la ville haute médiévale, du *balad* illustré par l'émir Usāma ibn Munqidh. Quant

[1] Cf. plus haut, p. 140. En appliquant à l'inscription du donjon D la théorie proposée pour celles de Baibars au Krak, on est conduit à supposer que la date de ce texte est *celle de la prise de Chaizar* par le sultan Muḥammad, et qu'il a pour but moins de commémorer un travail matériel que d'assurer au vainqueur, au moyen des titres (précatifs) et des souhaits de victoire qu'il renferme, et par un procédé bien connu de magie sympathique, la possession incontestée de sa conquête.

[2] Voir plus loin, p. 208 et suiv., fig. 126 et 128.

[3] Les assises inférieures de ce saillant renferment de gros blocs à parements lisses qui datent d'une époque plus ancienne, byzantine ou antique.

[4] Un petit nombre de constructions militaires portent des inscriptions de Nūr al-dīn; ainsi l'ancienne porte de Damas (démolie) à Baalbek, et à Damas, le Bāb el-jābiye et une tour ronde de l'enceinte. Cette tour a été remaniée au xive siècle et revêtue de gros moellons à parements lisses; mais les parties conservées du xiie siècle ont des blocs à bossages pareils à ceux du donjon D.

[5] Cette dernière hypothèse est à rapprocher de celle que nous avons émise plus haut, p. 146, pour les travaux de Baibars et de Qalāwun au Krak. Dans un coin de l'enceinte voisin du donjon D, nous avons relevé un fragment d'inscription que nous croyons pouvoir attribuer à ce Chihāb al-dīn Yūsuf qui livra Chaizar au sultan Muḥammad. Mais cette attribution fût-elle certaine, ce texte n'aurait pas grande valeur archéologique, la partie de la forteresse où il se trouve étant en ruine.

à la ville basse, la *madīna* du XIIe siècle, il faut la chercher dans ce pauvre hameau H qui descend vers l'Oronte, au nord et au-dessous de la forteresse, et s'arrête à l'entrée du pont P (fig. 104). Avons-nous ici le fameux «pont des Banū Munqidh», qui donnait à Chaizar sa valeur stratégique au moyen âge? C'est fort possible; mais il a été remanié plusieurs fois dès lors, ainsi qu'en témoignent les débris d'inscriptions du XVe siècle encastrés dans le parapet du pont actuel. D'autre part, nous n'avons retrouvé aucune trace de ce *ḥiṣn al-jisr* ou «château du pont» signalé souvent par Usāma, et qui nous paraît avoir formé une tête de pont sur la rive droite de l'Oronte[1]. Le pont du XIIe siècle et son château se trouvaient peut-être un peu plus en amont, là où deux gros piliers de maçonnerie, émergeant du fleuve, résistent encore à son cours impétueux[2].

FĀMYA.

Nous réunissons sous ce nom les ruines de l'antique Apamée et celles de son acropole, devenue la forteresse médiévale de Qal'at el-mudīq; c'est à celle-ci que nous consacrons la plus grande partie de ce chapitre.

A. APAMÉE.

Les ruines d'Apamée couvrent le bord d'un plateau qui commande la rive droite de l'Oronte. Le site en est grandiose et mélancolique : au sud et à l'est, le



Fig. 115. — Vue générale d'Apamée et de Qal'at el-mudīq, prise du nord-est.

regard se perd dans une plaine fertile, un peu ondulée, que borde le lointain profil des monts de Ḥamā; au nord, il s'arrête aux premiers contreforts du Jebel el-bāra; au nord-ouest, il s'enfonce dans la vallée de l'Oronte, jusque vers Jisr el-chugr; à l'ouest, il se repose, au delà de ce fleuve, sur la ligne uniforme du Jebel el-nuṣairiyye (fig. 115, dernier plan).

[1] Voir Usāma, éd. et trad. Derenbourg, et Derenbourg, *Ousâma*, *passim* (index); *Notes croisades*, p. 400 (16) et suiv.

[2] Voir la gravure publiée par Littmann, 1899, p. 209.

L'enceinte antique, dont il reste quelques vestiges, formait un vaste quadrilatère, au grand axe dirigé du nord au sud[1]. Deux rues principales, se coupant à angle droit près du centre de la ville, aboutissaient à des portes aujourd'hui détruites, sauf celle du nord, dont on voit encore les fondations et les premières assises (fig. 115, à droite)[2]. Tout ce champ de ruines est couvert de débris gisant parmi les blés et les ronces : bases, tambours et chapiteaux de colonne, fragments d'ante et d'architrave, blocs appareillés, le tout en calcaire gris, d'un grain un peu grossier, rongé par les lichens. Le style de ces morceaux trahit une époque plus haute que celle des ruines du Jebel el-bāra; on en jugera à cette base de colonne (fig. 116) que nous avons relevée près du carrefour central de la ville, et qui paraît avoir fait partie d'un portique bordant, comme à Palmyre, l'une des rues principales[3].

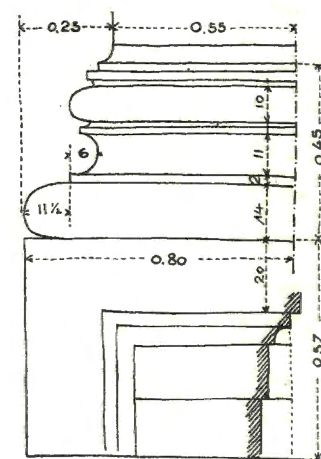


Fig. 116.
Apamée, socle et base antiques.

B. QAL'AT EL-MUDĪQ.

Relevés et description. — Vers le milieu du front ouest de l'enceinte antique s'élève une grande et haute butte; isolée du plateau par un vallon circulaire, vestige d'un ancien fossé, elle commande ce plateau vers l'est et domine de beaucoup plus haut la vallée de l'Oronte à l'ouest[4]. Cette butte, qui marque l'emplacement de l'acropole antique, porte les ruines de la forteresse médiévale de Fāmya, appelée aujourd'hui Qal'at el-mudīq (fig. 115, à gauche).

Qal'at el-mudīq n'est pas, comme le Krak, une forteresse isolée commandant un point stratégique. Ainsi que Chaizar, c'est une ancienne citadelle. La ville qu'elle défendait a disparu et l'acropole est devenue ville et forteresse, ou plutôt bourg fortifié. Mais Chaizar a conservé sous ses murs un faubourg ou ville basse, alors qu'on n'en retrouve aucune trace à Apamée, dont la destruction

[1] Voir les relations de Niebuhr, Burckhardt et Thomson, dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 1076 et suiv.; Sachau, *Reise*, p. 74 et suiv. (avec un petit plan); Waddington, *Inscriptions*, p. 613; Butler, 1899, p. 52, 285 et suiv.; Prentice, 1899, p. 138 et suiv.; Littmann, 1899, p. 199 et suiv.

[2] A cette vue, prise à l'est de la porte, cf. celles publiées par Sachau, pl. XII (au sud-est), et Butler, p. 53 (au sud-ouest).

[3] Cette base nous paraît appartenir à la colonne publiée depuis par Butler, fig. 21, p. 54 et suiv., bien que nos mesures, prises à la hâte, ne concordent pas rigoureusement avec les siennes.

[4] Voir le plan de Sachau, p. 76, la vue de son frontispice, prise des marais de l'Oronte au sud-ouest, et celle de Butler, p. 52, prise du sud-est.

paraît remonter à l'invasion perse du VII[e] siècle[(1)]. Peut-être a-t-elle disparu plus tôt encore, puisque ses ruines ne renferment aucun reste apparent de l'époque byzantine[(2)]. Ainsi, la Fāmya d'avant les croisades n'était déjà plus que la

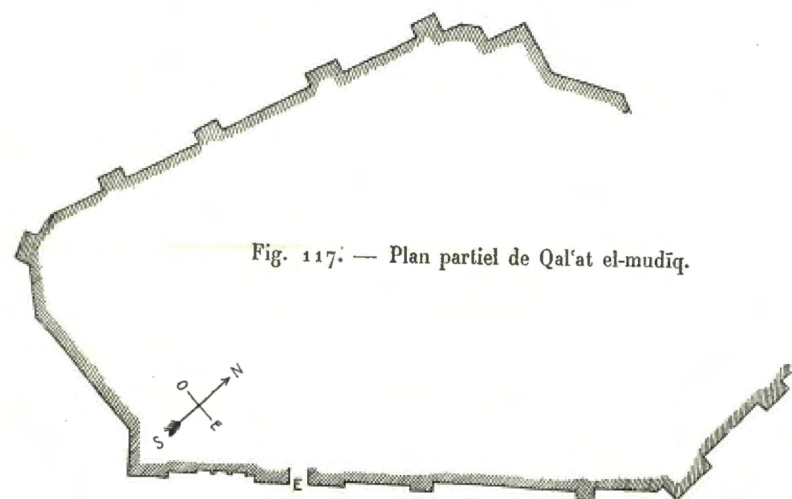


Fig. 117. — Plan partiel de Qal'at el-mudīq.

bourgade renfermée dans la citadelle, devenue enceinte. Cette origine explique peut-être pourquoi celle-ci, ruinée à son tour, ne possède ni citadelle, comme les grandes villes fortifiées, ni donjon, comme les pures forteresses.

Cette enceinte (fig. 117)[(3)] forme un polygone irrégulier et comprend une courtine, renforcée de saillants carrés à faibles flanquements (fig. 118). L'appareil se compose de blocs de dimensions diverses, les uns à refends et à bossages, les autres à parements lisses, alternant avec des fûts de colonne en parpaing. Le pied des murs repose sur un glacis d'appareil qui va s'amortir dans le fossé. L'enceinte est assez bien conservée sur les faces nord, est et sud; mais le couronnement a disparu partout.

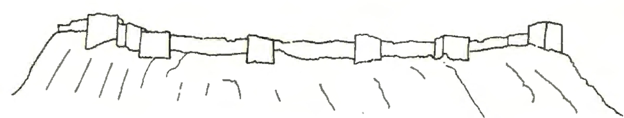


Fig. 118. — Qal'at el-mudīq, profil de l'enceinte.

L'entrée s'ouvrait en E (fig. 117), par une haute porte aujourd'hui murée, voûtée entre deux saillants carrés. Elle donnait accès dans une vaste salle, construite en grand appareil et voûtée en berceau brisé; on y voit, sculptée

(1) Voir les sources citées dans Ritter, *tom. cit.*, p. 1080 et suiv.

(2) La basilique publiée par Butler, 1899, p. 55 et fig. 22, est un édifice civil, antérieur à l'époque chrétienne.

(3) Ce croquis, fait à la hâte et par un temps pluvieux, se borne à donner une idée générale de l'enceinte; il ne prétend pas à l'exactitude des détails.

entre deux arcades, une inscription au nom du sultan d'Alep Malik Nāṣir Yūsuf, datée de 654 (1256)[(1)]. L'entrée actuelle, pratiquée dans le voisinage de l'ancienne, donne accès au terre-plein, occupé par un village dont les maisons de pierre escaladent la courtine de l'enceinte.

Le front nord de la forteresse possède une belle tour carrée, portant sur sa face intérieure une inscription (pl. XXVII en bas) au nom du sultan d'Alep Malik Ẓāhir Ġāzī, datée de 604 (1205-06)[(2)]. Ce texte est gravé sur quatre blocs et décoré de rosettes de pur style arabe, sculptées sur les blocs voisins. Les dimensions de ces pierres prouvent une fois de plus qu'en Syrie, ni les anciens ni les croisés n'eurent le monopole du grand appareil[(3)].

Aussi bien, dans son état actuel, la forteresse n'est ni antique, ni byzantine, ni latine. Son aspect général, la forme de la butte et son glacis d'appareil, le plan carré de toutes les tours, leur faible saillie et leur aménagement intérieur, les bigarrures de l'appareil et les fûts en parpaing, l'absence d'un donjon comparable à ceux des forteresses latines, la disposition des saillants de l'entrée, répondant au type de la *bāchūra*[(4)], les deux inscriptions de ses murailles, enfin l'absence d'aucun vestige apparent des croisés, tout trahit ici la main-d'œuvre arabe. De fait, les Francs n'ont possédé Famie que durant moins d'un demi-siècle, et dans les premiers temps des croisades, c'est-à-dire avant la période des grands monuments militaires. L'histoire, qui va nous le montrer, nous aidera à préciser l'origine des restes actuels de la forteresse.

Aperçu historique. — Vers la fin du XI[e] siècle, l'antique Apamée, devenue la Fāmya arabe et reléguée dès lors dans la Qal'at el-mudīq actuelle[(5)], appartint tour à tour à plusieurs de ces petits dynastes qui s'attachaient tantôt aux Seljoukides, tantôt aux Fatimides, ces deux empires dont les confins se pénétraient dans la Syrie du Nord. A la suite d'événements compliqués, cette place forte tomba, en septembre 1106, aux mains de Tancrède, prince d'Antioche[(6)].

(1) Publiée par Littmann, 1899, p. 202.

(2) Publiée *ibidem*, p. 200.

(3) Cf. plus haut, p. 105.

(4) Voir plus haut, p. 141, n. 2, et plus loin, p. 213, n. 7.

(5) Le nom arabe d'Apamée (Afāmya, Fāmya, Fāmyā, la Famie des croisés) s'est conservé jusqu'à nos jours; il figure encore dans la carte arabe de Beyrouth (1889), à côté de celui de Qal'at el-mudīq. Ce dernier, dont nous ignorons l'origine, se trouve dès le XVII[e] siècle, dans le *Kitāb manāsik al-ḥajj* (1682), trad. Bianchi, dans *RVMSG*, II, p. 107.

(6) Voir les sources dans Reinaud, *Extraits*, p. 21, Quatremère, dans *Mines de l'Orient*, IV, p. 339 et suiv., Defrémery, *Mémoires d'histoire orientale*, p. 53, *Nouvelles recherches*, p. 8 et suiv., Derenbourg,

Sans doute, Apamée fut remise à un châtelain ou à un vassal de ce prince, car Roger, le neveu et le successeur de Tancrède, s'y arrêta plusieurs fois durant son règne[(1)]. Mais Nūr al-dīn s'en empara le 26 juillet 1149[(2)] et dès lors, cette place fut perdue pour les Francs. Elle eut beaucoup à souffrir du tremblement de terre de 1157[(3)] et l'on peut croire, bien qu'aucun texte ne semble confirmer cette hypothèse, que Nūr al-dīn y fit, comme à Chaizar, des travaux importants; puis il la remit en fief à quelque officier de son armée.

Le premier seigneur féodal que nous trouvions à Fāmya est l'émir ʿIzz al-dīn Ibrahīm, fils de Chams al-dīn Muḥammad, de la famille des Ibn al-Muqaddam. C'est à lui qu'au mois d'août 1188, Saladin remit le château de Burzaih, qu'il venait de reprendre aux Francs[(4)]. A la mort de Saladin, il possédait encore Fāmya[(5)], qu'il tint dès lors en fief du sultan d'Alep Malik Ẓāhir Gāzī.

Au début de l'année 597 (fin 1200), Ibrahīm mourut à Fāmya, qui devint

Ousâma, p. 74, Röhricht, *Geschichte*, p. 9, 63 et suiv., Rey, *Princes*, p. 17, Hartmann, dans *ZDPV*, XXIV, p. 58 et suiv., Weil, *Chalifen*, III, p. 187 et suiv., Kugler, *Boemund und Tankred*, p. 37 et 71, n. 11, et en dernier lieu Abū Yaʿlā, p. 149 et suiv.

(1) Voir Röhricht, *Geschichte*, p. 108, 109 et 116; Rey, *Princes*, p. 24, etc. Les sources arabes signalent souvent, jusque vers 1130, les Francs d'Apamée; cf. *Hist. occ. des crois.*, V, p. 644.

(2) Voir les sources dans Weil, *Chalifen*, III, p. 295, Röhricht, *Geschichte*, p. 261, n. 3 et 4, etc. La date précise reproduite ici d'après Abū Chāma (18 rabīʿ Ier 544) se lit dans l'édition de Boulaq, I, p. 58; mais ce passage est obscurci par l'omission de quelques mots qui figurent dans le texte arabe des *Hist. or. des crois.*, IV, p. 63. Contrairement à ce que dit Röhricht, l'année 544 (sans autre indication) se trouve aussi dans l'*Histoire des Atābeks* d'Ibn al-Athīr (*Hist. or. des crois.*, IIb, p. 180, passage reproduit par Abū Chāma, I, p. 62); on la retrouve dans Sibṭ ibn al-Jauzi, p. 122, et dans Abu l-maḥāsin, *Hist. or. des crois.*, III, p. 505. La date 545 ne figure donc que dans le *Kāmil* d'Ibn al-Athīr, XI, p. 98, et dans ses deux imitateurs Abu l-fidā', III, p. 24 en haut (cf. *Hist. or. des crois.*, I, p. 29 et 478) et Kamāl al-dīn, dans Röhricht, *Beiträge*, I, p. 315, et *ROL*, III, p. 522. La date donnée par Abū Chāma est d'autant plus sûre qu'on la trouve déjà dans Abū Yaʿlā, p. 305, auquel le premier, qui le cite très souvent, l'a sans doute empruntée.

(3) Voir Abū Yaʿlā, p. 335, 337 et 343; Ibn al-Athīr, XI, p. 144; *Hist. or. des crois.*, I, p. 503; III, p. 508 (Abu l-maḥāsin); Kamāl al-dīn, dans Röhricht, *Beiträge*, I, p. 319, et *ROL*, III, p. 529; Ibn al-Jauzi et Ibn al-Furāt, cités par de Kremer, *loc. cit.*; Sibṭ ibn al-Jauzi, p. 140; Abu l-faraj, trad. Bruns, p. 355 (ex urbibus... et Euphemia ne unus quidem servatus est), et dans Michel, III, p. 316; éd. Salhani, p. 362; Derenbourg, *Ousâma*, p. 276; Röhricht, *Geschichte*, p. 290, n. 6.

(4) Voir Abū Chāma, II, p. 131; *Hist. or. des crois.*, IV, p. 373; Röhricht, *Quellenbeiträge*, I, p. 106; *Geschichte*, p. 480. Son père fut un des grands officiers de Nūr al-dīn et de Saladin. En 574 (1178-79), ce dernier lui donna, en échange du fief de Baalbek, un dédommagement dont les chroniqueurs auxquels nous empruntons ce détail (Ibn al-Athīr et Abu l-fidā', dans *Hist. or. des crois.*, I, p. 48 et 633) ne précisent pas la nature. Peut-être cette indemnité fut-elle le fief d'Apamée, que Muḥammad, mort en février 1188, aurait légué à son fils Ibrahīm.

(5) Voir Abu l-fidā', III, p. 92; *Hist. or. des crois.*, I, p. 70.

l'apanage de son frère Chams al-dīn ʿAbd al-Malik; il y mit un lieutenant nommé Qaraqūch. Le sultan Gāzī, qui visait à centraliser son royaume et venait de reprendre plusieurs fiefs à ʿAbd al-Malik, tenta vainement d'enlever Fāmya à Qaraqūch; mais l'année suivante, ce dernier lui livra la place et Gāzī remit en échange un autre fief à ʿAbd al-Malik[(1)]. L'inscription de Gāzī, datée de l'année 602 (1205-06), confirme le témoignage des chroniqueurs et marque la prise de possession de Fāmya par le sultan d'Alep[(2)].

Nous ne trouvons aucun fait à signaler jusqu'à l'inscription du sultan Yūsuf, datée de 654 (1256). Ce document prouve que Fāmya continua d'appartenir aux Ayyoubides d'Alep, jusqu'à l'invasion mongole; puis elle fut incorporée au royaume égyptien des Mamlouks[(3)]. En 666 (1268), c'est de Fāmya que le sultan Baibars partit, à la tête d'un de ses corps, pour le siège d'Antioche[(4)]. Sous le sultan Qalāwun, cette place appartint quelque temps à l'émir rebelle Sunqur al-achqar[(5)]. Qalāwun la reprit peu après et nous la trouvons parmi ses domaines, dans le traité qu'il conclut avec les Francs en 682 (1283)[(6)]. Mais Fāmya n'occupait plus, comme le Krak, un point stratégique important; d'autre part, elle restait dès lors, plus encore que Chaizar, à l'écart des grandes routes commerciales. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la voir tomber au rang d'un simple district de la province d'Alep[(7)].

S'il est sûr que Qalʿat el-mudīq est une forteresse purement arabe, l'histoire,

(1) Voir Ibn al-Athīr, XII, p. 107; Abū Chāma, II, p. 244, et *Dhail*, f° 28 v°; Abu l-fidā', III, p. 104 et suiv.; *Hist. or. des crois.*, I, p. 77 à 79; V, p. 146; Kamāl al-dīn, dans *ROL*, IV, p. 221 et suiv.; V, p. 37; Sibṭ ibn al-Jauzi, p. 310; Röhricht, *Geschichte*, p. 685.

(2) D'après la théorie suggérée plus haut, p. 140 et 187, n. 1, ce texte devrait être contemporain de la prise de Fāmya par Gāzī. Il y aurait plusieurs manières d'expliquer ce léger écart : la théorie n'est pas rigoureusement exacte, ou la forteresse renfermait une autre inscription de Gāzī, datée de 598, ou Qaraqūch ne la livra que vers 602, etc.

(3) Nous ignorons si la forteresse fut ruinée par les Mongols et restaurée par le sultan Baibars.

(4) Voir Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 52, et Nuwairi, *ibidem*, n. 62; ʿAini, dans *Hist. or. des crois.*, IIa, p. 228; cf. plus loin, p. 248, n. 3, 251 et 263.

(5) Voir Ibn ʿAbd al-Raḥīm, f° 189 r°; Maqrīzi, *op. cit.*, IIa, p. 30; Abu l-maḥāsin, *Manhal*, Paris 2070, f° 112 r° (lire افامية); Röhricht, *Geschichte*, p. 979; Weil, *Chalifen*, IV, p. 118 à 121; cf. plus haut, p. 183, n. 2, et plus loin, p. 258, 278 et 287.

(6) Voir *Tachrīf*, f° 75 r°, et dans *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 180 et 226; Röhricht, *Regesta*, p. 378, n° 1450.

(7) Au xive siècle, ʿUmari ne la classe déjà plus dans les districts à forteresse de cette province, dont elle ne forme qu'un district civil (*wilāya*); *Taʿrīf*, p. 181. La médiocre importance d'Apamée au xve siècle ressort du fait qu'elle figure alors parmi les districts dont le préfet n'a pas droit à la *mukātaba*, c'est-à-dire à certaines formules de politesse dans la correspondance de la chancellerie du Caire; voir *Dīwān*, fos 91 r° et 241 r°. Ces deux auteurs écrivent فامية.

on le voit, ne fournit aucun indice précis qui permette d'en attribuer la construction à l'un ou l'autre de ses possesseurs musulmans. Il se peut qu'elle ait conservé des vestiges de l'époque de Nūr al-dīn et de Saladin. Mais si l'on songe que les seules inscriptions qu'on y trouve sont au nom de deux sultans ayyoubides d'Alep, que ces princes ont repris systématiquement et réparé la plupart des châteaux féodaux de leur royaume, enfin que l'aspect général de Qal'at el-mudīq rappelle celui des ouvrages ayyoubides que nous avons étudiés à Chumaimis et à Chaizar et que nous étudierons à Alep et à Ḥārim, on sera d'accord pour attribuer la forteresse actuelle, dans son ensemble, à la première moitié du XIIIe siècle.

C. LA MOSQUÉE.

Au sud-ouest et au-dessous de la forteresse, sur le penchant de la colline qui descend vers l'Oronte, s'élève une petite mosquée, d'un style simple, mais élégant. Son plan (fig. 119) forme un rectangle allongé et comporte un sanctuaire à trois travées, précédé d'un porche P à trois arcades, dont les arcs brisés retombent sur deux colonnes et sur deux antes. Une porte ouverte au fond du porche donne accès à la travée centrale C du sanctuaire, qui est voûtée en coupole et renferme la niche de qibla. Les deux travées latérales, qui s'ouvrent par deux arcs sur la centrale, sont couvertes en voûtes d'arêtes. A l'angle nord-ouest se dresse un petit minaret M, à galerie et couronné d'une lanterne en éteignoir[1]. Ce plan, plutôt anatolien que syrien, trahit l'époque ottomane et annonce le voisinage d'Antioche, où le style turc se substitue au style arabe.

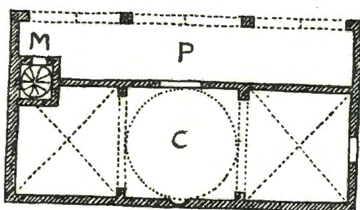


Fig. 119. — Plan de la mosquée de Qal'at el-mudīq.

Sous la mosquée et au bord de la plaine s'élèvent les ruines d'un vaste khān, qui paraît avoir été un relai sur la route, aujourd'hui peu fréquentée, de Chaizar à Jisr el-chugr.

LES VILLES RUINÉES DU JEBEL EL-BĀRA.

On donne le nom de Jebel rīḥā, Jebel el-zāwiye[2] ou Jebel el-bāra à la région des hauts plateaux comprise entre Apamée au sud, Ma'arrat el-nu'mān à l'est,

[1] La mosquée et son minaret se voient dans la gravure publiée par Butler, 1899, p. 52, à gauche au second plan.

[2] D'après Butler, 1904, section B, p. 105. Notre carnet de voyage porte : Jebel zāwī, comme dans Burckhardt, *Reisen*, p. 231.

Rīḥā au nord et la vallée de l'Oronte à l'ouest. Signalées par quelques voyageurs jusqu'au milieu du XIXe siècle[1], les villes ruinées du Jebel el-bāra ont été étudiées pour la première fois par M. le marquis de Vogüé, puis décrites sommairement par M. Sachau. Après lui, nous en avons traversé plusieurs, entre Apamée et Sermīn. Nos relevés se bornent à quelques croquis et à des photographies, en plus grand nombre; à notre retour, ils avaient encore la valeur de l'inédit, surtout les photographies, qui donnent de ces ruines étrangement impressionnantes une image moins précise, mais plus directe que les admirables planches gravées d'après les dessins de MM. de Vogüé et Duthoit. Dès lors ont paru plusieurs volumes des deux expéditions américaines, qui consacrent au Jebel el-bāra une étude à peu près définitive, illustrée par un grand nombre de plans et de gravures, d'après des dessins et des photographies. Cette circonstance nous oblige à faire un choix parmi nos documents, dont nous nous bornerons à donner une description rapide, avec la bibliographie des sujets reproduits dans nos planches.

BTIRSĀ[2].

Pl. XXVIII en bas. — Groupe de maisons en ruine, avec leurs grands blocs de pierre, en assises régulières, leurs corniches et leurs arcs intérieurs. La colline qui les porte offre ce mélange de parties terreuses, couvertes d'herbes folles ou de maigres cultures, et de rochers calcaires, affleurant le sol, qui caractérise les hauts plateaux de la Syrie du Nord.

MIJDLEYYĀ[3].

Pl. XXVIII en haut. — Façade en ruine d'une maison située près de l'église polygonale. La porte, qui s'ouvre sur une ruelle, est masquée en partie par les débris d'une autre construction, couvrant le premier plan; on voit son arc, en plein cintre et mouluré, et plus à droite, les deux consoles et la plate-forme en pierre d'un balcon qui donnait sur la ruelle. Au-dessus court une corniche, sur laquelle s'appuie la moulure d'une petite fenêtre rectangulaire. A gauche de la fenêtre, on distingue, derrière les branches du figuier, un pilastre à élégant

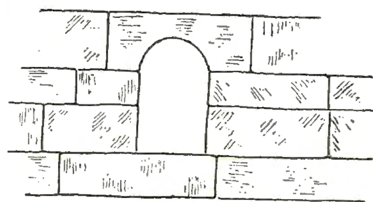
[1] Voir Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 1058 et suiv.

[2] Cf. de Vogüé, *Syrie centrale*, p. 87 à 99, pl. 40 et suiv. (Betoursa); Sachau, *Reise*, p. 85 et suiv. (Btyrṣā); Butler, 1899, p. 154 (Btirsā).

[3] Sur l'orthographe de ce nom, voir plus haut, p. 57, n. 2 (de Vogüé : Moudjeleia; Sachau : Midjlejjâ; Butler : Midjleyyā).

chapiteau corinthien, qui faisait partie d'une loggia ouverte sur l'église [1]. Au-dessus de la fenêtre, les débris de la corniche supérieure se profilent sur le ciel.

Pl. XXIX en haut. — Façade méridionale de l'église polygonale [2], avec ses corniches moulurées et ses fenêtres dont le plein cintre est taillé dans un monolithe, suivant un procédé très fréquent dans l'architecture chrétienne de la Syrie du Nord (fig. 120). A droite en haut court le rampant du toit à simple égout qui recouvrait l'abside et ses annexes; la partie plus basse, à gauche, forme un des côtés du polygone adossé à l'abside à l'ouest.


Fig. 120. — Mijdleyyā, détail.

Pl. XXIX en bas. — Vue prise de l'intérieur d'une maison ruinée, dont la porte, à linteau droit, s'ouvre à gauche sur une ruelle. Au delà s'élève une autre maison, dont la porte, couronnée d'un arc en plein cintre et mouluré, s'ouvre à droite sur la ruelle. Au fond du tableau, le paysage aride et désolé du haut plateau.

EL-BĀRA.

Les monuments d'el-Kefr, la Bara antique et médiévale, sont dispersés dans les vallons et sur les collines qui entourent le village arabe d'el-Bāra (fig. 14) [3].

Pl. XXX à gauche. — Mausolée pyramidal I [4], avec sa porte à piédroits et linteau moulurés, sa corniche en quart de rond et sa couverture en pierre, presque entièrement conservée.

Pl. XXX à droite. — Mausolée pyramidal II [5], avec ses arêtes cannelées, sa triple corniche et sa couverture en pierre, pareille à l'autre, mais montrant à la base de la pyramide une brisure plus accentuée. L'appareillage de ces toits

(1) Cf. de Vogüé, p. 88 et 101, pl. 41 et 64. Butler, 1899, p. 261, attribue cette maison au VIe siècle.

(2) Voir la description, le plan, la coupe et la restitution de cet édifice dans de Vogüé, p. 101, pl. 63 et 64. Butler, 1899, p. 237 et suiv., l'attribue aussi au VIe siècle.

(3) Ce croquis de situation, fait au jugé, concorde avec celui de Sachau, p. 86; cf. la carte publiée en frontispice de Butler, 1904, section B, part 3. Sur l'histoire de cette ville et son double nom, voir Littmann, 1899, p. 191 et suiv. Parmi les descriptions anciennes, celle de Walpole (1851) renferme quelques détails curieux; voir *Travels*, III, p. 199 et suiv.

(4) Cf. Sachau, p. 90 et pl. XVI. Butler, 1899, p. 159, l'attribue au Ve siècle.

(5) Cf. de Vogüé, p. 105 et pl. 74 (Ve siècle); Butler, 1899, p. 243 (VIe siècle).

pyramidaux rappelle celui des glacis en pierre qui couvraient les galeries à mâchicoulis de l'enceinte extérieure du Krak [1]. Malgré la distance qui sépare ces monuments, la comparaison semble permise, quand on sait la persistance des méthodes de construction dans ce pays classique de la pierre appareillée.

Pl. XXXI. — Grand mausolée pyramidal III [2], avec un détail du riche décor de sa triple corniche. La couverture en pierre, dont M. de Vogüé vit encore des restes importants, a presque entièrement disparu.

Pl. XXXII en haut. — Ruines d'une grande villa, entourée de dépendances [3]. Au centre, les murs de la salle A, avec leur double pignon de pierre, à forte moulure; à gauche, le rampant du toit à simple égout d'un bâtiment adossé à celui de la salle A. A droite, le portique à double étage de la bâtisse, en retour d'équerre, qui donnait sur le jardin.

Pl. XXXII en bas. — Détail de la même villa, montrant la façade à pignon de la salle A, sur le bas de laquelle se détachent les restes du portique E : deux gros piliers dont les chapiteaux, grossièrement équarris, portent un fragment d'architrave. A droite, les murs de la salle B, adossés à une longue face de la salle A, avec leurs baies en plein cintre; plus bas à droite, le bâtiment C, avec son pignon. Si l'on compare nos photographies avec la planche 52 du livre de M. de Vogüé, on verra que l'état de ce monument n'a guère changé entre les années 1862 et 1895.

Pl. XXXIII en haut. — Façade d'une maison montrant, au premier étage, une porte-fenêtre qui s'ouvrait sur un balcon, entre deux fenêtres plus petites. Ces trois baies sont encadrées de moulures accusant le même profil et couronnées par une corniche; celle de la baie centrale est faite d'un chanfrein richement décoré de rinceaux à fleurons et à monogrammes chrétiens. Au sommet de la façade court la corniche du toit [4].

(1) Voir plus haut, p. 143 et suiv.

(2) Cf. de Vogüé, p. 106, pl. 75 et suiv. (Ve siècle); Sachau, p. 90 et pl. XV; Butler, 1899, p. 244 (VIe siècle).

(3) Voir le plan, la coupe, l'élévation et la restitution de cet édifice dans de Vogüé, p. 93 et pl. 51 à 53; nos lettres correspondent aux siennes. D'après lui, les indigènes appellent cette villa Deïr-Sobat, «le couvent d'Élisabeth»; suivant Sachau, p. 87, ce nom, qu'il écrit Derṣabbât, désigne l'ensemble des ruines d'el-Kefr; notre carnet de voyage, qui porte Dēr Sobāt (ou Sobāt), l'applique à la villa seule.

(4) Voir dans Butler, 1899, p. 262, un motif relevé dans une autre maison d'el-Bāra et presque identique à celui-ci, à part les détails.

Pl. XXXIII en bas. — Maison double, presque entièrement conservée, avec son système de portes et de fenêtres, et ses corniches tantôt moulurées, tantôt en chanfrein décoré de rinceaux à fleurons et à monogrammes chrétiens.

Pl. XXXIV en haut. — Façade d'une maison triple, bordée par un portique ouvrant sur la cour (ou le jardin). Cinq colonnes sont encore debout, portant des fragments d'architrave; leurs chapiteaux offrent une grande variété de style.

Pl. XXXIV en bas. — Détail de l'arc, en plein cintre et mouluré, d'une porte de maison. Au fond de la baie s'ouvre une porte intérieure dont le linteau droit, qui s'est incliné à la suite d'une cassure, est richement décoré de rinceaux d'acanthes et de branches de vigne, et porte un monogramme chrétien et une inscription grecque tirée de la Bible.

Pl. XXXV à droite en bas. — Le même linteau, avec une partie de son inscription [1].

Les autres vues de cette planche montrent l'entrée de trois tombeaux taillés dans le roc; on y entre par un portique au fond duquel s'ouvre une porte à linteau sculpté, donnant accès à une chambre funéraire. Ce type, très répandu à el-Bāra, offre un grand nombre de variétés. On a reproduit ici un portique (à gauche en bas) à colonnes et chapiteaux composites dégénérés, portant une architrave [2], un autre (à gauche en haut) à piliers et tailloirs grossiers, portant trois arcades en plein cintre [3], un autre enfin (à droite en haut) composé d'un arc unique, en plein cintre et mouluré [4]. La fig. 121 montre l'entrée d'un tombeau de la deuxième variété, transformé en citerne par les eaux de pluie.

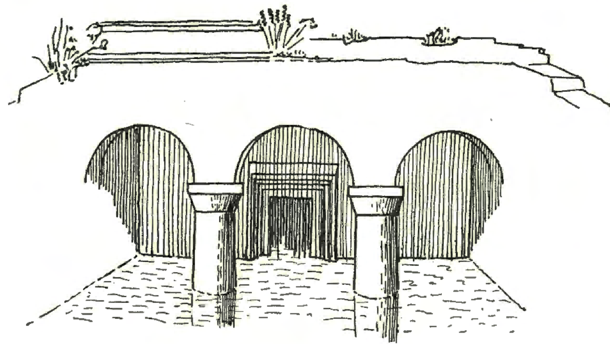


Fig. 121. — Tombeau taillé dans le roc à el-Bāra.

Le seul édifice médiéval d'el-Bāra est la citadelle, qui s'élève sur une colline, au nord d'el-Kefr (fig. 14, n° 11); les indigènes l'appellent Qal'at abī sefyān [5].

(1) Cf. Butler, 1899, p. 32, et un monogramme analogue dans de Vogüé, pl. 32. L'inscription a été publiée par Waddington, *Inscriptions*, n° 2646, et Prentice, 1899, p. 178, n° 192.

(2) Cf. de Vogüé, p. 107 et pl. 79, n° 1.

(3) Cf. même planche, n° 2; Littmann, 1899, p. 193.

(4) Cf. Butler, 1899, p. 104 et suiv.

(5) Cf. le croquis publié par Sachau, p. 86; sur l'origine de ce nom, voir Littmann, p. 194.

C'est une assez vaste construction, bâtie en beaux blocs d'appareil, mais plus qu'à moitié détruite. La partie la moins compromise est une sorte de donjon D (fig. 122), de forme barlongue, flanqué de saillants d'angle carrés et entouré de murs dans lesquels s'ouvrent des meurtrières et que renforcent quelques saillants carrés [1]. Le plan et les détails de la construction trahissent une main-d'œuvre arabe. D'ailleurs, on ne saurait guère l'attribuer aux croisés, qui ne possédèrent el-Bāra que durant quelques années, au début du XIIe siècle [2]. Nous croyons même que cet ouvrage est antérieur aux croisades et voici pourquoi. Quand les Francs s'emparèrent d'el-Bāra en 1098, cette ville était fortifiée [3]. Comme on n'y voit pas de traces d'une enceinte, cette observation d'un chroniqueur latin bien informé paraît s'appliquer à la citadelle. Or, el-Bāra semble avoir eu une certaine importance au XIe siècle, alors que les hauts plateaux de la Syrie du Nord étaient habités par de nombreuses colonies de musulmans chiites. De fait, les inscriptions arabes recueillies jusqu'ici, à el-Bāra et dans les ruines voisines, remontent pour la plupart à cette époque, et l'on y surprend des traces d'influence chiite [4]. En revanche, le silence des chroniques sur le sort d'el-Bāra depuis l'année 1123 fait présumer que cette ville tomba en décadence dès le XIIe siècle [5]. La construction soignée, mais très simple de sa citadelle, qui ne rappelle guère les belles forteresses arabes du XIIe et du XIIIe siècle, semble

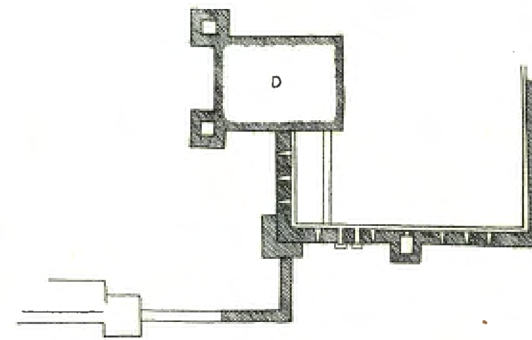


Fig. 122. — Plan de la citadelle d'el-Bāra.

(1) Ce plan n'est qu'un croquis rapide, fait au jugé; il est malaisé de dégager de ses ruines la forme exacte de la citadelle. Une gravure du donjon D a été publiée par Littmann, *loc. cit.*

(2) Tancrède et Raymond de Saint-Gilles s'en emparèrent vers la fin de l'année 1098 et Riḍwān la reprit dès 1104. En 1120, elle fut laissée aux Francs dans le traité qu'ils conclurent avec Ilgāzī, puis reprise par Balak, en mai ou juillet 1123; voir Abū Ya'lā, p. 134 et 209; Kamāl al-dīn, dans Röhricht, *Beiträge*, I, p. 226, 232, 262 et 273; *Hist. or. des crois.*, III, p. 586, 592, 625 et 637 (cf. p. 482, 517, 563 et 579); *Hist. occ. des crois.*, *passim* (index des tomes I, III et IV); Reinaud, *Extraits*, p. 10; Ritter, *tom. cit.*, p. 1064 et suiv.; Röhricht, *Kreuzzug*, p. 114, 159 et suiv.; *Geschichte*, p. 52, 55, 148 et 156; Ducange-Rey, *Familles*, p. 765; Rey, *Colonies*, p. 325; *Princes*, p. 328 (8); Derenbourg, *Ousâma*, p. 24, 66 et 132.

(3) Voir G. de Tyr, l. VII, chap. 8 (*Hist. occ. des crois.*, I, p. 288 : urbs munitissima; éd. Paris, I, p. 236 : une cité mout bien garnie).

(4) Voir Littmann, 1899, p. 183 à 193.

(5) Yāqūt (*Mu'jam*, I, p. 465) y place encore une forteresse (*ḥiṣn*) au début du XIIIe siècle, mais il ne semble pas qu'il en parle *de visu*. Au XIVe siècle, el-Bāra ne figure ni dans la *Cosmographie*

autoriser cette opinion; dès lors, il vaudrait la peine de relever avec soin les restes de ce monument, non pour leur valeur intrinsèque, mais parce que les vestiges de l'architecture militaire arabe antérieure aux croisades sont extrêmement rares [1].

KHIRBET ḤĀS.

Pl. XXXVI. — Deux façades de maison, donnant sur un enclos, cour ou jardin, dont le sol est tapissé de grandes marguerites sauvages. L'une d'elles (en haut) possède un portique à colonnes, avec des restes d'architrave; l'autre est conservée jusqu'à la corniche du toit.

Pl. XXXVII. — Façade d'une maison, vue sous deux angles différents [2]. Le pignon de pierre de l'une des petites faces (en bas) est bien conservé, à part les blocs du couronnement. Au-dessous s'étend un enclos qui renfermait les dépendances et dont la porte d'entrée a gardé son beau linteau de pierre, mouluré et décoré d'un monogramme chrétien. On notera la grande analogie des maisons de Khirbet ḥās et d'el-Kefr.

Pl. XXXVIII en bas. — Autre façade sur enclos, percée de larges portes et fenêtres aux corniches décorées de rinceaux et de monogrammes. Au centre, où le mur de la façade s'est écroulé, l'on voit à l'intérieur un de ces arcs d'appareil, si fréquents dans les ruines antiques de la Syrie, qui portait le sol d'un premier étage ou le palier d'un escalier.

SERJILLA [3].

Pl. XXXVIII en haut. — Vue générale de la partie centrale de ces ruines importantes. A gauche au premier plan, les thermes; à droite au second plan, le café [4]. Au fond, sur la hauteur, les ruines de quelques maisons.

de Dimachqi, ni dans la *Géographie* d'Abu l-fidā', qui signale un grand nombre de forteresses et de simples bourgades dans cette partie de la Syrie.

(1) L'aspect général de la citadelle d'el-Bāra n'est pas sans analogie avec celui de la citadelle de Salamiyye, que nous avons attribuée aussi à l'époque arabe pré-latine; voir plus haut, p. 169 et fig. 93.

(2) La vue d'en haut rappelle celle d'une autre maison de Khirbet ḥās, dans Butler, 1899, p. 178.

(3) Pris à midi, sous un soleil aveuglant, nos clichés de Serjilla sont un peu gris.

(4) Cf. de Vogüé, *Syrie centrale*, p. 94, pl. 55 et suiv.; Sachau, *Reise*, p. 92 et suiv.; Butler, 1899, p. 165 et suiv., et 179; 1904, section B, p. 113 et suiv. (avec un plan général des ruines). Les thermes datent de l'année 473 de notre ère, d'après l'inscription grecque publiée par Butler, 1899, p. 288 et suiv., et Prentice, 1899, p. 190 et suiv., n° 217.

Pl. XXXIX en haut. — Vues des thermes (en haut) et du café (en bas), prises du sud-est.

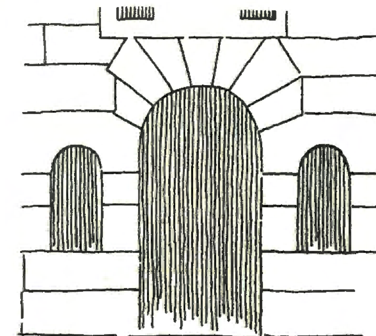


Fig. 123. — Détail à el-Bāra.

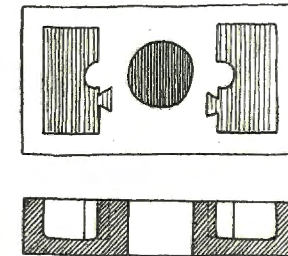


Fig. 124. — Pressoir à el-Bāra.

Pl. XL. — Deux vues, sous deux angles différents, de la façade d'une grande et belle maison double, bordée par un portique à deux étages [1].

Pl. XLI. — A gauche en bas, une autre vue de cette façade, où le portique se détache en avant; à gauche en haut, les thermes et le café, vus de l'est; à droite, deux maisons de la région d'el-Bāra.

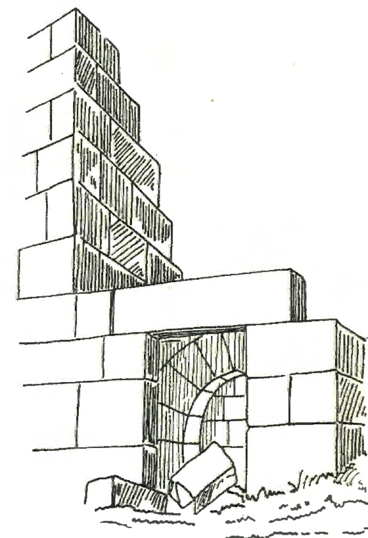


Fig. 125. — Détail à el-Bāra.

La planche XLII et les figures 123 à 125 montrent quelques détails de construction et d'appareillage, relevés dans les ruines de la région d'el-Bāra : portique à piliers, portant un mur au lieu d'une simple architrave (à droite en bas); portes à linteau droit, l'un avec monogramme (à gauche en bas), l'autre reposant sur des consoles (à gauche en haut); portes en plein cintre avec claveaux appareillés, et fenêtres en plein cintre taillé dans un seul bloc (à droite en haut, et fig. 123); pierre à pressoir (fig. 124); entrée d'une maison (fig. 125), etc.

MAʿARRAT EL-NUʿMĀN.

Cette ville, qui eut autrefois une certaine importance [2], n'est plus qu'une grosse bourgade, d'aspect assez maussade. Bâtie dans une plaine monotone, mais bien cultivée, au pied de la lisière orientale du Jebel riḥā, elle est dominée

(1) Cf. de Vogüé, p. 80 et pl. 30 à 33; Butler, 1899, p. 124; 1904, p. 130.

(2) Voir les sources arabes et modernes citées dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 1060, 1568 et suiv.; cf. Sachau, *Reise*, p. 94, et la biographie d'Abu l-ʿalā' Maʿarri, dans Margoliouth, *Anecdota*

au nord-ouest par la haute butte qui servait d'assiette à sa citadelle, entièrement détruite aujourd'hui, comme celles de Ḥōmṣ et de Ḥamā[1]. Le quartier du bazar est le seul qui offre quelque animation. Il renferme la grande Mosquée, bâtie sur le plan classique et dont le haut minaret carré, d'un style remarquable, rappelle celui de la grande Mosquée d'Alep[2].

Maʿarrat el-nuʿmān possède quelques autres monuments arabes, mosquées, madrasas et mausolées. L'un des plus curieux est une vieille madrasa du rite chafiïte, qui fut bâtie, suivant l'inscription de son beau portail, sous le règne de Malik Manṣūr Muḥammad Ier, sultan ayyoubide de Ḥamā, l'année 595 (1199)[3]. Ce texte prouve que Maʿarrat el-nuʿmān appartenait alors au royaume de Ḥamā, et non à celui d'Alep; ce fait est confirmé par les chroniques[4]. L'intérieur offre le plan des madrasas syro-égyptiennes : une petite cour carrée, à

Oxoniensia, Semitic series, part X. Maʿarra joue encore un rôle durant les premières croisades. Les environs de la ville ont conservé des restes de ces beaux jardins d'oliviers et de figuiers que vantent les auteurs arabes.

(1) On va voir qu'elle existait encore au XIIIe siècle. En revanche, l'enceinte de la ville fut ruinée dès le XIIe et ne paraît pas avoir été rebâtie. Voici, à ce sujet, un curieux passage d'Ibn Wāṣil, fo 3 ro : Pendant qu'il assiégeait Bārīn, en l'année 531 (1137), l'atābek Zengi prit Maʿarra aux Francs, qui causaient un grand dommage aux musulmans. L'auteur ajoute que son père, étant à Jérusalem en 623 (1226), y rencontra le sultan Malik Muʿaẓẓam ʿĪsā, qui lui demanda : «La ville de Maʿarra avait-elle une enceinte? — Oui, répondit mon père. — Qui l'a détruite? — L'atābek Zengi, quand il s'empara de cette ville».

(2) D'après leurs inscriptions, le minaret d'Alep daterait de la fin du XIe siècle et celui de Maʿarra, de la fin du XIIe; cf. la note suivante.

(3) Le même architecte a signé ce monument et le minaret de la grande Mosquée. Ces deux signatures m'ont échappé et je dois ce renseignement à MM. Sobernheim et Herzfeld, qui publieront, dans le *Corpus*, les monuments et les inscriptions arabes de Maʿarra; cf. Littmann, 1899, p. 188 et suiv.

(4) Ainsi, par un passage de Kamāl al-dīn, dans *ROL*, IV, p. 222, qui montre le sultan d'Alep saccageant Maʿarra deux ans plus tard, en 597, au cours d'une campagne contre Ḥamā. Il semble qu'à la suite de cette razzia, Maʿarra appartint quelque temps au royaume d'Alep, car une petite mosquée située dans le sud de la ville, le Jāmiʿ nebī allāh yuchaʿ (Josué), renferme une belle inscription au nom du sultan d'Alep Malik Ẓāhir Gāzī, datée de 604 (1207-08); cf. Ibn Chaddād, *Aʿlāq*, fo 24 vo; Ibn al-Chiḥna, p. 98. D'après Kamāl al-dīn, Maqrīzi et Ibn Wāṣil, dans *ROL*, V, p. 65, et IX, p. 497 et suiv., Maʿarra appartenait de nouveau à Ḥamā en 619 (1222). En 631 (1234), le sultan de Ḥamā acheva d'en rebâtir la citadelle. Mais en 635, le sultan d'Alep s'empara de la ville et de la citadelle, qui ne furent rendues à Ḥamā qu'en 658 (1260), sous le sultan Mamlouk Malik Muẓaffar Quṭuz, suzerain du royaume ayyoubide de Ḥamā; voir Abu l-fidā', III, p. 163; *Hist. or. des crois.*, I, p. 111; Kamāl al-dīn, dans *ROL*, V, p. 100; Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, Ia, p. 107. En 1341, ce petit royaume cessa d'exister et devint la province de Ḥamā, dont Maʿarra continua de relever sous les sultans Mamlouks; voir ʿUmari, *Taʿrīf*, p. 181 en bas; Khalīl, *Zubda*, p. 49; *Dīwān*, fos 93 vo et 151 ro.

ciel ouvert, bordée de murs élevés, sur le côté sud de laquelle s'ouvre un sanctuaire, en forme de līwān. L'édifice appartient au groupe intéressant des madrasas ayyoubides; la plupart des villes syriennes en conservaient, naguère encore, de curieux échantillons, mais le nombre en diminue rapidement depuis quelques années[1].

L'époque ottomane a laissé quelques traces à Maʿarrat el-nuʿmān. Au sud de la grande Mosquée s'élève un vaste caravansérail carré, en pierres de taille; dans sa face méridionale s'ouvre un beau portail, décoré d'une inscription qui porte la date 974 (1566-67).

DĀNA.

Pl. XLIII à gauche en haut. — Vue du beau mausolée, pyramidal et prostyle, qui s'élève à l'extrémité nord des ruines de ce nom, à droite du chemin conduisant à Ruwēḥa[2].

Pl. XLIII à gauche en bas. — Ruines d'une hôtellerie appelée Qaṣr el-banāt, à droite du chemin conduisant à Ruwēḥa, à dix minutes au nord du mausolée précédent. Le corps central est entouré de portiques à deux étages, et contre la face est s'adosse une chapelle qui a conservé son toit de pierre à double pente[3].

RUWĒḤA.

Pl. XLIV en haut. — Vue de la petite basilique, prise du sud-ouest[4]. A gauche, la face ouest, avec le pignon de la nef et les rampants des toits à simple égout des deux bas côtés; de la porte d'entrée, masquée par un mur en avant, on n'aperçoit que le linteau droit, que couronne un chanfrein sculpté de rinceaux à fleurons[5]. A droite, le bas côté sud; au-dessus, le mur de clôture de la nef, qui repose sur des arcs en plein cintre.

Pl. XLIV en bas. — Vue de l'intérieur de cette basilique, prise de l'extrémité ouest. A droite, le mur de clôture sud de la nef, avec ses colonnes, ses arcs en

(1) D'après un indigène, cet édifice porte aujourd'hui le nom de Nūr al-dīn Maḥmūd (*al-madrasa al-manṣūba ilā Nūr al-dīn al-chahīd*). Comme c'est Nūr al-dīn qui introduisit les madrasas en Syrie, il se peut que la tradition, gardant un vague souvenir de ce fait, lui attribue volontiers les madrasas les plus anciennes de ce pays. — Dans le sanctuaire, sur une pierre du mur, nous avons copié les lettres ΧΥΛΟΙ.

(2) Cf. de Vogüé, *Syrie centrale*, p. 106 et pl. 77; Sachau, *Reise*, p. 95; Butler, 1899, p. 245.

(3) Cf. Butler, 1904, p. 139 et suiv., pl. XIII et XIV.

(4) Cf. Sachau, p. 96 et pl. XVII, à gauche; Butler, 1899, p. 99 et suiv.; 1904, p. 142.

(5) Cette porte se voit dans Butler, 1899, p. 100.

plein cintre et ses fenêtres carrées; derrière les colonnes, le bas côté sud, et dans le vide de deux arcs, le sommet de l'édicule décrit plus loin (pl. XLIII à droite en haut). A gauche au fond, l'abside et le pignon du chevet.

Pl. XLV en haut. — Vue générale de la grande basilique de Bizzos, prise du sud-ouest et montrant les ruines du porche, de la façade ouest, du bas côté sud, de la nef et de l'abside[1]. A droite de la basilique, le mausolée de Bizzos, décrit plus loin (pl. XLIII à doite en bas).

Pl. XLV en bas. — Détail du porche et de la belle façade ouest de cette basilique. L'arc mouluré qui décharge le linteau de la porte d'entrée, au milieu de cette façade, est franchement outrepassé[2].

Pl. XLIII à droite en bas. — Vue du mausolée de Bizzos, prise du nord-ouest, avec sa coupole en gros blocs d'appareil[3]. A droite, éclairée par le soleil, la façade ouest, dans laquelle est percée la porte d'entrée. Au-dessus du linteau mouluré de cette porte, une architrave sculptée, qui sort à angle droit du mur de la façade, représente tout ce qui reste de la partie supérieure du porche restitué par M. de Vogüé.

Pl. XLIII à droite en haut. — Vue de l'édicule qui s'élève au sud-est de la petite basilique décrite ci-dessus[4]. La destination de ce curieux monument n'est pas encore éclaircie. M. Sachau, qui songea d'abord à un baptistère, s'arrête à l'idée d'un mausolée; M. Butler suggère, mais pour les rejeter l'une après l'autre, les hypothèses d'un mausolée, d'une chaire extérieure et d'un campanile. Ne serait-ce pas un de ces ermitages de stylite dont l'usage se répandit, dans la Syrie du Nord et les régions voisines, après la mort de saint Siméon? On sait que ce dernier vécut trente-sept ans dans une petite cellule, ménagée au sommet d'une colonne qui se dressait au centre de la cour octogonale de la grande basilique de Qal'at sim'ān[5]. M. de Vogüé (p. 148) a signalé, sur la terrasse

(1) Cf. de Vogüé, p. 102, pl. 68 et suiv.; Sachau, *loc. cit.;* Butler, 1899, p. 225 et suiv.; 1904, p. 143 et suiv., pl. XV à XVIII.

(2) Ce détail, qui n'apparaît pas dans de Vogüé, se voit clairement dans les relevés de Butler (cf. 1904, p. 144); dès l'année 1896, nous l'avons signalé, d'après notre photographie, dans *CIA*, I, p. 268, n. 1.

(3) Cf. de Vogüé, p. 113, pl. 68 et 91; Sachau, *loc. cit.;* Butler, 1899, p. 247 et suiv.; 1904, p. 144. On a déjà fait ressortir l'intérêt que ce monument offre pour l'histoire des origines du *weli* à *qubba*, le type classique du mausolée à coupole dans l'architecture arabe.

(4) Cf. Sachau, *loc. cit.;* Butler, 1899, p. 101 et suiv.

(5) Voir de Vogüé, p. 141 et suiv.; cf. plus loin, p. 225 en haut, et pl. LIII.

extérieure de cette église, dans l'angle formé par les branches est et sud, un rocher taillé, surmonté d'une plate-forme à escalier, qu'il suppose avoir servi de base à une chaire en plein air *et peut-être de résidence à un stylite.*

Telle fut aussi, croyons-nous, la destination de l'édicule énigmatique de Ruwēḥa. Cette conjecture s'appuie sur les observations suivantes. La partie supérieure, que n'explique aucune des hypothèses suggérées jusqu'ici, nous paraît remplir d'autant mieux le rôle d'une cellule d'ermite qu'aucun escalier n'y donne accès; on sait que l'isolement du stylite était le caractère saillant de sa vie ascétique. On sait aussi que la colonne de saint Siméon se composait de trois tambours superposés, en l'honneur de la Trinité[1]; or, ce nombre se retrouve ici dans la disposition des huit colonnes qui portent la cellule, trois par trois sur chaque face. Dans la Syrie du Nord, les mausolées hypostyles reposent sur quatre colonnes, placées deux par deux sur chaque face[2], et les mausolées prostyles sont le plus souvent tétrastyles, soit à quatre colonnes, soit à deux colonnes et deux antes[3]. Nous n'en connaissons aucun dont les colonnes offrent la même disposition qu'à l'édicule de Ruwēḥa[4].

SERMĪN.

Perdue dans une plaine immense et dénudée, bien qu'admirablement fertile, cette petite ville, comme celle de Ma'arrat el-nu'mān, eut son heure de prospérité; aujourd'hui, elle n'éveille plus que des idées de décadence[5]. Son aspect est aussi maussade que celui de Ma'arrat el-nu'mān; mais nous y avons été accueillis avec plus de bienveillance.

(1) Voir de Vogüé, p. 141.

(2) Ainsi à Dāna sud (de Vogüé, p. 78 et pl. 107) et à Dānā nord (cf. plus loin, p. 229, et pl. XLVIII à droite en haut).

(3) Ainsi à Ḥās, à Khirbet ḥās, à Dāna sud, à Ruwēḥa, etc.

(4) Nous devons ajouter que cette hypothèse n'a pas trouvé l'approbation des savants auxquels nous l'avons soumise. M. Herzfeld nous fait observer que la disposition tristyle n'est pas rare dans l'antiquité, notamment en Cilicie; pour M. Salomon Reinach, l'édicule de Ruwēḥa serait plutôt un mausolée. Nous n'avons rien trouvé, à ce sujet, dans la biographie de saint Siméon publiée par M. Lietzmann-Hilgenfeld.

(5) Ibn Chaddād Ḥalabi, écrivant en 1275 de notre ère, dit que Sermīn possédait autrefois une enceinte en pierre, aujourd'hui détruite, et près de 300 (?) mosquées, en train de disparaître (*dāthira*); voir *A'lāq*, f° 67 r°; Ibn al-Chiḥna, p. 164; de Kremer, *Beiträge*, p. 14, où les mots bizarres «von runder Form» reposent sur une mauvaise leçon دائرة, au lieu de داثرة). Aux xive et xve siècles, Sermīn ne formait plus qu'un district peu important de la province d'Alep; voir 'Umari, *Ta'rīf*, p. 181; Khalīl, *Zubda*, p. 50; *Dīwān*, f°s 91, 150 r° et 241 r°.

L'édifice principal est la grande Mosquée, qui s'élève près du centre de la ville. Elle est bâtie sur le plan classique, avec une cour rectangulaire, bordée de portiques et d'un sanctuaire sur le côté sud. Ce dernier est couvert, non d'un toit en charpente, mais d'une série de coupoles. Cette disposition frappait déjà, au XIVe siècle, un voyageur arabe[1] qui venait, comme nous, de Maʿarrat el-nuʿmān et de la Syrie centrale, où les mosquées, à part les coupoles traditionnelles au-dessus de la niche de qibla et des mausolées, sont couvertes en charpente, soit en terrasse, soit en toits à double pente[2]. Elle annonce le voisinage d'Alep, où l'emploi de la coupole est plus fréquent qu'à Damas[3], et celui de l'Asie Mineure, ce pays classique de la coupole. Les inscriptions arabes que nous avons relevées à Sermīn n'ont, pour la plupart, qu'un intérêt local; nous n'y avons vu aucun débris antique.

KHĀN ṬŪMĀN.

Le khān ou caravansérail qui donne son nom à ce village s'élève à son extrémité méridionale, sur la rive droite du Quwēq; c'est un bel et vaste édifice de style ottoman. Une inscription en caractères *taʿlīq*, encastrée dans sa face sud, au fond d'une baie ornée de colonnettes torses, porte la date 1062 (1652). Ce texte, que nous n'avons pas relevé, marque peut-être une simple restauration d'un monument dont l'origine, à en juger par le nom du village, remonterait à l'époque des sultans Mamlouks[4]. La tradition locale en attribue la construction au dernier souverain de cette dynastie, Malik Achraf Ṭūmān-beg[5]. Formulée ainsi, cette attribution ne saurait être exacte, puisque Ṭūmān-beg ne monta sur le trône chancelant de l'Égypte qu'après la bataille de Merj dābiq (1516), qui livra en quelques jours au sultan ottoman Salīm Ier la plus grande partie de la Syrie du Nord. Ou bien Ṭūmān-beg a bâti le khān avant son avènement, ou

(1) Voir Ibn Baṭṭūṭa, I, p. 146; cf. Ibn Chaddād, *loc. cit.* D'après de Corancez, *Itinéraire*, p. 33, cette Mosquée est une ancienne église, comme celles de la plupart des villes syriennes.

(2) Voir Sarre et Herzfeld, *Reise*, I, p. 5; *C I A*, I, p. 122.

(3) Cf. plus haut, p. 194 et fig. 119, et plus loin, p. 219 et fig. 130.

(4) Comme celui de Khān chēkhūn, un relai sur la route de Maʿarra à Ḥamā, qui formait la limite des provinces (et plus tard des vilayets) d'Alep et de Ḥamā, ou celui de Khān yūnus, au sud de Gazza, fondés tous les deux au XIVe siècle; voir les sources citées par Quatremère, dans *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 233. D'après Walpole, cité dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 1560, le premier portait une inscription ottomane du XVIIIe siècle. Le second conservait naguère quelques débris épigraphiques de l'époque de sa fondation; voir Schumacher, dans *P E F, Quarterly*, 1886, p. 181.

(5) D'après Squire, cité dans Ritter, *tom. cit.*, p. 1589.

bien il faut en attribuer l'origine à un autre personnage du même nom, par exemple à Ṭūmān-bāy, qui fut sultan d'Égypte durant quelques mois, au début de l'année 1501.

A part ce modeste édifice, Khān ṭūmān n'offre d'autre intérêt que la forme d'une partie de ses maisons, qui sont des cubes en terre battue (ou en briques crues), isolés ou réunis par groupe et couverts d'une calotte ovoïde, comme à Ṣalḥiyye (fig. 17) et dans la plupart des villages de la plaine[1].

ALEP.

Notre court séjour à Alep a été consacré à une étude sommaire des nombreux monuments arabes de cette ville, que les explorateurs avaient négligés jusqu'ici, et au relevé d'une partie de leurs inscriptions. Pour achever ce travail, dont l'importance dépassait de beaucoup nos prévisions, il nous eût fallu modifier notre plan de voyage. Dès lors, M. Sobernheim a réuni toutes les inscriptions arabes d'Alep, dont il a rapporté un grand nombre d'estampages et de photographies. Ces documents paraîtront dans le *Corpus*, avec les relevés d'architecture dus à M. Herzfeld, son compagnon de voyage[2]. Nous nous bornerons à quelques observations sur l'enceinte de la ville et sur la citadelle.

A. L'ENCEINTE.

L'enceinte, de forme à peu près carrée, qui entoure la ville ancienne, a été remaniée sans cesse depuis l'antiquité jusqu'à l'époque ottomane. Au cours de ces transformations, les parties primitives ont disparu peu à peu; dans son état actuel, elle remonte aux Ayyoubides et surtout aux Mamlouks[3]. A part quelques

(1) Cf. Sachau, *Reise*, p. 104 et pl. XIX.

(2) En attendant, on consultera surtout Russell, *Natural history of Aleppo*, Niebuhr, *Reisebeschreibung*, III, et Rousseau, *Description de la ville de Hhaleb*, dans *R V M S G*, II, p. 218 et suiv., avec un plan de la ville, plus complet que ceux de Russell et de Niebuhr; cf. Ritter, *tom. cit.*, p. 1733 et suiv. Pour les inscriptions arabes, voir aussi l'opuscule arabe de Bischoff, *Tuḥaf al-anbāʾ*, Beyrouth 1880. Parmi les descriptions antérieures à Niebuhr, nous nous bornons à signaler celles du R. P. Philippe (1629), de Troilo (1667) et de Pococke (1738).

(3) Sous les Mamlouks, Alep était le chef-lieu d'une grande province qui formait l'extrémité nord de leur royaume et dont l'importance ne le cédait qu'à celle de Damas. Peut-être la dépassa-t-elle à certains moments, pour l'étendue du territoire et pour la valeur stratégique; voir les chroniques et les recueils de chancellerie : ʿUmari, *Taʿrīf*, p. 180 et suiv.; Khalīl, *Zubda*, p. 49, 132 et suiv.; *Dīwān*, fos 90, 148, 239 et suiv. Cette importance s'accrut vers la fin du XVe siècle, lors des guerres de l'Égypte avec la Porte; ce fait explique pourquoi les noms des sultans Qāyt-bāy et Qānṣūh al-Ghūrī figurent si souvent sur les murs de l'enceinte et de la citadelle d'Alep.

débris, son plan général seul paraît être antérieur au xiiie siècle. Sous ce rapport, elle offre une grande analogie avec l'enceinte de Damas; mais elle a, sur celle-ci, l'avantage d'être mieux conservée. La seule enceinte syrienne qui soit plus complète aujourd'hui, celle de Jérusalem, est presque tout entière l'œuvre des sultans ottomans au xvie siècle; elle n'offre donc pas, pour l'histoire de la fortification, un champ d'étude aussi riche que l'enceinte d'Alep.

Celle-ci comprend une haute courtine à parapet crénelé, renforcée par des saillants rapprochés, de forme carrée, et percée de plusieurs portes. Aux unes, l'entrée est flanquée de deux saillants à l'extérieur, et le passage de la porte est perpendiculaire au front de la courtine, suivant le type le plus fréquent dans la fortification byzantine [1]. Aux autres, l'entrée s'ouvre dans le côté d'un saillant, parallèlement à la courtine, et fait un angle droit à l'intérieur, pour déboucher normalement dans la ville. Cette disposition, qu'on retrouve dans un grand nombre d'enceintes arabes [2], s'observe aux portes Bāb el-naṣr, Bāb anṭākiyye, Bāb el-ḥadīd, Bāb qinnasrīn. Voici (fig. 126) le plan de cette dernière, avec son passage coudé E E'. Au témoignage des inscriptions qui la décorent, l'état actuel de cette porte n'est pas antérieur au xve siècle [3]. Mais il est probable que son plan

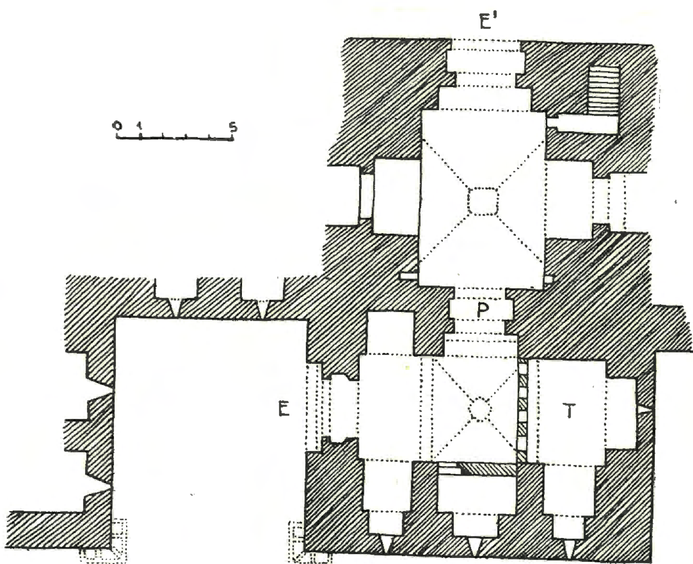


Fig. 126. — Plan du Bāb qinnasrīn à l'enceinte d'Alep.

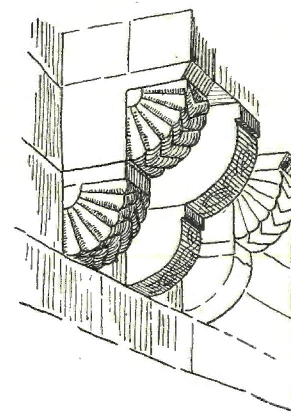
[1] Par exemple à Rome, à Byzance, à Nicée (portes du Nord et de l'Est, dans de Laborde), à Antioche (porte Saint-Paul, dans Cassas), à Diarbekr (portes d'Alep et de Kharput, dans *Amida*), à Damas (porte antique de l'Est), au Vieux-Caire (porte du Qaṣr al-chamʿ), etc.

[2] Ainsi au Caire (porte à la citadelle), à Jérusalem (porte de Jaffa), à Damas (porte arabe de l'Est), à Konia (porte du Nord, aujourd'hui détruite, dans de Laborde), à Mossoul (porte de Sinjār, d'après Herzfeld), à Bagdad (portes du Talisman et Wasṭāni, d'après Herzfeld); cf. *Notes d'archéologie*, p. 449 (43), et plus loin, p. 211, n. 2.

[3] Sur la courtine à gauche de l'entrée se lit une inscription non datée du sultan Malik Mu'ayyad Chaikh (1412 à 1421), et sur la courtine à droite, une autre du sultan Malik Achraf Qānṣūh al-Gūrī, datée d'octobre-novembre 1501. On trouve une assez bonne description de cette porte et de l'enceinte dans Cowper, *Through Türkish Arabia*, Londres 1894, p. 79 et suiv.

et ses lignes générales remontent à une époque plus ancienne, au milieu du xiiie siècle [1] et peut-être plus haut.

Le revêtement extérieur de la courtine et des saillants se compose de gros blocs d'appareil, dressés avec soin, pour la plupart à parements lisses [2]. En un grand nombre d'endroits, il est rehaussé par des fûts de colonne en parpaing, les uns véritables, les autres simulés dans un bloc du revêtement, par des cartouches circulaires et des inscriptions, sur plaques ou sur bandeaux, au nom de divers souverains ayyoubides et Mamlouks, enfin par des animaux, sculptés en bas relief, et des sujets décoratifs de style arabe : panneaux d'entrelacs et encadrements de fenêtre. Les murs sont percés d'archères et de baies carrées, à linteau droit, et défendus par des bretèches à une meurtrière, dont la saillie repose sur trois ou quatre consoles à deux ou trois quarts de rond; quelques-unes de ces consoles sont sculptées d'élégants motifs de style arabe (fig. 127) [3]. Le haut de la bretèche se raccorde à la courtine par un petit glacis en pierres d'appareil. C'est le type classique de la bretèche arabe, qu'on retrouve dans d'autres forteresses syriennes [4].


Fig. 127. — Consoles de bretèche à l'enceinte d'Alep.

[1] Cette porte aurait été rebâtie sous les Hamdanides, au xe siècle, puis sous le sultan ayyoubide Malik Nāṣir Yūsuf, en 1256; voir Ibn Chaddād, *Aʿlāq*, fo 9 ro; Ibn al-Chiḥna, fo 14 vo (p. 40 en haut), et dans *R O L*, VI, p. 31. D'autres parties de l'enceinte ont été refaites, un demi-siècle auparavant, par son grand-père Malik Ẓāhir Gāzī, dont une inscription, datée de 1210-11, se lit encore sur le Bāb el-naṣr.

[2] Les parties du revêtement qui avoisinent les inscriptions de Qāyt-bāy et de Qānṣūh al-Gūrī et qui, par conséquent, remontent à la fin du xve siècle ont des blocs à refends et à «faux bossages». La surface des bossages fait à peine saillie sur celle des refends et ne s'en distingue que par sa taille à la boucharde, les refends étant taillés au ciseau, suivant l'usage. Ce procédé tient le milieu entre le parement tout à fait lisse et celui à bossages saillants, dégrossis au pic; cf. *Notes d'archéologie*, p. 469 (63). Les bossages, plus ou moins saillants, sont employés dans l'architecture militaire de la Syrie, dans l'arabe aussi bien que dans la latine, à l'époque des Ayyoubides et peut-être dès celle de Nūr al-dīn; voir plus haut, p. 109, 153, 158, 185, 187, etc. On les pratiquait encore à la fin du xive siècle; voir plus haut, p. 122, et pl. VIII en haut. Mais ce procédé, que les Arabes paraissent avoir emprunté aux croisés, puisqu'on n'en trouve guère d'exemple dans leurs travaux antérieurs au xiie siècle, ils semblent le délaisser peu à peu. D'autre part, ils n'ont guère employé, comme les architectes italiens de la Renaissance, les bossages dans leurs édifices civils.

[3] Les consoles reproduites ici portaient une bretèche démolie à droite du Bāb anṭākiyye, que surmonte une inscription du sultan Malik Mu'ayyad Chaikh, datée de 1420; elles sont évidemment de cette époque.

[4] Par exemple à Jérusalem, à Damas (fig. 67), à la citadelle d'Alep (plus loin, p. 210 et suiv.),

Tous ces caractères, et d'autres encore, trahissent une origine arabe. Il ne saurait en être autrement, puisque la ville d'Alep n'a jamais été au pouvoir des croisés.

B. LA CITADELLE.

Indépendante de l'enceinte, la citadelle s'élève à peu près au centre de la ville ancienne. Elle a pour assiette une large et haute butte en forme de cône tronqué (pl. XLVII à gauche), pareille à celles qui portent un grand nombre de citadelles et de forteresses arabes en Syrie[1]. La forme presque géométrique de ces buttes semble indiquer qu'elles sont artificielles, en partie du moins, si l'on s'est borné à exhausser et à façonner une colline naturelle. Le pied de la butte était protégé par un fossé circulaire, peut-être par un avant-mur[2] et par plusieurs tours avancées. La plus grande et la plus belle est celle qui émerge du fossé au sud-est (pl. XLVII à gauche). Elle est bâtie en belles pierres d'appareil et repose sur une large base en talus. Sa forme est carrée, mais ses arêtes sont émoussées en quart de rond, sans doute en vue d'atténuer les effets du tir. A mi-hauteur de son front antérieur court une inscription au nom du sultan Malik Achraf Qānṣūh al-Gūrī, datée du mois de juillet 1508. Le parement des pierres du revêtement montre ces «faux bossages» que nous avons signalés dans les parties de l'enceinte exécutées sous les règnes de Qāyt-bāy et de Gūrī[3]. On y voit un grand nombre de fûts de colonne en parpaing, les uns véritables, les autres simulés et de couleur plus claire, des baies en œil-de-bœuf, d'autres carrées, à linteau droit, et vers le haut, des bretèches pareilles à celles de l'enceinte[4].

à Birejik, et dans plusieurs forteresses latines restaurées par les sultans Mamlouks : à Tripoli, au Krak, à Margat; voir plus haut, p. 112 et fig. 57, 143 et suiv., et plus loin, p. 307.

(1) Ainsi à Ḥōmṣ, Ḥamā, Apamée, Ḥārim, ʿAintāb, Marʿach, etc.

(2) L'avant-mur (*faṣīl*) a été employé par les Arabes dans un grand nombre d'enceintes, sans doute à l'imitation de la fortification mésopotamienne et byzantine; voir Dieulafoy, *L'acropole de Suse*, p. 122 à 252; Rey, *Étude*, p. 12; Gurlitt, *Die Baukunst Konstantinopels*, p. 4 et suiv., premières planches. Il y en avait aux enceintes de Bagdad et de Diarbekr; voir Le Strange, *Baghdad during the Abbasid caliphate*, p. 15 et suiv.; Reitemeyer, *Die Städtegründungen der Araber*, p. 56; *Amida*, p. 8 et 27. En ce qui concerne Alep, les auteurs signalent, en plusieurs parties de l'enceinte, un *faṣīl* qui paraît avoir entièrement disparu, et Ibn Baṭṭūṭa (I, p. 148) note que l'enceinte comprend deux murs et un fossé rempli d'eau. A la citadelle, le seul indice de l'existence d'un avant-mur est dans les tours avancées dont nous allons parler; mais les auteurs ne paraissent pas en faire mention. En revanche, ils signalent le fossé de la citadelle, encore visible, bien qu'en partie comblé; voir Ibn Chaddād et Ibn al-Chiḥna, *passim*, et la curieuse description de la citadelle, à l'époque de Saladin, dans Ibn Jubair, p. 252 et suiv.

(3) Voir plus haut, p. 209, n. 2.

(4) Voir plus haut, p. 209 en bas. Les deux bretèches d'angle sont arrondies, comme les arêtes

Une autre tour avancée, qui porte aussi des inscriptions du sultan Gūrī, est celle qui sert de tête au superbe pont de pierre conduisant à l'entrée de la citadelle (pl. XLVII à droite en haut). Ce pont repose sur une série de massifs piliers carrés, soutenant des arches brisées. Leur pied s'appuie sur un glacis, en blocs d'appareil, qui revêtait entièrement le talus de la butte tronconique, et dont on voit encore des restes importants du côté de l'entrée, au sud. Le tablier, fortement incliné, se compose d'un pavé en marches d'escalier, comme au Nahr ibrahīm, à Chaizar et dans un grand nombre de ponts arabes[1]; le parapet a été réparé en mauvais matériaux.

Ce pont conduit à une énorme tour carrée, dans laquelle est ménagée l'entrée de la citadelle. Par sa forte saillie sur la courtine, sa hauteur inusitée, ses belles lignes et les motifs décoratifs répandus à profusion sur ses murs, enfin par le nombre et la disposition très ingénieuse de ses défenses extérieures et intérieures, cet ouvrage est encore aujourd'hui, malgré son état de délabrement, un des produits les plus remarquables de la construction militaire arabe. Son plan (fig. 128) montre un développement inusité de ces passages voûtés et coudés que nous avons signalés dans plusieurs portes de l'enceinte[2]. La rampe R du pont débouche dans un haut vestibule V, voûté en berceau brisé et défendu par des bretèches. D'ici, l'on tourne à droite, sous une porte P, puis à gauche, puis encore à gauche, sous une porte P′, puis à droite, puis encore à droite, puis à gauche, pour passer une porte P″ et suivre un long couloir voûté qui prolonge à peu près l'axe du pont et qui débouche enfin, après toutes ces chicanes, sur

de la tour et sans doute dans le même but. Au XIIIe siècle, les saillants carrés et les bretèches d'angle sont à arêtes vives, comme aux citadelles d'Alep et de Damas. L'émoussement des arêtes, qui paraît être une conséquence de l'invention de l'artillerie, concorde ici avec la date donnée par l'inscription de Gūrī. Les deux œils-de-bœuf pratiqués sous l'inscription sont destinés à des bouches à feu. Ils sont entourés d'une sorte de manchon, en claveaux appareillés, qui semble indiquer qu'ils ont été pratiqués après coup, peut-être pour défendre la citadelle contre les Ottomans, après la bataille de Merj dābiq (1516). Il est vrai que l'armée de Salīm Ier s'empara d'Alep sans coup férir; d'ailleurs, les succès des Ottomans contre les Arabes et les Persans, au début du XVIe siècle, ayant été dus en partie à la supériorité de leur artillerie, on peut croire que les derniers Mamlouks faisaient un usage restreint des grosses pièces à feu. Le seul monument que nous puissions signaler à ce propos est un canon fretté de bronze, de dimensions modestes, portant une inscription aux noms et titres du sultan Qāyt-bāy. Cette pièce fort curieuse, qui ressemble à nos canons de la fin du XVe siècle, est conservée au Musée d'artillerie de Constantinople, dans l'atrium de l'église Sainte-Irène. Dès lors, il se peut que les deux œils-de-bœuf de la tour d'Alep, s'ils ne sont pas contemporains de la construction primitive, n'aient été pratiqués qu'après la conquête de Salīm Ier, pour l'artillerie ottomane.

(1) Voir plus haut, p. 103 et 179 en haut.

(2) Voir plus haut, p. 208; cf. Cowper, *op. cit.*, p. 87 et suiv.

le terre-plein C de la citadelle. L'importance de ce dispositif est rehaussée par

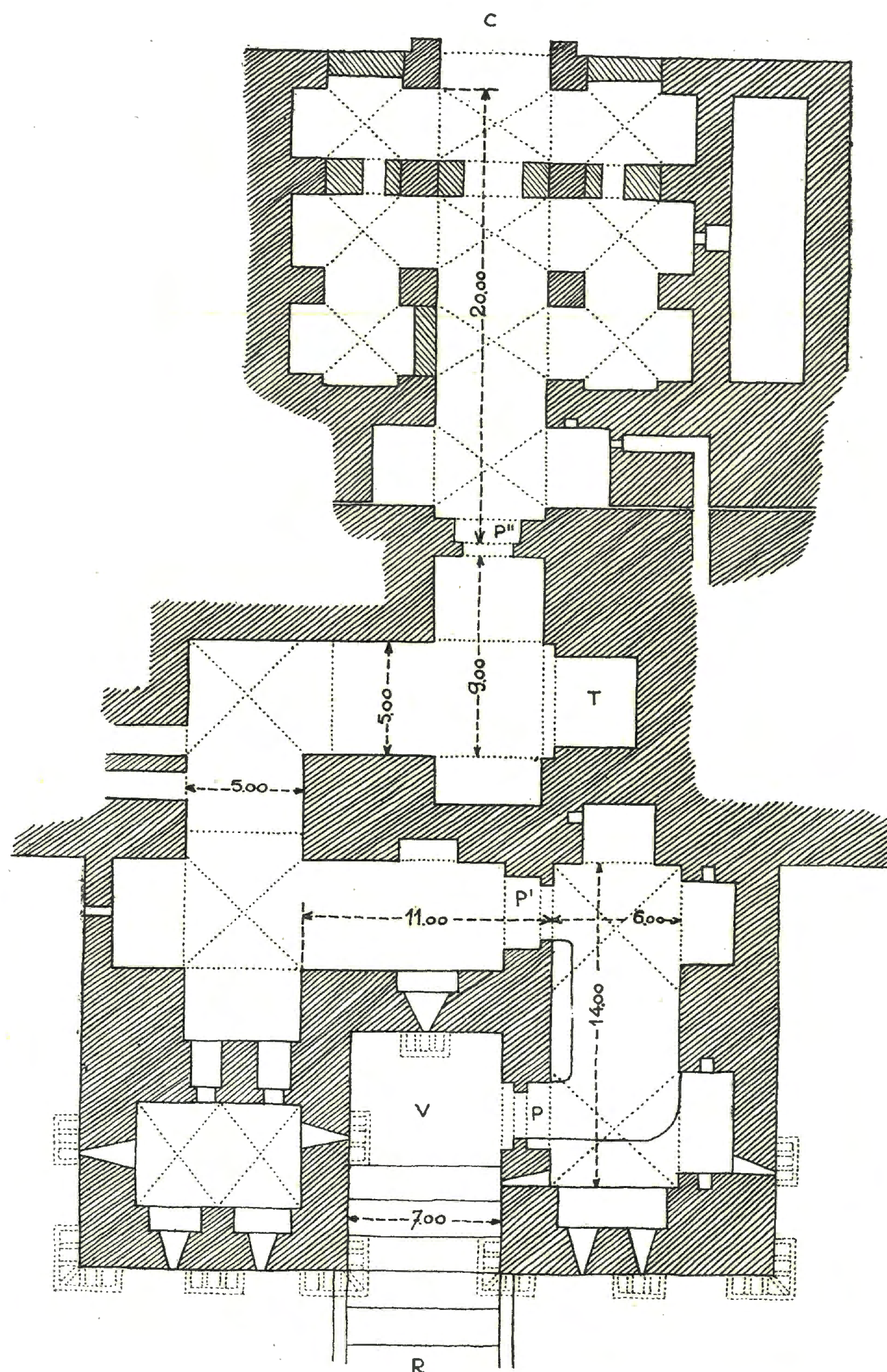


Fig. 128. — Plan de l'entrée de la citadelle d'Alep.

les grandes dimensions du saillant, par le glacis d'appareil qui s'étend à sa base, par le pont d'accès et la tour avancée qui lui sert de tête.

A quelle époque remonte ce bel ouvrage? Les inscriptions qui le décorent sont aux noms du sultan ayyoubide Malik Ẓāhir Gāzī (1209 et 1212) et des sultans Mamlouks Malik Achraf Khalīl (1292)[1], Malik Ẓāhir Barqūq (1384) et Malik Achraf Qāyt-bāy (1471-72)[2]. Bien que le nom de Gāzī ne figure que sur les revêtements métalliques des battants de deux des trois portes du passage coudé, on peut attribuer à ce prince le plan et les lignes générales de la construction. En effet, par son architecture et son style, cette entrée ressemble aux belles tours du sultan Malik ʿĀdil Abū Bakr aux citadelles de Damas et de Boṣrā, qui datent des premières années du XIIIe siècle[3]. On notera aussi l'analogie de son plan avec celui du Bāb qinnasrīn (fig. 126), qui paraît remonter à l'année 1256[4]. D'autre part, ces plans rappellent celui du réduit du donjon de Chaizar, qui est daté de l'année 1233[5]. Enfin, l'on sait par les auteurs que le sultan Gāzī fit à la citadelle des travaux considérables[6].

Bien plus, en comparant avec soin le texte de ces auteurs au plan de l'entrée (fig. 128) et aux photographies de MM. Sobernheim et Herzfeld, nous croyons retrouver, dans ce texte même, les parties principales de cette entrée et les détails caractéristiques de son dispositif. Si ces conclusions sont exactes, les inscriptions des sultans Mamlouks se rapportent à de simples restaurations. Celles-ci ont dû porter surtout sur les parties hautes, plus exposées aux ravages du temps. De fait, le style de ces parties trahit la fin du XVe siècle (Qāyt-bāy); on comprend dès lors pourquoi ces restaurations n'ont altéré ni le plan ni le caractère général de cette construction monumentale[7].

(1) Sur cette date et ce nom, cf. MAQRĪZI, *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 53, 139 et suiv.

(2) Deux de ces inscriptions sont déjà signalées, mais avec de fausses attributions, dans PETERMANN, *Reisen*, II, p. 361.

(3) Voir *CIA*, I, p. 300, n. 4 de la p. 299.

(4) Voir plus haut, p. 209, n. 1.

(5) Voir plus haut, p. 180 et fig. 106, 185 en bas et suiv.

(6) Voir les sources citées dans *Inschriften Oppenheim*, p. 40, n. 6; cf. plus haut, p. 209, n. 1.

(7) La description des travaux du sultan Gāzī à la citadelle est donnée par IBN CHADDĀD, *Aʿlāq*, fos 11 ro et suiv., et reproduite par Ibn al-Chiḥna, fos 18 ro (p. 50) et suiv.; cf. *ROL*, V, p. 22 (résumé incomplet). Ce morceau, fort long et bourré de termes techniques, ne saurait trouver place ici tout entier. Il suffit de dire que nous y retrouvons : 1° le glacis d'appareil qui revêt le talus de la butte; 2° le pont qui le traverse et conduit à l'entrée supérieure de la citadelle; 3° l'ouvrage qui renferme cette entrée; 4° son long passage, voûté et coudé; 5° les trois portes en fer qui le défendent et dont deux, on l'a vu, portent encore le nom du sultan Gāzī. Ces observations reposent sur le passage suivant d'Ibn Chaddād, où nous soulignons les mots essentiels :

«Le sultan Malik Ẓāhir Gāzī.... démolit la *bāchūra* qui s'élevait à (l'entrée de) la citadelle. *Il façonna en talus la butte qui lui sert d'assiette, et revêtit cette butte d'un glacis en pierres d'appareil* (وسفح تلّ القلعة وبناه بالحجر الهرقلى). La porte de la citadelle était alors près du niveau du sol de la

Les trois portes P, P′ et P″ sont décorées de bas-reliefs. Sur la première, placée à l'entrée, se voient deux longs serpents, aux corps enlacés et terminés, à chaque extrémité, par une tête de dragon aux oreilles pointues, à l'œil menaçant, à la gueule largement ouverte, d'où sortent deux rangées de crocs et une

ville, joignant la *bāchūra*. Elle s'abattit en l'an 600 (1203-04)..... *et le sultan la plaça plus haut, là où elle se trouve actuellement* (l'auteur écrit vers 1275). *Il y bâtit un pont qui la reliait à la ville. Il éleva à cette entrée deux tours sans pareilles et fit à la citadelle cinq* dargāh, *avec des galeries voûtées et des arcs superposés* (خمس دركاوات بآزاج معقودة وحنايا منضودة), *et trois portes en fer*... » Plus loin, l'auteur note que ces travaux, et d'autres encore, furent achevés en 611 (1214-15).

Il résulte de ce passage qu'avant les travaux de Gāzī, l'entrée de la citadelle s'ouvrait plus bas et qu'elle était protégée par une *bāchūra*, c'est-à-dire par une barbacane; voir plus haut, p. 141, n. 2. Gāzī *reporte l'entrée plus haut*, sans doute pour des motifs d'ordre technique, et ce déplacement le conduit *à protéger la nouvelle entrée par un talus revêtu d'un glacis*. Le mot *haraqli*, qui revient ailleurs dans la description des défenses d'Alep, dérive-t-il du nom d'Hercule ou d'une ville d'Héraclée, ou désigne-t-il simplement de grands blocs d'appareil, ou des matériaux d'une nature spéciale? Nous nous bornons à poser la question. Pour franchir ce glacis, le sultan *bâtit un pont* dont la tête, défendue par une tour, paraît être un souvenir de la *bāchūra* détruite à cette époque.

Quant à l'ouvrage qui renferme l'entrée, nous le retrouvons dans les *deux tours* signalées par les auteurs; voici comment. La ligne des bretèches qui défendent le front de l'ouvrage court à mi-hauteur de ce front, alors que dans la règle, ces défenses sont placées plus haut, un peu au-dessous du couronnement; on peut en conclure que l'ouvrage a été exhaussé après coup. Or, on voit une reprise dans le parement, suivant une ligne horizontale entre les bretèches, au niveau de leur glacis (pl. XLVII à droite en haut). En outre, le style de la partie supérieure trahit le XVe siècle, et la fenêtre grillée qui surmonte l'arc de l'entrée est entourée d'inscriptions au nom de Qāyt-bāy (1471-72); par derrière s'étendent des salles ruinées, qui formaient un étage au-dessus de l'entrée.

Il ressort de ces observations que l'ouvrage bâti par Gāzī comprenait, sur sa face antérieure, *deux* saillants jumeaux, entre lesquels était placé le retrait de l'entrée, *alors à ciel ouvert;* ces saillants sont les *deux tours* des auteurs. La longue inscription du sultan Khalīl, qui court *sous* les bretèches, se rapporte à une restauration des saillants de Gāzī. Sous Qāyt-bāy, l'ouvrage fut considérablement exhaussé, et le retrait à ciel ouvert, entre les saillants, devint le vestibule voûté V (fig. 128). Cette conclusion est confirmée par le texte des inscriptions de Khalīl et de Qāyt-bāy, qui commémorent *la restauration d'un ouvrage en mauvais état* (أمر بعمارتها بعد دثورها et variante). La même formule, avec une autre variante (جدّدها بعد إهمال عمارتها), figure dans les deux inscriptions qui surmontent la porte d'entrée : l'une au nom de Khalīl également, l'autre au nom de Barqūq.

Puis le sultan Gāzī fait à la citadelle, c'est-à-dire à son entrée, dont il est ici question, *cinq* dargāh, *avec des galeries voûtées* (nous négligeons les *arcs superposés*, qui sont peut-être ici pour la rime arabe, parce que ce détail échappe à nos souvenirs), *et trois portes en fer*. Le mot persan *dargāh* signifie « lieu de la porte »; dans les dictionnaires arabes, il a le sens un peu vague de « cour d'un palais, porte, portique, etc. ». D'après DE KREMER, *Topographie von Damascus*, I, p. 10, il désigne ces passages voûtés et coudés qui traversent un grand nombre de portes d'enceinte arabes, et aussi les entrées coudées des maisons égyptiennes. Dans *Manners and Customs*, 5e éd., I, p. 11, Lane décrit ces entrées, mais sans leur donner ce nom; plus loin, p. 13, il appelle *durqāʿa* la partie centrale et basse du salon de réception (*manzara*), et dérive ce mot de *dargāh*. Quelle que soit la valeur de

langue fourchue[1]. Sur les deux suivantes sont sculptés des lions, ou des léopards du type *bars*[2]. Ces motifs appartiennent au groupe des emblèmes *apotropiques*, figurés sur un grand nombre de portes et de tours d'enceinte orientales. Ces emblèmes, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, sont des talismans destinés à protéger la ville ou la place. Ils l'étaient du moins à l'origine; mais bien qu'avec le progrès des idées, ils soient devenus de simples sujets décoratifs, il ne semble pas qu'ils eussent perdu, au moyen âge, toute valeur magique dans la conscience populaire, quand on songe au rôle que jouent encore, chez les peuples dits civilisés, les procédés de la magie. Nous avons montré qu'à ces emblèmes se rattachent, d'une part, d'autres emblèmes classés jusqu'ici,

cette observation, qui nous paraît discutable, l'entrée coudée des vieilles maisons du Caire s'appelle encore *dargāh*, mais ce nom tend à disparaître avec ces édifices. Ibn Chaddād et Ibn al-Chiḥna signalent une ou plusieurs *dargāh* dans la plupart des portes de l'enceinte et de la citadelle d'Alep, mais sans définir cette disposition, sauf dans un passage, et précisément à propos des cinq *dargāh* de l'entrée de la citadelle. En citant Ibn Chaddād, Ibn al-Chiḥna (p. 51 en haut) ajoute ces mots : الدركاه الموضع الّذى يكون تلو الباب يُرتفَق به ثمّ يُدخَل منه إلى الدار ونحوه « le *dargāh* est le lieu qui suit la porte; on y fait un coude (mot à mot : on s'y accoude), pour entrer ensuite dans la maison, ou dans un bâtiment de même genre ». De ce qui précède, il ressort que les cinq *dargāh* du sultan Gāzī formaient un couloir voûté et brisé cinq fois à angle droit. Or, un coup d'œil sur la figure 128 montre que le passage voûté et coudé P C se compose de *cinq* tronçons en retour d'équerre.

Enfin, l'on retrouve en P, P′ et P″ les *trois portes en fer* des auteurs, placées à peu près dans un angle formé par deux tronçons, et dont deux, on l'a vu, portent encore, sur leur armature métallique, le nom du sultan Gāzī.

Dès lors, quand Ibn Chaddād, f° 10 v° (Ibn al-Chiḥna, p. 46), dit que le Bāb el-saʿāda de l'enceinte d'Alep a un *dargāh* et deux portes, il décrit exactement la disposition du Bāb qinnasrīn, moins la porte intérieure P (fig. 126). Quand il dit, f° 10 r° (Ibn al-Chiḥna, p. 44 en bas), que le Bāb el-naṣr a quatre portes, avec deux *dargāh* entre chacune d'elles, et qu'on s'avance de l'une à l'autre en suivant un passage voûté, il décrit un dispositif qui rappelle beaucoup celui de l'entrée de la citadelle (fig. 128). Et quand Ibn al-Chiḥna, f° 16 v° (*pag. cit.*) ajoute que le Bāb el-naṣr comprenait autrefois deux portes, par où l'on sortait sur une *bāchūra* ouvrant sur la campagne, il décrit un ouvrage analogue, renforcé par une barbacane pareille à celles des enceintes du Caire et de Bagdad (avec un passage coudé), ou à la tête de pont placée sous l'entrée de la citadelle d'Alep (passage droit). De même, quand ʿUmari (*Masālik*) décrit le Qaṣr ablaq ou « château Bigarré » bâti par le sultan Baibars à Damas, le passage que Quatremère (dans *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 44, n. 52) a rendu par les mots « Pour arriver dans ce palais, on entre d'abord dans un édifice (*dargāh*) placé sur un pont établi au-dessus de la rivière », ce passage, autant que nous pouvons en juger sans avoir le texte original sous les yeux, serait traduit plus fidèlement : « Pour pénétrer dans ce *château*, il faut traverser d'abord un *passage coudé* qui *défend l'entrée* d'un pont jeté sur la rivière (ou le fossé) », c'est-à-dire une *bāchūra* faisant office de tête de pont. On n'oubliera pas qu'au XIIIe siècle, en Syrie comme en Europe, on élevait plus de châteaux forts que de palais.

(1) Voir *Amida*, p. 83 et fig. 32, d'après une photographie de M. Sobernheim.

(2) Sur ce mot, voir *Amida*, p. 80, n. 4, et *passim*.

d'une manière assez vague, dans le groupe des armoiries, d'autre part, les inscriptions qui décorent les mêmes monuments et qui ont conservé certaines formules trahissant l'origine magique de l'épigraphie arabe[1].

C'est au même ordre d'idées que paraissent appartenir ces deux tombeaux de saint installés dans deux chambres obscures, au milieu des passages coudés du Bāb qinnasrīn et de l'entrée de la citadelle, en T (fig. 126 et 128)[2]. M. Herzfeld, qui a relevé sur place et qui nous signale ces deux sanctuaires, ajoute qu'il en a trouvé d'autres, à l'intérieur des passages, dans des portes d'enceinte arabes, et il attribue à cette tradition, comme à celle des emblèmes apotropiques, une haute antiquité[3]. Sans sortir d'Alep, on trouve des tombeaux de saint dans le passage de plusieurs portes à l'enceinte de la ville[4].

L'enceinte de la citadelle renferme un grand nombre de constructions militaires, religieuses et civiles, pour la plupart en ruine. Elle comprend une courtine circulaire, que renforcent des tours rapprochées, de dimensions et de proportions très variables et à saillie plus ou moins prononcée, mais toutes carrées. Dans ses lignes générales, elle ressemble à celle de Qal'at el-mudīq et trahit tous les caractères de l'architecture arabe. Les inscriptions qu'on y trouve se rattachent à diverses époques, depuis Nūr al-dīn jusqu'aux derniers sultans Mamlouks. Dans son état actuel, elle paraît remonter, comme l'enceinte de la ville, au début du XIIIe siècle.

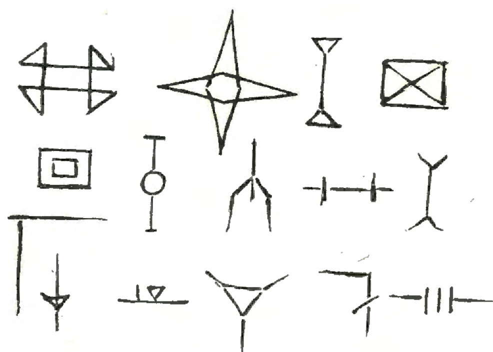


Fig. 129. — Signes lapidaires à l'enceinte d'Alep.

Mais n'y a-t-il, dans tous ces travaux militaires, aucun souvenir des croisés? Voici (fig. 129) quelques signes lapidaires que nous avons relevés sur une des

[1] Voir *Amida*, p. 73 et suiv.; SARRE et HERZFELD, *Reise*, I, p. 36 et suiv.; cf. plus haut, p. 140 et 186.

[2] Le premier s'appelle chaikh Khalīl al-ṭayyār, le second Khiḍr Abu l-ʿAbbās. Il serait trop long d'étudier ici ces deux noms suggestifs, qui rappellent, l'un certain personnage historique devenu le saint Jaʿfar al-ṭayyār, aux légendes étranges, dont le tombeau se voit au sud de Kerak de Moab (voir CLERMONT-GANNEAU, *R A O*, III, p. 278 et suiv.), l'autre le mystérieux saint Georges arabe, qui paraît souvent localisé dans les édifices, et surtout à l'entrée, comme le saint Michel des chapelles placées au-dessus de l'entrée occidentale de plusieurs églises romanes.

[3] Voir SARRE et HERZFELD, *Reise*, I, p. 38 et notes. On peut en dire autant, sans doute, de la coutume chrétienne, déjà en usage chez les Byzantins, de placer les portes et les tours d'une enceinte sous le vocable d'un saint; voir REY, *Etude*, p. 13 en bas.

[4] Voir ROUSSEAU, *tom. cit.*, p. 231. Au Caire, sous le passage du Bāb zuwaila, la tradition place

tours de l'enceinte de la ville, à l'est du Bāb el-naṣr. A première vue, ces signes offrent une certaine analogie avec ceux qui sont gravés sur le donjon de Jebeil et sur le porche de la chapelle du Krak, signes dont l'origine latine paraît certaine[1]. M. Clermont-Ganneau, qui a fait une étude approfondie des marques gravées sur les monuments latins de Syrie[2], nous suggère deux hypothèses pour expliquer comment des signes latins pourraient se trouver sur une enceinte qui n'a jamais appartenu aux croisés : ou les pierres qui les portent ont été dressées sur place par des prisonniers employés aux réparations; ou elles ont été apportées, toutes taillées, de quelque forteresse latine, voisine d'Alep et détruite par les musulmans.

La première conjecture est fort séduisante, mais elle soulève une objection. Les marques de tâcheron servaient de contrôle pour la solde des ouvriers travaillant à la pièce; or, les prisonniers travaillaient sans doute en corvée et sans rétribution. L'autre opinion nous paraît préférable, car les exemples de remploi de matériaux latins dans des constructions arabes sont très fréquents[3]. Il est vrai que les croisés n'ont rien bâti dans les environs immédiats d'Alep; mais leurs adversaires ne reculaient pas devant le transport de matériaux pesants à des distances considérables[4].

Toutefois, en examinant les signes relevés sur l'enceinte d'Alep, on verra qu'ils

un saint mystérieux et redouté, grand faiseur de miracles, qui a donné à cette porte son nom populaire, Bāb el-mutawallī; voir Artin Pacha, dans *B I É*, 1883, p. 148 et suiv.; cf. plus haut, p. 119, n. 1.

[1] Du moins en ce qui concerne les premiers; voir plus haut, p. 108 et 159, fig. 34 et 87.

[2] Voir surtout dans *Researches*, I, p. 10, un tableau comparatif des signes relevés à ce jour.

[3] Ainsi au pont de Lydda, bâti par le sultan Baibars, en partie avec des matériaux provenant de l'église latine de cette ville; voir CLERMONT-GANNEAU, *R A O*, I, p. 276 et suiv., *Researches*, II, p. 115 et suiv., et dans *J. Asiatique*, 8e série, X, p. 524. Les monuments arabes de Jérusalem sont pleins de débris latins qui mériteraient une étude; pour Tripoli, voir plus haut, p. 116 et suiv.

[4] Ainsi ce portail d'une église latine de Saint-Jean-d'Acre, transporté et remonté au Caire (cf. plus haut, p. 119), et les petites pyramides de Gizeh, démolies par Saladin pour la construction de la citadelle du Caire (voir Casanova, dans *M M A F C*, VI, p. 542, 585, 655 et 693). Sans sortir d'Alep, on peut citer l'exemple d'un transport encore plus lointain. D'après Ibn Chaddād (*Aʿlāq*, fo 9 ro) et Ibn al-Chiḥna (fo 14 vo (p. 40), et dans *R O L*, VI, p. 31), le Bāb qinnasrīn a été rebâti, en 1256 (cf. plus haut, p. 209, n. 1), avec des matériaux provenant d'une tour d'el-Naʿūra, entre Alep et Bālis, et ceux d'une porte de ʿAmmūriye (Amorium, en Asie Mineure), transportés par le calife Muʿtaṣim à Sāmarrā, puis dans un faubourg de Raqqa, d'où on les apporta à Alep. Ce récit ne paraît pas invraisemblable, quand on sait que les Arabes exploitèrent méthodiquement les marbres antiques de la côte syrienne; voir plus loin, p. 241, n. 1. On sait aussi que des colonnes provenant du théâtre d'Athènes furent employées dans la construction d'une mosquée ottomane à Andrinople; voir Jacob, dans *Hermes*, XLVIII, 1913, p. 160 et suiv. Tout récemment, la belle église de Turmanīn, relevée par M. le marquis de Vogüé, a passé tout entière, à ce qu'on nous a affirmé sur place, dans les nouveaux quartiers d'Alep; cf. plus loin, p. 228, n. 4.

sont tous géométriques. Il est vrai que la table dressée par M. Clermont-Ganneau renferme un grand nombre de signes géométriques, mais il n'est pas certain qu'ils soient tous d'origine latine, puisqu'un grand nombre de monuments latins ont été retouchés plus tard par les Arabes. En revanche, parmi les signes relevés à Alep, on ne trouve aucune lettre latine, alors qu'un de ces signes paraît être composé de deux lettres arabes. Or, depuis la remarquable étude de M. Clermont-Ganneau, nous avons signalé, sur quelques monuments du moyen âge en Orient, des signes lapidaires qu'il est impossible d'attribuer aux croisés [1]. Dès lors, l'hypothèse la plus simple est de voir dans les signes d'Alep des marques de tâcherons arabes.

ENVIRONS D'ALEP.

A Alep, comme dans toutes les cités orientales, de nombreux monuments religieux et funéraires s'élevaient dans les jardins riants qui forment une ceinture à la ville; plusieurs sont encore debout. Nous dirons quelques mots de l'un de ces édifices, parce qu'il offre un intérêt spécial pour l'histoire de la madrasa, que nous avons étudiée ailleurs [2].

MADRASAT EL-FIRDAUS.

Le «collège du Paradis» s'élève à quelque distance au sud de la ville. L'entrée en est placée vers l'angle nord-est de l'édifice; c'est un beau portail en pierre, décoré d'inscriptions et dont la baie est couronnée par une niche en alvéoles. Le plan de l'intérieur (fig. 130) comprend une cour centrale rectangulaire C, à ciel ouvert, ornée d'un beau bassin de marbre. Sur son côté nord s'ouvre un large et haut līwān L, voûté en berceau brisé, avec un superbe arc de tête en pierre d'appareil (pl. XLVI à gauche). Sur ses trois autres côtés, la cour est bordée par des portiques à colonnes dont les chapiteaux en alvéoles, de pur style arabe, portent des arcs brisés à claveaux de pierre. Derrière cette colonnade s'étendent

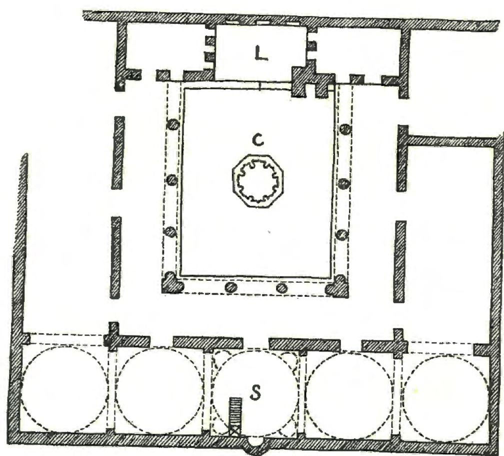


Fig. 130. — Plan de la Madrasat el-firdaus.

[1] Ainsi à Baiburt et à Diarbekr; voir Lehmann-Haupt, *Materialien zur Geschichte Armeniens und Mesopotamiens*, p. 157 (33); *Amida*, p. 34 et fig. 18.
[2] Voir surtout *CIA*, I, p. 253 et suiv.

les bâtiments destinés aux services de la fondation, qui comprenait un collège (*madrasa*), un couvent (*ribāṭ*) et un mausolée (*turba*) [1].

Le sanctuaire, qui occupe le côté sud, est formé de cinq travées voûtées en coupole. Ce curieux dispositif trahit une sorte de compromis entre le plan des madrasas syro-égyptiennes et celui des madrasas anatoliennes. Par son profil et les détails de son appareil, le līwān à berceau rappelle ceux des collèges du Caire, de Jérusalem et de Damas. En revanche, le plan cruciforme de ces derniers comporte quatre berceaux, sur les quatre côtés de la cour, alors qu'ici, ce plan s'atrophie et s'efface, pour ainsi dire, derrière le type des portiques à colonnes. Or, dans un grand nombre de madrasas anatoliennes, on retrouve ce grand līwān unique et ces portiques sur colonnes ou sur piliers [2]. Quant aux coupoles du sanctuaire, leur fréquent emploi dans l'architecture religieuse de la Syrie du Nord trahit aussi une influence anatolienne [3]. La coupole centrale S, plus élevée que les autres, est appareillée en pierres de taille et repose sur un tambour octogone. A l'intérieur, le raccord entre le carré de la base et l'octogone du tambour est confié à des pendentifs en alvéoles (pl. XLVI à droite).

Dans le mur de fond de la travée centrale est creusée la niche de qibla (pl. XLVI à droite), flanquée de deux colonnettes de marbre, à chapiteau arabe, et entourée d'un superbe décor en mosaïque de marbre. Ce motif, où dominent de larges bandes tressées, suivant des lignes droites disposées en retour d'équerre, ou suivant des arcs de cercle, semble appartenir, lui aussi, à un type intermédiaire : d'une part, il se rattache au style syro-égyptien; de l'autre, il paraît plus étroitement apparenté à certains monuments anatoliens [4]. A droite du miḥrāb se dresse la chaire, en marqueterie de bois (*moucharabieh*), dont le style trahit l'époque ottomane.

Une des inscriptions qui décorent ce beau monument et qui est sculptée sur le mur du côté est de la cour en attribue la fondation à la princesse Ḍaifa khatun, fille du sultan Malik ʿĀdil Abū Bakr, le frère de Saladin, et mère du sultan Malik ʿAzīz Muḥammad. Ce texte ne donne pas la date précise de la construction, mais il ajoute qu'elle eut lieu sous le règne du sultan Malik Nāṣir Yūsuf; dès lors, il est aisé de la fixer approximativement.

[1] Voir Ibn Chaddād, *Aʿlāq*, f° 37 v°; Ibn al-Chiḥna, f° 49 (p. 113 en bas), et dans *ROL*, VI, p. 29.
[2] Voir *CIA*, III, pl. III, IV et XXII (Siwas); Sarre, *Denkmäler*, p. 126 et suiv. (Konia). Pour d'autres exemples, voir *J. des savants*, 1911, p. 62 (9).
[3] Voir plus haut, p. 194 et 206.
[4] Notamment au tympan des portails de la mosquée ʿAlāʾ al-dīn et de la madrasa Qaraṭāy, à Konia; voir Sarre, *Denkmäler*, fig. 182; *Reise in Kleinasien*, pl. XVIII et XIX; Löytved, *Konia*, p. 34 et 47; *Inschriften Oppenheim*, fig. 21; cf. plus loin, p. 220.

Ḍaifa khatun naquit en 1186, dans la citadelle d'Alep, où résidait alors son père Malik ʿĀdil. Le jour de sa naissance, celui-ci recevait dans sa demeure un hôte (*ḍaif*); cette circonstance, qui lui parut sans doute d'heureux augure, lui fit choisir, pour sa fille, le nom de Ḍaifa[1]. Au mois de juin 1212, elle épousa à Alep son cousin germain le sultan Malik Ẓāhir Gāzī, fils de Saladin, et donna naissance, l'année suivante, à Malik ʿAzīz Muḥammad, qui monta sur le trône d'Alep au mois d'octobre 1216. Ce prince mourut en novembre 1236 et son fils Malik Nāṣir Yūsuf fut désigné pour lui succéder. Comme il n'avait alors que sept ans, sa grand'mère Ḍaifa khatun fut chargée de la régence, qu'elle administra durant six années, car elle mourut en novembre 1242[2]. En rapprochant de ces deux dernières dates le texte de l'inscription, l'on voit que le collège du Paradis a été bâti entre les années 1237 et 1242, soit vers 1240.

Cette date nous ramène au beau miḥrāb du sanctuaire de la madrasa (pl. XLVI à droite). En signalant plus haut sa frappante analogie avec deux portails de Konia, nous avons suggéré que ce miḥrāb est plutôt anatolien que syro-égyptien. Mais à l'examen, ce jugement, suggéré peut-être par la position géographique d'Alep, semble un peu simpliste; en réalité, le problème est plus complexe. Le grand portail de la mosquée ʿAlāʾ al-dīn est daté de l'année 1220-21; le portail de la madrasa Qaraṭāy, dont le décor est presque identique à celui du premier, est daté de 1251-52. Mais l'inscription qui renferme cette date offre tous les caractères d'une surcharge et fait naître le soupçon que l'émir Qaraṭāy, qui l'a fait graver en 1251, s'est approprié un monument plus ancien[3]. D'autre part, la façade de la mosquée ʿAlāʾ al-dīn est signée d'un architecte damasquin et l'on a déjà signalé l'analogie d'un des motifs sculptés dans cette façade avec un motif de la citadelle de Damas, qui porte une inscription au nom de ce même Malik ʿĀdil, le père de Ḍaifa khatun, et datée de

[1] Que cette anecdote soit vraie ou qu'elle ait été inventée pour expliquer un nom propre par un de ces calembours chers aux auteurs arabes, elle rappelle un usage fréquent en Orient. Ainsi, chez les Turcs sibériens, le chef de famille choisit souvent, pour un nouveau-né, le nom de la première personne qui entre dans la yourte après la naissance; voir Radloff, *Aus Sibirien*, I, p. 315, cité par Houtsma, *Ein türkisch-arabisches Glossar*, p. 25.

[2] Voir Abu l-fidāʾ, III, p. 120 et suiv., 166 et 179; *Hist. or. des crois.*, I, p. 86 et suiv., 112 et 121; Kamāl al-dīn, dans *ROL*, V, p. 90; VI, p. 17. Ce dernier chroniqueur ajoute que la princesse fut inhumée dans la citadelle, près du tombeau de son fils Muḥammad. Elle ne reposerait donc pas dans le mausolée attaché à sa madrasa; mais d'après le même auteur, dans *ROL*, VI, p. 15, un de ses frères y fut enseveli au mois de juin 1242.

[3] Voir *Inschriften Oppenheim*, p. 143. L'examen minutieux et les relevés que nous avons faits dès lors de ce texte, à Konia même, n'ont fait que confirmer nos réserves (novembre 1913).

l'année 1209-10[1]. La madrasa de Qaraṭāy n'est pas signée, mais puisqu'il est permis d'en reculer la date, on peut supposer que ce monument, ou du moins son portail, eut pour architecte ce même Muḥammad de Damas qui a signé la façade de la mosquée ʿAlāʾ al-dīn. De fait, par la sobre élégance de leur style, ces deux portails se distinguent de ces compositions étranges, alourdies par leur décor foisonnant «à tresses et boudins», que les Seljoukides élevèrent, au XIIIe siècle, à Konia, à Siwas, à Diwrigi[2]. Si l'on songe à tout ce qui rapprochait alors l'Asie Mineure de la Syrie du Nord, on est tenté de croire que le collège du Paradis, ou du moins son beau miḥrāb, est, lui aussi, l'œuvre de ce Muḥammad de Damas, rentré dans son pays natal, ou de l'un de ses élèves. Alors, au lieu de rattacher ce monument à l'école anatolienne, il serait plus juste de dire que les deux portails de Konia sont de style syrien[3].

Cette digression n'a d'autre but que de mettre en garde contre les conclusions hâtives en matière d'écoles d'art, même quand elles reposent sur l'examen des monuments. On n'oubliera jamais que ces problèmes d'attribution, déjà délicats par eux-mêmes, sont singulièrement compliqués par l'humeur vagabonde des artistes musulmans.

FĀFERTĪN.

Chapelle (pl. XLVIII à gauche). — De ce petit sanctuaire, l'abside seule, en cul-de-four, est bien conservée. Son arc en plein cintre, sculpté d'une moulure à larges filets, retombe sur deux antes dont les tailloirs sont décorés d'un rang d'oves; la clef de cet arc porte une croix inscrite dans un cercle (fig. 131). Une corniche, à deux filets encadrant une doucine, couronne l'hémicycle extérieur.

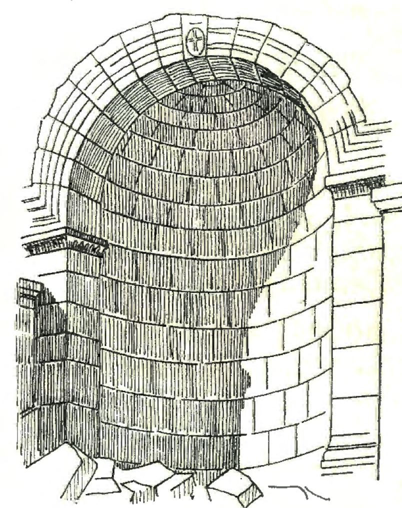


Fig. 131. — Fāfertīn, abside d'une chapelle.

Aux deux antes sont adossés deux piliers, qui portaient la retombée des deux premiers arcs formerets de la nef; seul le premier claveau de ces arcs est encore en place sur le tailloir des piliers.

[1] Voir *Amida*, fig. 285 et 286.

[2] Voir *CIA*, III, p. 6, n. 1, et 21, n. 4; *J. des savants*, 1911, p. 67 (14).

[3] On retrouve le même décor aux fenêtres de la façade ouest de la mosquée d'Aya suluk, sur la cour intérieure; voir Niemann, *Die seldjukischen Bauwerke in Ajasoluk*, dans *Forschungen in Ephesos*, I, p. 114 et fig. 34. Or cette mosquée a été bâtie, en 776 (1374-75), *par un architecte originaire de Damas*, et son plan rappelle celui de la grande Mosquée de Damas; cf. Thiersch, *Pharos*, p. 171.

Maison ou chapelle (pl. XLVII à droite en bas). — Cette construction s'élève à l'extrémité du champ de ruines, à environ un kilomètre à l'ouest et au-dessus de la chapelle. Sa longue face sud, en bordure du chemin, est percée de cinq fenêtres en plein cintre, qu'encadre une de ces moulures *retournantes*, si fréquentes dans les édifices chrétiens du VIe siècle[1]; elle est couronnée par une corniche à moulure. La porte rectangulaire, qui s'ouvre sous la fenêtre centrale, est surmontée d'un épais linteau, sculpté de croix et d'étoiles dans des cercles. Contre la petite face est s'appuie un édicule carré qui pourrait être la clôture d'une chapelle, comme au Qaṣr el-banāt[2], ou d'une abside rectangulaire, ainsi qu'à Dēr sim'ān[3]; dans ce dernier cas, l'édifice serait une chapelle à une nef, comme celle qui s'élève plus à l'est.

QAL'AT SIM'ĀN[4] (BASILIQUE DE SAINT-SIMÉON).

Ici comme au Jebel el-bāra[5], nous nous bornons à publier nos photographies[6] et à donner une description sommaire des sujets figurés dans nos planches.

Pl. XLIX en haut. — Vue générale, prise de l'est-nord-est. A gauche, les ruines du couvent; au centre, celles de la basilique[7].

Pl. XLIX en bas. — Vue du grand portail de la basilique, placé à l'entrée de la branche méridionale[8]. Le porche s'ouvre, à l'extérieur, par cinq arcs en

(1) Cf. de Vogüé, pl. 117 et suiv.; Butler, 1899, p. 196 et suiv.

(2) Voir plus haut, p. 203.

(3) Voir plus loin, p. 226 et suiv.

(4) D'après Dussaud (*Voyage 1895*, p. 38), ce nom prouve que les Arabes firent une forteresse (*qal'a*) de la basilique de Saint-Siméon; à notre connaissance, on n'a pas fourni la preuve historique d'un fait que l'auteur allègue pour montrer que cette région continua d'être habitée au moyen âge. A l'appui de cette dernière opinion, voici un autre fait, attesté par les sources : aux XIVe et XVe siècles, sous les sultans Mamlouks, le Jebel sim'ān formait un district de la province d'Alep; voir 'Umari, *Ta'rīf*, p. 181; *Dīwān*, fos 91, 150 ro et 241 ro; cf. Yāqūt et Ibn al-Chiḥna (p. 94), cités par Clermont-Ganneau, *É A O*, II, p. 52 et suiv. Sur les causes qui ont transformé en déserts pierreux ces plateaux autrefois prospères, voir de Vogüé, p. 10 en bas; Butler, 1899, p. 7 et suiv.; *Recherches*, p. 502 (22). Sur les relations des voyageurs modernes jusqu'au milieu du XIXe siècle, voir Ritter, *Erdkunde*, XVII, index à Deir, Dschebel et Kalaat (Simān).

(5) Voir plus haut, p. 195 et suiv.

(6) Quelques-unes ont été reproduites dans *Amida*, p. 217, Schlumberger, *Épopée*, I, p. 549 et suiv., Diehl, *Manuel d'art byzantin*, fig. 7, 14 et 15, et par Phené Spiers, dans *JRIBA*, 3e série, VII (juin 1900), p. 382.

(7) Cf. de Vogüé, pl. 139, 140 et 145; Butler, 1899, p. 185.

(8) Cf. de Vogüé, pl. 141; Butler, 1899, p. 184.

plein cintre, trois frontaux et deux latéraux; ces arcs retombent sur des colonnes et des antes aux chapiteaux et aux fûts somptueusement décorés. Les trois arcs frontaux, couronnés par trois pignons, correspondent à la nef et aux deux bas côtés; l'arc médian, plus large et plus haut que les deux autres, porte une mouluration plus riche, alors que le même décor court sous la corniche des trois pignons.

Derrière la façade du porche s'élève celle de l'église, reliée à la première par quatre arcs formerets. Sur la nef s'ouvrent deux grandes portes, dont l'une se voit ici, sous l'arc frontal médian du porche; deux portes plus petites donnent accès dans les bas côtés. Au-dessus se dresse l'étage supérieur de la nef, percé de quatre fenêtres en plein cintre et décoré de bandeaux, d'antes à chapiteau fleuri de même style que celles du porche, et de colonnettes en encorbellement dont les fûts ont disparu. Cet étage est couronné par une corniche, sculptée et à moulure retournante, qui portait un pignon, entièrement détruit.

A gauche, on voit en raccourci la longue face ouest de la branche méridionale, bordant le bas côté.

Pl. L en haut. — Vue d'une partie de ce portail : à droite, le faisceau des supports de la retombée de deux arcs du porche; à gauche au second plan, les deux grandes portes ouvertes sur la nef. Leur bel encadrement est surmonté d'une corniche commune, sur laquelle repose l'archivolte, à moulure retournante, de deux baies en plein cintre; celles-ci sont légèrement surhaussées, mais elles n'affectent pas la forme en fer à cheval que nous avons signalée au-dessus de la porte de la basilique de Bizzos à Ruwēḥa[1]. A travers la baie des portes, on aperçoit quelques parties de l'octogone central.

Pl. L en bas. — Détail analogue au précédent, montrant, mieux encore, le système des arcs du porche; sur le chapiteau de l'ante en saillie reposent le socle et la base d'une colonnette dont le fût est tombé. A l'extrême droite, on voit la porte du bas côté est, plus basse et plus sobrement décorée que celles de la nef, et surmontée d'un arc en plein cintre, légèrement surbaissé. Au-dessus, l'on distingue une partie de la corniche et du rampant du toit à simple égout de ce bas côté[2].

Pl. LI en haut. — Vue de la face sud de la branche orientale aboutissant à

(1) Voir plus haut, p. 204, et pl. XLV en bas.

(2) Cette photographie et les précédentes permettent de corriger quelques détails dans le beau dessin publié par de Vogüé, pl. 141.

la grande abside, dont on voit l'arc à droite. Sous cet arc, plus à droite, le mur, en retour d'équerre, de la sacristie S; au-dessus et en retrait de ce mur, celui de la petite sacristie *s*, ou trésor[1]. L'éclairage oblique fait valoir la forte saillie des moulures qui décorent, sur un modèle à peu près uniforme, les longues faces extérieures des quatre branches de la basilique[2].

Pl. LI en bas. — Vue du chevet de la branche orientale, avec sa grande abside, décorée d'une colonnade à deux étages, et ses deux absidioles[3].

Pl. LII en haut. — Vue intérieure de l'abside et des absidioles; la décoration rappelle celle du porche du grand portail[4].

Pl. LII en bas. — Détail de l'abside, côté gauche, montrant l'ante qui porte la retombée du grand arc et d'où part la corniche sculptée qui sépare l'hémicycle du cul-de-four de l'abside.

Pl. LIII. — Deux vues du grand octogone central, montrant les arcs ouverts sur les branches septentrionale (en bas, à droite) et occidentale (en haut, à gauche), et l'arc intermédiaire ouvert sur la chapelle trapézoïdale nord-ouest[5]. Au centre des deux vues, au premier plan et au milieu des débris qui jonchent

(1) D'après de Vogüé, p. 149 et pl. 139.

(2) Il y a, toutefois, des variantes importantes dans le nombre et la disposition des portes et des fenêtres, et dans les détails de la décoration; cf. notre vue avec Butler, 1899, p. 188 (face est de la branche méridionale) et 190 (face ouest de la branche septentrionale).

(3) Cf. de Vogüé, p. 150, pl. 142 et suiv.; Butler, 1899, p. 186.

(4) Cf. de Vogüé, p. 151 et pl. 148; Butler, 1899, p. 187. M. le marquis de Vogüé, décrivant le chevet de la grande abside, a fait ressortir son importance pour l'histoire des origines de l'architecture romane, dans les écoles rhénane et française. Dans le même ordre d'idées, nous signalerons, entre cette abside et celle de l'église abbatiale d'Alet (Aude, XIIe siècle), une frappante analogie dans le profil général et la disposition des fenêtres, sinon dans le détail de la décoration. Déjà Viollet-le-Duc a cru voir, dans une porte latérale de cette même église, une influence de la Syrie septentrionale; voir *Dictionnaire*, VII, p. 441. Alet a d'autres détails qui semblent confirmer cette hypothèse; ainsi ces animaux sculptés sur la façade sud, qui ressemblent au bestiaire oriental du moyen âge, et l'encadrement saillant qui fait le tour des fenêtres de cette façade et qui rappelle, bien que de loin, un trait caractéristique des monuments de la Syrie du Nord; voir Mortet, *Notre-Dame d'Alet*, extrait du *Bulletin monumental*, 1898, pl. I, et les photographies de la Commission des monuments historiques; cf. Enlart, *Manuel*, I, p. 303, n. 4, et 396, n. 5. Or Mortet (*op. cit.*, p. 27) a montré, entre Alet et Béziers, des rapports artistiques qui expliqueraient une influence orientale à Alet, puisqu'au moyen âge, Béziers faisait le commerce avec l'Orient. Sur le courant syrien vers le Midi de la France, en architecture, voir aussi Choisy, *Histoire de l'architecture*, II, p. 86; Dieulafoy, *L'art antique de la Perse*, *passim*, etc.

(5) Cf. de Vogüé, p. 143 à 150, et pl. 144; Butler, 1899, p. 189.

le sol, on voit la base de la colonne de saint Siméon, et peut-être les restes de l'un des tambours du fût[1].

Pl. LIV à droite. — Vue du grand octogone, prise de l'entrée de la branche septentrionale, dans l'angle sud-ouest de la nef. A droite au premier plan, l'arc ouvert sur cette branche, pris de revers; au-dessous, au second plan, l'arc ouvert sur la branche orientale. A gauche, la chapelle trapézoïdale nord-est, avec un de ses arcs latéraux, ouvrant en biais sur le bas côté est de la branche septentrionale. Immédiatement à droite de cet arc, on voit le pilier à chapiteau sculpté, appuyé contre un des massifs de l'octogone, qui portait la retombée du premier arc formeret bandé entre la nef et le bas côté est de la branche septentrionale.

Pl. LIV à gauche. — Détail d'un des massifs de l'octogone, montrant le système de piliers et de colonnes qui portent la retombée des grands arcs : à droite, l'amorce de l'arc oriental; à gauche, celle de l'arc nord-est, ouvert sur la chapelle trapézoïdale. Au-dessus du chapiteau du gros pilier central, dans l'angle obtus formé par l'arête de l'octogone, on voit les consoles qui portaient deux colonnettes superposées, dont les fûts ont disparu dans les huit angles de l'octogone. Le pan de mur qui s'appuie contre le fût de la colonne, à droite, est une construction bâtarde, fermant l'entrée de la branche orientale.

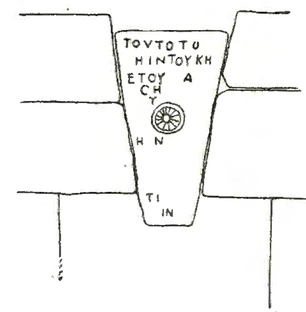


Fig. 132. — Dēr sim'ān, clef de linteau.

DĒR SIM'ĀN.

Ce nom désigne un ensemble de ruines dispersées au sud-sud-ouest et en contre-bas de la terrasse de Qal'at sim'ān, et renfermant plusieurs groupes de maisons antiques; les plus grandes paraissent avoir été des hôtelleries, à l'usage des pèlerins attirés par la renommée du grand sanctuaire stylite[2]. On y voit de nombreux linteaux de porte, dont quelques-uns sont sculptés d'inscriptions grecques et de monogrammes chrétiens (fig. 132)[3].

(1) Cf. de Vogüé, p. 148 et suiv. En 1667, Troilo vit encore debout, semble-t-il, la colonne et la cellule de saint Siméon; voir sa curieuse description des ruines de l'église et du couvent dans *Orientalische Reisebeschreibung*, Dresde 1676, p. 471; cf. Walpole, *Travels*, III, p. 233 et suiv.

(2) Voir de Vogüé, p. 125 à 128, pl. 108, 109 et 114; Butler, 1899, p. 155 et 175; 1904, section B, p. 141 en bas. C'est à l'entrée nord de ces ruines que se dressent les restes de l'arc de triomphe publié par de Vogüé, p. 129 et pl. 125, et Butler, 1899, p. 268.

(3) Voir Prentice, 1899, p. 135 et suiv. Le fragment reproduit ici nous paraît inédit.

Vers l'ouest s'élève un édifice isolé, dans un parfait état de conservation, qui ne semble pas avoir été signalé jusqu'ici; son architecture et sa destination nous suggèrent quelques remarques.

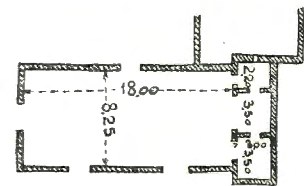


Fig. 133. — Plan d'une église à Dēr sim'ān.

Le plan (fig. 133) comporte une salle barlongue, au grand axe dirigé d'ouest en est; elle se prolonge, à l'est, par trois chambres carrées dont la largeur totale dépasse un peu celle de la salle. A l'angle nord-est s'adosse une autre construction, moins bien conservée que la première (pl. LV en bas, et fig. 134). Les gros murs de la salle sont intacts jusqu'au sommet des pignons des petites faces est et ouest (pl. LV, fig. 134 et 135). Ils sont percés de quatre portes à linteau droit, mouluré et soulagé par un arc de décharge : deux dans la face sud et une dans chacune des faces ouest et nord. Au rez-de-chaussée s'ouvrent quelques fenêtres en plein cintre; au premier étage, dans les deux longues faces, règne une arcature de huit fenêtres en plein cintre, bordée à l'extérieur par une moulure retournante. Les deux pignons sont percés de trois fenêtres pareilles; celle du milieu est surmontée d'un oculus. A l'intérieur, entre les fenêtres des deux longues faces, on voit, encastrées dans le mur, les consoles qui portaient la charpente du toit (pl. LV en haut, à droite et à gauche).

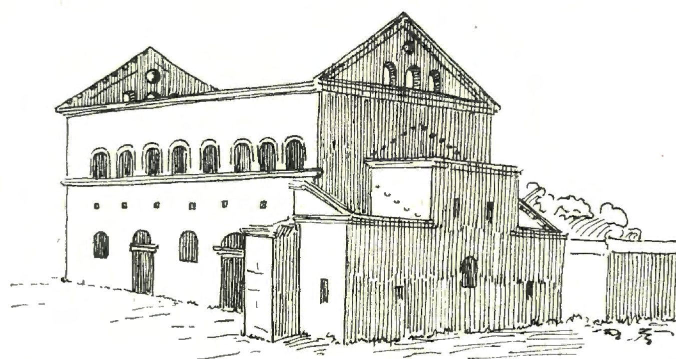


Fig. 134. — Église à Dēr sim'ān, vue du sud-est.

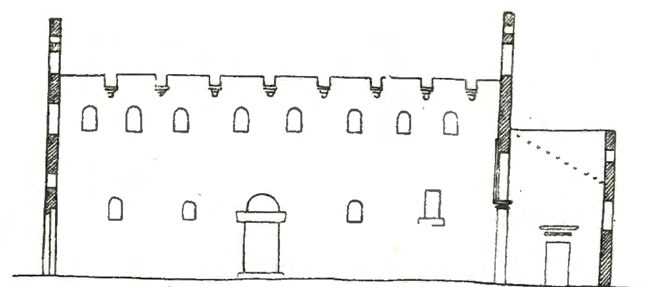


Fig. 135. — Église, coupe longitudinale.

Contre la face est, à l'extérieur, s'appuie l'édicule cubique, à chevet droit, qui renferme trois chambres, apparemment une abside centrale, percée d'une fenêtre, et deux absidioles plus basses, de largeur inégale; l'une de ces dernières renferme un tombeau. A l'intérieur (pl. LV en haut), ces trois chambres s'ouvrent sur la grande salle par trois arcades dont les arcs moulurés retombent sur des antes à chapiteau

sobrement profilé; l'arc central, plus haut et plus large que les deux latéraux, est légèrement outrepassé, comme à la basilique de Bizzos, à Ruwēḥa [1].

Quelle était la destination de cet édifice? A première vue, il offre tous les caractères d'une église; mais à l'examen, cette attribution soulève quelques difficultés. Non que les sanctuaires à abside et absidioles rectangulaires soient rares dans la Syrie du Nord; cette disposition est même la règle pour les églises du VIe siècle offrant des dimensions moyennes [2]. Mais les édifices de ce groupe ont des bas côtés, alors qu'à Dēr sim'ān on n'en voit aucune trace. La disposition du sommet des murs et du pignon oriental prouve qu'un seul toit à deux pentes recouvrait toute la salle. D'ailleurs, entre le grand arc de l'abside et ceux des absidioles, il n'y a pas de place pour restituer le départ de deux colonnades séparant une nef et deux bas côtés. A la base des piliers portant la retombée de ces arcs, on voit bien une entaille étroite, qui part du sol et s'arrête à environ 1 m. 50 cent. de hauteur. Ces deux entailles recevaient peut-être l'emboîtement d'une balustrade délimitant un chancel; en aucun cas elles ne peuvent être l'indice d'une division en trois nefs.

L'édifice de Dēr sim'ān appartiendrait dès lors au groupe, assez considérable au VIe siècle, des chapelles à une seule nef et à trois absides rectangulaires [3]. Mais ses dimensions (18 mètres de longueur sans les absides, sur 8 m. 25 cent. de largeur) sont un peu trop considérables pour une simple chapelle; en outre, le rapport entre ces deux dimensions, qui est à peu près de 2 à 1, ne paraît pas usité dans les édifices religieux de la Syrie du Nord [4]. L'aspect extérieur de l'édifice est celui d'une belle maison plutôt que d'une église. L'inégalité des deux absidioles, la saillie inusitée qu'elles font sur les deux longues faces de l'édifice principal, la disposition primitive de leurs toits et de celui de l'abside, le profil de leur corniche, comparée à celle du grand pignon oriental (pl. LV en bas), enfin les maladresses de l'appareillage autour des trois arcs intérieurs (pl. LV en haut), tous ces indices semblent trahir une reprise de la construction. Cette hypothèse paraît confirmée par l'examen des deux portes percées dans la longue face sud, qui semblent avoir été ouvertes après coup, pour les besoins du culte, dans une rangée uniforme de fenêtres.

En résumé, nous pensons que l'édifice de Dēr sim'ān fut une vaste et belle maison du VIe siècle, transformée en église, peut-être conventuelle, si la

(1) Voir plus haut, p. 204, et pl. XLV en bas.
(2) Voir de Vogüé, pl. 65 et 137; Butler, 1899, p. 88 en haut, 199 et suiv., fig. 78 et suiv.
(3) Voir Butler, 1899, p. 232 et suiv.
(4) Voir Butler, 1899, p. 35, 204 et *passim*.

construction ruinée qui la touche au nord-est représente les restes d'un monastère.

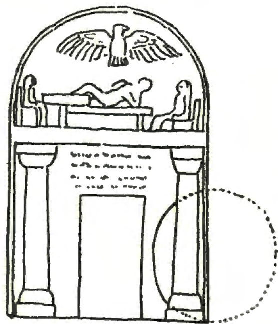


Fig. 136. — Tombeau de T. Flavius Julianus à Khatūra.

KHATŪRA.

Croquis (fig. 136) de l'entrée du tombeau de T. Flavius Julianus [1]. La pierre ronde placée derrière la colonne de droite se roulait devant la porte, pour en fermer l'entrée.

CHĒKH BARAKĀT.

Nos relevés de ce sanctuaire antique, dont les ruines couronnent le sommet d'un ancien cône d'éruption, ont été publiés peu après notre retour [2].

DĒR TURMANĪN.

La belle église de Turmanīn [3], l'un des principaux buts de notre itinéraire d'Alep à Antioche, nous réservait une cruelle déception : dès 1895, il n'en restait qu'un pan de mur et quelques débris de sculptures (pl. LVII à gauche en bas) [4]. En revanche, le *pandocheion* était encore debout, et si nous avons bonne mémoire, ses puissants portiques en blocs monolithes n'avaient subi qu'un petit nombre de mutilations nouvelles [5].

[1] Le bas-relief sculpté au-dessus de l'entrée, que notre croquis représente grossièrement, est décrit ainsi par Waddington, *Inscriptions*, p. 625 : «... un homme couché entre deux femmes assises, et au-dessus, un aigle les ailes éployées»; cf. Butler, 1899, p. 273. Ce bas-relief est presque invisible sur la photographie reproduite dans Prentice, 1899, p. 128. Notre copie de l'inscription gravée entre la porte et le bas-relief n'ajoute rien à Waddington, n° 2699, et Prentice, n° 111.

Du tombeau de Reginus, également à Khatūra, nous n'avons qu'une petite photographie, aujourd'hui sans valeur; cf. de Vogüé, p. 117 et pl. 94; Butler, 1899, p. 61; Prentice, 1899, n° 112.

[2] Voir Clermont-Ganneau, *É A O*, II, p. 35 et suiv.; cf. Prentice, 1899, p. 104 et suiv., comparant et complétant les travaux antérieurs.

[3] Voir de Vogüé, p. 138 et suiv., pl. 130 à 136.

[4] Voir *Recherches*, p. 499 (19); cf. Strzygowski, dans *Byzantinische Z.*, VI (1897), p. 210. On nous a dit que les matériaux en ont été transportés à Alep, pour servir aux travaux d'agrandissement de cette ville; cf. plus haut, p. 217, n. 4. Suivant Butler, 1899, p. 196, qui confirme la disparition complète de ce remarquable monument, ses débris ont passé dans le bourg moderne de Turmanīn, qui s'élève à un quart d'heure au sud-ouest.

[5] Voir de Vogüé, p. 138, pl. 130 et suiv. Depuis lors, ces portiques ont disparu; voir Butler, 1899, p. 198. Une petite photographie, prise par nous en 1895, s'est égarée.

DĀNĀ.

Pl. XLVIII à droite en haut. — Vue du petit mausolée à quatre colonnes ioniques [1].

DĒḤES.

Décor (fig. 137) du linteau d'une des deux portes percées dans la façade sud de l'église orientale [2].

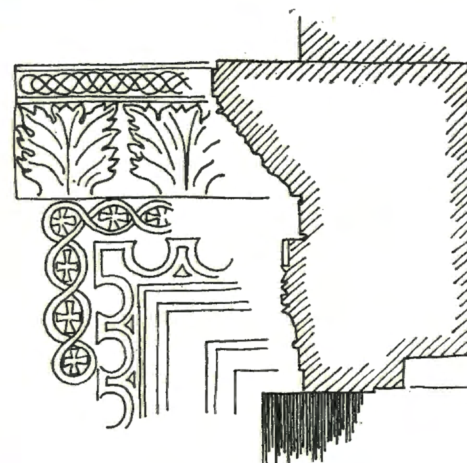


Fig. 137. — Dēḥes, décor d'une porte d'église.

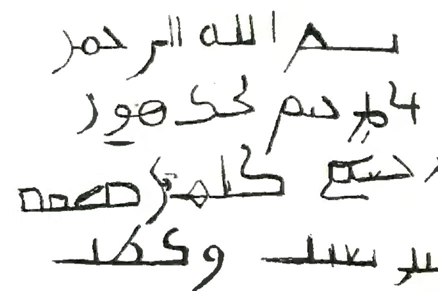


Fig. 138. — Dēḥes, inscription coufique.

Inscription coufique (fig. 138) gravée à droite de l'une de ces portes [3].

ḤĀRIM.

Relevés et description. — Le château de Ḥārim couronnait un monticule isolé, qui se dresse dans la plaine, en avant des derniers contreforts du Jebel el-aʿlā, et domine au sud le bourg du même nom. Ce monticule est naturel, mais sa forme régulièrement tronconique trahit la main de l'homme : les flancs en ont été dressés en talus, et recouverts d'un glacis de pierre en moyen appareil. Ce glacis régnait de tous les côtés, sauf au nord, où l'escarpement naturel

[1] Le marquis de Vogüé (p. 117 et pl. 93) incline à l'attribuer au IVe siècle; Butler (1899, p. 74) le date plutôt du IIIe. Dans la gravure publiée par le premier, les proportions de ce monument sont un peu trop élancées.

[2] Décrite (sans figure) dans Butler, 1899, p. 205.

[3] Ce graffite nous paraît inédit. Nos relevés (copie et estampage) de l'inscription syriaque gravée sur le linteau de la porte du baptistère, dans le voisinage immédiat de l'église orientale, ont été publiés par de Vogüé, dans *J. Asiatique*, 9e série, VIII, p. 316 et suiv.; cf. Littmann, 1899, p. 23 et suiv., résumant et complétant les travaux antérieurs.

du terrain suffisait à la défense. Il était protégé par un fossé, creusé dans la terre et taillé dans le roc; glacis et fossé subsistent en partie.

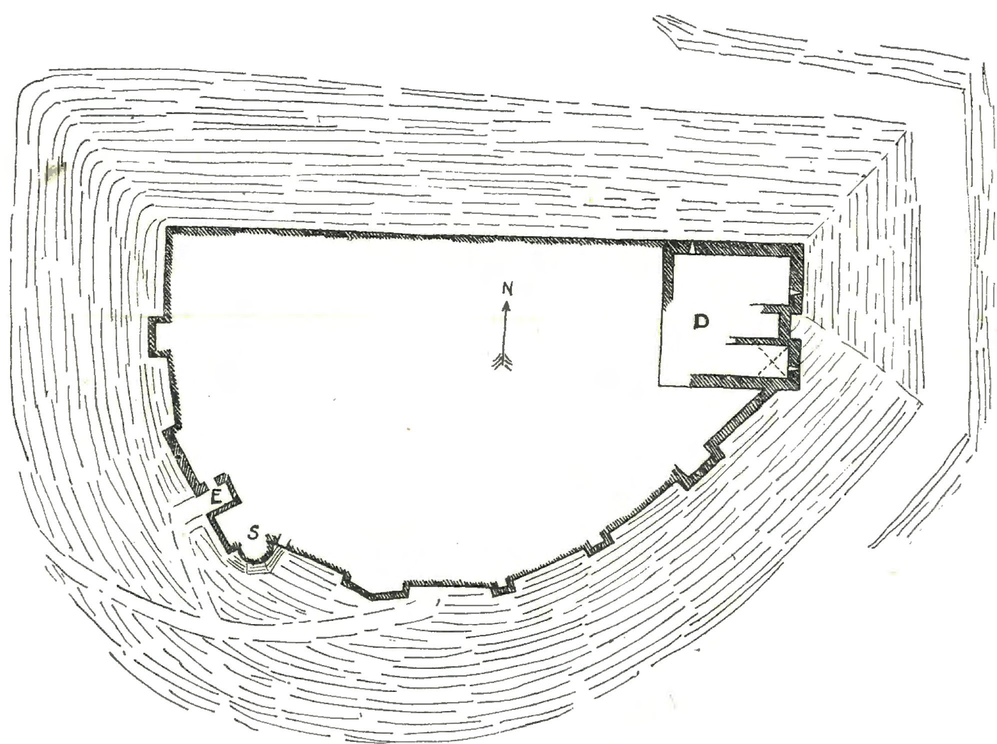


Fig. 139. — Plan du château de Ḥārim.

Au sommet du talus s'élevait la forteresse, en forme d'un demi-cercle dont la corde est tournée vers le nord (fig. 139)[1]. Son enceinte, qui est dans un état de ruine avancée, comprenait une courtine, renforcée par des saillants carrés;

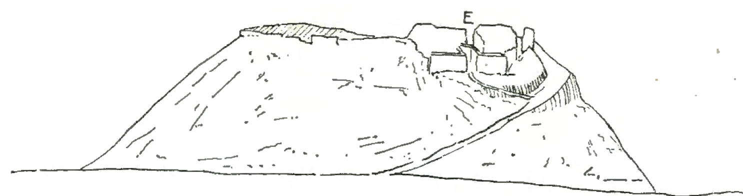


Fig. 140. — Château de Ḥārim, vu de l'ouest.

ceux-ci étaient répartis sur le pourtour du demi-cercle, le front nord étant mieux défendu que les autres par le terrain d'approche. On accède au château par un sentier qui monte en écharpe, sur le flanc sud-ouest du talus, et aboutit à l'entrée E (fig. 139 et 140). Celle-ci s'ouvre, par une porte basse à linteau droit, dans le flanc gauche d'un retrait, formé par l'enceinte et que protègent

(1) Ce plan n'est qu'un croquis sommaire.

deux larges saillants dont la base est assez bien conservée. L'angle sud du saillant de droite était renforcé par une tour demi-circulaire S, la seule de cette forme que nous ayons observée dans l'enceinte.

A l'autre extrémité de la forteresse, vers l'angle nord-est, s'élevait un gros donjon rectangulaire D, dont les murs sont conservés en partie. C'est à dessein qu'on l'avait placé sur ce point faible de l'enceinte, où le terrain d'approche se relie aux premiers contreforts de la montagne; c'est aussi de ce côté qu'on voit les restes les plus considérables du fossé défendant le pied du talus.

Le revêtement des parties conservées est en grand ou en moyen appareil, à parements lisses et soigneusement dressés; il est relié à la maçonnerie intérieure par des fûts de colonne en parpaing, réels ou simulés. On voit encore des meurtrières dans quelques tours; mais les détails de la construction ont disparu partout, sauf en quelques parties du donjon et aux abords de l'entrée.

Malgré sa ruine complète, le château de Ḥārim trahit clairement son origine arabe. La forme régulière de son assiette, protégée par un glacis d'appareil, est celle que nous avons observée à Ḥōmṣ, à Ḥamā, à Chaizar, à Alep, et signalée dans d'autres forteresses musulmanes de la Syrie du Nord[1]. Le plan de l'enceinte, en demi-lune, rappelle beaucoup celui du château de Boṣrā, construit au moyen âge autour d'un théâtre antique, et son tracé général fait songer à Qal'at el-mudīq, dont les restes sont entièrement arabes[2]. La disposition de l'entrée, qui forme un petit *dargāh*, nous ramène à l'enceinte et à la citadelle d'Alep[3]. Le plan carré des tours et du donjon, leur faible saillie sur la courtine, l'emploi de fûts en parpaing, la minceur des revêtements de taille, comparés à la maçonnerie intérieure, tous ces caractères ont été signalés par nous dans les travaux militaires arabes, de Jebeil à Alep.

Ce jugement s'appuie encore sur une inscription arabe, au nom du sultan ayyoubide d'Alep Malik Ẓāhir Gāzī, et datée de 595 (1199)[4], qui est gravée, en grands caractères, au-dessus du linteau de la porte d'entrée. Les premiers mots de ce texte, qui précisaient peut-être la nature et l'importance des travaux exécutés par ce prince, sont entièrement frustes. Mais l'analogie que le château de Ḥārim offre avec celui de Qal'at el-mudīq ainsi qu'avec l'enceinte et la

(1) Voir plus haut, p. 210, n. 1.
(2) Voir plus haut, p. 190 et fig. 117.
(3) Voir plus haut, p. 208, 211 et suiv., fig. 126 et 128.
(4) La date paraît écrite 575, mais cette leçon est inadmissible, puisque Saladin, le père de Gāzī, ne prit Ḥārim qu'en 579; voir plus loin, p. 234. Ce texte a été signalé en 1848 par Eli Smith, cité dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 1643.

citadelle d'Alep, où nous avons relevé des inscriptions de Gāzī, nous porte à croire que les restes actuels de Ḥārim datent du règne de ce prince, ou du moins de l'époque ayyoubide[1]. Cette conclusion, qu'on va voir confirmée par les auteurs arabes, n'est pas sans intérêt. On sait, en effet, que Ḥārim joue un rôle important durant la première époque des croisades, alors que cette place appartenait aux Francs, et nous espérions y trouver des vestiges de l'architecture militaire latine. Un coup d'œil sur l'histoire de la forteresse au moyen âge montrera pourquoi, ici comme à Qal'at el-mudīq, cet espoir doit être abandonné[2].

Aperçu historique. — Avant la conquête arabe, Ḥārim n'était qu'un enclos[3] pour la garde des troupeaux. Après la prise d'Antioche en 358 (959), les Byzantins y bâtirent un château pour protéger leur bétail contre les bédouins. Dans la suite, il fut inféodé à un seigneur grec, qui en fit une forteresse. Sulaimān ibn Qutulmich, qui prit Antioche en 477 (1084)[4], s'empara aussi de Ḥārim. En 479 (1086), ces deux places tombèrent entre les mains du sultan seljoukide Malik-chāh, qui la remit à l'émir Yagy-basan[5]. En 491 (1098), les Francs s'emparèrent de Ḥārim, après la prise d'Antioche, et donnèrent plus d'importance à cette place forte, dont ils firent un réduit pour leurs expéditions militaires[6]. Après plusieurs tentatives, Nūr al-dīn réussit à s'en rendre maître,

définitivement, au mois d'août 1164. Nous renvoyons à une note le détail de ces campagnes, dont les sources des croisades donnent des récits contradictoires; au point de vue de l'archéologie, il suffit de constater que Ḥārim appartint aux Francs durant un peu plus d'un demi-siècle seulement[1].

(1) A côté de l'inscription de Gāzī s'en trouve une autre, fruste et non datée, qui paraît remonter au règne du sultan Mamlouk Malik Nāṣir Muḥammad, aux environs de l'année 1300, car elle renferme, avec les surnoms très mutilés de ce sultan, le nom de l'émir Qarasunqur, qui fut gouverneur d'Alep à cette époque; voir sa biographie dans Maqrīzī, *Khiṭaṭ*, II, p. 388 et suiv.; cf. Weil, *Chalifen*, index au tome V; *CIA*, I, p. 156, etc.

(2) Nous résumons ici l'histoire de Ḥārim d'après Ibn Chaddād, *A'lāq*, f°s 68 et suiv., et son continuateur Ibn al-Chiḥna, f°s 73 (p. 165) et suiv.; cf. de Kremer, *Beiträge*, p. 15, d'après Ibn al-Chiḥna; dans les notes suivantes, on abrège ces trois noms ainsi : Cha., Chi., Kr. Voir aussi Blochet, dans *R O L*, 1895, p. 521, n. 2, d'après un abrégé d'Ibn al-Chiḥna, Paris 1863, f° 61 v°.

(3) Cha. صيرة; Chi. مسيرة (éd. Beyrouth صغيرة); Kr. « ein kleines Städtchen ». Nous lisons *ṣīra* « enclos, bergerie », leçon assurée par le contexte وهى الحظيرة التى تحوط بالمواشى, de préférence à حيرة (sur *ḥīra* « camp, château », voir Lammens, dans *M F O*, IV, p. 104 et suiv.). Au reste, cette histoire a peut-être été inventée pour expliquer le nom de Ḥārim par l'arabe *ḥarama* « défendre ».

(4) Cha. donne ici la date 440; erreur manifeste, puisque ce Sulaimān est le premier sultan seljoukide d'Asie Mineure, qui régna de 470 à 479. La date exacte 477 figure dans *Encyclopédie*, art. Anṭākiya, d'après d'autres sources arabes.

(5) Sur la forme exacte de ce nom, voir *Festschrift Goldziher*, dans *Z. für Assyriologie*, XXVI, p. 480. Chi. donne la date 477; la date 479 (dans Cha.) est confirmée par d'autres sources.

(6) Sur la prise de Ḥārim par les Francs en 1098, voir G. de Tyr et les autres chroniqueurs français, dans *Hist. occ. des crois.*, I, p. 196; III, p. 44, 137, 191, 247 (avec la note *c*), 650, 784; IV, p. 47, 178; V, p. 155, 468, et *passim*; *Gesta Francorum*, éd. Hagenmeyer, p. 272 et n. 38; Kamāl al-dīn, dans *Hist. or. des crois.*, III, p. 579; Röhricht, *Beiträge*, I, p. 220; *Kreuzzug*, p. 121; Hagenmeyer, *Chronologie*, dans *R O L*, VI, p. 534, etc.

(1) Suivant G. de Tyr, l. XVII, ch. 10 (*Hist. occ. des crois.*, I, p. 774; cf. Röhricht, *Geschichte*, p. 261), Nūr al-dīn reprit le *château* en 1149 (juillet); mais d'après Ibn al-Athīr, XI, p. 95, suivi par Abu l-fidā', III, p. 23 (*Hist. or. des crois.*, I, p. 28 et 476) et par Kamāl al-dīn (*R O L*, III, p. 521), il ne prit que le *faubourg* (en mai); cf. Röhricht, *Geschichte*, p. 260. Pour ces auteurs, les Francs restèrent alors les maîtres du château, car deux d'entre eux affirment qu'il leur appartenait en 551 (1156), année où Nūr al-dīn fit une nouvelle tentative pour s'en emparer; voir Ibn al-Athīr, XI, p. 137; *Hist. or. des crois.*, I, p. 501; II^b^, p. 194; Kamāl al-dīn, dans *R O L*, III, p. 528 et suiv.; Röhricht, *Beiträge*, I, p. 318; *Geschichte*, p. 287.

D'après G. de Tyr, l. XVIII, ch. 19 (*Hist. occ. des crois.*, I, p. 852), les Francs prirent, vers 1158, un château (*castrum*, *chastel*) qu'il ne nomme pas et qu'on a pris pour Ḥārim. Cette identification n'est pas certaine, car le chroniqueur dit que ce château était à *douze* milles d'Antioche, alors que dans le passage cité plus haut, il place Ḥārim à 10 milles de cette ville (ailleurs, l. V, ch. 1 : à 14 milles); toutefois elle est vraisemblable, puisque G. de Tyr a raconté plus haut la prise du château par Nūr al-dīn en 1149 et que dans la suite de son récit, il raconte, avec la plupart des sources, la reprise définitive de Ḥārim par ce même Nūr al-dīn en 1164. D'ailleurs R. de Torigny, bien qu'il ne parle pas de l'affaire de 1149, dit positivement que le château fut repris par les Francs en 1158; éd. Delisle, I, p. 316; II, p. 166 (addition du Bec).

Abū Ya'lā (p. 350) et d'après lui Abū Chāma (I, p. 114, l. 31; *Hist. or. des crois.*, IV, p. 96; cf. Derenbourg, *Ousâma*, p. 283) signalent le même fait, qu'ils placent en février 1158. Mais ils ignorent, eux aussi, la prise de Ḥārim par Nūr al-dīn en 1149, et dans leur récit de l'affaire de 1156 (Abū Ya'lā, p. 333; Abū Chāma, I, p. 103, l. 10; *Hist. or. des crois.*, IV, p. 83), ils ne disent pas clairement à qui le château appartenait alors.

Ainsi, d'après la tradition latine et une source arabe, Nūr al-dīn posséda le château de 1149 à 1158; suivant une autre source arabe, les Francs en restèrent alors les maîtres. Quoi qu'il en soit, les auteurs arabes signalent, en 557 (1162), une nouvelle tentative infructueuse de Nūr al-dīn; voir Ibn al-Athīr, XI, p. 187 en bas; Abū Chāma, I, p. 127; Abu l-fidā', III, p. 41; *Hist. or. des crois.*, I, p. 33 et 525; II^b^, p. 207; IV, p. 105; Kamāl al-dīn, dans *R O L*, III, p. 534; Röhricht, *Beiträge*, I, p. 321; Derenbourg, *Ousâma*, p. 306.

Enfin toutes les sources s'accordent à placer au mois d'août 1164 la bataille qui rendit à Nūr al-dīn la possession définitive du château de Ḥārim; voir Ibn Wāṣil, f° 27 r°; Ibn al-Athīr, XI, p. 199; Abū Chāma, I, p. 133; Abu l-fidā', III, p. 43; *Hist. or. des crois.*, I, p. 35, 537 et suiv.; II^b^, p. 220 et suiv.; IV, p. 109 et 126; Kamāl al-dīn, dans *R O L*, III, p. 539; Röhricht, *Beiträge*, I, p. 326; *Geschichte*, p. 319; Derenbourg, *Ousâma*, p. 309 et 619; G. de Tyr, l. XIX, ch. 9 (*Hist. occ. des crois.*, I, p. 896); R. de Torigny, I, p. 355; Michel, III, p. 324 et suiv.; *Hist. arm. des crois.*, I, p. 195, n. 1, et 359; Abu l-faraj, trad. Bruns, p. 360, etc.

Cha. (f°s 68 v° et suiv.) donne de cet événement un récit détaillé qu'il emprunte à la chronique (*Ta'rīkh*) de Kamāl al-dīn. Ce récit ne figure pas dans la *Zubda* de cet auteur, telle que nous la connaissons par les traductions de Sacy (Röhricht, *Beiträge*, I, p. 326) et Blochet (*R O L*, III,

Nūr al-dīn fit installer dans la forteresse deux signaux à feu (*mach'alain*), qui brûlaient toute la nuit pour guider les prisonniers musulmans échappés du territoire des Francs[1]. Il remit Ḥārim en fief à l'émir Majd al-dīn Abū Bakr ibn al-Dāya; celui-ci le céda à son frère Badr al-dīn Ḥasan[2]. Malik Ṣāliḥ Isma'īl, le fils et le successeur de Nūr al-dīn, enleva Ḥārim à Ḥasan et le remit à l'émir Sa'd al-dīn Gumuchtekīn. En 573 (1177), il fit mettre à mort ce dernier, parce qu'il avait attiré les Francs vers Ḥārim; l'année suivante, quand ceux-ci en eurent levé le siège, Isma'īl remit la place à l'émir Surkhak. En 577 (1081), à la mort d'Isma'īl, ses cousins de Mossoul héritèrent d'Alep et laissèrent Ḥārim à l'émir Surkhak[3]. En 579 (1183), Saladin, qui venait de prendre possession d'Alep, réclama Ḥārim à Surkhak; celui-ci refusa de lui livrer son fief et appela les Francs à son aide. Mais la garnison se révolta contre lui et rendit la place à Saladin, qui la remit à l'un de ses familiers, nommé Ibrahīm ibn Chirwa[4]. En 589 (1193), à la mort de Saladin, son fils Malik

p. 540). Peut-être a-t-il été emprunté au dictionnaire biographique du même auteur, ou à une chronique, plus étendue que la *Zubda* et perdue aujourd'hui, dont l'existence est soupçonnée par M. Blochet (*tom. cit.*, p. 511). L'ouvrage d'Ibn Chaddād ayant été écrit en 1275, après la mort de Kamāl al-dīn (1262), cette filiation paraît très vraisemblable. Il est plus surprenant, à première vue, de retrouver le même récit, également sous le nom de Kamāl al-dīn, dans l'*Histoire des Atābeks de Mossoul* (*Hist. or. des crois.*, II^b, p. 225), écrite par Ibn al-Athīr en 608 (1211-12). En effet, ainsi que l'a fait observer l'éditeur de ce volume, dans une note à la page citée, Kamāl al-dīn a écrit après Ibn al-Athīr, et l'on peut ajouter, avec M. Blochet, qu'il l'a trop souvent copié. Mais en lisant jusqu'au bout ce chapitre de l'*Histoire des Atābeks*, on verra que ses dernières lignes font allusion à la dynastie circassienne des sultans Mamlouks; or cette dynastie n'a débuté qu'en 1250, alors qu'Ibn al-Athīr est mort dès l'année 1233. Il est donc évident que ce passage a été intercalé après coup dans l'*Histoire des Atābeks*, ou du moins dans le manuscrit de Paris. Cette observation paraît avoir échappé à Deguignes et à de Slane, dans leurs notices sur cet ouvrage; voir *Notices et Extraits*, I, p. 542 et suiv.; *Hist. or. des crois.*, I, p. 754 et suiv.

(1) Ce curieux détail (Cha., f° 68 v°) concorde bien avec la position du château, d'où la vue s'étend au loin sur la plaine de l'Oronte, le lac d'Antioche et les hauts sommets de la chaîne côtière; voir plus haut, p. 71 en bas et fig. 22.

(2) Sur ces personnages, voir plus haut, p. 182 et suiv.

(3) Cha. (f° 69 r° et v°) écrit صرخك, pour سرخك; cf. Ibn Wāṣil, f° 145 r° (مرحاب, pour سرخك); Bahā' al-dīn, p. 46; Abū Chāma, I, p. 274 et suiv.; Ibn al-Athīr, XI, p. 294; Abu l-fidā', III, p. 63 en bas; *Hist. or. des crois.*, I, p. 48, 631 et suiv.; III, p. 64; IV, p. 189 et suiv.; Kamāl al-dīn, dans *R O L*, IV, p. 149 à 159; Michel, III, p. 375; *Hist. arm. des crois.*, I, p. 388 (d'après les dates données par les auteurs arabes, l'émir de Ḥārim signalé par Michel en 1181 était Surkhak, et non Gumuchtekīn comme le supposent les éditeurs); G. de Tyr, l. XXI, ch. 19 et 25 (*Hist. occ. des crois.*, I, p. 1036 et 1047); R. de Torigny, II, p. 72; Röhricht, *Geschichte*, p. 374 et suiv.

(4) Voir Cha., f° 70 r°; cf. Ibn Wāṣil, f° 145 r°; Bahā' al-dīn, p. 53; Abū Chāma, II, p. 46; Ibn al-Athīr, XI, p. 328; Abu l-fidā', III, p. 70; *Hist. or. des crois.*, I, p. 53 et 662; III, p. 73; IV, p. 235 et suiv.; Kamāl al-dīn, dans *R O L*, IV, p. 167; Abu l-faraj, trad. Bruns, p. 398; Röhricht,

Ẓāhir Gāzī hérita d'Alep et de son territoire, dont Ḥārim faisait partie. Il enleva cette place au feudataire de son père, et la confia à l'un de ses propres mamlouks[1]. Dès lors, elle fut gouvernée par les châtelains des sultans ayyoubides d'Alep[2].

C'est sous le règne de ces princes que la forteresse fut entièrement rebâtie et prit l'aspect qu'elle a conservé jusqu'à nos jours[3]. Autrefois elle avait, paraît-il, une forme triangulaire; le sultan Gāzī donna à son enceinte une forme arrondie; il la renforça et y éleva des tours carrées[4]. Son fils et successeur, le sultan Muḥammad, poursuivit ces travaux. Ḥārim devint alors un château très fort, assis en partie sur le rocher, en partie sur un glacis en pierres d'appareil et en mortier[5]. La construction reposait sur un grand nombre de voûtes; au milieu coulait une source dont l'eau se répandait dans les jardins à l'entour.

Conclusions. — Jetons ici un coup d'œil en arrière. A Chaizar, nous avons vu le sultan Muḥammad enlever la forteresse aux feudataires de Nūr al-dīn et

Quellenbeiträge, I, p. 50; *Geschichte*, p. 403. Le nom paternel de cet Ibrahīm est écrit شروة par Ibn Wāṣil et Bahā' al-dīn. D'après Cha., le nouveau gouverneur s'appelait سربك (peut-être une confusion avec شروة, ou avec سرخك).

(1) Voir Cha., f° 70 r°; cf. Ibn al-Athīr, XII, p. 63; *Hist. or. des crois.*, II^a, p. 76; Kamāl al-dīn, dans *R O L*, IV, p. 204; Abu l-faraj, éd. Salhani, p. 389; Röhricht, *Geschichte*, p. 658. Le nom du nouveau gouverneur est en blanc dans Cha., le seul de ces auteurs qui le signale.

(2) Cha. nomme les suivants, sans spécifier à quel règne ils appartiennent : Chujā' al-dīn ibn al-Qar'ūni; Iftikhār al-dīn Yāqūt, affranchi de Malik Ẓāhir; Chams al-dīn Isma'īl ibn Ḥusain al-A'raj al-Yāzūqi (Yārūqi?); Jamāl al-dīn Sūdkīn; Mubāriz al-dīn ibn Mīkhā'īl al-zarrād (l'armurier). Kamāl al-dīn nomme encore, comme gouverneur de Ḥārim à la mort de Gāzī, un émir Asad al-dīn Aqṭugān, et signale plusieurs fois la présence des sultans Gāzī et Muḥammad dans cette place; voir *R O L*, IV, p. 213 à 221; V, p. 54, 87 et 89; VI, p. 3, etc.; cf. Yāqūt, *Mu'jam*, II, p. 184.

(3) C'est-à-dire vers 1275, date du livre d'Ibn Chaddād.

(4) Cha., f° 68 r° : وبنى ابرجة مربعة وشيده وجعله مدورا; cf. Chi., f° 73 r° (p. 166); Kr., p. 15; Kamāl al-dīn, dans *R O L*, IV, p. 152.

(5) Cha., f° 68 r° (Chi., p. 165 en bas) : بَعْضُهُ على جبلٍ وبعضه على رصيف مَبْنِيّ بالحجر والكلس. Le mot *jabal* désigne le roc vif sur lequel repose une partie de l'enceinte; le mot *raṣīf* s'applique au glacis d'appareil qui revêt le talus. Ces termes concordent à merveille avec l'état actuel de la butte; voir plus haut, p. 229 en bas. En outre, la description de G. de Tyr, l. XXI, ch. 25 (*Hist. occ. des crois.*, I, p. 1047 et suiv.), antérieure aux travaux des Ayyoubides, semble indiquer qu'alors, le talus n'était pas encore revêtu d'un glacis : « Erat autem prædictum castrum in edito loco situm, *in colle constitutum*, qui ex maxima parte videbatur congestus, ex uno solo latere impugnantibus aditum præbens; in reliquis autem etsi assultus dare volentibus minime pervius, tamen undique machinis libere poterat flagellari. » Et dans le texte français, l. XXI, ch. 23, éd. Paris, II, p. 399 : « Li chastiaus séoit sur un tertre hautet *qui avoit esté fez de terre* apporté ice en pluseurs leus. D'une seule part i pooit-l'en assaillir, ailleurs estoit la mote trop roiste. Nequedent, par tout pooient giter enging. »

de Saladin, et la rebâtir. A Qal'at el-mudīq, nous avons vu le sultan Gāzī arracher la forteresse aux feudataires de Saladin et la rebâtir, puis le sultan Yūsuf poursuivre les travaux. A Alep, nous avons vu ces trois princes travailler sans relâche à l'enceinte de la ville et à la citadelle. A Ḥārim enfin, nous voyons le sultan Gāzī prendre la forteresse au feudataire de Saladin et la rebâtir, puis le sultan Muḥammad poursuivre les travaux.

Ces coïncidences, qui ne sont pas fortuites, jettent une vive lumière sur la politique des sultans ayyoubides d'Alep. D'une part, ils réparent leurs enceintes et leurs forteresses, pour les mettre au niveau des progrès de l'art militaire; de l'autre, ils remplacent les anciens feudataires par de simples châtelains. Au reste, ce double programme n'est pas le fait des seuls sultans d'Alep : au Caire, à Jérusalem, à Damas, à Diarbekr, les successeurs de Saladin procèdent de même. Partout ils rebâtissent les ouvrages fortifiés et inscrivent leurs noms sur les murs, les portes et les tours, dans leurs capitales et dans nombre de places fortes : Kerak, Ṣubaiba, Boṣrā, Ṣalkhad, Baalbek, Édesse et d'autres encore; partout ils s'attaquent aux institutions militaires, en substituant des châtelains aux feudataires et des corps d'armée aux contingents alliés et vassaux.

Ainsi font les Francs de Syrie. Après la mort de Saladin, ils se reprennent à espérer; ils se réorganisent et rebâtissent, en partie sur des plans nouveaux, les places fortes qu'ils ont disputées à leur terrible adversaire. Mais ceux qui les restaurent et qui s'apprêtent à les défendre, ce ne sont plus les feudataires du royaume latin, écrasé à la bataille de Ḥaṭṭīn; ce sont les grands ordres militaires, parce qu'ils sont riches et qu'ils incarnent l'esprit nouveau.

L'étude des croisades soulève un problème d'une portée générale, dont la solution, croyons-nous, n'a pas encore été donnée. Pourquoi Baibars a-t-il renversé d'un seul coup l'édifice qu'au prix de plus grands efforts Saladin n'avait pu qu'ébranler un siècle auparavant? Cette question, nous l'avons déjà posée [1] et nous espérons y répondre un jour, à l'aide des documents. Nous montrerons alors comment Saladin, malgré sa valeur et son prestige, ne fut lui-même qu'un feudataire du calife de Bagdad et ne disposa que d'une troupe de vassaux, alors que Baibars, maître absolu d'un royaume centralisé, put mettre en ligne une armée régulière commandée par ses généraux, et s'appuyer sur des places fortes et des garnisons gouvernées par ses châtelains.

Cette évolution, qui aboutit aux sultans Mamlouks et se poursuit dans l'Europe féodale, nous en ferons voir l'origine dans les invasions mongoles : elles

(1) Voir *Notes croisades*, p. 389 (5).

portèrent un coup fatal à la féodalité musulmane en révélant au moyen âge, qui l'avait oubliée, la formule d'un grand empire, servi par des fonctionnaires et par des soldats. Si cette hypothèse renferme une part de vérité, il est permis de croire que les dynastes musulmans de l'Asie occidentale, avant d'être écrasés par les armées d'Houlagou, ont cherché, instruits par de rudes leçons, à imiter les méthodes de leurs terribles adversaires. Dès lors, il n'est pas sans intérêt de voir les sultans d'Alep, placés sur la route directe des invasions mongoles, ouvrir la voie au nouveau régime et préparer ainsi, à leur insu, leur propre perte; car tout en travaillant à l'avènement des sultans Mamlouks, ils ne purent échapper à la tourmente mongole.

Au début de l'année 658 (janvier 1260), Houlagou s'empara de la ville, puis de la citadelle d'Alep, et marcha contre Ḥārim, que gouvernait alors Mubāriz al-dīn, le dernier châtelain du sultan Yūsuf. Celui-ci refusant de livrer la place, Houlagou fit mander Fakhr al-dīn Ayās, le gouverneur de la citadelle d'Alep, qu'il venait d'emporter d'assaut. C'est à lui que Mubāriz al-dīn rendit Ḥārim : «Tu es gouverneur au nom du sultan Yūsuf, lui dit-il, et c'est toi qui m'a confié cette place». Ayās en prit possession et la remit à Houlagou. Ce récit [1] caractérise à merveille le nouveau régime : le châtelain de Ḥārim n'est plus, comme naguère Gumuchtekīn ou Surkhak, un feudataire qui ferme sa porte à son propre suzerain; c'est un officier du gouverneur militaire d'Alep, qui n'est lui-même qu'un fonctionnaire du sultan. Ce régime est celui que consacrera Baibars, monté la même année sur le trône d'Égypte et de Syrie. Sous son règne, Ḥārim subit une nouvelle attaque mongole en 670 (1271) [2]. Mais cette place ne joue, dès lors, qu'un rôle effacé dans l'histoire militaire de la Syrie du Nord [3]. A l'ouest, les Francs ont disparu, et le front stratégique des sultans Mamlouks contre les Mongols est plus à l'est. Au xve siècle, Ḥārim n'est qu'un petit district de la province d'Alep [4].

(1) Résumé d'après Cha., f° 68 r°; cf. plus haut, p. 235, n. 2. Sur la prise de Ḥārim par Houlagou, voir aussi Abu l-fidā', III, p. 211 en bas; *Hist. or. des crois.*, I, p. 142; *Gestes des Chiprois*, p. 161 et 164; *Hist. arm. des crois.*, II, p. 751 et 753; *Hist. occ. des crois.*, II, p. 444; Quatremère, dans *Sultans Mamlouks*, I^b, p. 265; d'Ohsson, *Mongols*, III, p. 327; Howorth, *Mongols*, III, p. 150.

(2) Voir Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, I^b, p. 101; 'Aini, dans *Hist. or. des crois.*, II^a, p. 246; Röhricht, *Geschichte*, p. 961 et 968.

(3) Ḥārim figure, parmi les possessions du sultan Qalāwun, dans le traité conclu par lui, en 682 (1283), avec les Francs; voir *Tachrīf*, f° 75 r°, et dans *Sultans Mamlouks*, II^a, p. 180 et 226; Röhricht, *Regesta*, p. 379 en haut, n° 1450. Un peu plus tard, en 707 (1307-08), le gouverneur d'Alep restaure la forteresse, ruinée par Houlagou; voir Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, II^b, p. 281.

(4) Au xive siècle, Abu l-fidā' (*Géographie*, p. 259; trad. II^b, p. 36) lui consacre une courte

Il paraît inutile, on le voit, de chercher ici des témoins de la domination latine. Comme Qalʿat el-mudīq, Ḥārim n'appartint aux Francs que durant un demi-siècle environ, et l'une et l'autre place ont été transformées par les sultans d'Alep dans la première moitié du xiiie siècle. C'est à cette époque, sans doute, que remontent les vestiges actuels de la forteresse. Quand fut-elle entièrement ruinée? Les récits des voyageurs modernes sont trop rares et trop brefs pour donner une réponse précise à cette question[1].

JISR EL-ḤADĪD.

Le Pont-de-fer, sur lequel la route d'Antioche à Alep traverse l'Oronte, a été, durant tout le moyen âge, un des points stratégiques les plus importants de la Syrie du Nord[2].

Le pont actuel, bâti en pierres de moyen appareil, repose sur quatre arches en tiers-point; son tablier plat n'offre pas cette flèche caractéristique des vieux ponts arabes. Il est défendu, sur la rive gauche (ouest), par une tête de pont,

notice, dans laquelle il signale sa forteresse; Dimachqi (p. 204, trad. p. 278) en fait aussi mention. Ḥārim ne figure ni dans le *Taʿrīf* de ʿUmari, ni dans Ibn Baṭṭūṭa. Au xve siècle, le *Dīwān* (fo 241 ro) classe Ḥārim parmi les districts dont le gouverneur n'a pas droit à la *mukātaba;* cf. plus haut, p. 193, n. 7. La *Zubda* de Khalīl n'en fait pas mention.

(1) On trouve une description de Ḥārim dans Drummond, *Travels*, Londres 1754, p. 182, cité par Quatremère, dans *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 266, et par Defrémery, *Mémoires d'histoire orientale*, I, p. 39, n. 1 en bas. D'après de Salle (1838) et Eli Smith (1848), cités dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 1643 et suiv., la forteresse était déjà ruinée à l'époque où ces voyageurs la visitèrent. Peut-être souffrit-elle du tremblement de terre de 1822, ou de l'armée d'Ibrahīm Pacha en 1832.

(2) Dès le xe siècle, dans les guerres entre Arabes et Byzantins; voir Yaḥyā, p. 175, 182 et 186 (lire الحديد); Ibn al-Athīr, IX, p. 63 en haut (الحديد); Abu l-maḥāsin, II, 2e partie (éd. Popper), p. 7, l. 11; Rosen-Yaḥyā, p. 40, 43, 246, 255, 258 et *passim;* Wüstenfeld, *Fatimiden*, p. 155, dern. l. (lire : bei der *eisernen* Brücke); Schlumberger, *Épopée*, II, p. 80, 150 et 435.

Les croisés, qui s'en emparèrent en 1097, avant de faire le siège d'Antioche, y trouvèrent un pont *en pierre* et un ouvrage fortifié dont les chroniqueurs des croisades nous ont laissé deux descriptions analogues, celle de G. de Tyr (Erat autem pons lapideus, in utraque fronte turres habens munitissimas ex opere solido, sicut et totus pons erat compositus...) et celle d'Albert d'Aix (Pons iste mirabili arte et antiquo opere in modum arcus formam accepit... In utraque pontis fronte duæ prominebant turres ferro insolubiles, et ad resistendum aptissimæ...); voir *Hist. occ. des crois.*, I, p. 164; IV, p. 362; cf. Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 1641; Röhricht, *Kreuzzug*, p. 106.

Dès lors, ce pont joue un rôle important dans l'histoire de la principauté d'Antioche. En 1161, le roi Baudouin III en rebâtit les fortifications; voir G. de Tyr, l. XVIII, ch. 32 (*Hist. occ. des crois.*, I, p. 877); cf. Röhricht, *Geschichte*, p. 307 et *passim.* En 1188, il servit de lieu de ralliement à Saladin, au cours de sa campagne dans cette principauté; voir Ibn al-Athīr, XII, p. 10; Abu l-fidā', III, p. 79; Bahā' al-dīn, p. 85; Abū Chāma, II, p. 132; *Hist. or. des crois.*, I, p. 59 et 730; III, p. 115; IV, p. 375; Röhricht, *Geschichte*, p. 480.

tour basse et carrée, qu'abrite un toit à double pente, couvert de tuiles, et que traverse un passage voûté, sous une arche en cintre surbaissé. Cette tour porte une inscription moderne, arabe ou turque; nous ne l'avons pas relevée. Les lignes générales et les détails de la construction trahissent une origine récente et nous n'y avons observé aucun vestige certain du moyen âge[1]. La couverture de la tête de pont annonce le voisinage d'Antioche et de ses maisons turques, à toits inclinés et couverts de tuiles, si différentes des huttes, en ruche d'abeilles ou en terrasse, de la plaine alépine.

(1) En 1625, della Valle (éd. all. 1674, IV, p. 198) y signale un beau pont *en pierre.* Vers 1812, de Corancez (*Itinéraire*, p. 138) y trouve un pont de neuf arches, défendu par des tours dont les portes sont garnies *de fer;* à ce propos, il rappelle les travaux de Baudouin III. Ce pont existait encore en 1816, à en juger par la description de Fr. von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, p. 278) : «... Jisr el-ḥadīd, welches bekanntlich seinen Namen (Eisenbrücke) von den *mit Eisen* beschlagenen Thürflügeln der drei steinernen Thore erhalten hat, die zu beiden Seiten und in der Mitte einer Brücke angebracht sind, welche in neue (lire *neun*) Bögen über den Orontes führt». C'est donc par erreur, semble-t-il, que la même année, Buckingham (*Travels*, p. 566) n'y signale que quatre arches; à moins qu'il n'ait été refait précisément cette année-là. Mais d'après Thomson et Robinson, cités dans Ritter, *tom. cit.*, p. 1642, il n'a été rebâti qu'après le tremblement de terre de 1822, par un ingénieur européen. La description de Petermann (*Reisen*, II, p. 365), qui date de 1855, répond à peu près à l'état actuel (eine schöne, ziemlich neue fünfbogige Brücke); cf. Sachau, *Reise*, p. 461 (où nous dirions plutôt : eine starke Brücke *neuerer* Zeit).

Puisque les auteurs, depuis G. de Tyr, signalent ici un pont *en pierre*, d'où lui vient le nom de Pont-de-fer? Sous sa forme arabe, ce nom est antérieur aux croisades, car on le trouve déjà dans Yaḥyā; mais il est inadmissible que le pont du xe siècle ait été construit tout en fer. La clef nous est donnée par de Corancez et Richter : le pont tirait son nom des lames de fer qui revêtaient les portes de ses tours. Plusieurs villes de Syrie (Antioche, Alep, Damas) ont dans leur enceinte une porte appelée Bāb el-ḥadīd ou porte de Fer, nom qui doit avoir la même origine. Dès lors, les formes latines (pons ferri, ferreus, etc.) ne sont qu'une traduction de l'arabe *jisr el-ḥadīd.*

Cette conclusion s'imposerait si d'autres variantes (pons (far)fareus, pons Fernæ, pont *du* Fer, etc.) ne rattachaient ce nom à celui de l'Oronte au moyen âge : Farfar, Fernus, Ferna, Fern, Fer, etc. Mais la première de ces formes résulte d'une confusion, faite par les chroniqueurs des croisades, entre l'Oronte et la rivière de Damas signalée dans *Rois*, II, ch. V, v. 12. Quant aux suivantes, elles dérivent sans doute du nom du Nahr ʿafrīn, qui se déverse aujourd'hui dans le lac d'Antioche, mais qui, au moyen âge, paraît avoir coulé dans l'Oronte, aux environs du Pont-de-fer; voir Quatremère, dans *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 263 et suiv., IIb, p. 62, n. 19; Ritter, *tom. cit.*, p. 1616. La dernière enfin pourrait être une traduction du nom arabe de l'Oronte, Nahr el-ʿāṣī, le *révolté* (latin *ferus*, vieux français *fer* = *fier*); nous risquons cette hypothèse, qui nous paraît inédite.

Sans pousser plus loin cette enquête, nous penchons à croire (*contra* Rey, *Colonies*, p. 339) que le vrai nom latin fut «pons *ferri*», traduction de «jisr el-*ḥadīd*», en français «Pont-de-fer», et non «le pont du Fer», et que les variantes en rapport avec les noms de l'Oronte ne doivent leur existence qu'à une sorte d'étymologie populaire. Tel paraît être aussi l'avis de M. Hagenmeyer, dans une note savante des *Gesta Francorum*, p. 239, n. 1. D'ailleurs, comment admettre que de tous les passages de l'Oronte, le Pont-de-fer seul ait porté le nom de ce fleuve?

ANTIOCHE.

Assis sur la rive gauche de l'Oronte, au pied des escarpements rocheux du Silpius, le bourg moderne d'Anṭākiyye n'offre d'autre attrait que son site admirable, ses jardins fleuris et l'auréole de gloire qui fait resplendir le nom d'Antioche; ses édifices publics et son bazar nous ont paru bien insignifiants. Ce qui frappe le plus un voyageur arrivant de l'est ou du sud, c'est qu'il entre ici dans une région nouvelle, celle de la langue turque, celle aussi des maisons de bois à toit couvert de tuiles, et des minarets en éteignoir propres au pays turc.

De l'Antioche antique et médiévale, nous n'avons vu que deux superbes sarcophages, gisant dans la cour du konak, le pont de pierre, à quatre arches, qui traverse l'Oronte, et les débris d'un aqueduc et de la célèbre enceinte. Celle-ci bordait la rive du fleuve vers l'ouest, tournait au sud pour escalader le Silpius et rejoindre la citadelle, assise au plus haut point de son parcours; puis elle se précipitait à l'est, par la porte de Fer, jusqu'à l'Oronte. En suivant cette enceinte, depuis l'ancienne porte Saint-Georges jusqu'à la citadelle, nous avons constaté que ses derniers débris sont en train de disparaître. A part les fondations des courtines et des tours, nous n'avons retrouvé que des pans de mur en quelques points, surtout à la citadelle et à la porte de Fer[(1)]. Tout à l'heure, Antioche ne sera plus qu'un site attendant la pioche des fouilleurs; d'ici là, toute étude sur cette ville unique au monde ne peut être qu'un travail littéraire[(2)].

De notre course à travers les ruelles tortueuses et désertes, de notre pénible ascension sur le Silpius, nous n'avons guère conservé que deux souvenirs : celui d'un paysage incomparable de grandeur et de mélancolie, et celui d'une énigme angoissante. Comment Antioche a-t-elle disparu au point de ne laisser

(1) Comparer, à ce sujet, les dessins publiés dans Schlumberger, *Épopée*, I, p. 221, 225 et 352, d'après des photographies rapportées par nous en 1895, et la description plus récente (1904) et bien illustrée du P. Lammens (*Promenade dans l'Amanus*, p. 34 et suiv.) avec celle du baron Rey (*Étude*, p. 183 et suiv.), vers 1860. Il faut ajouter, toutefois, qu'un des dessins publiés par ce dernier, fig. 47, est emprunté au *Voyage* de Cassas et montre l'état de l'enceinte vers 1772, plus d'un demi-siècle avant les ravages d'Ibrahīm Pacha, signalés dans une note suivante.

(2) Cf. Butler, 1899, p. 52 en haut : «Data for the architecture of Antioch must be taken entirely from ancient literary sources, for naught remains in situ in the Anṭâkiyah of to-day but the aqueducts and walls... and any discussion based upon literary evidence alone must be unsatisfactory at best, for lack of details.» Il est à craindre que ce jugement ne reste vrai, même après des fouilles méthodiques; cf. Lammens, *op. cit.*, p. 29.

aucune trace à la surface du sol[(1)]? Cette indicible impression de tristesse et de solitude nous a poursuivis jusqu'à Bēt el-mā'[(2)], où l'on cherche en vain des restes de l'antique Daphné. Ici encore, au pied des rochers du Silpius, nous n'avons vu que des sources jaillissantes et des vergers en fleurs.

QAL'AT EL-ZAU (EL-QUṢAIR OU CURSAT).

Relevés et description. — La forteresse en ruine qui porte ce nom bizarre est assise sur un large tertre calcaire, aux bords escarpés, dont le sommet forme un plateau. Des vallons, arrosés de frais ruisseaux et tapissés de buissons et de lauriers-roses, l'isolent de tous les côtés, sauf au sud-ouest, où ce tertre se rattache à une montagne plus élevée qui porte le sanctuaire à coupole connu sous le nom de Welī chēkh 'alī[(3)]. Ce côté faible était protégé par un fossé creusé dans la terre et dans le roc, dont l'escarpe a conservé une partie de son revêtement, fait de blocs en grand appareil et à parements lisses (pl. LVI en bas, entre les deux tours). C'est aussi de ce côté, on va le voir, que s'élevaient les plus forts ouvrages de l'enceinte.

(1) Aux raisons invoquées pour la disparition de la ville antique, on peut ajouter l'exploitation réglée des marbres provenant des monuments d'Antioche, de Lattakieh et de toute la côte syrienne. Cette industrie remonte au moins aux premiers siècles de l'Islam; voir Ya'qūbi, dans de Goeje, *Bibliotheca*, VII, p. 258. M. Herzfeld, qui nous signale ce texte important, nous écrit que les fouilles de Sāmarrā lui fournissent la preuve de son exactitude; cf. plus haut, p. 217, n. 4. Quant à la ville médiévale, on s'accorde à dater sa décadence de la conquête de Baibars (1268) et on l'attribue à plusieurs causes : tremblements de terre, ensablement du port de Saint-Siméon, rivalité d'Alep, qui prit la place d'Antioche, comme entrepôt et place forte, dans un royaume que ses intérêts commerciaux et militaires éloignaient de plus en plus du littoral de la Méditerranée. De fait, au xve siècle, Antioche ne forme plus qu'un district peu important de la province d'Alep; voir Khalīl, *Zubda*, p. 50 en haut; *Dīwān*, fos 91 vo, 150 ro et 241 ro.

Dès lors, on suit jusqu'à nos jours, dans les relations de voyage, la ruine progressive des monuments antiques et chrétiens; voir les sources citées dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 1186 et suiv. Au xvie siècle, ils ont disparu pour la plupart, sauf l'enceinte, dont une grande partie subsistait au xviiie siècle; au début du xixe, on en signale encore des débris considérables. Ébranlée par le tremblement de terre de 1822, elle fut exploitée méthodiquement par Ibrahīm Pacha, vers 1835, pour la construction de ses casernes; cf. Chesney, *Expedition*, I, p. 425; Walpole, *Travels*, III, p. 256. Parmi les sources qui ont échappé à Ritter, nous citerons la curieuse description de l'enceinte, avec ses quarante-sept tours carrées, de la citadelle et du pont de l'Oronte par le R. P. Philippe (1629), dans son *Voyage d'Orient*, Lyon 1652, p. 67. Pour les auteurs arabes sur Antioche, voir surtout Le Strange, *Palestine*, p. 367 et suiv., et dans *PEF, Quarterly*, 1888, p. 65 et suiv.

(2) Sur l'orthographe de ce nom, voir Lammens, *op. cit.*, p. 47, n. 1, et 49, n. 2.

(3) Voir plus haut, p. 76 et fig. 25.

Celle-ci (fig. 141) a la forme d'un polygone irrégulier, se rapprochant d'un



Fig. 141. — Plan de la Qal'at el-zau (Cursat).

demi-cercle dont la corde serait tournée vers le sud. De la courtine, il ne reste que des pans de mur écroulés, montrant divers appareils; sur le front est, dans le secteur F, un peu mieux conservé que les autres, le mur de la courtine est percé d'une rangée de fenêtres en plein cintre, éclairant des casemates ou des logements, aujourd'hui détruits (fig. 142).



Fig. 142. — Qal'at el-zau, front est.

L'entrée s'ouvre dans le front nord-ouest, en E; on y accède par un sentier qui part du pont P, sur le Nahr el-bāwerde. Ce sentier gravit le tertre en lacet[1], et par quelques degrés

[1] A mi-hauteur, un autre sentier bifurque vers la source S (fig. 141), qui alimentait probablement la forteresse.

taillés dans le roc; puis il tourne à angle droit, devant la porte de la forteresse. Cette porte existe encore, mais elle est faite de matériaux disparates (fig. 143). Avec son linteau droit, à clef taillée en crochet, soutenu par deux consoles dressées en quart de rond et soulagé par un mauvais arc de décharge, elle offre tous les caractères d'une reprise grossière, ménagée dans la porte primitive, dont l'arc brisé se voit encore, au-dessus d'un remplage en moellons. Au delà de la porte E (fig. 144) s'ouvrait un passage voûté, défendu par une herse H dont on voit encore la coulisse, à environ trois mètres en arrière de la porte.

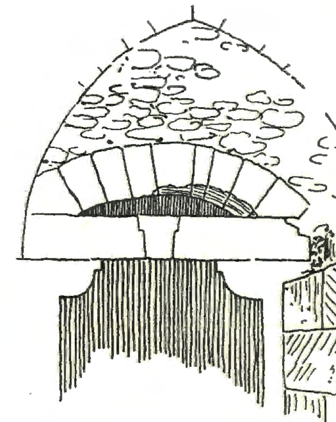


Fig. 143. — Porte d'entrée.

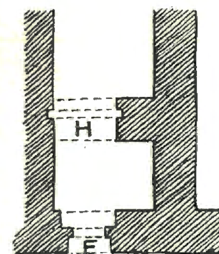


Fig. 144. Plan de l'entrée.

En pénétrant sur le terre-plein de la forteresse, on trouve à main droite les restes d'un bâtiment C (fig. 141), en petits moellons, reposant sur des voûtes d'arêtes et précédé d'une porte en plein cintre et en superbe appareil (fig. 145). Cet important ouvrage, placé en retrait du mur de l'enceinte, est trop détruit pour qu'on puisse en

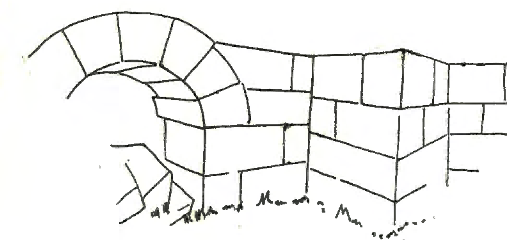


Fig. 145. — Entrée du bâtiment C.

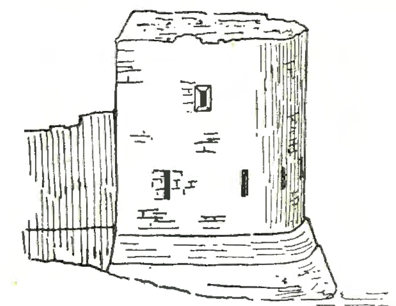


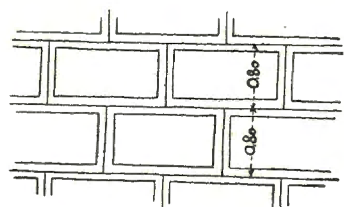
Fig. 146. — Tour A, vue de l'ouest.

déterminer la nature; il semble avoir commandé l'entrée et renfermait des logements ou des chambres de défense.

Les seules parties bien conservées de l'enceinte sont les deux grosses tours semi-circulaires A et B, qui défendent le front sud-ouest, en forte saillie sur la courtine (fig. 141). La tour A forme un éperon à l'angle aigu sud-ouest (fig. 146)[1]. Elle est construite en blocs de grand appareil, à refends soigneusement dressés et à bossages ravalés, par assises d'environ 80 centimètres de

[1] Cf. Lammens, *Promenades dans l'Amanus*, p. 54.

hauteur (fig. 147). Son pied s'élargit en talus conique et s'appuie sur le roc vif, qui a été taillé suivant le même profil, jusqu'au fond du fossé (pl. LVI en haut et en bas). Cette tour renferme deux étages de défense. A l'étage inférieur, un chemin de ronde, voûté en berceau circulaire, a été ménagé dans l'épaisseur du mur (fig. 148). Ce couloir de défense, dont la disposition nous paraît unique dans l'architecture militaire de la Syrie, est percé de sept meurtrières fortement ébrasées, qui s'ouvrent au fond d'une niche en arc brisé (fig. 149); à l'extérieur, ces meurtrières sont encadrées d'un filet, dressé avec soin suivant les refends de l'appareil environnant (pl. LVI). D'un côté, ce couloir aboutit à une poterne P (fig. 148), qui s'ouvrait probablement sur le chemin de ronde du front nord-ouest de la courtine; de l'autre, il se relie à un escalier montant, en retour d'équerre, à l'étage supérieur et dont le palier E est éclairé par une huitième meurtrière, percée un peu plus haut que les autres (pl. LVI en haut, à droite). Cet étage possède trois meurtrières, pareilles à celle de l'étage inférieur, et sur les joues de la tour, deux fenêtres rectangulaires. La tour est dérasée à quelques mètres plus haut et son couronnement a disparu. Derrière elle s'élève un mur (pl. LVI en haut, à droite en haut) qui paraît avoir appartenu à un ouvrage relié au bâtiment C. Cette disposition insolite semble indiquer que la tour A a été adossée après coup à une muraille plus ancienne, pour renforcer un angle aigu placé au point le plus faible de l'enceinte; nous reviendrons plus loin sur cette observation.


Fig. 147. — Appareil de la tour A.

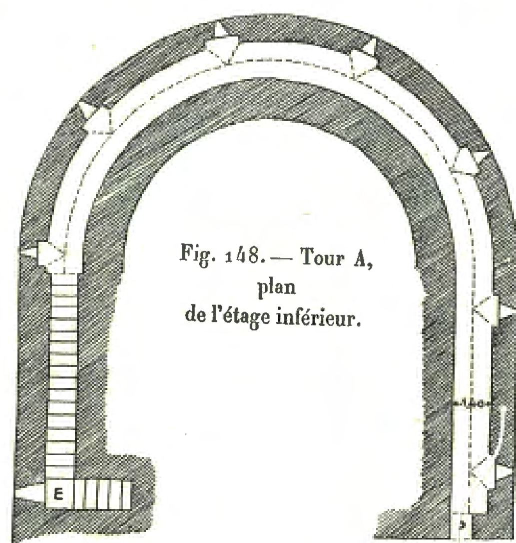
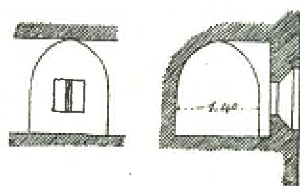


Fig. 148. — Tour A, plan de l'étage inférieur.


Fig. 149. — Tour A, face et coupe d'une meurtrière.

La tour B s'élève au milieu du front sud (pl. LVI en bas, à droite). Comme la tour A, elle était fermée à la gorge et s'ouvrait sur la courtine à l'ouest, par une poterne encore visible. Comme elle, elle est bâtie en grand appareil à refends et à bossages, mais ceux-ci sont plus rustiques. Son pied s'élargit aussi en un talus conique, appuyé sur le roc. Elle renferme aussi deux étages de défense, percés de meurtrières et de fenêtres rectangulaires; mais ses aménagements intérieurs sont détruits et la solidité de son beau revêtement est compromise par de profondes lézardes qui le traversent de part en part. Ces blessures, qui paraissent être l'effet des tremblements de terre, sont d'autant plus fâcheuses que cette tour a conservé, mieux que l'autre, son couronnement primitif, où l'on voit encore la plus grande partie du crénelage.

Malgré sa ruine avancée, Qal'at el-zau trahit une origine latine. Si on la devine au choix de l'assiette et à la disposition de l'entrée, elle se révèle surtout à l'examen des tours A et B. Leur saillie accusée et leur fort commandement sur la courtine, leur front circulaire, leur fermeture à la gorge, leur base en talus, les détails de leur appareil et l'absence de fûts en parpaing, la vigueur des bossages, qui rappellent ceux du château de Jebeil et de l'ouvrage M du Krak (pl. III en bas, et XVI), enfin les aménagements intérieurs de la défense, tout montre en elles deux remarquables ouvrages français de la première moitié du XIIIe siècle.

Identification de la forteresse. — Perdue dans la montagne, à l'écart des grandes routes, Qal'at el-zau ne pouvait avoir une importance stratégique de tout premier ordre. Son assiette même n'est pas sans défaut, car elle est commandée, au sud-ouest, par des hauteurs dont les pentes pouvaient se prêter au montage d'engins de siège, et du sommet de ses tours, on n'embrasse, à part une étroite percée vers le sud-est, qu'un horizon borné, alors que la plupart des châteaux de Syrie sont de magnifiques belvédères. Dans ces conditions, Qal'at el-zau ne peut avoir eu qu'un seul but : couvrir l'un des accès d'Antioche. Cet accès, il est vrai, n'était guère facile; mais il offrait à un assaillant l'avantage de déboucher au niveau du sommet de l'enceinte de cette ville et au-dessus de son front ouest, pris en écharpe[1].

De ces observations, nous pouvons conclure que Qal'at el-zau fut une forteresse de la principauté latine d'Antioche. L'examen de ses ruines, qui trahissent les effets des tremblements de terre plutôt que la main des hommes, fait pressentir en outre qu'après la reprise d'Antioche par les musulmans, ce château perdit sa principale raison d'être et tomba dans l'abandon. Est-il possible, maintenant, d'en retrouver la trace dans l'histoire des croisades?

Le nom d'el-Zau est aussi celui d'un village qui s'élève un peu plus à l'est, dans la montagne. Que le château ait donné son nom au village ou le village

[1] Voir notre itinéraire, plus haut, p. 74, au col de la cote 388.



au château, ce nom paraît arabe et moderne, et l'on n'en retrouve pas la trace dans les sources médiévales[1]. Mais le hameau qui s'abrite dans un ravin, à un bon quart d'heure au nord de la forteresse, s'appelle Qal'at qṣēr, et toute cette région montagneuse porte encore le nom de Jebel el-qṣēr, forme contractée d'*al-quṣair* « le petit château ». Plusieurs forteresses médiévales de la Syrie sont désignées ainsi. La plus connue dans les sources des croisades est celle que les chroniques latines et françaises appellent *Cursarium* ou *Cursat*, et qui dépendait précisément de la principauté d'Antioche. Or, la position qu'elle paraît avoir occupée correspond bien au site de Qal'at el-zau[2]; d'autre part, suivant les informations que nous avons prises sur place, il n'existe pas d'autre château dans la région restreinte où les sources nous obligent à chercher el-Quṣair d'Antioche, c'est-à-dire Cursarium ou Cursat. L'histoire de cette forteresse peu connue confirme en tout point une identification qui a été proposée avant nous par M. Martin Hartmann[3].

Aperçu historique. — Nous ne trouvons aucune mention d'el-Quṣair ou Cursat ni avant les croisades, ni durant les premières années de la domination latine. Vers 1132, le roi Foulques fut amené à intervenir, en qualité de suzerain, dans les démêlés relatifs à la succession de la principauté d'Antioche[4]. Or en 1134, d'après les chroniques syriaques, le roi s'empara de la forteresse d'el-Quṣair près d'Antioche[5]. Ce fait, s'il est exact[6], ne peut qu'être en rapport avec l'intervention du roi à Antioche; on peut en conclure qu'el-Quṣair était alors un fief de cette principauté. Peut-être appartenait-il déjà au patriarche Raoul, qui paraît avoir pris, dans la querelle de succession, le parti opposé à celui du roi.

Dans la suite et jusqu'à la conquête de Baibars, el-Quṣair apparaît toujours comme une possession du patriarche latin d'Antioche. En 1165, à l'approche de son rival orthodoxe, Amauri s'y retire, en manière de protestation. Il y résidait encore en 1168, puis en 1170, année où il rentra à Antioche, après

[1] Il dérive peut-être de *zāwī;* cf. le Jebel zāwī, plus haut, p. 194, n. 2.

[2] Voir plus loin, p. 250 et suiv.

[3] Voir *Das Liwa Haleb*, p. 82, n. 1; cf. *Recherches*, p. 503 (23); Röhricht, *Geschichte*, p. 712, n. 1, et 943, n. 4.

[4] Voir G. de Tyr, l. XIV, ch. 4 et suiv.; Röhricht, *Geschichte*, p. 196 et suiv.; Rey, *Princes*, p. 357 (37).

[5] Voir Michel, III, p. 234, et texte, p. 615 (سمعتر وصهيون); Abu l-faraj, trad. Bruns, p. 317 (nommant Baudouin II, au lieu de Foulques); Röhricht, *Geschichte*, p. 198, n. 2.

[6] Aucune autre source ne le signale, à notre connaissance, et les auteurs cités se bornent à l'enregistrer sans commentaire.

le tremblement de terre qui coûta la vie à son rival[1]. Mais il conserva la possession d'el-Quṣair, puisqu'il y mourut en 1193[2]. Elle ne lui fut même pas disputée par Saladin; en effet, il est certain qu'el-Quṣair est au petit nombre des places fortes que le sultan ne réussit pas à reprendre aux Francs[3]. En 1208, à la mort de Pierre Ier, le successeur d'Amauri, le chapitre latin d'Antioche se retire à Cursat[4]. C'est là qu'il reçoit, l'année suivante, une lettre du Saint-Siège, lui notifiant l'élection de Pierre II et sommant le prince Boémond IV de rendre au nouveau titulaire la forteresse de Cursat[5]. Elle appartient encore au patriarcat sous les successeurs de Pierre II, en 1225[6], puis en 1256. Cette année-là, le Saint-Siège enjoint aux prélats de la province d'Antioche de payer au patriarche

[1] Voir Michel, III, p. 326, 332 et 339; *Hist. arm. des crois.*, I, p. 360 (où la note 4 est entièrement à refaire); Abu l-faraj, trad. Bruns, p. 362; *Chronicon ecclesiasticum*, éd. Abbeloos, II, p. 546; Röhricht, *Geschichte*, p. 320, avec la note 1 (document pour l'année 1178), et 348, n. 3; Rey, *Princes*, p. 376 (56); *Dignitaires*, p. 136 (23).

[2] Voir Michel, III, p. 412; Abu l-faraj, éd. Abbeloos, II, p. 598. Une autre source le fait mourir en 1196, sans parler de Cursat; voir *Gestes des Chiprois*, p. 15; *Hist. arm. des crois.*, II, p. 662; *Annales*, dans *A O L*, IIb, p. 434; cf. Röhricht, *Geschichte*, p. 225, n. 3, 658, n. 3, et dans *Z D P V*, X, p. 3, n. 5; Rey, *Dignitaires*, p. 137 (24).

[3] Ibn al-Athīr dit expressément que les musulmans reprirent alors toutes les dépendances d'Antioche, à l'exception d'el-Quṣair; XII, p. 14 en bas; *Hist. or. des crois.*, I, p. 738. Un peu plus haut, XII, p. 7 en bas, et *Hist. or. des crois.*, I, p. 725 (ce passage manque à l'index), le même auteur nomme, outre el-Quṣair, Bagrās et Derbsāk; mais ce passage, qui figure avant le récit de la prise de ces deux dernières places par Saladin, n'est pas en désaccord avec le premier. On trouve la même phrase dans Abū Chāma, II, p. 130, l. 7 d'en bas; *Hist. or. des crois.*, IV, p. 370; cf. Röhricht, *Quellenbeiträge*, p. 106 (où l'identification de Cursat avec Lassar est suspecte; de même dans *Z D P V*, X, p. 264, n. 16). Nuwairi dit aussi que le château d'el-Quṣair est au nombre de ceux qui ne furent pas repris par Saladin; Paris 1578, fo 88 ro; Leide 2m, fo 254 vo en haut. Bahā' al-dīn, le biographe de Saladin, qui raconte en détail ses conquêtes, ne parle pas d'el-Quṣair; du moins nous n'avons pas trouvé ce nom dans les index des diverses éditions de cet auteur.

Le fait est confirmé par les sources occidentales. Suivant l'anonyme rhénan, Saladin s'empara de toute la principauté, à l'exception d'Antioche et du *castrum patriarchæ*, dont il s'éloigna après avoir reçu une forte somme d'argent; voir *Hist. occ. des crois.*, V, p. 521. Ce *castrum patriarchæ* ne peut être que la forteresse de Cursat, ainsi que l'a vu Röhricht, *Geschichte*, p. 482, n. 3. J. de Vitry (vers 1226) et M. Sanuto (vers 1310) disent de même : « ... totum Antiochenum obtinuit principatum, excepto castro inexpugnabili domini Antiocheni patriarchæ quod Cursatum (var. Cursarium) appellant, et civitate Antiochena »; voir Bongars, *Gesta Dei per Francos*, I, p. 1119; II, p. 194 en bas.

[4] Voir Rey, *Dignitaires*, p. 138 (25), d'après *Hist. occ. des crois.*, II, p. 313 (où l'on raconte la mort de Pierre, mais sans parler du chapitre ni de Cursat; c'est de la lettre papale citée dans la note suivante que l'auteur paraît avoir conclu à la retraite du chapitre à Cursat).

[5] Voir Röhricht, *Regesta*, addit. p. 56, no 859a; *Geschichte*, p. 712, n. 1; Rey, *Princes*, p. 389 (69); *Dignitaires*, p. 139 (26), et les sources citées.

[6] Voir Röhricht, dans *Z D P V*, X, p. 4, n. 3.

la dîme de tous les revenus ecclésiastiques pendant trois années, pour fortifier les murs de Cursat[1].

Ce document a une grande importance, car c'est le seul qui signale des travaux à la forteresse. A cette heure critique où les grands ordres militaires, pressentant l'orage, sont pris d'une fièvre de bâtir[2], il nous montre le patriarcat d'Antioche poussé dans la même voie par le chef de la catholicité. Il permet aussi d'attribuer à cette date précise les deux belles tours A et B, dont l'architecture, on l'a vu, trahit le début ou le milieu du XIIIe siècle, et dont l'une au moins, la tour A, paraît avoir été adossée après coup à un ouvrage plus ancien, pour renforcer une enceinte qu'on jugeait alors trop faible. Ces précautions n'étaient que trop justifiées : au mois de mai 1268, le sultan Baibars, qui venait d'emporter d'assaut la ville d'Antioche, prépara l'attaque de Cursat[3]. Nous résumons ici le récit le plus détaillé de cette affaire.

Le château d'el-Quṣair appartenait alors au patriarche d'Antioche, qui l'avait confié à un châtelain nommé le sire Guillaume; cet homme était en bons termes avec les musulmans. Le gouverneur de Chugr-et-Bekās avait signalé au sultan Baibars les services rendus par Guillaume aux châtelains des forteresses musulmanes voisines; c'est par son entremise que sitôt après la prise d'Antioche, le sire Guillaume fit rappeler au sultan ses bons offices. Déjà Baibars avait expédié contre el-Quṣair un corps d'armée et des engins de siège, qu'il se préparait à rejoindre en personne; c'est alors qu'il reçut le message du gouverneur de Chugr-et-Bekās. En reconnaissance des services de Guillaume, le sultan lui accorda un traité par lequel le territoire d'el-Quṣair, villages, marchés et dépendances, était partagé par moitié entre eux deux; la forteresse restait, avec ses alentours, en possession de Guillaume[4].

(1) Voir Röhricht, *Regesta*, addit. p. 77, n° 1246a; *Geschichte*, p. 943, n. 4; Delaville, *Cartulaire*, II, p. 804, n° 2788, et les sources citées (lire ici Cursarii, et rétablir l'identification rejetée dans la table du t. IV, *s. v.* Carsarium (*sic*) et Kalat ez Zau).

(2) Cf. plus haut, p. 161, 236 et *passim*. Dans la lettre citée à la note précédente, le Temple et l'Hôpital sont expressément exemptés des dîmes prescrites par le pape, sans doute en raison des lourdes charges qu'ils supportaient d'autre part.

(3) Dès avant la prise d'Antioche, un des corps désignés pour l'attaque de cette ville, parti de Fāmya avec Baibars et l'émir (et futur sultan) Qalāwun, passa par el-Quṣair et livra un combat infructueux aux défenseurs de cette place; voir ʿAini, dans *Hist. or. des crois.*, IIa, p. 228. Cet incident, rapporté par un témoin oculaire, paraît n'avoir été que le prélude de l'affaire suivante.

(4) Voir Ibn ʿAbd al-Raḥīm, fos 183 v° et suiv. D'autres chroniqueurs arabes donnent un récit très abrégé de cette affaire, en ajoutant que les habitants d'el-Quṣair prétendaient avoir entre les mains une lettre du calife Omar, qui garantissait au patriarche d'Antioche la possession de cette place; voir Chāfiʿ, *Manāqib*, f° 115 r°; Nuwairi, Paris 1578, f° 81 r°; trad. Quatremère, dans

Mais Baibars n'était pas homme à laisser échapper une proie certaine. Nous résumons ici le récit le plus détaillé de la prise définitive d'el-Quṣair.

Le sire Guillaume ayant perdu sa femme et s'étant donné à Dieu, laissa le gouvernement à son père, le sire Bastard, un homme incapable et grossier, qui exerçait, à la tête d'une bande de pillards, des rapines sur les territoires musulmans voisins. Baibars ayant usé de représailles, Bastard supplia le seigneur de Ṣahyūn de le réconcilier avec le sultan; par son entremise, il obtint l'autorisation de se rendre à la tente royale, plantée aux environs de Ḥōmṣ. A peine l'a-t-il atteinte qu'il s'y voit arrêté, pour être conduit sous bonne garde à Damas. Puis Baibars dépêche un émir au sire Guillaume, qui s'avance à sa rencontre, devant la porte de son château. Là, il est saisi par les cavaliers de l'émir, puis envoyé au sultan, qui le fait conduire à Damas; il y mourut en prison. La forteresse ferma ses portes, fut assiégée et se rendit à la suite d'un blocus étroit, en l'année 1275[1].

Dès lors, el-Quṣair est gouverné par les châtelains des sultans Mamlouks[2]

Sultans Mamlouks, Ib, p. 268 en haut; Leide 2m, f° 245 v°; Ibn al-Furāt, p. 54; Reinaud, *Bibliographie*, p. 681 et 795; *Extraits*, p. 512; Röhricht, *Geschichte*, p. 943, et dans *A O L*, IIa, p. 405; Rey, *Princes*, p. 406 (86); Weil, *Chalifen*, IV, p. 67.

(1) Voir Ibn ʿAbd al-Raḥīm, f° 185 v° et suiv.; nous avons beaucoup abrégé ce long récit, qui renferme de curieux détails. D'autres chroniqueurs arabes donnent des versions assez différentes, mais pareilles pour le fonds. D'après Nuwairi (mss. cités, fos 88 r° et 254 v°), suivi par Ibn al-Furāt (p. 88) et par ʿAini (cité plus loin), la forteresse relevait bien du patriarche d'Antioche, mais elle appartenait au pape, c'est-à-dire au Saint-Siège. Ce curieux détail, qui manque dans la traduction Quatremère (note précédente), est à rapprocher de la lettre papale (plus haut, p. 247) prescrivant des travaux à la forteresse. Ces auteurs allèguent plusieurs nouveaux griefs de Baibars contre les habitants d'el-Quṣair. Suivant Nuwairi, Guillaume fut arrêté le 13 avril 1275 et la forteresse capitula le 14 novembre. On trouve d'autres détails, d'après des témoins oculaires, dans Chāfiʿ, *Manāqib*, f° 137 r° et v°; voir aussi ʿAini, dans *Hist. or. des crois.*, IIa, p. 249; Maqrīzi, *Sulūk*, Paris 1726, f° 188 v°, et *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 127 (même date que Nuwairi pour la capitulation) et 151; Abu l-maḥāsin, *Nujūm*, Paris 6065, f° 236 r° en bas (cet auteur donne la même date pour la capitulation et dit que la forteresse fut assiégée par des Turcomans; détail à rapprocher du nom Turkmen qaleh, plus haut, p. 75, n. 2); Reinaud, *Bibliographie*, p. 684 et 802; *Extraits*, p. 532; Röhricht, *Geschichte*, p. 968, et dans *A O L*, IIa, p. 406; Weil, *Chalifen*, IV, p. 78 et suiv. D'après ce dernier auteur, le sire Bastard (بسطرد) était le *fils* du sire Guillaume (كليام) et non son père. Il motive cette correction, qu'autorise le texte de Nuwairi, par le fait que le premier succéda au second dans le gouvernement d'el-Quṣair et que ce dernier était déjà un vieillard. Cette hypothèse, très plausible à première vue, est en désaccord avec plusieurs passages des auteurs cités; ainsi Ibn ʿAbd al-Raḥīm, qui fait aussi de Guillaume le fils de Bastard, emploie ici le mot *walad*, supprimant toute équivoque entre les mots *ibn* et *abū*.

(2) Ainsi par l'émir Altunbā, nommé le 14 janvier 1280; voir Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 6; Röhricht, *Geschichte*, p. 968, n. 4 (lire Januar, au lieu de Juni).

et forme un district de la province d'Alep, soit au XIVe siècle, où cette place est signalée par plusieurs auteurs[1], soit au XVe, où les sources se font plus rares[2]. A partir de cette époque, elle tombe dans l'oubli et les explorateurs paraissent l'avoir ignorée[3] jusqu'au jour où Martin Hartmann en retrouva les ruines, qu'il voulut bien nous signaler[4]. C'est à cet oubli, sans doute, mais aussi à la fréquence du nom d'el-Quṣair dans la toponymie syrienne, et à la ressemblance qu'il offre avec diverses formes du nom de Césarée, qu'il faut attribuer les méprises de plusieurs auteurs modernes[5].

Conclusions. — L'identification de Qalʿat el-zau avec el-Quṣair et Cursat, que nous avons établie à l'aide de la toponymie locale, ressort encore, avec évidence, de plusieurs passages des auteurs qu'on vient de lire. Nous négligeons ceux qui se bornent à placer el-Quṣair près d'Antioche, sans direction précise.

Un de ces passages semble situer el-Quṣair au sud du Jebel el-aqraʿ, alors que cette place est au nord-est de cette montagne[6]. L'erreur est d'autant plus gênante que ce chroniqueur affirme avoir visité la région; mais le contexte montre qu'il ne prétend pas à l'exactitude topographique. On peut négliger, à plus forte raison, le témoignage qui place el-Quṣair entre Antioche et Ḥārim; car son auteur ne semble pas y avoir été[7]. D'ailleurs, si l'on prend la moyenne

(1) Voir une note marginale des *Marāṣid*, dans Yāqūt, *Muʿjam*, V, p. 27; Abu l-fidā', *Géographie*, p. 69; trad. IIa, p. 90 (avec une position très exacte); Ibn Baṭṭūṭa, I, p. 165 (donnant le nom du gouverneur ʿAlā' al-dīn al-Kurdi); Le Strange, *Palestine*, p. 80 et 489 (détails à corriger); Dimachqi, p. 206; trad. p. 280; ʿUmari, *Taʿrīf*, p. 181.

(2) Voir *Dīwān*, fos 91 ro et 240 vo; Ibn al-Chiḥna, p. 231 en bas; Quatremère, dans *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 266.

(3) Ritter se borne à signaler à plusieurs reprises le Jebel el-Quṣair.

(4) Voir plus haut, p. 246, n. 3.

(5) Ainsi dans *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 266 et suiv., tous les passages cités à la page 266, de même que les extraits de M. Sanuto (p. 267), de J. de Vitry (le deuxième seulement), d'Ibn Baṭṭūṭa et de Nuwairi (p. 268) concernent bien el-Quṣair d'Antioche. En revanche, les citations (p. 267) tirées de G. de Tyr, des *Gesta*, de Robert le Moine, de Baudri, d'Albert d'Aix et de J. de Vitry (la première) se rapportent pour la plupart à Cesara (Chaizar); cf. plus haut, p. 117. Enfin les passages de Poujoulat et du P. Morone n'ont rien à voir ici. La note copieuse de Quatremère, qui fait plus d'honneur à son érudition qu'à son jugement, a été la source d'autres erreurs.

(6) Voir Ibn ʿAbd al-Raḥīm, fo 184 ro. Voici ce passage, que Quatremère (*loc. cit.*) n'a reproduit qu'en partie et qu'il cite sous une fausse référence : فهرب أهلها إلى القصير وإلى جهة مينا بسيط بالقرب من المالونية وهذه النواحى رأيتها وهى ملاصقة للجبل الأقرع من قبليّه «Les habitants de cette ville (Derkūch) s'enfuirent vers el-Quṣair et du côté du port de Basīṭ (?), dans le voisinage d'el-Mālūniye (?); ces localités, que j'ai vues de mes yeux, touchent au Jebel el-aqraʿ du côté du sud».

(7) Voir Abu l-maḥāsin, *loc. cit.*; cité par Quatremère, *loc. cit.*, sur un autre manuscrit.

entre ces deux indications approximatives, on tombe dans le Jebel el-qṣēr, tout près de Qalʿat el-zau.

Toute autre serait la valeur de témoins de la prise d'el-Quṣair par Baibars. On ne trouve aucune indication topographique dans le récit vécu du biographe de Baibars; en revanche, ʿAini nous a laissé celui d'un officier qui fit partie d'un des corps désignés pour le siège d'Antioche en 1268[1]. Parti d'Apamée, ce corps passa sans doute l'Oronte à Jisr el-chugr, puis il traversa la montagne, en suivant notre itinéraire en sens inverse. Il se présente un matin devant el-Quṣair et prolonge l'attaque jusqu'au soir, sans succès apparent; puis il marche sur Antioche et s'établit sur la montagne, à l'ouest de la ville. Ces indications répondent exactement à notre itinéraire, où la route de Qalʿat el-zau à Antioche passe par les cols des cotes 497 et 388, et débouche au-dessus de la ville, au sud-ouest et au niveau supérieur de l'enceinte.

Vers 1330, Ibn Baṭṭūṭa visite la forteresse d'el-Quṣair en se rendant du château de Bagrās à celui de Chugr-et-Bekās. Quoiqu'un peu vagues, ces données topographiques répondent bien à la position de Qalʿat el-zau[2].

Celles que fournit Abu l-fidā' sont plus précieuses, puisque cet auteur célèbre, historien et géographe, connaissait à fond la Syrie du Nord, pour y avoir passé, en soldat et en souverain, la plus grande partie de sa vie. Dans sa description remarquablement exacte du Jebel lukām, le Jebel el-nuṣairiyye de nos cartes, il dit que cette chaîne de montagnes, après avoir passé la forteresse de Ṣahyūn, puis celle de Chugr-et-Bekās, puis celle d'el-Quṣair, s'arrête à Antioche, où elle tombe brusquement dans la plaine de l'Oronte[3]. Ces indications précises confirment, d'une manière définitive, l'identification d'el-Quṣair, et par conséquent de Cursat, avec Qalʿat el-zau.

EL-CHUGR WA-BEKĀS.

Relevés et description. — Le double château de Chugr-et-Bekās couronnait la crête d'un roc étroit et allongé, aux flancs escarpés, qui se détache de la montagne dominant la ville de Jisr el-chugr, et s'avance vers le nord, au milieu du cirque grandiose formé par la vallée du Nahr el-abyaḍ (carte 2 *a* et pl. LVII

(1) Voir plus haut, p. 248, n. 3; cf. plus loin, p. 263 en bas.

(2) Voir plus haut, p. 250, n. 1. Arrivant d'Alep, par Tīzīn (dans le Jebel simʿān), l'auteur passe à Antioche, puis à Bagrās, puis à el-Quṣair, en marchant vers le sud. Il semble qu'il a dû visiter Bagrās avant Antioche; ses notes de voyage, rédigées peut-être après coup, n'ont pas toujours, apparemment, une rigoureuse précision topographique.

(3) Voir plus haut, p. 250, n. 1.

à droite). A l'est, au nord et à l'ouest, le rocher tombe à pic, puis s'élargit à sa base, en un talus formé par les éboulis du sommet. Au nord et à l'est, ce talus vient mourir sur la rive du Nahr el-abyaḍ, qui se précipite vers l'Oronte, par la gorge de Bekfalā, après avoir contourné ce formidable éperon (fig. 150); à l'ouest, il se perd dans un vallon remontant vers Chugr el-qadīm. Au sud, le seul côté où ce promontoire se rattache à la montagne A, un fossé large et profond a été taillé dans le roc (fig. 151).

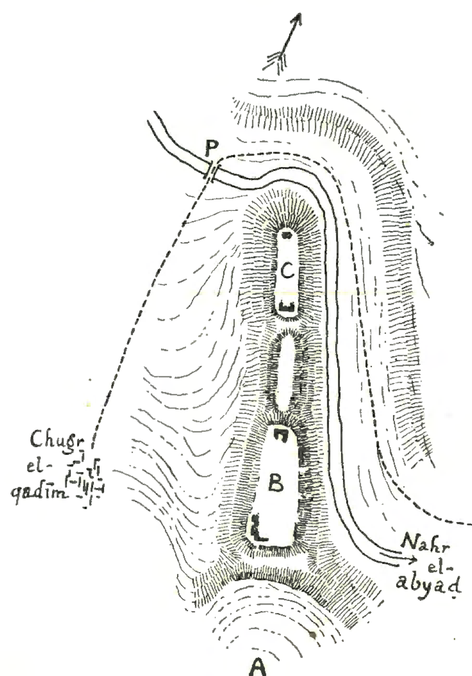


Fig. 150. — Plan de situation de Chugr-et-Bekās.

On le voit, cette assiette offre une ressemblance frappante avec celle de Chaizar : même forme générale et même direction du rocher; mêmes défenses naturelles, complétées au sud par une tranchée artificielle; même flanquement par la rivière, à l'est et au nord [1]. Mais l'analogie s'arrête ici. Le cadre est autrement grandiose à Chugr-et-Bekās, où la rivière, d'ailleurs, coule vers le sud et l'est, alors qu'à Sējar, l'Oronte coule vers le nord et l'ouest. En outre, l'assiette de Chugr-et-Bekās, plus étroite que celle de Chaizar, ne pouvait recevoir qu'une forteresse, et non une vaste citadelle renfermant tout un village. Elle est si resserrée que dans sa partie centrale, la crête du rocher s'affaisse en forme de selle. Ce profil défectueux a forcé les constructeurs à établir, au lieu d'une seule forteresse, deux châteaux jumeaux B et C, séparés par un terre-plein

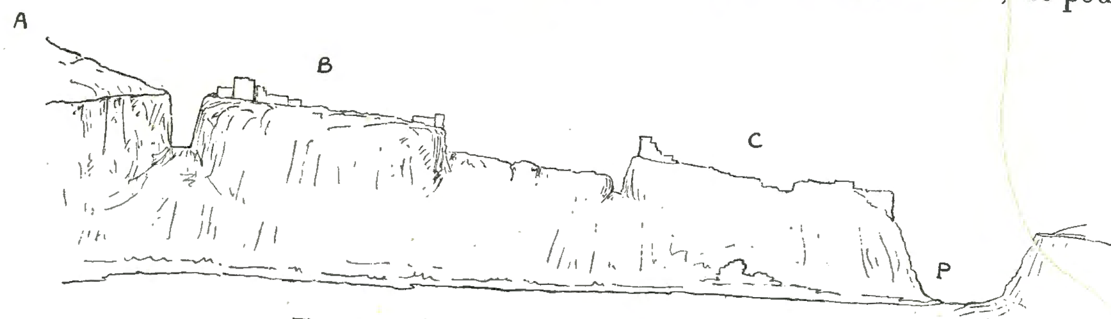


Fig. 151. — Château de Chugr-et-Bekās, vu de l'est.

[1] Voir plus haut, p. 178, fig. 104 et 105.

plus bas que bordent, à ses deux extrémités, deux petits fossés taillés dans le roc (fig. 151). Autrefois, un passage les reliait, tout en permettant sans doute, au moyen d'un pont-levis, de les isoler l'un de l'autre. Ce dispositif insolite est, on va le voir, la cause principale des étranges confusions, d'origine toponymique, faites par les auteurs qui ont écrit sur Chugr-et-Bekās, sans l'avoir visité.

De ces deux châteaux, il ne reste que des fondations et quelques pans de mur délabrés. L'accès en est si difficile que, pressés par le temps, nous avons dû renoncer à les explorer; nous le regrettons d'autant plus que ces ruines renferment, paraît-il, des inscriptions arabes [1].

Aperçu historique et conclusions. — Nous ne savons rien de l'histoire de Chugr-et-Bekās jusqu'au jour où Saladin reprit cette place aux Francs, en 1188, au cours de sa brillante campagne dans la Syrie du Nord. De cette opération, les chroniqueurs arabes nous ont laissé trois récits principaux, qui se complètent l'un par l'autre. Nous allons les résumer, en y relevant quelques détails importants pour la topographie d'une région peu connue, et en serrant le texte arabe de plus près que ne l'ont fait les éditeurs des *Historiens des croisades*.

Voici d'abord le récit d'un témoin oculaire [2] : « Le 6 jumādā II (2 août 1188), nous approchâmes de Bekās, une place très forte dans le bassin de l'Oronte [3]. A son pied coule un cours d'eau [4]. Tandis que l'armée s'arrêtait au bord du

[1] Ce renseignement, qui nous a été donné plus tard à Chugr el-qadīm, concorde avec Walpole, *Travels*, III, p. 179 et suiv., cité dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 1102. Cet explorateur signale dans les ruines un grand nombre d'inscriptions arabes (Arabic inscriptions there were plenty); il prétend avoir copié les plus importantes et il en traduit une, suivant laquelle la forteresse aurait été bâtie par le sultan Ṣalāḥ al-dīn Yūsuf, en 507 de l'hégire. La date est fausse en tout cas, puisque alors Chugr-et-Bekās appartenait aux Francs, ou à quelque seigneur musulman. Les noms propres sont ceux de Saladin, mais aussi ceux de son arrière-petit-fils le sultan d'Alep. C'est à lui que nous sommes tenté d'attribuer ce texte, en songeant au programme poursuivi par les Ayyoubides au XIII[e] siècle; cf. plus haut, p. 182 et suiv., 193, 207 et suiv., 235 et suiv., et plus loin, p. 257.

[2] Voir Bahā' al-dīn, p. 83; trad. Wilson, p. 132; cité par Abū Chāma, II, p. 130. Nous suivons le texte de ces deux auteurs dans *Hist. or. des crois.*, III, p. 113, et IV, p. 368; cf. Kamāl al-dīn, dans *ROL*, IV, p. 187 et suiv.; Röhricht, *Geschichte*, p. 479, et *Beiträge*, I, p. 158 (combinant ce récit avec les suivants); Reinaud, *Extraits*, p. 227; Lane-Poole, *Saladin*, p. 247, etc. Dans sa biographie de Saladin, Ibn Khallikān (II, p. 524; trad. IV, p. 532) suit aussi, pour cette affaire, le récit de Bahā' al-dīn.

[3] Le texte dit *'alā jānib* « sur le côté »; nous traduisons « dans le bassin », pour marquer que cette place n'est pas sur la rive même du fleuve, ainsi qu'on l'a cru jusqu'ici.

[4] Mot à mot : « un cours d'eau (et non un ruisseau, comme on l'a dit) sort de dessous elle ». Il s'agit du Nahr el-abyaḍ, dont le lit, profondément encaissé (pl. LVII à droite, bord gauche, et fig. 150), peut donner l'illusion que la rivière sort à la lettre du pied de la forteresse.

fleuve, le sultan monta, avec une escorte, vers la forteresse, assise sur une montagne qui domine l'Oronte. Nos troupes l'entourèrent de toutes parts, l'attaquèrent vivement, la battirent avec les mangonneaux et lui donnèrent l'assaut avec tant de vigueur qu'elle fut prise de force le 9 (5 août)..... Tout près de ce château s'élevait un châtelet (*qulai'a*) appelé el-Chugr, qui communiquait avec lui par un pont; il était admirablement défendu (par la nature), car aucun (autre) chemin n'y donnait accès. Mais assaillis de tous les côtés par le tir des mangonneaux, et ne voyant venir aucun secours, les assiégés demandèrent à capituler le 13 (9 août). Ils obtinrent trois jours de délai pour recevoir du gouvernement d'Antioche l'autorisation de se rendre. Celle-ci leur ayant été accordée, la place fut livrée et l'étendard du sultan fut hissé sur le donjon le vendredi 16 (12 août); puis Saladin rejoignit ses bagages».

Voici le récit d'un autre témoin oculaire[1] : «Le lendemain de la prise de Ṣahyūn, le sultan prit la route d'el-Qurchiyye[2], s'arrêta près de l'Oronte[3], le mardi 6 du mois (2 août), et prit le château de Bekās le vendredi 9 (5 août). Puis il transporta des tentes légères sur la montagne, pour assiéger le fort d'el-Chugr, dont le donjon sourcilleux couronne un sommet élevé, aux flancs escarpés, qu'entoure un wādi perdu dans les profondeurs des précipices. De plus, il est isolé de la montagne par un fossé relié au wādi, et aucun chemin n'y donne accès..... Saladin ne vit d'autre moyen d'offensive que le tir des mangonneaux..... Mais la position était si forte que le tir ne portait pas, et le sultan commençait à perdre courage quand un Franc, sortant de la forteresse, vint demander l'amān; c'était le mardi 13 du mois (9 août). Les assiégés sollicitèrent un délai de trois jours pour obtenir du prince d'Antioche l'autorisation de rendre le fort, qui nous fut livré le vendredi 16 (12 août)..... Alors l'étendard fut hissé sur cette haute sommité..... Les deux châteaux furent confiés à Gars al-dīn Qilij, l'échanson[4]... Le samedi, le sultan rentra dans son camp».

Voici enfin le récit d'un historien qui n'a pas assisté au siège, mais qui vivait

[1] Voir 'Imād al-dīn, *Fatḥ*, p. 146 et suiv., résumé par Abū Chāma, *locis citatis* et dans Röhricht, *Quellenbeiträge*, I, p. 105. Nous suivons le texte d'Abū Chāma, dépouillé des agréments littéraires du *Fatḥ*, auquel nous empruntons quelques détails omis par l'auteur du *Kitāb al-rauḍatain*.

[2] Voir plus loin, p. 266.

[3] Ou «descendit vers l'Oronte». Abū Chāma ajoute ici «sur (ou en passant par) le Tell kachfahān»; cf. Yāqūt, *Mu'jam*, I, p. 869, et plus loin, p. 261, n. 6.

[4] Mot à mot : «qui verse à boire à son ennemi la mort dans la coupe du désespoir». Cette métaphore nous paraît faire allusion au titre de *sāqī* «échanson», si fréquent chez les émirs mamlouks et que semblent illustrer les nombreuses armoiries représentant une coupe.

à cette époque; on y trouvera quelques détails nouveaux[1] : «Le 3 jumādā II (30 juillet), Saladin quitta Ṣahyūn. Arrivé au château de Bekās, il le trouva délaissé par les Francs, qui s'étaient fortifiés dans celui d'el-Chugr. Il s'empara du premier sans coup férir et s'avança vers le second, qu'il assiégea. Ces deux places se trouvent sur la route directe[2] conduisant à Lattakieh et à Jebele, depuis les pays musulmans de la Syrie..... Saladin s'établit devant le château d'el-Chugr, mais il le trouva fortement défendu et inaccessible de tous les côtés. Il ordonna une attaque, appuyée par le tir d'un mangonneau; mais un petit nombre de pierres seulement portèrent jusqu'à la forteresse et ne lui firent aucun mal..... La garnison ne se préoccupait nullement de l'attaque, car elle était à l'abri..... Cependant, au bout de quelques jours, un Franc vint demander un sauf-conduit pour un parlementaire. Cette demande ayant été accordée, le parlementaire vint solliciter un délai de trois jours, au bout desquels la garnison rendrait la place à Saladin, si elle ne recevait pas de secours; le sultan y consentit et prit des otages... Le troisième jour, la place capitula; c'était le vendredi 16 (12 août). Le motif pour lequel les Francs avaient sollicité ce délai, c'était qu'ils envoyèrent un message à Boémond, prince d'Antioche, auquel appartenait le château, pour lui apprendre qu'ils étaient assiégés, et le prier de faire lever le siège, faute de quoi ils livreraient la place... Saladin en ayant pris possession, la confia à un émir appelé Qilij et lui donna l'ordre de la réparer; puis il s'en éloigna».

Ces trois récits, restés obscurs jusqu'ici, faute d'une connaissance suffisante des lieux, s'éclairent à la lumière de notre itinéraire et de nos relevés, tout imparfaits qu'ils sont. De cette étude comparée, nous pouvons tirer quelques conclusions touchant la position géographique de Chugr-et-Bekās, l'assiette de ce double château, enfin son histoire avant Saladin.

Nous reviendrons tout à l'heure sur le premier point, après avoir parlé de Jisr el-chugr. En ce qui concerne l'assiette de Chugr-et-Bekās, un coup d'œil sur nos croquis (fig. 150 et 151) fait comprendre aussitôt tous les détails des récits qu'on vient de lire.

Le double château s'élève, non pas *au bord* de l'Oronte, comme on l'a cru, en confondant cette place avec Jisr el-chugr, encore moins *sur les deux rives* de

[1] Voir Ibn al-Athīr, XII, p. 6 et suiv., et dans Reinaud, *Bibliographie*, p. 483 et suiv. Même récit, très abrégé, dans Abu l-fidā', III, p. 78 en bas; cf. *Hist. or. des crois.*, p. 59, 723 et suiv.; Abu l-faraj, trad. Bruns, p. 416; éd. Salhani, p. 386.

[2] Littéralement : «la route unie»; nous traduisons «directe», cette région n'étant rien moins qu'unie; cf. plus loin, p. 261, n. 2.

l'Oronte, comme on l'a supposé, en prenant pour le grand pont de l'Oronte à Jisr l'étroit pont-levis qui, d'après Bahā' al-dīn, reliait el-Chugr à Bekās[1], mais en pleine montagne, à plusieurs kilomètres à l'ouest et bien au-dessus de l'Oronte. Dès lors, ce cours d'eau qui coule à son pied (Bahā' al-dīn), ce wādi profond qui rend la position formidable ('Imād al-dīn), c'est non pas l'Oronte, comme on l'a cru encore[2], mais le Nahr el-abyaḍ de notre itinéraire. Ce fossé qui l'isole de la montagne, c'est cette tranchée, taillée dans le roc, qu'on voit au sud dans nos croquis. En revanche, c'est bien au bord de l'Oronte, à Jisr el-chugr, peut-être à Bekfalā, que Saladin arrêtera son armée et ses bagages, avant d'explorer la forteresse avec une escorte (Bahā' al-dīn) et d'attaquer Bekās, où il ne transportera que son artillerie et son camp volant; c'est là qu'il ira rejoindre ses réserves, après la prise d'el-Chugr (Bahā' al-dīn et 'Imād al-dīn).

Le château B (fig. 150 et 151), c'est Bekās, le plus faible des deux, parce qu'un simple fossé le sépare de la montagne. Bien que large et profond, ce fossé ne pouvait empêcher un assaillant de prendre position sur le plateau A, qui le domine au sud. C'est ici qu'il faut chercher ce Tell kachfahān (Abū Chāma et Yāqūt) où Saladin établit les batteries qui lui permirent d'enlever Bekās en trois jours. Les défenseurs se retirent à el-Chugr, c'est-à-dire dans le château C, qui couronne l'extrémité du promontoire; mais ils prennent la précaution de couper le pont qui reliait les deux châteaux et dont l'emplacement se devine encore (fig. 151, au milieu). Saladin ne pouvant installer ses engins à Bekās, à cause du premier fossé, les transporte dans la vallée; mais il n'en tire aucun profit. Notre croquis montre pourquoi les assiégés, bravant son artillerie, auraient pu lui résister longtemps encore, si quelque motif inconnu, la famine, la crainte ou la corruption, ne les avait poussés à capituler.

Quant à l'histoire de Chugr-et-Bekās avant Saladin, les récits qu'on vient de lire nous apprennent que cette place appartenait à Boémond III, prince d'Antioche, qui ne paraît guère s'être préoccupé de la défendre. Depuis quand relevait-elle d'Antioche? Sur ce point, nos recherches sont restées infructueuses. Ibn Chaddād Ḥalabi, qui donne, à la fin du XIIIe siècle, de précieux détails sur l'histoire des

[1] Voir plus haut, p. 253, n. 3, et 254 en haut. Ces erreurs se trouvent dans Röhricht, *Beiträge*, I, p. 158, *Geschichte*, p. 479, *Untergang*, p. 3, n. 5, et Heyd, *Commerce*, I, p. 375, n. 1. D'autre part, c'est à tort qu'on a identifié la forteresse de Mirzeh soit avec el-Chugr (Rey, *Colonies*, p. 336), soit avec Bekās (Ritter, *tom. cit.*, p. 1094). Nous avons déjà montré que Mirzeh ne peut être que le Burzūyh, Burzaih ou Berzeh des sources médiévales; voir *Inscriptions de Syrie*, p. 82, n. 2; *Recherches*, p. 504 (24), n. 1.

[2] Voir plus loin, p. 262, n. 1.

châteaux de la Syrie du Nord au début du moyen âge, avoue aussi qu'il n'a rien trouvé, dans les livres anciens, à l'endroit de Chugr-et-Bekās. Dans les ouvrages modernes, ajoute-t-il, j'ai lu que cette forteresse était aux Francs et qu'elle fut prise par Saladin. A ce propos, il se borne à citer le récit de Bahā' al-dīn[1].

A la mort de Saladin, Chugr-et-Bekās resta en possession de Gars al-dīn Qilij. En effet, d'après un autre chroniqueur, cet émir étant mort en 594 (1198), ses enfants refusèrent de livrer au sultan d'Alep, Malik Ẓāhir Gāzī, les forteresses qui avaient appartenu à leur père, notamment Chugr-et-Bekās. Gāzī marcha contre eux, leur reprit leurs fiefs et leur assigna en échange une pension annuelle[2]. Ce récit est fort instructif : il nous montre, ici comme à Chaizar, à Apamée et à Ḥārim, les sultans d'Alep luttant contre des prétentions héréditaires et remplaçant leurs vassaux par de simples fonctionnaires[3]. On peut en conclure que Chugr-et-Bekās fut remise à un châtelain. Cette conclusion est confirmée par Ibn Chaddād, suivant lequel cette place appartint alors à Malik Ẓāhir Gāzī, et après lui, à son fils et successeur Malik 'Azīz Muḥammad[4]. En 619 (1222), elle fut inféodée à un frère de ce dernier nommé Malik Ṣāliḥ Aḥmad; mais dès l'année 624 (1227), on la lui reprit en échange de quelques autres[5]. Si le gouvernement d'Alep traite ainsi sans façon le propre frère du sultan, c'est que le régime féodal est sur le point de disparaître.

C'est du règne de Muḥammad que date la description de Yāqūt[6] : «Bekās est un château de la région d'Alep, situé dans le bassin[7] de l'Oronte; une source sort de son pied...[8]. Vis-à-vis s'élève un autre château appelé el-Chugr. Ils

[1] Voir *A'lāq*, f° 79 r° et v°. Cet auteur décrit Chugr-et-Bekās comme deux petits châteaux très forts, dans la partie ouest du territoire d'Alep et près de la rive de l'Oronte, situés l'un à côté de l'autre et reliés par un pont. Il ajoute, toujours d'après Bahā' al-dīn, qu'un cours d'eau sort au pied de Bekās; cf. plus haut, p. 253, n. 4.

[2] Voir Kamāl al-dīn, dans *ROL*, IV, p. 216.

[3] Cf. plus haut, p. 182 et suiv., 193, 235 en bas et suiv., 253, n. 1.

[4] Voir *A'lāq*, *loc. cit.*; cf. Kamāl al-dīn, *tom. cit.*, p. 221, où l'on voit Gāzī passant à Bekās en 596 (1200).

[5] Voir Ibn Chaddād, *loc. cit.*; Kamāl al-dīn, dans *ROL*, V, p. 64 et 72.

[6] Voir *Mu'jam*, I, p. 704; III, p. 303; cf. *Marāṣid*, I, p. 167; II, p. 115; Le Strange, *Palestine*, p. 537, combinant les deux passages.

[7] Nous traduisons ainsi les mots *'alā chāṭi'*, pour éviter le malentendu signalé plus haut, p. 256, n. 1, et plus loin, p. 262 en haut.

[8] Les mots suivants *bainahā wa-baina thugūr al-Maṣṣīṣa*, qui n'ont aucun sens ici, s'y sont évidemment glissés, par l'erreur d'un copiste, de l'article Būqās du même auteur, *Mu'jam*, I, p. 761, où il s'agit d'une localité située entre Alep et Maṣṣīṣa. Cette erreur est reproduite dans *ROL*, IV, p. 187, n. 3, où la description de Yāqūt est incompréhensible.

sont séparés par une dépression en forme de fossé. On dit «el-Chugr wa-Bekās» en un seul nom, car il est impossible de les séparer l'un de l'autre. Aujourd'hui, cette forteresse appartient au souverain d'Alep, Malik ʿAzīz Muḥammad, fils de Gāzī, fils de Saladin». Et plus loin : «El-Chugr est un château bien retranché, vis-à-vis duquel s'en élève un autre appelé Bekās. Ils occupent le sommet de deux montagnes, séparées par une dépression en forme de fossé (*wādī kal-khandaq*, comme ci-dessus), et se font exactement vis-à-vis. Ils sont dans le voisinage d'Antioche et appartiennent aujourd'hui au souverain d'Alep, Muḥammad. . . . . ». Cette description, sobre et de tout point exacte [1], rend à merveille la position des deux châteaux jumeaux et jusqu'à la supériorité stratégique d'el-Chugr sur Bekās, supériorité qui ressort de nos croquis et des récits des chroniqueurs.

Les Mongols prirent-ils Chugr-et-Bekās en 1260? C'est probable, puisqu'ils envahirent la Syrie tout entière. Ibn Chaddād, poursuivant son historique, se borne à dire que le sultan Baibars, après s'être emparé de leurs conquêtes, remit Chugr-et-Bekās à ses gouverneurs [2]. Nous connaissons d'autre part le nom d'un de ces gouverneurs, Fāris al-dīn ibn al-Dammāg, qui joue un rôle dans la conquête du château d'el-Quṣair [3]. Après Baibars, ajoute Ibn Chaddād, les deux petits châteaux passèrent à son fils et successeur, puis au sultan Qalāwun. En 679 (1280), le gouverneur de Chugr-et-Bekās fut un de ceux qui suivirent l'émir Sunqur al-achqar dans sa tentative d'indépendance, et la forteresse fut laissée à celui-ci dans le traité qu'il conclut, l'année suivante, avec Qalāwun [4]. Reprise par le sultan peu après [5], elle ne cessa plus de faire partie du royaume des Mamlouks.

(1) A part la source qui sort du pied de Bekās et que nous avons identifiée (plus haut, p. 253, n. 4) avec le Nahr el-abyaḍ; mais il se peut que ce détail aussi soit exact et qu'une source coule ici dans la rivière.

(2) Voir *Aʿlāq*, *loc. cit.*

(3) Voir Ibn ʿAbd al-Raḥīm, f°s 184 r° et 186 r°; cf. plus haut, p. 248.

(4) Voir Ibn ʿAbd al-Raḥīm, f°s 189 r° et 197 v°; Nuwairi, f° 108 r° et v°; Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, II^a, p. 30; Abu l-maḥāsin, *Manhal*, Paris 2070, f°s 111 v° et suiv., et d'autres sources citées plus loin, p. 279, n. 1; cf. Röhricht, *Geschichte*, p. 979; Weil, *Chalifen*, IV, p. 120 et suiv.
Ibn Chaddād, qui rappelle ici brièvement l'affaire de l'émir Sunqur, ajoute : «Aujourd'hui, ces deux châteaux appartiennent de nouveau au sultan Qalāwun». Ces mots prouvent que cette partie des *Aʿlāq* fut écrite après l'année 1280; cf. plus haut, p. 205, n. 5, 234, n. 1 à p. 233, et 235, n. 3.

(5) La date exacte de ce fait n'apparaît pas clairement dans les sources dont nous disposons. Chugr-et-Bekās figurent, il est vrai, parmi les possessions de Qalāwun dans le traité conclu par lui en 682 (1283) avec les Francs; voir *Tachrīf*, f° 75 v°, et dans *Sultans Mamlouks*, II^a, p. 180 et 226; Röhricht, *Regesta*, p. 379, n° 1450. Mais on ne saurait en conclure avec une entière certitude qu'à ce moment, Sunqur avait déjà rendu la place à Qalāwun. En effet, il se peut que dans l'accord intervenu entre les deux rivaux, le sultan se soit réservé un droit éminent de suzeraineté sur les domaines concédés à l'émir rebelle; cf. plus loin, p. 279, n. 3, et 287, n. 3.

La description d'Abu l-fidā', faite au début du xive siècle, renferme quelques détails nouveaux sur lesquels nous reviendrons tout à l'heure : «El-Chugr wa-Bekās sont deux châteaux forts placés à la distance d'un jet de flèche l'un de l'autre, sur une montagne allongée. A leur pied coule un cours d'eau. Ils ont des jardins et des arbres fruitiers en grand nombre, une mosquée avec une chaire, et un canton cultivé et peuplé (*rustāq*). Ils sont situés entre Antioche et Apamée, à peu près à mi-chemin. A l'est de ces deux châteaux, à la distance d'une course de cheval, est le pont de Kachfahān; c'est un pont sur le cours d'eau, bien connu, avec un marché où les gens se rassemblent chaque semaine. Ces deux châteaux sont situés au nord-est de Ṣahyūn et au sud d'Antioche; entre ces deux localités s'étendent des montagnes» [1].

Vers la même époque, Ibn Baṭṭūṭa les décrit ainsi : «Puis je me rendis au château d'el-Chugr wa-Bekās. . . . . Il est très fort et couronne un sommet élevé. Son émir (gouverneur) se nomme Saif al-dīn Alṭunṭāch. . . » [2].

Chugr-et-Bekās continua de faire partie de la province d'Alep [3]. Mais, par suite de circonstances qu'on expliquera tout à l'heure, cette forteresse paraît être tombée en ruines dès le milieu du xve siècle [4]. Son accès difficile et sa situation retirée à l'écart des grandes routes expliquent pourquoi la plupart des voyageurs modernes n'en ont pas parlé [5].

(1) Voir Abu l-fidā', *Géographie*, p. 261; trad. II^b, p. 38 et suiv.; cf. Le Strange, *loc. cit.*

(2) Voir Ibn Baṭṭūṭa, I, p. 165; cf. Le Strange, *loc. cit.* Dimachqi (p. 205; trad. p. 278) se borne à une simple mention.

(3) Pour le xive siècle, voir ʿUmari, *Taʿrīf*, p. 181, qui le décrit ainsi : الشغر وبكاس وهما كالشىء الواحد «Chugr-et-Bekās sont comme une seule et même chose». Pour le xve, voir *Dīwān*, f°s 91 r° et 241 r°; Ibn al-Chiḥna, p. 175; de Kremer, *Beiträge*, p. 18.

(4) Cf. plus loin, p. 263, n. 3, et 264, n. 2. Au xviie siècle, Ḥājji Khalfa lui consacre une note dans laquelle, après quelques détails sur Jisr el-chugr, il se borne à reproduire Abu l-fidā'; voir *Jihān-numā*, éd. Constantinople, p. 594 et suiv.; cf. Charmoy, dans *Chéref-nâmeh*, I^a, p. 269 et 749. Le géographe turc ajoute que Chugr-et-Bekās fut entièrement détruit par un tremblement de terre en l'année 806 de l'hégire. Ce fait n'est consigné ni dans le *Sulūk* de Maqrīzi, où l'année 806 manque dans le ms. de Paris, ni dans le *Nujūm* d'Abu l-maḥāsin, du moins dans un ms. de notre bibliothèque; mais il paraît confirmé par Suyūṭi, f° 16 v°, signalant au mois de jumādā II 806 (décembre 1403 à janvier 1404), dans la province d'Alep, de violentes secousses qui détruisirent un grand nombre de localités.

(5) Nous ne pouvons nommer ici que Walpole (cité plus haut, p. 253, n. 1) et M. Hartmann, qui la place un peu trop au nord sur sa carte *Das Liwa Haleb*. D'après lui (*op. cit.*, p. 70), Chugr el-qadīm fait partie du canton (*nāḥiye*) de Jisr el-chugr; suivant Cuinet (*Turquie d'Asie*, II, p. 213), Jisr est le chef-lieu d'un district (*qazā*) qui renferme quatre cantons.

CHUGR EL-QADĪM.

Vieux-Chugr s'élève, entouré de champs et de jardins, à l'ouest de Chugr-et-Bekās, sur l'autre flanc du vallon qui descend vers le Nahr el-abyaḍ. Ainsi que son nom l'indique, ce village est d'origine ancienne et c'est à lui, sans doute, qu'Abu l-fidā' fait allusion, dans le passage cité plus haut, quand il décrit la mosquée et la banlieue florissante de Chugr-et-Bekās; en effet, la forteresse est trop étroite pour l'emplacement d'un village. La mosquée signalée par le géographe arabe est peut-être celle qu'on voit encore dans le village et dans le mur de laquelle était encastré, lors de notre passage, un fragment illisible d'inscription coufique.

JISR EL-CHUGR.

Description. — Ce gros bourg s'élève sur la rive gauche de l'Oronte, au pied des premiers contreforts de la chaîne côtière. Son aspect est moderne et nous n'y avons remarqué que deux édifices, l'un et l'autre de l'époque ottomane : une mosquée anépigraphe, du moins à l'extérieur, et un grand khān, orné d'une inscription moderne que nous n'avons pas relevée [1].

Le seul monument qui nous ait paru remonter à un âge plus ancien, c'est le grand pont de pierre qui traverse l'Oronte et auquel Jisr el-chugr doit la première partie de son nom. Ce pont fait un coude en amont vers le milieu de son parcours, pour mieux résister à la poussée du courant. A cause de ce coude, sans doute, son tablier est à peu près horizontal, et dépourvu de cette flèche prononcée qu'on rencontre dans la plupart des ponts arabes. Celui-ci repose sur un grand nombre d'arches et de piles, et ses matériaux disparates témoignent de plusieurs réparations [2]. Si nos souvenirs sont exacts, l'aspect de la construction trahit une origine antérieure à l'époque ottomane; ce jugement est confirmé par une inscription très fruste, encastrée vers le milieu du pont, dans le parapet

[1] Il s'agit probablement de la mosquée et du caravansérail fondés par le grand vizir Muḥammad Pacha Köprülü; voir Ḥājji Khalfa, *loc. cit.*; Charmoy, *loc. cit.*; *Manāsik al-ḥajj*, trad. Bianchi, dans *RVMSG*, II, p. 107; Walpole, *Travels*, III, p. 173, et les autres voyageurs cités dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 1099 et suiv.

[2] En 1697, Maundrell y compte treize petites arcades; *Voyage*, p. 6 et 7. En 1766, Niebuhr en estime la longueur à 160 pas doubles; *Reisebeschreibung*, III, p. 95. En 1797, Browne n'y voit plus que sept arches; *Voyage*, éd. franç. 1800, II, p. 206, cité par Dussaud, *Voyage 1895*, p. 34, n. 2; cf. *Manāsik* et Ritter, *loc. cit.* Ignorant, lors de notre passage, le curieux problème topographique soulevé par l'existence de ce pont, nous avons négligé de l'examiner en détail.

du côté nord, et renfermant le nom de Jaqmaq, peut-être celui du sultan Mamlouk qui régna de 1438 à 1453 [1].

Le problème d'el-Chugr. — Si ce texte se rapporte à une simple restauration, l'origine du pont remonte encore plus haut. Mais aucune source ne signale, au moyen âge, le bourg ni le pont de Jisr el-chugr. Ce silence paraît inexplicable si la route d'Alep à Lattakieh passait, alors comme aujourd'hui, l'Oronte à Jisr; en revanche, divers indices conduisent à chercher ce passage plus au nord, vers Chugr-et-Bekās et Derkūch.

C'est d'abord le témoignage d'Ibn al-Athīr qui place Chugr-et-Bekās «sur la route directe conduisant à Lattakieh depuis les pays musulmans de la Syrie», c'est-à-dire Alep [2]. C'est ensuite la description de Chugr-et-Bekās par Abu l-fidā' [3]. D'après ce géographe, qui connaissait à fond la Syrie du Nord, un pont célèbre, nommé Jisr kachfahān, traversait un cours d'eau à l'est de ces deux châteaux, à la distance d'une course de cheval. Or un siècle auparavant, dans un traité de commerce conclu, en 1208, entre le sultan d'Alep Malik Ẓāhir Gāzī et les Vénitiens, celui-là remettait à ceux-ci le droit de péage au passage «del monte Ceffam (var. Cesfam)» [4]. Heyd a eu raison d'identifier ce nom avec celui de Kachfahān [5]. Mais, ne connaissant que le passage d'Abu l-fidā', il a proposé de lire, dans le texte italien (seul connu) du traité, *ponte*, au lieu de *monte*. Cette correction n'est pas nécessaire, puisqu'il y avait, à côté du pont (*jisr*), un mont (*tell*) de Kachfahān, où nous avons vu Saladin passer avant l'attaque de Chugr-et-Bekās [6]. Or, l'arabe *tell* est bien rendu par l'italien *monte* [7], et le péage pouvait aussi bien se percevoir au passage d'un mont qu'à celui d'un pont.

Quoi qu'il en soit, le mont et le pont portant le même nom devaient être

[1] Nous disons *peut-être*, parce que les titres incertains accompagnant ce nom pourraient aussi désigner un émir. Mais les émirs homonymes du sultan Jaqmaq ayant vécu pour la plupart au XVe siècle, l'inscription nous paraît bien dater de cette époque. Elle a été signalée déjà par Walpole, *Travels*, III, p. 188.

[2] Voir plus haut, p. 255, n. 2.

[3] Voir plus haut, p. 259 en haut.

[4] Voir Tafel et Thomas, *Urkunden*, II, p. 65.

[5] Voir Heyd, *loc. cit.* La forme latine doit être *Cesfam*, la première *f*, dans *Ceffam*, n'étant qu'une faute de copie. L'*n* finale arabe, après une longue, est souvent rendue par *m* latine; cf. Tīrūn et Tyrum, Uqhuwān et Cavam, Maddān et Meddam (trois localités en Palestine). Sur l'équivalence de la chuintante arabe et de la sifflante latine, voir *Notes croisades*, p. 421 (37); sur les variantes de Kachfahān, voir Charmoy, dans *Chéref-nâmeh*, Ia, p. 749.

[6] Voir Abū Châma et Yāqūt, cités plus haut, p. 254, n. 3.

[7] Cf. *Tell* el-jezer = *Mont* Gisart, dans Clermont-Ganneau, *RAO*, I, p. 351 et suiv.

voisins. Or, les auteurs cités nous les montrent l'un et l'autre dans le voisinage immédiat de Chugr-et-Bekās : le mont, probablement au sud du château de Bekās (vers A, fig. 150), et le pont, selon toute apparence, vers ce petit pont de pierre (en P, fig. 150) sur lequel nous avons passé le Nahr el-abyaḍ, sous les murs mêmes de la forteresse [1]. Si Heyd identifie le pont de Kachfahān avec le grand pont de l'Oronte à Jisr, c'est qu'il a été trompé, par les traducteurs d'Abu l-fidā', sur la situation de Chugr-et-Bekās, qu'il place avec eux sur les deux rives de l'Oronte.

Mais un péage mentionné dans un traité entre le sultan d'Alep et les Vénitiens de Lattakieh [2] devait se trouver, de toute évidence, sur la route qui reliait alors ces deux villes. Or, si cette route passait à Chugr-et-Bekās, elle ne pouvait traverser l'Oronte à Jisr el-chugr. Parvenue de Lattakieh au sommet du col de Bdāmā, elle devait poursuivre au nord-est, jusqu'au village de Chugr el-qadīm, traverser le Nahr el-abyaḍ sous Chugr-et-Bekās, puis, évitant sans doute le défilé de Bekfalā, filer au nord jusqu'au droit d'el-Qnēye [3], ensuite au nord-est, pour passer l'Oronte à Derkūch. Or, c'est précisément l'itinéraire que suivit, en 882 (1477), le sultan Qāyt-bāy au cours de son voyage d'inspection dans la Syrie du Nord. Parti d'el-Qurchiyye, comme Saladin trois siècles auparavant [4], il passe à « el-Chugr, de la province d'Alep, *où se trouve un pont sur un cours d'eau qui est, dit-on, un affluent de l'Oronte* [5]. C'est ici que se tient, *tous les mardis, un marché fréquenté par les habitants des villages environnants* ». De ce carrefour, ajoute le précieux récit, partent plusieurs routes : l'une vers Alep, une autre vers

[1] Et non à Jisr el-chugr (Hartmann, dans *Encyclopédie*, I, p. 1096). En effet, Abu l-fidā' dit « à l'est des deux châteaux »; or, ce petit pont est à l'est, ou au nord-est (plutôt qu'au nord-ouest, dans fig. 150), tandis que le pont de Jisr el-chugr est au sud-sud-est. L'auteur dit encore *'alā chauṭi faras* « à la distance d'un galop de cheval »; cette expression répond mieux à la faible distance qui sépare le petit pont des châteaux qu'aux quatre ou cinq kilomètres de mauvais chemin, compliqué d'un col escarpé, qui séparent ces châteaux de la ville de Jisr. Enfin, l'auteur dit que ce pont est *'alā al-nahr* « sur *le* cours d'eau ». Ce *nahr*, que Guyard et M. Le Strange ont pris pour l'Oronte, ne peut être que le Nahr el-abyaḍ, dont l'auteur a dit, un peu plus haut, qu'au pied des deux châteaux coule *un* cours d'eau (*nahr*); cf. *Notes croisades*, p. 427 (43) et suiv., et plus haut, p. 256, n. 2.

[2] Le nom de cette ville figure en toutes lettres dans le traité, quelques lignes plus loin, sous la forme « la Licia » (la Liche des auteurs français des croisades).

[3] La carte Blanckenhorn marque les traces d'une route *romaine* au nord de Chugr-et-Bekās, parallèle au chemin d'el-Qnēye à Bekfalā; ces traces pourraient bien être celles de la route médiévale.

[4] Voir plus haut, p. 254, et plus loin, p. 266.

[5] Nous traduisons ainsi les mots وبه جِسْرٌ على مياهٍ قيل أنّها من العاصى; voir LANZONE, *Viaggio*, p. 10 et suiv. C'est nous qui soulignons les passages importants.

Antioche et d'autres dans d'autres directions. Puis le sultan, prenant la première, s'arrête à Derkūch, dont il fait réparer le pont en ruine; mais au lieu de le traverser, il poursuit sur Antioche, par el-Quṣair [1] ou par la rive gauche de l'Oronte.

Dans cet itinéraire, où tout est parfaitement clair, el-Chugr ne peut être que le village actuel de Chugr el-qadīm. On peut en conclure qu'il n'y avait alors qu'une localité de ce nom, et qu'elle ne fut appelée le *vieux* Chugr qu'après l'essor de sa rivale Jisr el-chugr; or cet essor, on l'a vu, ne date que de l'époque ottomane [2]. Ensuite, le sultan passe sur un pont qui n'est pas celui de l'Oronte à Jisr, mais celui d'un simple *affluent* de ce fleuve, c'est-à-dire le Nahr el-abyaḍ [3]. C'est ici le pont de Kachfahān, où, un siècle et demi auparavant, Abu l-fidā' signale déjà ce marché fréquenté. C'est ici enfin que se séparent la route d'Alep, d'Antioche et d'autres encore [4], d'après le narrateur.

Quelles étaient ces autres routes ? D'abord, celle de Lattakieh; peut-être aussi, déjà, le sentier taillé dans le roc suivant la gorge du Nahr el-abyaḍ jusqu'à Bekfalā. C'était enfin, selon toute apparence, la route directe d'Antioche à Apamée, qui devait passer l'Oronte à Jisr el-chugr. Nous avons vu, en effet, que le pont de Jisr, bien qu'aucune source médiévale ne le signale, existait probablement avant Qāyt-bāy, puisque l'inscription qu'il porte paraît dater du milieu du XVe siècle. Mais les textes, interrogés avec soin, permettront sans doute de remonter encore plus haut. Ainsi, nous avons dit que le corps d'armée dirigé par le sultan Baibars, en 1268, d'Apamée contre Antioche, et qui tenta, au passage, la prise d'el-Quṣair, a dû passer par Jisr el-chugr [5]. Or, cette hypothèse est confirmée par un texte qui nous montre le sultan commandant ce corps en personne et se rendant d'Apamée « à un pont, situé sous Chugr-et-Bekās, qu'il traverse

[1] Le récit du voyage nomme ici cette localité, qu'il appelle Quṣair el-akrād, mais il ne dit pas que le sultan y ait passé pour se rendre à Antioche.

[2] Parmi les voyageurs qui parlent de Jisr el-chugr, de Corancez a déjà relevé l'aspect tout moderne de ce bourg; voir *Itinéraire*, p. 44. Mais ignorant l'existence de Chugr el-qadīm et de Chugr-et-Bekās, il se trompe en plaçant à Jisr le Chugr d'Abu l-fidā'.

[3] On remarquera qu'il n'est pas question de Chugr-et-Bekās. Ce fait, rapproché du passage de Ḥājji Khalfa cité plus haut, p. 259, n. 4, permet de croire que la forteresse était abandonnée dès le XVe siècle. A l'appui de cette conclusion, on peut alléguer encore qu'au XIVe siècle, 'Umari (*loc. cit.*) classe Chugr-et-Bekās parmi les forteresses (*qilā'*) de la province d'Alep, alors qu'au XVe, le *Dīwān* (*loc. cit.*) ne parle plus de la forteresse même, si nos souvenirs sont exacts (détail à vérifier dans le ms. de Paris).

[4] Le texte porte ici *wal-bāqī ilā gairi dhālika*, expression qui peut s'entendre d'*une* autre route, mais qui semble plutôt en désigner plusieurs.

[5] Voir plus haut, p. 193, n. 4, 248, n. 3, et 251 en haut.

pour se rendre à Antioche »[1]. Ce pont ne peut être que le Jisr kachfahān d'Abu l-fidā' sur le Nahr el-abyaḍ, le pont de Qāyt-bāy sur un affluent de l'Oronte. Mais pour y parvenir depuis Apamée, Baibars ne pouvait passer l'Oronte qu'à Jisr el-chugr. En effet, il n'existe aucun pont sur ce fleuve en amont de Jisr, jusqu'à Sējar; et si Baibars l'avait passé en aval, par exemple à Derkūch, il n'eût pas fait le crochet de Chugr-et-Bekās pour se rendre à Antioche par el-Quṣair.

En résumé, durant l'époque des croisades et probablement jusqu'à la fin du XVe siècle, la route de Lattakieh à Alep passait, non pas à Jisr el-chugr comme aujourd'hui, mais plus au nord, à Vieux-Chugr et au pont de Kachfahān, traversant le Nahr el-abyaḍ sous Chugr-et-Bekās, pour aller franchir l'Oronte à Derkūch. C'est donc au pont de Kachfahān, et non pas à Jisr el-chugr, que cette route croisait celle d'Apamée à Antioche. Dès lors, on comprend qu'au moyen âge, un marché célèbre et fréquenté se soit tenu, chaque semaine, à ce carrefour de deux grandes voies commerciales, et qu'on y ait perçu un droit de péage. Mais au XVe siècle, Chugr-et-Bekās décline, peut-être à la suite du tremblement de terre qui détruisit cette forteresse en 1404[2]. En 1477, Qāyt-bāy passe encore au pont de Kachfahān, mais il ignore Chugr-et-Bekās; or, si cette place avait été prospère, le rédacteur très précis de ce voyage d'inspection militaire en eût certainement parlé. En revanche, l'inscription de Jaqmaq au pont de Jisr el-chugr trahit l'importance que ce passage prit précisément vers cette époque. Après la conquête ottomane, Jisr el-chugr devient un bourg florissant, marquant dès lors la croisée des deux routes; en revanche, il n'est plus question de Chugr-et-Bekās. Le village montagnard de Chugr s'efface à son tour et prend le nom de Vieux-Chugr. Pour donner plus de poids à notre hypothèse, il ne resterait qu'à retrouver, sur les lieux mêmes, ce nom de Kachfahān autour duquel nous avons groupé les éléments de ce petit problème de topographie médiévale.

BDĀMĀ.

Avant notre départ pour la Syrie, M. Léon Cahun nous avait signalé, au nord-est du village de Bdāmā, des ruines antiques et des inscriptions aperçues par lui, au cours d'une mission en Syrie, mais qu'il n'avait pas eu le temps de relever.

D'après ces indications, nous quittons notre route à quelques kilomètres à

(1) Voir Nuwairi, f° 77 r° en haut, cité par Quatremère, dans *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 52, n. 62. Voici le texte inédit de ce passage : وترك السلطان افاميه ومنها الى جسر تحت الشغر وبكاس واصبح معيرا (lire معبرًا, pour عابرًا) على أنطاكيّة.

(2) Voir plus haut, p. 259, n. 4.

l'ouest du village d'Enkizīk, au point 1.20 de notre itinéraire du 8 juin, pour explorer en ce lieu la rive gauche du Nahr el-labchūn. Devant nous se dresse, isolé dans les champs de la vallée, un gros rocher, sorte de château monolithe dont les pans réguliers et les fossés, taillés à angle droit dans le roc, trahissent la main de l'homme[1]. C'est en vain que nous cherchons une inscription ou un

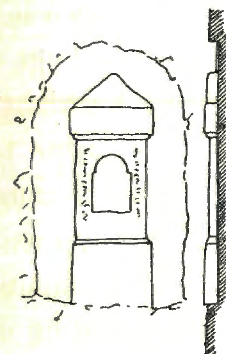


Fig. 152.

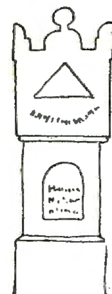


Fig. 153.

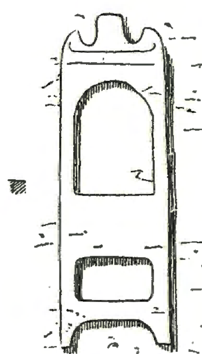
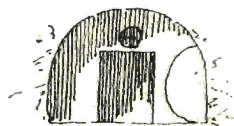


Fig. 154.

Stèles sculptées dans le roc près de Bdāmā.

motif de sculpture permettant d'assigner une date approximative à ce monument grossier, d'origine apparemment ancienne.

A quelques centaines de mètres plus au nord, un étroit vallon venant du nord débouche dans la vallée. Sur les rochers en hémicycle qui le bordent sont sculptés des graffites en grec, en syriaque et en coufique, ornés de croix, et un grand nombre de stèles, les unes à inscription (fig. 152 et 153), les autres anépigraphes (fig. 154). Ces monuments, frustes et rongés par la pluie, sont peu visibles à distance. Plusieurs stèles couronnent un tombeau creusé dans le roc. Ces mausolées offrent, pour la plupart, la même disposition : au fond d'une niche s'ouvre une porte basse et rectangulaire, fermée par une pierre mobile (fig. 155), ou surmontée d'un monogramme (fig. 156); la porte donne accès dans un vestibule carré, flanqué de trois chambres funéraires. Le style des stèles, les croix, les monogrammes et les fragments épigraphiques trahissent les époques chrétienne et arabe ancienne; de ces derniers, pour la



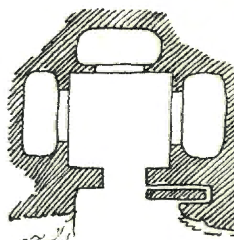


Fig. 155.
Entrée d'un tombeau.

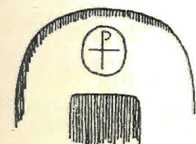
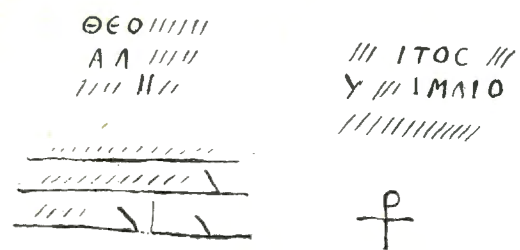


Fig. 156.
Entrée d'un tombeau.

(1) Ce rocher est dessiné sur la carte 2 *a*, à deux kilomètres au nord-est de Bdāmā; il a été décrit par Walpole, *Travels*, III, p. 170.

plupart illisibles, nous n'avons relevé que d'insignifiants vestiges en grec et en coufique (fig. 157).


Fig. 157. — Graffites près de Bdāmā.

Nous n'avons pas retrouvé ces inscriptions plus anciennes, peut-être hittites, que M. Cahun croyait avoir observées en ce lieu. D'autre part, M. Blanckenhorn nous avait signalé, dans la même région, quelques ruines dont nous n'avons pu déterminer la position exacte. Il vaudrait la peine d'explorer les environs du village de Bdāmā, qui marque le point culminant de la route fort ancienne de Lattakieh à el-Chugr; à défaut de monuments comparables à ceux du Jebel el-bāra, on y découvrirait peut-être, ainsi qu'à el-Qnēye[1], de nouveaux débris pré-islamiques.

KHĀN EL-QURCHIYYE.

Cette localité, marquée aujourd'hui par un khān en ruine au bord du chemin, paraît avoir eu quelque importance au moyen âge, comme relai sur la route de Lattakieh à el-Chugr. Après la prise de Ṣahyūn en 584 (1188), Saladin, marchant sur Chugr-et-Bekās, passe à el-Qurchiyye[2]. En 882 (1477), au cours de sa tournée d'inspection dans la Syrie du Nord, le sultan Qāyt-bāy, se rendant de Lattakieh à el-Chugr, traverse el-Qurchiyye, «petit village de la province de Tripoli, resserré entre les montagnes et dont l'accès est rendu très difficile par les nombreux accidents du terrain et par une rivière au cours tellement sinueux que le voyageur est tenté de prendre ses nombreux replis pour autant de cours d'eau distincts»[3]. En 1697, faisant la même route en sens inverse, Maundrell passe à el-Qurchiyye, où il trouve un péage[4].

(1) Voir plus haut, p. 80. Les caveaux funéraires de Bdāmā sont signalés par Walpole, *loc. cit.*

(2) Voir plus haut, p. 254; ʿImād al-dīn, *Fatḥ*, p. 146, et dans Abū Chāma, II, p. 130; *Hist. or. les crois.*, IV, p. 369, où il faut effacer la note 1; Röhricht, *Quellenbeiträge*, I, p. 105, où l'on effa-cera aussi la note 1. En effet, cette localité ne peut être celle que Yāqūt appelle el-Qurachiyye et place, dans une phrase peu claire, au nord du district de Ḥömṣ. Notre leçon *Qurchiyye* est confirmée par Hartmann (*Karte des Liwa el-Ladkīje*), qui écrit *chān el-ḳurschīje;* cf. la note 4 ci-après.

(3) Voir Lanzone, *Viaggio*, p. 10 et suiv.; cf. Clermont-Ganneau, *R A O*, III, p. 254. Ce joli ableau, de tout point fidèle, montre qu'alors comme aujourd'hui, le chemin passait souvent à gué a rivière. Il prouve aussi que l'auteur a voyagé avec le sultan, et ce fait donne un grand poids sa description du pont d'el-Chugr; voir plus haut, p. 262 et suiv. C'est à el-Qurchiyye que le ouverneur de Tripoli céda la place à celui d'Alep, dans la conduite du sultan. La frontière entre s deux provinces passait sans doute au col de Bdāmā, puisque el-Chugr dépendait d'Alep.

(4) Voir son *Voyage*, p. 10. L'auteur écrit *Crusia* et cette orthographe, reprise par Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 900, et Blanckenhorn, *Karte von Nordsyrien* (*Crushia*), confirme aussi la leçon *Qurchiyye* (au lieu de *Qurachiyye*); cf. *Notes croisades*, p. 427 (43).

L'importance de ce point, dans le voisinage de plusieurs affluents du Nahr el-kebīr et d'un groupe de forteresses médiévales, est marquée aussi par la tour de Tell el-gāb (cf. plus haut, p. 87), qui défend ce passage resserré, du haut d'un tertre dominant le khān d'el-Qurchiyye.

ṢAHYŪN (SAONE).

Après M. le baron Rey, cette forteresse a été visitée par M. Hartmann (1881), par nous et par M. Dussaud (juin et novembre 1895); ce dernier lui a consacré quelques notes excellentes, mais trop brèves à notre gré. Une étude de ce mo-

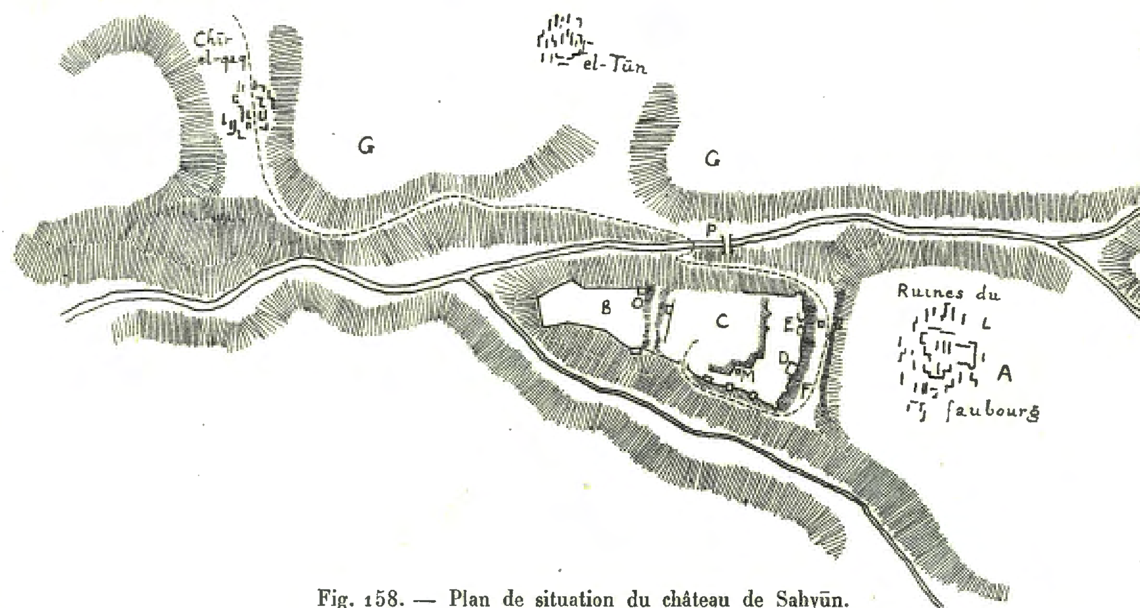


Fig. 158. — Plan de situation du château de Ṣahyūn.

nument unique en son genre nous paraît encore utile après la description du baron Rey[1]; au surplus, celle-ci garde toute sa valeur, les ruines de Ṣahyūn n'ayant pas changé entre les années 1859 et 1895. Cette heureuse circonstance est due au fait que la forteresse et ses abords sont à peu près déserts; perdue dans la montagne, au sommet d'un roc escarpé, elle a échappé, mieux que la plupart de ses sœurs de Syrie, à l'exploitation réglée de ses matériaux.

Relevés et description. — Notre croquis (fig. 158)[2], comparé à celui du baron

(1) Voir *Étude*, p. 105 et suiv., et pl. XII. Parmi les descriptions plus anciennes, la meilleure est celle de Walpole, *Travels*, III, p. 159 et suiv.

(2) Fait après coup pour illustrer le récit du siège de Saladin, ce croquis ne prétend pas à l'exactitude des détails.

Rey (fig. 32), ne donne qu'une faible idée de la formidable assiette de Ṣahyūn. Elle est déterminée par deux torrents, coulant au fond de deux ravins encaissés qui se réunissent sous la pointe ouest de la forteresse, pour fuir ensemble vers la mer. La défense naturelle fournie par les escarpements presque à pic de ces deux gorges est complétée par un large et profond fossé F, taillé en plein roc et isolant la forteresse du plateau A, qui la commande à l'est. Ce plateau est jonché de ruines informes, marquant l'emplacement d'une localité de quelque importance; nous y reviendrons en retraçant l'histoire de Ṣahyūn.

La forteresse a la forme d'un triangle allongé dont le petit côté, dominant le fossé, fait face à ce plateau, et dont les deux côtés longs bordent les deux ravins. Son terre-plein est divisé en deux parties inégales, par une sorte de tranchée naturelle, mais agrandie de main d'homme. La plus vaste et la plus élevée sert d'assiette au château C, dont l'enceinte, renforcée de gros saillants et bien conservée sur les fronts est et sud, a disparu en grande partie sur les fronts nord et ouest. La terrasse B, plus étroite et régnant à un niveau inférieur, est bordée de murs en ruine qui paraissent avoir servi d'enceinte à une basse-cour; ici, une simple courtine suffisait à compléter les défenses naturelles.

Un pont-levis jeté sur le fossé F donnait accès du plateau A dans le château C, par une porte E, percée dans son front est. Ce passage étant détruit, on pénètre aujourd'hui en C par une brèche (ou une porte) ménagée dans le front sud; pour y parvenir du pont P, profondément encaissé, qui traverse le torrent sous le front nord, on remonte, par un sentier très escarpé, le long du flanc de ce ravin, puis on tourne autour du château C, par le fond du fossé F. Ces détails nous serviront à illustrer le siège de Ṣahyūn par Saladin.

Pl. LIX en haut. — Vue prise vers l'ouest, depuis le terre-plein du château C. Au premier plan règne la tranchée qui le sépare de la basse-cour B; à droite, on voit un des ouvrages carrés marqués sur notre croquis (fig. 158); à gauche au second plan, la basse-cour et ses murs, dérasés près du sol. Au delà s'ouvre le vallon formé du confluent des deux ravins qui déterminent l'assiette de la forteresse; ce vallon creuse son lit au travers de collines crayeuses et va se perdre dans la plaine, aux environs de Lattakieh.

Pl. LIX en bas. — Vue prise du même point, vers l'est. Au premier plan, les ruines d'une salle de bain; à droite, le petit minaret M d'une mosquée (Rey, p. 111). Dans sa face ouest s'ouvre une porte basse à linteau droit, visible sur la photographie; elle donne accès à un escalier à vis qui conduit à l'étage

supérieur, percé, dans chaque face, d'une fenêtre à arc brisé. Sur l'épais linteau de cette porte est gravée une inscription arabe très fruste, au nom d'un Malik Manṣūr Saif(?) al-dunyā wal-dīn, probablement le sultan Qalāwun, qui portait ces deux surnoms et qui régna de 1279 à 1290. En effet, ce minaret rappelle celui de la Mosquée d'el-Ḥōṣn, sous le Krak, et celui de la mosquée Dēr el-muslim à Boṣrā, qui portent l'un et l'autre une inscription au nom du sultan Muḥammad, le fils de Qalāwun[1]. Près de là, sur le terre-plein, gît un bloc carré sur lequel est sculptée une inscription arabe, fruste aussi, au nom d'un sultan Malik Achraf Ṣalāḥ(?) al-dunyā wal-dīn et d'un émir Chams al-dīn Sunqur. Il s'agit sans doute du sultan Khalīl, un autre fils de Qalāwun, qui portait ces deux surnoms, et de l'émir Sunqur al-achqar, qui joue un rôle important, on le verra tout à l'heure, dans l'histoire de Ṣahyūn à la fin du XIIIe siècle.

La salle de bain possède un beau portail au fond duquel s'ouvre une porte à linteau droit; les claveaux en sont appareillés en joints festonnés, suivant un procédé fréquent dans l'architecture arabe[2]. Ce bel édifice est anépigraphe; d'après son style, il remonte à la fin du XIIIe ou au début du XIVe siècle.

Au second plan, entre la salle de bain et le donjon D, se voient les ruines d'un mur qui s'étend du nord au sud, en arrière du front est du château C (fig. 158). C'est à lui que le baron Rey paraît faire allusion dans ces mots (p. 111) : «Quelques pans de murs semblent remonter à une époque antérieure à la domination franque et pourraient bien avoir fait partie d'un petit fort byzantin». De fait, ce débris curieux n'offre aucun lien organique avec la forteresse médiévale; d'ailleurs, l'appareil n'en est pas le même. Il se compose de blocs plus petits et de moellons, et nous y avons relevé les restes d'un ouvrage réticulé (fig. 159) qui trahit des méthodes byzantines plutôt que latines. Ce jugement paraît confirmé par l'origine antique de Ṣahyūn et le rôle important que joue cette forteresse dès avant les croisades; nous y reviendrons plus loin, en cherchant à fixer l'âge de la forteresse.

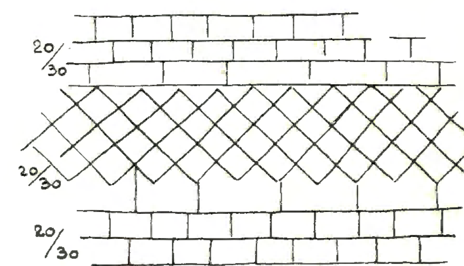


Fig. 159. — Château de Ṣahyūn, appareil réticulé.

Les citernes décrites par le baron Rey (p. 111 et pl. XII) ne sont pas visibles sur notre photographie. Nous les avons retrouvées dans le même état, avec leurs

(1) Pour le premier, voir *CIA*, II, p. 30 et suiv., et fig. 3; cf. plus haut, p. 163. Pour le second, voir Brünnow et von Domaszewski, *Die Provincia Arabia*, III, p. 30 et fig. 906.

(2) Voir plus haut, p. 122, n. 2, et fig. 55.

belles voûtes, éclairées par des regards, et l'escalier qui y donne accès; comme auparavant, le fond en était rempli d'une eau fraîche et limpide[1].

Derrière le mur byzantin et le minaret M, on embrasse une partie des fronts est et sud de l'enceinte latine, composée d'une courtine que renforcent de gros saillants carrés : à gauche, le donjon D, assis au milieu du front est; à droite, les saillants du front sud (fig. 158).

Au delà de ces ouvrages et du grand fossé (invisible) s'étend le plateau A, que couvrent des ruines informes, mêlées à des broussailles. Vers le centre de ce plateau, droit au-dessus du donjon D, s'élève une construction voûtée, qu'abrite un beau bouquet d'arbres. C'est probablement un de ces welis ou tombeaux de saint, si nombreux dans le Jebel el-nuṣairiyye, auprès desquels il est rare de ne pas trouver une sorte de bois sacré[2]. Au dernier plan, les crêtes du Jebel el-nuṣairiyye fuient à l'est vers la vallée de l'Oronte.

Pl. LX en bas. — Vue pareille à la précédente, prise plus à l'est, près du minaret M et de la salle de bain. A gauche au premier plan, les restes du mur byzantin, dont on distingue le petit appareil; au second plan, la face intérieure du donjon D, conservée jusqu'au crénelage; à droite, un des saillants du front sud, conservé aussi jusqu'au crénelage. Entre ces deux ouvrages passe le chemin de ronde de la courtine, avec ses archères, percées au fond de grandes niches à arc brisé; on voit encore des traces de la banquette et du parapet, autrefois crénelé, qui régnaient au-dessus de ces niches. Plus haut, au delà du grand fossé (invisible), l'on aperçoit une partie du plateau A.

Pl. LX en haut. — Vue du grand fossé F, prise du sud, vers le nord[3]. A droite, le bord du plateau A, taillé à pic dans le roc; à gauche en haut, la base du donjon D et du front est du château C, surplombant la paroi du rocher. Au fond, le pilier ménagé dans le roc vif, au milieu du fossé, pour porter le pont-levis de l'entrée E. Au sommet de cette étrange colonne monolithe, on voit encore la pile en maçonnerie qui portait le tablier du pont; celui-ci s'appuyait sur un épais contrefort de roc vif, ménagé dans le fossé, au bord du plateau A[4].

[1] Ces citernes sont signalées déjà par Abu l-fidā'; voir plus loin, p. 279.
[2] Nous n'avons pas eu le temps d'explorer ces ruines étendues, qui marquent peut-être l'emplacement de l'antique Sigon; voir plus loin, p. 280. Walpole, qui les a visitées, signale une citerne dans chaque maison, et le sanctuaire ombragé, qu'il prend pour une église; voir *Travels*, III, p. 164.
[3] Celle du baron Rey (fig. 33) est prise dans l'autre sens.
[4] D'après Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 907 et 911, Walpole et Lyde signalent tous les deux ce

Derrière la base du pilier, entre les parois du fossé, l'on aperçoit le plateau rocheux G (fig. 158), qui domine la forteresse au nord. Rien ne saurait exprimer le saisissement que provoque la découverte de cet ouvrage grandiose, perdu dans une montagne déserte.

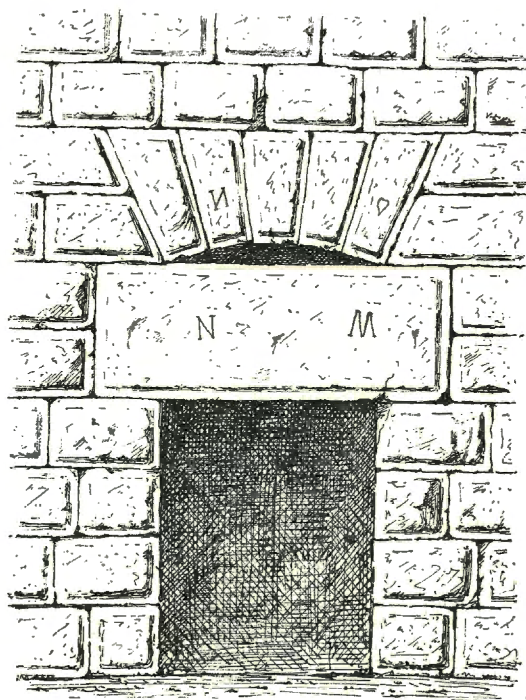
Pl. LXI en haut. — Vue de la partie nord du front est du château C. Au premier plan, le bord du plateau A, jusqu'au grand fossé (invisible). Au second plan : à droite, l'angle nord-est du château C; plus à gauche, la porte de l'entrée E, flanquée de deux tourelles arrondies, à laquelle aboutissait le pont jeté sur le grand fossé[1]; puis la courtine, réparée en mauvais matériaux, peut-être à la suite d'un siège[2]; enfin les fronts nord et est du donjon D, avec leur crénelage presque intact (Rey, p. 110).

Pl. LXI en bas. — Prise de l'angle sud-ouest du plateau A, cette vue prolonge la précédente vers le sud. A droite, on aperçoit le front sud du donjon D, puis vers la gauche, la courtine jusqu'à l'angle sud-est du château C; cet angle est protégé par une tourelle ronde, dont la base carrée repose sur le roc. Entre elle et le donjon D, une autre tourelle renforce la courtine et repose sur un contrefort arrondi, ménagé dans la paroi du grand fossé[3]. A l'extrême gauche, on voit en raccourci le front sud du château C, avec un de ses saillants carrés, assis sur le roc.

Pl. LXII à gauche. — Vue pareille à la précédente : à droite, la tourelle de l'angle sud-est, puis la courtine et les tours carrées du front sud, à faible saillie (Rey, p. 109) et reposant sur le roc. Au pied de cette paroi taillée de main d'homme s'étend un tertre couvert de gazon, de pierres et d'arbustes, où serpente le sentier qui donne accès au château C.

pont-levis, comme s'il existait encore de leur temps, c'est-à-dire vers 1850. Mais le texte de Walpole (*Travels*, III, p. 160), le seul des deux que nous ayons sous les yeux, prouve clairement que ce voyageur n'a pas vu le pont-levis.
[1] Cette porte est surmontée d'un arc brisé, appareillé en gros claveaux à bossages, avec une clef commune aux deux demi-courbes, comme à la porte d'entrée du Krak; voir plus haut, p. 147, et pl. XII en bas; cf. p. 148, n. 1, et plus loin, p. 282, n. 5, et 321, n. 2. La saillie des deux tourelles est un peu trop accusée dans le plan Rey (pl. XII).
[2] Voir plus loin, p. 276, n. 2, et 282.
[3] Ce contrefort se voit sur la planche LX en haut, à l'extrême gauche. Dans le plan Rey, cette tourelle est dessinée trop près du donjon; en revanche, la figure 31 de son *Étude*, faite d'après une photographie, est parfaitement exacte.

Pl. LXII à droite, et fig. 160. — Entrée de la basse-cour B, ménagée dans un ouvrage carré O (fig. 158), à l'angle nord-est de son enceinte (Rey, p. 112 et fig. 32). Notre photographie montre la porte intérieure, percée dans la face ouest de l'ouvrage et débouchant sur le terre-plein de la basse-cour. Cette porte, qui mesure 2 m. 30 cent. de hauteur, est surmontée d'un épais linteau droit, que soulage un arc de décharge. L'appareil, en gros blocs dressés avec le plus grand soin, est à refends et à bossages, comme celui de toute l'enceinte latine. Sur le linteau et les claveaux de l'arc de décharge, ainsi que sur quelques autres blocs de l'enceinte, sont gravées des marques de tâcheron d'origine latine (fig. 161). Nous reviendrons sur ces observations en discutant l'âge de la forteresse[1]. Au fond de la baie de la porte, on voit l'entrée extérieure, percée dans la face est de l'ouvrage et encadrant un rocher fortement éclairé, qui forme la base de l'angle nord-ouest du château C.


Fig. 160. — Château de Saone, entrée de la basse-cour B.

N N Ϙ H И M

Fig. 161. — Marques latines au château de Saone.

Aperçu historique. — D'après M. Dussaud, Ṣahyūn serait la Sigon d'Arrien, qui délimitait au nord le royaume d'Arad, à l'époque d'Alexandre. A l'appui de cette identification, notre savant ami fait observer qu'à l'arrivée des Arabes, les Grecs ne prononçaient plus le *gamma*[2]. Nous avons déjà signalé d'autres faits qui semblent confirmer cette hypothèse[3]. Vers 1170, Benjamin de Tudèle écrit סיחון, *Sīḥūn*, avec le *ḥ* guttural, qui rappellerait encore

[1] Voir plus loin, p. 281 et suiv. Dans son *Voyage 1895*, M. Dussaud a reproduit (fig. 8) une porte semblable à celle-ci et dont il n'indique pas la situation exacte. Les détails de l'appareil n'étant pas les mêmes qu'ici, nous supposons qu'il s'agit de la porte du donjon D, qui possède aussi un linteau droit avec arc de décharge; voir Rey, p. 110 et fig. 35.

[2] Voir Dussaud, *Voyage 1896*, p. 12 et n. 7.

[3] Voir *Notes croisades*, p. 405 (21). Les géographes orientaux nommés dans les lignes suivantes seront cités plus loin *in extenso*.

le *gamma*. Au XIIIe siècle, Yāqūt vocalise *Ṣihyaun* le nom arabe de Sion (Jérusalem), qui s'écrit comme celui de Ṣahyūn[1]; puis il nomme cette forteresse, sans donner une autre vocalisation, d'où il paraît bien qu'il adopte la même[2]. Si l'*i* de la première syllabe, chez Yāqūt et Benjamin, est encore celui de *Sigon*, il devait se changer en *a* sous l'influence des consonnes voisines. De fait, ce changement paraît avoir eu lieu dès avant Yāqūt, dont la tendance est de donner des vocalisations littéraires plutôt que vulgaires. En effet, les sources latines des croisades écrivent *Sehone*, *Seone* et *Saone*; en 1212, Wilbrand transcrit *Sahaun*[3] et au XIVe siècle, Abu l-fidā', qui connaissait à fond la Syrie du Nord, vocalise *Ṣahyūn*, suivant la prononciation moderne. A l'appui de l'hypothèse de M. Dussaud, on peut ajouter que Dimachqi attribue à Ṣahyūn une origine antique.

Nous avons cherché vainement Ṣahyūn dans l'histoire de la conquête musulmane; pour en trouver la trace certaine, il faut descendre jusqu'au Xe siècle. En 364 (975), l'empereur Zimiscès, au cours de sa campagne de Syrie, enleva cette place aux Hamdanides d'Alep[4]. Le terme *ḥiṣn*, employé par Yaḥyā, écrivain presque contemporain de cet événement, prouve que dès cette époque, Ṣahyūn était place forte. Le chroniqueur ajoute qu'elle appartient encore aux Byzantins à l'heure où il écrit, c'est-à-dire vers l'année 1025. Ils la gardèrent, semble-t-il, jusqu'à l'arrivée des croisés, qui les trouvèrent installés, à la place des musulmans, dans la région de Lattakieh[5]. Prise par les Francs[6], probablement aux premières années du XIIe siècle, la forteresse appartint dès

[1] Ainsi Ṭabari, éd. de Goeje, I, p. 725, l. 4; Eutychius, *Annales*, éd. Cheikho, p. 47, l. 8, etc.

[2] Dans la traduction russe de Rosen-Yaḥyā, p. 86, l'éditeur met un *i* dans la première syllabe; mais dans le texte arabe, p. 87, le nom n'est pas vocalisé. La vocalisation de Rosen vient peut-être de Yāqūt, comme celle de Derenbourg, dans *Ousâma*, p. 120. Parmi les voyageurs modernes, Walpole met encore l'*i* (*Travels*, III, p. 158 en bas : Sion or Sioun, *as it is pronounced*).

[3] Voir plus loin, p. 278, n. 1.

[4] Voir Yaḥyā, p. 146; Rosen-Yaḥyā, p. 86 et suiv.; Matthieu d'Édesse, éd. Dulaurier, p. 22; Schlumberger, *Épopée*, I, p. 289 et 299. Depuis quand Ṣahyūn appartenait-elle aux Hamdanides? Peut-être depuis 337 (948-49), année où ils s'emparèrent de la forteresse de Burzūyh (Mirzeh), qui fut conquise par Zimiscès en même temps que Ṣahyūn; voir Yaḥyā, p. 112, et les autres sources citées dans Rosen-Yaḥyā, *loc. cit.* D'après Ibn Ẓāfir (Gotha 1555, f° 91 r°, cité dans Rosen-Yaḥyā, p. 87, note *c*, et Freytag, dans *ZDMG*, XI, p. 186, n. 4 à la fin), Burzūyh n'était auparavant qu'un repaire de brigands.

[5] Voir Röhricht, *Kreuzzug*, p. 170.

[6] Voir Ducange-Rey, *Familles*, p. 591; Delaville, *Cartulaire*, IV, table à *Saona*. Nous n'avons pas trouvé de texte précis sur la prise de Ṣahyūn par les croisés, ni dans les sources des croisades, ni dans les ouvrages d'Ibn Chaddād (*A'lāq*) et de Nuwairi, qui donnent de précieux détails sur l'histoire des châteaux de la Syrie du Nord avant et durant les croisades. Dès l'année 1119, peut-être avant, Ṣahyūn appartenait à un feudataire du prince Roger d'Antioche, nommé Robert; voir

lors à des seigneurs latins, sous la suzeraineté des princes d'Antioche; c'est au dernier d'entre eux que Saladin va l'enlever[1].

Les sources touchant la prise de Ṣahyūn par Saladin sont précieuses pour l'histoire et la topographie de cette forteresse; nous en donnerons les passages principaux. Voici d'abord le récit d'un témoin oculaire[2] :

«Nous partîmes (de Lattakieh) à midi, le dimanche 27 jumādā (Ier 584), et nous prîmes la route de Ṣahyūn..... Le chemin traverse des ravins et des torrents, des passages difficiles et des gorges étroites..... Nous le parcourûmes en deux jours..... et dès le mardi 29 (26 juillet 1188), nous campions devant Ṣahyūn. C'est une forteresse posée sur la cime d'une montagne et dominant deux profonds ravins qui l'enserrent de deux côtés; le front tourné vers la montagne est isolé de celle-ci par un fossé large et profond, et protégé par un mur épais... La forteresse possède cinq(?) murailles... Le mercredi, l'armée l'enveloppa de toutes parts. Dès le matin, le sultan porta son camp vers la montagne et commença le siège, tandis que Malik Ẓāhir Gāzī, le sultan d'Alep (fils de Saladin), établissait deux mangonneaux du côté du ravin..... Sous ses ordres marchait le contingent d'Alep, les servants des mangonneaux et les arbalétriers, les porte-cuirasse (ou bouclier) et les sapeurs[3], ainsi qu'une compagnie de tailleurs de pierre, de forgerons et de charpentiers[4]... Il avait pris position sur le bord du ravin, en face de la forteresse..... Le combat et le tir des mangonneaux ne cessèrent point de son côté, ni du côté du sultan, si bien que dès le jeudi, les murs commencèrent à menacer ruine..... Le vendredi 2 jumādā II (29 juillet), au plus fort du combat, les nôtres avisant à l'un des bouts du fossé, là où il débouche dans le ravin, un point qu'on avait négligé de creuser et de fortifier[5], se glissèrent par ce coin vers l'autre bord et, s'accrochant aux rochers, se hissèrent le long du mur et s'emparèrent de trois

Usāma, éd. Derenbourg, p. 88; trad. dans *R O L*, II, p. 445; Derenbourg, *Ousâma*, p. 120 et suiv.; Röhricht, *Geschichte*, p. 140, n. 3; *Inscriptions de Syrie*, p. 79; cf. plus loin, p. 285, n. 2.

(1) Quelques années avant la conquête de Saladin, Benjamin de Tudèle, décrivant le Jebel el-nuṣairiyye, signale en passant le pays de Ṣahyūn, qu'il appelle צִיחוּן; éd. L'Empereur, p. 32. Mais il ne semble pas qu'il l'ait visité lui-même; cf. plus haut, p. 272 en bas.

(2) Voir ʿImād al-dīn, *Fatḥ*, p. 143 et suiv., cité par Abū Chāma, II, p. 129 au milieu; *Hist. or. des crois.*, IV, p. 365 et suiv.; Röhricht, *Quellenbeiträge*, p. 103 et suiv. Nous combinons les deux variantes de ce récit, en supprimant le fatras littéraire du *Fatḥ*, déjà réduit par Abū Chāma; mais nous empruntons à celui-là quelques détails précis qui manquent dans celui-ci.

(3) Le mot *khurāsāniyya* semble désigner un corps spécial employé à la sape; cf. *khurāsāni* «mortier», dans Dozy, *Supplément*.

(4) On sait qu'Alep était réputée pour ses métiers et ses arts manuels.

(5) Sur l'emplacement de ce point, voir plus loin, p. 277.

enceintes[1] et de tous les approvisionnements qu'elles renfermaient... Alors les Francs, saisis de peur, se réfugièrent dans le donjon... puis ils demandèrent l'amān et rendirent la place..... Elle fut remise, avec ses dépendances et ses provisions de toute espèce, à l'émir Nāṣir al-dīn Manguwirich, fils de Khumārtekīn, seigneur d'Abū qubais, qui la fortifia.....».

Voici le récit d'un autre témoin du siège de Saladin[2] : «Le sultan partit de Lattakieh à midi, le dimanche 27 jumādā Ier, se dirigeant sur Ṣahyūn, où il arriva le mardi 29 (26 juillet 1188). Le mercredi matin, il disposa ses troupes tout autour de la place et fit dresser contre elle six mangonneaux. C'est une forteresse admirablement défendue, assise sur la crête d'une montagne, à laquelle des ravins redoutables, larges et profonds, servent de fossés, à l'exception d'un côté, que borde un fossé de soixante coudées de longueur, creusé dans le roc et inabordable. Elle a trois enceintes, dont l'une protège le faubourg, l'autre, la forteresse et la troisième, le donjon[3]. Sur ce dernier était planté un long étendard, que je vis tomber au moment de l'approche de notre armée..... Le combat s'engagea de tous les côtés et la forteresse fut battue par un mangonneau que Malik Ẓāhir, le fils du sultan, avait fait dresser vis-à-vis et à proximité de la muraille, de l'autre côté du ravin, et qui lançait des pierres sans relâche; bientôt une large brèche dans le mur permit aux assaillants d'y monter. Le vendredi 2 jumādā II (29 juillet), le sultan ordonna l'assaut et s'avança en tête, pendant que les mangonneaux tiraient à coups redoublés et que de l'armée s'élevaient des cris et des invocations à Allāh. En moins d'une heure, les musulmans escaladèrent les murs du faubourg et s'y précipitèrent dans une mêlée furieuse. Et je voyais nos gens s'emparer des marmites[4], dans lesquelles le

(1) Le mot *aswār* «murs» ne saurait désigner des enceintes concentriques, ni ici ni plus haut, où il est question de «*cinq* murailles»; en effet, la forteresse ne possède qu'une enceinte et n'en avait pas davantage à cette époque, selon toute apparence. On peut, avec le baron Rey, tenir compte du style ampoulé du chroniqueur et supposer qu'il s'agit de saillants ou de secteurs de courtine; mais on verra plus loin, p. 277, qu'il s'agit plutôt du faubourg A, du château C et de la basse-cour B (ou du donjon D comme dans Bahā' al-dīn, p. 275 au milieu). Au reste, le *Fatḥ* ne parle pas ici de trois murs et ce détail pourrait bien avoir été emprunté par Abū Chāma à Bahā' al-dīn.

(2) Voir Bahā' al-dīn, p. 82 (trad. Wilson, p. 130), cité par Abū Chāma, II, p. 129 en haut; *Hist. or. des crois.*, III, p. 111 et suiv.; IV, p. 364. La version d'Abū Chāma est un peu plus complète.

(3) Description plus précise que celle de ʿImād al-dīn (ci-dessus, p. 274; cf. plus loin, p. 277), du moins dans Bahā' al-dīn, car ici la version d'Abū Chāma (l. 9) n'est pas claire et paraît altérée.

(4) Le mot *qidar* (plur. de *qidra*, nom d'unité de *qidr*) désigne les marmites trouvées par les assaillants dans les maisons du faubourg, comme l'a compris le traducteur de Bahā' al-dīn (dans *Hist. or. des crois.*), et non les gamelles des soldats musulmans, suivant le traducteur d'Abū Chāma; le premier sens, le plus plausible à première vue, nous paraît aussi ressortir du contexte.

repas était cuit à point, et en manger le contenu tout en se battant contre la forteresse. Alors les assiégés se réfugièrent dans celle-ci, prenant tout ce qu'ils pouvaient sauver; le reste fut livré au pillage. Puis le combat s'étendit tout autour des murs de la forteresse. Bientôt, se voyant perdus, ils demandèrent l'amān. . . . . ».

Ces deux récits vécus, auxquels les autres chroniqueurs n'ajoutent aucun détail saillant[1], permettent de retracer avec quelque précision les phases de l'affaire, à l'aide des documents que nous avons sous les yeux. Parti de Lattakieh, le sultan a dû déboucher par les villages de Chīr el-qāq et d'el-Tūn, sur le plateau G (fig. 158). De ce point découvert, son regard embrassait le développement des murailles, depuis la basse-cour B à sa droite, jusqu'au plateau A vers sa gauche, où le faubourg, plus accessible que la forteresse, n'était protégé d'ailleurs, selon toute apparence, que par une enceinte plus légère[2]. Un coup d'œil lui montre ici le point faible, sur lequel portera son attaque; c'est donc sur le plateau A, probablement à l'est du faubourg, qu'il installe son camp. Il y fait dresser ses engins de siège, tandis que son fils Gāzī, resté sur le plateau G avec le contingent d'Alep, se porte avec ses mangonneaux en avant d'el-Tūn, sur le bord du ravin, d'où il commande le château C (pl. LX en haut), et provoque une diversion en tirant à la volée, par-dessus le ravin, contre son front nord. La brèche ouverte, le sultan ordonne l'assaut général.

Jusqu'ici, tout est clair et les deux récits concordent, sauf en quelques détails. Mais sur quel point l'assaut fut-il donné? Suivant Bahā' al-dīn, ce fut contre le faubourg, c'est-à-dire sur le front d'attaque du sultan. Le faubourg pris, les assiégés se réfugient dans la forteresse, sans doute en passant sur le pont, aujourd'hui détruit, dont on voit encore la haute pile au fond du fossé F, puis par la porte E[3]. 'Imād al-dīn ne parle pas du faubourg; en revanche, il ajoute ce

(1) Voir Kamāl al-dīn, dans *ROL*, IV, p. 187, et Ibn Khallikān, II, p. 524, trad. IV, p. 532 (résumé de Bahā' al-dīn); Ibn al-Athīr, XII, p. 5 et suiv., et dans Reinaud, *Bibliographie*, p. 482 et suiv. (résumé de 'Imād al-dīn). Abu l-fidā', III, p. 78, se borne, comme d'habitude, à un exposé fort sec; cf. *Hist. or. des crois.*, I, p. 59, 721 et suiv.; Abu l-faraj, trad. Bruns, p. 416; éd. Salhani, p. 386; Reinaud, *Extraits*, p. 227; Röhricht, *Geschichte*, p. 478; *Beiträge*, I, p. 158; *Regesta*, p. 181, n° 678; Delaville, *Cartulaire*, I, p. 549.

(2) Les faubourgs des forteresses, qui concentraient la vie commerciale et bourgeoise, exclue de l'enceinte militaire, et reliaient celle-ci, en temps de paix, au monde extérieur, s'élevaient dans la région la plus accessible de ses abords immédiats; on ne saurait donc chercher le faubourg dans la basse-cour B, la partie la moins abordable de Ṣahyūn. D'ailleurs, cette hypothèse serait en désaccord avec le récit des chroniqueurs, alors que la nôtre les explique et donne la clef de ces trois enceintes signalées par eux; cf. plus haut, p. 275, n. 1 et 3.

(3) On a vu (p. 271) que la courtine du front est, entre la porte E et le donjon D, montre une

détail important, omis par Bahā' al-dīn, que l'attaque eut lieu sur un point faible placé à l'un des angles du fossé. Or, du côté du château C, le fossé est à pic d'un bout à l'autre; mais on peut en sortir en grimpant sur le plateau A, peut-être à ses deux extrémités, du moins au sud, où le rocher s'étage en étroites terrasses superposées[1].

Plaçons à l'un de ces angles l'escalade racontée par 'Imād al-dīn, et tout s'explique. Dans son récit comme dans celui de Bahā' al-dīn, les assaillants emportent d'abord le faubourg. Puis, négligeant l'épisode de la fuite précipitée par le pont du grand fossé, le secrétaire de Saladin, plus complet ici que le juge, nous montre les musulmans s'emparant encore du château C et de la basse-cour B, et ne laissant aux assiégés qu'un réduit, probablement le donjon D, d'où ils seront bientôt contraints d'envoyer demander l'amān. C'est ainsi que tout en accordant les deux récits, nous voudrions interpréter les *trois* enceintes signalées, avant la prise du donjon, par 'Imād al-dīn[2]. De toute façon, la résistance de ce donjon doit avoir été fort courte, puisque quatre jours après l'assaut, le sultan campait déjà sous les murs de Bekās, avec ses bagages[3].

L'émir auquel Saladin remit Ṣahyūn appartenait à l'une de ces familles de feudataires qu'on rencontre, à cette époque, dans l'histoire de toutes les places fortes[4]. Son père Khumārtekīn, seigneur d'Abū qubais, était mort en 570 (1175), en défendant Saladin, sous les murs d'Alep, contre une tentative des Assassins[5]. A la mort de son maître (1193), Manguwirich prêta serment à son fils et successeur Malik Afḍal 'Alī, à la condition que Ṣahyūn resterait à lui[6]. Dix ans plus tard, un chroniqueur l'y signale encore[7] et d'après un autre, il ne mourut qu'en 626 (1229)[8]. C'est donc sous son règne que Wilbrand, se ren-

reprise en matériaux grossiers. Peut-être Saladin fit-il appuyer l'attaque du pont par une batterie tirant sur ce point; il aurait été réparé ensuite par l'émir Manguwirich, auquel 'Imād al-dīn (plus haut, p. 275) attribue des travaux à la forteresse.

(1) Si nos souvenirs sont exacts, c'est par cet angle sud-ouest que nous sommes montés sur le plateau A, pour prendre les photographies reproduites à la planche LXI.

(2) Cf. plus haut, p. 275, n. 1 et 3.

(3) Voir plus haut, p. 254 et suiv. De Bekās à Ṣahyūn, notre itinéraire compte 13 à 14 heures de marche pénible, en pleine montagne et sur des chemins détestables.

(4) Sur Khumārtekīn et ses descendants, voir *Inscriptions de Syrie*, p. 79, 100 et suiv. Dans les notes suivantes, où ce mémoire est désigné par *op. cit.*, nous ne citons *in extenso* que les sources recueillies par nous depuis lors, et qui le complètent ou le corrigent sur plusieurs points.

(5) Voir *op. cit.*, p. 100, n. 2; Ibn Wāṣil, f° 64 v°.

(6) Voir *op. cit.*, p. 101, n. 1 et 2; Röhricht, *Geschichte*, p. 657.

(7) Voir Maqrīzī, *Sulūk*, dans *ROL*, IX, p. 125.

(8) Voir Abu l-maḥāsin, *Manhal*, Paris 2071, f° 106 r°.

dant de Jebele à Lattakieh en 1212, passa par Ṣahyūn, qu'il appelle « Sahaun, castrum soldani »[1]. Si ce détail est exact (et Wilbrand, nous l'avons vu, est un excellent observateur), il prouve que Manguwirich rendait hommage à un sultan, sans doute à celui d'Alep et non plus à celui de Damas; car on peut croire que celui-ci avait cédé Ṣahyūn à son cousin, en même temps que Balāṭunus[2].

Un peu plus tard Yāqūt, décrivant Ṣahyūn, se borne à reproduire, peu correctement, quelques phrases de Bahā' al-dīn[3].

C'est Manguwirich enfin qui reçut, en 1225, l'ambassadeur vénitien Foscarini, et conclut avec lui un traité de commerce[4].

Son fils ʿUthmān hérita de Ṣahyūn et d'autres fiefs. En 658 (1260), il profita du désarroi qui suivit l'invasion mongole pour arrondir son patrimoine. Mais il mourut dès l'année suivante et fut enterré à Ṣahyūn, léguant ses domaines à son fils Aḥmad[5]. A la mort de ce dernier, en 671 (1272), ses héritiers, échangeant, comme tant d'autres alors, le régime féodal contre le service soldé, remirent Ṣahyūn aux officiers du sultan Baibars, contre des charges dans l'armée ou dans l'administration[6].

En 679 (1280), l'émir Sunqur al-achqar, révolté contre le sultan Qalāwun et qui venait de se faire proclamer à Damas, chercha refuge à Ṣahyūn, dont le gouverneur lui avait prêté serment. Le traité qu'il conclut avec Qalāwun, l'année suivante, lui assura la possession de Ṣahyūn et de quelques autres places. Mais en 686 (1287), l'émir Ṭuruntāy vint assiéger la première au nom du sultan;

[1] Voir Laurent, *Peregrinatores*, p. 171. La leçon *Sahaim* n'est qu'une faute de copie pour *Sahaun*; cf. plus haut, p. 273, n. 3.

[2] Voir plus loin, p. 286 en haut. En effet, Wilbrand vient de parler du sultan d'Alep, dont la suzeraineté s'étendait alors sur toute la région de Lattakieh.

[3] Voir *Muʿjam*, III, p. 438; *Marāṣid*, II, p. 173; Le Strange, *Palestine*, p. 526; Derenbourg, dans *Centenaire*, p. 84.

[4] Voir Tafel et Thomas, *Urkunden*, II, p. 256 et suiv.; Heyd, *Commerce*, I, p. 375 et suiv., où l'on effacera maintenant (p. 376) les mots « il n'est plus possible d'établir si le châtelain de 1225 était encore le même (Mancoubars) ».

[5] Voir Abu l-Maḥāsin, *loc. cit.*; cet auteur et Nuwairi donnent par erreur à ce fils le nom de Muḥammad. Ce texte confirme le témoignage de l'inscription A B de Dibchō (publiée dans *op. cit.*, p. 86), qui désigne ʿUthmān comme défunt en 660. Le seigneur de Ṣahyūn signalé en 664 (1266) dans Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 28 (cf. Röhricht, *Geschichte*, p. 930) était donc Aḥmad, et c'est lui (et non son père ʿUthmān, dans *op. cit.*, p. 101, n. 3) qui rendit Balāṭunus à Baibars en 667 (1269) et qu'on retrouve, deux ans plus tard, au service du sultan; cf. Röhricht, *Geschichte*, p. 949 et 955, et plus loin, p. 286.

[6] Voir Abu l-Maḥāsin, *loc. cit.*; Ibn ʿAbd al-Raḥīm, f° 186 r°; Nuwairi, Paris 1578, f° 61 r°, avec de légères variantes au ms. de Leide, cité dans *op. cit.*, p. 101, n. 4 (même page, n. 5, lire : *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 110 et 151); cf. Ibn Iyās, I, p. 111.

déjà dépouillé de la plupart de ses domaines, Sunqur prit peur et se résigna à faire sa soumission[1].

Il est vrai que Ṣahyūn figure, avec ses dépendances, parmi les possessions de Qalāwun dans les traités conclus par lui avec les Templiers en 681 (1282), avec les Francs en 682 (1283) et avec Léon III d'Arménie en 684 (1285)[2]. Il faut en conclure que le sultan escomptait déjà la reddition de cette place, ou plutôt qu'il s'était réservé un droit éminent de suzeraineté sur les domaines qu'il avait cédés à Sunqur par le traité de 680 (1281)[3]. Quoi qu'il en soit, après cette dernière tentative de régime féodal, Ṣahyūn ne cessa de ressortir, sous l'administration d'un gouverneur de second rang, à la province de Tripoli, créée en 688 (1289)[4]. Les descriptions suivantes remontent à la première moitié du xive siècle :

« La ville (*madīna*) de Ṣahyūn est formée d'un bourg (*balda*) muni d'une citadelle inexpugnable et qui est célèbre parmi les forteresses de la Syrie. Celle-ci possède en abondance de l'eau fournie par la pluie[5]. Bâtie sur un rocher massif, elle s'appuie à un ravin. . . Elle s'élève sur le versant occidental du Jebel (el-nuṣairiyye) et on l'aperçoit de Lattakieh. Il y a environ une marche entre ces deux villes; la première est située à l'est-sud-est (lire est-*nord*-est) de la deuxième »[6].

« Ṣahyūn est un château très fort, d'origine adite[7] et de construction fort ancienne; on dit aussi qu'il remonte à l'époque d'Auguste, l'empereur romain, connu sous le nom de César. . . . . Cette forteresse, d'accès difficile, couronne la cime d'une montagne; elle est entourée de cinq (?) murailles. . . »[8].

[1] Voir *Tachrīf*, dans Reinaud, *Bibliographie*, p. 708; Ibn ʿAbd al-Raḥīm, fos 189 r°, 197 v° et *passim*; ʿUmari, *Taʿrīf*, p. 196; Nuwairi, fos 107 v° et suiv.; Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 20 à 30, 87 et suiv.; *Khiṭaṭ*, II, p. 386; Abu l-faraj, éd. Salhani, p. 503; Abu l-Maḥāsin, *Manhal*, Paris 2070, fos 111 r° et suiv.; Ibn Iyās, I, p. 115 et suiv.; Mujīr al-dīn, p. 435; trad. p. 241; Röhricht, *Geschichte*, p. 979 et 993; *Untergang*, p. 3; Reinaud, *Extraits*, p. 539; *Gestes des Chiprois*, p. 230; *Hist. arm. des crois.*, II, p. 799; Delaville, *Cartulaire*, III, p. 425, etc.

[2] Voir *Tachrīf*, fos 39 r° et 192 r°, et dans *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 168, 177, 205 et 222; Röhricht, *Regesta*, p. 377 et 380, nos 1447 et 1457. Dans ce dernier document, Röhricht a omis le nom de Ṣahyūn, qu'on trouve *apud* Quatremère; dans le traité de 1283, ce nom, qu'on ne trouve pas *apud* Quatremère, figure, d'après nos notes, au *Tachrīf*, f° 74 v° (détail à vérifier sur le ms. de Paris). Sur les inscriptions de Qalāwun et de Sunqur à Ṣahyūn, voir plus haut, p. 269.

[3] Cf. plus haut, p. 258, n. 5, et plus loin, p. 287, n. 3.

[4] Voir plus haut, p. 160, n. 5.

[5] Voir plus haut, p. 269 en bas, la description des citernes conservées sous le château C.

[6] Voir Abu l-fidā', *Géographie*, p. 257; trad. IIb, p. 35; Le Strange, *Palestine*, p. 526.

[7] Les auteurs arabes désignent sous ce nom les monuments attribués à l'antiquité la plus reculée; voir *Encyclopédie*, art. ʿĀd; cf. plus haut, p. 273.

[8] Voir Dimachqi, p. 208 en bas; trad. p. 284; Le Strange, *loc. cit.* Les *cinq* murailles paraissent être une réminiscence de ʿImād al-dīn; cf. plus haut, p. 274.

« La ville (*madīna*) de Ṣahyūn . . . possède une bonne forteresse et son gouverneur s'appelle al-Ibrāhīmi . . . À l'extérieur de la ville est un sanctuaire, situé au milieu d'un jardin, où l'on donne à manger à tout venant; il s'élève sur le tombeau du pieux ʿĪsā al-Badawi, et je l'ai visité » [1].

« Ṣahyūn est à une journée de poste de Lattakieh. C'est une belle forteresse, qui formait la résidence d'un seigneur [2]. C'est ici que se réfugia Malik Kāmil Sunqur al-achqar, quand il fut battu, après avoir possédé tout le pays entre el-ʿArīch et l'Euphrate » [3].

Vers le milieu du xvᵉ siècle, Ṣahyūn était encore une belle ville (*madīna*), chef-lieu d'un district de la province de Tripoli, et sa forteresse paraît avoir été en bon état [4]. Comme pour mainte autre place forte syrienne, son abandon fut sans doute une conséquence de la chute des Mamlouks et de la conquête ottomane [5]. Toutefois, elle existait encore au début du xixᵉ siècle, puisqu'elle fut emportée de vive force par Ibrahīm Pacha et l'armée égyptienne [6].

Conclusions. — Comparons enfin les livres avec les ruines, pour chercher à fixer l'âge de la forteresse. Dans ce rapide examen, nous diviserons l'histoire de Ṣahyūn en quatre périodes principales.

Époque antique. — Si, comme nous le croyons, l'identification de Ṣahyūn avec la Sigon d'Arrien est exacte, il y eut ici, bien avant l'ère chrétienne, une localité de quelque importance. Dans le voisinage immédiat de la forteresse, elle ne pouvait occuper que le plateau A; peut-être qu'un *castrum* s'élevait déjà sur l'emplacement du château C. Une exploration du plateau pourrait mettre au jour quelque débris de cet âge reculé.

Époque byzantine et arabe pré-latine. — Nous abordons ici un terrain plus solide. On a vu que dans les guerres entre Arabes et Byzantins au xᵉ siècle, Ṣahyūn joue le rôle d'une place forte de quelque importance. Or, nous avons

[1] Voir Ibn Baṭṭūṭa, I, p. 166; Le Strange, *loc. cit.* Le sanctuaire visité par l'auteur est peut-être ce weli, ombragé d'un bouquet d'arbres, qui s'élève au milieu du plateau A; cf. plus haut, p. 270. Dans ce cas, ces ruines marquent bien, comme nous l'avons supposé, l'emplacement de la ville, le « faubourg » de Bahā' al-dīn.

[2] Dans le langage diplomatique du xivᵉ siècle, le mot *mutamallik*, employé ici par ʿUmari, désigne un prince plus ou moins indépendant, qui n'est pas un simple fonctionnaire du pouvoir central. L'auteur vise la dynastie féodale de Manguwirich; cf. plus haut, p. 277 et suiv.

[3] Voir ʿUmarī, *Taʿrīf*, p. 196 en haut. Ailleurs (p. 182), l'auteur nomme Ṣahyūn parmi les forteresses de la province de Tripoli; cf. Ibn Iyās, I, p. 152, l. 20 (mention pour l'année 709 = 1310).

[4] Voir Khalīl, *Zubda*, p. 48; *Dīwān*, fᵒˢ 94 vᵒ, 152 rᵒ et 243 rᵒ.

[5] Ibn Iyās, II, p. 278 et 318, nomme un gouverneur de Ṣahyūn à la fin du xvᵉ siècle.

[6] Voir Walpole, *Travels*, III, p. 160; cité dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 907.

signalé sur le terre-plein du château C, en arrière du front est, les restes d'un mur, en petit appareil et en *opus reticulatum*, qui paraît trahir des méthodes byzantines, ou du moins une origine arabe antérieure aux croisades. C'est ici que nous voudrions chercher les débris de la forteresse que l'empereur Zimiscès prit aux Hamdanides d'Alep en l'année 975 de notre ère.

Dans ce mur, on observe deux saillants en éperon qui marquent une ancienne entrée, derrière la porte E de l'enceinte actuelle (Rey, pl. XII, et ci-dessus, fig. 158). Si ce détail est exact, il prouve que ce mur formait le front est de l'enceinte d'alors, dont le fossé devait régner le long de ce front; il en résulte que le grand fossé F doit être contemporain du front actuel. Dès lors, il se peut qu'avant les croisades, la ville placée sur le plateau A s'étendît à l'ouest, par delà ce fossé, jusque vers le front de l'enceinte d'alors.

Époque latine. — C'est à elle, à coup sûr, qu'appartient le château C, enceinte, courtine, saillants et citernes voûtées, ainsi que la basse-cour B, avec l'ouvrage O. Les marques latines que nous avons relevées sur cet ouvrage (pl. LXII à droite, fig. 160 et 161) suffiraient à le classer; car il est peu vraisemblable que ces marques, destinées à contrôler le travail à la tâche des appareilleurs, aient été gravées après coup sur une construction plus ancienne. Mais Ṣahyūn, reprise aux Francs par Saladin en 1188, n'a cessé dès lors d'appartenir aux musulmans; ainsi la forteresse latine, qui offre un grand caractère d'unité, appartient tout entière à la première moitié du xiiᵉ siècle.

Cette conclusion [1] paraît confirmée par le plan et l'architecture de la forteresse. Les grands saillants sont de forme carrée et à faibles flanquements. Les tours arrondies sont de dimensions modestes et se bornent à renforcer la courtine [2]; aucune ne ressemble à ces puissants réduits semi-circulaires du Krak et de Cursat que nous avons attribués, sur la foi d'indices concordants, au début ou au milieu du xiiiᵉ siècle [3]. Le donjon lui-même est carré, comme celui du château de Jebeil, avec lequel il offre une grande analogie [4]; or, ce

[1] Formulée déjà dans Rey, *Étude*, p. 105 : « Ce château et celui de Kerak (de Moab) n'ayant jamais appartenu à aucun des grands ordres militaires, peuvent être considérés comme les deux types les plus importants de forteresses féodales élevées en Orient par les croisés ». Nous avons dit (p. 144, n. 1) que la forteresse de Kerak a été restaurée par les sultans Mamlouks; celle de Saone, au contraire, est intacte, à part la reprise du front est (voir plus haut, p. 276, n. 3, et plus loin, p. 282, 283 en haut) et les constructions musulmanes du terre-plein (plus haut, p. 269, et plus loin, p. 283 en haut).

[2] Sur les tours du même type à Margat, voir plus loin, p. 305.

[3] Voir plus haut, p. 155 et 244, et plus loin, p. 295.

[4] Voir Rey, *Étude*, fig. 35 et 37; cf. fig. 39, le donjon du château de Blanche-Garde, construit vers le milieu du xiiᵉ siècle.

château est un ouvrage latin du XIIe siècle[1]. A part quelques réfections, l'enceinte entière est appareillée en blocs à refends et à bossages; or, ces bossages ressemblent à ceux du château de Jebeil et des parties du Krak remontant au XIIe siècle, ainsi qu'à ceux de plusieurs ouvrages, arabes ou latins, construits à la fin du XIIe ou au début du XIIIe siècle[2].

Puisque les bossages de ce type se trouvent aussi dans des murs arabes, on pourrait supposer que Ṣahyūn a été rebâti par Saladin ou par ses successeurs. Cette hypothèse est peu vraisemblable : elle ne tient compte ni des marques de tâcheron latines, ni de l'absence complète de ces fûts en parpaing que nous avons signalés comme un caractère presque constant des constructions militaires arabes, à l'exclusion des latines[3]. D'ailleurs Saladin, qui eut rarement le temps et les ressources nécessaires pour restaurer ses conquêtes, s'éloigna de Ṣahyūn sitôt après la reddition de la place. Tout au plus pourrait-on attribuer à l'émir Manguwirich cette reprise assez grossière qui défigure le front est, entre la porte E et le donjon D (pl. LXI en haut).

Signalons enfin l'analogie frappante qu'offre la porte de la basse-cour B (pl. LXII à droite, et fig. 160) avec celle du donjon de Jebeil (pl. IV à gauche, et fig. 36). Si la porte reproduite par M. Dussaud[4] est celle du donjon, le château de Ṣahyūn offre au moins deux exemples, admirablement conservés, de ce type à linteau droit, avec arc de décharge et claveaux appareillés. Ce n'est pas que toutes les portes latines soient bâties sur ce modèle. A Ṣahyūn même, la porte E possède un arc brisé, avec une clef commune aux deux demi-courbes (pl. LXI en haut), comme celle de l'entrée du Krak (pl. XII en bas) et celle du château de Tortose (pl. LXX en bas), qui appartiennent au XIIIe siècle plutôt qu'au XIIe[5]; mais nous ne connaissons aucune porte latine du premier type qui soit plus récente que le XIIe siècle.

Si le château de Ṣahyūn est une œuvre latine du XIIe siècle, il offre l'exemple le plus complet et le mieux conservé d'une forteresse féodale de cette époque. En effet, la plupart des châteaux bâtis par les croisés au XIIe siècle ont presque entièrement disparu, comme Ibelin, Ṣafed et Blanche-Garde, ou bien ils ont été transformés au XIIIe siècle, soit par les ordres militaires, ainsi le Krak, Margat et Tortose, soit par les princes musulmans, par exemple Ṣubaiba et Kerak.

[1] Voir plus haut, p. 109.
[2] Voir plus haut, p. 109, 150, 153, 158, 185, 187, n. 4, 209, n. 2, et *passim*.
[3] Voir plus haut, p. 106 et suiv., 122, 168, 184, 190 et suiv., 209 et 231.
[4] Voir son *Voyage 1895*, fig. 8; cf. plus haut, p. 272, n. 1.
[5] Voir plus haut, p. 147 et 271, n. 1, et plus loin, p. 321 en haut.

Époque arabe post-latine. — A part les réfections que nous avons proposé, avec quelque réserve, d'attribuer à l'émir Manguwirich, les seuls restes de cette époque sont les constructions civiles et religieuses qui s'élèvent sur le terre-plein du château C et dont le style, d'accord avec deux documents épigraphiques, trahit la fin du XIIIe siècle. L'absence de tout vestige plus récent confirme le témoignage des sources qui nous montrent Ṣahyūn perdant rapidement son importance, à mesure qu'on s'éloigne des croisades.

Quant au faubourg du XIIe siècle, que nous avons placé, après la ville antique et byzantine, sur le plateau A, il correspond sans doute à la ville (*madīna*) du XIVe siècle. Cette ville existait encore, on l'a vu, à la fin du XVe; c'est donc plus tard que les abords du château sont devenus déserts.

QAL'AT EL-MEHĒLBE[1] (BALĀṬUNUS).

Relevés et description. — Cette forteresse couronne le sommet d'une montagne dominant au sud-est le gros village de Dibbāch. Son assiette est formée par un puissant tertre rocheux, de forme ovale, dont le grand axe, dirigé à peu

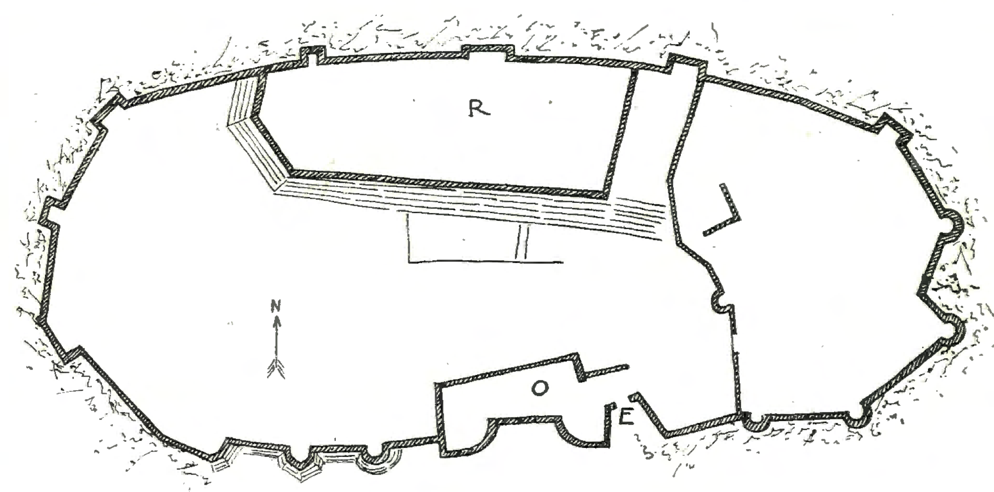


Fig. 162. — Plan de la Qal'at el-mehēlbe (Balāṭunus).

près d'ouest en est, a environ 200 mètres de longueur. L'enceinte, qui épouse la forme du rocher, se compose d'une courtine renforcée par des saillants carrés, polygonaux ou arrondis (fig. 162 à 164). Elle est entièrement en ruine et si la base des murs est encore visible presque partout, elle n'offre aucune partie conservée jusqu'au couronnement. Ces murs tombent d'aplomb sur l'escarpement naturel du terrain, sauf vers l'ouest, où l'on voit encore les traces d'un fossé.

[1] Lire ainsi (et non muhēlbe) sur les deux cartes; cf. *Inscriptions de Syrie*, p. 75, n. 1.

L'entrée E (fig. 162), ménagée dans le front sud, était flanquée par un ouvrage polygonal O (pl. LXIII en bas, à gauche). La porte, en partie conservée, donne accès à un vaste terre-plein couvert de débris et creusé de souterrains, magasins et citernes. Vers le milieu du front nord s'élevait un ouvrage considérable R, apparemment un réduit, défendu, du côté du terre-plein, par un mur à glacis, et qui formait la partie culminante de la forteresse (fig. 164, à droite).

Les débris de cette vaste enceinte présentent plusieurs appareils, témoignant de réfections successives. En maint endroit, ainsi au réduit R et dans quelques

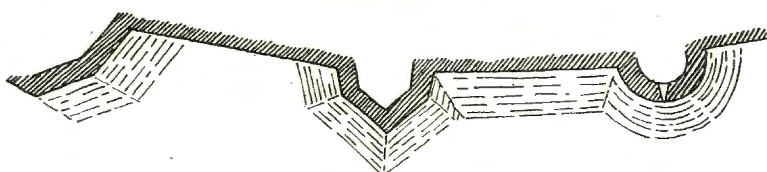


Fig. 163. — Qal'at el-mehēlbe, détail du front sud.

tours voisines de l'entrée E, de gros blocs à refends et à bossages, dressés avec soin, trahissent l'époque des croisades; ailleurs, le même appareil offre des irrégularités, comme si les matériaux avaient été rajustés après coup. Enfin d'autres parties, bâties en petits moellons et de construction moins soignée, paraissent remonter à un âge plus récent.

Les ruines de la forteresse ne nous ont livré aucun document de nature à nous fixer sur son origine. En revanche, sur les indications de M. Martin Hartmann,



Fig. 164. — Qal'at el-mehēlbe, vue de l'est.

nous avons retrouvé à ʿAin el-tīne, près de la fontaine qui coule sous la forteresse au sud-est, ainsi que sur les murs du Welī chēkh yūnus, à côté du village de Dibchō et non loin de celle-ci, trois inscriptions arabes dont les termes précis mettent hors de doute l'identité de la Qalʿat el-mehēlbe avec le château médiéval de Balāṭunus. Dès lors, il est facile d'en résumer l'histoire, d'après quelques chroniqueurs arabes [1].

[1] Pour ce qui suit, voir *Inscriptions de Syrie*, p. 74 et suiv., 100 et suiv.; nous nous bornons ici à citer les sources que nous avons recueillies depuis la publication de ce mémoire (désigné par

Aperçu historique. — Ce château, dont le nom paraît être une transcription du latin Platanus [1], fut bâti, au début du xie siècle, par un clan de montagnards appelés Banu l-aḥmar. En 422 (1031), Nicetas, catépan d'Antioche, le leur enleva avant qu'il ne fût achevé, puis il en termina la construction. En 512 (1118), Roger, prince d'Antioche, le prit à un autre clan, les Banu l-ṣulaiʿa, et le remit en fief à Robert, seigneur de Saone (Ṣahyūn) [2]; il resta dès lors aux Francs, sous la suzeraineté des princes d'Antioche [3].

Balāṭunus tomba aux mains de Saladin le 1er août 1188, trois jours après la chute de Ṣahyūn [4]. Le sultan paraît avoir remis cette place, non à un seigneur féodal, mais à un simple châtelain; en effet, elle ne figure pas, à la mort de Saladin, parmi les fiefs de Manguwirich, seigneur de Ṣahyūn. A cette époque, elle semble avoir passé dans la possession immédiate du sultan Malik Afḍal ʿAlī, le fils de Saladin et son successeur à Damas; en effet, en 590

op. cit. dans les notes suivantes). Bien qu'il estropie tous les noms arabes, Walpole (*Travels*, III, p. 149) confirme, sans le savoir, l'identification que nous avons proposée. Suivant lui, le château de Mahalee (Mehēlbe) portait autrefois le nom de Blackniis (Balāṭunus). La description qu'il en donne prouve qu'il était alors en meilleur état qu'aujourd'hui; mais vingt ans auparavant, un tremblement de terre en avait détruit des parties considérables.

[1] Nous avons montré (*op. cit.*, p. 77, n. 1 et 2) qu'on ne saurait l'identifier avec cette Mansio Platanus que les itinéraires romains placent au nord de Lattakieh, sur la route d'Antioche.

[2] Sur ces personnages, cf. plus haut, p. 273, n. 6, et plus loin, p. 318, n. 5.

[3] D'après Nuwairi (Paris 1578, fo 61 ro, et Leide 2m, fo 219 vo), Roger assiégea la forteresse à la fin de 511 et la prit au début de 512; cf. *op. cit.*, p. 78 et suiv. La date 512 figure aussi dans une chronique anonyme (Munich 406, fo 245 vo; cf. le catalogue Aumer, p. 160), citée par Kugler, *Boemund und Tankred*, p. 77, n. 68 (où Aflatuns = Balāṭunus), et Röhricht, *Geschichte*, p. 115, n. 2. Aucune source latine, à notre connaissance, ne signale cette place, du moins sous le nom de Balāṭunus, car les vagues rapprochements qu'il suggère avec quelques noms fournis par ces sources paraissent en désaccord avec la chronologie et la topographie. Dans son *Étude*, p. 19, n. 2, le baron Rey proposait d'identifier la Qalʿat el-mehēlbe avec le château de la Vieille (castellum Vetulæ), qui s'élevait dans la montagne et dans le voisinage de Jebele. En faveur de cette hypothèse, on pouvait invoquer, à défaut d'un argument précis, l'indice géographique et le fait que ce dernier château n'a pas été retrouvé ailleurs. Aujourd'hui que l'identité de la Qalʿat al-mehēlbe avec Balāṭunus est acquise, l'hypothèse du baron Rey doit être abandonnée définitivement. Non qu'il soit interdit, à priori, de rapprocher les noms de Balāṭunus et de Vetula; appuyé par une vague assonance, ce rapprochement serait d'autant plus légitime que les sources latines des croisades, on vient de le voir, semblent ignorer Balāṭunus. Le fait matériel qui s'y oppose est d'ordre historique : le château de la Vieille fut cédé par le prince d'Antioche aux Hospitaliers en 1210. Or, on va voir que Balāṭunus n'appartint jamais à l'Hôpital; reprise par Saladin, dès 1188, cette forteresse ne cessa dès lors de faire partie du domaine musulman.

[4] Voir ʿImād al-dīn, *Fatḥ*, p. 146; Abū Chāma, dans *Hist. or. des crois.*, IV, p. 365 et 367; Kamāl al-dīn, dans *ROL*, IV, p. 187; Röhricht, *Geschichte*, p. 478, et les sources citées dans *op. cit.*, p. 79, n. 3.

(1194), celui-ci la céda à son frère Malik Ẓāhir Gāzī, sultan d'Alep[(1)]. Elle resta sans doute dans le domaine royal alépin, car Yāqūt, qui écrivait sous le successeur de Gāzī et qui mourut à Alep sous son règne, la décrit en ces termes : « Balāṭunus, château fort sur les côtes de la Syrie, à la hauteur de Lattakieh, *formant un des districts (du royaume) d'Alep* »[(2)].

Vers 658 (1260), 'Uthmān, fils de Manguwirich, profita du désarroi qui suivit l'invasion des Mongols en Syrie pour s'emparer de Balāṭunus, qui touchait à son fief de Ṣahyūn; mais il mourut dès l'année suivante et fut remplacé par son fils Aḥmad, qui lui succéda aussi à Balāṭunus. Cette date, donnée par un chroniqueur[(3)], est confirmée par l'inscription A B de Dibchō[(4)], suivant laquelle une mosquée a été bâtie le 1er cha'bān 660 (21 juin 1262) par le grand émir Aḥmad, fils de 'Uthmān, fils de Manguwirich, fils de Khumārtekīn, *le maître de ce château*. Ces derniers mots prouvent à l'évidence que ce texte provient, ainsi que l'affirment les habitants de Dibchō, de la Qal'at el-mehelbe, voisine de ce village, et que la mosquée en question était celle de la forteresse, peut-être l'ancienne chapelle latine.

Peu après, le sultan Baibars, qui édifiait un royaume sur les ruines de la féodalité mourante, exigea la livraison de Balāṭunus. Aḥmad s'y refusa, sous le prétexte subtil, mais caractéristique pour l'histoire politique de ce temps, qu'il n'en était déjà plus que le *gouverneur* au nom du sultan. Après de longues négociations, il finit par s'exécuter en 667 (1269), et remit la place aux officiers de Baibars, qui la fit réparer[(5)].

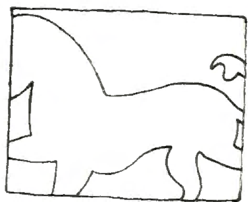


Fig. 165. — Fauve de Baibars à 'Ain el-tīne (Balāṭunus).

Dans le mur d'un petit mausolée, le Welī 'abd al-wahhāb, qui s'élève au-dessus de la fontaine de 'Ain el-tīne, au sud et en contre-bas de la forteresse, est encastrée une pierre sur laquelle on voit sculpté, en relief très plat, le corps d'un fauve privé de sa tête, de ses pattes et d'une partie de sa queue (fig. 165). Par sa forme et par son style, cet animal ressemble beaucoup aux fauves de Baibars, gravés sur les monnaies et sur un grand nombre de monuments de ce

(1) Voir Kamāl al-dīn, dans *R O L*, IV, p. 207.
(2) Voir *Mu'jam*, I, p. 710; *Marāṣid*, I, p. 168; Le Strange, *Palestine*, p. 416.
(3) Voir Abu l-Maḥāsin, *Manhal*, Paris 2071, f° 106 r°; cf. *op. cit.*, p. 102, et plus haut, p. 278, n. 5.
(4) Publiée dans *op. cit.*, p. 86; cf. plus loin, p. 288.
(5) Voir Chāfi', *Manāqib*, f° 124 r°; Nuwairi, mss. cités, f°s 60 v° et 219 r°; Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 151; Abu l-Maḥāsin, *loc. cit.*; Röhricht, *Geschichte*, p. 949, n. 3, et les sources citées dans *op. cit.*, p. 79, n. 4, et 101, notes; cf. plus haut, p. 278, n. 5.

prince[(1)]. Notre dessin montre que les parties manquantes, loin d'avoir été martelées, figuraient sur des pierres contiguës à celle-ci, et qui ont disparu. Cette observation prouve que le fauve n'est pas *in situ*. D'ailleurs, le mur qui le renferme est fait de matériaux d'emprunt, parmi lesquels se trouvent plusieurs fragments d'une inscription arabe en grands caractères arrondis du XIIIe ou du XIVe siècle. A coup sûr, fauve et inscription proviennent de la forteresse voisine, sur la porte de laquelle Eli Smith vit encore, en 1848, une inscription arabe que nous n'avons pas retrouvée en 1895; dès lors, il est bien tentant d'attribuer l'un et l'autre aux travaux du sultan Baibars.

En 678 (janvier 1280), à l'avènement du sultan Qalāwun, l'émir 'Alam al-dīn Sanjar Manṣūri fut nommé gouverneur de Balāṭunus. L'année suivante, cette place tomba au pouvoir de l'émir Sunqur al-achqar, qui s'était réfugié à Ṣahyūn après sa tentative de couronnement à Damas. Le traité qu'il conclut en 680 (1281) avec le sultan lui en assurait la possession; mais Qalāwun la lui reprit en ṣafar 684 (avril 1285)[(2)]. Or Balāṭunus figure, avec ses dépendances, parmi les possessions du sultan dans le traité qu'il conclut, deux mois plus tard, avec le roi Léon III d'Arménie[(3)].

L'auge en pierre de la fontaine de 'Ain el-tīne porte une inscription[(4)] attribuant la construction du canal qui l'alimente au sultan Qalāwun, sous le gouvernement de l'émir 'Alam al-dīn Sanjar Manṣūri. Ce texte est daté du 11 jumādā Ier 684 (15 juillet 1285), c'est-à-dire trois mois après la reprise de Balāṭunus par Qalāwun; ainsi, le sultan avait réintégré l'émir Sanjar dans ses fonctions. La même inscription nomme, à titre de gouverneur en second, l'émir Ṣārim al-dīn Uzbek Manṣūri, qui succéda plus tard à Sanjar dans sa charge et mourut en 699 (23 décembre 1299)[(5)]. Il fut remplacé par cet émir Ḥusām al-dīn Lājīn Barwāni Manṣūri qui, sous le sultan Muḥammad en 708 (1308), restaura une mosquée,

(1) Voir les sources dans *Amida*, p. 80, n. 4, et 100, n. 2.
(2) Voir Ibn 'Abd al-Raḥīm, f° 189 r°; Nuwairi, f° 108 r°; Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 30; Abu l-Maḥāsin, *Manhal*, Paris 2070, f°s 111 v° et suiv.; Röhricht, *Geschichte*, p. 979, et les sources citées dans *op. cit.*, p. 80, n. 1 à 3.
(3) Voir *Tachrīf*, f° 192 r°, et dans *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 168 et 205 (omis dans Röhricht, *Regesta*, p. 380, n° 1457); *op. cit.*, p. 80, n. 4. Balāṭunus figure déjà parmi les possessions du sultan dans les traités conclus par lui avec les Templiers en 681 (1282) et avec les Francs en 682 (1283); voir *Tachrīf*, f°s 39 v° et 74 v°, et dans *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 177, 180, 222 et 226; Röhricht, *Regesta*, p. 377 et suiv., n°s 1447 et 1450. Ou Qalāwun escomptait déjà la reddition de cette place, ou plutôt il s'était réservé, dans le traité de 680, un droit éminent de suzeraineté sur les domaines concédés à Sunqur; cf. plus haut, p. 258, n. 5, et 279, n. 3.
(4) Publiée dans *op. cit.*, p. 84.
(5) Voir *op. cit.*, p. 80, n. 5.

probablement celle de la forteresse, ainsi qu'en témoigne l'inscription D de Dibchō[1], où cet émir est expressément désigné comme gouverneur de Balāṭunus et fonctionnaire du royaume des sultans Mamlouks.

En effet, à partir de 688 (1289), Balāṭunus faisait partie de la nouvelle province de Tripoli[2]; elle en relevait encore dans la première moitié du xive siècle, ainsi qu'en témoignent les descriptions suivantes :

«Balāṭunus est un château très fort, muni de onze portes placées les unes au-dessus des autres..... La ville de Jebele lui sert de port.....»[3].

«De Ṣahyūn, un chemin conduit (vers le sud) à Balāṭunus, une forteresse bien connue..... qui fait partie de la province de Tripoli»[4].

Vers le milieu du xve siècle, Balāṭunus, ainsi que Ṣahyūn et toute la région de Lattakieh, appartenait encore à la province de Tripoli[5]. A quelle époque la forteresse tomba-t-elle en ruine et échangea-t-elle son nom médiéval contre celui de Qalʿat el-mehēlbe? Nous n'avons pas trouvé, jusqu'ici, de réponse précise à ces deux questions[6].

DIBCHŌ.

A deux ou trois minutes au nord et au-dessous de ce village, sur la pente de la montagne et au milieu d'un bouquet d'arbres qui le cachent aux regards, s'élève un tombeau à coupole appelé Welī chēkh yūnus. Dans le mur ouest de cet édicule, près de l'entrée, sont encastrées les inscriptions, provenant de la Qalʿat el-mehēlbe, qui, rapprochées de celle de ʿAin el-tīne, sous la forteresse, assurent son identité avec Balāṭunus[7].

Sur la porte du mausolée se lit une inscription arabe moderne, datée de 1264 (1848), qui donne le nom et la généalogie de l'habitant éponyme de ce sanctuaire : le chaikh Yūnus, fils du chaikh Ḥasan.

Dans les environs immédiats de la forteresse s'élèvent deux autres welis à bois sacré : celui du chaikh ʿĪsā, au-dessus du hameau de ʿAin jendel, et celui du chaikh ʿAlī, au-dessous de ce hameau. Sur la porte de chacun de ces deux sanctuaires se lit une inscription arabe, grossière et non datée, donnant le nom de

(1) Publiée dans *op. cit.*, p. 87; cf. plus loin, p. 288 au milieu.
(2) Sur la création de cette province, voir plus haut, p. 160, n. 5, et 279, n. 4.
(3) Voir Dimachqi, p. 208 et suiv.; trad. p. 284 et suiv.; Le Strange, *Palestine*, p. 416.
(4) Voir ʿUmari, *Taʿrīf*, p. 182 et 196.
(5) Voir *Dīwān*, f°s 94 v°, 152 r° et 243 r°; sur la frontière entre Alep et Tripoli à la fin du xve siècle, voir plus haut, p. 266, n. 3.
(6) Cf. plus haut, p. 284, n. 1.
(7) Voir plus haut, p. 286 et suiv.

l'habitant éponyme et celui du constructeur. Il vaudrait la peine d'y rechercher aussi des débris épigraphiques du moyen âge.

LATTAKIEH.

Malgré ses dehors tout modernes, la ville de Lattakieh s'élève bien sur l'emplacement de l'antique Laodicée; elle en a gardé, peut-être avec ses rues droites, quelques monuments en ruine, derniers témoins de cette splendeur qui provoquait encore l'admiration des Arabes au xiie siècle[1].

L'arc tétrapyle est encore debout; mais on en a fait une chapelle et l'on a

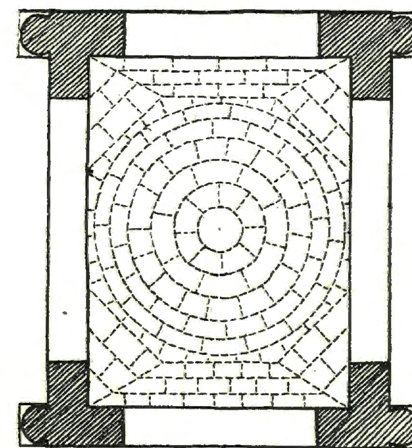


Fig. 166. — Plan de l'arc tétrapyle à Lattakieh.

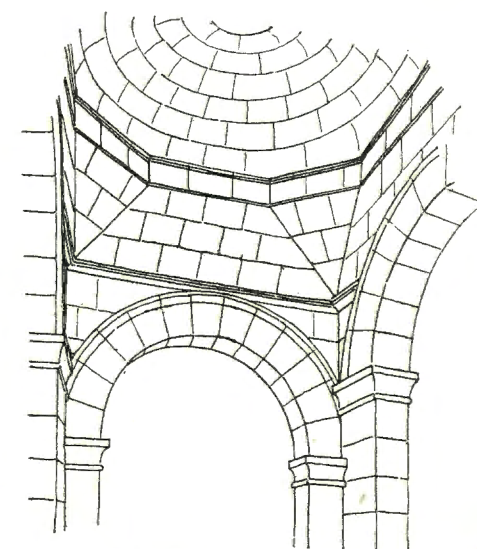


Fig. 167. — Raccord de la coupole au plan barlong.

muré, par une maçonnerie grossière, les larges baies de ses arcs (pl. LVIII en bas). Le plan de la base n'est pas carré[2], mais barlong, ainsi que le montre notre croquis (fig. 166). La coupole, ou plutôt la calotte sphérique, devant reposer sur un tambour octogone régulier, le constructeur s'est tiré d'affaire en bandant les deux arcs étroits à un niveau plus bas que les deux autres (fig. 167). Dès lors, pour racheter l'inégalité des deux axes de son plan, il n'avait plus

(1) Voir les récits de la prise de Lattakieh par Saladin en 1188, surtout ʿImād al-dīn, *Fatḥ*, p. 141, résumé dans Abū Chāma, II, p. 128; *Hist. or. des crois.*, IV, p. 361; *Quellenbeiträge*, p. 102 (où la traduction de Görgens laisse à désirer); cf. Röhricht, *Geschichte*, p. 476; *Notes croisades*, p. 425 (41). Un dernier écho de cette admiration résonne chez le chroniqueur du voyage de Qāytbāy, à la fin du xve siècle; voir Lanzone, *Viaggio*, p. 9. Sur l'exploitation des marbres antiques de Lattakieh au moyen âge, voir plus haut, p. 241, n. 1.
(2) Voir de Vogüé, *Syrie centrale*, I, p. 75 et pl. 29; cf. Renan, *Mission*, p. 852^a.

qu'à incliner, en porte à faux vers l'intérieur, les murets de la zone de raccord placés au-dessus de ces arcs étroits. Ce dispositif insolite s'explique par le fait que ce monument décorait un *quadrivium*, à la croisée de deux rues d'inégale largeur. Le problème posé était celui-ci : asseoir une coupole circulaire, exigée par les traditions architecturales, sur un plan barlong, donné par la forme du carrefour. A défaut d'élégance, la solution choisie fait preuve de logique et d'ingéniosité, et nous ne trouvons, à première vue, aucun motif d'attribuer la calotte à une restauration byzantine [1].

Non loin de l'arc, nous avons retrouvé la colonnade [2]. Quatre colonnes à fût monolithe et à chapiteau corinthien, de style impérial, portent les restes d'un entablement en retour d'équerre (pl. LVIII en haut). L'angle rentrant en est sculpté d'un beau décor, tandis que l'angle saillant s'adossait à une construction, peut-être un portique de *quadrivium*, dont il ne reste aucune trace apparente.

Ces deux monuments prouvent que Laodicée fut construite et décorée dans le même goût que les autres villes syriennes antiques.

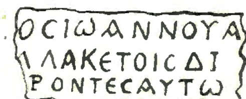


Fig. 168. — Lattakieh, fragment d'inscription.

Lattakieh n'ayant pas conservé de vestiges importants du moyen âge, nous pouvons nous dispenser d'en retracer l'histoire sous les Arabes et la domination latine. La tour en ruine qui défendait l'entrée du port est bâtie en matériaux d'emprunt, d'aspect hétérogène. Les fûts en parpaing qu'on voit à sa base trahissent une origine arabe plutôt que latine [3].

Nous avons copié, chez un antiquaire, un fragment d'inscription chrétienne (fig. 168) et, sur la porte d'une petite mosquée placée sous la colonnade corinthienne, une inscription arabe du xive siècle, relative à la construction de ce sanctuaire, qui nous a paru insignifiant.

(1) Voir Dussaud, *Voyage 1895*, p. 30.

(2) Voir de Laborde, *Voyage*, pl. I à gauche, et LXXXVII à droite en haut.

(3) Cf. plus haut, p. 106 à 111, 122, 168, 179 et suiv., 190 et suiv., 209, 231, etc. M. Dussaud (*Voyage 1895*, p. 33, n. 2) a montré que cet ouvrage n'est pas antérieur au début du xive siècle. Les deux tours et leur chaîne en fer, signalées par lui d'après Ibn Baṭṭūṭa, I, p. 183, existaient encore à la fin du xve siècle; voir Lanzone, *loc. cit.* A quelque distance au nord de la ville, nous avons observé les traces d'un autre port, d'époque incertaine, en partie maçonné, en partie taillé dans le roc.

Sous les Ayyoubides, le district de Lattakieh relevait d'Alep; voir Yāqūt, *Muʿjam*, IV, p. 338 en bas; *Marāṣid*, II, p. 2 en haut; Le Strange, *Palestine*, p. 490; Ibn al-Chiḥna, p. 231 en bas. A la fin du xiiie siècle, il fut rattaché à la nouvelle province de Tripoli; voir ʿUmari, *Taʿrīf*, p. 182; Khalīl, *Zubda*, p. 48; *Dīwān*, ms. cité, f°s 94 v°, 152 r° et 243 r°; cf. plus haut, p. 160, 279 et 288.

JEBELE.

Le beau théâtre antique de Gabala [1] a subi de rudes assauts vers la fin du xixe siècle, ainsi qu'en témoignent les maisons arabes construites à ses dépens, sur ses ruines mêmes (pl. LVII à gauche en haut). Nous y avons relevé, sur un couvercle de sarcophage (fig. 169), une longue inscription grecque (fig. 170).

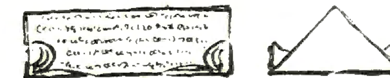


Fig. 169. — Jebele, couvercle de sarcophage.

La petite ville de Jebele n'a plus rien à montrer de la domination latine [2]. En revanche, elle possède quelques édifices arabes, groupés autour du mausolée

ЄΥΘΥΜЄΙΤΡΥΦЄΡΑΤΑΔЄΔΟΓΜЄΝΑCΑΙCΙΓΡΑΦΑΙCΙΝ
ΠΑΝΤЄΠΟΗCΑΦΙΛωΝΓΑΜЄΤΗCΟCΟCωΜΑΚΑΡЄΙΤΙ
ΟΡΚΙΖωCЄΜΑΚΑΡΤΟΝΠΛΟΥΤЄΑΚΑΙΝЄΚΥωΝΓΗΝ
ωΦΙΛЄΜΗΜΟΥΘΙΓЄΙΝΟΥΓΑΡΚЄΙΜΑΙΠΟΛΥΟΛΒΟC
ΤΑCΔЄΓΡΑΦΑCΑΝΑΓΝωΘΙΚΑΙЄΙCΗΠωCΜЄΤΑΚЄΙΜΑΙ

Fig. 170. — Inscription gravée sur le couvercle.

de sīdi Ibrahīm ibn Edhem; c'est à la renommée de ce sanctuaire que Jebele a dû sa prospérité sous les musulmans [3]. Mais à part un texte coufique, sur un bloc de marbre encastré dans le mur de la grande Mosquée (Jāmiʿ al-manṣūri) [4], les nombreuses inscriptions arabes que nous y avons relevées ne remontent pas au delà de l'époque des sultans Mamlouks [5].

(1) Voir Renan, *Mission*, p. 111; Dussaud, *Voyage 1895*, p. 29.

(2) Sur les restes de l'enceinte et du port latins vers 1860, voir Rey, *Étude*, p. 20, 175 et suiv.; cf. les sources citées dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 892 et suiv.

(3) Ce mausolée est signalé au xive siècle par Abu l-fidā' (*Géographie*, p. 255), Ibn Baṭṭūṭa (I, p. 173; cf. Le Strange, *Palestine*, p. 460) et ʿUmari (*Taʿrīf*, p. 182), au xve, par Khalīl (*Zubda*, p. 48) et par le chroniqueur du voyage de Qāyt-bāy, dans Lanzone, *Viaggio*, p. 9.

(4) Ce texte, relatif à la construction d'une mosquée, est daté de chaʿbān 488 (août 1095), soit quelques années avant la conquête latine. Il provient peut-être d'un autre édifice, car la grande Mosquée ne paraît pas très ancienne. Ou bien serait-ce la grande Mosquée pré-latine, transformée en église par les croisés, qui auraient respecté cette inscription, puis rendue au culte musulman et restaurée plus tard? Le fait vaudrait la peine d'être éclairci.

(5) Jebele relevait alors de la province de Tripoli; voir les sources citées plus haut, p. 290, n. 3. Le mausolée d'Ibrahīm, qui s'élève sur l'emplacement d'une ancienne église (Ritter, *loc. cit.*), a été souvent restauré; le sanctuaire, le miḥrāb et la coupole sont modernes, ainsi qu'une partie de ses inscriptions. Les autres remontent à la fin du xive siècle; la plus ancienne est datée de rabīʿ Ier 751 (mai 1350).

BĀNIYĀS[1].

Sous le bâtiment du séraï, près de la mer, coule une fontaine qui porte un fragment d'inscription grecque, et à cinq minutes au-dessus du bourg, au bord du Nahr Bāniyās, que longe le chemin montant à el-Marqab, s'élève une maison dont la porte a pour linteau un bloc antique, sculpté d'une belle inscription grecque[2].

EL-MARQAB.

A. LA FORTERESSE (MARGAT).

Relevés et description. — Les heures trop courtes que nous avons passées dans l'enceinte de Margat ont été absorbées par un rapide examen de ses ruines très étendues. A l'étude de M. le baron Rey, nous ne pouvons guère ajouter que la description sommaire de nos planches[3].

Pl. LXIII en haut. — Vue de la côte vers le sud-ouest, prise du terre-plein de la forteresse. Au premier plan, la chute rapide des collines, creusées de ravins tourmentés et semées de villages et de bouquets d'arbres. Au fond, les golfes du rivage et la mer, sur laquelle se détache, au sommet d'un gros tertre, la tour de garde appelée Burj el-ṣabī et qu'on décrira tout à l'heure.

Pl. LXIV en bas. — Vue de Margat, prise du nord. A gauche au premier plan, le village d'el-Marqab, avec sa mosquée. Au second plan, le front nord de

[1] La forme médiévale *Bulunyās* (Anne Comnène Βαλανε(ύς), auteurs latins *Valania* et variantes) figure au XIIe siècle dans Idrīsi (voir *Z D P V*, VIII, p. 140) et au XIIIe dans Yāqūt, qui la vocalise expressément; voir *Muʿjam*, I, p. 529; *Marāṣid*, I, p. 171; Le Strange, *Palestine*, p. 424. Elle répond bien à l'antique Apollonia Syriæ; cf. Guyard, dans Abu l-fidā', *Géographie*, trad. IIb, p. 32, n. 4. Au XIVe siècle, Abu l-fidā' (*Géographie*, p. 254) et Dimachqi (p. 209) écrivent encore بلنياس, et le premier vocalise *Bilinyās*. A la fin du XVe siècle, le chroniqueur du voyage de Qāyt-bāy écrit déjà *Bāniyās*, comme le nom arabe de Panéas; voir Lanzone, *Viaggio*, p. 8 en bas.

[2] Nous n'avons pas eu le temps de relever ces textes, les courts instants passés à Bāniyās ayant été absorbés par une visite obligatoire au qā'immaqām, en vue de notre excursion à Margat. Nous n'avons pas vu les restes de la Valénie des croisés, signalés dans Rey, *Étude*, p. 21; il vaudrait encore la peine, croyons-nous, d'explorer le bourg moderne.

[3] Voir Rey, *Étude*, p. 19 et suiv., pl. II et III; cf. *Colonies*, p. 120 et suiv. Nous nous servons des lettres du plan Rey, reproduit ici, fig. 171 (le front nord est à gauche; cf. plus haut, p. 137, n. 1). Dès lors, Margat semble avoir été fort peu visitée; nous ne trouvons à signaler que la courte description de Chester, dans *P E F, Quarterly*, 1888, p. 75. Parmi les relations plus anciennes, nous nous bornons à citer celle de Walpole, *Travels*, III, p. 289 et suiv.

la forteresse, terminé par deux tours arrondies; celle qu'on voit à droite, à l'angle nord-ouest de l'enceinte, est la tour B du plan Rey (fig. 171).

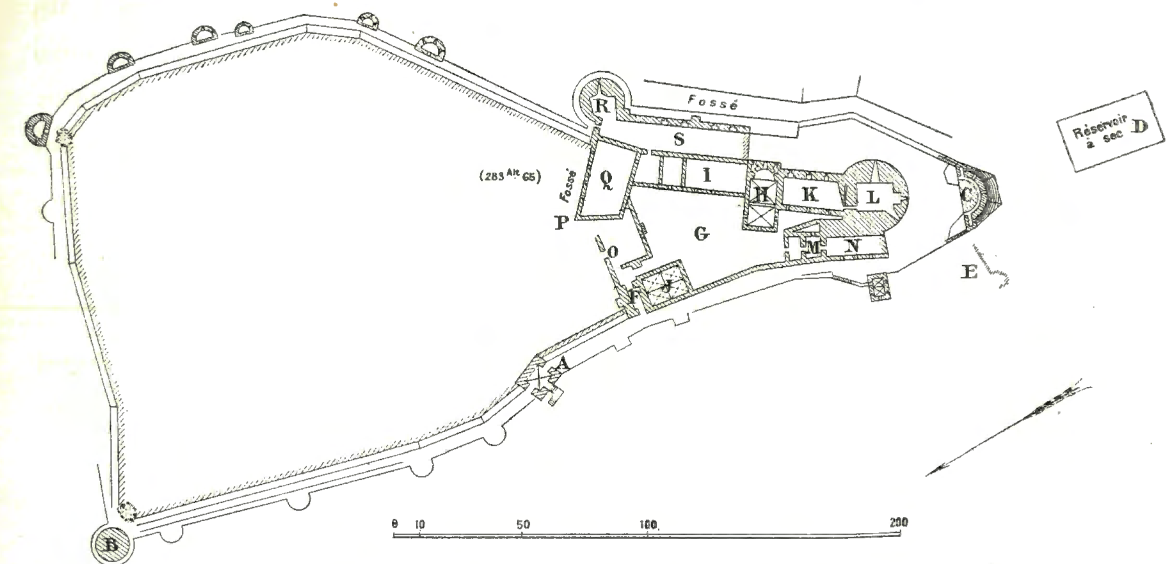


Fig. 171. — Plan du château de Margat, d'après Rey.

Pl. LXIV en haut. — Vue de Margat, prise du sud. Au premier plan, le réservoir D (Rey, p. 25), creusé dans une dépression du sol. Au second plan, la tour de l'Éperon C, formant l'avancée de la première enceinte et dominée par le donjon L de la deuxième enceinte. En arrière, des deux côtés, les deux fronts est et ouest, vus en raccourci; à gauche du donjon, le saillant A de l'entrée. Au dernier plan, à droite, on aperçoit la côte vers Bāniyās.

Pl. LXV en haut. — Vue d'une partie du front est (Rey, pl. III). A gauche en avant, la tour de l'Éperon C (Rey, p. 25), traversée par le bandeau de marbre blanc qui porte l'inscription du sultan Qalāwun[1]. En arrière, le gros donjon L, prolongé à droite par le mur extérieur du bâtiment K (Rey, p. 30) et par le chevet de la chapelle H. Plus à droite, le mur extérieur de la galerie S, terminée par la tour R (Rey, p. 31).

Pl. LXV en bas. — Vue du front ouest dans toute sa longueur, montrant, de droite à gauche, la tour C, le donjon L, les bâtiments N et M (Rey, p. 30), la grand'salle *d*, le saillant A de l'entrée et les tours arrondies de la première enceinte, jusqu'au saillant B de l'angle nord-ouest (Rey, p. 24 et fig. 4).

[1] Publiée dans *Inscriptions de Syrie*, p. 71; voir plus loin, p. 303 et 307.

Pl. LXVI en haut. — Vue de l'entrée et de la partie centrale du front ouest. A droite, au-dessus du toit en terrasse d'une maison arabe, les voûtes crevées de la grand'salle *d* (Rey, p. 28 et fig. 6), avec une des élégantes consoles qui portaient la retombée de leurs nervures[1]. Au centre, le saillant A de l'entrée et le pont de pierre qui traverse le fossé sur une arche brisée (Rey, p. 22)[2]; à gauche, le fossé, dominé par les deux enceintes. Au delà s'étend la plaine, au nord de Bāniyās, jusqu'au rivage, où blanchit l'écume des flots.

Pl. LXVI en bas. — Détail de l'entrée, montrant les deux étages du saillant A (Rey, p. 22 et fig. 1 à 3). A droite, la porte F de la deuxième enceinte (Rey, p. 26), avec son double arc brisé, peut-être de construction arabe, surmonté d'une large baie, aujourd'hui murée, dont un reste d'archivolte retombe sur d'élégantes colonnettes à chapiteaux fleuris.

Pl. LXVII à gauche. — Vue de front du saillant A, prise de la contrescarpe du fossé. A droite au premier plan, le tablier du pont de pierre, avec son escalier, conduisant à l'entrée. Celle-ci est surmontée d'un double arc brisé et surbaissé, derrière lequel on aperçoit la rainure de la herse (Rey, fig. 2). Elle était défendue, au premier étage, par une bretèche à mâchicoulis dont il ne reste que les consoles (Rey, fig. 1 à 3). Le couronnement de la tour a disparu et la plate-forme supérieure, traversée de profondes lézardes, menace ruine.

Pl. LXVII à droite. — Vue du front est, pris en enfilade, depuis la tour C de la première enceinte, sous le donjon L. A gauche au premier plan, le chevet de la chapelle H et les deux étages voûtés de la galerie S, qui renfermaient de vastes magasins. Au centre, le chemin de ronde de la première enceinte, plongeant sur le fossé béant et sa contrescarpe, et contournant la tour R (Rey, p. 31), conservée jusque près du crénelage. Au fond du tableau, les crêtes du Jebel el-nuṣairiyye fuient vers le nord.

[1] En comparant cette photographie avec Rey (p. 28 et fig. 6), on verra que les ruines de la grand'salle sont restées à peu près dans le même état. Malgré le cri d'alarme poussé par l'auteur (p. 32), il nous paraît qu'entre les années 1860 et 1895, Margat a moins souffert que le Krak; ce fait tient sans doute à ce que l'enceinte de Margat n'abrite que quelques pauvres familles, alors que celle du Krak renferme tout un village et l'une des résidences du préfet du district.

[2] Ce pont, qui a remplacé le pont-levis primitif, serait une construction moderne, s'il est vrai qu'un pont-levis existait encore dans la première moitié du XIXe siècle; voir Thomson, cité dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 883. Nous croyons toutefois que ce dernier, si Ritter a bien interprété Thomson, n'occupait que la partie supérieure du pont actuel, contiguë à l'entrée et où l'on voit la trace d'une reprise récente dans la maçonnerie (pl. LXVI en bas).

Pl. LXVIII à droite. — Vue du donjon L (Rey, p. 30 et fig. 7 et 8), prise de la tour C; par ses dimensions colossales, cet ouvrage est l'un des témoins les plus glorieux de la domination latine. Son revêtement, en gros moellons de basalte noir, dont les joints sont noyés dans un épais mortier blanc, est percé d'archères marquant le niveau des trois étages de défense. Le parapet de la plate-forme, conservé en partie, a perdu son crénelage. Au pied du donjon, le terre-plein de la première enceinte; à droite, le mur du bâtiment K, jusqu'au chevet de la chapelle H.

Pl. LXVIII à gauche. — Vue de la façade ouest de la chapelle H (Rey, p. 26 et fig. 5). Le portail, précédé d'un perron à escalier, est décoré d'une archivolte richement moulurée et retombant sur quatre colonnettes dont il ne reste que les chapiteaux et les bases. La porte, encadrée d'une gorge au profil délicat, a un linteau droit, surmonté d'un tympan muré. Au-dessus s'ouvrait une fenêtre à ébrasement profond, aujourd'hui murée. Portail et fenêtre offrent des traces de reprise et la partie supérieure de la façade, à part les deux arêtes, est en appareil plus grossier que la partie inférieure.

Pl. LXIX en bas. — Vue de la façade nord de la chapelle H, prise du terre-plein G. La porte est pareille à celle de la façade ouest, mais ses élégantes colonnettes ont conservé leur fût[1]. A droite s'ouvre une fenêtre sans moulure et fortement ébrasée, comme celle de la façade ouest. Au-dessous est percée une petite porte, aujourd'hui murée, que surmonte un arc brisé et qui semble marquer l'entrée d'un souterrain. La façade offre de nombreuses traces de reprises et sa partie supérieure, comme celle de la façade ouest, est en appareil plus grossier. Le campanile qui s'élevait à l'angle nord-ouest était déjà détruit en 1860 (Rey, p. 28)[2].

Aperçu historique. — D'après quelques sources arabes, le château de Margat a été bâti par les musulmans en l'année 1062 de notre ère[3]. Comme d'habitude, les termes employés par ces auteurs ne permettent pas de préciser s'il s'agit d'une fondation ou d'une simple restauration; en outre, leur récit ne nous apprend rien sur les auteurs de ce travail. En retenant une date aussi

[1] Cette porte s'ouvre entre les deux fenêtres et non sous la première (Rey, p. 28). La deuxième, à gauche de la porte, est cachée par le mur de refends marqué dans Rey, fig. 5.

[2] D'après les restes de sa base, ce campanile paraît avoir été un minaret, construit après coup, comme celui de l'église de Tortose; cf. plus loin, p. 327, n. 2, et pl. LXXI.

[3] Voir Yāqūt, le *Tachrif*, Abu l-fidā' et Dimachqi, cités plus loin, p. 300, 304 et 318.

précise, on peut croire que Margat fut bâtie, en cette année, par quelque seigneur des environs, ou par un de ces clans de montagnards auxquels les historiens arabes attribuent la construction de plusieurs châteaux dans cette région[(1)]. Quoi qu'il en soit, il est certain que Margat, de même que le Krak, Ṣahyūn et Balāṭunus, existait déjà lors de l'arrivée des croisés.

Cette conclusion s'appuie aussi sur le témoignage d'un chroniqueur grec, qui nomme el-Marqab parmi les places fortes conquises, ou plutôt reconquises sur les musulmans, en 1104, par les Byzantins, au cours de leur expédition sur le littoral de la Syrie du Nord[(2)].

S'il est certain que Margat n'appartenait pas encore aux croisés en 1104[(3)], la date de leur installation dans cette forteresse ne peut être fixée avec une entière certitude. Suivant deux chroniqueurs arabes, elle fut prise par Roger, prince d'Antioche, en l'année 511 (1117-18)[(4)]. D'après une source latine, c'est en 1140 seulement qu'un seigneur franc réussit à l'enlever aux musulmans par la ruse[(5)]. Jusqu'à nouvel avis, nous préférons suivre la chronique arabe, dont

(1) Voir plus haut, p. 159 en bas et 285 en haut; cf. plus loin, p. 318.

(2) Voir Anne Comnène, dans *Hist. grecs des crois.*, I, p. 87; Ducange-Rey, *Familles*, p. 391; Röhricht, *Geschichte*, p. 52. Le texte porte Μαρχάπιν, qu'il est inutile de corriger en Μαρχάτιν (cf. Ducange, dans *Hist. grecs des crois.*, II, p. 70). En effet, en 1104, la forme latine *Margat* n'était pas encore connue et Anne a transcrit de près l'arabe *marqab*, en marquant par un χ l'emphatique arabe à demi aspirée *q*, et par un π la sonore arabe *b*, qui devient presque sourde à la fin des mots. Même après la conquête latine, Néophyte écrit encore Μαρκάππ(ος), preuve que les Grecs empruntaient ce nom, comme tant d'autres, aux Syriens musulmans ou chrétiens, et non aux Latins; voir *Hist. grecs des crois.*, I^b, p. 562; II, p. 489. Notons en passant qu'en 1738, Korte écrit *Marab* et *Maraab*, suivant la prononciation moderne qui assimile le *qāf* arabe à un simple *hamza;* voir *Reize naar Palestina*, Haarlem 1776, II, p. 82.

Anne ajoute que ces places étaient tributaires des Sarrasins et furent restituées (ἐπανεσώθησαν) alors à l'empire, laissant entendre ainsi qu'elles leur avaient appartenu autrefois. On ne saurait conclure de ce terme général que Margat, en particulier, existât, comme place forte byzantine, avant l'année 1062; mais ce fait nous paraît probable. En effet, l'admirable assiette de Margat, au-dessus de la ville antique d'Apollonia (Bāniyās), a dû être utilisée dès l'antiquité; cf. Dimachqi, cité plus loin, p. 304. Mais les Grecs n'ayant fait que transcrire le nom arabe d'el-Marqab, on ne peut établir ici une équivalence pareille à celle de Ṣahyūn = Sigon; cf. plus haut, p. 272 et suiv.

(3) G. de Tyr, il est vrai, nomme Margat à deux reprises dans son récit des événements de l'année 1099; mais ces rappels n'ont qu'une valeur topographique et sont sans rapport avec les faits racontés à ce propos.

(4) Voir le *Tachrīf*, publié plus loin, p. 314 et 319 (résumé dans Reinaud, *Bibliographie*, p. 697), et l'anonyme Munich 406 (catalogue Aumer, p. 160), f° 245 r°, cité par Kugler, *Boemund und Tankred*, p. 77, n. 68, et par Röhricht, *Geschichte*, p. 115, n. 2.

(5) Voir Cafari, dans *Hist. occ. des crois.*, V, p. 67 en haut; cf. Rey, *Colonies*, p. 120; Röhricht, *Geschichte*, p. 220, n. 6.

les témoignages, dès qu'il s'agit de dates et de faits précis, sont, en général, plus dignes de foi que ceux de la chronique latine[(1)]. Quoi qu'il en soit, Margat

(1) D'après Cafari, Margat fut prise alors par Renaud Mansuer, le fils de Renaud, premier du nom et connétable du prince d'Antioche, lequel (Renaud II) était seigneur de Valénie et de Maraclée. Or, s'il est établi que Renaud Ier fut connétable d'Antioche (voir les sources citées dans Gautier le chancelier, éd. Hagenmeyer, p. 231), et si Renaud II peut avoir été seigneur de Valénie, qui fut cédée plus tard à l'Hôpital, avec Margat, par Bertrand (cf. plus loin, p. 298), on ne voit pas, ainsi que l'a observé l'éditeur de Cafari, p. 67, note *a*, qu'il ait été seigneur de Maraclée; cf. Ducange-Rey, *Familles*, p. 385 et 391 et suiv. L'opinion de Cafari, sur ce point, a peut-être pour origine le mariage d'une fille de Renaud Mansuer avec un des seigneurs de Maraclée, ou une confusion entre les noms de Renaud de Margat et de Renard ou de Raimond de Maraclée.

Là où Cafari nous paraît mieux avoir raison, c'est quand il parle, en 1140, de Renaud II. En effet, le baron Rey a montré (dans Ducange, *Familles*, p. 392) que Renaud Ier est mort avant 1160 et dès lors, Hagenmeyer a fait voir, sur un nouveau document, que Renaud II agissait dès 1147. D'autre part, Renaud Ier a signé comme connétable en 1127 et en 1133, probablement aussi en 1135, bien qu'ici, malgré ce que dit Hagenmeyer, le titre de connétable ne figure pas, et qu'il s'agisse peut-être déjà de Renaud II. Quoi qu'il en soit, aucun de ces actes n'empêche d'admettre avec Cafari que Renaud II avait succédé à son père en 1140.

En revanche, s'il était prouvé, par une autre source latine, que Margat appartint à Renaud Ier, le récit de Cafari serait convaincu d'erreur dans ses deux faits principaux et connexes : la prise de Margat *par Renaud II* et *la date 1140;* mais il ne semble pas qu'il en soit ainsi. Quand G. de Tyr et Gautier racontent la part que Renaud Ier prit à la bataille de l'*ager sanguinis*, près de Sarmedā, en juin 1119, ils ne disent ni l'un ni l'autre qu'il fût alors seigneur de Margat; du moins avons-nous consulté sans succès les principales éditions de ces deux chroniqueurs, celles de Bongars, de l'Académie, de Paulin Paris et de Hagenmeyer. C'est donc par abus de raisonnement, semble-t-il, que Ducange (*Familles*, p. 391 et suiv.), après avoir rappelé que Renaud fut pris à la bataille de 1119, ajoute qu'il possédait alors Margat.

Il est vrai que d'après les *Lignages*, «Le Mazoir fut le premier seignor dou Margat» et «Renaut eschangea Margat» c'est-à-dire le céda à l'Hôpital; voir *Hist. des crois.*, *Lois*, II, p. 468. Mais ce document généalogique n'a pas de valeur pour la chronologie; bien plus, ainsi que l'a montré le baron Rey (dans *Familles*, p. 392), il va jusqu'à ignorer l'existence de deux Renaud, père et fils. C'est bien à tort, soit dit en passant, que Hagenmeyer (*loc. cit.*) attribue au baron Rey une erreur que ce dernier a pris soin de corriger chez Ducange, mais qu'a renouvelée Riant dans *Hist. occ. des crois.*, V, p. 107, note *a*.

On le voit, à ne consulter que les sources latines, rien n'empêche de croire, avec Cafari, que Margat n'est tombée aux mains des Francs qu'en 1140; dans ce cas, c'est bien Renaud II, probablement, qui s'en est emparé. Mais s'il est vrai que Margat fut prise dès 1117-18 par Roger d'Antioche, c'est à Renaud Ier qu'il aurait remis cette place en fief. Encore une fois, cette dernière opinion nous paraît la plus sûre, quand nous comparons le témoignage précis des auteurs arabes, notamment le récit très détaillé du *Tachrīf* (publié plus loin, p. 313 et suiv.), avec l'anecdote un peu romantique de Cafari. Elle expliquerait, au surplus, pourquoi Renaud Ier, seigneur d'un fief aussi important, fut nommé plus tard connétable d'Antioche et désigné par le roi, en 1132, pour garder cette principauté à la mort de Boémond II; voir G. de Tyr, l. XIV, chap. 5 à la fin (*Hist. occ. des crois.*, I, p. 614); Röhricht, *Geschichte*, p. 196; Rey, *Princes*, p. 357 (37); *Dignitaires*, p. 117 (4); Riant, *loc. cit.*

Tel est aussi l'avis de M. le baron Rey, dans une note manuscrite qu'il nous envoyait il y a quelques

paraît avoir appartenu, dès la conquête ou peu après, à la famille féodale des Mansuer, sous la suzeraineté du prince d'Antioche[1].

Comment les Mansuer furent-ils contraints d'aliéner leur plus beau fief? Sans doute, ce sacrifice eut pour cause générale la décadence des familles féodales après le milieu du XIIe siècle. En ce qui concerne Margat, on peut invoquer encore les menaces de Saladin, peut-être aussi les dégâts causés à la forteresse par le tremblement de terre de 1170[2]. Toujours est-il qu'en février 1186, Bertrand de Margat céda cette place à l'Hôpital[3].

Deux ans plus tard, en juillet 1188, après avoir ruiné Tortose et marchant sur Jebele, Saladin passe, non sans danger pour son armée, sous les murs de la forteresse, qu'il n'essaie même pas d'attaquer, la jugeant d'avance inexpugnable[4]. Cet épisode n'ayant qu'un intérêt indirect pour l'histoire de Margat, nous ne le rappelons que pour y signaler un petit problème de topographie[5].

années. Suivant lui, la prise de Margat dès 1117-18 est confirmée soit par les détails de l'affaire du Nahr el-sinn en 1119 (voir *Princes*, p. 348), soit par la signature d'un chevalier nommé G. de Margat, dans un acte de 1137 (voir Röhricht, *Regesta*, addit. p. 13, n° 171^a). D'autre part, le récit de Cafari lui paraît, comme à nous, sentir le roman. Pour tout concilier, on pourrait encore supposer que Margat fut prise deux fois par les Francs; mais c'est là une hypothèse gratuite.

(1) Voir les actes de cette famille dans Ducange-Rey, *Familles*, *loc. cit.*, Delaville, *Cartulaire*, et Röhricht, *Regesta*, *passim*. Nous ne signalons que pour mémoire la courte description d'Idrīsi (vers 1154); trad. Jaubert, II, p. 130, et Gildemeister, dans *ZDPV*, VIII, p. 140. Quand G. de Tyr, l. XXII, ch. 5 (ou 6, ou 7; dans *Hist. occ. des crois.*, I, p. 1071 et suiv.) nous montre, vers 1181, Renaud Mansuer (II) se retirant dans son château fort, il n'est pas certain qu'il s'agisse ici de Margat. Bien que cette hypothèse vraisemblable ait été admise par Röhricht, *Geschichte*, p. 393, n. 2, et Rey, *Princes*, p. 379 (59), il faut noter que Margat n'est pas nommée par le chroniqueur latin.

(2) Röhricht, *Geschichte*, p. 348, cite Margat parmi les localités atteintes par le sisme. Ce nom ne figure dans aucune des sources arabes citées par l'auteur, n. 3, et Suyūṭi ne parle pas d'el-Marqab à ce propos (f° 13 v°). G. de Tyr et M. Sanuto mentionnent Jebele et Lattakieh, dans le voisinage de Margat; les *Gestes des Chiprois* et les *Annales de Terre Sainte* nomment, avant ces deux villes, Tripoli et Valence (lire Valénie), c'est-à-dire Bāniyās, à proximité immédiate de Margat. Ce dernier nom ne figure que dans les *Annales* latines inédites citées par Röhricht, dans *AOL*, II^b, p. 432, n. 2.

(3) Voir Paoli, *Codice*, I, p. 77 et suiv.; Rey, *Étude*, p. 32, 255 et suiv.; *Colonies*, p. 120, et dans Ducange, *Familles*, p. 199 et 394; Delaville, *Cartulaire*, I, p. 491 et suiv., et 505; *Archives*, p. 158 et suiv.; Röhricht, *Regesta*, p. 171 et 173, n°s 647, 649 et 652; *Geschichte*, p. 475, n. 6; *Beiträge*, I, p. 185, n. 200.

(4) Voir 'Imād al-dīn, *Fatḥ*, p. 134, et dans Abū Chāma, II, p. 127; Ibn al-Athīr, XII, p. 3 et 4; Abu l-fidā', III, p. 78; *Hist. or. des crois.*, I, p. 59 et 718; IV, p. 356 et suiv.; Röhricht, *Quellenbeiträge*, p. 100; *Beiträge*, I, p. 155; *Geschichte*, p. 475; Reinaud, *Bibliographie*, p. 480; *Extraits*, p. 225; *Eracles*, dans *Hist. occ. des crois.*, II, p. 122 et suiv.; Ernoul, p. 255; cf. Delaville, *Cartulaire*, I, p. 527 et 549; Röhricht, *Regesta*, p. 178 et 181, n°s 669 et 678; addit. p. 46, n° 664^a, etc.

(5) Observant que la forteresse est trop distante de la côte pour commander immédiatement le

En 601 (1204-05), Malik Ẓāhir Gāzī, sultan d'Alep, dont les domaines touchaient à ceux des Hospitaliers de Margat[1], envoya contre la forteresse un corps de troupe qui détruisit les tourelles de l'enceinte; mais le commandant des musulmans ayant été tué par une flèche, ceux-ci se retirèrent au moment où ils allaient s'emparer de la place[2].

Malgré cette alerte, dont le chroniqueur arabe a peut-être exagéré l'importance, Margat devait être alors en pleine prospérité, car le début du XIIIe siècle marque l'apogée de la puissance des grands ordres militaires. Par une heureuse coïncidence, c'est précisément d'alors que date la description la plus complète que nous ayons de cette belle forteresse au moyen âge; en voici les passages principaux[3] : « Hinc (de Tortose) procedentes..... et in altum scandentes ascendimus *Margath, quod est castrum amplum et fortissimum, duplici muro munitum, multas in se turres ostentans*..... Mons enim, in quo situm est castrum, altissimus est..... Hoc castrum est Hospitalariorum, *et est maximum totius terre illius solacium*. Opponitur enim fortibus et multis castris Antiqui de Montanis[4] et soldani de Halaph[5], quorum tyrannidem... in tantum refrenavit, ut ab eis pro pace servanda singulis annis in valore duo millia marcarum recipiat. Et quia cavetur, quod accidere potest, ne aliqua traditio superveniat, singulis noctibus

passage, M. Dussaud (*Voyage 1895*, p. 28) a supposé, non sans vraisemblance, que le nom de Margat s'applique ici à la tour qui gardait la route et qui s'élève encore au bord de la mer, non loin du rivage. En étudiant cette tour, nous montrerons (plus loin, p. 310, n. 2) qu'un mur, et peut-être un passage souterrain, la reliait à la forteresse, dont elle ne formait qu'un ouvrage avancé; dès lors, on peut dire qu'elle faisait partie de Margat. Nous passons sur l'épisode, sans intérêt ici, de la captivité de l'empereur Isaac Comnène à Margat en 1191.

(1) Voir *Eracles*, dans *Hist. occ. des crois.*, II, p. 248; Ernoul, p. 342; Röhricht, *Geschichte*, p. 690; cf. Wilbrand, ci-dessous, n. 5.

(2) Voir Ibn al-Furāt, dans Reinaud, *Bibliographie*, p. 766 et suiv. Le premier cahier de la traduction Jourdain, qui renfermait cet extrait du ms. de Vienne, a disparu dans le ms. de Paris 1596, où il a été arraché par une main inconnue; aujourd'hui, le ms. commence avec le deuxième cahier et l'année 664 (1265). Kamāl al-dīn ne raconte pas cet épisode; mais il signale, en 600, une expédition de Gāzī contre Jebele et Lattakieh; voir *ROL*, V, p. 40. A l'année 628 (1231), il mentionne une razzia de l'armée d'Alep sur Bāniyās et le territoire d'el-Marqab; *tom. cit.*, p. 79. Dix ans plus tard, les Hospitaliers de Margat étaient encore en guerre avec le sultan d'Alep (Yūsuf); voir *Gestes des Chiprois*, p. 126 et suiv.; *Hist. arm. des crois.*, II, p. 729 et suiv. Cette hostilité perpétuelle explique peut-être pourquoi Margat fut exclue, en 1229, du traité passé entre les musulmans et l'empereur Frédéric II; voir Röhricht, *Geschichte*, p. 785.

(3) Voir Wilbrand (1212), dans Laurent, *Peregrinatores*, p. 170; cf. Rey, *Étude*, p. 34 et suiv.

(4) Le Vieux de la montagne ou maître des Assassins de Syrie s'appelait alors, probablement, Kamāl al-dīn Ḥasan; voir *Épigraphie des Assassins*, dans *J. Asiatique*, 9e série, IX, p. 498 (50).

(5) A cette époque, le sultan d'Alep était encore Gāzī.

per quatuor milites, fratres hospitalis, et per alios viginti octo vigiles custoditur. Hospitalarii enim tempore pacis preter alios cives castri mille personas sustentant, ita ut eis in omni commodo et habendo providerint quinque annis in necessariis castri ».

Un pareil entretien devait coûter cher à l'Hôpital et l'on comprend que cinq ou six ans plus tard, le roi de Hongrie, en quittant la Terre sainte, ait fait une fondation pour l'entretien de la forteresse, en souvenir de l'excellent accueil qu'il y avait reçu [1].

Quelques années après, vers 1225, Yāqūt consacre à Margat une phrase insignifiante en regard des souvenirs personnels de Wilbrand. En revanche, c'est à lui, après le biographe de Qalāwun, que nous devons les détails les plus complets sur l'origine de la forteresse; voici la traduction de ce passage [2] :

« On appelle *al-marqab* un lieu d'où l'on observe (un poste de vigie). C'est le nom d'un bourg et d'une forteresse bien défendue qui domine la côte de la mer de Syrie et la ville de Bulunyās (Bāniyās). Abū Gālib Humām ibn al-Muhadhdhab al-Maʿarri s'exprime ainsi dans sa *Chronique* [3] : « En l'année 454 (1062), les musulmans bâtirent [4] le château appelé el-Marqab, sur la côte de Jebele, dont ceux qui l'ont vu affirment qu'ils n'ont jamais rien vu de pareil. Ceux qui le possédaient convinrent d'un bon tour à jouer aux Grecs : ils leur vendirent ce château pour une somme d'argent considérable, puis ils députèrent à Antioche, en gage du contrat, un de leurs anciens, avec ses deux fils, pour toucher le prix et remettre la forteresse. Mais lorsqu'ils furent en possession de l'argent et que trois cents hommes environ vinrent à eux pour prendre livraison du château, ils en tuèrent une partie et en capturèrent un grand nombre d'autres, qu'ils revendirent pour une nouvelle somme d'argent; puis ils payèrent une forte rançon pour le chaikh et ses deux fils. C'est ainsi que les musulmans eurent et le château et l'argent » [5].

Nous avons déjà montré les Hospitaliers de Margat en lutte avec les sultans d'Alep jusque vers le milieu du XIIIe siècle. A partir de cette époque, Margat subit le contre-coup de la déchéance progressive de l'Ordre. Avec le sultan

[1] Voir Delaville, *Cartulaire*, II, p. 239 et suiv.; Röhricht, *Regesta*, p. 243, n° 908; *Geschichte*, p. 728; *Studien zur Geschichte des 5. Kreuzzuges*, p. 30 et 35.

[2] Voir *Muʿjam*, IV, p. 500; *Marāṣid*, III, p. 82; Le Strange, *Palestine*, p. 504; Blochet, dans *R O L*, V, p. 79, n. 3; *Hist. arm. des crois.*, II, p. 249, note *a*; Röhricht, *Regesta*, addit. p. 31.

[3] Cet ouvrage n'a pas été retrouvé, croyons-nous.

[4] Ou rebâtirent (عمّر); cf. plus haut, p. 295 en bas.

[5] Sur cette anecdote, cf. le *Tachrîf*, publié plus loin, p. 313 et 318. Presque en même temps que Yāqūt, J. de Vitry (p. 1073) signale Margat, sans donner aucun détail.

Baibars commence le régime décevant des trêves, dont les conditions humiliantes ne mettent même pas les défenseurs de la place à l'abri des surprises [1]. Dans une lettre écrite en 1268, le grand maître Hugues Revel dépeint la triste situation faite aux chrétiens de Terre sainte par les victoires de Baibars, et se plaint des charges écrasantes que l'Ordre doit subir pour l'entretien de ses dernières forteresses, notamment pour le Krak et pour Margat [2]. En 1271, après la chute du Krak, les Hospitaliers de Margat n'obtiennent une nouvelle trêve qu'au prix de la cession d'une moitié de leur territoire et à la condition de ne pas élever de nouvelles constructions dans la place [3].

En octobre 1279, profitant peut-être des troubles qui marquèrent en Syrie l'avènement du sultan Qalāwun, les Hospitaliers de Margat firent une razzia sur le territoire musulman [4]. C'est pour venger cet affront que l'émir Balabān Ṭabbākhi, le gouverneur du Krak pour Qalāwun, vint mettre le siège devant Margat au début de l'année 1281; mais ayant tenté de donner l'assaut, il fut repoussé avec de grandes pertes [5]. Cet échec fut très sensible au sultan. Les Hospitaliers se tenaient sur leurs gardes [6] et sans doute, il jugea prudent

[1] Voir, par exemple, Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 32, 42 et 78; Chāfiʿ et Ibn al-Furāt, dans Reinaud, *Bibliographie*, p. 675, 785 et 796; *Extraits*, p. 500 et 503; Nuwairi, f° 75 r°; Röhricht, *Geschichte*, p. 933, 937 et 953, et dans *A O L*, IIa, p. 385, 388 et 396; Rey, *Étude*, p. 35.

[2] Nous y relevons ces mots : « . . . tota marchia et fronteria Sarracenorum conversa est super castra nostra Cratum et Margatum . . . ubi expensas nimias facere nos oportet; et nulla alia loca christianitati extra maritimam remanent preter Cratum et Margatum . . . »; voir Delaville, *Cartulaire*, IV, p. 292; cf. Röhricht, *Regesta*, addit. p. 91, n° 1358a.

[3] Voir Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, Ib, p. 85 et 151; ʿAini, dans *Hist. or. des crois.*, IIa, p. 238 et suiv.; Ibn al-Furāt, dans Reinaud, *Bibliographie*, p. 798; *Extraits*, p. 526; Nuwairi, f° 83 v°; Röhricht, *Geschichte*, p. 953, n. 1, et 955, et dans *A O L*, IIa, p. 399.

[4] Voir *Gestes des Chiprois*, p. 208; *Hist. arm. des crois.*, II, p. 784; *Annales*, dans *A O L*, IIb, p. 457. La date est douteuse, le chroniqueur racontant cet incident avant la mort de Baibars, qui eut lieu dès 1277; d'autre part, Röhricht (*Geschichte*, p. 979) le place en 1280, d'après M. Sanuto (p. 228), qui semble rapporter ici deux affaires distinctes (la première en 1278).

[5] Voir Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 27; Abu l-fidāʾ, IV, p. 14; *Hist. or. des crois.*, I, p. 158; Abu l-faraj, trad. Bruns, p. 591, et les autres sources citées dans Weil, *Chalifen*, IV, p. 123; *Gestes des Chiprois*, p. 209; *Hist. arm. des crois.*, II, p. 786; *Annales*, *loc. cit.*; M. Sanuto, *loc. cit.*; Reinaud, *Extraits*, p. 540; Rey, *Étude*, p. 35; Röhricht, *Geschichte*, p. 979; *Untergang*, p. 4, n. 5, etc. La trêve conclue peu après, au printemps de la même année, entre Qalāwun et les Hospitaliers (voir les sources citées ci-dessus et dans Röhricht, *Regesta*, p. 377, n° 1447, dernières lignes) paraît s'être étendue aussi à Margat; cf. la note suivante.

[6] Dans une lettre datée du 25 septembre 1281, le grand maître Nicolas Lorgne écrit au roi Édouard Ier d'Angleterre : « Nostre chastel de Margat nos tenons aussi bien garni de freres et d'autres gens d'armes come nos feismes juques avant la trive, por la grant desloiauté. . . du soudan. . . »; voir Delaville, *Cartulaire*, III, p. 418; cf. Röhricht, *Regesta*, p. 375, n° 1442; *Geschichte*, p. 981.

d'attendre, pour leur porter un coup décisif, que la Syrie musulmane fût entièrement pacifiée; mais il commença ses préparatifs [1].

Dans le traité qu'il conclut en 681 (15 avril 1282) avec les Templiers [2], Margat figure parmi les possessions du sultan pour la moitié cédée au gouvernement égyptien sous le sultan Baibars [3].

L'année suivante, Burchard signale encore les Hospitaliers à Margat : «De Antarado septem leucis est castrum Margath, fratrum hospitalis sancti Johannis, supra civitatem Valaniam, per unam leucam distans a mari, munitum valde et in monte altissimo situm» [4].

Libre enfin du côté de Sunqur al-achqar [5] et ses préparatifs achevés en secret, le sultan se met en route et paraît devant Margat le 10 ṣafar 684 (17 avril 1285) [6]. Il fait dresser les machines, amenées d'avance avec tout le matériel de siège, et commence l'attaque. Les mineurs procèdent à la sape et malgré le tir meurtrier des assiégés, ils entassent le bois dans les galeries. Le 17 rabī' Ier (23 mai), ils y mettent le feu près de la tour qui s'élevait à l'angle saillant de la *bāchūra*. Les musulmans montent à l'assaut de cet ouvrage; mais ils sont arrêtés par la chute de la tour, dont les débris, sans doute, bouchent la brèche. Cependant les Hospitaliers s'étant aperçus que les galeries de mine pénétraient, par-dessous les fossés, jusque sous le pied des tours, et ne voyant aucune chance de salut, demandèrent à capituler dès le lendemain [7]. Le sultan, qui désirait

[1] Voir la lettre de Joseph de Cancy à Édouard Ier, du 31 mars 1282, dans Delaville, *Cartulaire*, III, p. 426 en bas; cf. Röhricht, *loc. cit.*

[2] Voir *Tachrīf*, f° 41 r°, et dans *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 178 en haut, et 222; Röhricht, *Regesta*, p. 377, n° 1447; *Geschichte*, p. 984, n. 1.

[3] Cf. plus haut, p. 301.

[4] Voir Laurent, *Peregrinatores*, p. 30; cf. Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 887.

[5] Voir plus haut, p. 183, 193, 258, 278 et 287.

[6] Le récit le plus complet, que nous suivons ici, est dans le *Tachrīf*, fos 149 r° et suiv. (publié plus loin, p. 310 et suiv.), résumé dans Reinaud, *Bibliographie*, p. 693 et suiv., et *Extraits*, p. 548 et suiv. Voir aussi Abu l-fidā', IV, p. 22 (Reinaud, *Bibliographie*, p. 374); *Hist. or. des crois.*, I, p. 161 et 168; *Géographie*, trad. I, p. IV; Ibn 'Abd al-Raḥīm, f° 195 v° et suiv. (Reinaud, *Extraits*, p. 550; ces deux derniers auteurs furent témoins oculaires du siège); Ibn al-Furāt, p. 99 et suiv. (Reinaud, *Bibliographie*, p. 805); Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 80; Nuwairi, f° 113 r°, et les autres sources arabes citées dans Weil, *Chalifen*, IV, p. 157; Ibn Iyās, I, p. 116 et 120; Mujīr al-dīn, p. 435; trad. p. 241; *Gestes des Chiprois*, p. 217; *Hist. arm. des crois.*, II, p. 791 et suiv.; *Annales*, dans *A O L*, IIb, p. 458; Amadi, p. 216; Sanuto, p. 229; Rey, *Étude*, p. 37; *Colonies*, p. 125, et dans *Familles*, p. 395; Röhricht, *Geschichte*, p. 987 et suiv.; *Untergang*, p. 4 et suiv.; Kugler, *Geschichte der Kreuzzüge* (1880), p. 405; Ritter, *tom. cit.*, p. 883, etc.

[7] Suivant les *Gestes* et Amadi, cités dans la note précédente, les assiégés se rendirent «parce qu'ils étaient minés devers la tour de l'Esperance (ou l'Esperon), qui était chue». La tour de

sauver la forteresse, leur accorda l'amān. Son étendard y fut hissé le même jour et le 19 (25 mai), Qalāwun en personne entra dans la place. Après avoir tenu conseil avec ses émirs, il décida de la conserver et d'en faire une des bases de ses futures opérations contre les Francs. A cet effet, il y mit une forte garnison et Margat devint le chef-lieu d'un district important [1].

Aussi cette place figure-t-elle, sans restriction cette fois, parmi les domaines de Qalāwun dans le traité conclu quelques jours après, le 1er rabī' II 684 (6 juin 1285), entre lui et le roi Léon III d'Arménie [2].

La prise de Margat est commémorée par la belle inscription qui décore la tour de l'Éperon et dont voici le passage principal : «A conquis cette forteresse (qu'elle soit bien gardée!) et a bâti (ou rebâti) cette tour bénie ... le sultan ... Qalāwun ... dans les mois de l'année 684. Ce travail a été exécuté sous la direction de ... Balabān al-Manṣūri».

Ainsi que nous l'avons montré en publiant ce texte, le personnage qui fut chargé de restaurer la tour de l'Éperon est cet émir Saif al-dīn Balabān Ṭabbākhi Manṣūri, gouverneur du Krak, lequel avait fait, en 1281, une tentative infructueuse contre Margat [3]. De plus, en rétablissant un passage interpolé de Maqrīzi [4], nous avons fait voir qu'après la conquête de cette place par Qalāwun,

l'auteur arabe est donc cette tour de l'Éperon C (pl. LXV et fig. 171) qui protège l'avancée sud de la première enceinte, en avant du donjon L, et c'est cette avancée que l'auteur arabe appelle une *bāchūra*, donnant ainsi une indication précieuse pour le sens de ce terme; cf. plus haut, p. 141, n. 2, et 213, n. 7. Le parfait accord des sources, arabe et latines, est confirmé par les travaux et l'inscription de Qalāwun à la tour de l'Éperon; voir plus loin, p. 303 et 307.

[1] Voir le texte arabe plus loin, p. 310 et suiv.

[2] Voir *Tachrīf*, f° 191 v°; *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 168 et 205; Röhricht, *Regesta*, p. 380, n° 1457.

[3] Voir plus haut, p. 301.

[4] Voir *Inscriptions de Syrie*, p. 71 et suiv. Le fait suivant est confirmé, bien qu'indirectement, par l'inscription de la grande Mosquée de 'Akkār (*C I A*, II, n° 1, p. 9 et suiv.), au nom du sultan Qalāwun et datée de 686 (1288). Balabān y figure comme «gouverneur de la province royale des Conquêtes heureuses», c'est-à-dire de cette province, formée des territoires repris aux Francs par Baibars et Qalāwun, dont le Krak fut le chef-lieu jusqu'à la prise de Tripoli; voir plus haut, p. 160, n. 5, 279, n. 4, et 288, n. 2. On comprend dès lors que dans sa biographie (résumée par Sobernheim, dans *C I A*, *loc. cit.*), Balabān soit désigné comme gouverneur du Krak jusqu'au jour où Qalāwun, ayant pris Tripoli, le nomma gouverneur de cette ville (cf. Röhricht, *Untergang*, p. 12) : en réalité, Balabān ne fit que changer de résidence et resta gouverneur de la province des Conquêtes, devenue celle de Tripoli. On comprend aussi qu'il ait pu être nommé gouverneur de Margat en 1285, tout en restant gouverneur du Krak; de fait, Margat fut rattachée alors à la province des Conquêtes. D'autre part, cette explication se concilie avec le témoignage du *Tachrīf* (voir l'appendice, plus loin, p. 317), suivant lequel Margat aurait été remise par les Francs à un émir Fakhr al-dīn Muqrī : ce personnage n'était que le délégué du sultan pour la prise de possession de la place. Il est inutile de supposer qu'il fut nommé gouverneur du district de Margat, sous les ordres du gouverneur

il en fut nommé gouverneur. Quatre ans après, Margat fut rattachée à la nouvelle province de Tripoli [1].

Vers 1310, un chroniqueur latin constate que Margat n'appartient plus à l'Hôpital [2]. A la même époque et un peu plus tard, Margat est décrite par trois auteurs arabes dont les deux premiers avaient visité cette forteresse :

«El-Marqab est le nom d'une forteresse puissante et admirablement construite, qui domine la mer et dont la ville s'appelle Bulunyās. . . . . Ce château a été bâti par les musulmans en 454 (1068), à ce que rapporte Ibn Munqidh, dans son *Histoire des forteresses et des châteaux*» [3].

«Puis je partis pour le château d'el-Marqab, un des plus considérables qui soient et pareil à celui de Kerak (de Moab). Son assiette repose sur une montagne élevée et en dehors de son enceinte se trouve un faubourg où descendent les étrangers, car ils ne pénètrent pas dans la forteresse. Ce château a été conquis sur les Grecs [4] par Malik Manṣūr Qalāwun . . . » [5].

«Le château d'el-Marqab est une place forte bien défendue, sur un sommet élevé qui domine la mer; il est vaste et de forme triangulaire [6]. Il a été bâti par al-Rachīd [7], sur les restes d'un ancien édifice, puis rebâti par les chrétiens [8], puis conquis par les musulmans [9], de notre temps, et restauré par eux» [10].

général Balabān; en effet, son titre de chambellan (*ḥājib*) montre qu'il était attaché à la personne du sultan. En revanche, c'est bien un gouverneur de Margat dont Maqrīzi (*Sultans Mamlouks*, IIb, p. 150 et 173) signale la mort un peu plus tard, en 699 (décembre 1299).

[1] Voir la note précédente.

[2] M. Sanuto, p. 244 en bas : «Supra Valaniam, ad V milliaria, ad unam leucam a mari, est castrum munitissimum Margath, quod *fuit* Hospitalis».

[3] Voir Abu l-fidā', *Géographie*, p. 255; trad. IIb, p. 32; cf. Le Strange, *Palestine*, p. 504. On a vu (p. 302, n. 6) que l'auteur avait pris part au siège de Margat par Qalāwun. Nous ne savons rien du précieux ouvrage cité par Abu l-fidā'; cf. plus haut, p. 300, n. 3.

[4] Lire «les Francs» ou «les Hospitaliers»; le voyageur marocain n'est pas un savant.

[5] Voir Ibn Baṭṭūṭa, I, p. 183; cf. Le Strange, *loc. cit.*

[6] Ce détail exact semble prouver que Dimachqi, lui aussi, parle en témoin oculaire (ou du moins l'un de ses copistes, ce passage ne figurant pas dans tous les manuscrits).

[7] Mehren traduit ce nom «Râshid», sans commentaire; mais le texte porte *al-rachīd*. Le Strange traduit «Rashîd ad-dîn» et ajoute en note : «chief of the Ismailians (Assassins)». Cette interprétation est inacceptable, puisque le fameux maître des Assassins de Syrie s'appelait Rāchid al-dīn (Sinān) et qu'à son époque, celle de Saladin, Margat appartenait à l'Hôpital. Nous pensons que l'auteur veut parler du calife Hārūn al-rachīd, auquel il attribue, en manière de locution proverbiale, l'origine d'un château célèbre. Il aurait pu dire aussi «par le roi Salomon», cet auteur légendaire, pour les Arabes, de tous les monuments d'origine ancienne et qui frappent leur imagination.

[8] C'est-à-dire par les seigneurs latins ou par les Hospitaliers.

[9] C'est-à-dire par Qalāwun.

[10] Voir Dimachqi, p. 208; trad. p. 284; cf. Le Strange, *loc. cit.*

Comme le Krak, Margat conserva sans doute une valeur stratégique tant que les sultans Mamlouks purent craindre un réveil des croisades et une descente des chrétiens de Chypre ou d'Occident sur la côte phénicienne. Durant le cours du XIVe et du XVe siècle, Margat reste une place forte de la province de Tripoli [1], doublée d'une prison d'État [2].

A quelle époque la forteresse commença-t-elle à tomber en ruine? Les relations des voyageurs ne nous ont pas fourni, jusqu'ici, de réponse précise à cette question [3].

Conclusions. — Comparons enfin les auteurs avec les ruines, pour chercher à fixer l'âge de la forteresse. Dans ce résumé sommaire, nous diviserons l'histoire de Margat en quatre périodes principales.

De l'époque *pré-latine* (1062 à 1118), durant laquelle Margat appartint à des émirs arabes et aux Byzantins, nous ne pouvons signaler aucun reste certain.

C'est à l'époque *féodale* (1118 à 1186) que semble appartenir la grande moitié septentrionale de la forteresse, avec sa double enceinte, au profil très simple, et ses tours arrondies, d'un faible diamètre et munies d'un seul étage de défense [4].

En revanche, c'est à l'époque *hospitalière* (1186 à 1285) qu'on peut attribuer avec certitude la petite moitié méridionale, c'est-à-dire le triangle allongé compris entre le saillant A (front ouest), la tour R (front est) et l'Éperon C (pointe sud). Cette opinion s'appuie sur l'aspect général de la construction, qui trahit la fin du XIIe ou le début du XIIIe siècle; mais grâce aux sources, on peut essayer de serrer les dates d'un peu plus près.

On a vu que Margat fut atteinte par le tremblement de terre de 1170 [5]. Ce

[1] Voir ʿUmari, *Taʿrīf*, p. 182; Khalīl, *Zubda*, p. 48; *Dīwān*, fos 94 vo, 152 ro et 243 ro. ʿUmari compte el-Marqab parmi les forteresses des Assassins de Syrie (*qilāʿ al-daʿwa*). Rien ne semble justifier cette opinion d'autant plus suspecte que la liste de ces châteaux, chez les auteurs arabes, offre des variantes; voir *Notes croisades*, p. 443 (59), et la deuxième note suivante.

[2] Ainsi en 804 (1401-02), le gouverneur de Tripoli révolté fait arrêter et jeter dans la prison d'el-Marqab plusieurs de ses subordonnés. En 867 (1462-63), le sultan y fait enfermer un émir, de même en 905 (1499-1500); voir Ibn Iyās, I, p. 342; II, p. 75 et 362.

[3] Voir ces auteurs dans Ritter, *Erdkunde*, XVII (index). D'après Thomson (*ibid.*, p. 883), il semble qu'elle était encore en bon état un peu avant le milieu du XIXe siècle. Suivant Ritter (p. 938), el-Marqab appartenait aux Ismaïliens au début du XIXe siècle; mais cette opinion paraît reposer sur une interprétation trop large d'un passage de Burckhardt (*Reisen*, p. 269; cf. Ritter, p. 822), qui se borne à dire qu'el-Marqab est dans le *territoire* des Nuṣairis. C'est peut-être ainsi qu'il faut expliquer le passage de ʿUmari, cité ci-dessus, n. 1.

[4] Voir Rey, *Étude*, p. 23 et suiv., fig. 4; nous n'avons pas visité cette partie de la forteresse.

[5] Voir plus haut, p. 298.

fait nous autorise à croire que si Bertrand Mansuer a cédé son fief à l'Hôpital seize ans plus tard, c'est qu'il manquait des ressources nécessaires pour le restaurer et le mettre à l'abri des menaces de Saladin. On peut donc présumer que le début du régime hospitalier fut marqué par une étape de travaux importants, concentrés sur les points les plus faibles, c'est-à-dire sur les fronts sud-est et sud-ouest, notamment sur l'angle sud. Or, deux ans et cinq mois après la cession de Margat à l'Hôpital, Saladin fait défiler son armée sous la place, qu'il ne tente pas d'attaquer, la jugeant sans doute imprenable[1].

Il serait imprudent de conclure de ce simple fait que les magnifiques ouvrages de la pointe sud étaient entièrement achevés dès l'année 1188. Par sa foudroyante campagne dans la Syrie du Nord, Saladin, déjà vainqueur de Jérusalem et d'une grande partie de la Palestine et de la Phénicie, se proposait moins d'achever la conquête des établissements latins que de frapper encore quelques grands coups sur les points les plus vulnérables. Qu'on lise avec soin le récit vivant des chroniqueurs arabes, et l'on verra que si le sultan fait tomber les places l'une après l'autre, comme des châteaux de cartes, il ne s'acharne pas contre celles qui lui résistent trop fort. Il laisse derrière lui le Krak, Tripoli, Ṣāfīthā (Chastel Blanc), el-ʿArīma et Yaḥmūr (Chastel Rouge). Il attaque bien Tortose, et cette ville, à demi abandonnée, tombe en une heure; mais les Templiers, on va le voir, lui tiennent tête dans leur puissant réduit, et Saladin passe outre, abandonnant Tortose[2]. C'est ainsi qu'il se dérobe sous Margat, trop heureux d'épargner ses troupes et ses machines pour de nouveaux efforts. Nous ne pouvons pas rechercher ici les causes de cette stratégie volante, qu'on trouverait sans doute dans le régime féodal présidant alors à la mobilisation des contingents musulmans, peut-être aussi dans la composition du matériel de siège; il suffit de la signaler en passant. Toutefois, les succès décisifs que Saladin remporta, quelques jours plus tard, sur les châteaux féodaux du Jebel el-nuṣairiyye autorisent à croire que la cession de Margat à l'Hôpital eut pour effet de prolonger d'un siècle la période latine de cette forteresse. En d'autres termes, nous pensons que si Saladin défile prudemment sous Margat, c'est que l'Ordre redoutable y a commencé, sinon terminé, les grands travaux qui mettaient Margat, avec le Krak, au premier rang de leurs places fortes.

Quoi qu'il en soit, ces travaux devaient être achevés, ou du moins fort avancés lorsqu'en 1212, Wilbrand vit Margat dans toute la splendeur de cette double enceinte, renforcée de tours nombreuses, qui faisait de la forteresse le principal

[1] Voir plus haut, p. 298.
[2] Voir plus loin, p. 322.

réduit de la côte phénicienne et renfermait, en temps de paix, jusqu'à mille hommes de garnison, sans compter le personnel civil.

S'il était permis de pousser un peu plus loin les précisions, nous dirions que les travaux ont commencé sur le front est, autour de la chapelle H. En effet, cette chapelle nous paraît être, sinon par le plan, du moins par le style de certains détails, un peu plus jeune que celle du Krak, dont nous avons fixé la date après le milieu du XIIe siècle[1]; on peut donc l'attribuer, peut-être avec la tour R, le donjon L et l'Éperon C, à la fin de ce siècle[2]. En revanche, le saillant A et la grand'salle *d*, qui trahissent un style un peu plus avancé, ne remonteraient qu'au début du suivant[3]. Les travaux ont dû se prolonger jusqu'après la visite du roi de Hongrie; mais nous ne voyons aucun ouvrage important à attribuer au milieu ou à la seconde moitié du XIIIe siècle.

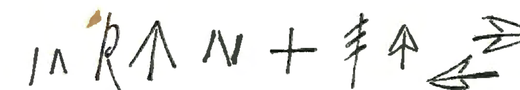


Fig. 172. — Marques latines à Margat.

C'est à la période latine, également, qu'appartiennent les marques de tâcheron (fig. 172) relevées par nous sur les voussoirs d'un arc à l'intérieur de la forteresse, entre la porte F et la chapelle H.

C'est à l'époque *turque*, enfin, qu'il faut attribuer les réfections de la tour de l'Éperon C, notamment le bandeau de l'inscription de Qalāwun et les bretèches de style arabe qui le surmontent[4], certains détails de l'entrée, tels que le pont de pierre en avant du saillant A, la porte F[5], et peut-être la tour B de l'angle nord-ouest[6].

[1] Voir plus haut, p. 158 et 161.
[2] Cf. Rey, *Étude*, p. 25. Cette chapelle servit peut-être de cathédrale depuis que l'évêque de Valénie, par crainte des musulmans, eut fixé sa résidence à Margat; voir Rey, *Étude*, p. 21, et dans Ducange, *Familles*, p. 814. Ce transfert, dont nous n'avons pas retrouvé la date exacte, eut lieu avant l'année 1212, où Wilbrand le signale en ces termes : «Cuius (Valeniæ) sedes episcopalis in castrum Margath fuit translata». En 1283, Burchard dit de même : «Sedes episcopalis, que erat in Valania, propter insultum Sarracenorum in castrum (Margath) est translata»; voir Laurent, *Peregrinatores*, p. 30 en bas et 170; cf. un acte passé le 22 novembre 1234 «apud Margatum in camera domini episcopi (Valeniæ)», dans Paoli, *Codice*, I, p. 127 et suiv., Delaville, *Cartulaire*, II, p. 476 et suiv., et Röhricht, *Regesta*, p. 276, n° 1057. C'est encore la chapelle H, apparemment, qui figure dans une lettre papale datée du 17 mars 1225 (ecclesia de Margant); voir Röhricht, *Regesta*, p. 255, n° 971.
[3] Cf. Rey, *Étude*, p. 23 et 29.
[4] Voir plus haut, p. 145 et suiv., 211 et suiv., et 303.
[5] Voir plus haut, p. 294 en haut.
[6] Voir Rey, *Étude*, p. 24.

B. LE VILLAGE (EL-MARQAB).

Bâti sur une colline au nord et en contre-bas de la forteresse (pl. LXIV en bas, à gauche), ce village marque sans doute l'emplacement du faubourg signalé par Ibn Baṭṭūṭa[1]. Sa mosquée, que signalent au loin une coupole et une lanterne de minaret blanchie à la chaux, renferme quelques inscriptions arabes[2]. Les plus importantes sont deux décrets d'abolition d'impôts, promulgués par deux gouverneurs de la province de Tripoli, l'un sous le sultan Barqūq en 795 (1393), l'autre sous le sultan Jaqmaq en 868 (1464).

C. LA TOUR DE GARDE (BURJ EL-ṢABĪ).

Signalée par plusieurs explorateurs[3], cette tour n'a pas encore été relevée et mérite une description sommaire. Elle s'élève sur un tertre isolé, à proximité du rivage et de la route de Tortose à Jebele, au-dessous et au droit de la forteresse de Margat. De forme carrée et de proportions massives, elle est construite en blocs et en moellons de basalte noir, dont les joints sont noyés dans un épais mortier blanc, avec des arêtes en grandes pierres de taille (pl. LXIX en haut). Son appareil ressemble à celui des parties latines de la forteresse, notamment du saillant A, de l'Éperon C, de la chapelle H et du donjon L.

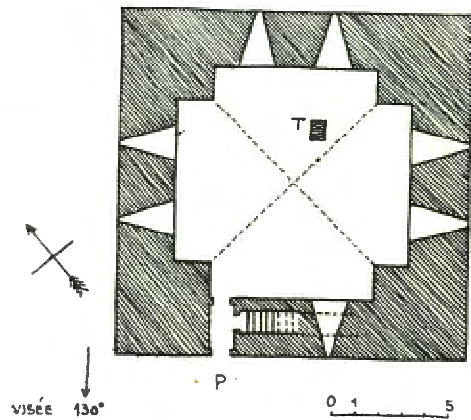


Fig. 173. — Burj el-ṣabī, plan du rez-de-chaussée.

Une porte P (même planche et fig. 173), percée dans la face sud-ouest et couronnée d'un linteau droit à petit arc de décharge, donne accès au rez-de-chaussée, voûté en arêtes et défendu par des archères. Dans le sol s'ouvre un trou carré T, formant l'entrée d'un souterrain qui passe pour avoir communiqué avec la forteresse. Un escalier ménagé dans le mur, à droite de la porte, conduit

(1) Voir plus haut, p. 304.

(2) Il serait intéressant de rechercher si cette mosquée correspond, comme au Krak, à l'église du faubourg à l'époque latine; voir plus haut, p. 163.

(3) En dernier lieu par M. Dussaud, dans *Voyage 1895*, p. 28; cf. plus haut, p. 298, n. 5.

au premier étage (fig. 174), voûté et défendu comme le rez-de-chaussée, et

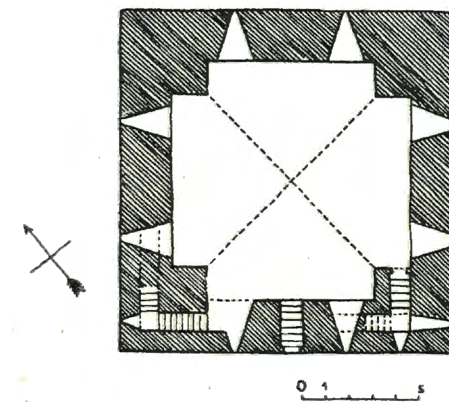


Fig. 174. — Burj el-ṣabī, plan du premier étage.

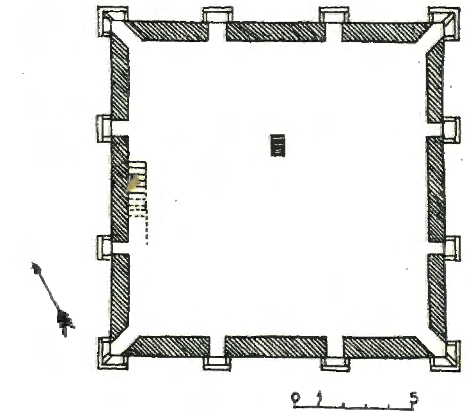


Fig. 175. — Burj el-ṣabī, plan de la plate-forme.

prenant jour par une fenêtre carrée, percée dans la face sud-ouest. Cet escalier est éclairé et défendu par des archères ménagées dans la même face, entre le rez-de-chaussée et le premier étage. Poursuivant son ascension par deux volées, il conduit à la plate-forme (fig. 175), que protégeait un parapet crénelé, renforcé par des bretèches dont il ne reste que les consoles en pierre, à trois quarts de rond (pl. LXIX en haut et fig. 176).

Cet ouvrage remarquable, dont le nom arabe paraît se rattacher à quelque légende[1], appartient au groupe des tours-postes isolées[2]. L'analogie de son appareil et de ses aménagements intérieurs avec ceux de Margat trahit ses relations étroites avec cette forteresse. Il semble avoir eu un double but : le premier, qui saute aux yeux, était de commander le port et le passage de la route sous la forteresse, trop haute et trop distante pour remplir ce rôle[3]; le second, s'il est vrai qu'un

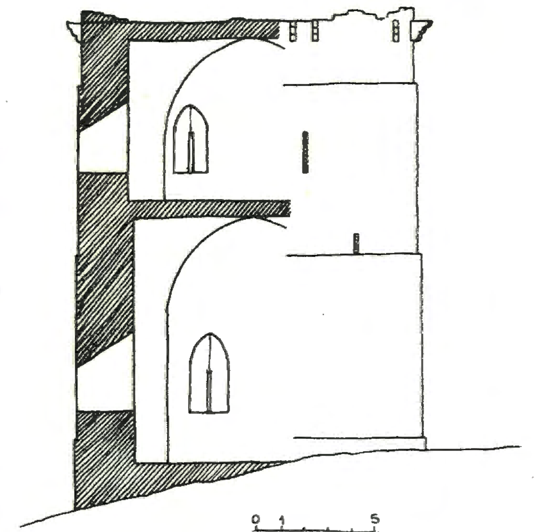


Fig. 176. — Burj el-ṣabī, coupe et élévation.

(1) *Burj el-ṣabī* « la tour du Garçon ». Walpole (*Travels*, III, p. 57) donne à ce sujet une légende assez insignifiante.

(2) Voir Rey, *Étude*, p. 101 et suiv.

(3) Pour le passage de la route, voir l'épisode de Saladin, plus haut, p. 298. Quant au port de Margat, il est signalé dans un règlement de dîmes, daté de 1193, dans lequel on voit que ce port

chemin souterrain les reliait l'une à l'autre, était de ménager à la garnison, en temps de siège, une sortie vers la route et vers le port[1]. Ce couloir devait déboucher au trou carré T (fig. 173), au centre de la tour, qui pouvait ainsi être ravitaillée en tout temps par la forteresse[2].

D. APPENDICE[3].

(f° 149 r° en bas) ذكر فتوح حصن المرقب وهو حصن عظيم منيع ما زال مولانا
السلطان الملك المنصور..يدأب فى أُمره (149 v°) ويتحيّل فى تحصيله للإسلام...
واجتهد الملك الظاهر فى الإغارة عليه مِرارًا فما قدّر الله ذلك ولا سهّله .....
(150 r°) ..... وكان بيت الاسبتار الّذين به قد زاد (150 v°) بَغْيُهم ... وكثر

exportait du moût, du vin, du sumac, des amandes, des figues et des poteries, et dans un accord entre le Temple et l'Hôpital, daté de 1233; voir Delaville, *Cartulaire*, I, p. 596; II, p. 456; Röhricht, *Regesta*, p. 189 et 272, nos 708 et 1043. Le vin de Margat est vanté par Burchard à la fin du XIIIe siècle; voir Laurent, *Peregrinatores*, p. 27 et 88.

Sous la tour et dans une anfractuosité du rivage s'ouvre une crique abritée du vent, qui pourrait donner refuge, aujourd'hui encore, à des bateaux de faible tonnage; ce havre, autour duquel nous avons remarqué des restes de maçonnerie, paraît être le port médiéval de Margat. Ces constructions, indiquées par le mot «Ruins» sur la carte marine anglaise, étaient plus importantes au milieu du XIXe siècle, à en juger par Walpole (*Travels*, III, p. 57 et 385 : «several ruined buildings, of large size and superior workmanship»), qui pense aussi qu'elles marquent le port de la forteresse.

[1] Voir la note précédente.

[2] A défaut d'un passage souterrain (on sait à quel point cette légende est répandue autour des ouvrages militaires du moyen âge), une défense à ciel ouvert paraît avoir relié la tour au château. L'accord de 1233 cité plus haut permet aux Templiers d'aller et de venir «per portam quam habet Hospitale in muro quod extenditur versus mare prope portum Margati». Évidemment, ce mur reliait la tour au port et coupait la route côtière, qui passe à côté de la tour. Mais il ne pouvait, semble-t-il, défendre efficacement le passage que s'il reliait aussi la tour à la forteresse; cette conclusion est déjà formulée dans Rey, *Colonies*, p. 346.

[3] Le récit suivant de la prise de Margat par le sultan Qalāwun et des origines de cette forteresse est emprunté au *Tachrīf* (Vie de Qalāwun, Paris 1704), cité plus haut, p. 302, n. 6. Nous dépouillons de ses ornements littéraires le texte original inédit de ce chroniqueur anonyme, au style un peu prétentieux, pour n'en retenir que les faits précis et la partie descriptive. Nous l'avons relu avec notre ami et collaborateur Ali Bey Bahjat, le savant conservateur du Musée arabe du Caire, qui nous a aidé à comprendre quelques passages obscurs. Les légères corrections que nous avons faites au texte de Paris ne portent guère que sur des points et des voyelles et se passent pour la plupart de commentaire. Nous traduisons mot à mot, sans souci de la forme, pour laisser à ce document toute sa valeur. Reinaud (*Bibliographie*, p. 693 et suiv.; *Extraits*, p. 548 et suiv.) n'a traduit que la première partie de ce fragment et il en a sauté quelques passages importants.

فسادهم حتّى بقيت أهل القلاع المجاورة لهم كأنّهم فى حَبْسٍ بل فى رَمْس
وكان الفرنج يعتقدون أنّه لا يُدْرَك بحَوْلٍ ولا حيلة ... (151 r°) ... وهو يهتمّ
بأمر هذا الحصن من غير إظهار...... وجهّز المجانيق من دمشق ولا يعلم أحد
إلى أين تسير وإلى أين المصير والرجال من البلاد مجهّزة (151 v°) بأزوادهم
ومقدَّميهم وعُدَدهم وهى كثيرة ... ومن الناس مَن يقول أنّ العزم إلى قلعة
الروم ومنهم من يقول إلى غير ذلك وكان قد جهّز مولانا السلطان زَرْدخاناه
عظيمة من مصر فيها أحمال كثيرة من النُشّاب وغيره وكذلك فُرّق على الأمراء
والجند نشّابٌ (152 r°) يحملونه معهم ليحضروه إذا طُلب منهم وجُهّزت آلات من
الحديد والنَفْط ممّا لا يوجد إلّا فى ذخائره وخزائن سلاحه كلّ ذلك سَبَقَ
تجهيزُه قبل سفره وتوجّهه واستخدمت جماعة كثيرة من الصُنّاع الّذين لهم
خِبْرة بالحصارات ودُرْبة بالمنازلات وجُهّزت المجانيق الّتى فى القلاع المجاورة
(152 v°) وجُرّدت رجالها من غير رَهْجٍ ولا إظهارِ شىء وحُملت المجانيق والآلات على
الأعناق والرؤس ورحل مولانا السلطان من على منزلة عيون القصب مُجِدًّا
فنازل حصن المرقب فى يوم الأربعاء العاشر من شهر صفر وللوقت حُملت
المجانيق على الأكتاف فى تلك الأكناف وطاف (153 r°) البلاء بهذا الحصن من
كلّ مكان ونفذوا فى حصاره بأعظم سلطان ونُصبت المجانيق الفرنجيّة
والقرابغا ومن جملة ذلك مجانيق فرنجيّة كبارًا (sic) ثلاثة ومجانيق قرابغا ثلاثة
ومجانيق شيطانيّة أربعةٌ بحيث أنّها طافت بها من كلّ مكان واستمرّت ترمى
من الحجارة بما يتطاير شَرَرُه ..... (153 v°) وأُخذت النقوب من كلّ جانب واتّفق
أنّ المجانيق الفرنجيّة كسّرت مجانيق الفرنج وتقدّمت الإسلاميّة إلى قريب
القلعة فأصلح الفرنج مجانيقهم ورموا على المجانيق الإسلاميّة فكسروا بعضها
وقُتل تحتها جماعة من المسلمين ..... (154 r°) ... وانتهى النَقْبُ السلطانى
وحُشى بالأحطاب وأُوقد فى يوم الأربعاء سابع عشر شهر ربيع الأوّل فعَملت

النيران فى وسط النقب فى البرج الّذى فى قُرْنة الباشورة وزحف المسلمون ليطلعوا الباشورة واشتدّ القتال وقصد المسلمون الصعود فما تمكّنوا فبطل الزحف وانفصل (154 v°) هذا النهار وسقط البرج وتوهّم الناس عُسر التوصّل إلى الحصن وبات الناس فى قَلَق عظيم لأجل ذلك لأنّ الحيلة من المجانيق بطلت بِسَبَبِ ما عرض والنقوب انتهى الحال فيها ..... فلمّا كان يوم الجمعة ..... (155 r°) ..... خيّل الله للفرنج أنّ النقوب فى بقيّة الأسوار على هذه الصورة وأنّ النقوب تخرج إلى الخنادق ومنها إلى الأبراج وتتعلّق حينئذ فى الأسوار وكانت النقوب قد أُخذت من تحت الخنادق فى أَسْرِبةٍ إلى (155 v°) تحت الأبراج والفرنج لا يشعرون بذلك فاطّلعوا على ذلك فسُقط فى أيديهم وحلّ الخذلان فى ناديهم وتحقّقوا أنّهم قتلى بغير شكّ وأنّ أسيرهم لا يُفَكّ وطلبوا الحديث فى الأمان والمعاملة بالعفو والإحسان ..... (156 r°) ..... فاقتضى الحال أنّ مولانا السلطان قد رأى اختيار الغنيمة بهذا الحصن العظيم أولى من التطويل فى حصاره ..... (156 v°) ..... فأجابهم إلى العفو والأمان ..... فسيّروا أكابرهم إلى الدهليز المنصور ولم يسألوا غير الأمان على النفوس لا غير وأن لا يخرج معهم لا مال ولا سلاح متعلّق بالحصن خاصّةً ..... ومَن (157 r°) له مال يتعلّق بنفسه يُنْعَم عليه به ..... وكُتبت لهم أمانات وصعدوا (157 v°) ومعهم الأمير فخر الدين المقرى الحاجب خلّف لجسطلين وبقيّة الفرسان وسلّموا الحصن جميعه فى ثامن ساعة من نهار الجمعة ثامن عشر شهر ربيع الأوّل وصعد الصنجق الشريف السلطانى المنصورى المنصور..... (158 r°) ..... وطلع (158 v°) مولانا السلطان إلى الحصن يوم السبت واجتمع الأمراء الأكابر فى خدمته وضَرْبِ مشورةٍ بَيْنَ يَدَيْه فى هَدْمِ القلعة أو إبقائها فمنهم مَن أشار بهذا ومنهم من أشار بهذا ومنهم من أشار بهذا ورأىُ مولانا السلطان يتّقد نورُهُ نفاذًا فرَأَى إبقاءها لحصانتها ومنعتها وتحسينها وتزيينها (159 r°) .....

ورتّب بها ألف راجل أُقْجيّة وجَرْخيّة ومقاتلة وأربع مائة من أرباب الصنائع ورتّب بها جماعة من الأمراء أصحاب الطَبْلَخانات وجماعة من البحريّة الصالحيّة والمنصوريّة مائة نفر وخمسون نفر ونقل (159 v°) المجنيقات الّتى كانت ترمى عليها فصارت ترمى منها وكذلك الآلات والأخشاب والأحطاب والنُشّاب والزَرْدْخاناه والنَفْط ومن كلّ شىء كان فى المحجة الشريفة من أصناف الحصن وآلاته ورتّب لها خاصًّا من بلاد كفرطاب ومدينة أنطاكيّة ومدينة اللاذقيّة والمينا وبلاد المرقب الّتى كانت (160 r°) خاصًّا له وما كان مُقْطَعًا قبل الفتح وجملةُ ما يتحصّل منه عند عمارته ألف ألف درهم ورتّب كُلَف عمارته ونفقات رجاله على البلاد إلى أن تتعمّر وتتراجع أهلها ولمّا تمّت هذه الأمور رحل فنزل بالوطأة على مدينة بلنياس ✿

(167 r°) ..... ذكر شىء من أخبار حصن المرقب قال المؤرّخون حصن المرقب هذا ممّا عمره (167 v°) المسلمون وهو بساحل جَبَلَة وهو حصن منيع لم يُرَ مثله ولمّا تكامل بناءه فى سنة أربع وخمسين وأربعمائة أجمع أصحابه رأيهم على الحيلة بالروم فباعوهم إيّاه بمالٍ عظيم وبعثوا منهم شيخًا وولدَيْه إلى أنطاكيّة رهينةً فلمّا حصل المال عندهم مع الروم دسّوا نحو ثلثمائة راجل فقتلوا (168 r°) الروم وأسروا كثيرًا منهم وباعوهم أنفسهم وفدَوا الشيخ وولدَيْه ولم يزل بيَد المسلمين إلى أن وصل الفرنج الشأم واستولوا على البلاد وضايقوه فأرسل صاحبه ويُعرَف بابن محرز إلى أتابك طغدكين فى سنة عشر وخمسمائة يعرض عليه تسليم حصن المرقب لاشتداد الغلاء به وعدم الأقوات (168 v°) وراسل[1] القاضى أبا محمّد بن الصُلَيْعة الّذى كان صاحب جَبَلَة وهو يومئذ بدمشق يعرض الحصن عليه أيضا ويقول إنْ لم تَلْحَقونا أعطَيْناه للفرنج فأشار أتابك طغدكين على ابن الصليعة بأخذه وأطمعه فى أنّه يسترّد جبلة به ووعده

[1] Texte وأرسل; la correction s'impose, pour la forme et pour le sens.

المعونة فخرج ابن الصليعة إليه وابتاع له من حماة (169 r°) ومن شَيْزَر ما يكفيه من الغلال عدّةَ شهورٍ ونسلّمه وترك أصحابه أولاد محرز فى جانبه معه حسبما استقرّت عليه الحال بينهم وأقام به وامتدّت يده ويد نوّابه فى عمل جَبَلة[1] وطمعوا فى أخذها واتّفق تلاف الزرع بالهواء فى جميع الشأم وعدمت الأقوات وذلك فى سنة أحد عشر وخمسمائة وكاتب (169 v°) ابن الصليعة أتابكَ طغدكين على يد ابن محرز صاحب الحصن يسأله المعونة بغلّةٍ تحمل إليه واتّفق فى أثناء ذلك خروج روجار صاحب أنطاكيّة إلى حماة ورَفَنيّة فخرج أتابك نحوهما[2] وجَرَتْ بَيْنَهم مراسَلات فى الصلح فقال له روجار إنّ هذَيْن البلدين قد لاح لى أَخْذُهما فاشترهما مِنّى بالمرقب فصالحه (170 r°) على ذلك ودفع إليه أربعة من خواصّ أصحابه رهينةً على الوفاء وعاد روجار إلى أنطاكيّة وراسل الّذين بالمرقب أتابكُ وأمرهم بالتسليم للفرنج على غير قاعدةٍ ولا تعويض فارتاعوا لذلك ولم يلتفتوا إلى هذه الرسالة وصرفوا رُسُلَه والفرنج وأُشفق ابن الصليعة من أهل بلاد المرقب فاستدعى ابن عمرون من الكَهْف (170 v°) وخرج من المرقب وسار معه إلى الكهف فوثب أهل المرقب على ما كان لابن الصليعة فنهبوه وكان ابن محرز قد سيّر والده قبل ذلك إلى دمشق رهينةً فلم يلتفت إلى أنّ والده رهينةٌ بدمشق وشرع ابن محرز فى مراسلة الفرنج فى بُلُنْياس فى تسليمه إليهم ويكون أهله فى جانبٍ منه فأجابوه (171 r°) وتسلّموا المرقب منه وبعد أيّام يسيرة أخرجوه منه وعوّضوه بالمنيقة وشحنوا المرقب بالفرنج والأرمن وأخذوا بعد ذلك حصن القُلَيْعة وحصن الحديد من جبل بهرا أحدهما تسليمًا والآخر هربَ أهلِه فأخذوه وطلب روجار من الرهائن عشرة آلاف دينار

[1] Texte حِيلة ; la correction s'impose aussi. L'erreur du copiste vient sans doute de ce que le mot *ḥīla* «ruse» figure plus haut dans le récit, ou qu'il a mal compris le mot *ʿamal*.

[2] Texte نحوها ; la correction n'est pas indispensable, le suffixe pouvant se rapporter à l'une des deux villes.

فراسلهم أتابكُ وقال قد تسلّمتم الحصن (171 v°) ولولا أنّى قطعتُ آمالهم لم يسلّموه فلم يلتفتوا إليه وعاقبوا الرهائن وقتلوا بعضهم وباعوا بعضهم وحصلوا على الحصن والمال ۞

«Récit de la prise du château d'el-Marqab. — Ce château considérable et bien fortifié, notre maître le sultan Malik Manṣūr (Qalāwun) ne cessa de s'appliquer à le conquérir et d'employer son adresse à le soumettre à l'Islam. A maintes reprises, Malik Ẓāhir (Baibars) avait essayé de l'investir, mais Allāh n'en avait pas décidé ainsi et ne lui avait pas facilité cette entreprise[1]. Dès lors les Hospitaliers, qui y résidaient, avaient redoublé d'insolence et de méchanceté, au point que les garnisons des forteresses (musulmanes) environnantes se trouvaient comme en prison, que dis-je, comme en un tombeau; car les Francs croyaient fermement qu'il ne pouvait être pris ni par force, ni par ruse. Cependant le sultan s'en occupait en secret. Il fit armer les mangonneaux de Damas, mais personne ne savait de quel côté ils seraient dirigés, ni quelle était leur destination. Les hommes des différentes garnisons furent mobilisés avec leurs provisions, leurs chefs et leurs équipements en quantité. Les uns croyaient que le but de l'entreprise était la forteresse de Rumqaleh (sur l'Euphrate); les autres imaginaient une autre destination. Le sultan avait fait venir d'Égypte un arsenal considérable, comprenant de nombreuses charges de flèches et d'autres engins de guerre. Des flèches furent aussi distribuées aux émirs et aux troupes, qui devaient les porter sur eux pour les tenir prêtes en cas de réquisition. Des outils de fer furent préparés, ainsi que du naphte; ce matériel ne se trouvait que dans les magasins et les dépôts d'armes du sultan. Tous ces préparatifs eurent lieu avant son départ. On engagea une nombreuse équipe d'ouvriers ayant l'expérience des sièges et l'habitude des combats. On équipa les mangonneaux qui se trouvaient dans les forteresses avoisinantes et l'on mobilisa leurs garnisons, sans bruit et sans rien laisser paraître. Les mangonneaux et les outils furent transportés sur les nuques et sur les têtes.

«Alors le sultan, plein de zèle, se mit en marche en passant par le relai de ʿUyūn el-qaṣab, et prit position devant le château d'el-Marqab le mercredi 10 ṣafar (17 avril 1285). Aussitôt les mangonneaux y furent apportés sur les épaules. L'épreuve entoura ce château de toute part et les assaillants se mirent à l'assiéger avec une très grande force. Les mangonneaux francs furent dressés, ainsi que

[1] Suit le récit de plusieurs tentatives infructueuses de Baibars.

les *qarabuga*[1]. Au nombre des machines se trouvaient trois grands mangonneaux francs, trois mangonneaux *qarabuga* et quatre mangonneaux de Satan; c'était au point que ces engins entouraient la forteresse de tous côtés et que les pierres qu'ils ne cessaient de lancer faisaient jaillir des étincelles. Les mines commencèrent à agir sur tous les points. Alors, il arriva que les mangonneaux francs (des musulmans) brisèrent les mangonneaux des Francs et que les premiers s'avancèrent jusqu'auprès de la forteresse. Mais les Francs réparèrent leurs mangonneaux et tirèrent contre les mangonneaux musulmans, dont ils brisèrent une partie; sous eux furent tués nombre de musulmans. Cependant la mine du sultan[2] ayant été poussée à fond, elle fut remplie de bois et l'on y mit le feu le mercredi 17 rabīʿ Ier (23 mai). Les flammes déchaînées au milieu de la mine agirent sur la tour qui s'élevait à l'angle saillant de la barbacane[3]; les musulmans s'élancèrent à l'assaut de celle-ci et le combat fit rage. Ils s'efforcèrent en vain d'y monter et ce jour s'écoula sans résultat décisif. Cependant la tour s'abattit et les assaillants, s'imaginant qu'il était très difficile de pénétrer dans le château, passèrent la nuit dans un grand trouble; en effet, la manœuvre des mangonneaux avait avorté, par suite de ce qui était arrivé[4], et l'effet des mines était manqué[5].

« Mais le vendredi suivant, la fortune changea[6]. Allāh avait laissé croire aux Francs que les mines creusées sous les autres parties de la muraille étaient faites de cette façon[7], et qu'elles sortaient dans les fossés et de là, parvenaient aux tours et s'attachaient ensuite aux courtines. En réalité, ces mines passaient

[1] Sur les *qarabuga*, les « mangonneaux francs » et les « mangonneaux de Satan », voir les sources citées par Quatremère, dans *Histoire des Mongols*, p. 136 et suiv.

[2] Il s'agit probablement de la mine principale, dont le travail était dirigé par Qalāwun en personne, excellent général qui avait fait ses preuves sous le sultan Baibars.

[3] Il s'agit ici de la barbacane et de la tour de l'Éperon; voir plus haut, p. 302, n. 7; cf. p. 146.

[4] C'est-à-dire du retour offensif des assiégés.

[5] Parce que l'assaut avait été repoussé, ou parce que les débris de la tour écroulée obstruaient la brèche, ainsi que l'a compris Reinaud; cf. plus haut, p. 302.

[6] Nous ajoutons ces deux derniers mots pour relier la suite à ce qui précède, à travers une longue lacune que nous laissons dans le texte arabe.

[7] C'est-à-dire comme la mine creusée sous la tour de l'Éperon. On pourrait traduire « étaient faites de façon qu'elles sortaient... »; mais il faudrait *anna* dans le texte, au lieu de *wa-anna*. A propos de *naqb* « trou de mine », Ali Bey Bahjat nous signale le passage suivant sur le siège d'une maison, dans le *Ḥall al-ʿiqāl* d'Ibn Qaḍīb-albān, mort en 1096 H. (cf. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, II, p. 278), éd. Caire (Adabiyye, s. d.), p. 86, dernière ligne : ثمّ جمعوا شوكًا كثيرًا وجعلوا فيه النار وأدنوه من الدار ونقبوا فى سورها عدّة نقوب الخ « alors ils rassemblèrent une grande quantité de fagots d'épines et ils y mirent le feu; puis ils approchèrent le foyer de la maison, dans le mur de laquelle ils percèrent plusieurs trous... ».

par-dessous les fossés, par des galeries souterraines qui se prolongeaient sous les tours; les Francs ne s'en étaient pas douté. Lorsqu'ils s'en aperçurent, ils perdirent courage et la défection se glissa dans leurs rangs. Assurés qu'il étaient des hommes morts ou que, prisonniers, ils n'avaient aucun espoir de délivrance, ils demandèrent une conférence pour traiter à des conditions acceptables. De son côté le sultan, préférant la prise immédiate de ce château précieux au prolongement du siège, consentit à leur accorder pardon et sauvegarde. Ils envoyèrent donc leurs grands à la tente victorieuse, ne demandant que la vie sauve; ils consentaient à n'emporter avec eux ni argent ni armes appartenant au château même, se bornant à demander qu'à ceux qui possédaient de l'argent en propre, on permît de le prendre. Des sauf-conduits furent rédigés à leur intention; puis les envoyés remontèrent au château, accompagnés de l'émir Fakhr al-dīn al-Muqrī, le chambellan. Celui-ci fit prêter serment au châtelain et aux autres chevaliers, qui livrèrent le château tout entier, la huitième heure du vendredi 18 rabīʿ Ier (24 mai)[1]; alors l'étendard royal et victorieux du sultan Manṣūr fut hissé sur la forteresse[2].

« Le sultan lui-même y monta le samedi. Les grands émirs se réunirent en sa présence, pour tenir conseil sur la question de savoir si l'on démolirait la forteresse ou si elle serait conservée. Les avis différaient à ce sujet. Avec un jugement lumineux et pénétrant, le sultan opina pour la conserver, parce qu'elle était très forte et imprenable. Il désigna pour y tenir garnison mille hommes, archers[3], arbalétriers et soldats, quatre cents ouvriers, un détachement d'émirs jouissant des honneurs de la *ṭablkhānāt*[4], et un autre de mamlouks bahrites pris dans les corps des sultans Ṣāliḥ (Ayyūb) et Manṣūr (Qalāwun), cent d'un côté et cinquante de l'autre. Les mangonneaux qui avaient tiré contre la forteresse, il les y fit transporter pour la défendre désormais, ainsi que les outils, les bois de construction, les bois de mine, les flèches, les armures, le naphte et tout

[1] Cette férie concorde avec celle du mercredi 17 avril (p. 315 en bas). Elles peuvent s'accorder aussi avec celle du mercredi 23 mai (p. 316); en effet, le jour arabe commençant au coucher du soleil, il chevauche sur deux jours de notre calendrier.

[2] L'auteur parle ici des courriers envoyés dans toutes les directions pour annoncer la prise de Margat.

[3] Ce mot, qui manque aux dictionnaires arabes, est le turc *oqji*, de *oq* « flèche », et signifie « celui qui fabrique, ou celui qui combat avec des flèches ». Cette interprétation, que nous devons à notre ami et collaborateur Halil Bey Edhem, est confirmée par le contexte, qui nomme à la suite les arbalétriers; sur ce sens de *jarkhi*, voir Dozy, *Supplément*.

[4] Sur cette institution, voir Dozy, *Supplément;* Casanova, dans *MMAF*, VI, p. 604 et *passim* (index); *CIA*, I, p. 543, n. 3, et *passim* (index).

le matériel de forteresse et les engins qu'il avait avec lui. Il lui assigna une rente particulière, prélevée sur le district de Kefr ṭāb, sur les villes d'Antioche et de Lattakieh, sur el-Mīnā[1] et sur les villages du district d'el-Marqab qui avaient appartenu jusqu'ici au trésor privé du sultan, ou qui avaient été donnés en fief avant la prise du château. Le montant total de ces revenus, sous une bonne gestion, n'était pas inférieur à un million de dirhams. Le sultan répartit sur d'autres provinces les charges pour l'entretien de la forteresse, ainsi que les dépenses pour sa garnison, en attendant que les habitants d'el-Marqab eussent recouvré leur prospérité et fussent rentrés chez eux. Quand ces mesures furent prises, il leva son camp et alla s'établir dans la plaine, devant la ville de Bulunyās (Bāniyās). . . . .[2].

« Quelques épisodes de l'histoire du château d'el-Marqab. — Les historiens racontent que le château d'el-Marqab a été bâti par les musulmans. Il s'élève sur le littoral de Jebele; c'est un château très fort qui n'a pas son pareil. Lorsque la construction en fut achevée, en l'année 454, ceux qui le possédaient s'entendirent pour jouer un bon tour aux Grecs. Ils le leur vendirent pour une forte somme d'argent et envoyèrent un de leurs anciens avec ses deux fils, comme otages à Antioche. Quand l'argent leur fut apporté par les Grecs, ils apostèrent environ trois cents hommes, qui tuèrent les Grecs et en prirent un grand nombre; puis ils revendirent ces derniers et rachetèrent le chaikh et ses deux fils[3].

« Le château resta aux mains des musulmans jusqu'à l'arrivée en Syrie des Francs, qui l'assiégèrent au cours de leurs conquêtes territoriales. Le maître du château, qui s'appelait Ibn Muḥriz, offrit à l'atābek Ṭogdekīn[4] de le lui livrer, à cause de la cherté et de la disette qui y sévissaient alors; c'était en l'année 510. Il écrivit au juge Abū Muḥammad ibn al-Ṣulaiʿa[5], le maître de Jebele, qui

[1] Ce nom ne peut désigner la Marine de Tripoli (cf. plus haut, p. 122), que Qalāwun ne reprit aux Francs que quatre ans plus tard. Il s'agit plutôt d'un port voisin, peut-être celui d'el-Marqab; voir plus haut, p. 309, n. 3.

[2] Suivent des vers sur la prise de Margat, en l'honneur de Qalāwun et de son fils ʿAlī, puis une description de la forteresse, en style ampoulé, dans laquelle nous ne relevons aucun fait précis.

[3] Cf. Yāqūt, cité plus haut, p. 300 (avec quelques variantes).

[4] Le fondateur de la dynastie des Bourides de Damas, qui régna de 497 à 522 (1103 à 1128); voir *Florilegium de Vogüé*, p. 30 et suiv.

[5] Ce nom est à rapprocher de celui des Banu l-ṣulaiʿa auxquels Roger, prince d'Antioche, dont il sera question tout à l'heure, enleva le château de Balāṭunus en 511 (1118); voir *Inscriptions de Syrie*, p. 78, et plus haut, p. 285. Dans l'histoire de Balāṭunus, le texte de Nuwairi porte بنو اصليعة (Leide) et بنو صلغية (Paris); la variante du *Tachrīf*, qui répète le nom plusieurs fois, nous paraît

se trouvait alors à Damas, pour lui offrir aussi le château : « Si vous ne nous rejoignez pas à temps, leur disait-il, nous le livrerons aux Francs ». L'atābek Ṭogdekīn conseilla à Ibn al-Ṣulaiʿa de le prendre et lui donna l'espoir de recouvrer par ce moyen la possession de Jebele; en même temps, il lui promettait du secours. Ibn al-Ṣulaiʿa se rendit donc au château et acheta, à Ḥamā et à Chaizar, pour le ravitailler, des vivres en suffisance pour quelques mois; puis il en prit possession, gardant auprès de lui la famille des Muḥriz, ainsi qu'il avait été convenu entre eux. Il y résida; et sa main et celles de ses lieutenants s'étendirent sur le district de Jebele, car ils désiraient vivement reprendre cette ville.

« En l'année 511, les récoltes furent perdues dans toute la Syrie, par l'effet du vent, et les vivres firent défaut. Ibn al-Ṣulaiʿa écrivit à l'atābek Ṭogdekīn, par l'entremise d'Ibn Muḥriz, le (premier) maître du château, pour le prier de lui envoyer un secours en denrées. Sur ces entrefaites, Roger, prince d'Antioche, s'avança vers Ḥamā et Rafaniyye (Rafanée). L'atābek sortit aussi vers ces villes, et des négociations furent échangées entre eux en vue de la paix. Roger dit à l'atābek : « La prise de ces deux villes me paraît assurée; rachète-les-moi en échange d'el-Marqab ». L'atābek fit la paix avec lui à ces conditions et lui livra quatre de ses familiers, en garantie de l'exécution du traité; puis Roger retourna à Antioche. Alors l'atābek écrivit aux gens d'el-Marqab pour leur enjoindre de livrer la place aux Francs sans conditions et sans compensation. Mais eux, effrayés de cela, ne se soucièrent pas de ce message et renvoyèrent les messagers de l'atābek, ainsi que les Francs (venus pour prendre possession du château). Cependant Ibn al-Ṣulaiʿa, qui se défiait des habitants du district d'el-Marqab, appela à son aide Ibn ʿAmrūn, du château d'el-Kahf; il sortit d'el-Marqab et se rendit avec lui à el-Kahf. Alors les gens d'el-Marqab se jetèrent sur les propriétés d'Ibn al-Ṣulaiʿa et l'en dépouillèrent.

« Avant ces incidents, Ibn Muḥriz avait envoyé son père à Damas comme otage[1]. Sans s'en inquiéter davantage, il entama des négociations avec les Francs de Bāniyās, en vue de leur livrer le château, à condition que sa famille pourrait y résider. Ceux-ci accueillirent ses ouvertures et reçurent de lui el-Marqab. Quelques jours après, ils l'en chassèrent et lui remirent en échange le château d'el-Manīqa; puis ils garnirent el-Marqab de Francs et d'Arméniens. Après cela, ils prirent les châteaux d'el-Qulaiʿa et d'el-Ḥadīd, dans le Jebel bahrā; le

préférable. On peut conclure de ce rapprochement que Balāṭunus et Jebele appartenaient alors au même personnage, ou du moins au même clan.

[1] Sans doute auprès d'Ibn al-Ṣulaiʿa ou de ses gens, puisque c'est à celui-ci qu'il avait donné le château, ou du moins le droit d'y résider avec lui.

premier leur fut livré et ils s'en emparèrent du second parce qu'il avait été abandonné par ses habitants [1]. Mais Roger réclama aux otages (remis à lui par l'atābek) dix mille dīnārs. Alors l'atābek écrivit aux Francs : «(C'est grâce à moi que) vous êtes en possession du château; car si je n'avais pas agi de manière à les pousser au désespoir, ses anciens maîtres ne vous l'auraient pas livré» [2]. Mais les Francs, sans s'inquiéter de ce qu'il leur disait, tirèrent vengeance des otages. Ils en tuèrent une partie et vendirent les autres; de cette façon, ils se procurèrent le château et l'argent.»

TORTOSE.

A. L'ENCEINTE ET LE CHÂTEAU.

Relevés et description. — Les ruines de l'enceinte médiévale de Tortose et du château des Templiers ont été décrites par M. le baron Rey [3]. Dès lors, elles n'ont cessé d'être exploitées pour la construction des maisons de Ṭarṭūs; nous n'en avons fait qu'un examen superficiel, complété par quelques photographies dont voici la description.

Pl. LXX en haut. — Vue de la tour C (Rey, p. 72, fig. 20 et pl. VIII), prise du nord-est. Bâti en pierres de très grand appareil, taillées à refends et à bossages rustiques, ce magnifique ouvrage est assis sur le roc vif, dans lequel est creusé le fossé. Les archères ont été transformées en fenêtres et la maison moderne qui couvre la plate-forme a été construite aux dépens du couronnement, dont il ne reste aucune trace.

(1) Sur les châteaux d'el-Kahf, d'el-Manīqa et d'el-Qulai'a, voir les sources citées dans *Épigraphie des Assassins* (*J. Asiatique*, 9e série, IX, p. 481 et suiv.) et *Notes croisades*, p. 442 (58) et suiv. Nous croyons avoir rencontré, dans nos lectures, le nom du château d'el-Ḥadīd, mais son emplacement nous est inconnu, ainsi que le Jebel bahrā.

(2) Roger réclame un dédit à Ṭogdekīn, parce qu'il ne lui a pas livré le château comme il était convenu, les Francs s'en étant emparé par une autre voie. De son côté, l'atābek veut dégager sa responsabilité en alléguant qu'il a été du moins l'agent indirect de la prise d'el-Marqab par les Francs. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce récit, que l'auteur du *Tachrīf* paraît tirer d'une ancienne chronique locale, analogue à celle où puise Yāqūt (voir plus haut, p. 300), c'est moins l'exposé des faits que la peinture de l'anarchie qui régnait, à l'arrivée des croisés, dans cette région de la Syrie où se mêlaient les confins de trois empires : Byzance, Bagdad et le Caire.

(3) Voir *Étude*, p. 69 et suiv., 211 et suiv., pl. VIII et XX; nous lui empruntons les lettres de son plan. Dès lors, les ruines médiévales de Tortose ont été peu étudiées. Nous ne trouvons à signaler ici que les notes et les croquis de notre parent regretté, le colonel Camille Favre; nous déplorons qu'il n'ait publié ni ces documents, ni ses beaux relevés des châteaux de Cilicie.

Pl. LXX en bas. — Vue de la même tour, prise du nord-ouest. Au premier plan, le chemin d'accès aboutit à un pont qui traverse le fossé sur une arche brisée (Rey, pl. VIII). Ce pont, dont l'appareil grossier trahit une origine plus récente, a remplacé sans doute un pont-levis [1]. La porte est couronnée par un superbe arc brisé dont la clef, commune aux deux demi-courbes [2], est sculptée d'un ornement assez fruste que le baron Rey (p. 72) décrit «une croix fleuronnée se détachant au milieu d'un trèfle».

Pl. XLVIII à droite en bas. — Détail de la retombée d'une nervure à la voûte de la grand'salle D (Rey, p. 76, fig. 24 et 25, et pl. VIII), dans l'enceinte du château. Voici comment le baron Rey, qui a vu ce bel édifice en meilleur état, décrit le dispositif représenté sur notre photographie : «Les retombées des voûtes, le long des parois de la salle, étaient supportées par des culs-de-lampe en forme de chapiteaux ornés de figures fantastiques et de feuillages byzantins [3]. Pour diminuer de ce côté la charge, on l'avait répartie sur une plus grande hauteur; car ici, outre les culs-de-lampe formés de trois assises posées en encorbellement, les trois premiers sommiers des doubleaux et des arcs ogives sont pris dans des blocs de pierre de grande dimension, profondément engagés dans la muraille».

Pl. LXXIII en haut. — Vue de la porte ouverte dans le front nord de l'enceinte de la ville, à l'est du château et de la tour C [4]. A droite au dernier plan s'élève l'église Notre-Dame, qu'on étudiera tout à l'heure.

(1) Un pont-levis existait encore à la fin du XVIIe siècle; voir Maundrell, *Voyage*, p. 30; cf. Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 863. On trouvera dans Buckingham (*Travels*, p. 520 et suiv.) une bonne description de la tour C et de sa porte d'entrée; voir aussi Walpole, *Travels*, III, p. 55 en bas.

(2) Cet exemple prouve, avec beaucoup d'autres, que les croisés ont employé la clef aussi bien que le joint médian, alors que les Arabes semblent n'avoir connu que la première; cf. plus haut, p. 147, 148, n. 1, 271, n. 1, et 282. Par son profil et son appareillage, cette porte rappelle tantôt celle de l'ouvrage M au Krak (pl. XVI), tantôt celle de la tour J (pl. XV à gauche).

(3) Ou plutôt gothiques, car ces feuillages, comme ceux des chapiteaux de la tour K du Krak (fig. 74 et suiv.) et des grand'salles du Krak (fig. 79 et suiv.) et de Margat (pl. LXVI en haut), trahissent le meilleur style français du milieu du XIIIe siècle.

(4) Cette porte paraît être celle décrite par le baron Rey (p. 71 et 212, fig. 53 et 54, pl. XX, sans lettre), la seule, ajoute-t-il, qui fût conservée dans l'enceinte *de la ville;* de fait, nous n'en avons pas vu d'autre que celle-là. Toutefois les détails qu'il y signale ne se retrouvent pas tous dans notre photographie. Le fossé et l'étage supérieur (Rey, fig. 53) ont entièrement disparu, ce qu'on pourrait attribuer aux ravages du temps; mais le front du saillant (Rey, fig. 54) est plus large et la porte est flanquée de deux archères, au lieu d'une seule à l'est (notre planche). Dans les relevés

APERÇU HISTORIQUE[1]. — Tortose fut prise par les croisés au début de l'année 1099, puis recouvrée par les musulmans; l'occupation définitive de cette ville par le comte Raymond de Toulouse n'eut lieu qu'au printemps de l'année 1102[2]. Dès lors, la possession de Tortose semble avoir été partagée, simultanément ou alternativement, entre le prince d'Antioche, l'empereur de Byzance et le comte de Tripoli, pour rester enfin à ce dernier[3]. Au milieu du XIIe siècle, la ville était défendue par une forte enceinte[4].

La convention passée à Tortose, en mars 1169, entre l'évêque de Valénie et les Templiers[5], semble prouver que dès lors, l'Ordre possédait un établissement dans cette ville. Il est certain, du moins, qu'en 1183, il y tenait une maison régulièrement constituée[6]. Lorsque cinq ans plus tard, en juillet 1188, Saladin se présenta devant Tortose, il trouva la ville évacuée par ses défenseurs, qui s'étaient réfugiés dans deux tours puissantes, servant de réduits à l'enceinte. Après l'assaut de celle-ci, une de ces tours fut assiégée et prise par le prince d'Arbèles, un des grands vassaux du sultan, qui la fit sauter et jeta ses débris dans la mer[7]. Mais l'autre, occupée par les Templiers sous les ordres de leur commandant[8], était très forte, bâtie en pierres de taille, protégée par un fossé plein d'eau et défendue par de grosses arbalètes. Elle résista à tous les efforts

de notre prédécesseur, on ne retrouve, d'autre part, ni l'asymétrie du saillant actuel, ni quelques irrégularités dans le mur à droite, où l'on voit un bloc à bossage qui semble provenir du château (notre planche). Comme il est peu vraisemblable que cet ouvrage ait été refait depuis la visite du baron Rey, nous supposons qu'il en donne une restitution.

[1] La multiplicité des sources touchant Tortose au moyen âge et l'insuffisance de nos relevés nous obligent à un résumé plus bref que celui que nous avons rédigé pour Margat; nous ne consignons ici que quelques faits importants, en nous bornant à renvoyer aux sources principales.

[2] Voir les sources citées par Hagenmeyer, dans *Gesta Francorum*, p. 427, n. 61, Riant, dans *Hist. occ. des crois.*, V, p. 69, note *g*, et RÖHRICHT, *Kreuzzug*, p. 169 et suiv., *Geschichte*, p. 33, n. 4, et *Regesta*, p. 9, n° 45, n. 4.

[3] Voir, par exemple, RÖHRICHT, *Geschichte*, p. 66, n. 3, 207 et 389; *Regesta*, p. 26 et 29, nos 108 et 118; addit. p. 11, n° 142a; DELAVILLE, *Cartulaire*, I, p. 75 et 77, nos 79 et 82, et dans *R O L*, III, p. 47, n° 16; REY, *Étude*, p. 80; KUGLER, *Boemund und Tankred*, p. 42 en bas.

[4] Voir Idrīsi, cité plus loin, p. 331.

[5] Voir DELAVILLE, *Archives*, p. 112, n° 29; RÖHRICHT, *Regesta*, p. 121, n° 462.

[6] Voir PAOLI, *Codice*, I, p. 250, n° 209; DELAVILLE, *Documents concernant les Templiers*, p. 20, n° 9; RÖHRICHT, *Regesta*, p. 167, n° 630; cf. Trudon des Ormes, dans *R O L*, V, p. 426.

[7] Ce détail prouve que la tour s'élevait non loin du rivage; cf. plus loin, p. 324, n. 9.

[8] Le mot *muqaddam*, employé ici par les chroniqueurs arabes, désigne souvent le grand-maître d'un ordre militaire. Ainsi dans les deux traités conclus, en 681 (1282) et en 682 (1283), entre le sultan Qalāwun d'une part, les Templiers et les Francs de l'autre, le frère Guillaume de Beaujeu, grand-maître du Temple, est appelé (*sic*) المقدّم افرير كليام ديباجوك مقدّم بَيْت الديويّة, et le frère

et Saladin évacua Tortose, après avoir ruiné l'enceinte et dévasté l'église Notre-Dame[1].

Quatorze ans plus tard, en mai 1202, Tortose fut ravagée par un tremblement de terre[2]. Mais elle paraît s'être bientôt relevée, car Wilbrand, qui la visitait en 1212, la décrit ainsi[3] : « Hec est civitas parva, *non multum munita*, super mare sita, *in capite habens castrum fortissimum* optimo muro et undecim turribus sicut undecim preciosis lapidibus coronatum. Nec mirum, si duodecima turris ei subtrahatur, cum illa turris, quam rex Francie ad subsidium terre edificavit, sua pulchra fortitudine suppleat illius defectum. *Hoc castrum a templariis, quia ipsorum est, optime custoditur* . . . . . ».

Un peu plus tard, vers 1225, Yāqūt y signale deux tours très fortes, pareilles à deux citadelles (*burjān ḥaṣīnān ka-l-qal'atain*), et ailleurs, il ajoute que cette ville est aux mains des Francs[4]. Ainsi que Margat, Tortose ne fut pas comprise dans la trêve conclue en 1229 entre les musulmans et l'empereur Frédéric[5].

Nicole le Lorne, grand-maître de l'Hôpital (cf. plus haut, p. 151), est appelé المقدّم افرير نيكول للورن مقدّم بَيْت الاسبتار; voir *Tachrīf*, fos 38 v° et 70 v°, et dans *Sultans Mamlouks*, IIa, p. 177 et 179. Mais le grand-maître captif Gérard de Ridefort ayant été relâché par Saladin précisément devant Tortose (voir les sources dans RÖHRICHT, *Geschichte*, p. 474 en bas, et 475, n. 4), le terme de *muqaddam* s'applique ici au châtelain de Tortose, ou à un autre dignitaire de l'Ordre.

[1] Voir 'IMĀD AL-DĪN, *Fatḥ*, p. 133 et suiv., et dans Abū Chāma, II, p. 126; Bahā' al-dīn, p. 80; trad. Wilson, p. 127 et suiv.; Ibn al-Athīr, XII, p. 3; Abu l-fidā', III, p. 78; *Hist. or. des crois.*, I, p. 59, 717 et suiv.; III, p. 108 et suiv.; IV, p. 353 et suiv.; Ibn Khallikān, II, p. 523; trad. IV, p. 531; Kamāl al-dīn, dans *R O L*, IV, p. 186; Abu l-faraj, trad. Bruns, p. 415; *Eracles*, dans *Hist. occ. des crois.*, II, p. 122; Ernoul, p. 254; RÖHRICHT, *Quellenbeiträge*, p. 99; *Beiträge*, I, p. 155; *Geschichte*, p. 475 et 520, n. 4; REINAUD, *Extraits*, p. 225; cf. plus loin, p. 331 et suiv.

La résistance de la tour des Templiers est confirmée par la lettre d'Armengaud à Léopold d'Autriche, en novembre 1188; voir DELAVILLE, *Cartulaire*, I, p. 549; RÖHRICHT, *Regesta*, p. 181, n° 678.

[2] Voir RÖHRICHT, *Geschichte*, p. 684, n. 3. Les auteurs arabes ne nomment pas Tortose parmi les villes éprouvées par le fléau, parce qu'elle appartenait alors aux Francs; mais ils s'accordent à dire que la côte de Syrie, notamment les possessions latines, fut particulièrement éprouvée.

[3] Voir LAURENT, *Peregrinatores*, p. 169; cf. REY, *Étude*, p. 79, n. 1; RÖHRICHT, *Geschichte*, p. 713, n. 3.

[4] Voir *Mu'jam*, I, p. 388; III, p. 529 (ces détails manquent dans les *Marāṣid*, I, p. 98, et II, p. 201); cf. LE STRANGE, *Palestine*, p. 395 et 544. En citant (dans *Centenaire*, p. 90) le second passage de Yāqūt, Derenbourg observe que Tortose avait été reprise par Saladin en 1188. « Nous ignorons, ajoute-t-il, à quelle époque il la rétrocéda aux Francs; ce fut sans doute dans la seconde moitié de 1191, après la reprise d'Acre ». Cette conjecture est superflue, car il résulte clairement des sources arabes (citées ci-dessus, n. 1) que Saladin, loin d'occuper Tortose, se borna à en détruire l'enceinte et ne réussit même pas à en déloger les Templiers; sur la stratégie volante de cette campagne, voir plus haut, p. 306.

[5] Voir RÖHRICHT, *Geschichte*, p. 785.

Avec les sultans Mamlouks commence, pour les Templiers comme pour les Hospitaliers, l'ère humiliante des trêves et des marchandages[(1)]. Toutefois, Tortose résista jusqu'à la fin[(2)] et ne fut reprise définitivement que par le sultan Khalil, le 5 cha'bān 690 (3 août 1291)[(3)]. Dès lors et jusqu'à la conquête ottomane, Tortose fut le chef-lieu d'un district peu important de la province de Tripoli[(4)]; il semble que ses fortifications aient été déclassées vers le début du XIVe siècle[(5)]. Cette rapide décadence eut sans doute pour cause la situation défavorable, comparée à celle de Tripoli et de Lattakieh, de la ville de Tortose, resserrée entre une côte sans abri et une haute chaîne de montagnes. De fait, nous n'y avons relevé aucun vestige d'architecture ni d'épigraphie arabes[(6)].

Conclusions. — De la Tortose pré-latine, dont les chroniqueurs de la première croisade vantent les murailles[(7)], il ne reste apparemment aucun vestige.

Des fortifications signalées par Idrīsi et ruinées par Saladin[(8)], il subsistait un débris vers 1860, s'il est vrai que les fondations du gros donjon K soient celles de la tour que les Templiers défendirent avec succès en 1188[(9)]. Mais il

(1) Voir, par exemple, Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, I^b, p. 52, 85 et 151; 'Aini, dans *Hist. or. des crois.*, II^a, p. 238; *Tachrīf*, f°s 38 v° et suiv., et dans *Sultans Mamlouks*, II^a, p. 177, 221 et suiv.; Röhricht, *Regesta*, p. 377, n° 1447; *Geschichte*, p. 941, 953, n. 1, 955 et 983.

(2) D'après Röhricht, *Geschichte*, p. 1025, c'est à Tortose que se réfugièrent une partie des Templiers « rescapés » des sacs d'Acre et de Sidon; nous ne retrouvons pas ce détail dans les sources citées par l'auteur.

(3) Voir Maqrīzi, *Sultans Mamlouks*, II^a, p. 126; Abu l-fidā', IV, p. 26; *Hist. or. des crois.*, I, p. 164; Reinaud, *Extraits*, p. 573; Weil, *Chalifen*, IV, p. 181, n. 1; Röhricht, *Geschichte*, p. 1026, où le passage de Burchard cité dans la note 1 est attribué par erreur à Tortose, alors qu'il se rapporte à 'Athlīth (Chastel Pèlerin). Sur l'occupation passagère de Tortose par les Templiers en 1300, voir *Gestes des Chiprois*, p. 305 et suiv.; *Hist. arm. des crois.*, II, p. 849 et suiv.; Amadi, p. 237; Trudon des Ormes, dans *ROL*, V, p. 425 et suiv.

(4) Voir 'Umari, *Ta'rīf*, p. 182; *Dīwān*, f°s 94 v°, 151 v° et 243 r°.

(5) Cette conjecture est tirée du fait que vers 1340, 'Umari (*loc. cit.*) classe Tortose, avec Jebele et Lattakieh, parmi les simples districts sans forteresse; cf. plus haut, p. 193, n. 7, et 237, n. 4.

(6) Nous n'avons pas vu à Notre-Dame les inscriptions arabes signalées par Thomson; cf. plus loin, p. 329, n. 1. Pour les relations de voyage antérieures au milieu du XIXe siècle, voir Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 863 et suiv.

(7) Voir Hagenmeyer, dans *Gesta Francorum*, *loc. cit.*

(8) Voir plus haut, p. 322, et plus loin, p. 331.

(9) Voir Rey, *Étude*, p. 79 et pl. VIII; nous n'avons pas étudié cette ruine. A l'appui de cette hypothèse, on peut alléguer la forme de l'ouvrage, dont le plan carré, flanqué de saillants d'angle, rappelle celui des donjons latins du XIIe siècle (cf. plus haut, p. 109, 281 et suiv.). La tour voisine de celle des Templiers s'élevait aussi dans le voisinage de la mer; cf. plus haut, p. 322, n. 7.

paraît inutile de chercher d'autres vestiges antérieurs aux ravages de Saladin et au sisme de 1202; de fait, le style du château et de l'enceinte trahit le XIIIe siècle plutôt que le XIIe. Dès lors, ces défenses semblent avoir été restaurées ou rebâties par les Templiers, peut-être dès le début du XIIIe siècle, puisque Wilbrand les vit en bon état dès l'année 1212[(1)], et sans doute, ce sont les restes de ce grand travail que nous avons encore sous les yeux. A ce propos, on remarquera que Wilbrand signale onze tours à l'enceinte du château, sans compter la tour bâtie par un roi de France[(2)]; or, le plan Rey (pl. VIII) en montre précisément onze ou douze. Le voyageur allemand ajoute que ce château appartient aux Templiers, qui le gardent avec grand soin. D'autre part, ce judicieux observateur affirme que la ville est petite et peu fortifiée. Or d'après les sources, les ravages de Saladin portèrent surtout sur l'enceinte de la ville; de fait, on l'a vu plus haut, les restes actuels de cette enceinte se réduisent à peu de chose. On peut en conclure que les Templiers concentrèrent leurs efforts sur le château, préférant sacrifier les défenses de la ville, dont l'importance maritime paraît avoir été médiocre dès cette époque; ce programme répondrait bien au rôle militaire des grands ordres au XIIIe siècle.

Après Wilbrand, Yāqūt signale à Tortose, vers 1225, deux tours très fortes, pareilles à des citadelles[(3)]. Désigne-t-il ainsi les deux enceintes du château, ou deux ouvrages importants tels que le donjon K du plan Rey et la tour du roi de France, qui, d'après Wilbrand, paraît avoir occupé une position excentrique? On ne saurait accorder une grande valeur topographique aux termes un peu vagues d'un auteur bien informé, il est vrai, mais dont le livre est une œuvre d'érudition plutôt qu'un recueil de souvenirs personnels, et qui ne semble pas parler de Tortose *de visu*, comme le voyageur allemand.

Enfin, certaines parties de la forteresse pourraient être un peu plus récentes; ainsi la grand'salle, dont l'architecture et la décoration semblent trop avancées pour le début du XIIIe siècle; les grand'salles du Krak et de Margat appartiennent, elles aussi, à la dernière étape dans la construction de ces forteresses[(4)]. Mais on ne saurait descendre beaucoup plus bas, car c'est peu après que commence, pour le Temple comme pour l'Hôpital, la déchéance qui devait aboutir au désastre de Saint-Jean-d'Acre.

(1) Voir plus haut, p. 323.

(2) Louis VII ou Philippe II; cf. Laurent, *Peregrinatores*, p. 169, n. 75. Le baron Rey (*loc. cit.*) voudrait retrouver aussi cette tour dans le donjon K.

(3) Voir plus haut, p. 323.

(4) Voir plus haut, p. 156, 163, 294, 307 et 321, n. 3.

B. NOTRE-DAME DE TORTOSE.

Ce monument solitaire s'élève dans un terrain vague, à l'intérieur de l'enceinte de la ville médiévale, au sud-est du bourg moderne de Ṭarṭūs. Signalé par nos prédécesseurs[1], il était encore inédit quand nous avons passé à Tortose. Dès lors, M. Dussaud en a donné la description, illustrée d'un plan et de deux gravures[2]. Le plan que nous reproduisons ici (fig. 177), d'après nos relevés sommaires, est à peu près identique à celui de M. Dussaud, corrigé par lui-même. L'édifice est une basilique à trois nefs, divisées en cinq travées et terminées par une abside et deux absidioles semi-circulaires, à chevet droit[3]. La nef centrale est voûtée en berceau brisé, renforcé par d'épais doubleaux; les bas côtés le sont en arêtes. Outre la porte principale P, qui s'ouvre dans l'axe de la nef, deux portes latérales N et S sont ménagées dans les façades nord et sud, à la hauteur de la première et de la deuxième travée, entre les contreforts, à forte saillie, qui reçoivent à l'extérieur la poussée des voûtes. La description de nos planches achèvera de donner une idée de ce remarquable édifice, d'une conservation presque parfaite, et qui mériterait une étude définitive.

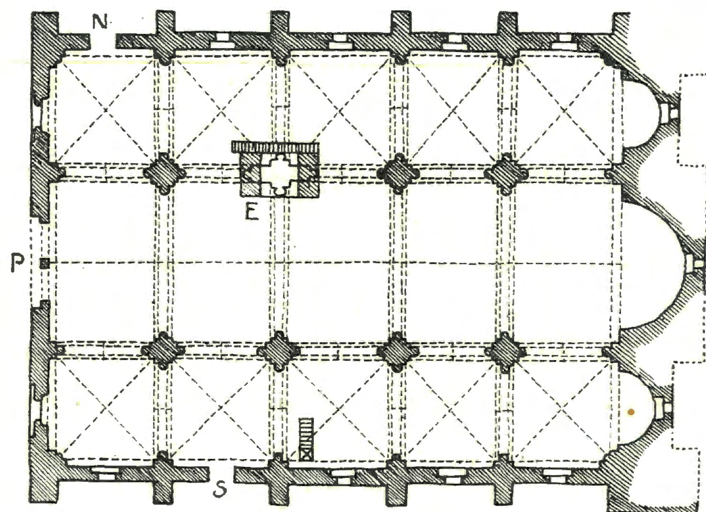


Fig. 177. — Plan de Notre-Dame de Tortose.

[1] Voir Rey, *Étude*, p. 71 et pl. XX; *Colonies*, p. 286; de Vogüé, *Églises*, p. 375. Parmi les descriptions anciennes, nous nous bornons à citer celles de Le Bruyn, *Voyages*, Rouen 1725, II, p. 351 et suiv., et de Buckingham, *Travels*, p. 520 et suiv.

[2] Voir Dussaud, *Voyage 1895*, p. 19 et suiv., pl. VII en bas; *Voyage 1896*, p. 27.

[3] Nous n'avons pas examiné le chevet, dont nous empruntons la forme inachevée au plan de M. Dussaud et à un croquis inédit que nous devons à l'obligeance de M. le marquis de Vogüé. Un croquis inédit du colonel Favre donne aussi au chevet la forme rectangulaire.

Pl. LXXI en bas. — Vue de la façade ouest, bâtie, comme toute l'église et l'enceinte de la ville, en belles pierres de taille à parements lisses. Le porche primitif a conservé sa grande arche, dont les voussoirs sont appareillés avec soin, mais dépourvus de toute moulure; le profil en est brisé et au sommet passe un joint, indice d'une construction latine. A une époque ultérieure, ce porche a été muré au nu de la façade, avec des matériaux d'emprunt, et remplacé par un plus petit, légèrement excentrique au premier, au fond duquel s'ouvre une porte en plein cintre, excentrique aussi. Les cinq hautes baies qui donnent du jour à la nef et aux bas côtés appartiennent à la construction primitive. Elles sont encadrées d'archivoltes, au profil légèrement brisé et à joint vertical, dont les vigoureuses moulures retombaient sur des colonnettes d'angle à double fût. Ceux-ci ont disparu pour la plupart, mais on voit encore les chapiteaux à feuillage, les bagues qui divisaient les fûts en deux moitiés superposées, et quelques restes des socles. La faible flèche du pignon de la nef centrale trahit ce profil aplati des voûtes qui caractérise les églises de la Syrie, où la sécheresse du climat, jointe à la rareté des bois de construction, a dispensé les architectes d'établir, contre les dégâts de la pluie, des charpentes fortement inclinées[1]. A l'angle nord-ouest s'élève un petit minaret hexagone, de style moderne[2].

Pl. LXXI en haut. — Vue de la même façade, prise du sud-ouest et montrant en raccourci le côté sud, avec ses six contreforts extérieurs, marquant les cinq travées du plan; le dernier forme un gros massif de maçonnerie qui contrebute la voûte de l'absidiole du bas côté sud.

Pl. LXXII à gauche. — Vue de la nef, avec sa voûte en berceau brisé, renforcée par d'épais doubleaux retombant sur des colonnes engagées, à chapiteaux sculptés, dont les fûts s'amortissent par des culs-de-lampe, à trois ou quatre mètres du sol. Les arcs formerets qui séparent la nef des bas côtés retombent aussi sur des chapiteaux sculptés. A la base du premier pilier de gauche se dresse l'édicule E (fig. 177), sorte de cube en pierre, dans lequel s'ouvre au sud une niche, à arc brisé, qui paraît conduire à un caveau. L'appareil de ce hors-d'œuvre et le socle du pilier posé sur son sommet prouvent que ce curieux

[1] Voir de Vogüé, *Églises*, p. 179 et suiv.; cf. plus haut, p. 111, n. 1.

[2] M. Dussaud a montré (*loc. cit.*) que Notre-Dame a servi de magasin, puis d'étable, jusque vers le milieu du XIXe siècle, ce qui prouve sa récente affectation au culte musulman. Aux témoignages qu'il cite, on peut ajouter celui de Thomson, dans Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 867, et celui fourni par deux vues de l'église dans de Laborde, *Voyage*, pl. XIII. Le minaret n'y figure pas encore; on peut en conclure qu'il n'a été construit qu'après l'année 1828; cf. plus loin, p. 329, n. 1.

dispositif est contemporain de la construction primitive. On sait qu'à l'époque des croisades, Notre-Dame de Tortose était un sanctuaire de la Vierge vénéré non seulement des chrétiens, mais aussi des musulmans [1]. M. Dussaud en a conclu, avec une grande vraisemblance, que le vocable de Notre-Dame cache un culte plus ancien [2]. L'édicule, qui abritait peut-être cette image de la Vierge emportée à Nicosie par les croisés chassés de Tortose [3], marquerait alors le berceau d'un sanctuaire d'Antaradus. A le voir, on songe involontairement à ces nombreux welis qui couvrent le sol de la Syrie et qui conservent, sous le masque d'un tombeau de saint, la tradition des cultes locaux de l'antiquité [4]; c'est à la survivance d'un de ces cultes que la belle église de Tortose devrait son existence.

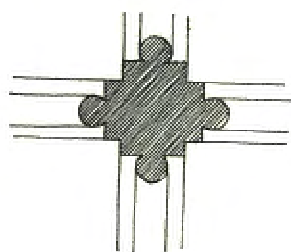


Fig. 178. Notre-Dame, plan d'un pilier.

Au fond s'ouvre l'abside semi-circulaire, voûtée en cul-de-four et percée d'une fenêtre à arc légèrement brisé.

Pl. LXXII à droite. — Vue de la première travée du bas côté sud, prise de la nef; elle prend jour par une fenêtre dont l'ébrasement est encadré d'une moulure. Le gros pilier placé au premier plan à gauche masque la porte S; la colonne engagée qui porte ici la retombée de l'arc doubleau de la nef descend jusqu'au sol, au lieu de s'amortir à mi-hauteur, comme aux autres piliers. Le jour violent qui tombe des fenêtres de la façade ouest éclaire le système des supports des arcs : comme à Saint-Jean de Beyrouth [5], il comporte une pile rectangulaire, cantonnée de quatre colonnes (fig. 178). Les chapiteaux sont sculptés de feuilles d'acanthe, les uns délicatement fouillés, les autres traités plus sommairement, ou simplement épannelés (fig. 179).

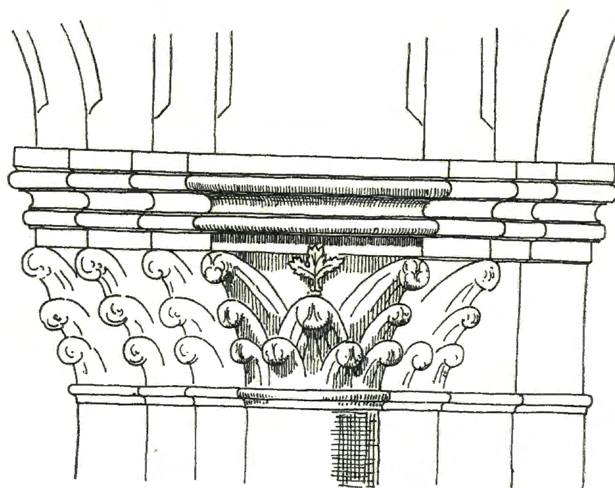


Fig. 179. — Notre-Dame, chapiteaux d'un pilier.

[1] Voir J. de Vitry, Wilbrand et M. Sanuto, cités plus loin, p. 329, n. 2.

[2] Voir *Voyage 1895*, p. 19, n. 1.

[3] Voir Amadi, p. 292; cf. plus loin, p. 330. Nous n'avons pas exploré ce caveau.

[4] Cf. Clermont-Ganneau, *La Palestine inconnue*, p. 50 et suiv.

[5] Voir Enlart, *La cathédrale Saint-Jean de Beyrouth*, p. 4.

A gauche au fond, on voit la petite chaire en bois, d'un travail fort simple, mais non dépourvu d'élégance, qui sert au culte musulman [1].

Pl. LXXIII en bas. — Vue de la deuxième travée du bas côté sud, prise du haut de l'édicule E. Au-dessus de la porte S, à arc surbaissé et brisé, s'ouvre une fenêtre dont la moulure s'appuie sur une corniche prolongeant, dans le mur, le tailloir du chapiteau voisin, dont le feuillage est épannelé.

Aperçu historique. — Suivant une tradition fortement accréditée au moyen âge, Notre-Dame de Tortose fut le premier sanctuaire chrétien consacré à la Vierge. L'apôtre Pierre, élevant ici une modeste église, y aurait célébré les saints mystères. Par la suite, elle jouit d'un grand renom, pour les miracles et les guérisons qu'y opérait sa patronne. Chrétiens et musulmans y accouraient à l'envi, et ils y baptisaient leurs enfants en vue d'une longue vie, ou pour leur faire recouvrer la santé [2].

[1] Suivant Thomson (*loc. cit.*), cette chaire portait (vers 1845) une inscription arabe d'après laquelle l'église fut transformée en mosquée, en 655 (1257), par «Muhammed es-Sultan». Cette information ne peut être exacte, puisque Tortose appartenait alors aux croisés; au surplus, en 1257, il n'y avait pas de sultan Muḥammad en Syrie, ni en Égypte. Nous soupçonnons qu'il s'agit du sultan Muḥammad (1293 à 1341), le frère et le successeur du sultan Khalīl, conquérant de Tortose en 1291; cf. plus haut, p. 324, n. 3. La date était peut-être l'une des dernières années du VIIe (XIIIe) siècle. En effet, Notre-Dame a dû être convertie en mosquée peu après la conquête musulmane, bien que cette opinion semble en désaccord avec Dimachqi (cité plus loin, p. 330). Toujours d'après Thomson, une autre inscription arabe, datée de 782 (1380), commémorait une nouvelle consécration de l'église au culte musulman, peut-être à la suite d'un des sacs de Tortose par les Chypriotes en 1367 et en 1369; voir Machéras, p. 114 (où l'on voit que l'ancienne église métropolitaine, c'est-à-dire Notre-Dame, était alors un magasin pour la flotte musulmane) et 160; trad. p. 116 et 164; Strambaldi, p. 84 et 116; Amadi, p. 417 et 427. Ces inscriptions, que nous n'avons pas vues (cf. Walpole, *Travels*, III, p. 388), prouveraient que Notre-Dame a servi de mosquée bien avant le XIXe siècle; cf. plus haut, p. 327, n. 2, et plus loin, p. 330, n. 3.

[2] Le texte le plus complet à ce sujet est dans J. de Vitry (vers 1226), p. 1072 : «Inde Anteradensis civitas.... vulgari autem appellatione hodie dicitur Tortosa; in qua beatus Petrus..... in honore beatæ virginis Mariæ modicam fundavit ecclesiolam, in qua etiam divina celebravit mysteria; quæ usque hodie in magno habetur honore, et multorum populorum accessu frequentatur, eo quod beata virgo in illo loco sibi ab infantia primitivæ Ecclesiæ consecrato, multa operatur miracula et infirmis illuc venientibus grata confert subsidia sanitatum. Dicitur autem a multis, quod inter omnes beatæ Mariæ ecclesias ista fuerit prima; non solum autem a Christianis, sed etiam a Saracenis in magna habetur reverentia, qui suos filios plerumque ad præfatam ecclesiam adducunt baptizandos, ut diutius vivant, vel ut corporalem recuperent sanitatem».

Voir aussi G. de Tyr (vers 1185), dans *Hist. occ. des crois.*, I, p. 1065 (...Antarados, hodie vero corrupta nuncupatione Tortosa appellatur; ubi apostolus Petrus... in honore Dei genitricis dicitur basilicam fundasse modicam, quæ multo populorum usque hodie frequentatur accessu; et ubi

La renommée de ce pèlerinage se soutint jusqu'à la fin des croisades[1]. Après la chute de Tortose (1291), la précieuse image de la Vierge fut apportée dans l'île de Chypre; en 1308, elle y fut déposée dans un couvent de femmes qui prit alors le nom de Notre-Dame de Tortose[2]. Toutefois, le prestige de la vraie Notre-Dame paraît avoir survécu au rapt de son idole, si l'on en croit un auteur arabe et musulman bien informé des choses de Syrie, qui écrivait ceci vers l'année 1325 : «Anṭarsūs (Tortose) est une ville de la côte de Syrie. Les chrétiens y possèdent une église, vaste édifice qui renferme un sanctuaire, le premier, d'après la tradition, qui ait été placé sous le vocable de Marie»[3].

divinitus, per ejusdem semper virginis intercessionem, multa dicitur indigentibus fidelibus præstari beneficia); *La citez de Jherusalem* (vers 1187), dans de Vogüé, *Églises*, p. 451; Wilbrand (1212), dans Laurent, *Peregrinatores*, p. 169 en bas (Et est in ea ecclesia parva maxime venerationis, quam b. Petrus et Paulus.... ex angelica admonitione propriis manibus ex incultis lapidibus sancte Marie tunc primo composuerunt.... Hec erat prima ecclesia, que in honore domine nostre semperque virginis Marie fuit edificata et dedicata. Et est in ea hodie sedes episcopalis. Ubi domina nostra, Dei genitrix, semper virgo Maria eciam ipsis infidelibus Sarracenis multa prestat beneficia); ms. Rothelin (pour l'année 1229), dans *Hist. occ. des crois.*, II, p. 514 (A Tortouse estoit la premiere eglyse qui fu faite en l'onneur de la Mere Dieu, et entre Nostre Dame et Saint Pierre l'apostre l'en coumancierent premierement); Burchard (1283), dans Laurent, *Peregrinatores*, p. 30 (In Anterado b. Petrus multo tempore predicavit.... Ibi eciam b. Petrus primam ecclesiam in honore beate virginis construxit; que hodie permanet. In hac ego celebravi missam, nam sex diebus ibi steti); Pipino, dans Muratori, *Antiquitates*, VII, p. 805 (même texte que Burchard), et dans *Hist. occ. des crois.*, II, p. 120, note *a* (cf. Ernoul, p. 352, n. 2); M. Sanuto (vers 1310), p. 245 en haut (Ibi b. Petrus.... parvulam ædificavit ecclesiam, ad honorem beatæ virginis; et dicitur fuisse prima ecclesia ad honorem ejus erecta; propter quod piissima mater Dei multa ibi operatur miracula, ita ut etiam ab infidelibus in reverentia habeatur); cf. Rey, *Colonies*, *loc. cit.*; Dussaud, *loc. cit.*

[1] Parmi les pèlerins célèbres de cette époque, nous citerons Conrad, évêque de Halberstadt (1204), Hugues Ier, roi de Chypre (1218), et le sire de Joinville (1253); voir Joinville, *Histoire de saint Louis*, éd. de Wailly, p. 328; *Gestes des Chiprois*, p. 27; *Hist. arm. des crois.*, II, p. 670; Röhricht, *Regesta*, p. 242, n° 903, n. 1; *Geschichte*, p. 695 et 891. Jacques de Vitry y prêcha en 1217 et Burchard y célébra la messe en 1283; voir Röhricht, *Geschichte*, p. 721, et la note précédente.

[2] Voir Amadi, p. 292; cf. plus haut, p. 328. Suivant Ritter, *Erdkunde*, XVII, p. 863, cette image est signalée dès le milieu du xiie siècle et d'après Rey, *loc. cit.*, elle était peinte sur bois et attribuée à saint Luc; ces deux auteurs ne citent pas leurs sources.

[3] Voir Dimachqi, p. 207, dern. l. Nous serrons de près le texte arabe de Dorn, la traduction Mehren (p. 283) étant défigurée par une faute de copiste dans le ms. de Paris; nous traduisons *baït* par «sanctuaire» (Le Strange, *Palestine*, p. 395 : chapel), l'existence d'un couvent (trad. Mehren) à Notre-Dame ne paraissant pas démontrée d'autre part. Dimachqi, comme Sanuto quelques années avant lui, travaillait peut-être sur des sources plus anciennes; mais il a passé la plus grande partie de sa vie dans la Syrie centrale et devait être mieux informé des choses de son pays. Sur la transformation de l'église en mosquée, voir plus haut, p. 327, n. 2, et 329, n. 1.

Sous la domination latine, Tortose fut le siège d'un évêché[1] dont la cathédrale fut l'église Notre-Dame[2].

Le premier texte relatif à l'édifice remonte au milieu du xiie siècle[3]; il est d'un géographe arabe et musulman, mais écrivant pour un prince chrétien : «Anṭarsūs (Tortose) est une petite ville au bord de la mer, munie d'une enceinte bien fortifiée. Non loin d'elle, dans la mer, se trouve l'île d'Arwād, une grande île; elle renferme une église grande, fréquentée, de construction solide, haute et fortifiée, munie de portes en fer, et pareille à une forteresse»[4].

Si l'on nous objecte qu'Idrīsi place son église, non à Tortose, mais dans l'île de Ruwād, nous répondrons qu'à la rigueur, on peut tourner la difficulté : il suffit de rapporter les mots «elle renferme . . . » à la ville de Tortose, en considérant la phrase précédente comme une simple parenthèse. Mais cette interprétation, qui fait un peu violence à la langue, nous paraît superflue. Idrīsi n'écrit pas en témoin oculaire, du moins pour la Syrie, qu'il n'avait apparemment pas visitée. A l'endroit de Notre-Dame, il peut avoir été trompé par son informateur, ou s'être trompé lui-même, en plaçant à Ruwād l'église de Tortose; en effet, il est difficile d'admettre l'existence de deux églises célèbres, l'une à Tortose, l'autre à Ruwād et dont aucun autre auteur, à notre connaissance, ne ferait mention. Nous conclurons qu'Idrīsi décrit ici Notre-Dame de Tortose et nous reviendrons sur ce texte en discutant l'origine de l'édifice actuel.

Au mois de juillet 1188, Saladin dévasta l'église de Tortose[5]. La preuve

[1] Voir Ducange-Rey, *Familles*, p. 809 et suiv., et les sources des croisades, *passim*.

[2] Ce dernier fait est attesté par Wilbrand en 1212, et confirmé par le sermon qu'y prêcha l'évêque Jacques de Vitry en 1217; cf. plus haut, p. 329, n. 2, et 330, n. 1.

[3] Nous n'avons pas dépouillé méthodiquement, à ce sujet, les géographes arabes et les pèlerinages chrétiens antérieurs aux croisades.

[4] Voir Idrīsi (1154), trad. Jaubert, I, p. 359; trad. Gildemeister, dans *Z D P V*, VIII, p. 138. Le texte original de ce passage est mutilé dans l'édition de Rome (1592) et ne figure qu'en partie dans la *Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrîsî*, éd. Dozy et de Goeje, p. 283. Le voici d'après Paris 2222, f° 93 v° en bas (cf. Paris 2221, f° 138 v° en bas, sans variante à signaler) : ومدينة انطرسوس مدينة صغيرة على البحر لها سور حصين وعلى مقربةٍ منها فى البحر جزيرة ارواد وهى جزيرة كبيرة فيها كنيسة كبيرة معمورة مُتْقَنة البناء شاهقة منيعة ذات أبواب حديدٍ وهى كالمَحْرَس.
L'épithète *ma'mūra* signifie «en bon état» ou «fréquentée» (Gildemeister : bewohnte) et fait peut-être allusion au pèlerinage; l'épithète *manī'a* semble indiquer que l'église était positivement fortifiée, du moins entourée d'un mur d'enceinte. Le dernier mot *maḥras* est synonyme de *ḥiṣn* «forteresse»; voir *Description de l'Afrique*, *loc. cit.* Les mots *wa-hīya ka-l-maḥras* expriment une simple comparaison entre l'aspect de l'église et celui d'une citadelle; toutefois, rapprochés de l'épithète *manī'a*, ils autorisent à conclure que Notre-Dame était alors une église fortifiée; cf. plus loin, p. 333.

[5] Bahā' al-dīn, p. 80, et dans Abū Chāma, II, p. 126, dern. l. : وخرّب البيعة وهى بيعة عظيمة

qu'il s'agit bien de Notre-Dame est fournie par les deux chroniqueurs auxquels nous empruntons ce fait; nous y reviendrons tout à l'heure.

Au mois de mai 1202, la ville de Tortose fut ravagée par un tremblement de terre, mais Notre-Dame fut épargnée par le fléau [1].

Plusieurs actes pontificaux font mention de Notre-Dame au XIIIe siècle [2]. Nous n'en citerons qu'un, le seul, à notre connaissance, qui offre quelque intérêt pour l'histoire de l'édifice. C'est un bref du pape à l'évêque de Tortose, du 26 avril 1265, d'où il semble résulter qu'on désignait sous le nom de Sainte-Marie la crypte d'une église consacrée à saint André [3]. Si cette interprétation est exacte et s'il s'agit bien de Notre-Dame, on doit en conclure que le patronage de la Vierge, en théorie du moins, était limité à la crypte de cette église, c'est-à-dire, probablement, à l'édicule E et à ce caveau dans lequel nous avons cherché le berceau d'un vieux culte phénicien [4]. Aux temps primitifs de l'Église, le sanctuaire antique aurait fait place à cette chapelle de la Vierge dont la tradition attribue l'origine à saint Pierre lui-même. Plus tard, on l'aurait remplacée par une église plus vaste, consacrée à saint André et abritant en sous-sol le

عندهم محجوج إليها من أقطار بلادهم «et il ruina l'église, une église qu'ils (les chrétiens) vénèrent et à laquelle ils se rendent en pèlerinage de tous les points de leurs pays»; cf. trad. Wilson, p. 128; *Hist. or. des crois.*, III, p. 109; IV, p. 355. — Et Abu l-faraj, trad. Bruns, p. 415 : «Saladinus destruxit (syr. *aḥreb*) murum Antaradi, castellum, et ecclesiam celebrem Mariæ Deiparæ»; cf. *Hist. arm. des crois.*, I, p. 302; Röhricht, *Geschichte*, p. 475; Dussaud, *op. cit.*, p. 20, n. 1. Dans *Notes croisades*, p. 424 (40), nous avons dit que le verbe *kharaba* (ou *kharraba*) signifie «ruiner» et non «détruire», et que seule la traduction de l'Académie (dévasta) est tout à fait correcte (Wilson : razed to the ground; Röhricht : zerstörte); nous en avons conclu que l'église actuelle peut être celle signalée par Idrīsi. Mais les auteurs arabes employant le même verbe (ou *akhraba*) pour indiquer la destruction de l'enceinte par Saladin, la nuance que nous exprimions alors nous paraît un peu subtile; cf. plus loin, p. 333 en bas. Notre vénéré maître M. Nöldeke nous écrit que l'arabe *kharraba* et le syriaque *aḥreb*, qui rend souvent le grec ἐρημοῦν, signifient plutôt «dévaster» que «détruire de fond en comble», et qu'il faut tenir compte de l'exagération fréquente des auteurs en pareil cas. D'autre part, ajoute-t-il, les ravages de Saladin paraissant avoir été très violents, on n'est pas en droit de conclure de ces deux verbes que l'église fut simplement pillée ou dévastée.

(1) Voir Röhricht, *Geschichte*, p. 486. Nous ne trouvons le nom de l'église ni dans les sources arabes, ni dans celles, citées par Röhricht (*pag. cit.*, n. 3), que nous avons sous la main.

(2) Voir les index dans Delaville, *Cartulaire*, et Röhricht, *Regesta*.

(3) «Clemens IV (Guillelmo), episcopo Anteradensi, significat, se inhibere, ne quis ad diruendam ecclesiam S. Mariæ Anteradensem aut illam S. Andreæ apostoli, *infra cujus ambitum dicta ecclesia S. Mariæ dicatur contineri*, absque legati Apostolicæ Sedis aut episcopi assensu manum apponere præsumat.» C'est ainsi que Röhricht (*Regesta*, addit. p. 89 en haut, n° 1337a) résume ce document, en citant Sbaralea et Potthast. Ce dernier auteur ne fournit rien de plus à ce sujet, et nous n'avons pu consulter Sbaralea (cité *Bullar. Francisc.*, III, p. 4, n° 6 dans Potthast).

(4) Voir plus haut, p. 328 en haut.

sanctuaire de la Vierge, sous l'édicule E; mais dans la tradition populaire, le nom plus glorieux de Notre-Dame serait resté attaché au monument tout entier.

Conclusions. — L'édifice actuel est-il le même que l'église signalée par Idrīsi au milieu du XIIe siècle? M. Dussaud est tenté de le croire : «En l'absence de date certaine, nous présenterons une conjecture. Édrisi cite une très grande église à Ruad. Aucun autre auteur n'en fait mention. Édrisi doit faire confusion, l'église dont il parle ne peut être que la cathédrale de Tortose. Mais alors elle était construite et déjà célèbre en 1154» [1]. Si nous pensons, avec M. Dussaud, que l'église d'Idrīsi est bien celle de Tortose, il nous paraît prudent de faire une réserve sur le second point. Suivant un biographe arabe du roi Roger de Sicile, le livre d'Idrīsi fut rédigé sur les rapports de voyageurs envoyés tout exprès par le roi; d'après l'auteur lui-même, il fut achevé en 1154 [2]. Le passage relatif à l'église de Ruwād (Tortose) a donc été écrit auparavant, d'autant qu'Idrīsi, né en 1100, devait travailler depuis assez longtemps au service du roi, qui mourut dès cette année 1154; sa description se rapporte ainsi au plus tard au milieu du XIIe siècle et à moins d'une coïncidence fortuite, l'église décrite n'était pas tout à fait neuve alors. Or, si le plan de l'édifice actuel est compatible avec une date aussi reculée, son style paraît l'être moins [3]. D'ailleurs, il semble bien qu'Idrīsi décrit une église fortifiée [4], alors qu'aujourd'hui, Notre-Dame n'offre aucune trace de fortification [5].

D'autre part, on a vu qu'en 1188, Saladin détruisit, ou du moins dévasta Notre-Dame. Malgré les réserves qu'on doit faire sur la valeur de ce témoignage,

(1) Voir Dussaud, *Voyage 1895*, p. 21, n. 3.

(2) Voir *Description de l'Afrique*, introduction, p. IV.

(3) M. le comte de Lasteyrie, auquel nous avons montré nos relevés de Notre-Dame, a bien voulu nous dire que suivant lui, le plan de l'édifice appartient au XIIe siècle; mais le style des chapiteaux trahit une époque moins haute, soit la fin du XIIe siècle, soit plutôt le début du XIIIe. Au reste, il se peut que les chapiteaux aient été achevés après l'église, car à cette époque, on sculptait souvent après la pose, contrairement à une opinion de Viollet-le-Duc (cf. de Lasteyrie, *Architecture*, p. 605; Enlart, *Manuel*, I, p. 14 et 375). En ce qui concerne Tortose, cette conjecture paraît confirmée par les chapiteaux épannelés signalés plus haut, p. 328. Quant aux textes, il faut s'en servir avec une grande prudence. Nous espérons ne pas trahir la pensée de notre savant confrère en résumant ici son lumineux exposé. Ajoutons que le plan de l'église latine de Beyrouth, qui rappelle beaucoup celui de Tortose, ne paraît pas antérieur au troisième quart du XIIe siècle; voir Enlart, *La cathédrale Saint-Jean de Beyrouth*, p. 12.

(4) Voir plus haut, p. 331, n. 4.

(5) En 1850, Walpole (*Travels*, III, p. 329) crut la voir fortifiée (it is fortified and seems to have mounted guns); mais cette observation, si elle est exacte, ne saurait s'appliquer au XIIe siècle.

au point de vue de l'histoire du monument[1], il n'est pas défendu de supposer que l'église fut détruite par Saladin et rebâtie peu après, peut-être sur le même plan, et que nous avons sous les yeux ce nouvel édifice, épargné par le sisme de 1202[2]. Mais le style du monument ne nous autorise guère à lui assigner une date encore plus récente; en tout cas, l'église visée par le bref de 1265[3] est bien l'édifice actuel.

ʿAMRĪT.

Les ruines de cette nécropole phénicienne ont été étudiées par Renan, dans un livre célèbre; il serait puéril de rien vouloir ajouter à son admirable description. Notre seul but est de montrer que les principaux monuments de ʿAmrīt n'ont guère changé depuis lors.

Pl. LXXIV en haut. — Vue du Maʿbad ou «Temple», prise du nord-est et montrant la *cella*, reposant sur un socle en roc vif, ouverte au nord et couronnée par un toit monolithe[4]. Au fond, à droite et à gauche, on voit les parois ouest et sud de la cour du sanctuaire, taillées dans le roc.

Pl. LXXV à gauche. — Vue du même monument, prise de l'est-sud-est.

Pl. LXXIV en bas. — Vue des deux grands Magāzil ou «Fuseaux», prise du sud-est. A droite au premier plan, le monument B[5], le plus beau des deux, avec son soubassement circulaire, orné de quatre lions engagés, son corps cylindrique ou légèrement tronconique, à deux étages décorés d'une corniche à denticules, et sa calotte hémisphérique. Au centre et au second plan, le monument A, avec son socle cubique, son corps tronconique et son pyramidion pentagone. A gauche au fond, on aperçoit la mer, avec l'île et les maisons blanches du village de Ruwād.

Pl. LXXV à droite en haut. — Vue du monument C[6], prise du sud-est; l'entrée du caveau est marquée par le cavalier en manteau blanc qui tient son

(1) Voir plus haut, p. 331, n. 5.
(2) Voir plus haut, p. 332.
(3) Voir plus haut, p. 332.
(4) Voir Renan, *Mission*, p. 62 et suiv.; atlas, pl. VII, VIII et X. La brèche qui laisse passer le jour au fond de la *cella*, dans l'angle sud-ouest, à la hauteur de la deuxième assise, et l'écornure à l'angle sud-est de cette assise se voient déjà dans les relevés de Renan.
(5) Voir Renan, *Mission*, p. 72 et suiv.; atlas, pl. VII, XI et suiv.
(6) Voir Renan, *Mission*, p. 74; atlas, pl. VII et XVII.

cheval par la bride. Au centre en arrière, on voit le monument A et dans le fond, la mer, avec l'île et le village de Ruwād[1].

Pl. LXXV à droite en bas. — Vue du Burj el-bezzāq ou «tour de l'Escargot»[2], prise du sud-sud-ouest et montrant ses faces sud-est et sud-ouest.

Pl. LXXVI. — Deux vues du même monument, prises du nord-est (en haut) et de l'est (en bas), et montrant, sous deux angles différents, ses faces nord-est et sud-est, avec la fenêtre de la chambre funéraire supérieure, ouverte dans la troisième et la quatrième assise de la face nord-est, ainsi que la partie conservée de la corniche[3].

BEYROUTH.

En 1827, Léon de Laborde vit encore les restes de l'enceinte médiévale de Beyrouth, les portes de la ville et les tours qui défendaient le port. A juger par les dessins pittoresques, mais un peu sommaires, qu'il en a publiés, ces ouvrages trahissaient une origine arabe plutôt que latine; les tours du port, notamment, ressemblaient à la tour des Lions, sur la Marine de Tripoli[4]. En revanche, la grande Mosquée, qui s'élève encore au centre de la vieille ville, répond à la cathédrale latine, un peu mutilée par les Arabes[5].

Sous les sultans Mamlouks, Beyrouth relevait de la province de Damas[6]. A cette époque appartiennent les plus anciennes parmi les inscriptions arabes qui se voient encore, en petit nombre, dans la grande Mosquée et dans le vieux quartier qui l'environne.

(1) D'après cette photographie, la position des trois Magāzil, entre eux et par rapport à Ruwād, ne serait pas tout à fait exacte dans le plan de Renan (pl. VII).
(2) Voir Renan, *Mission*, p. 80 et suiv.; atlas, pl. VII et XIV à XVI.
(3) Prises entre 9 h. 1/2 et 10 heures du matin, ces trois photographies permettent de contrôler l'orientation du monument; elle est exacte dans le plan de Renan, pl. VII. La face sud-est est celle que Gaillardot (*Mission*, p. 82 et suiv.) appelle *est*.
(4) Voir de Laborde, *Voyage*, pl. XXVII. Dans la lettre citée plus haut, p. 124, M. Paul Savoie nous écrivait ceci : «Enfin, je crois bien me rappeler que la tour qui dominait l'ancien port de Beyrouth était de même facture que les tours de Tripoli». Ce témoignage confirme l'origine arabe des tours du port et prouve que l'une d'elles, au moins, n'a disparu que récemment.
(5) L'attitude hostile de la population musulmane ne nous a pas permis de l'explorer à loisir. Dès lors, elle a fait l'objet d'une étude remarquable; voir Enlart, *La cathédrale Saint-Jean de Beyrouth*, dans les *Mémoires du Centenaire de la Société nationale des Antiquaires de France* (1904).
(6) Voir ʿUmari, *Taʿrīf*, p. 179; Khalīl, *Zubda*, p. 48; *Dīwān*, f°s 88 v°, 147 v° et 238 v°.

LA GRANDE MOSQUÉE DE BAALBEK.

Si les monuments antiques de Baalbek n'ont plus de secrets pour l'archéologie, la grande Mosquée de cette ville n'a pas encore fait l'objet d'une étude spéciale, qu'elle mérite à plus d'un titre [1]. Cet édifice, un des plus vieux sanctuaires musulmans de la Syrie, semble avoir gardé, en partie, son aspect primitif [2]. L'état de ruine et d'abandon dans lequel il se trouve permet du moins d'étudier l'ossature de la construction. Or, à l'inverse de la plupart des grandes Mosquées syriennes, qui sont des sanctuaires païens ou chrétiens transformés en mosquée, celle-ci paraît avoir été fondée, ou du moins entièrement construite par les musulmans [3]. D'autre part, les fûts et les chapiteaux antiques dont elle est pleine lui donne, pour l'histoire de l'architecture préislamique à Baalbek, une importance qu'on n'a pas assez soulignée.

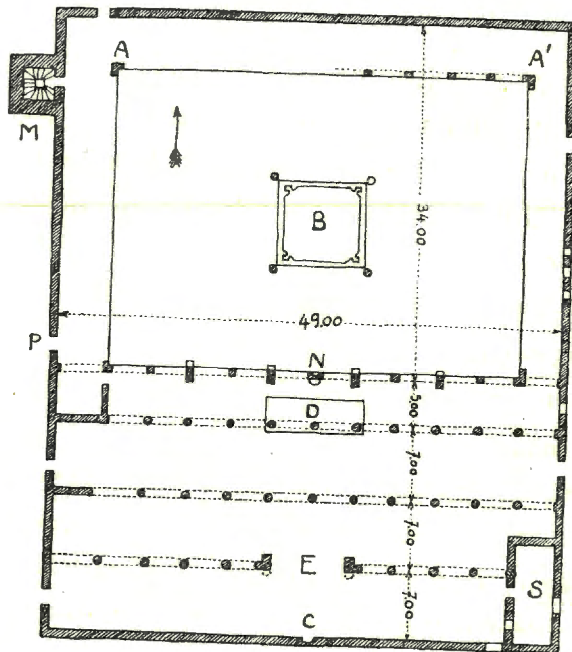


Fig. 180. — Plan de la grande Mosquée de Baalbek.

Le plan de l'édifice (fig. 180) est celui de la plupart des grandes Mosquées

(1) Bien que Baalbek ne figure pas dans notre itinéraire de 1895, nous publions ici le plan sommaire de cet édifice, relevé par l'un de nous à notre retour, ainsi que quelques photographies prises en 1893, alors que nous étions occupé à copier les inscriptions arabes de Baalbek. Ces documents ne sont plus tout à fait inédits; voir *Amida*, p. 311 et 324, fig. 258, 271 et suiv.; Thiersch, *Pharos*, p. 234 et fig. 420. Nous les groupons ici autour d'une petite étude qui nous a été demandée par quelques amis. D'autre part, nos relevés épigraphiques ont été complétés par M. Sobernheim, dont l'important mémoire paraîtra dans les travaux de l'expédition archéologique allemande à Baalbek.

(2) Il a peut-être été réparé par Nūr al-dīn, après le sisme de 1158, qui fit de grands ravages à Baalbek, puis sous les Ayyoubides et les Mamlouks, suivant quelques inscriptions gravées sur ses murs. La plupart de ces textes sont des décrets administratifs, sans rapport avec l'histoire de l'édifice; ils prouvent du moins que la grande Mosquée est restée prospère jusqu'à la fin de la dynastie des Mamlouks. En 1318, elle fut gravement compromise par une inondation; voir Alouf, *Histoire de Baalbek*, trad. allemande (médiocre), Beyrouth 1900, p. 74 et 81.

(3) Suivant la tradition, la grande Mosquée s'élève sur l'emplacement d'une église de Saint-Jean; voir Alouf, *op. cit.*, p. 156, et le petit guide français de Baalbek (Beyrouth 1895). Les matériaux anciens proviendraient alors de cette église; mais il n'en reste pas d'autres traces.

méditerranéennes avant la conquête ottomane. Dans la règle, celui-ci comporte une enceinte rectangulaire, percée de plusieurs portes et qui renferme une cour à ciel ouvert, bordée de portiques sur les quatre côtés. Celui qui est tourné vers la Mecque, en Syrie le portique sud, est plus profond que les autres et forme une salle hypostyle, divisée en plusieurs nefs par des rangées de colonnes ou de piliers; ceux-ci portent des arcs brisés qui soutiennent un plafond en charpente. En Égypte, ce plafond est couvert d'une terrasse en terre battue; en Syrie, à cause du climat, la terrasse est remplacée, le plus souvent, par des toits à double pente. Cette salle est réservée aux cérémonies du culte et forme le sanctuaire proprement dit. Au milieu du mur de fond est creusée la niche de la qibla, marquant, pour la prière, la direction de la Mecque; nous passons sur le mobilier du culte, dont la grande Mosquée de Baalbek n'a conservé aucun vestige.

Les autres côtés de la cour sont bordés par un portique simple, à colonnes ou à piliers soutenant des arcs pareils à ceux du sanctuaire. Au centre s'élève le bassin aux ablutions, de forme carrée ou octogone, rarement circulaire, qu'abrite un auvent sur colonnes ou un pavillon. Le minaret pour l'appel à la prière s'élève au milieu de l'une des faces extérieures de l'enceinte, comme à la grande Mosquée de Kairouan, ou près d'un angle, comme à Baalbek, ou à quelque distance de l'édifice, comme certains de nos clochers primitifs, ainsi à Sāmarrā (Malwiyya), au Caire (Ibn Ṭūlūn) et à Dehli (Quṭb manār).

La grande Mosquée de Baalbek répond de tout point à cette description [1]. Bien qu'en ruine et grossièrement réparé, le mur de clôture est conservé sur les

(1) Nous ne pouvons citer ici tous les travaux consacrés au plan des Mosquées depuis nos premières recherches à ce sujet; voir en dernier lieu Saladin, *Manuel*, p. 46 et *passim*; Benoit, *Architecture, Orient médiéval et moderne*, p. 213 et *passim*; cf. plus haut, p. 117, 165, 175, 202 et 206. Deux édifices présentent, dans leur plan et leurs dispositions générales, une étroite analogie avec la grande Mosquée de Baalbek : ce sont les grandes Mosquées de Boṣrā et de Dērʿāt, dans le Ḥaurān, dont la fondation paraît aussi remonter aux origines de l'Islam. La première, signalée par plusieurs explorateurs, mériterait une étude détaillée, qu'il est peut-être trop tard pour entreprendre; quand nous l'avons visité en 1894, ce curieux monument était dans un état de ruine avancé. De la deuxième, nous avons relevé, la même année, un plan sommaire qui sera publié avec les inscriptions arabes de Dērʿāt. A ce groupe se rattache encore la grande Mosquée de Ramleh, qu'il ne faut pas confondre avec l'église latine, transformée en mosquée. Dès la fin du XIXe siècle, cet édifice était complètement en ruine, à part son minaret, la célèbre tour de Ramleh. Bien que les arcs et les murs encore debout à cette époque nous aient paru provenir de la restauration du sultan Baibars au XIIIe siècle, le plan général remonte sans doute à la fondation de l'édifice sous le calife Sulaimān, à la fin du Ier siècle de l'hégire (début du VIIIe siècle). Dans la plupart des autres grandes Mosquées syriennes, ainsi celles de Jérusalem (el-Aqṣā), de Damas, de Ḥōmṣ, de Ḥamā et d'Alep, qui sont des églises transformées, on s'est efforcé d'adapter à ce plan, tant bien que mal, des dispositions antérieures à l'Islam.

quatre côtés. Les portiques simples ont disparu; il n'en reste que la base de quelques piliers sur le côté nord, et les deux doubles antes A et A′, en retour d'équerre, placées aux deux extrémités de ce côté (fig. 180 et pl. LXXVII en haut[1]).

Le sanctuaire est mieux conservé. Il est divisé en quatre nefs de douze travées, par trois rangées d'arcades sur colonnes, dirigées d'ouest en est, et séparé de la cour par une quatrième rangée sur piliers, renforcés, de deux en deux, par un double contrefort (fig. 180, pl. LXXVII en bas et LXXVIII en bas)[2]. Les arcs sont brisés au sommet et fermés par une clef; la forme aplatie et l'appareillage irrégulier de leurs claveaux trahit une main-d'œuvre arabe. Quelques-uns sont légèrement outrepassés à leur naissance, non par suite d'un parti systématique, mais, à ce qu'il semble, dans le but de racheter l'inégalité des colonnes (pl. LXXVII en bas, et LXXVIII). En effet, suivant un usage presque constant dans les mosquées de ce groupe, les colonnes, avec leurs chapiteaux, ont été enlevées à des monuments pré-islamiques. Les fûts monolithes, faits de matériaux disparates, sont inégaux en galbe, en diamètre et en longueur, et les sculptures des chapiteaux trahissent l'évolution du style, depuis l'âge des Antonins jusque vers la fin de l'époque byzantine. Quant aux bases, elles sont enterrées pour la plupart; celles qui dépassent encore le niveau du sol ne sont que des socles grossiers, destinés à racheter, par en bas, le trop court des fûts. La preuve que l'architecte n'a su qu'utiliser des matériaux anciens pour les parties sculptées, c'est que les piliers en bordure de la cour, dont la construction est purement arabe, sont dépourvus de tout décor, même d'une simple moulure (pl. LXXVII en bas)[3]. Nous relevons encore, sur le plan, quelques détails intéressants.

Vers le fond du sanctuaire, au milieu de la rangée qui sépare les deux dernières nefs, s'ouvre un arc E, plus large que les autres. Son sommet dépassant à peine celui des arcs voisins, le trop long de sa flèche est racheté par en bas, où il retombe jusque près du sol, sur de courts piliers adossés à deux colonnes et formant contreforts du côté de la cour (fig. 180 et pl. LXXVIII en bas). Quel est le but de ce dispositif? On sait que dans certaines grandes Mosquées à plan classique, les nefs du sanctuaire, qu'elles soient parallèles ou perpendiculaires

[1] On voit ici, à droite et en avant du minaret, la double ante A de l'angle nord-ouest.

[2] Les contreforts intérieurs portaient peut-être des arcs doubleaux, ou des maîtresses poutres, destinés à raidir la couverture de la première travée sur la cour.

[3] Les doubles antes A et A′ ont un tailloir chanfreiné très simple, comme les piliers de certaines églises occidentales au XIe et au XIIe siècle. Il semble que cette partie de l'édifice, ainsi que le sommet du minaret voisin, n'est pas contemporaine de la fondation; cf. plus loin, p. 340.

à l'axe d'orientation, sont coupées au milieu par un vaisseau plus large, qui le traverse depuis la cour jusqu'au miḥrāb[1]. Ailleurs[2], ce vaisseau se réduit à une sorte de pavillon, placé devant le miḥrāb et que recouvre, dans la règle, une petite coupole; c'est à cette dernière variété que se rattache la grande Mosquée de Baalbek. Les deux consoles placées sous la retombée du grand arc et tournées vers la qibla (pl. LXXVIII en bas, à gauche) paraissent avoir porté des colonnes ou quelque autre dispositif pour la couverture de l'espace réservé devant le miḥrāb C.

Dans le pilier central de la rangée sur la cour, du côté de celle-ci, est creusée une niche en cul-de-four N (fig. 180 et pl. LXXVII en bas), pareille à celle du miḥrāb C. A juger par les détails de l'appareil, cette niche fort bien conservée appartient à la construction primitive; elle est surmontée d'un petit champ creux rectangulaire, qui renfermait peut-être la plaque d'une inscription. Ce curieux dispositif n'est pas unique : dans la grande Mosquée de Diarbekr, une niche s'ouvre aussi sur la cour, dans l'axe du vaisseau central. Cette niche est surmontée d'un balcon de bois, qu'abrite un auvent et auquel une large baie percée dans le mur donne accès depuis l'intérieur[3]. Si la niche de Baalbek n'a plus de balcon, c'est qu'ici, toutes les parties de bois ont disparu dès longtemps; peut-être était-il soutenu par cette console en pierre qui fait saillie sur le nu du mur, droit au-dessus de la niche. D'autre part, celle-ci paraît plus ancienne que celle de Diarbekr, dont le style trahit une époque avancée; mais quelle qu'en soit la date, la niche de Diarbekr consacre sans doute, comme celle de Baalbek, une ancienne tradition, qui paraît remonter, par delà les origines de l'Islam, jusqu'à l'architecture civile des Sassanides[4].

Derrière la niche N paraissent les traces d'une clôture rectangulaire D, dont la plinthe en pierre se voit encore sur le sol (pl. LXXVIII en bas). C'est là, sans doute, que s'élevait la dikka, c'est-à-dire l'estrade réservée aux prêtres chargés de répéter, pour les fidèles assemblés au fond du sanctuaire, les paroles de l'imām officiant devant le miḥrāb. La place de cette estrade, qu'on trouve dans la plupart des grandes Mosquées, n'est pas absolument fixe; mais elle ne s'éloigne jamais de l'axe d'orientation passant par le centre de la cour et par le miḥrāb.

[1] Ainsi à Tlemcen, à Kairouan, au Caire (Ḥākim), à Damas, à Diarbekr, et plus tard à Éphèse (mosquée d'Aya suluk, XIVe siècle).

[2] Par exemple à Tlemcen (Manṣūra) et au Caire (el-Azhar et Baibars).

[3] Voir *Amida*, pl. VIII en haut, p. 311 et *passim*.

[4] Voir la thèse ingénieuse de Rhodokanakis, dans *Wörter und Sachen*, III (1911), p. 118 et suiv., et dans *WZKM*, XIX, p. 298; XXV, p. 80; cf. Becker, dans *Orientalische Studien* (*Festschrift Nöldeke*), p. 331 et suiv., et *Der Islam*, III (1912), p. 392.

Dans l'angle sud-est du sanctuaire est ménagée une chambre barlongue S, qui renfermait soit une sépulture, soit une sorte de sacristie, peut-être une bibliothèque. Au centre de la cour (pl. LXXVII) se trouve le mīḍā' ou bassin aux ablutions B, bordé par une margelle carrée en belles pierres de taille. Aux angles se dressaient quatre colonnes antiques. Trois de leurs fûts sont encore en place; le quatrième est brisé en deux moitiés, qui gisent près du bassin. La toiture qui reposait sur ces colonnes a entièrement disparu.

Vers l'angle nord-ouest, à l'extérieur, s'élève le minaret M. C'est une tour carrée, de hauteur médiocre, surmontée d'un édicule octogone que couronne une petite lanterne à moitié détruite (pl. LXXVII en haut). Une inscription voisine attribue ce minaret au sultan Mamlouk Malik Nāṣir Ḥasan, vers le milieu du xiv[e] siècle. Sans doute, ce texte ne vise qu'une restauration, peut-être la réfection du couronnement octogone. En effet, par sa forme et par son architecture dépourvue de tout décor et de toute moulure, cette tour se rattache au vieux minaret carré syrien, plutôt qu'au minaret syro-égyptien composite à trois étages : carré, octogone et cylindrique. Quoi qu'il en soit, la disposition du minaret actuel semble trahir une tentative, faite au xiv[e] siècle, pour accommoder au type syro-égyptien un minaret du type syrien[1].

Voici enfin la description de nos photographies.

Pl. LXXVII en haut. — Vue générale vers l'ouest, prise de la cour. Au premier plan, le bassin aux ablutions B, avec sa margelle, ses trois colonnes en place et les débris épars de la quatrième (p. 340). A droite, le minaret M, avec sa porte et son couronnement octogone (p. 340); plus à droite, la double ante A, marquant l'angle nord-ouest de la cour (p. 338). A l'extrême gauche, derrière les branches d'un beau figuier, l'arc en plein cintre de la porte P, qui s'ouvrait au milieu de la face ouest (fig. 180). Derrière le centre du figuier, l'on aperçoit les ruines de l'acropole de Baalbek, c'est-à-dire de cette partie de la forteresse médiévale qui s'élève sur la colonnade du petit temple antique.

Pl. LXXVII en bas. — Vue générale vers le sud, prise de la cour. Au premier plan, les débris du bassin B (p. 340); au deuxième plan, la rangée de piliers bordant la cour, avec leurs contreforts et leurs arcs (p. 338), et au milieu, la niche N (p. 339), masquant le miḥrāb C au fond du sanctuaire. Entre les piliers, on aperçoit les colonnades, et derrière la niche N, le grand arc E, devant le miḥrāb (p. 338 en bas).

[1] Une reprise très apparente dans l'appareil, au niveau du sommet de la porte (pl. LXXVII en haut), marque peut-être le départ des travaux du xiv[e] siècle; en effet, à partir de ce niveau, l'appareil de la tour carrée est sensiblement le même que celui du couronnement; or il est certain que ce dernier n'appartient pas à la construction primitive. Une reprise analogue s'observe au minaret carré de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn au Caire (ix[e] siècle), dont l'édicule octogone, couronné d'une calotte sphérique, paraît se rattacher aux travaux du sultan Lājīn à la fin du xiii[e] siècle.

Pl. LXXVIII en haut. — Vue du sanctuaire vers le sud-est, prise de la dikka D (p. 339). A droite au fond, entre les colonnes, la porte d'entrée de la chambre S (p. 340 en haut).

Pl. LXXVIII en bas. — Vue du sanctuaire vers le nord-ouest, prise de l'entrée de la chambre S. A gauche, l'arc E (p. 338); au centre, sous les colonnades, la plinthe de la dikka D (p. 339) et les contreforts des piliers bordant la cour (p. 338).

Ces notes sommaires devraient être suivies d'un aperçu historique et de conclusions sur l'âge de l'édifice; l'abondance des sources arabes sur Baalbek nous oblige à renoncer à des recherches trop longues en regard des résultats qu'il est permis d'en attendre[1]. Au reste, nous nous proposons de reprendre ailleurs, sur des documents plus complets, l'étude des vieux sanctuaires musulmans apparentés à la grande Mosquée de Baalbek.

[1] Ainsi, le document le plus important sur l'histoire de Baalbek à l'époque musulmane, dans Ibn Chaddād (*Barq*, p. 170 et suiv.; cf. Sobernheim, dans *Mélanges Amari*, 1908, p. 162 et suiv.), ne fait aucune allusion à la construction de la grande Mosquée. On trouvera plus haut, p. 336 et notes, tout ce que nous savons à ce jour sur l'histoire de la grande Mosquée de Baalbek.

TABLE DES MATIÈRES.



Pont du Nahr el-m'âmeltên, vu d'amont.



Gorge et pont du Nahr el-kelb, vus d'aval.





Pont du Nahr el-m'âmeltên, vu d'aval.



Église de Jebeil, vue du sud-est.





Ville du Jebeil, vue du nord.

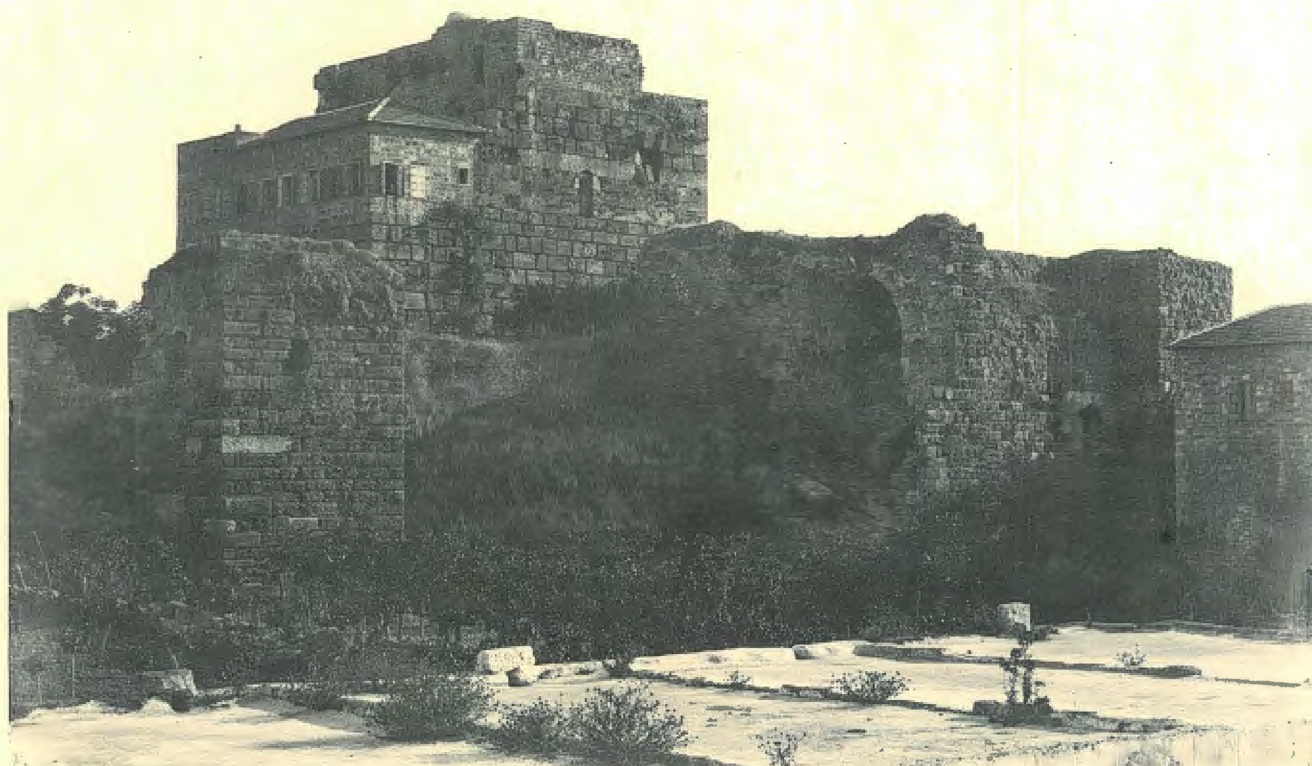


Port de Jebeil, vu du nord.



Jebeil, saillant à l'angle nord-est de l'enceinte.

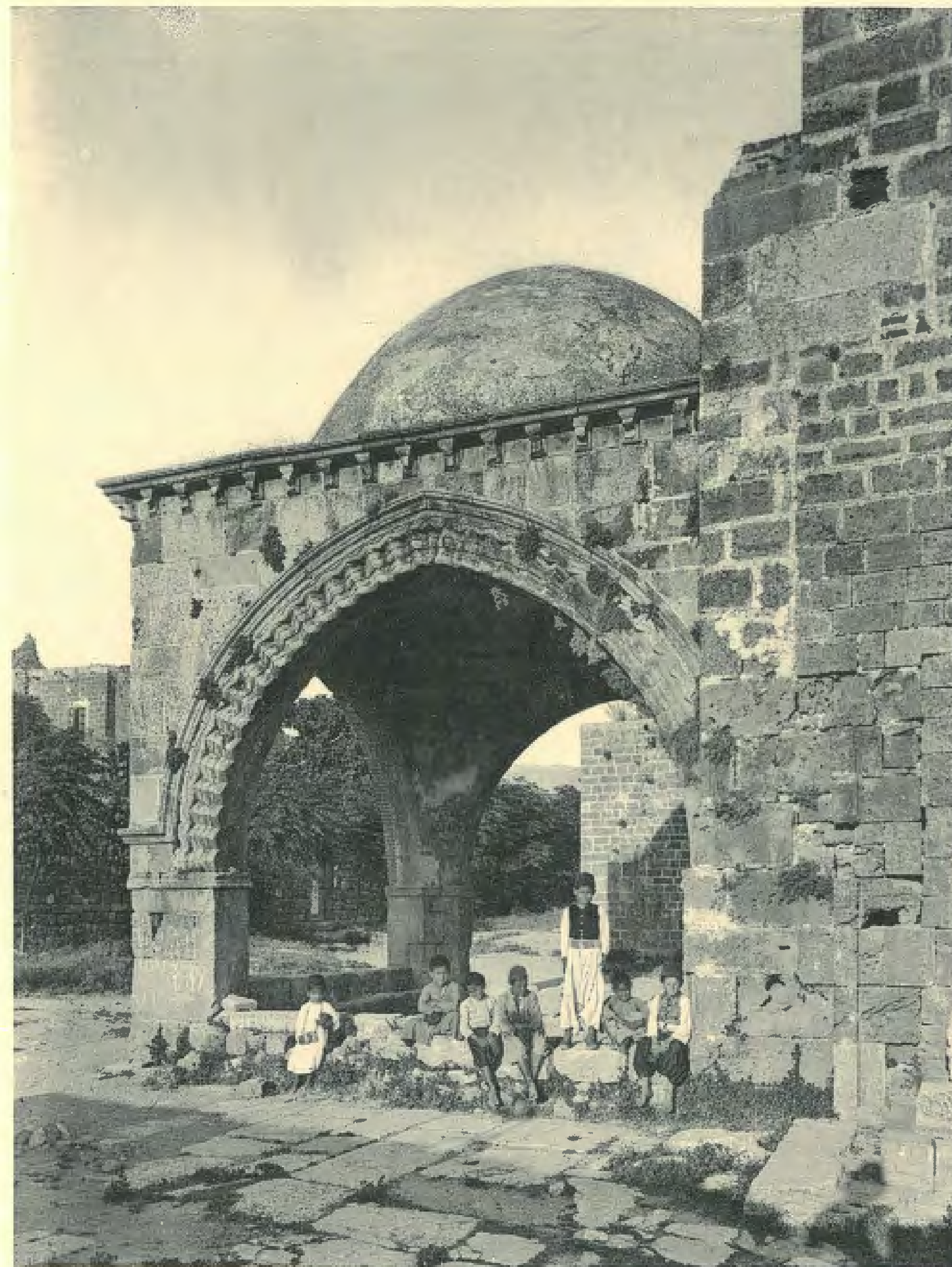




Château de Jebeil, vu du nord-est.



Château de Jebeil, porte du donjon.



Église de Jebeil, baptistère (face ouest).





Église de Jebeil, baptistère (faces est et nord).

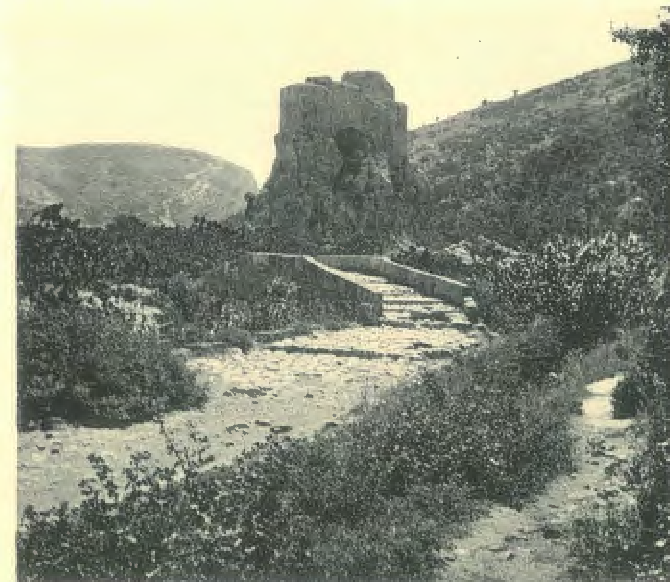




Église de Jebeil, baptistère (faces nord et ouest).



Château d'el-Musailiḥa, vu de l'ouest-nord-ouest.



Château d'el-Musailiḥa, vu de l'ouest-sud-ouest.



Château d'el-Musailiḥa, vu de l'est.



Château d'el-Musailiḥa, vu du nord (de près).





Château d'el-Musailiḥa, vu du nord (à distance).



Marine de Tripoli, tour des Lions.

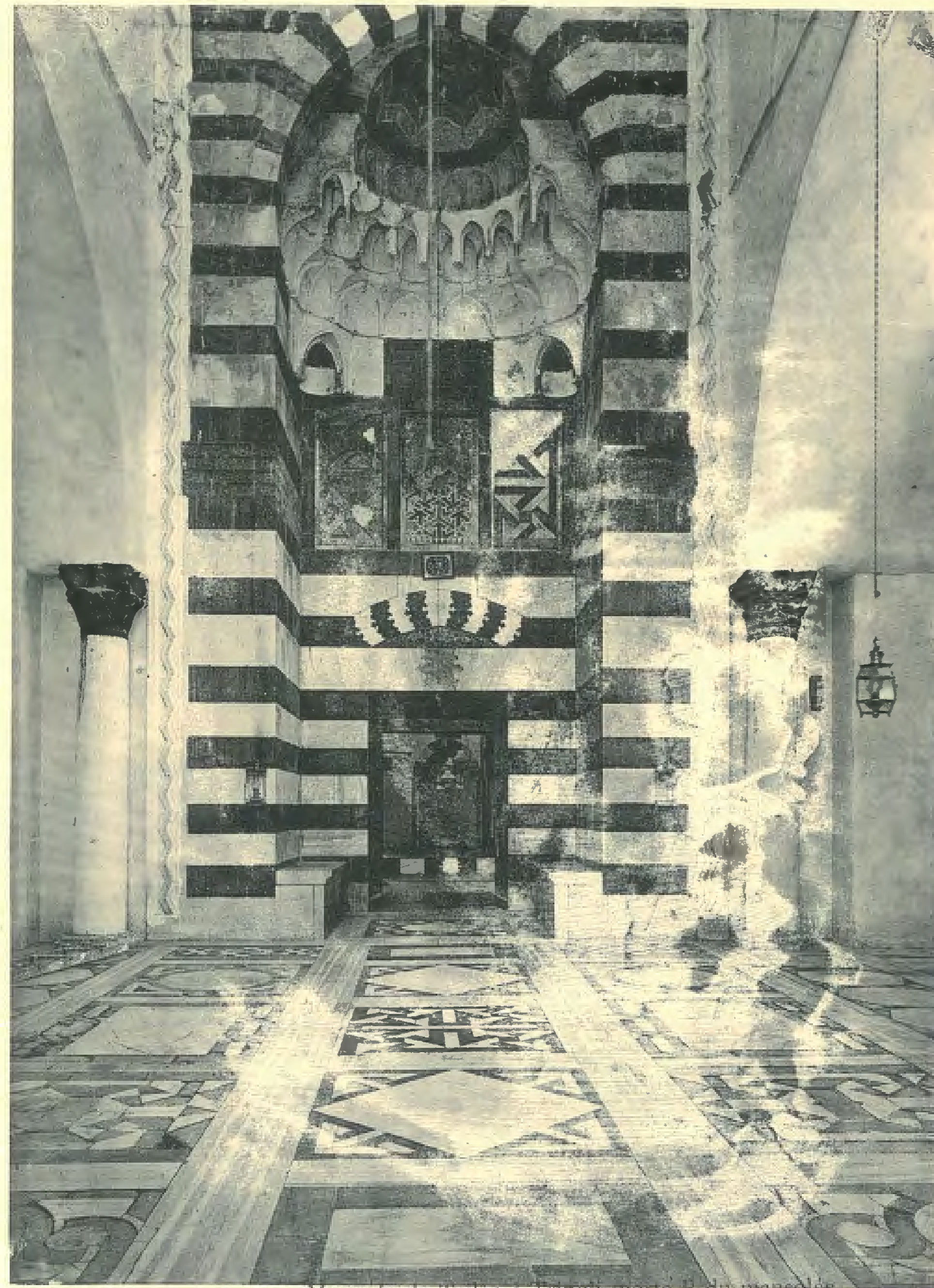




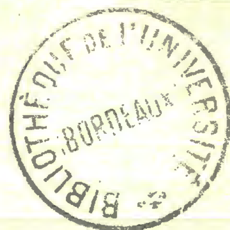
Ville et château de Tripoli, vus de l'est.

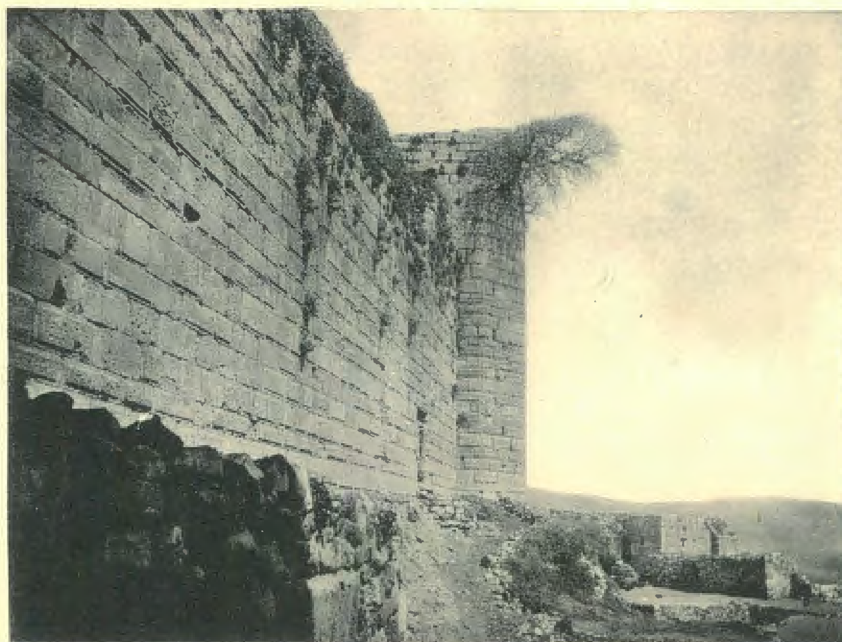


Grande Mosquée de Tripoli, entrée A.



Mosquée de Taïlan à Tripoli, porte F du mausolée.





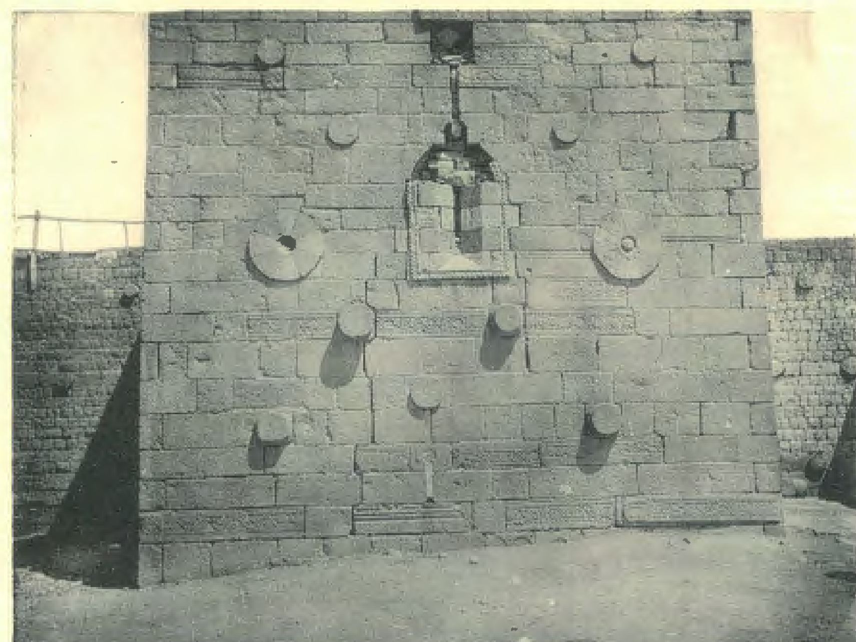
Le Krak, courtine de la deuxième enceinte et chevet de la chapelle.



Grande Mosquée de Tripoli, la cour vue du nord.



Le Krak, poterne de l'ouvrage M et fossé.



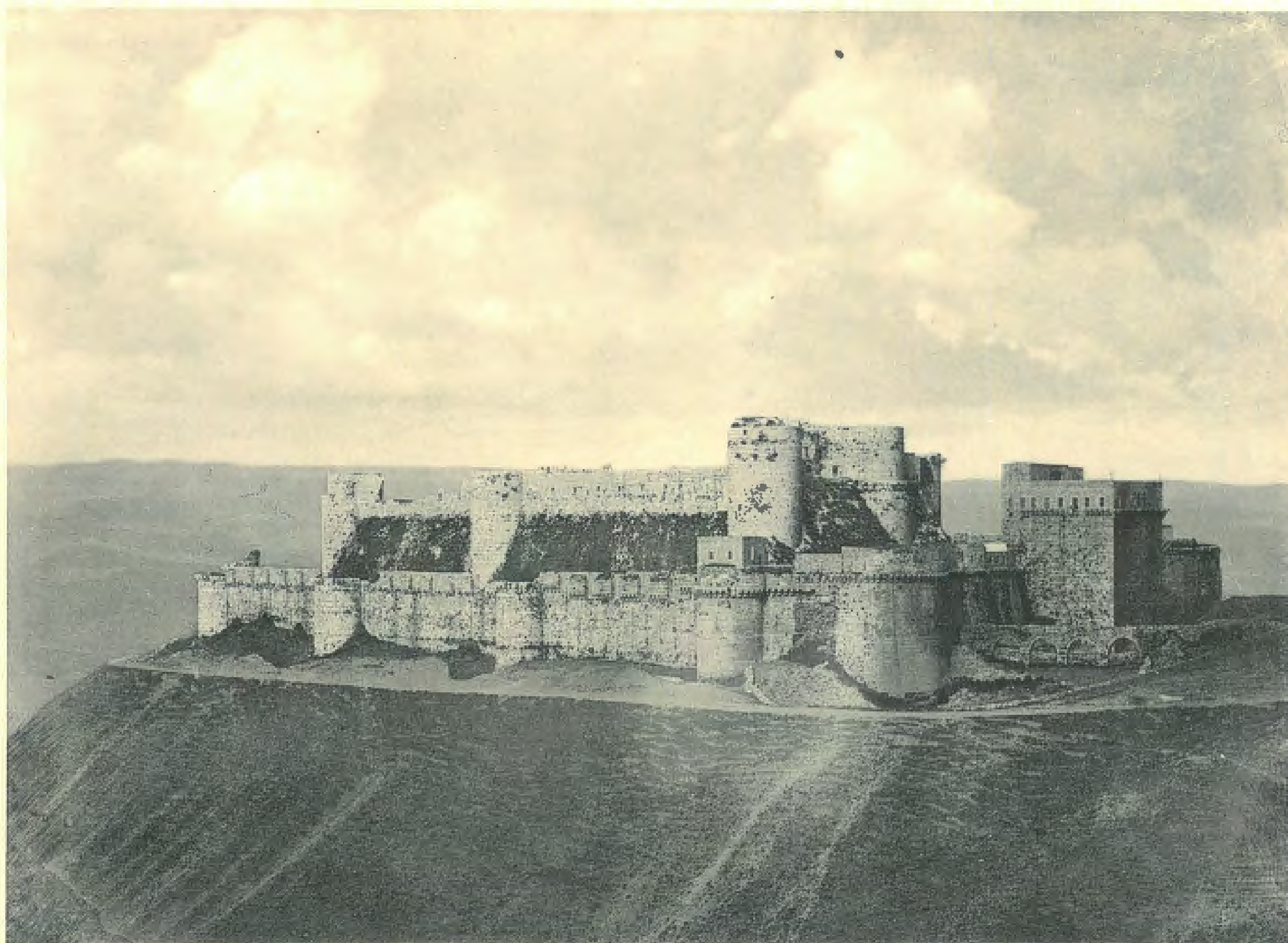
Citadelle de Salamiyye, saillant du front sud.





Château du Krak, vu du nord.



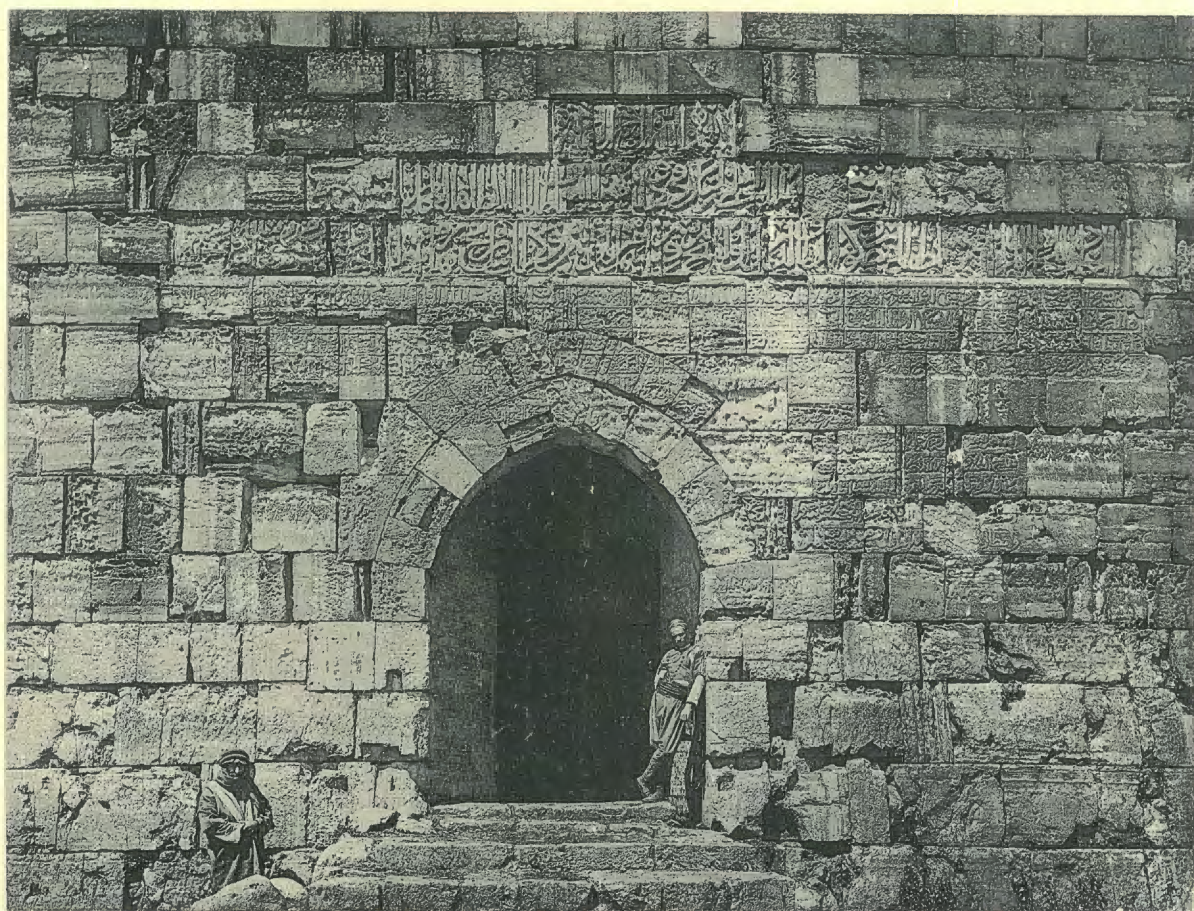


Le même, vu du sud-ouest.



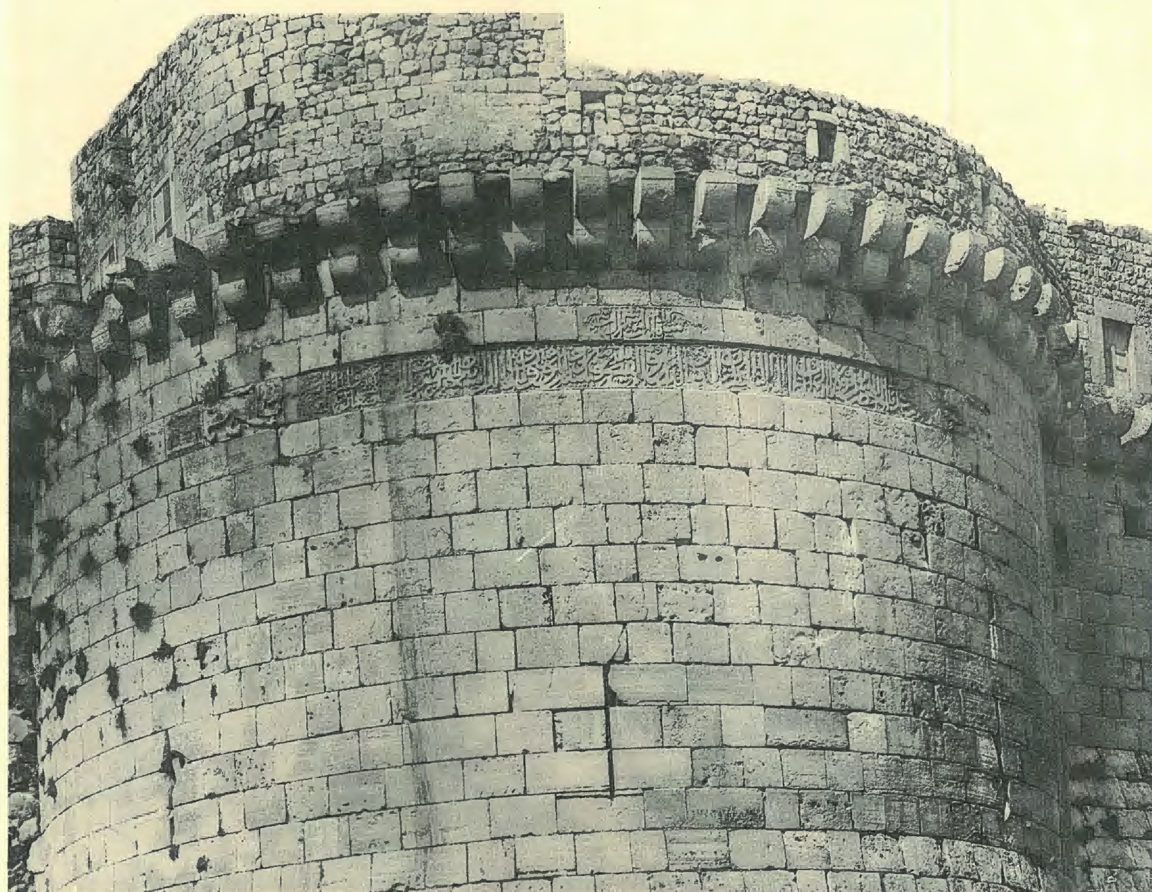
Château du Krak, angle sud-ouest (première enceinte).





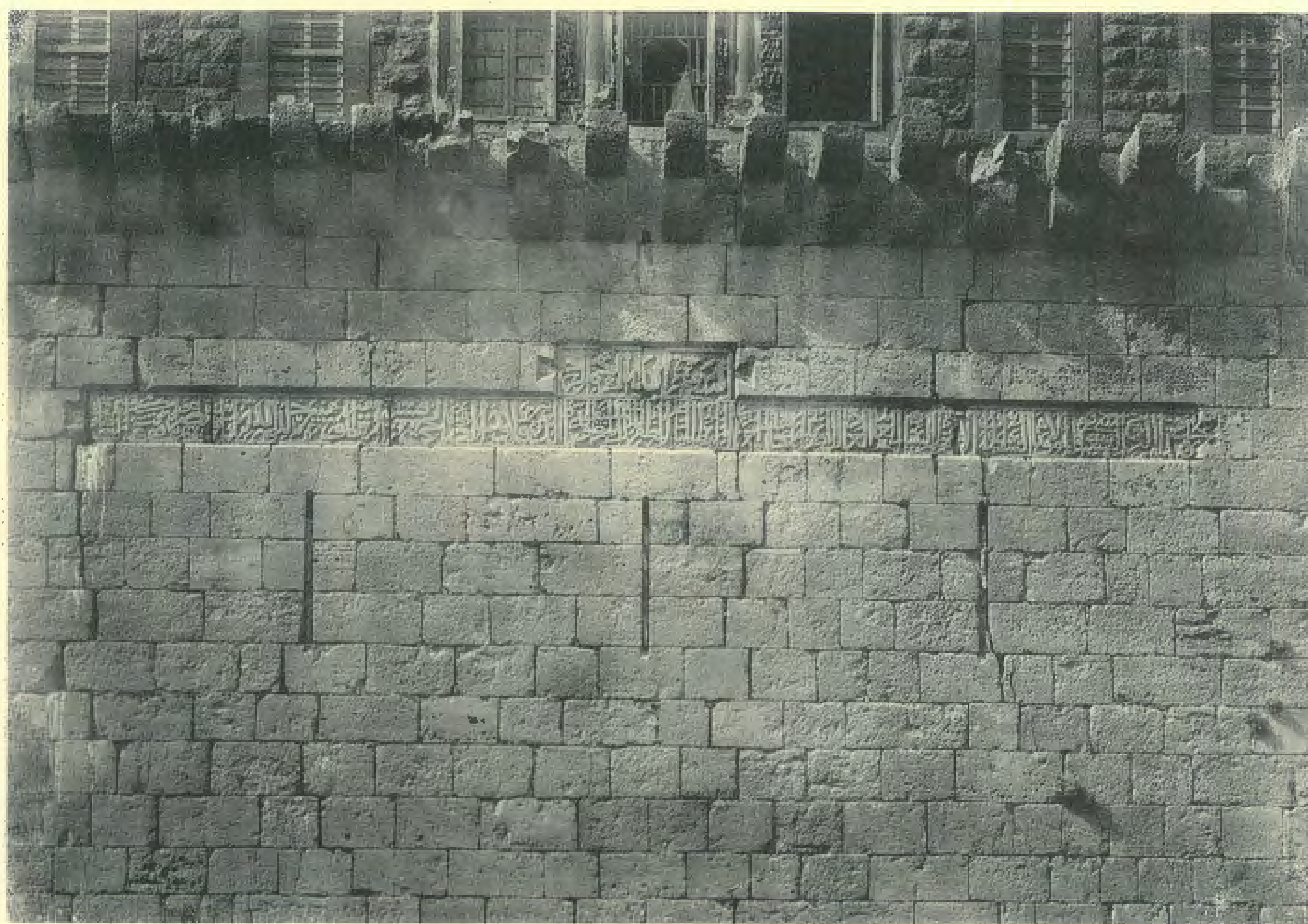
Le même, entrée de la première enceinte (saillant C).

Château du Krak, front sud de la première enceinte (d'après Rey).

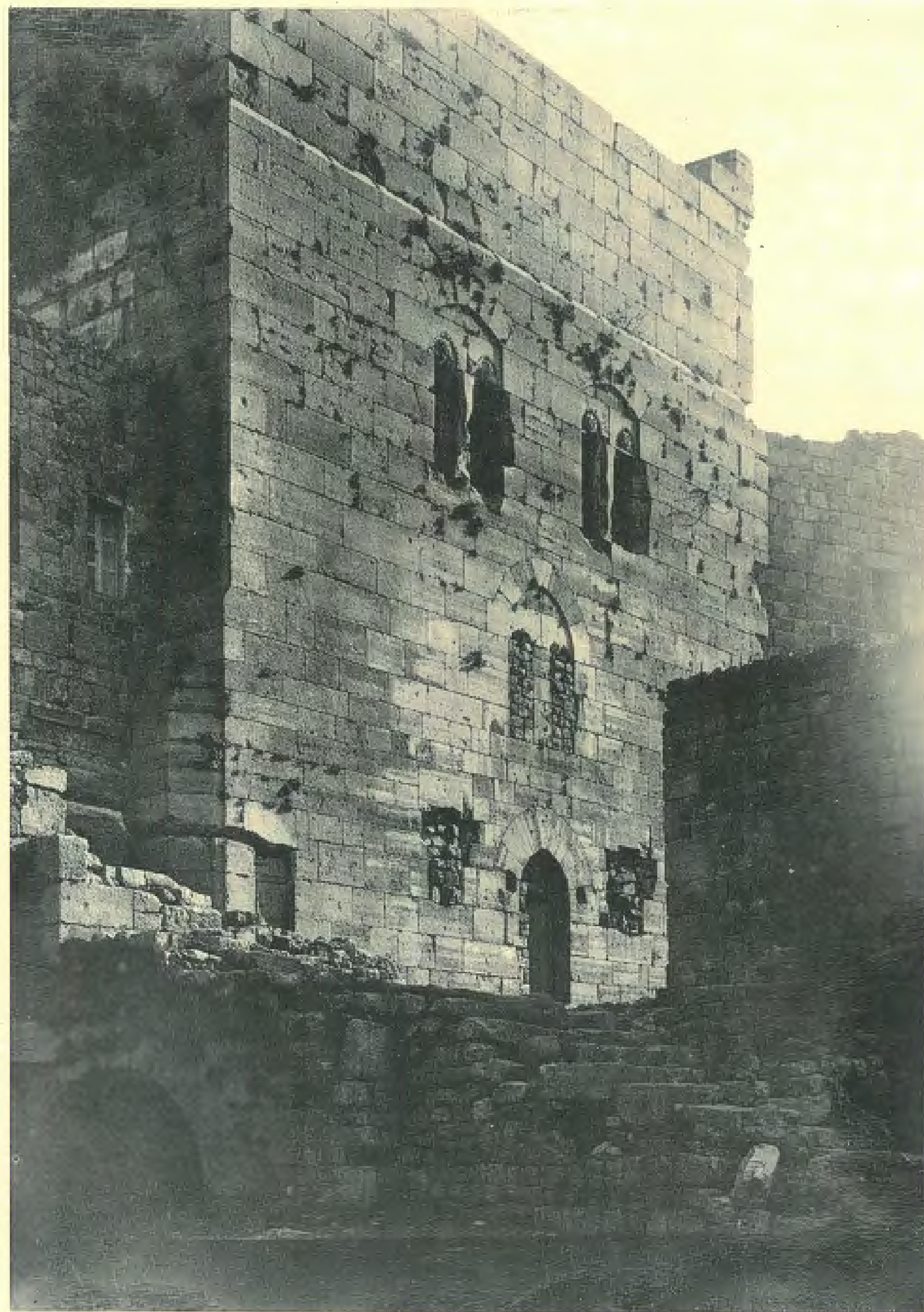


Château du Krak, tour de l'angle sud-ouest (première enceinte).





Le même, front sud du saillant A (première enceinte).



Tour J (deuxième enceinte), face intérieure.

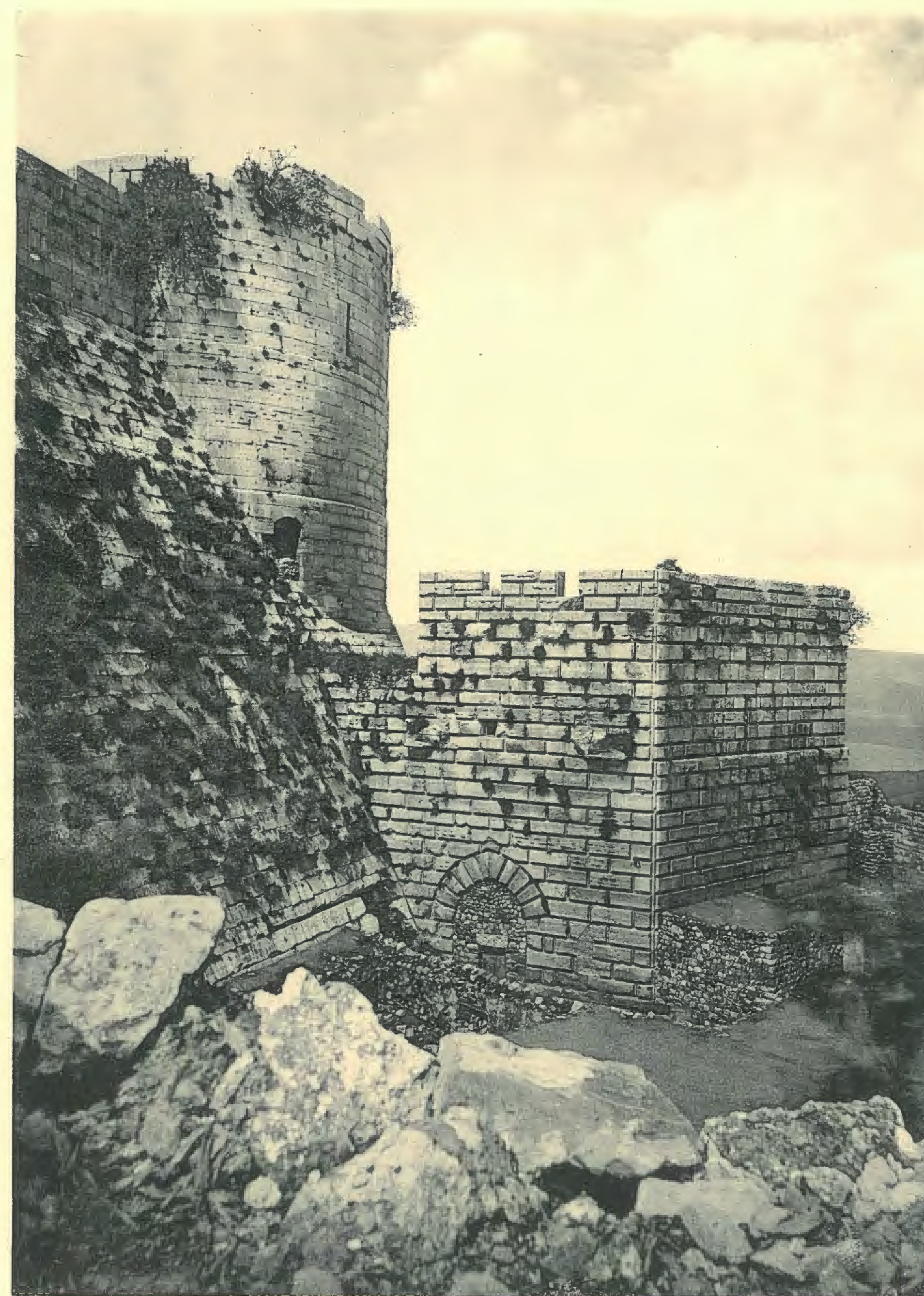


Rampe d'accès entre les deux enceintes.

CHÂTEAU DU KRAK.



Détail de l'ouvrage M.



Tour I et ouvrage M (deuxième enceinte).

CHÂTEAU DU KRAK.





Tours J et K, vues du sud-est.

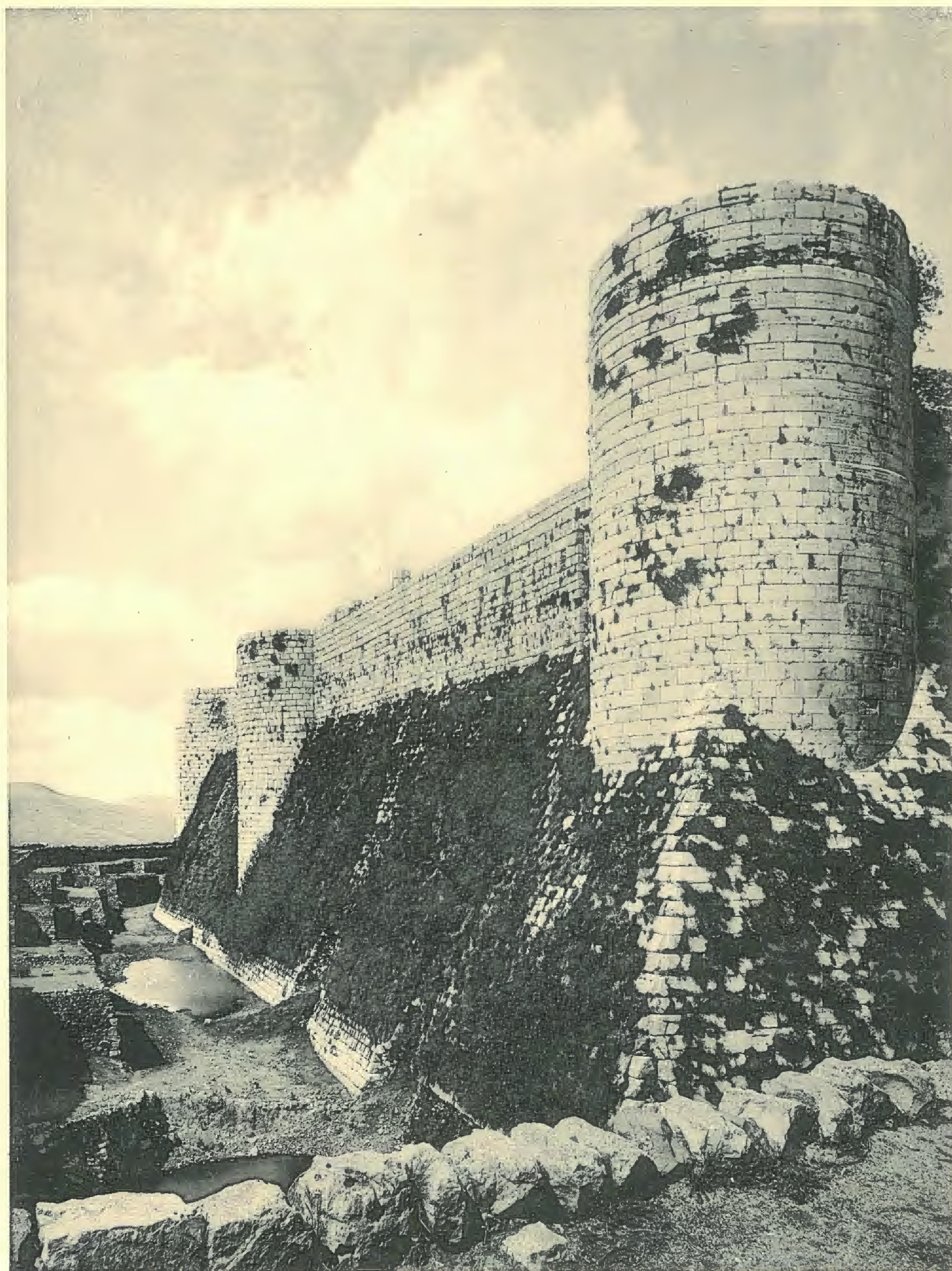


Tours J et K, vues du sud-ouest.

CHATEAU DU KRAK.



Château du Krak, tour K, vue du sud-ouest (d'après Rey).



Front ouest de la deuxième enceinte, vu du sud.



Front ouest de la deuxième enceinte, vu du nord.

CHÂTEAU DU KRAK.



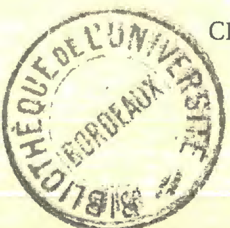


Ouvrage P, vu du nord-ouest.



Ouvrage P, vu du nord-est.

CHÂTEAU DU KRAK.





Château du Krak, la grand'salle (face est).





Le même, la chapelle (face ouest).



Ḥamâ, pont sur l'Oronte et quartier de la rive droite.



Ḥamâ, mosquée et mausolée d'Abu l-fidâ'.



Grande Mosquée de Ḥamâ, coupole du Trésor.



Grande Mosquée de Damas, coupole du Trésor.





Village de Sêjar, vu du donjon D.



Ḥamâ, roues à eau sur l'Oronte.

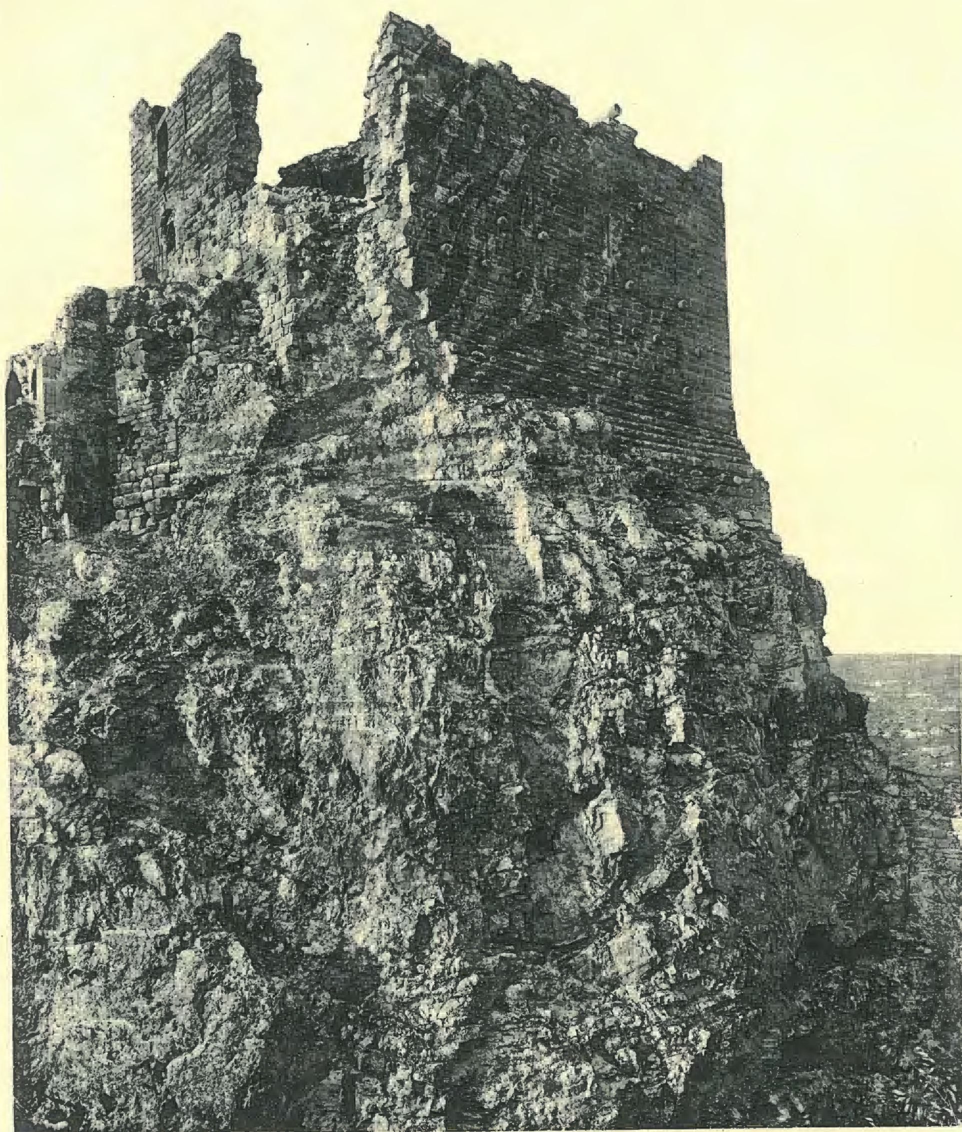


L'Oronte à Sêjar, vu du donjon D.



'Izz el-dîn, porte antique.





Donjon D, vu du sud-ouest.



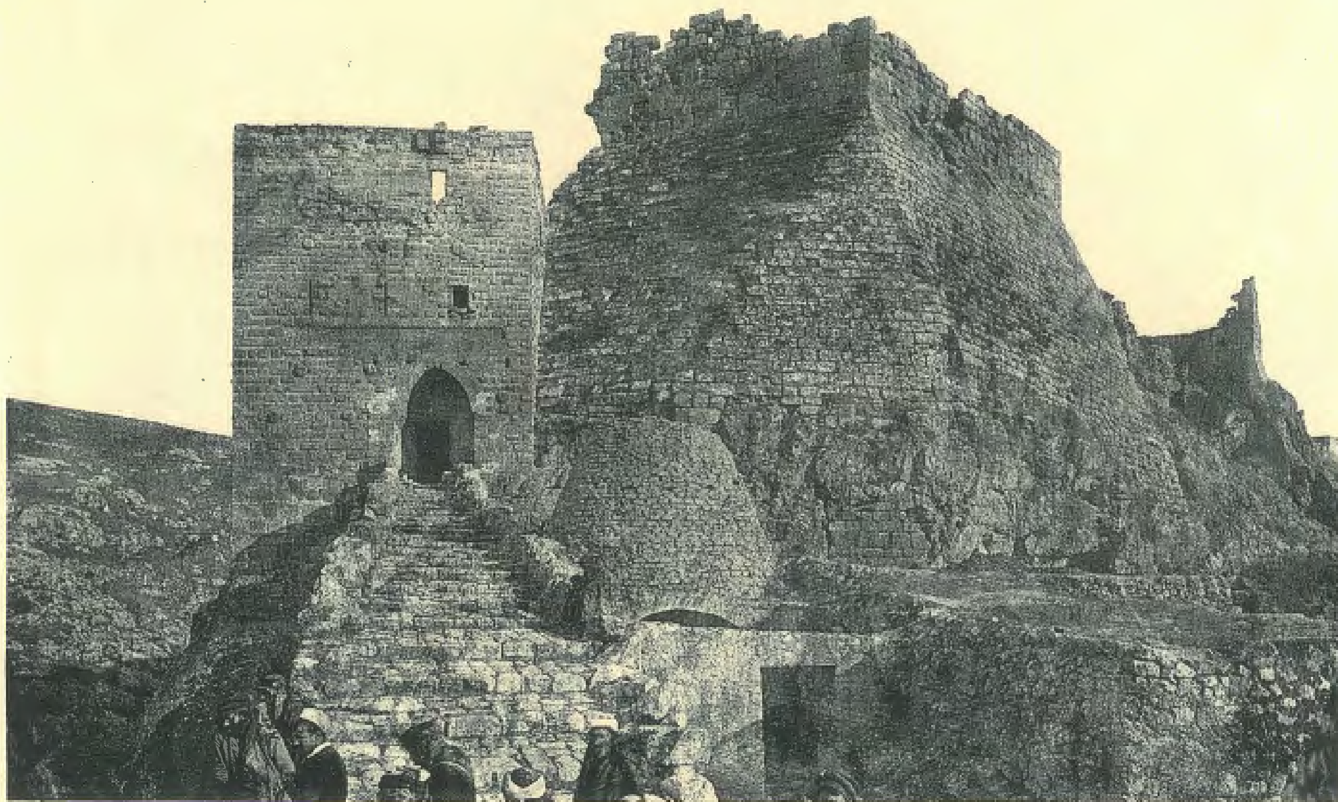
Pont d'accès, saillant S et ouvrage O.

CHÂTEAU DE CHAIZAR.



Château de Chaizar, donjon D, vu du nord-ouest.





Le même, pont d'accès, saillant S et ouvrage O.



Château de Chaizar, inscription sur la face nord du donjon D.





Qal'at el-mudîq, inscription sur une tour du front nord.

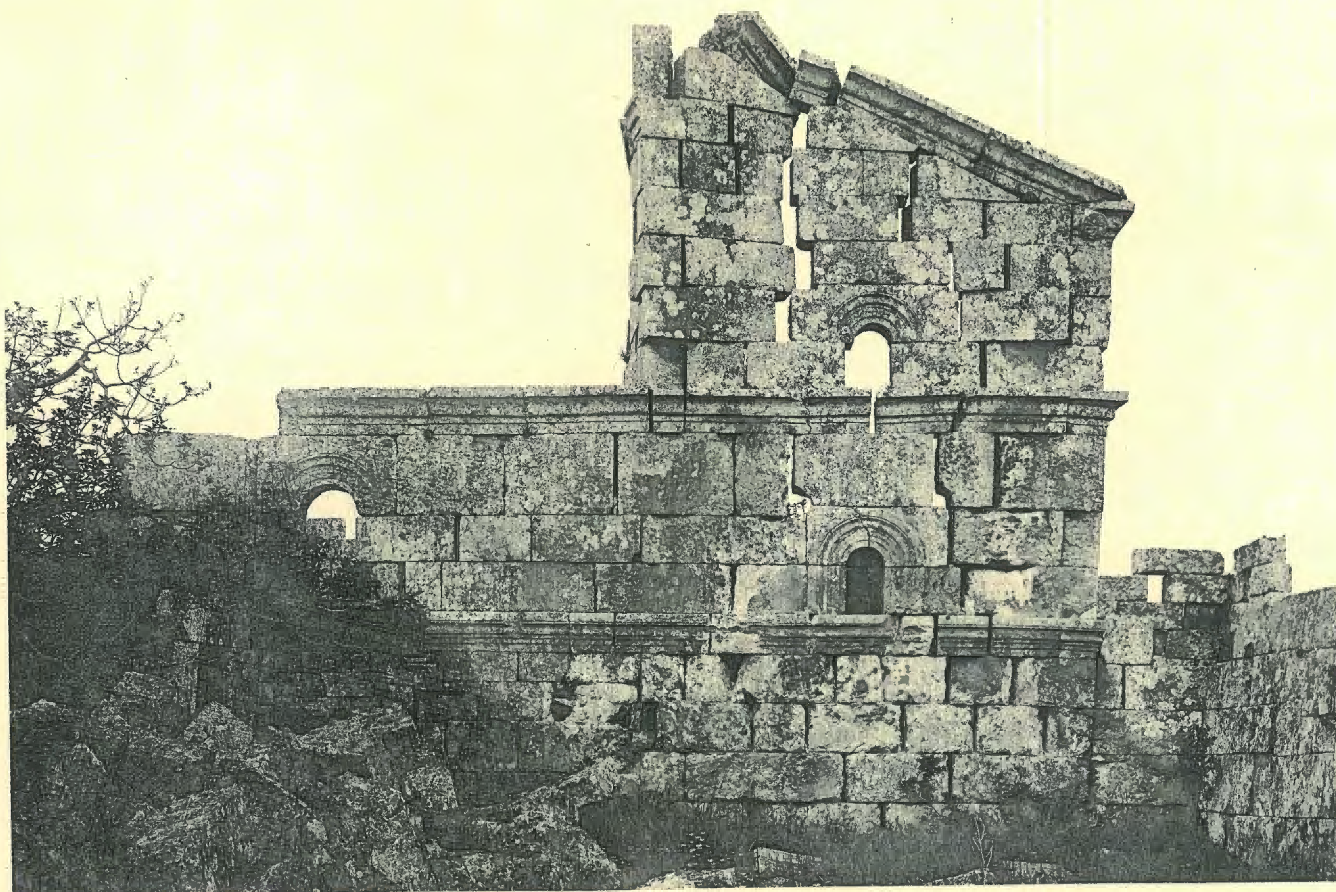


Mijdleyyâ, maison près de l'église.





Btirsâ, maisons.



Mijdleyyâ, église polygonale, face sud.





Mijdleyyâ, rue et maisons.



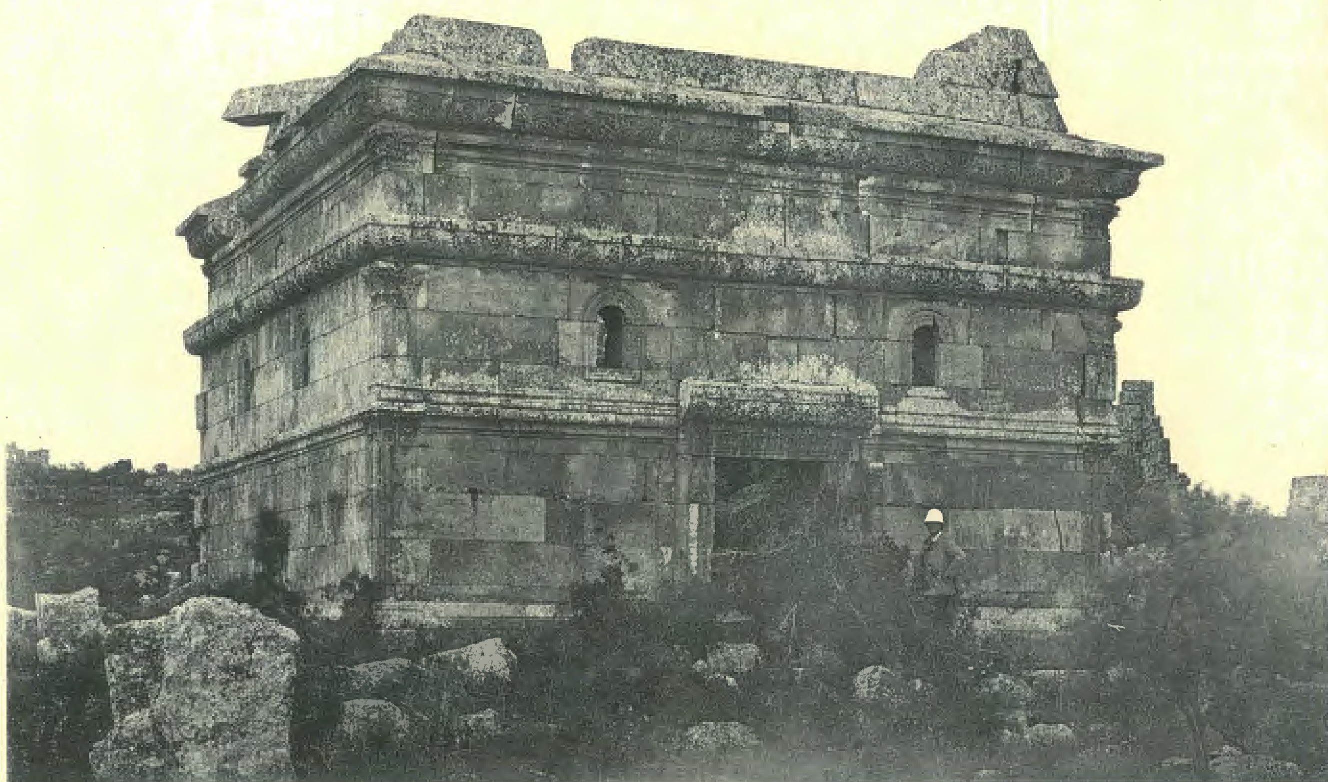
Mausolée pyramidal I.



Mausolée pyramidal II.

EL-BÂRA.





el-Bâra, mausolée pyramidal III.

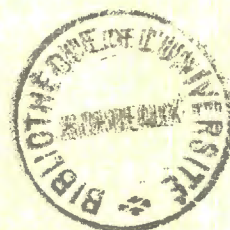


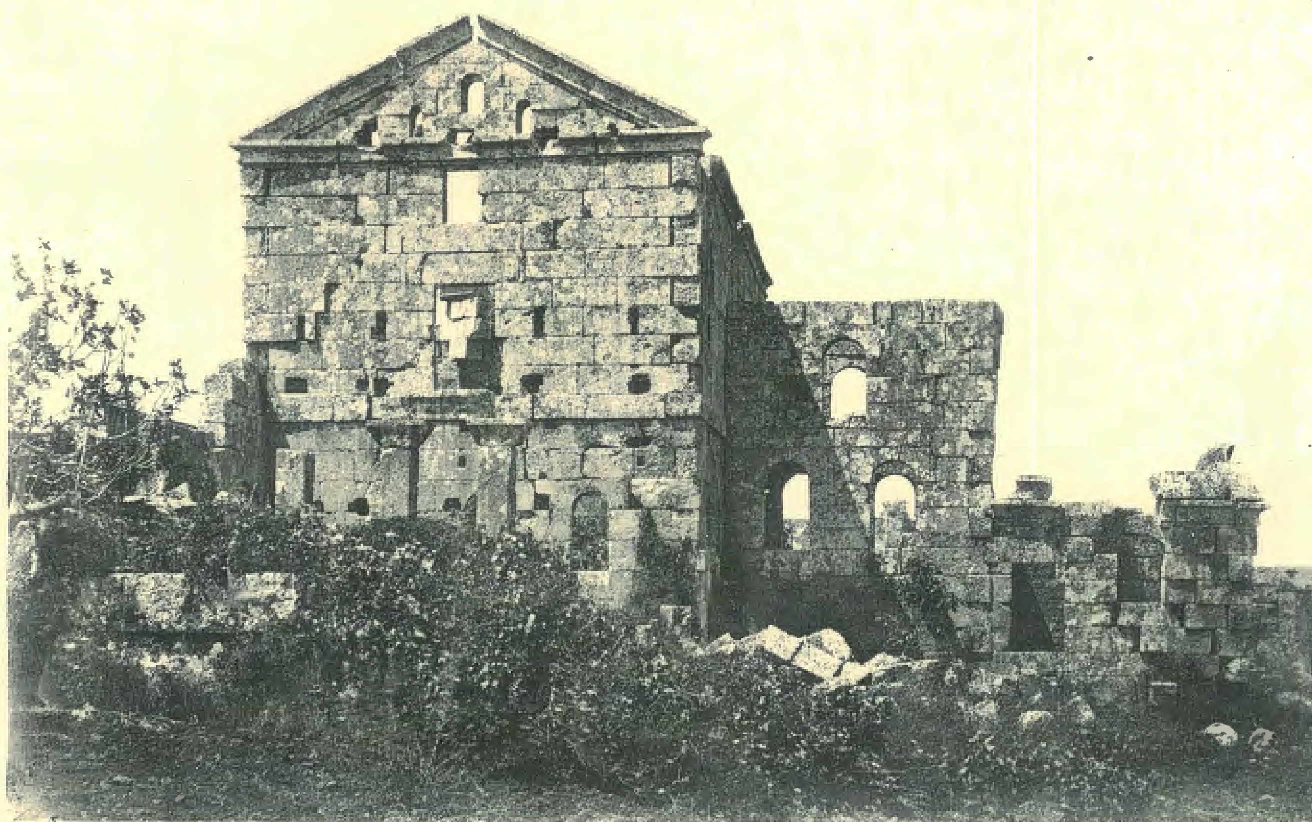


Le même, détail de la façade.



el-Bâra, villa Dêr Sobât, vue générale.



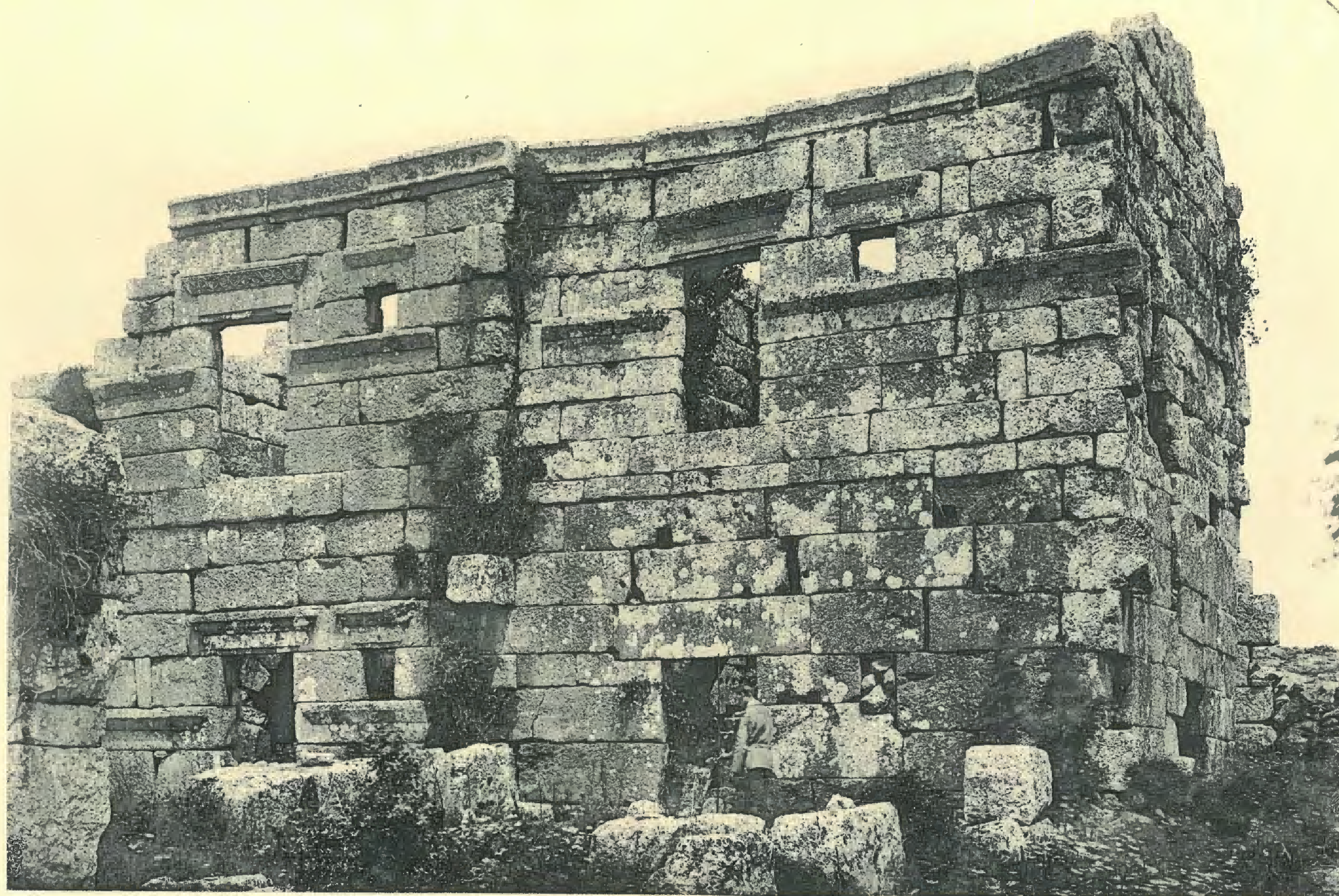


La même, façade à pignon de la salle A.



el-Bâra, maison.





el-Bâra, maison double.



el-Bâra, maison à portique.





el-Bâra, porte d'une maison.

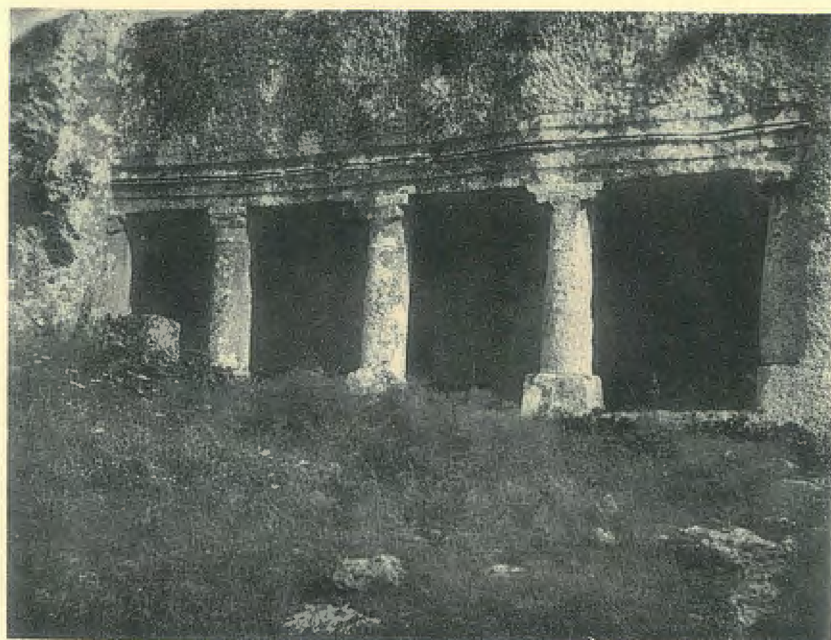


Tombeau.



Tombeau.

EL-BARA.



Tombeau.



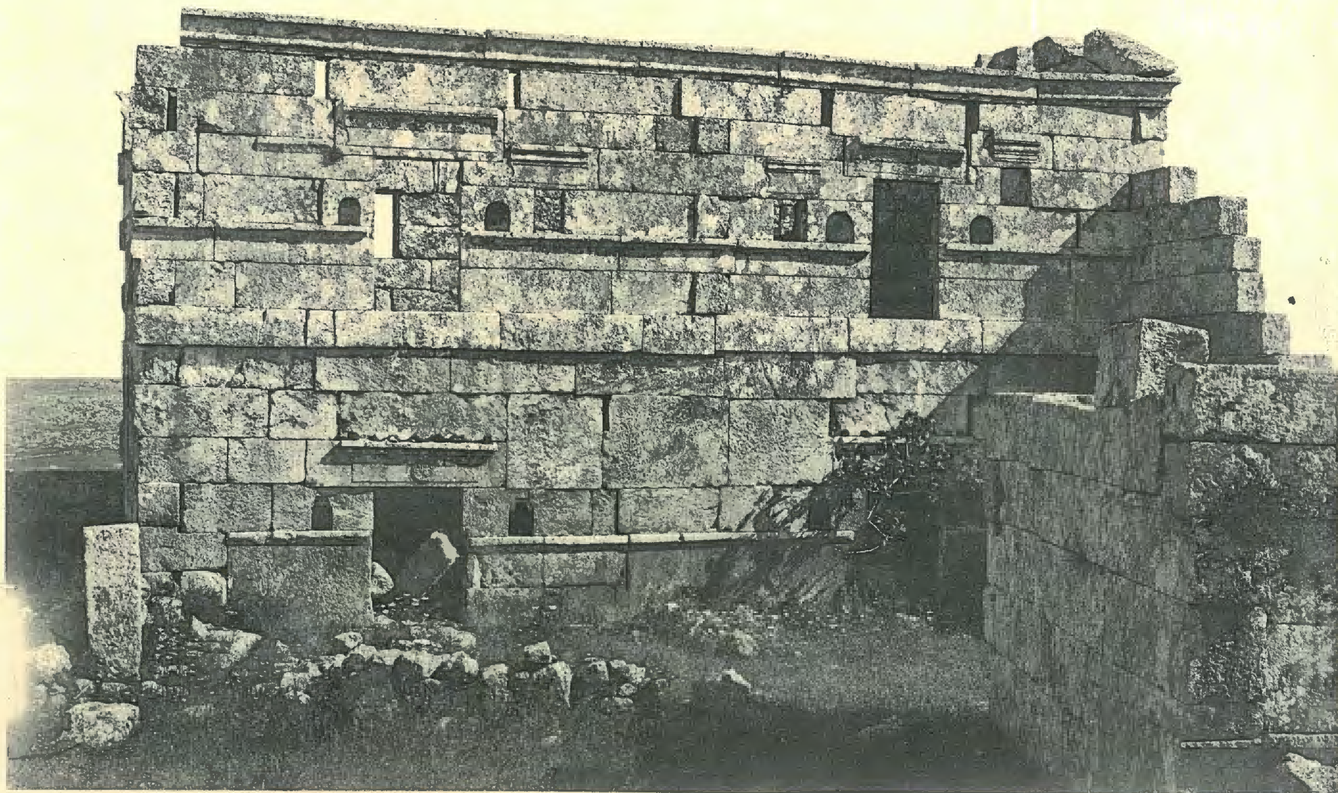
Linteau de porte à inscription.



Khirbet ḥâs, deux maisons.







Khirbet ḥâs, maison (vue sous deux faces).





Serjilla, thermes et café.



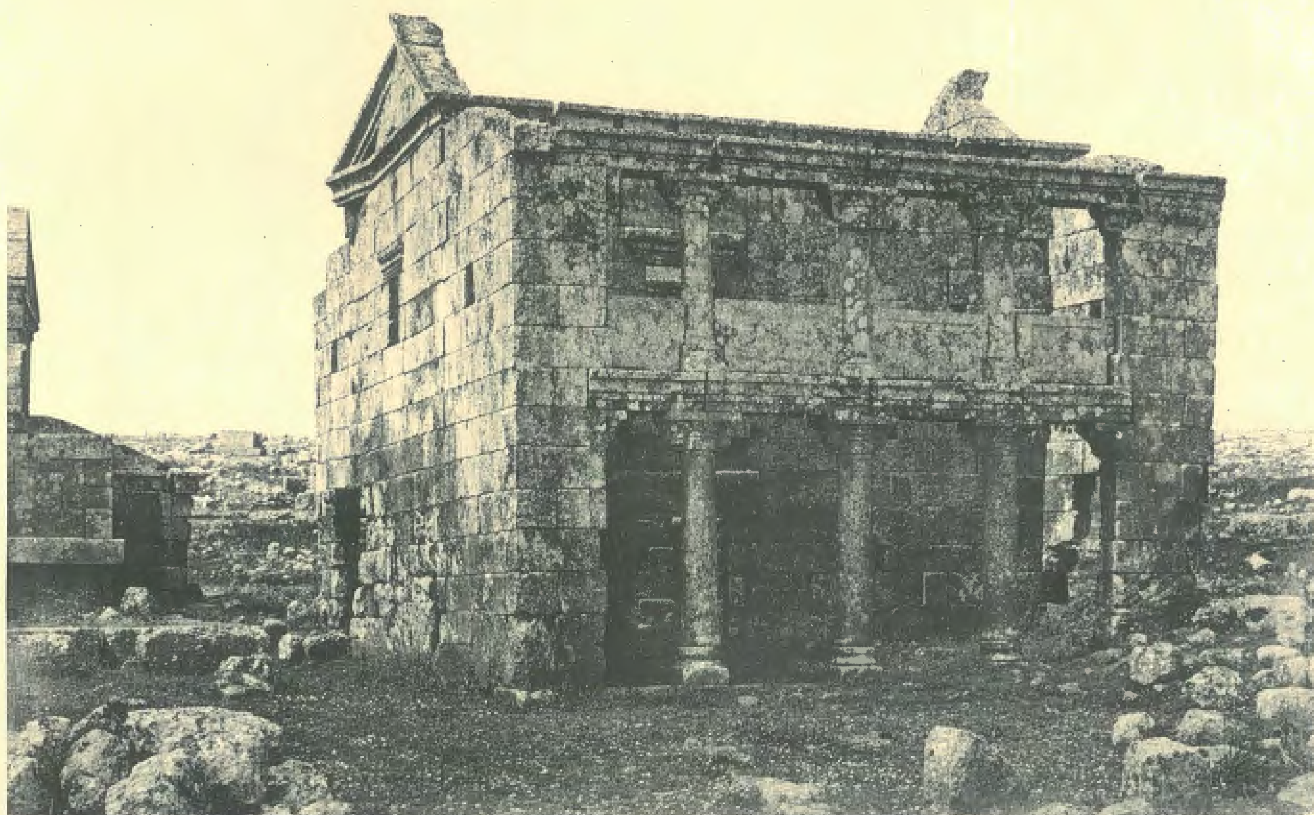


Khirbet ḥâs, maison.



Serjilla, thermes.



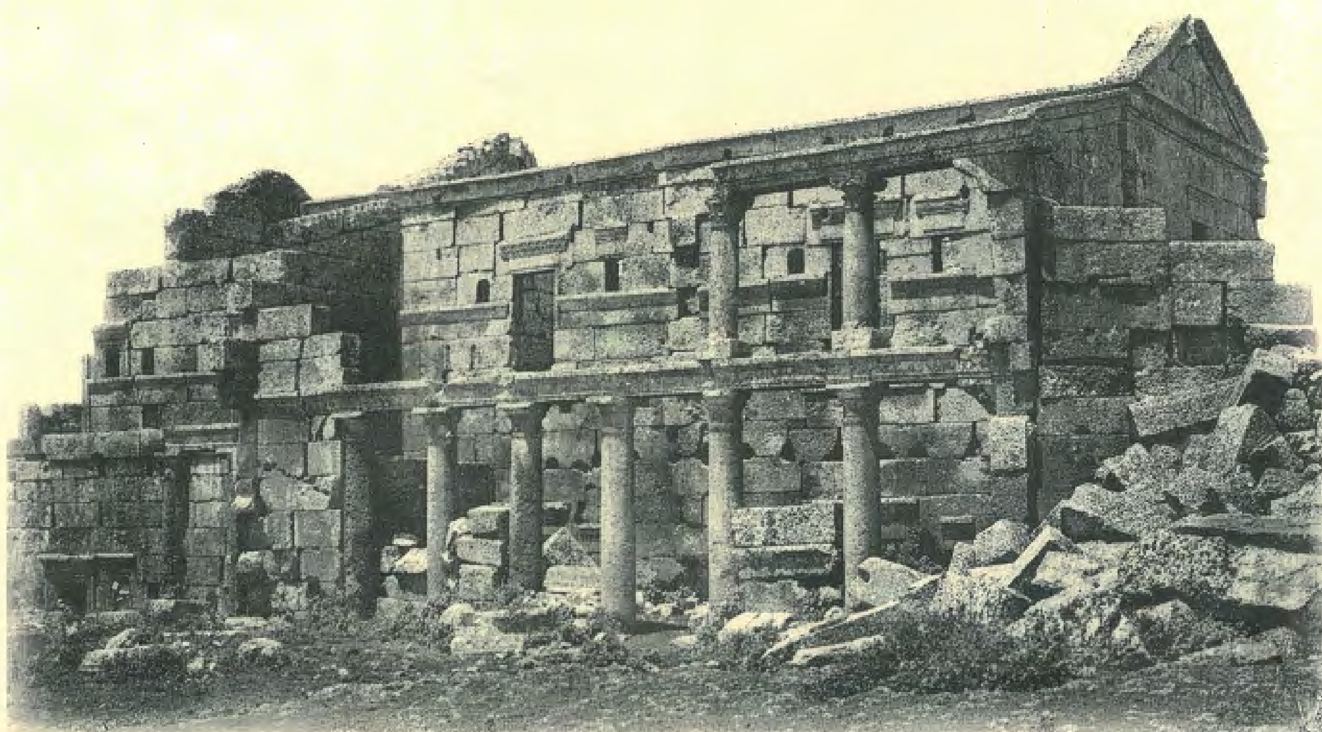


Serjilla, café.



Serjilla, maison double à portique (vue sous deux faces).







Serjilla, thermes et café.



Région d'el-Bâra, maison double.



Serjilla, maison double à portique.



Région d'el-Bâra, maison double.







Région d'el-Bâra, motifs divers.









Dâna, mausolée pyramidal.



Ruwêḥa, édicule près de la petite basilique.



Qaṣr el-banât.



Ruwêḥa, mausolée ḍe Bizzos.





Ruwêḥa, petite basilique, vue du sud-ouest





La même, intérieur, vu de l'ouest.



Ruwêḥa, grande basilique vue du sud-ouest.

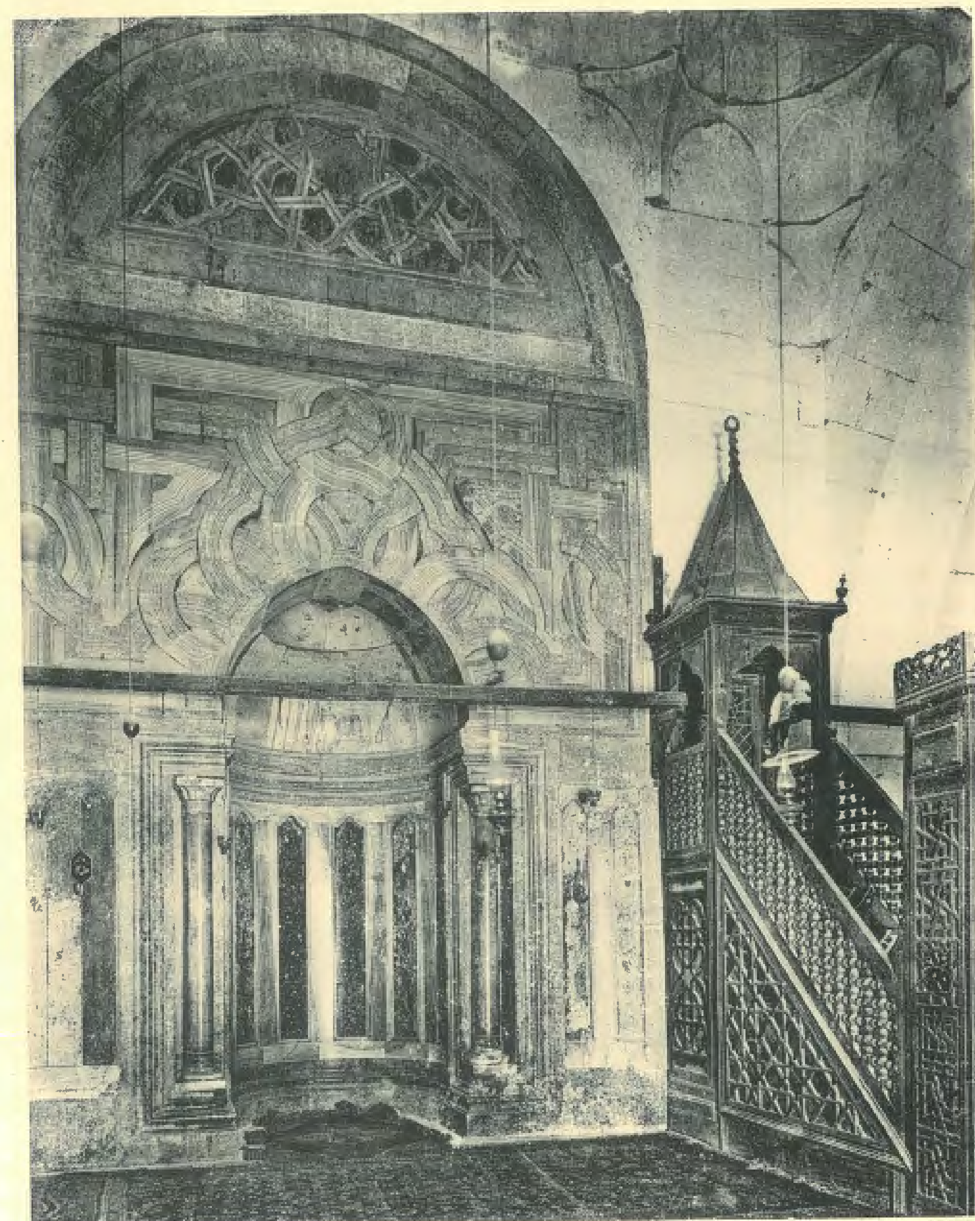




La même, façade ouest.

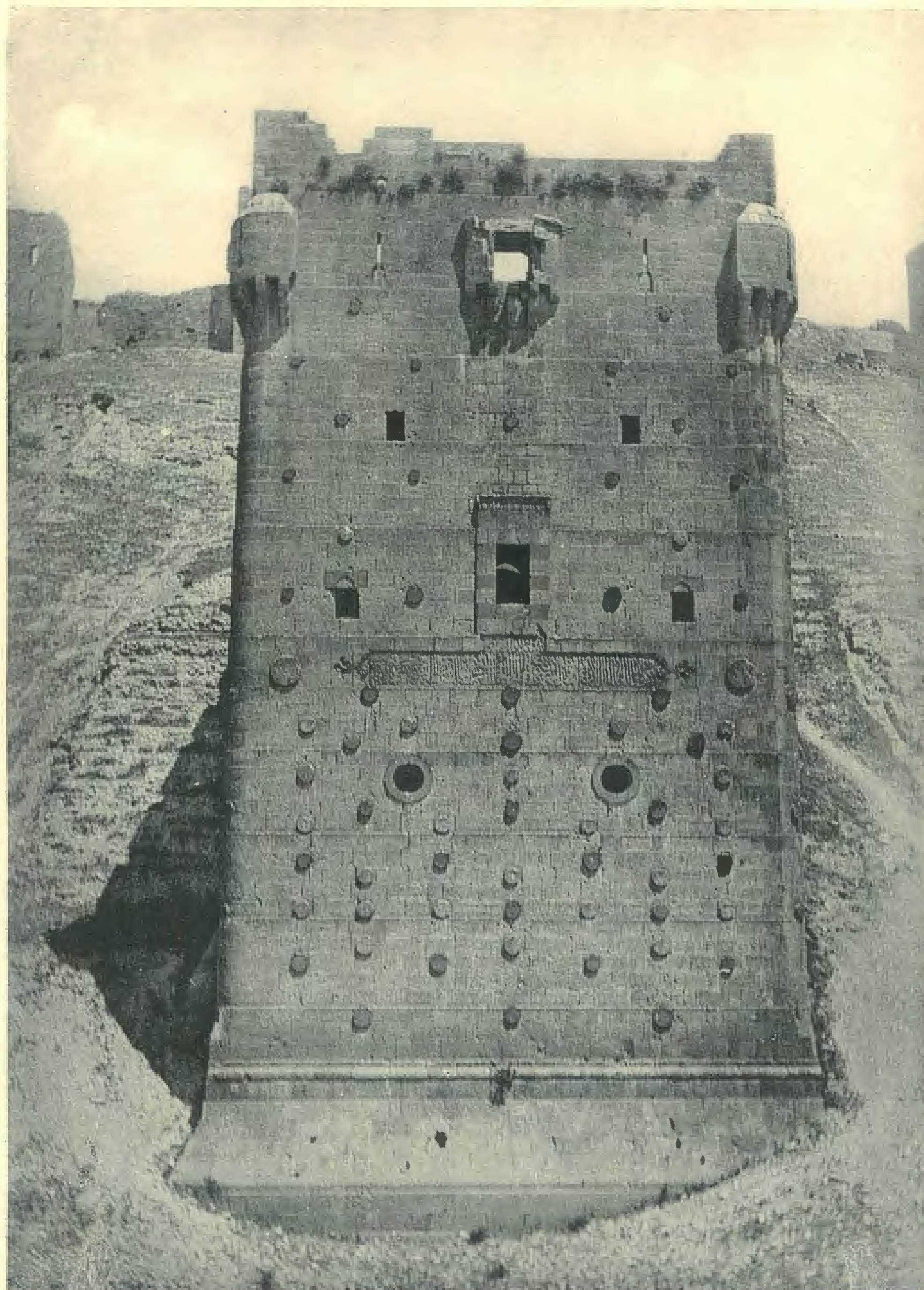


Cour intérieure.



Chaire et niche de qibla.

ALEP, EL-FIRDAUS.



Alep, tour au pied de la citadelle.



Alep, entrée de la citadelle.



Fâfertîn, maison ou chapelle.





Fâfertîn, abside d'une chapelle.



Dânâ, mausolée.





La même.



Tortose, détail de la grand'salle.

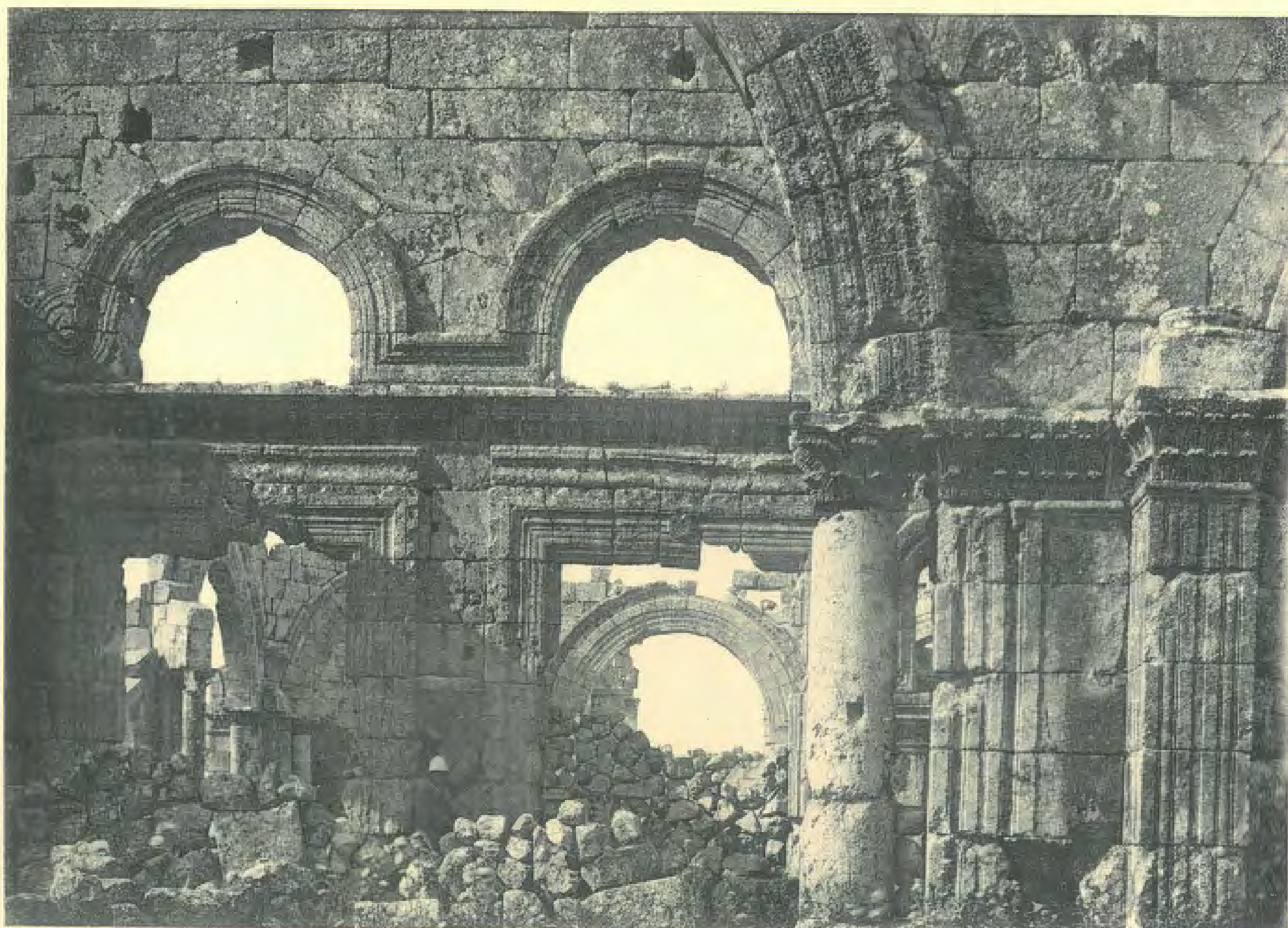


Qal'at Sim'ân, vue générale de la basilique, prise de l'est-nord-est.



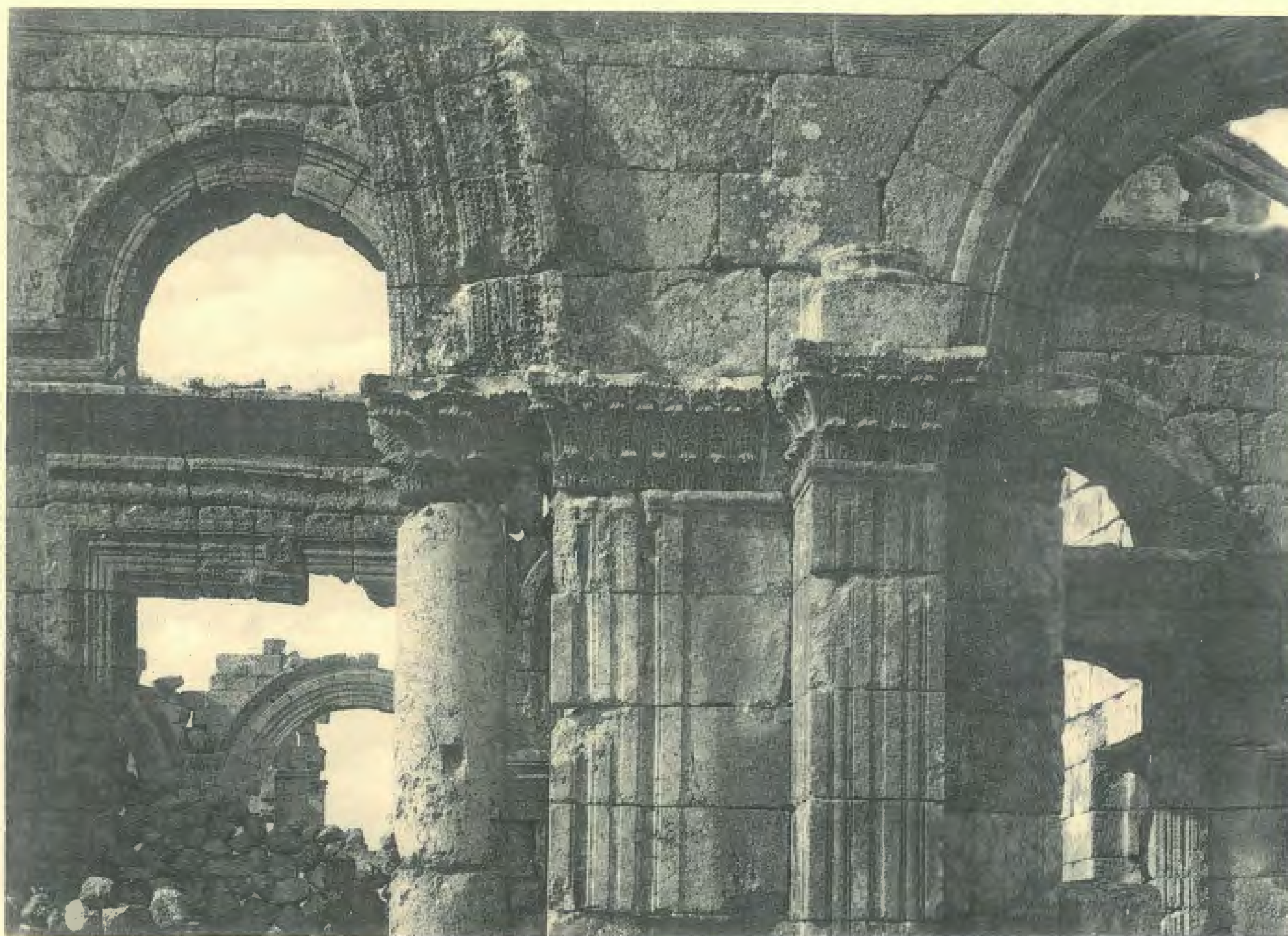


La même, portail de la branche méridionale.



Qal'at Sim'ân, deux détails du portail.







Qal'at Sim'ân, face sud de la branche orientale.

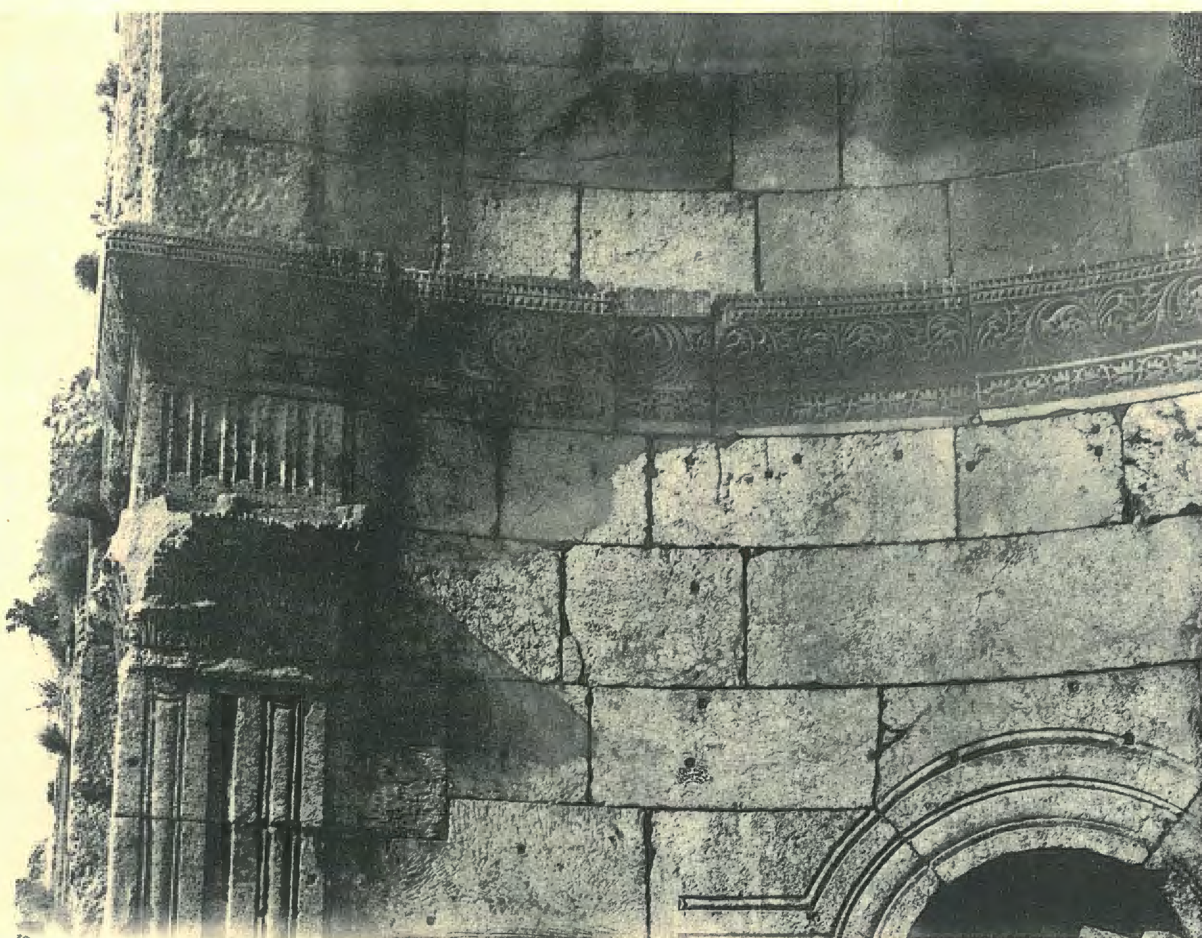


La même, chevet de la branche orientale.



Qal'at Sim'ân, abside et absidioles de la branche orientale.





La même, détail de l'abside.



Qalʿat Simʿân, le grand octogone.









Qal'at Sim'ân, deux détails du grand octogone.



La même, intérieur, vu de l'ouest.





Dêr Sim'ân, église, vue du sud-est.





Château de Cursat, tour A, vue du sud-est.



Le même, tours A et B, vues du sud-ouest.



Jebele, amphithéâtre.



Turmanîn, débris de l'église (démolie).

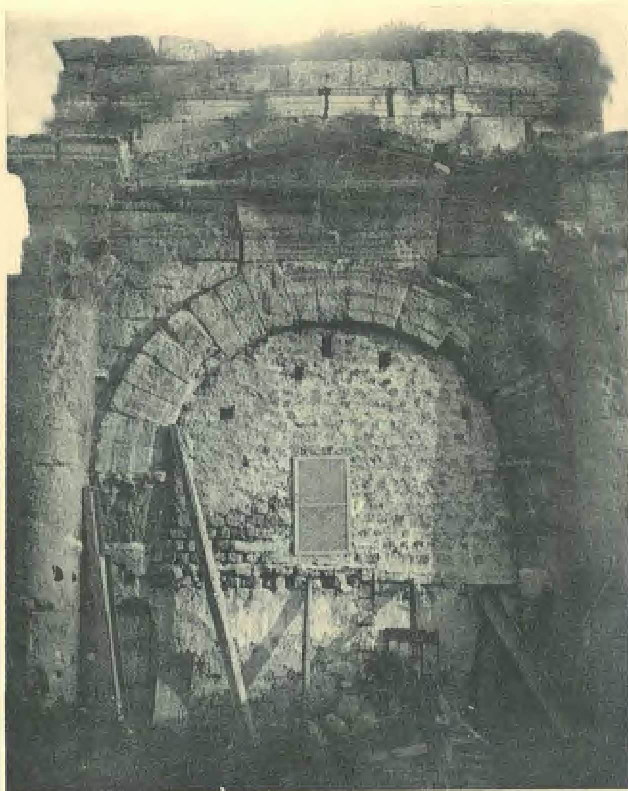


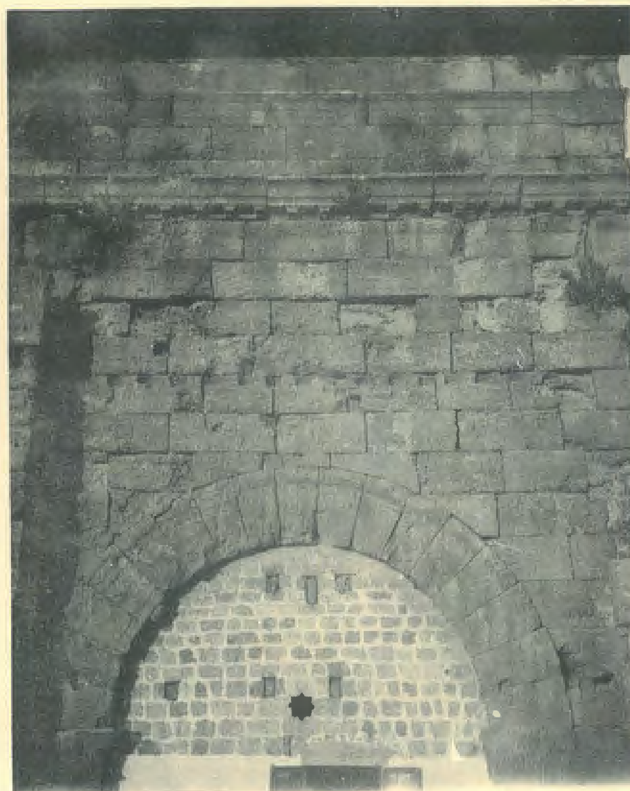
Château de Chugr-et-Bekâs, vu du nord.





Lattakieh, colonnade.







Lattakieh, arc tétrapyle.



Château de Saone, vue de la basse-cour B vers l'ouest.





Le même, vue du terre-plein C vers l'est.



Château de Saone, le grand fossé, vu du sud.



Le même, donjon D et tour du front sud.



Château de Saone, donjon D et entrée E.



Le même, angle sud-est.



Front sud.



Entrée de la basse-cour B.

CHÂTEAU DE SAONE.



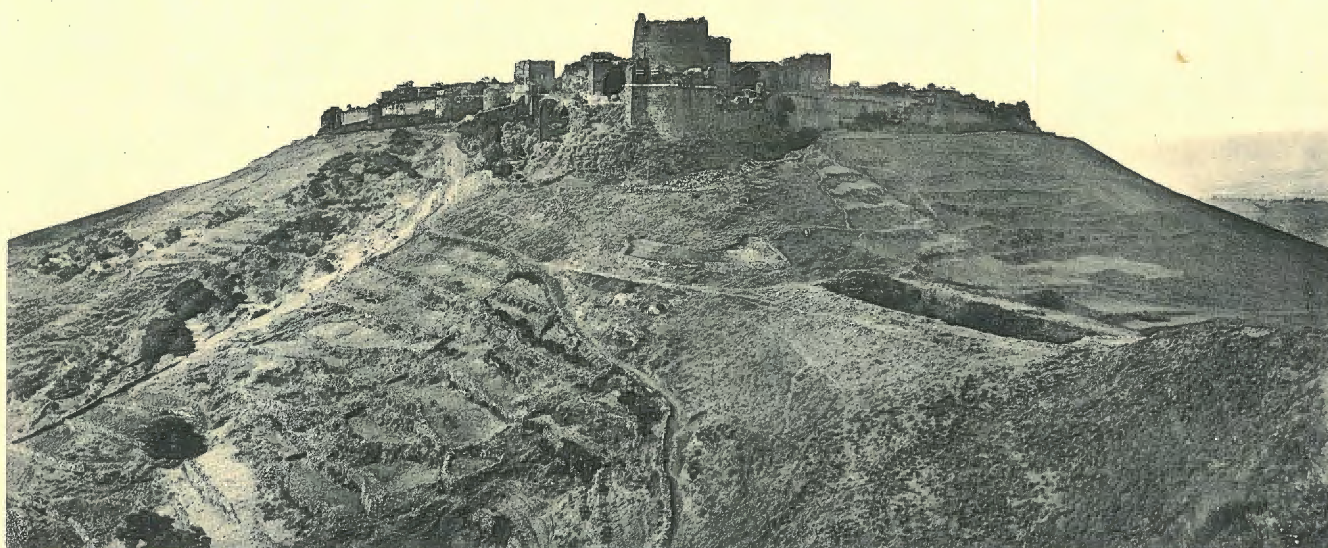


La côte phénicienne vue du château de Margat.





Château de Balâṭunus, vue du front sud.



Château de Margat, vu du sud.



Le même, vu du nord.

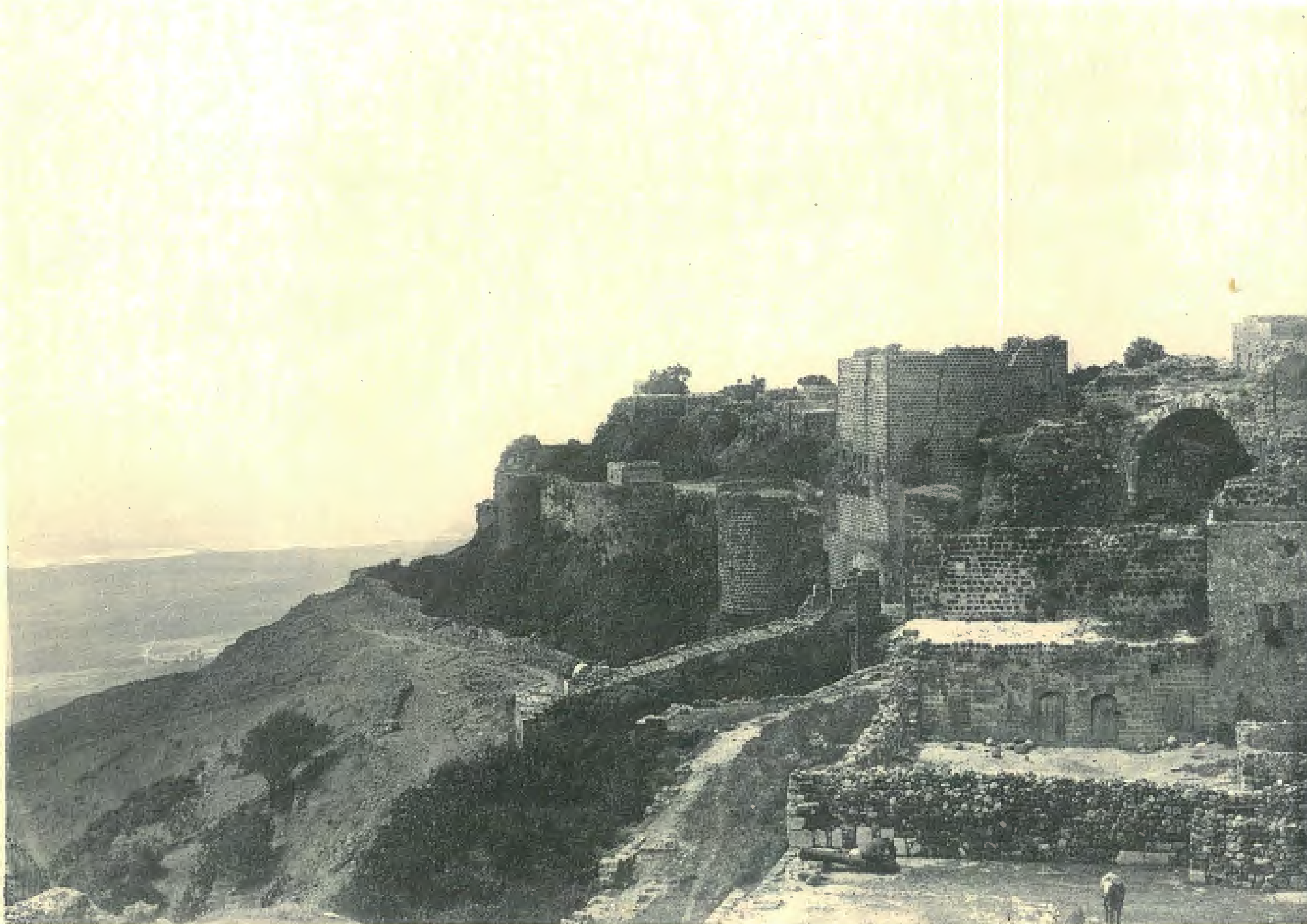


Château de Margat, vu du sud-est.





Le même, vu du sud-ouest.



Château de Margat, vue du front ouest.





Le même, vu de l'entrée (saillant A et porte F).



Saillant A, vu de face.



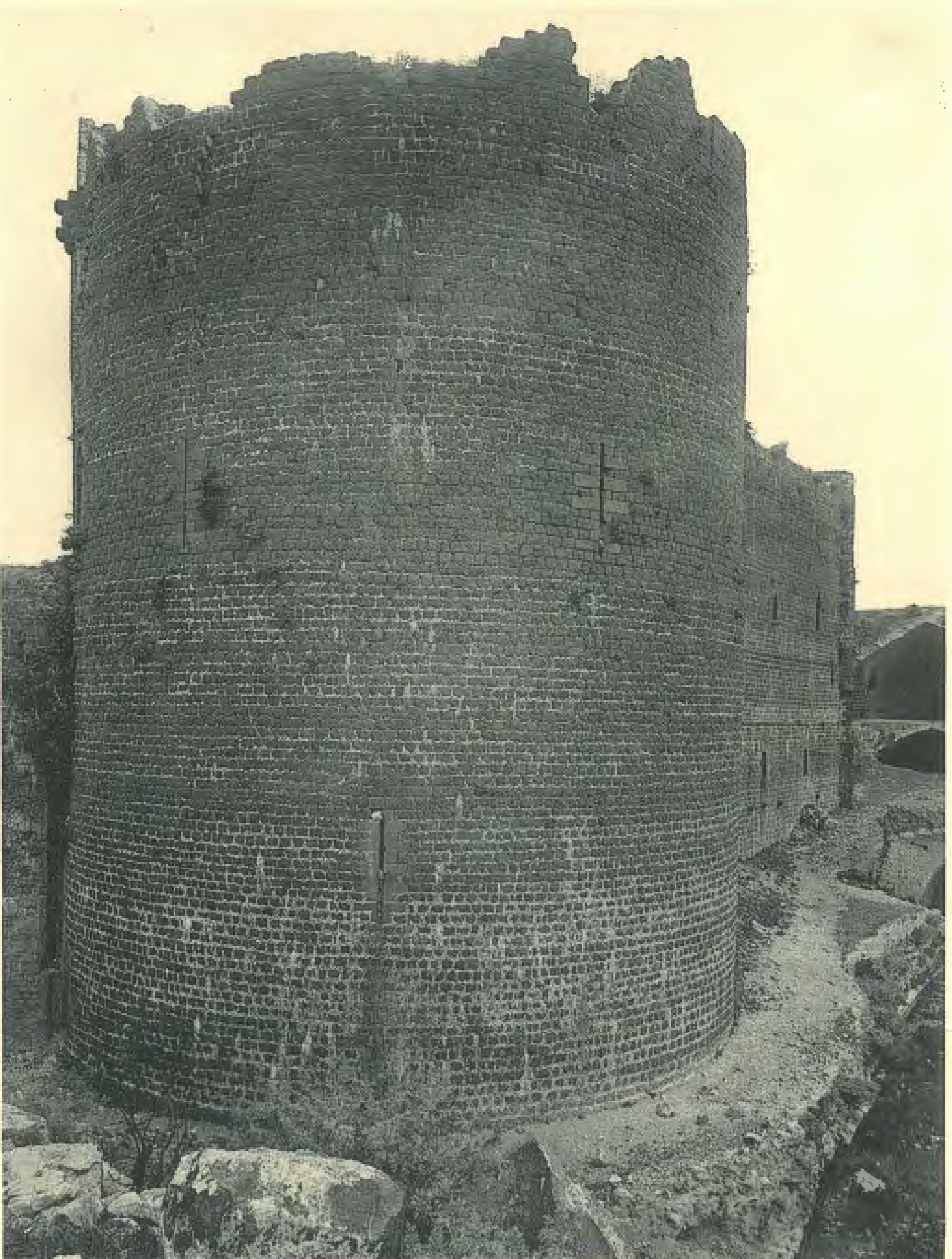
Front est et tour R.

CHÂTEAU DE MARGAT.





Chapelle H, face ouest.



Donjon L, vu du sud.

CHATEAU DE MARGAT.



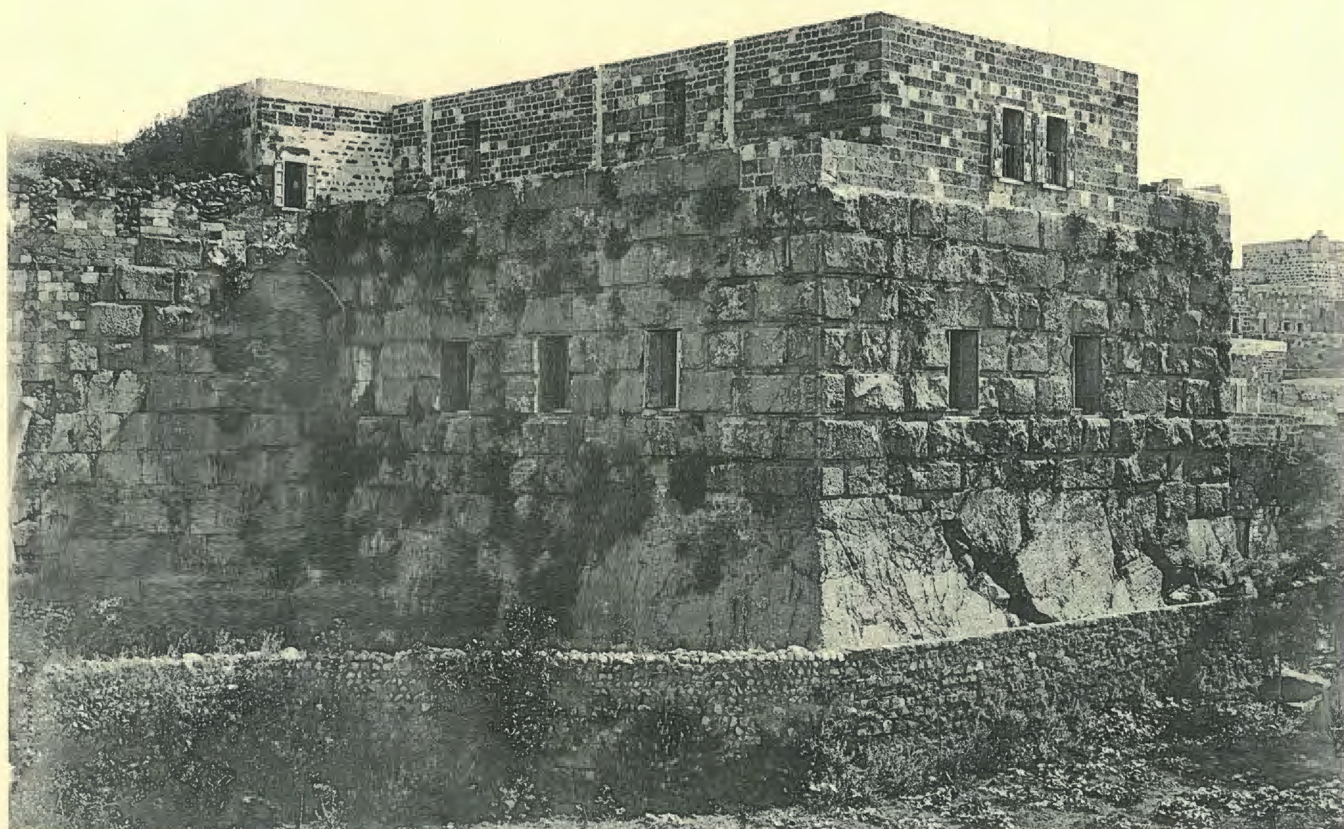


Burj el-ṣabî, face sud-ouest.





Château de Margat, chapelle H, face nord.



Tortose, saillant C de l'enceinte, vu du nord-est.



Le même, vu du nord-ouest, avec l'entrée.



Notre-Dame de Tortose, façades ouest et sud.



La même, façade ouest.



Nef et abside.



Bas-côté sud.

NOTRE-DAME DE TORTOSE.





Enceinte de Tortose, porte nord.



Notre-Dame de Tortose, nef et bas-côté sud.



ʻAmrît, le Maʻbad, vu du nord-est.





ʻAmrît, les Magâzil (monuments A et B), vus du sud-est.



Le Ma'bad, vu du sud.



Monument C, vu du sud-est.



Le Burj el-bezzâq, vu du sud.



'AMRÎT



'Amrît, le Burj el-bezzâq, vu du nord-est.



Le même, vu de l'est.



Baalbek, grande Mosquée, vue de la cour vers l'ouest.



La même, vue de la cour vers le sud.



Baalbek, grande Mosquée, vue du sanctuaire vers le sud-est.





La même, vue du sanctuaire vers le nord-ouest.

Phototypie Berthaud, Paris